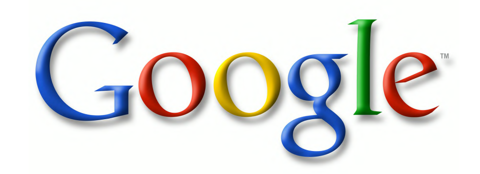
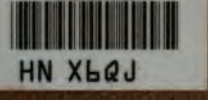
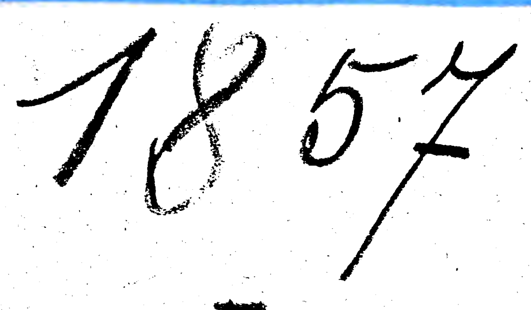



HN XbQJ

BIBLIOTHÈQUE
UNIVERSELLE
DE GENÈVE.



BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE

DE GENÈVE.

IMPRIMERIE RAMBOZ ET SCHUCHARDT, RUE DE L'HÔTEL-DE-VILLE, 78.

BIBLIOTHÈQUE

UNIVERSELLE

DE GENÈVE.

4e série.

TOME TRENTE-QUATRIÈME.

GENÈVE
JOEL CHERBULIEZ, LIBRAIRE, RUE DE LA CITE.
PARIS

JOEL CHERBULIEZ, RUE DE LA MONNAIE, 10. | LIBRAIRIE NOUVELLE, BOULEVARD DES ITALIENS, 15.

LONDRES
JEFFS, BURLINGTON ARCADE PICCADIL. 15.

ALLEMAGNE
J. KESSMANN, GENÈVE, RHÔNE, 171.

1857

JANVIER 1857.

BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE

DE GENÈVE.

COUP D'ŒIL

SUR

LA SITUATION LITTÉRAIRE ACTUELLE.

Le mouvement littéraire de notre époque semble subir une espèce d'arrêt, depuis que les circonstances sont venues mettre fin à ses écarts désordonnés. Soit épuisement, soit dépit, beaucoup d'écrivains se taisent, accusant le public d'ingratitude, parce qu'il s'est détourné d'eux, et n'applaudit plus avec le même enthousiasme les moindres productions de leur plume. Ils prétendent que le progrès industriel étouffe les lettres, et le regardent comme la cause de cette décadence aussi rapide qu'imprévue. A les entendre, le culte de la poésie est tout à fait abandonné, les œuvres de l'imagination ne trouvent plus d'appréciateurs, l'homme de lettres ne peut obtenir ni les sympathies, ni les encouragements qui lui sont indispensables dans sa rude et laborieuse carrière.

Cependant, à nulle autre époque les droits de l'écrivain ne furent mieux garantis. La vive sollicitude qui s'est manifestée pour la propriété littéraire offre certainement une protection très-efficace ; et, quant aux récompenses propres à stimuler le zèle des auteurs, nous ne croyons pas que jamais elles aient été plus nombreuses que maintenant. Si donc il y a décadence, ce n'est pas là qu'il faut en chercher les causes. Mais d'abord examinons si la décadence est bien réelle, et si, comme on le prétend, elle ne date que des cinq ou six dernières années.

Sans doute aujourd'hui les productions médiocres abondent, tandis que les chefs-d'œuvre sont très-rares. C'est un fait incontestable; seulement il ne nous semble pas nouveau : le dix-huitième siècle présentait déjà le même spectacle, et, lors même que dans le dix-neuvième la proportion des livres sans valeur serait plus grande, cela s'expliquerait par la foule toujours croissante des hommes qui se mêlent d'écrire. Dans tous les temps, les dons du génie furent le privilége d'un fort petit nombre. Les périodes mêmes sur lesquelles ils ont répandu tant de lustre virent aussi parfois le débordement de la médiocrité et le triomphe du mauvais goût. Mais aux yeux de la postérité, leur gloire dégagée de cet alliage apparaît brillante et pure. Il ne faut donc pas les prendre pour points de comparaison lorsqu'on veut juger l'époque présente. Laissons-en le soin à nos neveux, et contentons-nous d'apprécier la valeur intrinsèque des productions du jour avec toute l'impartialité possible.

Le mouvement littéraire du siècle a commencé sous la Restauration. Ses débuts furent très-remarquables. Après vingt-cinq années de révolution et de guerre, l'activité intellectuelle prit tout à coup un essor vigoureux. Cela s'explique aisément. Le régime impérial avait contenu, mais non pas étouffé l'esprit français. La génération nouvelle, qui s'était formée au milieu des grandes entreprises conçues par le génie de Bonaparte, ne devait manquer ni d'ambition, ni d'énergie, et quoique le champ de bataille absorbât sans doute une bonne part de ces précieuses ressources, il en restait assez encore pour féconder le domaine de la pensée. Aussi, dès que la paix vint rendre à la culture des lettres ses loisirs et son public, on la vit prospérer rapidement. Des écrivains surgirent de toutes parts, et l'on put bientôt constater un progrès sensible dans les diverses branches de la littérature.

Ce n'est pourtant pas au gouvernement de la Restauration que doit être attribué ce réveil subit. Il avait bien autre chose

à faire, placé comme il l'était entre les exigences de ses amis et les intrigues de ses ennemis. Ce n'est pas non plus à la liberté du régime où s'exerçait encore une ombrageuse censure, non-seulement sur les journaux, mais sur les livres aussi.

La véritable cause du mouvement fécond qui se manifesta fut le retour de la paix. Aussitôt que les bulletins de la grande armée cessèrent de préoccuper les esprits, la littérature reprit son empire, et comme il y avait abondance de sève chez la jeunesse, une fois lancée dans cette direction, elle ne tarda pas à produire des fruits nombreux. L'élan se maintint pendant quinze années, puis, après la révolution de 1830, il reçut une impulsion nouvelle, qui le fit aller *crescendo* jusqu'en 1848. Dès lors il s'est ralenti, cela n'est pas douteux. Les excès amènent toujours une réaction en sens contraire, et l'abus qu'on avait fait de la liberté de penser et d'écrire devait en dégoûter, momentanément du moins, le public las de se voir en butte aux roueries d'un charlatanisme sans pudeur.

Quand on prétend établir une comparaison entre la littérature actuelle et celle de la restauration, il faudrait d'abord tenir compte de la période intermédiaire qui s'est écoulée de 1830 à 1848, et ne pas oublier que les circonstances ont complétement changé. En 1814, le ressort intellectuel débarrassé des liens qui l'avaient longtemps retenu captif, possédait toute sa force, tandis que maintenant usé, détendu par les nombreuses et violentes épreuves auxquelles on l'a soumis, il n'a presque plus d'élasticité; son action lente et calme contraste surtout avec les mouvements convulsifs dont il offrait naguère le spectacle. D'ailleurs, le goût ne peut pas être déjà complétement guéri. A la fièvre succède l'abattement, et dans cet état de faiblesse que laissent après elles les longues maladies, les rechutes sont fréquentes.

C'est une convalescence pénible sans doute, et dont le moindre écart de régime pourrait compromettre le succès; mais je n'y trouve pas les symptômes de la décadence. Si le génie

fait défaut, l'esprit abonde, et l'activité de la pensée ne cesse point de se manifester. Le malheur est que la littérature, languissante encore, et qui, pour se remettre, aurait besoin qu'on laissât tranquillement agir la nature, se voit entourée d'amis importuns qui prétendent la guérir par des moyens empiriques. Chacun apporte son remède. Ce sont des excitants qu'il lui faut suivant les uns, des calmants suivant les autres; on la soumet tour à tour à des expériences contraires, et je m'étonne seulement qu'elle les supporte si bien; cela dénote une constitution robuste qui finira sans doute par prendre tout à fait le dessus. Ayons donc bon espoir. L'esprit français n'est pas mort. Il possède peut-être même assez de vie pour vaincre les tendances pernicieuses de notre époque.

C'est dans ces tendances que se trouve la véritable cause du mal. Elles sont de deux sortes: tendances démocratiques et tendances matérialistes. Mais, se rapprochant par plus d'un point, elles ont produit ensemble, dans la littérature comme dans les beaux-arts, cette espèce de lèpre énervante qui s'appelle réalisme. La démocratie, malgré tout le bien qu'on en peut dire avec raison, a de graves inconvénients, surtout en matière d'art et de littérature. L'un des principaux est une susceptibilité jalouse, qui ne souffre guère qu'on s'élève au-dessus du niveau commun. Tout essor supérieur lui devient facilement suspect. Le peuple souverain, qui se compose en majorité d'hommes plus ou moins incultes, ne voit dans les esprits d'élite que d'incorrigibles aristocrates, aspirant à lui imposer le joug de la morale et le respect des lumières dont l'éclat l'offusque. Il use donc de son pouvoir pour y mettre bon ordre. Les supériorités intellectuelles sont soigneusement écartées, et, si l'on n'ose pas les bannir, du moins prend-on bien ses mesures pour empêcher qu'elles se multiplient. Dans ce but, les hautes études sont amoindries et doivent céder la place à l'enseignement primaire et gratuit, dont les écoles satisfont davantage la soif d'égalité qui tourmente sans cesse les

démocraties. C'est leur supplice de Tantale, car elles ont beau faire, l'ignorance aura toujours ses degrés, tout comme l'instruction. Mais en attendant, grâces à leurs efforts, le jour décroît, les lumières s'en vont, et l'abaissement du niveau intellectuel porte ses fruits.

Je ne prétends point pour cela qu'il faille perdre courage. Au contraire, c'est un motif de plus de lutter avec ardeur et persévérance. Les résultats de la démocratie peuvent être bons ou mauvais selon les principes qui la dirigent. Le despotisme monarchique avait aussi des tendances fâcheuses qui, plus d'une fois, ont arrêté l'essor de l'esprit humain. A cet égard, les progrès accomplis ne sont pas douteux. Malgré les déclamations de quelques énergumènes, nous ne sommes plus au temps des martyrs et des bourreaux. Si la liberté de penser rencontre encore des obstacles, c'est une réaction momentanée produite par la peur de ses excès; mais dans la plupart des pays civilisés, elle jouit paisiblement de son triomphe sur les vieux préjugés qui l'accusaient d'être incompatible avec l'ordre social. Le bon effet de la démocratie est de donner aux esprits plus d'indépendance, aux opinions individuelles plus d'essor. On respecte moins l'autorité sans doute, mais elle ne peut plus appesantir son joug sur les consciences avec le même empire qu'autrefois. Chacun se sent maître de juger d'après ses propres impressions et d'exercer autour de lui l'influence dont il est capable. Jadis on attendait en toutes choses le mot d'ordre venu d'en haut; la cour était un oracle en fait de littérature et d'art comme pour le reste; ce qu'elle admirait était admiré, ce qu'elle condamnait n'avait guère chance d'être approuvé. Maintenant, le succès dépend des suffrages du public.

Cette situation nouvelle semble devoir être particulièrement favorable aux productions littéraires, puisqu'elle leur ouvre un champ plus vaste et plus fécond. Mais ses conséquences ne sauraient être bien appréciées qu'après un certain temps d'épreuve. On ne passe pas tout à coup du servilisme à l'indé-

pendance. La liberté demande un apprentissage, durant lequel il y a nécessairement conflit entre les vieilles habitudes qui résistent, et l'ardeur inexpérimentée dont les écarts sont inévitables. De là résulte une espèce d'anarchie dans les idées et dans les tendances. Chaque écrivain aspire à se frayer un sentier nouveau, les imaginations fermentent, on voit le génie même tenter des œuvres impossibles. Puis, à ce premier élan succède un affaissement général, parce que le public refuse de suivre jusqu'au bout les novateurs enthousiastes. Alors l'honnête médiocrité reste maîtresse du champ de bataille, enterre les morts, soigne les blessés, et tient des discours fort sages et sensés, mais peu persuasifs.

C'est là que nous en sommes. Les novateurs ne sont pas tous morts, mais leur voix ne trouve plus d'échos. Après les avoir exaltés outre mesure, le public s'est ravisé tout à coup, et semble honteux de son enthousiasme. Pour l'expier, il affecte l'indifférence ou même le dédain. Jamais peut-être réaction ne fut si prompte et si complète. A la plupart des écrivains naguère proclamés de grands génies et dont les œuvres les plus frivoles avaient le privilége de remuer les masses, on peut appliquer ce que Villon dit des dames du temps jadis :

Mais où sont les neiges d'antan !

Le souffle révolutionnaire auquel ils s'abandonnaient, toutes voiles déployées, les a balayés eux-mêmes, et la foule inconstante ne s'en est pas émue. C'est une leçon instructive pour ceux qui seraient tentés encore de faire de la littérature un instrument politique.

En devenant tribun le poëte abdique, le romancier escompte son avenir sur une popularité chanceuse ; l'un et l'autre se préparent ainsi de cruelles déceptions. Ce travers trop commun en France peut être regardé comme l'une des causes les plus actives de la stérilité littéraire dont on se plaint aujourd'hui. Combien de talents supérieurs se sont laissés fourvoyer par

l'ambition politique. Les exemples abondent, et je crois superflu de citer des noms. Chacun connaît ces décadences individuelles, dont le pénible spectacle afflige notre époque. Rien n'est plus triste que de voir le génie dévier de sa route naturelle pour s'acharner à la poursuite d'un but indigne de lui, ou bien s'enivrer de son propre mérite au point d'en perdre le jugement. Si le ridicule n'est pas loin du sublime, c'est bien dans ce cas, et l'homme qui se pose en demi-dieu, souvent même en dieu tout entier, présente une caricature non moins déplorable que grotesque. Cette prétention superbe contraste misérablement avec les habitudes et les besoins du luxe effréné qui, chez l'un, s'allieront peut-être aux idées les plus démagogiques, tandis que chez l'autre elles produisent de fâcheux écarts, et qu'elles en réduisent un troisième à tendre la main aux passants.

Mais ne nous arrêtons pas davantage sur de telles infirmités. Il suffit de les avoir indiquées pour faire comprendre comment ceux qui s'en trouvent atteints n'exercent plus la haute influence à laquelle ils avaient certainement des droits légitimes. Leur règne est fini. La littérature suit d'autres chefs qui la conduisent dans des voies différentes.

L'œuvre d'émancipation entreprise il y a trente ans environ par l'école romantique a porté ses fruits. Les entraves qui gênaient l'essor de la fantaisie n'existent plus, on s'est définitivement affranchi des vieux moules imposés par la routine. Mais les efforts qu'il a fallu faire pour cela ont produit une lassitude générale, chez les écrivains comme chez leur public. Après avoir donné libre carrière à toute sa fougue, si longtemps contenue, l'imagination éprouve le besoin du repos. En effet, sa puissance a des bornes qu'elle ne franchit pas impunément. Quand elle veut aller au delà, quand elle prétend défier en quelque sorte la nature et se passer de son secours, bientôt arrive l'épuisement avec sa compagne, la stérilité. C'est alors que, par une tendance inhérente à l'esprit humain, on se jette

volontiers dans l'autre extrême. Aux ébauches monstrueuses à force de hardiesse, succèdent les copies servilement daguerréotypées. L'idéal fait place au terre à terre. L'exagération du laid, la recherche du beau absolu sont abandonnées pour l'imitation exacte de la nature; la vérité semble n'exister désormais que dans les limites étroites du monde réel.

Ce revirement s'opère d'une manière d'autant plus complète qu'il trouve faveur auprès du grand nombre. En effet, il offre aux intelligences vulgaires un attrait séduisant. Copier est toujours beaucoup plus facile qu'inventer. L'observation qui se borne à bien saisir les détails, sans vue d'ensemble, sans choix ni critique, est une faculté très-commune. Sans doute, pour réussir il convient d'y joindre de l'esprit, mais l'esprit n'est pas non plus rare en France. D'ailleurs, l'école réaliste ne paraît point le regarder comme indispensable, et l'on doit bien reconnaître avec elle que cet élément fait souvent défaut dans les scènes les plus ordinaires de la vie. Sur ce point, elle se montre parfaitement logique en n'exigeant ni l'esprit, ni le bon goût, ni le sens moral, car ce sont là tout autant de choses étrangères au domaine matériel, qui est essentiellement le sien.

Voyez le *Casseur de pierres* de M. Courbet. C'est le type du genre en littérature comme en peinture. Il n'est pas beau, pas spirituel, il ne songe à rien et fait encore moins songer les autres; mais il casse des pierres, on ne peut pas le nier.

Les dernières scènes populaires de M. Henri Monnier, les Nouvelles de M. Champfleury, les romans de M. Murger et beaucoup d'autres ouvrages récents qu'il serait trop long d'énumérer, présentent ce même caractère de vérité triviale et sans portée aucune. La poésie elle-même aspire à descendre du Parnasse pour aller s'enfermer dans l'atmosphère enfumée des usines. M. Maxime Ducamp la condamne aux travaux forcés de l'industrie, lui assigne pour unique sujet d'inspiration les forces brutales de la mécanique, et remplace l'Hypocrène par le ruisseau fangeux de quelque manufacture.

Assurément les découvertes de la science et leurs merveilleuses applications méritent d'être signalées au poëte comme une mine féconde; mais c'est en les considérant au point de vue de l'intelligence humaine qui les a conçues, ou bien à celui des conséquences morales dont elles sont la source. Le côté matériel de la question n'a pas besoin qu'on l'exalte; notre époque n'est déjà que trop portée à s'en préoccuper exclusivement. Il importe plutôt de combattre cette préoccupation qui devient de plus en plus menaçante pour les principes sur lesquels, en définitive, repose l'ordre social. L'école réaliste nous mènerait droit à la négation de tout ce qui constitue la nature supérieure de l'homme, fait à l'image de Dieu. Son système est aride pour le cœur et malsain pour l'âme. Il décolore la vie, éteint la flamme généreuse de l'enthousiasme, et détruit une foule d'illusions qui, pour la plupart, sont nécessaires à notre bonheur, ainsi qu'à notre perfectionnement.

Quoique plus dangereuse peut-être dans ses écarts, l'école romantique avait du moins l'avantage de remuer des idées; elle ne mutilait point l'homme en le dépouillant de ses plus nobles attributs. Son tort fut, au contraire, un orgueil outré, mais qui ne manquait pas de grandeur. Elle croyait pouvoir proclamer la puissance illimitée de l'imagination sans craindre les chances de cette espèce de lutte avec la nature. Le défaut de ses théories était d'être trop vagues, trop élevées et trop subtiles pour la foule des adeptes. Elles donnèrent ainsi prise à de fausses applications, au premier rang desquelles figure le réalisme. En suivant cette origine à travers les œuvres de MM. Arsène Houssaye, Th. Gautier, Balzac, etc., on remonte jusqu'au maître par excellence, jusqu'à M. Victor Hugo, qui ne saurait renier tout à fait l'enfant rebelle et dégénéré de son école.

Heureusement il se manifeste dans la littérature une tendance meilleure, qui semble avoir plus d'avenir. C'est le réveil du sens moral. Bien faible encore, il ose pourtant entrer

en scène, et ses pas chancelants ne sont pas trop mal accueillis. On peut lui prédire un beau succès s'il sait bien comprendre son rôle. La tâche est difficile assurément, mais le but assez grand pour qu'on s'y dévoue. A la suite de la révolution de 1848, un revirement complet s'est opéré dans l'opinion publique. L'épouvante causée par les tentatives du socialisme, a produit des résultats salutaires. On a pu mesurer l'abîme où conduisait l'oubli des vrais principes, et les esprits les plus légers ont compris que l'indifférence n'était plus de saison. Convertis par la peur, il est à craindre sans doute que leur impression soit peu durable, mais elle est du moins très-générale, et le rôle important que jouent aujourd'hui les intérêts matériels doit contribuer à la maintenir. L'utilité des notions morales frappe même ceux qui n'en usent guère pour leur propre compte; ils sentent vivement combien cette garantie est indispensable pour leur assurer la jouissance paisible de ce qu'ils possèdent. Aussi la réaction a-t-elle été beaucoup plus forte qu'on ne pouvait l'attendre d'une époque où dominent l'industrialisme et l'agiotage.

De nombreux écrivains se sont tout à coup mis en devoir d'exploiter le genre simple et honnête, depuis longtemps dédaigné. La littérature s'est faite vertueuse au risque même d'être monotone. C'est l'écueil d'une pareille tendance, pour ne pas s'y heurter il faut beaucoup de tact et beaucoup d'esprit. Or les entrepreneurs de morale n'en ont pas toujours et se distinguent plus souvent par de bonnes intentions que par l'habileté.

Dans le cas présent l'impulsion première a bien été donnée par un talent supérieur. Devinant la révolution qui se préparait, George Sand lança deux ou trois charmantes idylles romanesques auxquelles sont nom fit un éclatant succès. On comprit dès lors que la littérature allait subir une métamorphose. La veine des passions violentes et du drame terrible était épuisée, l'auteur de *Lélia* sentait le besoin de retremper son génie aux sources fraîches et vivifiantes de la nature.

Cette soudaine conversion trouva des imitateurs qui se multiplièrent surtout après la panique générale causée par les événements de 1848. Mais chez la plupart ce n'était qu'une affaire de calcul. Les convictions ne s'improvisent pas et cependant elles sont indispensables à ceux qui veulent opérer une réforme quelconque. On ne saurait s'en passer surtout lorsqu'il s'agit de réveiller le sens moral et de combattre les mauvais penchants du cœur humain.

Pour remporter la victoire, le bien doit être deux fois plus éloquent que le mal, encore ses triomphes seront-ils de courte durée si la religion ne lui vient en aide pour enchaîner les instincts et dompter les résistances. C'est pourquoi des écrivains doués d'un talent fort estimable, amis sincères du beau et du vrai, n'obtiennent que peu d'influence, tandis qu'on verra de misérables sophistes séduire et remuer les masses. Les premiers s'adressant à la raison ne peuvent avoir qu'un public très-restreint, les autres connaissent la puissance aveugle du sentiment et l'exploitent avec non moins de succès que d'audace. Si l'on veut un exemple, je citerai le *Magasin pittoresque*, recueil empreint du plus sage esprit, qui compte certainement plus de cent mille lecteurs habituels, et je ne crois pas que personne me contredise lorsque j'avancerai que l'effet produit par ses vingt-trois ans d'existence peut être effacé dans l'espace de quinze jours par la vogue d'un mauvais roman tel que le *Juif errant* ou bien encore les *Mystères du peuple*. A ces brandons d'incendie, il faut opposer d'autres engins plus énergiques. Pendant que vous prêchez le devoir on exalte le droit, et vos auditeurs eux-mêmes se laissent émouvoir par ces déclamations passionnées, contre le danger desquelles vous les avez trop faiblement prémunis.

C'est très-bien de peindre les joies de la famille, les douces émotions d'un cœur honnête et pur, mais on oublie que ces tableaux paisibles ne sont guère propres à frapper l'imagination, ni par conséquent à lutter d'influence avec ceux qui repré-

sentent les séductions du vice, ses mouvements passionnés et ses scènes dramatiques. L'homme s'appelle à tort un animal raisonnable. En général il raisonne peu, fort mal ou pas du tout. Le sentiment le mène beaucoup plus souvent que la raison, et ce n'est pas sur celle-ci qu'on doit compter pour réprimer les écarts de l'autre. Le proverbe dit vrai :

Chassez le naturel, il revient au galop !

Tous les raisonnements du monde n'y font rien, il n'y a que l'autorité qui puisse en venir à bout, et cette autorité réside dans une foi sincère, ardente, capable d'inspirer l'éloquence et d'exciter l'enthousiasme.

L'influence considérable de certains auteurs dont les ouvrages n'ont pourtant qu'un succès éphémère, s'explique ainsi, parce qu'à défaut d'autres principes ils ont foi du moins en eux-mêmes, foi dans l'efficacité des moyens qu'ils employent et dans la puissance des sentiments ou des instincts auxquels ils s'adressent.

Il arrive précisément le contraire à maintes productions, du reste tout à fait dignes d'être recommandées, et dont la lecture ne peut produire que du bien. Le *Philosophe sous les toits*, de M. Souvestre, son *Mémorial de famille*, ses *Souvenirs d'un vieillard* ont un mérite incontestable ; c'est de la saine littérature populaire. Mais il y manque l'étincelle du feu sacré ; on n'y rencontre pas cette sève précieuse si nécessaire pour que les bonnes semences puissent germer et ne demeurent pas stériles. Ils portent le cachet d'une religiosité vague et sans foi positive, suffisante peut-être pour entretenir les penchants honnêtes chez ceux qui les ont déjà, mais peu propre à les faire naître et moins encore à combattre victorieusement les séductions ou les résistances. Ce sont des livres d'une portée médiocre, surtout les deux derniers, dans lesquels l'inspiration fait défaut. Le romancier s'efface trop derrière le moraliste, et celui-ci n'a pas la verve originale et vigoureuse qu'il faudrait

pour suppléer à l'attrait du drame. A ses yeux la question de forme semble être la plus importante; quant aux principes il n'a pas de préférence exclusive, son choix dépend du moule que la mode lui conseille d'adopter. M. Souvestre établit à cet égard l'entière liberté de l'artiste, et n'admet point qu'on puisse lui imposer de limites quelconques. Aussi l'a-t-on vu cultiver tour à tour le roman socialiste et le roman populaire; puis, après maints petits volumes irréprochables, publier des *scènes intimes* de la pire sorte. Avec un pareil éclectisme on ne saurait être bien persuasif, et le public sera toujours enclin à s'écrier comme le Satyre de La Fontaine :

> Arrière ceux dont la bouche
> Souffle le chaud et le froid !

Sans doute M. Souvestre possédait une âme noble, des sentiments élevés, un sincère désir de faire le bien; mais il n'en est pas moins vrai que pendant bien des années il a soufflé le chaud sur les tisons du socialisme, et qu'ensuite il a soufflé le froid pour les éteindre. Ce qu'il y a de plus fâcheux là-dedans, c'est que la chaleur s'est dépensée au service de la mauvaise cause. Je reconnais d'ailleurs que la faute en est aux circonstances plutôt qu'à la volonté de l'écrivain ; dans notre époque, plus que jamais, les nécessités de la vie sont impérieuses, et celui dont toute la fortune repose sur sa plume a droit à l'indulgence. Il a d'ailleurs, malgré ses défaillances, une supériorité marquée sur les autres écrivains qui tentent de suivre la même route.

Cette absence de convictions est le trait caractéristique des œuvres de la littérature actuelle, et je crois qu'on peut la regarder comme la principale cause de l'espèce de maladie de langueur dont elles semblent atteintes. En effet, il n'y a pas décadence proprement dite, je le répète, c'est l'abattement qui suit la fièvre; laissez passer cette crise et les forces reprendront bientôt. Déjà leur essor commence à se manifester par

des signes nombreux, avant-coureurs d'un nouvel épanouissement.

On m'objectera, sans doute, l'importance croissante des intérêts matériels qui de plus en plus absorbent l'activité des esprits et tendent à les détourner de la culture des lettres. C'est un obstacle, je le reconnais; cependant il ne faut pas en exagérer la valeur. L'essor du commerce et de l'industrie n'est point nécessairement hostile à la littérature, car en définitive il crée de grandes richesses et par conséquent des loisirs favorables au développement comme à la satisfaction des besoins intellectuels. L'histoire nous apprend que toutes les nations procédèrent ainsi. L'art ne vint qu'à la suite de la prospérité matérielle. Les républiques d'Italie, entre autres, et celle de Hollande en offrent des exemples assez frappants. On peut dire en quelque sorte que cette marche successive est une loi de la nature qui régit l'exercice des facultés humaines. S'il en résulte parfois une direction trop exclusive, du moins tant que le mouvement se maintient énergique et continu la décadence n'est pas à craindre.

Pourquoi notre époque ferait-elle exception à la règle? Est-ce parce que son génie se montre si fécond en découvertes utiles et merveilleuses! Mais j'y vois au contraire une preuve de sa force, une garantie des succès qui l'attendent dans les autres voies où la pousseront tour à tour les caprices de la mode. D'ailleurs le public, malgré les préoccupations qu'on lui reproche, ne reste point indifférent aux œuvres littéraires. Jamais peut-être on ne vit des auteurs jouir d'une influence aussi grande et pour eux aussi productive. La renommée du talent ne connaît plus de frontières; ni les distances, ni les préjugés nationaux ne peuvent l'entraver

On se souvient avec quel enthousiasme fut accueilli naguère en Europe l'*Oncle Tom*, ce roman américain qui pourtant traite un sujet étranger à nos mœurs, et dont l'auteur était jusqu'alors tout à fait inconnu parmi nous. Un semblable fait indique

assez que la fibre morale n'est pas devenue insensible, que la vie intellectuelle subsiste encore ; à nulle autre époque, même, elle ne se manifesta dans les masses avec autant d'énergie. L'opinion publique, lasse de servir d'instrument à de funestes calculs, paraît changer de direction. Aujourd'hui le beau et le vrai reprennent sur elle leur légitime empire. Nous en avons de sûrs indices dans les productions littéraires auxquelles sa faveur s'attache de préférence. Le théâtre doit nous servir de critère à cet égard. En effet, l'auteur dramatique s'y trouve en contact direct, immédiat avec les spectateurs, et pour obtenir leurs applaudissements il est obligé de se mettre, autant que possible, à l'unisson avec eux. Or, depuis quelques années, les principaux succès de ce genre appartiennent presque tous à la tendance honnête et sage qui distingue en particulier les remarquables pièces de M. Ponsard. Cet habile poëte a su se dégager des allures du mélodrame, tout en conservant ce qu'il y avait de bon dans l'idée d'offrir sur la scène des leçons utiles et des exemples salutaires. Quoique ses comédies ne soient pas des chefs-d'œuvre irréprochables, elles ont le mérite assez rare de renfermer des leçons spirituelles et piquantes, un enseignement sérieux dont la forme enjouée captive au plus haut degré l'intérêt des spectateurs. Déjà Balzac avait essayé, par son *Mercadet*, de ramener le théâtre aux bonnes traditions de Molière. Malheureusement cette pièce, empreinte d'un talent vigoureux et d'une grande force comique, ne put être qu'ébauchée par lui, mais elle n'en restera pas moins comme la première attaque franche et résolue contre les travers du siècle.

La faveur qu'obtiennent de telles productions indique certainement une réaction salutaire dans les idées et dans le goût du public. Il y a progrès, on ne peut le nier. Si la théorie de l'art pour l'art convient davantage aux caprices de la fantaisie, cette littérature qui se met au service des principes de l'ordre social doit exercer une influence meilleure, et son rôle est bien

plus digne de stimuler le zèle des écrivains. Il est vrai qu'elle exige des efforts qui ne sont pas à la portée de tous. Le culte du beau et du vrai suppose une âme élevée, un cœur noble et généreux. Or ces qualités, qui devraient être l'apanage de l'homme de lettres, lui manquent trop souvent. C'est peut-être moins sa faute que celle du milieu dans lequel il a vécu. La société serait injuste de le rendre seul responsable des piéges qu'elle lui tend ou des sacrifices qu'elle lui impose. En général elle veut avant tout être amusée, et, pour cela, prodigue son or à des histrions, à des prestidigitateurs, à des saltimbanques, etc. Comment s'étonner alors si les écrivains cherchent à gagner aussi sa faveur par des tours de force ou des parades plus ou moins ridicules. Voyant qu'on ne tient nul compte de leurs efforts sérieux, ils y renoncent et se conforment au goût de ceux qui les paient. C'est triste, mais dans les lettres, comme dans les arts, le métier a des exigences auxquelles on ne peut se soustraire. L'homme qui vit de sa plume doit avant tout songer au dîner. S'il rêve l'indépendance, c'est pour le lendemain, car aujourd'hui la faim ne lui permet guère d'en essayer. Cette impérieuse souveraine, du fond de l'estomac domine à la fois la tête et le cœur. Et le pire de l'affaire, c'est qu'elle ne se contente plus, comme jadis, d'une modeste pitance : pour la satisfaire il faut le superflu, les conforts du luxe et les recherches de la gastronomie.

Nos auteurs crient famine dès qu'ils n'ont pas de quoi vivre en grands seigneurs, et la gloire qui ne s'escompte pas en écus n'a pour eux nul attrait. Aussi les voit-on faire la cour au public avec un zèle infatigable, se pliant à tous ses caprices, et rivalisant d'ardeur pour prévenir les moindres fantaisies de son humeur changeante. Une fois entrés dans cette voie, leur conscience abdique ou s'embrouille dans des calculs qui faussent de plus en plus le sens moral. Les principes deviennent pour eux une espèce d'enseigne ou mieux encore une marque de fabrique indiquant la qualité de la marchandise. Ce cachet leur

paraît suffire, ils ne se croient pas obligés de faire davantage, et sont d'ailleurs tout à fait inaptes à transmettre une impression qu'ils n'éprouvent point eux-mêmes. On peut appliquer très-justement à leurs productions cette pensée de Daniel Stern : « Ce n'est pas la beauté de diction, moins encore l'abondance ou l'éclat qui manquent à quelques ouvrages adressés au peuple, c'est un certain accent de l'âme auquel seul il est sensible. Pareil à cette marchande dont parle Théophraste, il reconnaît *l'étranger* à ce je ne sais quoi d'indéfinissable qui est absent, et dont rien ne remplace pour lui l'éloquence. »

En effet, la première condition pour persuader est d'être convaincu ou du moins d'avoir la ferme volonté de le paraître. Or c'est là ce dont la plupart des auteurs s'inquiétent fort peu. La mode les pousse à se lancer dans le genre honnête et simple, mais ils s'y trouvent tout à fait dépaysés : leur talent, quelque souple qu'il soit, ne peut pas ainsi tout à coup changer son allure et rompre avec des habitudes invétérées.

Dès son entrée dans la carrière, l'homme de lettres rencontre des obstacles et des séductions qui ne tendent que trop à détruire chez lui le sentiment de sa dignité. En général il débute dans ce qu'on appelle la Bohême littéraire, déplorable société qui n'a pas plus de respect pour les autres que pour elle-même, et dont la corruption fanfaronne dessèche le cœur ou fausse le jugement. S'il ne faisait que la traverser, le mal serait moindre, mais tantôt des circonstances indépendantes de sa volonté, tantôt ses propres penchants l'y retiennent. C'est dans ce monde de viveurs et de grisettes que souvent se passe toute sa jeunesse, et quand l'âge mûr arrive, il est comme la cigale,

> Ayant chanté
> Tout l'été.

Les provisions lui manquent, et le voilà réduit à danser pour l'amusement du public. Triste ressource alors que les cheveux

grisonnent, le corps s'alourdit et les muscles commencent à perdre leur souplesse.

L'esprit qu'on n'alimente pas d'études sérieuses, qui s'est pendant nombre d'années livré sans frein aux écarts les plus extravagants, risque beaucoup d'être ainsi frappé d'une complète impuissance de travail. Bien rares sont ceux qui résistent à pareille épreuve, encore s'en ressentent-ils plus ou moins. Pour l'âme comme pour le corps l'habitude est une seconde nature. Ce n'est pas à l'école du dévergondage qu'on peut apprendre la décence et la morale. Malgré le ressort dont jouissent certaines intelligences privilégiées, il leur est très-difficile de se métamorphoser entièrement. L'accent du langage, le tour, ou quelquefois même la confusion des idées trahissent presque toujours *l'étranger*. Mais du moins chez les écrivains de cet ordre la supériorité du talent excite une admiration qui peut avoir de bons résultats.

Si des âmes fortement trempées éprouvent tant de peine à se débarrasser d'un alliage impur, qu'attendre de cette foule d'esprits vains et superficiels pour qui la pensée n'a jamais été qu'un jouet d'enfant? Ils sont ingénieux, sans doute, habiles à manier la plume, et savent s'accommoder à toutes les idées, d'autant mieux qu'ils n'en professent sérieusement aucune. Mais quand ils veulent prendre en main la cause de l'honnête, peindre la vertu, prêcher le devoir, leur gravité affectée produit l'effet d'une espèce de mascarade qui n'est pas gaie du tout. Sous le prétexte d'être simples, leurs ouvrages tombent souvent dans la trivialité ; loin de rendre la morale aimable, ils l'affublent du lourd manteau de l'ennui, tandis que les séductions du vice apparaissent revêtues des plus charmantes couleurs. Un tel contraste indique assez la gêne qu'ils s'imposent, en sorte qu'au lieu d'applaudir à leurs efforts, on devrait leur dire : « Laissez là cette triste comédie, parlez le patois de la Bohême, puisque vous n'en savez point d'autre, ne forcez pas votre naturel et contentez-vous de cultiver l'art selon vos goûts sans vous mêler d'enseignement. »

Mais le public n'a pas cette sagesse ou plutôt cette franchise. Il est lui-même en proie au doute, il flotte incertain entre ses instincts qui l'entraînent et les principes auxquels il sent le besoin de se raccrocher. Une panique soudaine l'a jeté dans la réaction contre l'esprit révolutionnaire, et cependant il en regrette beaucoup de choses qui lui sont devenues en quelque sorte indispensables. Le désir de tout concilier le met dans un grand embarras. D'une part, la nécessité de raffermir les bases de l'ordre social lui paraît évidente ; de l'autre, la crainte de compromettre les libertés acquises mérite assurément toute sa sollicitude. D'ailleurs il ne peut se soustraire à l'influence du siècle dans lequel il est né, du milieu dans lequel il a vécu jusqu'ici. Une réforme énergique serait trop au-dessus de ses forces, des ménagements et des transactions lui conviennent mieux. C'est pour cela qu'il ne dédaigne pas l'amalgame littéraire que je signalais tout à l'heure. Il y trouve le reflet de sa propre incertitude, et se persuade volontiers que l'apparente moralité des intentions suffit pour atteindre le but : fâcheuse erreur qui contribue puissamment à maintenir la littérature dans une voie stérile. On l'empêche peut-être de faire du mal, mais aussi de faire le bien ; on la condamne à jouer un rôle hypocrite non moins déplorable que les excès de la licence.

Ce n'est donc pas sur les écrivains seuls que retombe tout le blâme. Ils voient qu'en général on cherche dans leurs ouvrages des distractions futiles, et que pour être lus ils doivent être amusants. De hardis paradoxes assaisonnés d'impertinentes saillies offrent les meilleures chances de succès, pourvu toutefois qu'il s'y mêle une dose suffisante de banalités sociales et religieuses. L'opinion, fort indifférente à l'endroit des principes, se déclare satisfaite et n'exigera rien de plus aussi longtemps que des plumes vigoureuses ne prendront point l'initiative, pour faire cesser son hésitation, et donner un nouvel élan à ses tendances encore vagues et timides. Du reste, il est juste de le reconnaître, l'œuvre ne manque pas d'ouvriers actifs, intelligents et prêts à

marcher droit au but dès qu'un chef résolu leur en montrera le chemin. La littérature a besoin d'un homme de génie. Les talents y abondent, mais ils voguent à l'aventure, sans gouvernail, ni boussole. Dans le domaine de l'art, comme dans celui de la politique, l'invasion de la démocracite se fait sentir : elle a détruit le prestige d'autorité qu'exerçait jadis l'élite des beaux esprits. Aujourd'hui le souverain c'est le peuple, et jusqu'à présent le peuple s'est montré peu capable d'imprimer une direction quelconque aux produits de la pensée. Les jouissances intellectuelles lui sont encore beaucoup trop étrangères.

Nous voici, je crois, en présence du principal obstacle que rencontre l'essor des lettres. Le nombre des lecteurs n'est pas en rapport avec celui des auteurs. Ceux-ci produisent beaucoup plus que les premiers ne consomment, en sorte que le marché s'encombre, la vente languit et, sauf de rares exceptions, les travaux de l'esprit ne rapportent pas ce qu'ils coûtent. Ce défaut d'équilibre entre l'offre et la demande date déjà de loin, mais il va toujours croissant, et l'urgence d'y remédier est bien comprise, puisque de toutes parts surgissent des projets d'encouragements pour la littérature. Les concours se multiplient, de nombreux prix sont offerts chaque année à l'émulation des gens de lettres. On peut approuver ces moyens factices lorsqu'ils proviennent d'efforts particuliers et ne grèvent point le budget de l'Etat; cependant je les crois moins efficaces que l'action directe et naturelle du public sur les auteurs et des auteurs sur le public. Rien ne vaut l'influence réciproque des idées, l'échange des sympathies qui naissent d'un pareil contact. Les succès de concours demeurent sans portée quand l'épreuve de la publicité ne les confirme pas. Il faut donc recourir à d'autres mesures si l'on veut atteindre le but.

La plus importante serait assurément une réforme dans l'éducation du peuple. En effet, les résultats de l'enseignement primaire ne répondent pas à l'attente de ses zélés promoteurs. Il crée quelques demi-savants dont l'existence déclassée est le

plus souvent une source de malaise et de trouble, et se montre impuissant à populariser les notions morales, ainsi qu'à répandre le goût de l'étude. Ici, comme dans toutes les questions qui touchent au bien-être des classes ouvrières, la nécessité d'un patronage devient évidente. L'instruction, reçue à l'école, doit, pour porter de bons fruits, être continuée durant tout le cours de la vie ; autrement elle reste stérile ou bien s'efface. L'étudiant même le plus assidu, qui, dès sa sortie de l'université, renoncerait aux livres pour se faire manœuvre, ne tarderait pas à voir son esprit s'engourdir, son intelligence décliner, sa mémoire perdre peu à peu tous les trésors qu'elle avait acquis. A plus forte raison en est-il de même pour l'enfant du peuple, dont le développement à peine ébauché ne trouve autour de lui ni stimulant, ni secours intellectuel d'aucune sorte.

En France, la centralisation attire toutes les forces vives du pays sur un seul point, et quoique sans doute elle cherche ensuite à les faire circuler et s'épandre, il en résulte un appauvrissement marqué dans la plupart de ses provinces. Le commerce des livres en offre une preuve frappante. Si la langue française n'était pas plus ou moins cultivée dans presque tous les pays du monde, les trois quarts des libraires de Paris devraient fermer boutique. Les éditions qu'ils publient se vendent surtout à l'étranger. Si l'on veut un exemple, je citerai ce que M. Emile Souvestre me disait de ses ouvrages. D'après des calculs exacts, la ville de Copenhague en consommait autant que les divers départements français du midi pris ensemble, et du plus populaire de tous, *Un philosophe sous les toits*, tiré jusqu'alors à 12,000 exemplaires, 2000 seulement s'étaient vendus dans la France entière, tandis qu'un seul des libraires de Genève en avait placé 1500.

Ce fait significatif n'est malheureusement pas isolé. Il se reproduit souvent, quoique dans des proportions moindres. D'ordinaire le partage est plus égal entre la France et l'étranger, mais alors les éditions ne se tirent guère qu'à mille ou

quinze cents. D'ailleurs, le déplorable état de la librairie départementale indique assez l'absence du mouvement intellectuel. Dans les villes au-dessous de 40,000 âmes elle est presque nulle ou se borne aux livres de collége et d'église. En général, le nombre des publications locales est très-restreint, car une espèce de défaveur s'attache à tout ce qui ne sort pas des ateliers de la capitale. Aussi la librairie n'occupe-t-elle point le rang qui devrait lui appartenir dans la hiérarchie commerciale. A Paris même, sur mille à douze cents libraires, c'est à peine si l'on en compte cent qui soient des hommes réellement instruits, capables d'apprécier dans leur marchandise autre chose que sa valeur vénale. De telles données la conclusion est facile à tirer. Que dirait-on d'un pharmacien qui, s'inquiétant peu des qualités vénéneuses de ses préparations, les vendrait sans scrupule à tout venant? Si le poison des livres ne tue pas le corps, il corrompt l'âme, et celle-ci vaut bien la peine qu'on y prenne garde.

La librairie française, débarrassée de la contre-façon belge qui lui causait un tort immense, a pourtant fait un pas dans la voie du progrès. Elle s'est mise à publier des volumes au plus bas prix possible, fondant ses espérances de bénéfice sur l'augmentation considérable du débit. Plusieurs entreprises de ce genre sont en pleine activité; mais leur succès dépendra d'abord du choix des livres, puis de l'empressement des acheteurs. La première de ces deux conditions me paraît bien remplie, surtout par la *Bibliothèque des chemins de fer*, qui se maintient, il est vrai, pour les prix comme pour la nature de ses livres, dans une région un peu plus élevée que ses rivales. Quant à la seconde, pour l'obtenir il faut du temps, de la patience et des efforts bien dirigés. On ne peut plus compter sur les cabinets de lecture: leur concours, qui suffisait au placement de ces volumes in-8°, imprimés à leur usage presque exclusif, serait tout à fait insignifiant pour des éditions de dix mille exemplaires au moins. Il s'agit maintenant de faire péné-

trer le goût des livres dans toutes les classes de la société. C'est difficile peut-être, mais ce n'est pas impossible. L'Angleterre, l'Allemagne, la Suisse, la Hollande y sont bien parvenues. Pourquoi ne réussirait-on pas comme elles?

La France ne possède ni bibliothèques populaires, ni bibliothèques circulantes. Ses cabinets de lecture sont encore loin du développement qu'ils pourraient prendre. La plupart ne s'alimentent guère que de romans, et parmi les mieux achalandés de la capitale, il n'en existe pas un qui puisse être comparé avec ceux de Londres, où les ouvrages de littérature sérieuse, d'histoire, de philosophie, les publications scientifiques les plus intéressantes se trouvent en nombre d'exemplaires suffisant pour satisfaire les exigences de vingt, de cinquante, et même de cent lecteurs à la fois. Cette circulation, qui s'étend jusqu'aux colonies les plus lointaines de la Grande-Bretagne, facilite beaucoup l'essor des goûts intellectuels. Elle n'est pas moins favorable à la librairie, car ceux qui commencent par louer des livres, finissent presque toujours par en acheter quelques-uns. Ses résultats seraient précieux en France, surtout pour la classe moyenne, tandis que des bibliothèques populaires bien composées répandraient la lumière de l'instruction et de la morale jusque dans les derniers rangs du peuple.

Une semblable tâche est assurément plus belle et plus utile que les utopies politiques ou sociales à la poursuite desquelles s'acharnent tant d'esprits éminents et de cœurs généreux. Les chances de succès sont d'ailleurs assez grandes. Si l'on dirigeait vers ce but toute l'activité dépensée en agitations stériles, bientôt sans doute on en recueillerait des fruits excellents. Le peuple français paraît mieux doué que nul autre pour les jouissances de l'esprit. Dans le dessein de s'en servir comme d'un instrument, on l'a matérialisé, mais ses nobles instincts ne sont pas morts, ils dorment seulement; réveillez-les, faites vibrer la corde de l'honneur, de la loyauté, du devoir, et le naturel reprendra son empire.

On trouvera peut-être que j'assigne à la littérature un rôle trop sérieux, trop difficile, qui ne saurait lui convenir ; cependant, il n'est pas nouveau pour elle : dans les siècles passés, elle s'en acquitta plus d'une fois avec bonheur. Ses chefs-d'œuvre datent précisément des époques où ce rôle fut le mieux compris ; ils portent le cachet de la pensée, ils ont l'éloquence de la franchise et l'accent de la conviction. N'est-ce pas encore à ces mêmes qualités que doivent leur juste renommée des écrivains d'élite qui, de nos jours, cultivent avec tant d'éclat l'histoire et la philosophie. Le talent, tout seul, produit des œuvres éphémères ; pour leur donner quelque durée, il faut de plus le concours de l'âme qui les associe à son immortalité : c'est là ce qui les fait vivre. Dans le domaine de l'intelligence, le faux clinquant passe vite, l'audace et le mensonge vus à distance perdent tout prestige, les gentillesses de l'esprit le plus subtil sont condamnées à l'oubli ; il n'y a que la foi qui sauve.

Joël Cherbuliez.

LA FILLE D'AIRAIN

ÉPISODE DE LA GUERRE DE HONGRIE[1].

Dans une humble maisonnette du pays des Szeklers, à la faible et vacillante lumière d'une petite lampe, un pauvre vieux père veillait sa fille, elle se mourait.

Au ciel, à côté de la lueur passagère de l'astre qui disparaît, brillait l'étoile d'un peuple dévoué à la mort.

« Père, l'heure du départ va sonner. Je mourrai la première, puis après, toi tu mourras, ensuite la patrie. Moi tu me pleureras, toi tu pleureras la patrie ; mais la patrie, il n'y aura personne pour la pleurer. Heureux ceux qui meurent, malheur à ceux qui demeurent ici-bas !

«L'heure du départ sonne.

«Père, regarde à la fenêtre, ne vois-tu pas au ciel cette épée de feu ; la pointe en est tournée vers la terre? C'est cette même épée qui me tuera, qui te tuera toi, et tous ceux pour qui on prie ; car il va venir le temps où il n'y aura plus une prière qui montera au ciel.

«Ne pleure pas, les larmes ne vont pas à ce jour.

«L'heure du trépas sonne ; je meurs et tu m'enterreras ; mais je ne resterai pas longtemps dans mon tombeau, non, pas même dans le ciel, je reviendrai.

«L'instant est proche que tu maudiras l'heure où tu es venu au monde ; mais c'est à cet instant-là que je reviendrai près de toi. Laure, ta Laure aux cheveux blonds, elle sera près de toi,

[1] Un romancier hongrois d'un grand talent, M. Maurice Jokay, a consacré sa plume à retracer, sous une forme dramatique, l'histoire de son pays, particulièrement pendant la dernière lutte que la Hongrie a dû soutenir contre l'Autriche. Il assure que l'histoire de la Fille d'airain est fondée sur une aventure vraie. Gustave Revilliod.

elle t'accompagnera partout, et toi tu te glorifieras de ce que ta fille est ressuscitée.

«Et je te protégerai contre une multitude innombrable d'ennemis; ils pâliront à ma voix ceux qui habitent là-haut dans les montagnes neigeuses, et tout jeune Szekler m'aimera, oui il aimera ta Laure aux cheveux blonds. Puis je mourrai encore une fois, sur quoi tu mourras toi, puis après mourra la patrie des Szeklers.

«L'heure du trépas va sonner.

«Ne fais jamais couper le grand acacia qui est là, devant ta fenêtre; souvent le soir, quand le vent dort et que le feuillage des autres arbres ne remue pas, tu entendras un léger souffle murmurer au travers de son branchage. Alors pense à moi, pense à ta fille endormie dans le sein de ses pères; comme une haleine fugitive elle reviendra te visiter.

«Le fauteuil que j'ai brodé ne l'enlève pas de la place où il est: parfois le soir, quand la flamme brillera dans le foyer, au frôlement de l'étoffe tu entendras quelqu'un s'y asseoir, alors pense à moi, pense à ta blonde Laure.

«L'heure du trépas va sonner.

«Fais dresser sur mon tombeau une colonne d'airain, de ce vieil airain si dur; puis tu planteras aux quatre coins de ces pins pleureurs, que les jeunes Szeklers le jour de leurs fiançailles puissent venir y cueillir un rameau vert à mettre à leur chapeau.

«Au grand jour des fiançailles il y aura des milliers, oh! bien des milliers de fiancés au pays des Szeklers, mais il n'y aura qu'une fiancée, une seule, et ce sera ta Laure aux cheveux blonds.

«Tout jeune Székler laissera derrière lui sa fiancée, il n'y aura pas jusqu'aux pères de famille qui laisseront leurs femmes, et tous pour me suivre, et la fiancée szekler et la femme du vieux Szekler pleureront jusqu'à l'heure de la mort, car ni l'une ni l'autre ne reverra jamais celui qu'elle aura aimé.

«Puis quand je quitterai la vie pour la seconde fois, j'entrainerai après moi les jeunes hommes du pays des Szeklers, ces beaux jeunes hommes à la chevelure brune ; ils me suivront, et derrière nous, derrière eux, comme derrière moi, il ne restera que des veuves et des orphelins.

«Père l'heure du trépas va sonner.

«Ouvre la fenêtre, laisse entrer la brise du soir, qu'elle emporte mon âme sur ses ailes, laisse entrer le rayon de la lune, ce sera le sentier lumineux qui me guidera au ciel.

«Maintenant, père, ne pleure pas ; tes sanglots retarderaient le départ de mon âme. — Adieu! — au revoir!»

C'est ainsi que parla la jeune fille et elle ferma les yeux.

— Adieu, au revoir! murmura le vieillard d'une voix étouffée par ses sanglots, et les boucles argentées de sa chevelure rencontraient les larmes qui coulaient sur ses joues.

Les cheveux du père grisonnaient, sa fille qui venait de mourir n'était qu'une enfant ; avoir seize ans et mourir déjà ! Du reste c'est à peine si elle avait jamais appartenu entièrement à la terre : son âme vivait déjà habituellement dans ciel. Elle n'avait jamais aimé comme aiment les enfants des hommes ; ses désirs ne lui faisaient rechercher ni les amies, ni la parure, ni les hommages des jeunes gens. Tout son amour était pour Dieu et pour ses anges, pour son pays et pour les rives éternelles.

La mort n'avait changé que peu de chose en elle.

C'était le même calme, la même douceur régnant encore sur sa bouche close ; son visage était dans la mort comme il l'avait été dans la vie, de la blancheur d'un lis ; ses longs cheveux dorés tombaient en flots soyeux autour de son visage, comme on le voit quelquefois pareillement dans les images des saintes.

Un rayon de la lune dans son plein n'est ni plus blanc, ni plus éclatant que n'était ce doux visage.

Le vieillard veilla jusqu'au matin auprès du lit de la morte, attendant son retour, attendant d'elle un sourire à son réveil ;

quand le jour parut, les voisins vinrent, ils revêtirent la morte d'un vêtement blanc comme la neige, ils passèrent dans ses cheveux, autour de son front, une couronne de myrte; ce jour-là le pays entier des alentours pleura la jeune fille qui n'était plus; le lendemain on la porta au cimetière, on l'enterra, on éleva au-dessus d'elle un tertre, aux quatre coins duquel on planta des pins pleureurs, et à l'un des bouts on dressa une simple colonne d'airain, pièce d'artillerie qui avait servi autrefois dans le temps des guerres contre les Turcs, et qui était demeurée depuis lors comme un monument des âges écoulés; elle était devenue la propriété de la commune, qui la consacra à orner le tombeau de son enfant de prédilection; on grava sur le métal un simple nom, puis on planta la colonne debout sur le tertre.

A ce tertre funèbre on y vit venir chaque année tous les jeunes gens non mariés, qui venaient, en chantant des chants de deuil, jeter des fleurs sur le lieu où reposait le pauvre ange; de longues années aussi on y vit venir chaque jour un vieillard en cheveux blancs, il venait arroser de ses larmes brûlantes le lieu où avait été enterrée son unique enfant. La comète qui était au ciel quand Laure mourut, y demeura deux jours encore, sa longue queue de flammes tournée vers la terre, puis subitement elle disparut comme elle était venue; on aurait dit une main invisible qui l'avait enlevée du ciel.

Les jours passèrent, les années s'écoulèrent, les cheveux du vieillard blanchirent de plus en plus; on dit que jamais depuis la mort de sa fille on ne revit la gaîté briller sur son visage. Faites des blessures aux vieux chênes de la forêt elles ne se guériront pas.

Ses nuits, ses jours étaient remplis par le souvenir de sa fille; à tout venant il parlait d'elle, et cela quand tous avaient fini par l'oublier la pauvre morte; savait-on lui dire quelque chose

qui eût trait à elle, soudain il se faisait tout oreille, et il hochait la tête en signe de contentement; les affaires du village, ce qui s'y passait, il n'y prenait garde qu'autant que cela aurait pu concerner son pauvre ange envolé! Il savait à l'église la chaise sur laquelle elle avait l'habitude de s'asseoir, la fontaine où elle s'arrêtait pour boire, les fleurs dont elle aimait à se tresser des couronnes, la place où on l'avait un jour entendue chanter, et si on lui rapportait quelque parole qu'elle avait dite, quelque insignifiante du reste qu'elle fût, oh! c'est pour lors qu'on le voyait secouer la tête d'un air joyeux, comme s'il avait appris là quelque chose de bien nouveau.

Dans l'intérieur de la maisonnette tout était dans le même état où la jeune fille l'avait laissé des années auparavant, le grand fauteuil était à la même place, les petits souliers étaient devant le chevet du lit, le verre dans lequel elle avait coutume de boire, chaque matin on le remplissait d'eau fraîche, les fleurs sur la fenêtre étaient arrosées tous les jours, tous ses livres, jusqu'au moindre chiffon de papier sur lequel elle avait écrit, avaient été soignés et serrés à part.

Parmi ses livres il y avait un gros et lourd in-folio, un de ces volumes usés et d'antique apparence comme on en voit un pareil dans toutes les maisons protestantes, le temps avait encore bruni sa couverture noirâtre, et sur le dos on ne lisait en lettres d'or fort effacées que ce simple mot: *Bible*.

C'était dans ce livre que le soir son enfant chérie aimait à lire de sa douce voix, pendant que lui, son père, assis dans son antique fauteuil, les yeux fixés sur les lèvres de la jeune fille, écoutait la parole de Dieu.

Hélas! ce livre, depuis cinq ans nulle main ne l'avait touché, qui aurait pu lire avec autant d'onction qu'elle la dernière fois qu'elle l'avait pris? Les promesses du Livre saint non plus n'auraient pas paru consolantes au père, comme elles lui paraissaient sortant de la bouche de son ange.

Un soir, un triste soir, comme il revenait de faire sa visite

au cimetière, les regards du vieillard tombèrent involontairement sur le volume saint; il soupira, il lui sembla entendre audedans de lui comme une voix qui lui conseillait de le prendre et de l'ouvrir, et de le lire à la place où il s'ouvrirait; peut-être y retrouverait-il les accents de cette voix tant aimée? — Au dehors la brise se mit à soupirer doucement dans le feuillage de l'acacia, les bras du vieux fauteuil craquèrent, la flamme de la lampe était toute vacillante.

Le vieillard prit le livre, l'approcha de la lampe, essuya avec la manche de son habit la poussière qui s'était amassée sur la couverture, il défit les crochets et ouvrit le livre.

A la place où les feuillets se séparèrent il y avait un petit morceau de papier, sur lequel on avait écrit quelque chose, et où on avait pressé une petite couronnne de fleurs de sureau, l'écriture par la longueur du temps était devenue rougeâtre comme du sang.

Le vieillard reconnut aussitôt l'écriture de sa fille.

«Seigneur ne laisse pas périr ton peuple! »

C'est elle qui l'a écrit, se dit tout bas le père, et il posa ses lèvres d'abord sur le papier, ensuite sur la petite couronne, puis il replaça l'un et l'autre où ils étaient, pencha sa tête qu'il appuya sur sa main et il se remit à lire en suivant :

« Elevez le drapeau sur la haute montagne, et parlez à voix haute : Voici qu'il approche le jour du Seigneur avec de grandes lamentations...... »

« Et on entendra la clameur de peuples venus de pays éloignés.....

« Appelez à voix haute, car le jour du Seigneur est proche, et il apportera avec lui la ruine sur les peuples.....

« Les étoiles, le soleil et la lune s'obscurcissent, la tête des orgueilleux sera abaissée.....

« Vous serez semblables au cerf qui fuit....

« Vos enfants à la mamelle seront écrasés contre les rochers et on détruira vos maisons....

« Vos cris de détresse seront entendus jusque dans les pays voisins.....

« Vos filles seront comme l'oiseau qu'on a chassé hors de son nid.

« Les peuples se soulèveront comme la mer en courroux. Mais le Seigneur les frappera et avant que le jour vienne ils ne seront plus....

« Il n'y aura plus de joie sur la terre et le malheur la consumera.

« Descends, viens te prosterner dans la poussière, ô vierge, de Babylone, viens t'asseoir sur la terre nue, car tu n'as plus de trône. Le veuvage et l'abandon viendront fondre sur toi en même temps.

« Il est proche, très-proche pour toi le jour de la désolation ; car le nombre de tes jours est compté. »

Le feuillage de l'acacia murmurait doucement au dehors éclairé par la lune, le vieux fauteuil se mit à craquer, tandis que la lumière vacillante de la lampe projetée sur le plafond blanc y dessinait de noirs méandres.

Dans ce moment un rayon argenté de la lune, tombant sur le livre ouvert, donna à la lumière de la lampe une couleur blanchâtre qui semblait un jour de mort.

« Seigneur, ne laisse pas périr ton peuple ! »

Le lendemain au matin le bruit se répandit que les Valaques étaient sortis en troupes innombrables de leurs montagnes, et qu'ils portaient partout la dévastation et la mort, massacrant tout ce qui était Magyar ou Szekler.

Partout coulait le sang magyar, les villes tombaient les unes après les autres, les batailles se perdaient toutes ; sur la Transylvanie entière la guerre civile, comme une mer débordée, exerçait ses fureurs, il ne restait au Magyar qu'un douloureux souvenir acheté au prix de son sang. Il n'y avait plus

qu'un petit coin de terre qui n'eût pas encore été souillé par l'ennemi, c'était Haromsék, la patrie du vieillard Szekler.

Partout alentour la frontière était déjà en flammes; les visages pâlissaient d'effroi, car on pouvait distinguer les cris féroces des combattants et les sanglots des femmes, dans toute la Transylvanie il ne restait plus un cœur d'homme pour battre encore. Seul notre vieillard d'Haromsék n'était pas tombé en proie au désespoir.

Froidement, avec un fier dédain, il attend le danger qui s'approche; lui, ne demande pas le nombre des ennemis qu'il va avoir à combattre, il ne demande pas s'il sera en état de les vaincre, il ne s'inquiète seulement pas avec quoi il s'armera pour aller au combat; il ne sait qu'une chose, c'est qu'il ira se battre, et s'il doit succomber, il succombera; et là-dessus le père Adam attendit tranquillement et dédaigneusement que le danger vînt.

Tel est le caractère du Szekler.

On était alors dans l'année mille huit cent quarante-huit au mois de décembre.

Le soleil se couche tout sanglant sur le pays des Szeklers; il ne s'enfonce que lentement, lentement au-dessous de l'horizon; depuis une heure déjà il a disparu qu'une lueur rouge comme du feu éclaire encore le ciel.

Puis cette lueur à son tour disparaît aussi, tout devient noir, du firmament descendent la nuit et les ténèbres, qui enveloppent d'un sombre voile la terre et les péchés des hommes.

Par moments, au dehors, dans le lointain, on entend dans le sein des ténèbres gronder comme un tonnerre sourd que précède un éclair.

De temps à autre aussi, entre les sommets des arbres se montre une lueur blafarde qui monte et disparaît pour reparaître encore, comme si le génie du feu s'était plu à se jouer dans l'espace.

Au sein de l'étroite vallée de Haromsék une lumière vient briller çà et là aux fenêtres du village, tandis que du clocher les sons de l'airain montent douloureusement vers le ciel pour rappeler aux fidèles la prière du soir.

La terre est durcie par la gelée, sur les ornières de la route on entend retentir le pas d'un cheval ; un homme monté sur une pauvre cavale amaigrie et fatiguée s'avance avec efforts ; par instants le cavalier s'arrête pour écouter, ou pour laisser souffler sa monture. Son chemin le mène tantôt sur un versant de la colline tantôt sur l'autre, jusqu'à ce qu'il ait atteint la première maison, devant la fenêtre éclairée de laquelle s'élève un vieux acacia aux branches noires et dépouillées.

Il frappe ; d'une voix rauque et étouffée il crie :

— Dormez-vous, père Adam?

— Non, répond le vieillard,

— Eh bien ! vous avez raison, car suivant les commandements de Dieu ce n'est pas à présent le moment de dormir. Sortez, père Adam.

La porte crie sur ses gonds, un vieillard, le dos voûté par l'âge, une pelisse sur les épaules, sort tenant à la main une lampe dont il dirige la lumière sur la figure du nouvel arrivant.

— C'est toi, Andor ? que m'apportes-tu ? Entre, la chambre est chaude.

— Je viens d'un lieu où il fait plus chaud encore ; mais vous aussi, père Adam, rentrez chez vous et ceignez-vous de votre sabre, ensuite vous monterez à cheval pour venir avec moi.

— Qu'est-il arrivé ?

— Bien du mauvais et rien de bon. — Le Valaque a pris Gyergyó. Ils ont mis le feu à Felvincz ; d'ici même on voit la lueur de l'incendie. Je n'ai pas cessé de me retourner pour voir si je ne la laisserais pas en arrière cette lueur, mais je crois qu'elle m'aurait suivi jusqu'au bout du monde.

— Eh bien ! et la maison de ton père?

— Mon père, ils l'ont coupé en quatre quartiers ; ils ont

donné son sang à lécher aux chiens, mon petit frère, ils l'ont jeté dans les flammes; il a bien péri du monde, au moins deux mille personnes, des jeunes filles nubiles, oh! celles-là elles étaient venues au monde pour des atrocités.

— Ta sœur....?

— Elle n'a pas eu à subir cette honte : quand les Valaques ont commencé à entrer dans les maisons, et qu'elle a vu que pour elle il n'y avait point de salut, elle s'est enfoncé un couteau dans le cœur.

— Horreur!

— Vieillard, ce n'est pas le moment de se plaindre! va, rentre, ceins-toi de ton sabre et suis-moi vers Vásárhely, et cela aujourd'hui, cette nuit même. Que Dieu soit avec toi et les pauvres Szeklers?

Le cavalier remonta à cheval et poursuivit sa route; le vieillard, lui, demeura immobile comme une statue sur le seuil de sa porte.

Peu de minutes après d'autres cavaliers traversèrent le village.

— D'où venez-vous? leur demanda le vieillard.

— D'Agyagfalva.

— Ah! eh bien! qu'y fait-on au camp des Szeklers?

— Rien. Le camp est dissous. Quatre jours de suite les hommes n'ont point eu de pain, au bout de ce temps tous se sont dispersés, chacun s'en est retourné chez soi.

Les cavaliers passèrent.

Après eux vinrent des troupes de gens à pied, des femmes demi-nues traînant après elles des enfants enveloppés dans des haillons. Transis, affamés, ils continuaient leur route par cette froide nuit de décembre.

— Donne-nous un asile, nous sommes des proscrits, dirent-ils au maître de la maison qui était sur le seuil de sa porte.

— Ma maison, tout ce que j'ai, est à vous; venez, prenez.

— Dieu t'en récompensera.

— D'où venez-vous?

— De Thorda.

— Pourquoi de si loin?

— Sur le chemin pas une seule de nos connaissances n'a osé nous recevoir, crainte de la vengeance de nos persécuteurs.

— Ici vous avez mieux rencontré; entrez.

Un moment après il passa encore un autre cavalier ; le vieillard le salua, il allait fort vite.

— Bonsoir, l'ami!

— Bonsoir pour le diable et non pas pour le Szekler, répondit le cavalier brusquement et sans s'arrêter.

— Qu'y a-t-il?

— Les Valaques sont à Clausenbourg, lui cria celui qu'il interrogeait, et il continua sa course.

Le vieillard rentra chez lui en chancelant; ses chambres étaient remplies de fugitifs ; une des femmes avait perdu son enfant en route, il avait été gelé, elle le pleurait; les autres mangeaient, se chauffaient, ou s'étaient couchés pour dormir; Adam décrocha de la muraille son vieux sabre de famille, il allait s'en ceindre, quand il lui vint à l'esprit que ce pourrait bien être pour la dernière fois dans cette vie, sur quoi il reposa son sabre à côté de lui, et alla chercher l'Ecriture sainte pour s'entretenir avec Dieu avant que d'entreprendre ce voyage dont il n'y a nul retour à espérer.

De temps à autre les fenêtres de la maisonnette tremblaient au fracas lointain du canon.

Ce ne sont pas là nos canons, se dit le vieillard en soupirant, nous n'en avons pas un seul, et il ouvrit la Bible. Il y lut les passages suivants :

« Maudit soit le jour où je suis né. Que les ténèbres soient sur lui; que le Seigneur d'en haut détourne sa face en le voyant.

« Que l'ombre de la mort soit sur lui, et que les nuages viennent le couvrir.....

« Qu'il ne soit pas compté dans le nombre des mois, qu'il soit effacé de l'année.

« Qu'il attende la lumière et qu'elle ne vienne point, et qu'il n'y ait pas d'aurore en ce jour-là.

« Pourquoi ma mère m'a-t-elle mis au monde, pourquoi m'a-t-elle élevé? pourquoi ne m'a-t-elle pas plutôt déposé dans les profondeurs de la terre à l'heure de ma naissance?....

« Maintenant je serais dans la terre et j'aurais du repos....

« Pourquoi Dieu donne-t-il au malheureux la lumière, et la vie à celui qui se plaint!

« Ceux qui cherchent la mort comme on cherche un trésor caché.

« Ceux qui éclatent en une grande joie à la vue d'un cercueil.

« Mon âme préférera la mort aux os de mon corps.

« Retire-toi de moi, Seigneur, et laisse-moi mourir.

« Que je sois comme si je n'avais jamais été.

« Les jours de mon espoir sont passés, mes pensées sont arrachées de mon cœur. Mon âme est bouleversée, la durée de mes jours est abrégée, ce sont des cercueils qui m'attendent. »

Adam lut en pleurant ces paroles du prophète; hélas! il en sentait la vérité jusque dans le fond de son cœur; il sentait ce qui l'avait fait vieillir.

Pourquoi avait-il été réservé pour voir des temps si cruels? pour voir le commencement de ces jours de malheur dont la septième génération ne verra peut-être pas le terme.

Malheur à ceux qui ne sont pas morts! malheur à ceux qui sont encore en vie! mais trois fois malheur à ceux qui vont venir au monde!

....Le vieillard posa son visage tout en larmes sur les feuillets du Livre saint, et là il pleura amèrement.

Le vieux acacia devant la porte fouetta légèrement de ses rameaux dépouillés les vitres étoilées par la gelée.

Le fauteuil brodé craqua, la lampe à ce moment jetait une fumée noire qui monta en nombreux tourbillons vers le plafond.

« Maudit soit le jour où je suis venu au monde! »

Le vieillard releva de dessus la Bible son visage en pleurs, et comme son œil humide de larmes regardait alentour, voici qu'à côté de lui, sur le fauteuil brodé, il vit sa fille assise, c'était bien sa Laure aux cheveux blonds.

Sur son visage régnait ce même calme céleste qu'elle avait toujours conservé pendant sa vie, et que la mort ne lui avait pas enlevé; sa longue chevelure pendait jusque plus bas que ses genoux et se répandait sur son vêtement blanc ; sa figure, ses habillements, ses mains étaient de la blancheur des lis, seulement la prunelle de ses yeux semblait d'azur, et les boucles de sa chevelure semblaient d'or.

Ce fut en tremblant qu'Adam se frotta les yeux ; il n'osait s'y fier, quand voici qu'à ce moment la figure blanche posa son bras diaphane sur son épaule, et ayant avancé sa tête pardessus l'épaule du vieillard, elle se mit à lire dans la Bible, comme Laure quand elle vivait avait coutume de le faire pardessus l'épaule de son père.

Adam vit cette tête s'appuyer sur son épaule, mais il ne sentit aucun poids.

L'apparition feuilleta la Bible, puis, s'étant arrêtée à une page, elle la désigna du doigt, et Adam y lut le passage suivant :

« Je suis l'Eternel, et j'ai conduit mon peuple au pays où coulent le miel et le lait, je suis un Dieu fort, qui n'abandonne pas celui qui se fie en lui. »

L'esprit se remit à feuilleter; son doigt blanc s'arrêta au passage suivant :

« Tu t'élèveras contre moi avec la lance et l'épée, mais moi je viendrai au nom du Seigneur des armées. »

De nouveau les feuillets se tournèrent, le doigt montra ce qui suit :

« Je suis l'Eternel, qui remettrai tes ennemis entre tes mains. »

Encore une fois il tourna le feuillet.

« Je serai avec toi, et ceci est le signe que c'est moi qui t'ai envoyé. »

Adam lut en tremblant les lignes du Livre saint ; malgré sa vieillesse, il sentit comme une nouvelle ardeur qui l'embrasait; il crut entendre les décharges lointaines du canon, mais ce n'était que les battements de son cœur.

Il leva ses yeux sur sa fille ; il lui sembla l'entendre parler, entendre sa voix douce et argentine, mais ses lèvres étaient fermées, et ses yeux bien qu'ouverts étaient sans éclat et sans vie.

L'esprit se leva du fauteuil et prit la main du père ; le vieillard sentit le froid des doigts qui, cependant, ne pressaient point les siens; sur quoi l'esprit se mit à marcher, et précédant le vieux père, il avançait à pas imperceptibles et légers, et sur les murailles des maisons devant lesquelles ils passaient se portait une ombre blafarde.

L'apparition conduisit le père Adam en dehors de la ville, jusque sur le cimetière, vers le tertre sous lequel reposait sa fille ; là, elle s'arrêta à la colonne, et s'y appuyant d'une main, de l'autre elle la désigna au vieillard.

A ce moment il sembla au père Adam que l'image de tant de siècles écoulés se révélait soudain à sa vue. Il vit la colonne d'airain rouler sur quatre roues massives, traînée par quatre forts chevaux noirs ; il la vit s'arrêter la gueule béante et menaçante contre des guerriers rangés en bataille; il vit l'éclair s'élancer des flancs de la couleuvrine ; tous les démons avaient l'air déchaînés, et les projectiles se succédaient sans cesse, emportant après eux comme une traînée de feu.

Il vit les guerriers placés en face de l'engin merveilleux, tomber les uns après les autres comme les feuilles en automne, de même que si quelque pouvoir mystérieux eût dirigé ses coups.

Alors l'apparition se pencha vers le vieillard, et après avoir d'une bouche glacée déposé un baiser sur son front, elle posa son doigt sur la colonne, où pour toute inscription on lisait le simple nom de *Laure*.

Adam baisa avec une fiévreuse ardeur ce nom gravé dans l'airain, puis il tendit en tremblant ses bras devant lui pour saisir et étreindre sa fille, mais à ce moment l'apparition soudain se dissipa, et le vieillard, quand il ouvrit les yeux, se retrouva dans sa chambre seul et le front penché sur le Livre saint.

Tout était silencieux, les rameaux de l'acacia ne murmuraient pas, le fauteuil ne faisait aucun bruit, la lampe brûlait en silence, seuls les fugitifs, qui dormaient dans la chambre voisine, laissaient dans leurs rêveries échapper des paroles confuses et entrecoupées. Adam sentit tous ses nerfs ébranlés.

Il sortit, il appela son monde, il réveilla ses voisins, il fit atteler son chariot, fit prendre des pelles et des houes, et cette nuit-là même il fit déterrer la colonne creuse qu'on avait dressée sur la tombe de sa fille, et qui avait été autrefois une longue couleuvrine de campagne de huit ou de dix.

Depuis l'heure dont nous parlons, toutes les maisons du petit village se transformèrent en autant d'ateliers ; le vieux laboureur fit fabriquer aux femmes du salpêtre, il fit confectionner au moulin communal de la poudre, et tout le fer qu'on put recueillir on le fondit en boulets ; pendant la journée on perçait, on limait, on transformait des massives roues de fer en un immense et fantastique attelage ; du matin à la nuit close on n'entendait que frapper, tandis que dans la colline prochaine on avait creusé un four d'où s'échappait jour et nuit une vapeur blanchâtre étouffante.

Les anciens du village et les femmes, car tous les jeunes gens étaient partis, aidaient sans mot dire au plus vieux d'entre eux, du reste sans comprendre ce qu'il voulait faire, mais lui leur demandait de la bonne volonté et de l'assister, et la nuit

comme le jour le travail ne cessait pas dans le petit village de la vallée.

Le jour paraît, le soleil se lève rouge à l'horizon, on se prépare à la bataille. Les deux armées, postées entre deux rangées de collines situées en face l'une de l'autre, s'observent, elles ne sont séparées que par un torrent de montagne.

L'onde bouillonnante s'est creusé un lit, que le nombre des siècles a rendu plus profond, tout en en escarpant les bords ; un frêle pont en planches unit les deux rives ; un sentier vient y aboutir ; il est si étroit, qu'un homme seulement y a place pour y passer, on ne doit pouvoir s'y battre que corps à corps. Un peu plus loin le torrent, moins impétueux dans son cours s'y gelait quelquefois, quand l'hiver se trouvait rude comme en 1848.

Il existe sur le bord droit de cette petite rivière une plate-forme de rochers couverte des deux côtés par des bois, plate-forme qui se trouve notablement plus élevée que la rive opposée, laquelle se présente comme une surface découverte et sans défense. Ce fut cette petite presqu'île, enserrée par les flots du ruisseau, que les Szeklers choisirent comme lieu de défense ; avec un matériel de guerre suffisant, la chose n'aurait pas été difficile, mais les Szeklers n'avaient pas un canon, ils n'avaient même que peu d'armes, ils ne possédaient pour se battre presque que des faulx et des sabres, armes dont on ne saurait dans l'art de la guerre, tel qu'il est pratiqué de nos jours, tirer un grand parti.

Les Valaques avaient occupé l'autre rive ; c'était une horde indisciplinée, sans chef, et qui ne tirait sa force que du nombre. Ils avaient de la poudre en abondance, ce qui le prouve, c'est qu'ils tiraient sans cesse, souvent même sans nécessité et d'une distance immense.

Ils se préparent à l'attaque, les Szeklers à la défense. Ils occupent l'étroit sentier qui conduit au pont ; un seul canon

les eût facilement délogés, mais les Szeklers n'en ont pas même un seul.

Les Valaques amènent huit canons sur le bord du torrent; ils les rangent en ligne de bataille; un seul les eût tous démontés. Mais hélas! les Szeklers n'en ont point. Ils cachent dans l'épaisseur du taillis une compagnie de tirailleurs pour abattre les canonniers.

Soudain un cri désordonné, effroyable, annonce que la bataille va commencer. La berge du ruisseau se couvre de combattants, le sol tremble sous leurs pas, les canons se mettent à tonner.

Les Szeklers attendent en silence sur l'autre bord. Une troupe, la baïonnette au bout du fusil, se place à la tête du pont pour en défendre le passage.

Les canons des Valaques se tournent contre les défenseurs du pont, les boulets passent en sifflant par-dessus la tête de ces braves ou viennent labourer le sol à leurs pieds; parfois un coup mieux pointé enlève à leurs rangs un homme qui tombe et meurt sans pousser un cri, ni une plainte; le pourrait-il à côté de ses frères qui sont là combattant encore.

Trois fois les Valaques ont tenté l'attaque, et trois fois ils ont été repoussés.

Un Szekler de petite taille, mais fort et trapu, se tenait intrépidement au milieu du pont, enveloppé de feu et de fumée, sous une grêle de balles; sa baïonnette en avant, à droite, à gauche, il frappait les ennemis à tort et à travers; sur sa figure pas le moindre signe de crainte, dans tout son corps aucun signe d'épuisement.

Pour la quatrième fois s'avance contre les Szeklers une troupe de combattants choisis; à leur tête marche un homme de taille gigantesque, qui brandit de la main gauche un large *pallache*, tout reluisant à la lumière.

— Bas les armes! crie de loin le Valaque au fier petit combattant Szekler. C'est moi qui suis Belahud, j'ai assommé ton

père comme je t'assommerai toi-même!... Et le voici qui, d'une course rapide, se précipite sur le pont à la tête de sa bande, si bien que le pont en tremble.

Le Szekler ne dit rien, ne répond rien, mais il prend son arme, seulement il a garde de faire en sorte de se masquer le visage, de peur d'être surpris par quelque mauvais regard de son adversaire, puis le fusil en avant, il se jette sur l'ennemi.

Le grand sabre du Valaque atteint lourdement la nuque du Szekler, et lui sépare le cou presque en deux, mais en revanche sa baïonnette traverse le Valaque presque jusqu'à l'échine; il tombe en poussant un affreux rugissement contre la barrière du pont qui se rompt sous le poids; il est précipité, et entraîne dans sa chute le Szekler, qui même dans la mort n'a pas lâché son arme.

Là-dessus la mêlée devint générale: Valaques et Szeklers se mirent à se battre avec un redoublement de fureur, tantôt les uns tenaient le pont, tantôt les autres; on combattait corps à corps; impossible de tirer un coup de fusil; les sabres et les haches jouèrent leur jeu, et des traînées de sang dégouttèrent du pont dans les flots du ruisseau. Mais voici qu'au bout d'un moment sur la rive droite s'élève un cri affreux, un cri d'angoisse: les Valaques, remontant le cours du ruisseau, étaient arrivés à la partie où l'eau s'était gelée, là sautant sur la glace en grand nombre, ils essayaient de gravir la berge à l'endroit où elle était plus accessible; la position des Szeklers était tournée.

Longtemps ceux-ci tentèrent de repousser leurs ennemis à coups de crosse, en les empêchant de monter, mais leur nombre allait sans cesse croissant; les assaillants, grimpant sur les épaules les uns des autres, s'efforçaient de gagner le haut de la berge, tandis que les rangs des défenseurs s'éclaircissaient sans cesse.

Les Szeklers vers le pont virent comme quoi ils ne tarderaient pas à être enveloppés de toutes parts. Un canon! un canon! un seul, avec lequel on aurait pu rompre la glace du

torrent, laquelle formait un pont si commode pour attaquer les Szeklers par derrière.

Il se détacha bien une petite troupe de cavaliers pour inquiéter sur les flancs la bande des assaillants, mais ils furent reçus du bord opposé par un feu de mitraille si bien nourri, qu'ils se virent forcés de retourner sur leurs pas.

Les Szeklers, pressés de toutes parts, commençaient déjà à songer à la retraite, quand dans le chemin du bois ils virent arriver derrière eux à grand bruit une troupe de vieillards qui frappaient à coups redoublés sur des chevaux tout blancs d'écume pour les faire avancer, ils tiraient avec effort dans le sentier montueux et difficile un long et lourd canon. Les chevaux s'arrêtent comme épuisés, mais enfin, enfin, les roues du canon tournent et l'amènent jusqu'à l'entrée du sentier. Les vieillards l'ajustent sur le flanc d'une colline, démasquent la gueule de la pièce, que pointe le plus vieux de la troupe, la mèche brûlante s'abat. « O Dieu ! sois-nous en aide ! » L'instant d'après, la longue couleuvrine, vomissant un torrent de feu et de flammes, éclate en un bruit de tonnerre mille fois répété par les échos de la montagne.

« Bien ! bien ! courage, Laure, mon enfant ! » s'écrie le plus âgé des vieillards, en jetant son bonnet loin de lui, et en montrant de sa mèche fumante la rivière où la glace rompue flottait en masses éparses pêle-mêle avec des hommes qui criaient au secours, se débattant pour regagner le bord, et sans trouver nulle part la délivrance entre les escarpements des deux rives.

« Oui, en avant, courage, Laure, mon enfant ! » s'écrie de nouveau le vieillard pointant la pièce, qui porta la mort parmi ceux qui se jetaient en rangs serrés vers le pont.

« Bien, bien, Laure ! oui, tu es ma fille ! » Un nouveau coup bien ajusté démonta une des batteries établies sur l'autre rive.

« Allons, Laure, en avant, en avant ! L'habitant des montagnes va frémir à ta voix, mais les jeunes Szeklers, tous, ils

t'aimeront tous, mon enfant, ma Laure aux cheveux blonds! »

Et là-dessus, le vieillard de remettre le feu au canon, dont pas un des coups ne manquait de donner la mort à quelqu'un des ennemis.

Le combat dura encore environ une demi-heure, puis tout fut fini. Les Szeklers étaient maîtres des deux rives. Les Valaques avaient perdu des hommes, des canons, des drapeaux, et la bataille.

Quand tout fut terminé, et comme on s'occupait à transporter les blessés, chacun s'enquit du vieillard Adam. On le trouva à côté de sa pièce. Il la tenait embrassée, il la nettoyait, il faisait sa toilette. Il la baisa. Ses yeux étaient noyés de larmes.

Presque fou de bonheur, il criait aux assistants : « Oui, regardez-la! c'est bien elle, c'est ma fille unique, mon enfant, Laure aux cheveux blonds! »

Les Szeklers mirent le vieillard à cheval sur son canon, qu'ils couronnèrent d'une guirlande de branches de chêne; ils attachèrent autour les drapeaux pris à l'ennemi, et ramenèrent le tout en triomphe au milieu des cris de joie dans la petite ville de Szepsi-sy-György.

Et il arriva que tous les jouvenceaux du pays des Szeklers oublièrent leurs bien-aimées, que même les hommes mariés oublièrent leurs femmes pour la fille du père Adam, pour Laure aux cheveux blonds.

Et toutes les fois qu'ils marchaient au combat, ils ne manquaient pas de lui donner un baiser, et quand dans la mêlée ils entendaient retentir sa voix tonnante, ils sentaient comme un nouveau courage ranimer leur cœur, et si quelqu'un d'eux tombait sur le champ de bataille, il disait en exhalant son dernier souffle : « Venge-moi! venge-moi! Laure aux cheveux blonds!

Et à peine le combat terminé, tous d'entourer la belle pour la baiser, pour la caresser, pour planter autour d'elle tous les

trophées du combat, et quand il leur arrivait de traverser quelque ville avec elle, le peuple demandait: quel est donc ce char de victoire ainsi tout chargé de guirlandes et de drapeaux? et eux de répondre avec un accent plein de joie et d'orgueil.

« Eh! mais, c'est notre fiancée, c'est la terrible *fille d'airain;* c'est la fille du père Adam, Laure aux cheveux blonds.

Les mois s'étaient passés à se battre. Pauvre pays des Szeklers! il n'y a pas une place de ton sol qui n'ait été abreuvée de sang, et quels en ont été les fruits de tout ce sang versé? Une gloire d'un jour et une longue ruine.

Les Szeklers avaient acquis des nuées de guerriers, ils avaient des pièces d'artillerie en grand nombre, mais dans le fracas des batailles on reconnaissait toujours la voix de la fille du vieil Adam, de la fille d'airain, de Laure aux cheveux blonds.

C'était non-seulement sur le sol de la patrie qu'avait vaincu le bras du Szekler, mais il avait encore traîné la victoire à sa suite jusque sur le sol de la Hongrie, il alla chercher le Valaque au sein de ses montagnes de neige, il se battit avec le Cosaque sous les murs de Hermannstadt. Partout le fracas du canon lui était voix qu'il aimait, mais nulle part il n'entendait rien qui lui plût tant que sur la terre de ses pères le son de la belle Laure.

Heureux qui pouvait combattre près d'elle, et quiconque tombait à ses côtés croyait fermement qu'il mourait sauvé dans la vie éternelle.

Le petit général gris (Bem), et ses enfants les Szeklers au teint brun, et le vieillard Adam avec sa fille d'airain, la longue couleuvrine si bien tonnante, qui n'en avait entendu parler?

Demandez au pays des Szeklers à n'importe quelle jeune femme ce qui en est, et vous verrez les larmes venir sous ses paupières...

Mais après le jour la nuit, et après la vie la mort. Seulement la vie est courte et la mort ne finit point.

C'était par une chaude journée du mois de juin : sur les montagnes qui forment la frontière de la Transylvanie s'amoncelaient des masses de gros nuages noirs chassés par le vent d'ouest ; le tonnerre n'avait pas encore ébranlé l'atmosphère de ses éclats.

Sur la terre les enfants des hommes étaient aussi en lutte ; ils se préparaient au combat. Des troupes ennemies venues de l'ouest et de l'est allaient en venir aux mains, leurs armes brillaient sous les derniers rayons d'un soleil étouffant.

Les nuages orageux allaient s'amassant au-dessus d'une vallée que les combattants avaient choisie pour théâtre de leur mêlée.

Un étroit sentier de montagne conduisait en ligne droite à travers la vallée, tandis que sur le sommet d'une colline s'élevait solitairement un monastère abandonné, triste et sombre demeure entourée de bois.

A côté du couvent on avait placé de l'artillerie, tandis que des soldats tout prêts attendaient dans l'épaisseur du bois ; en face d'eux on vit des troupes, drapeaux en tête, descendre le sentier de la montagne.

Au bout de quelques instants l'orage se déchaîne avec fureur sur la vallée, le vent passe en sifflant dans les arbres qu'il renverse, les nuages fuient avec rapidité, les éclairs sillonnent la nue comme des serpents de feu, tandis que des rayons de soleil pâles et blafards viennent, quand la nue se déchire, de temps en temps éclairer la terre comme de tristes avant-coureurs.

Le désordre était parmi les éléments, et la guerre était sur la terre, la bataille venait de s'engager dans la vallée ; la mort volait avec rapidité de tous côtés ; l'eau de la pluie se mêlait au sang qui coulait.

Les troupes se ruent avec acharnement l'une sur l'autre, les

mains sont rougies de sang, chacune est alternativement victorieuse ou repoussée, les drapeaux flottent au gré du vent.

Il semblait que le bruit du combat voulût rivaliser avec le fracas de la tempête.

Un éclair ou un boulet avait mis le feu au couvent; il se répandit comme une affreuse lueur pourprée qui éclaira le ciel et la terre, le visage de chacun des soldats parut nager dans une teinte de sang.

L'artillerie ne cesse de tonner; on entend le cliquetis des baïonnettes, le sang coule en abondance.

O Laure aux cheveux blonds, où étais-tu? où es-tu, fille d'airain, toi, la fille du vieil Adam?

Mais regardez, à côté du couvent, tout proche de sa muraille, c'est là qu'elle est la première de toutes, vomissant son feu meurtrier. Sa voix se fait entendre par-dessus toutes les autres voix, son éclair est le plus terrible, et sa mitraille, c'est elle qui l'envoie le plus loin.

A côté se tient le vieillard, la mèche en main. « Ne nous abandonne pas, ma fille! ma Laure, ne nous abandonne pas! »

Et les jeunes Szeklers se tournant vers elle : « O toi, notre belle fiancée, fille d'airain, si nous tombons dans le combat, tu nous vengeras. »

Et la couleuvrine, comme si elle avait compris ce qu'on lui disait, ne cessait de vomir la mort, et chacune des flammes qui s'élançait de sa gueule semblait porter la malédiction avec elle.

A gauche du couvent s'ouvrait un ravin profond que notre couleuvrine était destinée à garder.

C'est là que sera son tombeau à cette fille d'airain, à la fille du vieil Adam. Un boulet vient, un boulet de l'ennemi qui, l'atteignant à mort, la renverse brisée au fond du précipice; elle roule dans la vallée avec fracas, comme une cloche lancée du haut de son clocher.

L'heure de la mort sonne!

D'abord pour moi, ensuite pour toi, et enfin pour le pauvre pays des Szeklers.

« Mon enfant tant aimée, ma Laure ! » s'écrie le vieillard quand il voit la couleuvrine lancée dans le précipice, et lui, l'instant d'après, tombe mort le cœur percé d'une balle à la place même où était la fille d'airain.

Les Szeklers continuèrent encore une heure à se battre avec un courage désespéré ; personne ne put leur enlever le champ de bataille ; mais la fleur de leur armée n'était plus, quatre cents jeunes Szeklers et leur jeune commandant gisaient couverts de profondes blessures, et le vieillard Adam, et sa fille, la fiancée des batailles, ils étaient tous morts, tous.

Dans le ciel et sur la terre le bruit des combats avait cessé ! Tout était rentré dans le silence. Les morts dorment d'un paisible sommeil.

Lève-toi, ô brise qui souffle parfois à l'heure de minuit, soulève les feuilles qu'arracha la tempête, et porte-les sur ceux qui ne sont plus. Recouvre de feuilles fanées par une main cruelle le corps de ceux qui sont étendus dans la mort, répands-les sur les jeunes combattants Szeklers, sur celui qui les guidait, sur le corps du vieil Adam, et sur sa fille d'airain, et aussi — sur notre gloire qui n'est plus !

SAJO
(Maurice JOKAY).

(*Traduit de l'allemand par Gustave Revilliod*).

JOURNAL DE M. MIERTSCHING

INTERPRÈTE DU CAPITAINE MAC CLURE.

Nos lecteurs savent que le capitaine Mac Clure, auquel est due la découverte du passage nord-ouest, fut envoyé en 1850 dans les mers polaires, à la recherche de Franklin. Il voulut avant tout s'assurer d'un bon interprète, pour se renseigner auprès des Esquimaux.

L'attention publique en Angleterre venait justement d'être portée sur les missionnaires moraves au Labrador, dont la *Bibliothèque Universelle* a raconté les travaux[1].

Un navire de commerce, *le Graham*, poussé par la tempête dans ces parages, y avait échoué. L'équipage qui s'attendait à tout, de la part de leurs féroces habitants, fut surpris, charmé de l'accueil que lui firent les Esquimaux chrétiens d'Okkak. Au retour du Graham, plusieurs journaux anglais parlèrent, à cette occasion, de l'œuvre excellente que poursuivaient au Labrador les frères moraves.

Le capitaine Mac Clure eut alors l'idée de demander son interprète à leur communauté. Heureux de s'employer aussi à la recherche de Franklin, les Moraves désignèrent un Allemand, M. Miertsching, qui, ayant passé plusieurs années au Labrador, connaissait bien les Esquimaux et leur langue.

Parti avec Mac Clure en janvier 1850, et revenu seulement en octobre 1854, M. Miertsching a publié l'année dernière son journal de voyage, dont l'édition a été promptement épuisée. Ce n'est pas le récit d'un marin, ni celui d'un savant ; ce sont les impressions d'un cœur droit, simple, pieux, d'un homme de beaucoup de bon sens.

[1] Septembre 1846.

Tout est intéressant dans ce livre, mais forcés de l'abréger, nous sauterons à pieds joints la longue traversée de l'océan Atlantique, le détroit de Magellan, les îles Sandwich, etc. Vers la fin de juillet, l'*Investigateur* (c'est le nom du vaisseau) entrait dans le détroit de Behring[1].

Laissons parler M. Miertsching lui-même :

I

Esquimaux. — Parages inexplorés. — Délivrance. — Bœufs musqués. — Découverte du passage nord-ouest — Quartiers d'hiver. — Noël. — Emploi du temps. — Expédition à la recherche de Franklin. — Campement d'Esquimaux.

7 août 1850. — Un jour, à trois heures du matin, on vient m'éveiller. Il s'agit de commencer mes fonctions d'interprète. On a aperçu des Esquimaux. Nous avons doublé le cap Barrow et sommes dans des parages inexplorés jusqu'ici. La chaloupe me conduit à terre, où je rencontre en effet trois Esquimaux.

Je fus tout surpris, tout heureux, en retrouvant là, à plusieurs centaines de lieues à l'ouest, la même expression de figure, la même coupe de vêtements, la même langue surtout que chez mes pauvres amis du Labrador. Nous nous comprenions fort bien. Ils n'avaient point vu Franklin, et ne purent me donner sur lui aucun renseignement. Ils demandèrent à visiter le vaisseau, et quelques heures après nous les vîmes arriver, amenant douze des leurs, et montés sur plusieurs kajaks. Nous leur fîmes quelques présents, et ils s'en retournèrent enchantés. Nous espérâmes les avoir bien disposés en faveur des Européens, et avoir préparé auprès d'eux un bon accueil à Franklin s'il devait être conduit sur leurs bords.

11 août. — Des Esquimaux sont signalés sur le rivage. Le capitaine Mac Clure se fait descendre avec moi. Nous trouvons des hommes vêtus proprement, armés d'arcs et de grands couteaux. Ils semblaient partagés entre la confiance et la

[1] Voir la carte géographique à la fin du numéro.

crainte. Ils surveillaient avec une certaine anxiété l'*Investigateur*, qu'ils nommaient l'*Ile voguante*, et à chacun de ses mouvements faisaient mine de s'enfuir. Ces hommes n'avaient jamais vu de blancs. Leur chef se nommait Attua. Bien fait, d'une figure intelligente, il était mari de trois femmes et père de treize enfants.

Cette tribu, avec laquelle je m'entendis aussi très-bien, reconnaît deux êtres supérieurs, un bon et un méchant. Suivant la conduite qu'on a tenue ici-bas, on va vers l'un ou vers l'autre après la mort. La conscience est donc avertie, éclairée. Le lendemain ils vinrent nous voir sur le vaisseau, apportant des canards, des hermines, un blaireau, et prétendant trafiquer avec nous. Bientôt on eut des soupçons, on reconnut qu'une foule d'objets manquaient. Le charpentier aperçut dans le kajak le long manche d'un marteau. Une femme assise cherchait à le dissimuler, comme autrefois Rachel.

14 *août*. — Aujourd'hui, nous avons découvert (quelle *découverte!*) un petit groupe d'îles sablonneuses élevées de quinze pieds au-dessus de la mer. Là, sans crainte de l'homme, une foule de canards avaient construit leurs nids. Voleurs comme les Esquimaux, nos matelots prirent une quantité d'œufs et une provision d'édredon.

24 *août*. — Le bruit se répand qu'on a reconnu de loin, au milieu des Esquimaux, un homme en costume européen. Le capitaine, le docteur et moi, descendons avec six matelots. L'accueil est inquiétant. Les couteaux sont dégaînés, les lances en arrêt, et à chaque pas que nous faisons, les arcs se tendent. Espérant beaucoup apprendre quelque chose de Franklin, Mac Clure répugnait à se retirer sans avoir pris langue avec ces hommes. J'imaginai de tirer mes deux pistolets en l'air, et profitant de leur stupéfaction, m'avançai rapidement, et leur criai quelques paroles de bienvenue. Le moyen réussit. Peu de minutes après, nous étions les meilleurs amis du monde, et nous échangions nos couteaux et nos scies contre des fourrures et des peaux d'oiseaux.

Le fils du chef s'était fait un accident à la chasse. Heureux de pouvoir leur être utile, je me rendis auprès de lui avec le docteur. C'était trop tard. La cheville du pied était cassée; il n'y aurait eu d'espoir que dans un long traitement, qu'on ne pouvait songer à entreprendre. Ce pauvre jeune homme ne vivra probablement que quelques semaines encore. Je me suis rappelé à cette occasion une triste coutume des Esquimaux : quand ils changent de domicile, s'ils ont un malade difficile à transporter, ils l'établissent en quelque lieu, à l'abri de la dent des bêtes, déposent à sa portée un peu de nourriture, et dès ce moment ne paraissent plus songer à lui.

J'ai eu bien peu de temps pour parler à ces pauvres gens de leur âme, de la vie éternelle. Je pensai beaucoup à eux, et priai pour eux, rentré le soir dans ma cabine. J'aurais tant aimé passer quelque temps au milieu d'eux, et les rendre participants de ce qui fait mon bonheur et ma paix !

29 *août*. — Je descends de nouveau à terre. Une plaine de mousse s'étend de tous côtés à perte de vue, sans une seule pierre. L'habitude me fait reconnaître plusieurs silos ; ce sont des trous carrés pratiqués dans la terre, remplis de quartiers de renne, d'ours, de phoque, couverts ensuite de bois flotté et de gazon, et surmontés d'un monticule de sable. Du reste, pas une trace d'hommes.

31 *août*.— Le télescope nous a montré ce matin tout un village d'Esquimaux à l'extrémité d'un cap qui se trouve être le cap Bathurst. Nous avons compté trente tentes et neuf maisons d'hiver. A peine eûmes-nous touché terre, que la population entière se précipita vers nous, brandissant couteaux, arcs et lances. Les femmes suivaient, chargées d'armes de relai. Qu'une flèche partît, atteignît le capitaine, sous quelles couleurs de férocité les sauvages du cap Bathurst eussent dès lors été représentés ! Les réputations bonnes et mauvaises tiennent souvent à peu de chose. Grâce à Dieu, il n'y eut rien de semblable. Mon vêtement esquimau me fut, en cette occasion,

très-utile. Je pus me faire entendre de loin, et ils comprirent que nous nous présentions en amis.

Je traçai entre eux et nous sur la neige une ligne parlementaire que personne ne devait dépasser. Entretiens et échanges de produits commencèrent alors. Nous fûmes très-déçus en voyant qu'ils ne savaient rien de Franklin; la position du cap Bathurst nous avait fait espérer le contraire. Bientôt ils nous amenèrent leurs femmes, leurs enfants, et, en signe de pleine confiance, déposèrent leurs nourrissons dans nos bras.

Ils parurent surpris quand je leur parlai du Grand-Être, créateur de toutes choses. Leur idée des étoiles est particulière, et je ne pense guère qu'on la retrouve chez d'autres peuples. Le soleil, disent-ils, quitte pendant quelque temps sa maison, sa grande maison bleue (c'est le court été des contrées polaires); il y rentre ensuite, et regarde ce qui se fait sur la terre par une multitude de petits trous que nous appelons, nous, les étoiles. Après la mort, ceux qui, dans ce monde, *ont nourri les veuves et les orphelins*, vont dans un pays d'où le bon esprit qui le gouverne empêche le gibier de s'enfuir. Les phoques, les rennes y sont sans nombre. Là, point d'ouragan, point de glace, une chaleur douce et constante, entretenue par un soleil qui luit toujours. J'ai souligné quelques mots pour rappeler un passage de l'apôtre saint Jacques : « La religion pure et sans tache devant Dieu notre Père, c'est de visiter les veuves et les orphelins dans leurs afflictions. » Ne pourrais-je pas aussi rappeler à cette occasion la parole d'un autre apôtre : « les Gentils montrent que la loi est écrite dans leur cœur, leur conscience leur rendant témoignage.... »

Comme ils m'allaient parler ensuite de ce qui se passe dans le pays où iront les méchants, et que gouverne le mauvais esprit, le capitaine me fit appeler. Alors le vieux chef Kenalualik me supplia de rester pour leur raconter beaucoup de choses qu'ils désiraient savoir. — « Je ne puis ; je dois accompagner ceux-ci qui vont chercher des amis égarés dans les glaces. »

Mais Kenalualik ne voulait pas me laisser aller. Il me retenait par le bras, il m'offrait une tente pour habitation, sa fille pour ma femme, un traîneau et son attelage pour rejoindre plus tard le navire quand la mer serait gelée. Je ne savais comment me défendre, d'autant mieux que c'eût été bien volontiers que je fusse demeuré au milieu de ces pauvres gens, pour leur parler de l'Evangile.

Enfin le capitaine Mac Clure lui-même vint me chercher. Ils nous accompagnèrent d'abord à la chaloupe, et ensuite jusqu'au vaisseau. Nous avions un cortége de 15 kajaks. Dans la distribution que nous leur fîmes encore de quelques présents, je ne résistai pas à favoriser un peu mon vieux ami Kenalualik.

On essaya de leur offrir diverses boissons, mais elles leur répugnèrent toutes, sauf l'eau. Quant aux mets, le saindoux obtint de beaucoup la préférence. Le mensonge, l'escroquerie leur sont familiers comme à tous les Esquimaux. L'un d'eux, par exemple, m'ayant donné sur un vaisseau, vu l'année précédente, des renseignements qui avaient tous les caractères de la vérité, le capitaine lui remit quelques objets. Nous ne tardâmes pas à voir arriver une femme portant son enfant dans son capuchon, et nous débitant une longue histoire de l'air le plus innocent du monde. Elle avait vu des Européens trois étés auparavant; elle les décrivait minutieusement et appelait une compagne en témoignage. Tout cela était forgé; mon expérience me le donna à connaître, et je fis signe à M. Mac Clure de s'abstenir de présents.

Dans un moment où une foule de kajaks entouraient le navire, un matelot aperçut sur le pont un pauvre Esquimau tout déguenillé, grelottant de froid. Emu de compassion, ce brave homme lui fit revêtir une bonne paire de pantalons. Demi-heure après, le même indigène, de nouveau déguenillé et toujours grelottant, apparaissait à l'autre extrémité du navire. Le capitaine, l'avisant, en eut pitié à son tour, et donna ordre à

son domestique de le vêtir chaudement. Enflé de son succès, cet homme voulut tenter encore la fortune, mais cette fois il fut reconnu.

5 *septembre* 1850. — Entre les caps Bathurst et Parry, la côte est une falaise de 400 pieds de haut et de pure lave. De petites colonnes de fumée s'élèvent de toutes parts ; les cendres qui recouvrent le sol sont de couleur brique. Cela ressemble tout à fait à la description de la solfatare près de Naples. Je recueille quelques échantillons, mais ils brûlent et mon mouchoir et la table d'acajou de ma cabine ; je suis obligé de les garder dans du verre.

9 *septembre*. — Découverte d'une terre inconnue qui s'avance dans la mer et la domine d'une hauteur de 780 pieds. Presque tout l'équipage descend pour prendre possession. Nous plantons le drapeau anglais au bruit d'un triple hourra, et baptisons ce cap « la pointe Nelson. » Tandis que par l'ordre du capitaine un festin est préparé, nous tuons une foule de pauvres oiseaux sans défiance. Une longue et étroite baie s'ouvre devant nous ; devons-nous nous y engager ? Nous avançons avec précaution, nous sommes dans un vrai défilé. A notre droite et à notre gauche s'élèvent à pic des montagnes de 800 pieds, et la mer elle-même n'en a que 36 de profondeur.

21 *septembre*. — Déterminant exactement notre position de latitude et de longitude, nous reconnaissons que nous ne sommes qu'à 80 milles de cette île Melville qui, plus d'une fois, a été visitée par des explorateurs venant de l'est. Si, pendant ces 80 milles, aucune terre ne nous barre le chemin, le fameux passage est trouvé.

26 *septembre*. — Hier, l'*Investigateur*, impitoyablement pressé par de puissants glaçons, commence à craquer. Mac Clure s'inquiète ; il rassemble son monde et le répartit à tout événement entre les chaloupes, chacune étant confiée à un officier. La journée est longue, pleine d'anxiété. Avant de me

coucher, j'ouvre mon livre de passages[1], et trouve non sans émotion, pour le 25 septembre, ces paroles du Seigneur Jésus-Christ : « Tenez-vous prêts, car vous ne savez ni le jour, ni l'heure où le fils de l'homme viendra. »

Il y a quelques heures de calme, mais au milieu de la nuit les craquements recommencent avec une telle violence, que subitement et comme par instinct, nous nous trouvons tous transportés sur le pont. Pendant dix-sept heures, on put croire que chaque minute serait la dernière. Des masses quatre fois plus grosses que le vaisseau s'accumulaient, par la force de l'ouragan, puis s'avalanchaient avec un fracas épouvantable. L'*Investigateur* lui-même, élevé par les glaçons à une grande hauteur, était ensuite précipité dans la mer. Le goudron se détachait par larges plaques, les parois étaient disjointes, les portes des cabines ne pouvaient plus s'ouvrir, ni se fermer. — Quelques matelots ont forcé la cabine des spiritueux, et s'enivrent pour échapper aux angoisses de la mort. — Le navire est jeté sur le flanc, une masse énorme le surplombe et va l'écraser avec ses soixante-seize hommes... Tout à coup, le calme se fait, mais un calme absolu ; nous nous regardons avec stupeur. Il semble qu'on ait entendu la voix de l'Eternel crier : « Tu n'iras pas plus loin. » On n'ose se fier ; on attend, immobile, que le tumulte recommence. Rien.

Mac Clure alors rassemble tout l'équipage, et, tête nue, nous écoutons la lecture lente des règlements. La peine est prononcée contre ceux qui se sont enivrés. Les regards de tous sont dirigés vers le ciel, d'où est venue la délivrance. Des larmes coulent sur les joues bronzées des plus vieux matelots.

9 *octobre* 1850. — Le Dr Armstrong et moi avons gravi une hauteur de 1200 pieds, mais si loin que la vue s'étende, nous ne pouvons nous assurer si cette terre est une île ou un continent, et, à toute bonne fin, nous l'appelons *Terre du prince Al-*

[1] Les moraves publient, à l'usage de leur communauté, un choix de passages tirés de la sainte Ecriture pour chaque jour de l'année.

bert. Nous enterrons sur ce sommet une bouteille contenant l'abrégé de notre histoire.

Au retour, nous nous trouvons au bord d'une large crevasse. Nous la voulons franchir et tombons dans l'eau ; nos vêtements se gèlent instantanément et nous empêchent de plier nos membres. C'est une sensation singulière et très-pénible. Inquiets sur notre sort, on lance des fusées du vaisseau pour nous montrer la direction, nous voyons des patrouilles se mettre en marche, mais nous ne pouvons nous faire entendre. A distance, cela pourrait paraître un léger incident dans un voyage polaire, mais le docteur et moi, nous ignorions l'issue, et notre situation était affreuse. Enfin, à minuit, grâce au calme parfait de l'air, nos cris furent entendus, l'on vint à nous avec le bateau de caoutchouc, et à deux heures nous étions sur le navire, gelés, affamés, mais heureux et bénissant Dieu.

15 *octobre*. — Une petite île occupe le centre du canal que nous suivons depuis longtemps; nous y trouvons un tombeau et des piéges à renard recouverts de mousse. Elle est baptisée *Ile de la princesse royale*.

29 *octobre*. — 18° R. Nous allons, au nombre de quatre, faire une excursion par terre. Bientôt un tas de bois flotté nous invite à faire du feu; nous avons avec nous de la poudre de café, un petit chaudron ; nous nous asseyons en cercle, humant un nectar que nous trouvons délicieux parce qu'il est bouillant. C'est alors qu'au loin nous voyons se mouvoir vers nous une forme qui se détache en foncé sur la neige : d'abord une, puis deux, puis trois. Ce sont des Esquimaux, ce sont mes amis, et me voilà faisant toutes sortes de projets sur mes rapports de bon voisinage avec eux pendant ce long hiver. Mais tandis que mon imagination trottait, se plaisant déjà dans les détails de cette relation, les figures avançaient. Ce n'était pas des hommes, ce n'était pas des ours, qu'était-ce donc? Nous nous blottîmes derrière une petite élévation de neige, d'où nous pouvions voir sans être vus. Les cinq animaux approchaient

sans défiance. Ils étaient de la grosseur d'un bœuf, avec de redoutables cornes recourbées, et leurs corps couverts de poils si longs qu'ils traînaient sur la neige et cachaient entièrement les jambes. Nos fusils étaient chargés, amorcés; le cœur nous battait. A soixante pas, ces animaux s'aperçurent de notre présence. S'arrêtant tout court, ils se mirent à fouir la neige du pied droit, et à la lancer avec leurs cornes, tout en soufflant bruyamment par les narines. Puis le plus gros s'avança lentement vers nous, tandis que ses quatre compagnons demeuraient serrés les uns contre les autres. Il s'arrêta à trente pas environ, recommença à fouiller la neige et à souffler; c'est alors qu'il reçut au milieu du front la première balle. Il fit volte-face, reçut encore une balle dans le flanc, et vint se placer sans hâte à côté de son petit troupeau, sa tête saignante tournée vers nous.

Rampant quelques pas en avant sur nos genoux, nous fîmes tous quatre feu, puis nous nous séparâmes instantanément. En cela nous fûmes bien inspirés. Devenus furieux, les bœufs se précipitèrent sur nous, dans les directions différentes que nous avions prises. Il nous fut possible, non-seulement de leur échapper, mais encore de continuer le feu. La difficulté la plus grande avec nos doigts demi-gelés, c'était de saisir les capsules. Cependant trois bœufs gisaient sur le sol quand leur chef, se retournant, se précipite sur moi. Je l'attends de pied ferme, je le couche en joue... le fusil rate; mal assujettie, la capsule était tombée. Je voulus faire un saut de côté, je m'étendis tout de mon long. Plus effrayé que moi, le bœuf bondit en me dépassant, et continua sa course. Je me relevai, j'amorçai et suivis sur la neige sa trace de sang.

En relisant ces lignes à froid après mon retour en Europe, mes impressions sont tout autres que quand je les écrivis. Je me trouve cruel, j'éprouve un sentiment pénible à l'idée de ces animaux inoffensifs qui ne connaissaient pas l'homme, et à qui le premier qu'ils rencontrent envoie une balle en signe de sa

domination. Mais alors je ne pensais pas à cela ; j'étais chasseur dans l'âme ; tout gibier était bienvenu de l'équipage, qui vivait de viande salée. Le danger, d'ailleurs, absorbait toute impression de sensibilité.

J'atteignis enfin le fugitif. On eût dit qu'il voulait s'ensevelir dans la neige ; ses jambes y étaient déjà enfoncées. Son sang s'échappait par plusieurs blessures ; une dernière balle le coucha sans vie. Au même moment, mes compagnons triomphaient aussi du dernier qui s'était vaillamment défendu. Nous respirâmes, nous échangeâmes nos félicitations, et nous bénîmes la main paternelle qui nous avait protégés. Trois d'entre nous connaissaient la relation du capitaine Ross, où il dépeint sa rencontre avec des bœufs musqués dans l'île Melville. Nous ne doutâmes pas que ce ne fût cet animal. Nous nous réjouissions de la joie de nos camarades, et savourions d'avance leurs remerciements en voyant arriver ce supplément respectable pour le garde-manger.

Des traces de loups et d'ours blancs nous firent juger prudent de ne point abandonner notre butin. MM. Sainsbury et Newton, d'ailleurs hors de service par leurs doigts gelés, allèrent annoncer la nouvelle. M. Payne et moi, tout en veillant, allumâmes un feu, et fîmes du café. Sur le soir, arriva un traîneau, chargé pour nous d'une tente, de couvertures et de vivres. Nous nous endormîmes en causant encore de notre chasse, qui avait défrayé la conversation toute la soirée, et le lendemain un nombre suffisant d'hommes et de traîneaux vinrent en chercher le produit. Ces cinq animaux, quatre vaches et un bœuf, ne pesèrent pas moins (déduction faite des têtes), de 1296 livres. Treize quintaux de chair fraîche, à l'entrée de l'hiver, dans ces parages, ce n'était pas un médiocre bienfait ! Le gel ôte presque entièrement à cette viande le parfum de musc qui, sans cela, lui donne un goût intolérable.

31 *octobre*. — Ce matin nous avons vu arriver seul, dans un déplorable état, notre brave capitaine Mac Clure, qui

nous avait quittés il y a dix jours pour une expédition. A quelques milles de distance du vaisseau, il avait laissé son monde avec les traîneaux, et s'était acheminé vers nous, impatient d'arriver, comme l'est tout porteur d'une grande nouvelle. Un ouragan de neige l'avait surpris, égaré, et pendant vingt heures il avait erré sans nourriture, sans sommeil, et n'osant s'asseoir, de peur d'être surpris par le froid.

Il avait dépensé toute sa poudre à tirer des coups en l'air pour attirer l'attention de nos vedettes; il entendait dans le voisinage et au sein de l'obscurité les rugissements des ours blancs. Enfin le jour se leva, tardif, et il aperçut l'Investigateur à la distance de deux ou trois milles. Il rassembla ses dernières forces pour l'atteindre, mais à peine dans sa cabine, ses sens l'abandonnèrent. Il fut très-longtemps sans parler. Enfin il put nous annoncer que le Passage Nord-Ouest était découvert ; ce passage pour lequel tant de vies, tant de millions ont été dépensés. Mac Clure avait atteint le 26 *octobre*, avec ses traîneaux et en cheminant sur la glace, l'extrémité du détroit dans lequel nous sommes engagés. Ce détroit s'ouvre dans la mer de Barrow qui baigne l'île Melville. Il y avait trente ans que, des hauteurs de cette île où il était arrivé par l'est, Parry avait découvert le rivage oriental de la terre que nous côtoyons à notre gauche, et qu'il avait nommée terre de Banks. Plus de doutes, la communication entre les deux océans est trouvée. Nous avons baptisé notre détroit «détroit du prince de Galles[1]» et avons donné les noms de Russell et de Peel aux deux pointes qui le terminent dans la mer de Barrow. Le lieu de notre hivernage est à 75°31′ de latitude et 114°30′ de longitude.

2 *novembre* 1850. — Le capitaine rétabli offre à l'équipage un bon dîner, et le soir un grog pour fêter sa découverte du 26.

11 *novembre*. — Aujourd'hui le soleil n'a paru qu'une seule

[1] Les dernières cartes géographiques l'appellent à bon droit « détroit de Mac Clure. »

minute sur l'horizon. Avec quel bonheur nous saluerons son retour au commencement de février, si Dieu nous conserve jusque-là ! — On s'occupe à élever tout autour du navire une muraille de neige de huit pieds de haut, qui nous garantira du vent glacial.

25 *novembre.* — Une école est organisée pour les matelots, dont un grand nombre ne savent ni lire, ni écrire. Certes, quand, jeunes garçons, ils faisaient l'école buissonnière, ils ne s'attendaient guère qu'au milieu des glaces, durant une nuit de trois mois, ils se trouveraient tout heureux que quelqu'un voulût bien les instruire. La dernière heure de la journée se passe en musique, en danses et en récréations diverses, auxquelles tout le monde prend part.

On couvre le pont avec une sorte d'asphalte polaire d'un pied d'épaisseur, dont, au reste, nous n'avons pas l'invention. C'est un composé d'eau, de sable et de neige qui offre un puissant obstacle à la déperdition de la chaleur de l'intérieur.

30 *novembre.* — Deux corbeaux viennent chaque jour nous visiter. — Les cabines ont une humidité, une odeur de moisi qui nous porte péniblement à la tête. — Nous voyons constamment les étoiles. La lune est pleine aujourd'hui ; elle ne se couche pas, mais fait à nos yeux le tour complet de l'horizon. — Notre cuisinier se sert indifféremment de neige ou de glace pour obtenir de l'eau dans son chaudron. Je suis toujours surpris que cette glace de mer soit douce ; celle de l'année conserve une saveur un peu amère, mais la glace plus ancienne donne de l'eau parfaitement douce.

1er *décembre* 1850. — 22° R. L'école des matelots réussit à merveille. — On fait rougir des boulets qu'on apporte dans nos cabines pour les sécher.

12 *décembre.* — Un système de ventilation, inventé par l'un de nos officiers, nous délivre plus efficacement que les boulets rouges de l'humidité devenue intolérable. Ce sont trois cheminées en forte toile qui conduisent au dehors l'air de l'entre-

pont. En se promenant sur le tillac, on voit cet air sortir comme une fumée. Chaque matin on nettoie les tuyaux, où la vapeur s'est condensée en une glace épaisse de deux pouces.

20 *décembre*. — Le froid est intense; nous avons 30° R. On se tient renfermé dans l'entrepont. Là chacun s'occupe : les uns épèlent, écrivent sur l'ardoise; d'autres lisent déjà couramment. Tel raccommode ses habits, tel joue aux dames ou aux cartes, mais tout cela dans le plus grand calme, pour ne pas troubler les hommes d'étude. En fait de calme, il faut avoir vécu dans ces régions pour se faire une idée de l'absence de bruit. Quand je me promène, je ne manque jamais d'entendre le battement de ma montre sitôt que je suspends mes pas.

25 *décembre*. — Les jours vont grandir. Chacun s'en réjouit. Hier un homme a prétendu avoir pu lire de l'imprimé à midi. Noël se célèbre par des divertissements bruyants auxquels je n'ai pas été accoutumé. Je ne veux point jeter un blâme rigoriste, mais mon cœur s'est serré. J'avais soif, plus que jamais, de quelqu'un avec qui je pusse m'entretenir de mon Sauveur. Mes souvenirs de famille, que ce jour rappelle puissamment, ceux de ces bons Noëls avec mes Esquimaux du Labrador se sont emparé de moi. J'ai senti que je ferais une sotte figure au repas de gala, et je suis sorti pour me promener au loin. Il m'a semblé que la paix d'en haut descendait sur moi des brillantes étoiles; j'ai versé de douces larmes; j'ai béni mon Père céleste, béni avec plus de gratitude que jamais du don de son Fils. J'aurais aimé prolonger ma solitude, mais le froid m'a repoussé parmi les humains.

Au reste, ces humains, je serais bien indigne si j'en disais du mal. Je suis entouré ici d'amitié et de respect. Les préventions qu'on avait conçues contre moi, comme un missionnaire austère et rigide, se sont évanouies. J'ai même quelques vrais amis, dont le cœur commence à se tourner vers leur Sauveur. Le capitaine est pour moi d'une bienveillance inaltérable. Mon Dieu, c'est toi qui continues à me combler de bienfaits !

31 *décembre*. — La glace nouvelle (*boy ice*) va s'épaississant tous les jours. Elle a aujourd'hui trois pieds et demi.—De monstrueux puddings ont marqué, à dîner, le dernier jour de l'année; les matelots nous avaient ensuite préparé en surprise une scène dramatique de la bataille de Trafalgar, qu'ils ont rendue avec assez d'intelligence et de bonheur.

6 *janvier* 1851. — Je vais raconter l'emploi d'une de nos journées; ce sera avoir fait le récit de chacune d'elles, car rien n'est monotone comme un hivernage dans les mers polaires. C'est bien de cette vie-là que le poëte eût pu dire: « Le jour semblable au jour, lié par l'habitude. »

A 5 heures, le matelot de vigie sonne le réveille-matin. On saute à bas du hamac, qui est ensuite soigneusement roulé et suspendu à la paroi. Les trois premières heures de la journée sont consacrées à ces travaux d'exquise propreté qui sont de rigueur sur les navires. A 8 heures, déjeuner. Chacun accourt avec une grande tasse, et se range autour de la chaudière pour recevoir son chocolat, avec une livre et demie de biscuit. Cette boisson bien chaude fait un plaisir inexprimable. La vapeur de la chaudière et le grand nombre des convives fait en général monter le thermomètre aux environs de + 8 degrés, une courte rampe d'escalier, et nous voilà sur le pont où nous trouvons 30 degrés de froid. Le contraste est un peu rude.

La glace a été soigneusement nivelée alentour du vaisseau; nous avons là comme une petite plaine favorable à la promenade et à divers exercices.

A midi précis, le dîner, composé de viande salée, de pois secs et de divers mets de farine, ou de pommes de terre séchées. A une heure, les hommes retournent s'ébattre sur la glace.

A quatre heures, tous rentrent grelottants et bleuis par le froid. On ne tarde pas à goûter avec du thé et du biscuit de mer. Puis chacun reçoit un grog et une pipe de tabac.

De six à huit heures, l'école des matelots. A huit heures et

demie, tout le monde est au lit. Pour qui sait lire, écrire, dessiner, tricoter, la journée passe encore assez rapidement; les autres trouvent le temps bien long.

L'entrée de ma cabine n'est jamais interdite. Tel a commencé à me venir voir par désœuvrement, qui a continué, rapproché ses visites, s'entretenant avec intérêt des besoins de son âme et de l'infinie bonté de son Père céleste.

14 *janvier*. — 36° R. Une maison de neige a été construite à peu de distance pour la fabrique des chandelles. En passant sous la ligne, au mois de juin dernier, notre provision entassée à fond de cale a subi une telle chaleur qu'elle s'est entièrement agglomérée en une masse informe de suif. C'est cette masse qu'on s'occupe maintenant à refondre. Faute de moule, on pratique dans la neige de longs trous cylindriques de la dimension voulue, et l'on y verse le suif.

Etant sortis ce matin, M. Mac Clure et moi, nous sommes rentrés tous deux le nez et les joues gelées. Il nous faut suivre un traitement de quelques jours, et garder la cabine avec un masque sur le visage. Nous nous consolerons ensemble; notre liaison devient chaque jour plus étroite.

31 *janvier*. — Hier le soleil a reparu une minute seulement, mais cette vue a tout ranimé sur le navire. — Le mercure du thermomètre a gelé fréquemment ces jours derniers. — Nous avons joui, dans le courant du mois, de seize aurores boréales.

5 *février* 1851. — Jour de naissance de ma bonne mère. Mes pensées se reportaient ce matin avec mélancolie vers le foyer domestique. Le capitaine m'a demandé ce que j'avais et m'a très-amicalement invité à dîner avec lui.

20 *février*. — 36° R. Nous autres missionnaires, il nous faut savoir faire un peu de tout; je m'occupe à confectionner de larges bottes de drap à semelles de liége, pour le capitaine et pour moi. Elles nous seront utiles dès que les jours plus longs nous permettront d'aller à la chasse.

Nous ne sommes qu'à peu de distance de l'île qui occupe le centre du détroit et que nous avons nommée «Ile de la princesse royale.» Le capitaine craignant quelque accident au moment de la débâcle des glaces, décide d'y faire porter une chaloupe avec des provisions pour trois mois; les matelots ont nivelé un assez bon chemin conduisant du navire dans l'île, et l'ont jalonné d'espace en espace avec des objets de couleur foncée.

8 *mars* 1851. —Quand tout a été porté dans l'île, provisions de bouche, vêtements, munitions de chasse, remèdes, etc. et soigneusement mis à l'abri des renards et des ours, défense a été faite aux matelots d'y retourner. La présence des spiritueux les aurait exposés à une trop forte tentation.

La neige au soleil est éblouissante, nous portons tous des lunettes à verres bleus.—Les premiers craquements de la glace se font entendre; c'est un bruit formidable.

5 *avril* 1851. J'ai fait ces jours derniers trois chasses, et ai rapporté quatre lièvres et vingt et une poules de neige. — Revue faite de ce que contient l'*Investigateur*, nous avons encore des provisions de bouche et de chauffage pour deux ans au moins. L'éclairage seul serait en souffrance, si nous devions passer encore plus d'un hiver comme le dernier; Dieu veuille qu'il n'en soit pas question!

18 *avril*. — Le capitaine n'oublie pas que, s'il a découvert le passage nord-ouest, ce n'était pourtant pas là le but de sa longue navigation. Maintenant que le temps le permet, il veut se mettre consciencieusement à la recherche de Franklin. Il a donc organisé trois expéditions, dont l'une explorera la terre de Banks ou de Baring au nord-ouest, et les deux autres la terre de Wollaston, ou du prince Albert, à notre sud-est. Chacune se compose de huit hommes, commandés par un officier de confiance. Ils sont munis d'un traîneau de 10 pieds de long, garni de toutes parts en fer; d'une tente de 8 pieds carrés avec de grandes peaux de buffle pour la couvrir; d'un

sac de laine pour chaque homme; d'une lampe à esprit-de-vin, ressource précieuse pour obtenir en peu de moments une boisson chaude; de divers instruments d'observation; de fusils, avec munitions de chasse; d'une petite pharmacie, etc. On calcule pour la nourriture de chaque homme par jour, une livre de viande salée et trois quarts de livre de biscuit de mer; puis une certaine quantité de sucre, de cacao et de rhum. Les huit hommes s'attellent au traîneau; l'officier marche devant en éclaireur, cherchant les passages les moins difficiles et muni d'un fusil à deux coups, d'une boussole et d'une longue-vue.

Ces trois traîneaux sont partis aujourd'hui.

20 *avril*. — Ce soir, j'avais quelques matelots écoutant la lecture de la Bible; il ne s'en était pas encore trouvé un si grand nombre. En sortant ils m'ont demandé si nous aurions bientôt une autre réunion. Cette demande m'a ému de reconnaissance envers Dieu. Oh! quand je me rappelle ce qu'étaient, il y a quelques mois, ces hommes, en indifférence, en impiété!

23 *mai* 1851. — Le lieutenant Creswell, chef d'une des trois expéditions parties le 18 avril, vient d'arriver malade. Ils ont exploré la terre de Banks ou de Baring, sans avoir rien aperçu de Franklin.

Le 29 *mai*, ce fut le tour du lieutenant Hasswell. Dans ces quarante et un jours d'absence, il avait parcouru 720 milles anglais dans la direction de la terre de Wollaston. Il avait atteint un petit campement d'Esquimaux, mais n'avait pu s'entendre avee eux que par signes. Le capitaine décida de s'y rendre avec moi, ne voulant négliger aucune source de renseignements.

Nous partîmes le même jour à 5 heures du soir, avec six hommes et des provisions pour douze jours. Nous avions cent milles à faire.

Le 30, de grand matin, ayant rencontré beaucoup de bois flotté, nous dressâmes notre tente et fîmes un grand feu autour

duquel nous prîmes gaîment notre repas, après quoi nous dormîmes quelques heures. Nous avons ainsi continué notre voyage sans rien de remarquable. Cette après-midi, comme nous gravissions une colline, nous avons découvert, à notre grande joie, cinq tentes avec des hommes qui allaient et venaient alentour. J'étais heureux, ému, comme quand on va revoir des compatriotes après une longue absence. Pourrons-nous nous comprendre?

Je m'approchai. Dès que je fus à portée de la voix : « Nous sommes des amis, m'écriai-je, et nous vous apportons de belles choses. » Ils demeurèrent muets, regardant vers nous avec anxiété. Enfin ils s'écrièrent tous à la fois : « Sivoravogut. » Oh ! bonheur ! C'est la langue, c'est l'intonation de mes amis du Labrador. Ce mot veut dire : « Nous avons peur. » Ils ne se mirent point en attitude de défense, et attendirent notre approche, immobiles et dans la stupeur. Ils n'avaient jamais vu d'étrangers et pouvaient bien nous croire des êtres surhumains. Mon costume esquimau commença à les familiariser. Ils palpèrent mes bras, mes cheveux, mon visage, et s'assurant que j'étais un homme, se montrèrent plus confiants.

Habits, langage, complexion, ustensiles, tout en eux me rappelait vivement mes amis du Labrador. Ils parurent extrêmement surpris quand je leur dis qu'il y avait sur la terre de grands pays très-peuplés; ils se croyaient eux et leurs voisins les seuls hommes au monde. Après avoir conversé un certain temps, j'étendis devant eux, d'après le désir de M. Mac Clure, une grande feuille de papier sur laquelle je figurai notre navire et la côte jusque chez eux, et les priai de continuer le dessin. Il fallut infiniment de peine pour leur faire comprendre ce que je voulais, mais une fois compris, ils exécutèrent le tracé bien mieux que je ne l'eusse imaginé. Tous les habitants, hommes et femmes, s'approchèrent avec curiosité et déclarèrent que c'était fort exact. Le tracé se prolongeait jusqu'à la pointe de Parry. Les îles bien connues de Sut-

ton et de Liston, dans le détroit du Dauphin, étaient si correctement indiquées que cela nous donna confiance pour la partie inconnue.

Pendant que M. Mac Clure et les matelots visitaient leurs demeures, je m'entretins avec eux. Leurs idées religieuses étaient les mêmes que celles des Esquimaux du cap Bathurst. Là aussi je retrouvai cette tradition du déluge qui s'est conservée plus ou moins défigurée chez tous les peuples : dans l'intérieur du pays s'élève une très-haute montagne sur le sommet de laquelle leurs ancêtres avaient planté leurs tentes pendant une immense inondation. Je cherchai à faire appel à leur conscience, et leur parlai de notre Dieu, de sa miséricorde. Nous étions bons amis, et je poussai un gros soupir quand le capitaine donna le signal du départ.

Je distribuai les présents d'usage, couteaux, scies, mouchoirs rouges et bleus, perles de verre, etc. De petits miroirs excitèrent leur surprise au plus haut degré. Ils ne pouvaient se défaire de l'idée que c'était un échange que nous leur proposions, et à chaque objet ils demandaient : « Que devons-nous donner en retour? »

Nos adieux étaient faits et le traîneau se mettait en marche, lorsque M. Mac Clure, le cœur gros de quitter ces hommes simples que nous ne devions plus revoir, se retourne et avisant une jeune mère pauvrement vêtue avec son enfant dans son capuchon, détache son moelleux cache-nez de laine rouge et court le lui jeter sur les épaules. Troublée, angoissée, la jeune femme regarda autour d'elle, comme cherchant quelque chose, puis elle saisit son enfant, le baisa à plusieurs reprises et le tendit à M. Mac Clure. Quand je lui eus fait comprendre que l'échange était un cadeau, un don tout gratuit, elle baisa de nouveau son enfant avec une vive expression qui semblait dire : « Je puis donc te garder aussi ! »

Elle me demanda alors, en tâtant la flanelle, de quel animal c'était la peau? N'ayant jamais vu aucun tissu, ils croyaient

que nos vêtements, aussi bien que la toile de la tente et le papier étaient la peau d'animaux de diverses espèces.

Que de choses à leur dire! Comme c'eût été intéressant de demeurer là quelques jours! Quel bonheur de leur faire connaître leur père céleste, Jésus, l'ami des humbles, de faire du bien à leur âme!... Nous avions tous, je pense, une larme au coin de l'œil en nous éloignant. Quels souvenirs laissera notre visite chez cette peuplade? Qui peut se représenter de quelles merveilleuses traditions nous deviendrons les héros dans les âges futurs? Dieu veuille hâter le temps où les messagers de la bonne nouvelle du salut pénétreront dans ces contrées désolées!

5 *juin* 1851. — Nous voici de retour dans notre navire, non sans peine; nous nous sommes égarés par une tourmente de neige sur la mer et au milieu de crevasses profondes. M. Mac Clure en est malade. Nous trouvons nos camarades revenus de leur expédition au nord et au sud; partout ils ont trouvé des habitations d'Esquimaux évidemment abandonnées depuis longtemps. Sur une petite plaine moussue étaient parsemées les ruines de trente-deux maisons de pierre. Mais rien, absolument rien, du pauvre Franklin.

10 *juin*. — La température est singulièrement adoucie, nous avions à midi + 4°. Après déjeuné la vigie a signalé à quelque distance un ours blanc. Avec nos lunettes nous avons tous reconnu distinctement ses yeux noirs et ses mouvements de tête. Prenant nos fusils, nous nous sommes bravement acheminés à travers la neige et les flaques d'eau. A cent cinquante pas notre ours s'est envolé à nos regards surpris. Nous l'avons accompagné d'un éclat de rire homérique. C'était un de ces mirages fort connus des navigateurs du nord.

24 *juin*. — Mon cher capitaine est toujours malade depuis notre expédition. Il a pris sérieusement froid. Peut-être l'écharpe qu'il a donnée à la jeune Esquimaude lui a-t-elle manqué? Mais je suis bien sûr qu'il ne la regrette pas. Je passe de longues

heures auprès de lui. Nous lisons, nous causons, nous nous lions tous les jours davantage ; Dieu soit béni de cette douce relation ! Oh ! que l'amitié répand de charme sur notre vie. Tout est prêt pour le départ ; nous attendons impatiemment que les glaces nous donnent liberté.

II

Reprise de la navigation. — On contourne la terre de Baring. — Bois fossile. — Délivrance. — Culte du dimanche. — Défilé de glace. — Nouvelle délivrauce. — Quartier d'hiver dans la baie de Miséricorde. — Ration réduite. — Noël. — On réglemente la chasse. — Mac Clure reconnaît l'île Melville. — Souffrance. — Oseille polaire.

14 *juillet* 1851. — De forts craquements se font entendre ; notre vaisseau se met en mouvement ; tout prend une animation extraordinaire. Après un silence de dix mois, la voix du commandement retentit. Le capitaine, à peine convalescent, demande à être porté sur le pont. Des phoques en grand nombre accompagnent l'*Investigateur* et nous amusent par leurs bonds joyeux.

16 *juillet*. — Nous continuons à cheminer ; le vent nous pousse avec force. Le mouvement des glaces est tel que hier au soir, en un moment, trois fortes ancres ont été brisées. Des blocs de plus de mille quintaux s'amoncèlent les uns sur les autres, et se précipitent ensuite avec le fracas des plus formidables avalanches.

21 *juillet*. — Nos hommes sont épuisés par la manœuvre. Pour les reposer, le capitaine donne ordre de mettre le navire à l'ancre. Les ancres sont fixées à un glaçon dont nous avons la curiosité de mesurer l'étendue. Nous lui trouvons cinq milles de long sur deux de large, et une épaisseur d'environ soixante pieds.

31 *juillet*. — Une barrière de glace arrête de nouveau notre marche. Nous essayons de nous frayer un chemin en la faisant sauter. Mais une dépense de deux quintaux de poudre nous

ayant fait avancer à peine d'un mille en trois heures, nous renonçons et préférons attendre.

13 *août* 1851. — Un brouillard intense règne depuis quatre jours. Impossible de savoir où nous en sommes, et si nous avançons. Le capitaine commence à s'inquiéter de nos nouveaux quartiers d'hiver ; il voit bien qu'il faut abandonner l'espoir de revoir l'Angleterre cette année.

16 *août*. — Nous avons cheminé assez rapidement hier et aujourd'hui, puis tout à coup nous nous sommes arrêtés ; le brouillard se dissipant nous a laissé voir une glace épaisse, continue, qui s'étend d'un côté à l'autre au travers du détroit, et paraît n'avoir jamais été entamée.

Du haut du mât on s'assure que cette plaine solide se prolonge aussi loin que l'œil peut la suivre. Aucun espoir quelconque d'atteindre par là la mer de Barrow. Le capitaine donne immédiatement l'ordre de tourner le navire et de cingler vers le sud-ouest. Nous longeons ainsi la terre de Baring avec une rapidité telle que, le soir même, nous doublons le cap Nelson qui la termine au sud, et que nous avons découvert le 8 septembre 1850.

17 *août*. — Le cap doublé, nous reprenons la direction nord-est toujours longeant la terre de Baring que le capitaine veut contourner, ne doutant guère que ce ne soit une île, et que nous ne puissions par cette voie atteindre l'île Melville, si toutefois les glaces nous le permettent.

20 *août*. — Nous avons continué à suivre les bords de cette terre entièrement inconnue, et en en traçant à mesure les contours sur notre feuille d'observation. Ceux qui verront le port Kellet indiqué sur les cartes nouvelles, sauront qu'il a été découvert le 19 août.

Nous naviguons dans un véritable canal bordé à droite par la terre de Baring, à gauche par le continent de la glace polaire. On dirait que ce canal a été préparé pour nous. Parfois nous avons si juste la place de passer que, pour peu que la

glace projette quelque angle saillant, il nous faut le faire sauter avec la poudre. Nous ne savons où nous allons aboutir.

21 *août*. — Nous voici de nouveau arrêtés. Le canal a cessé; plus d'eau libre. Un immense champ de glace s'étend devant nous s'élevant uniformément à douze pieds au-dessus de la mer, ce qui suppose une épaisseur totale de quatre-vingt-quatre pieds, la glace plongeant au-dessous de l'eau six fois autant que ce qu'elle laisse paraître au dehors.

Nous gravissons une montagne le docteur Armstrong et moi; nous récoltons quelques plantes, et nos regards s'étendent avec mélancolie et à perte de vue sur une mer de glace parsemée çà et là de blocs énormes. — C'est aujourd'hui mon jour de naissance. Pardonne, ô mon Dieu, la tristesse de mon cœur. Il ne devrait y avoir place que pour les actions de grâce.

23 *août*. — Nous venons de découvrir deux montagnes composées de bois fossile. On reconnaît aisément les troncs, les fibres. Nous recueillons quelques glands et pommes de pin pétrifiés. Nous mettons à part pour le musée britannique un fragment de bois de quatorze pouces de diamètre et de neuf pieds de long, tandis que les matelots font ample provision de ce combustible à fond de cale.

24 *août*. — Des étangs dégelés semblent inviter à la pêche; y aurait-il là du poisson? Nous en prenons en effet quelques-uns d'une espèce inconnue, et avec eux le filet ramène, du fond de l'étang, des milliers de petits fruits ronds et verts comme des pois.

26 *août*. — En parcourant la contrée nous rencontrons çà et là des ossements de rennes. Notre curiosité est excitée par les ruines d'un antique établissement d'Esquimaux. Une mousse épaisse les recouvre; alentour gisent à demi ensevelis dix-neuf crânes de bœufs musqués.

29 *août*. — Voici le soir d'un jour que je n'oublierai de ma vie. Dès avant-hier des bruits sourds annonçaient un ouragan. Sous ses efforts, la glace a commencé à se soulever

comme le sol dans les tremblements de terre. Les craquements étaient formidables, nous étions ballottés de côté et d'autre. Depuis deux heures du matin jusqu'à ce soir, nous n'avons pas quitté le pont vêtus de nos plus chauds vêtements et tenant à la main, comme des gens prêts à partir, un petit paquet d'objets indispensables. Le navire soulevé lentement à une certaine hauteur retombait tout à coup sur le flanc, puis se redressait pour recommencer les mêmes évolutions, pleines d'angoisses. Les longues poutres gémissaient et craquaient, les parois légères, les portes des cabines éclataient. Le capitaine avait conservé un grand sang-froid, mais à six heures ce soir, je l'entendis qui s'écriait : « Maintenant c'est fini, dans cinq minutes nous n'aurons plus de vaisseau. » Je me rappelai alors que notre Dieu attend souvent pour délivrer que les choses en soient venues au pire, et un rayon d'espoir entra dans mon cœur.

Désirant faire échouer le navire sur le rivage où des provisions avaient été déposées, le capitaine donna ordre de lever les cinq ancres. On n'était pas encore au milieu de cette opération que soudain la plaine glacée devint immobile ; un silence solennel succéda à l'ouragan. Nous nous regardions sans respirer.... J'espère que plusieurs songèrent à rendre grâce. Le capitaine demanda que personne ne quittât son poste et se retira pour quelques minutes dans sa cabine, puis revint donner ses ordres avec beaucoup de calme et de dignité.

30 *août*. — Le navire gît toujours sur le côté, on n'a pas encore réussi à le remettre à flot. Nous sommes tous sous une vive impression de cet instant où, hier au soir, le calme s'est fait des cieux avec tant de puissance.

31 *août*. — A force de poudre, l'*Investigateur* est redressé et sa quille plonge maintenant dans l'eau. M. Mac Clure a réuni l'équipage et nous a adressé quelques paroles sérieuses et senties sur la délivrance d'avant-hier.

10 *septembre* 1851. — Quelques-uns d'entre nous vont

chaque jour à terre pour y chercher du gibier; il est fort rare, mais des ossements de diverses espèces et des ruines d'habitations nous font croire que le climat fut jadis plus doux. Quelle portée donner à ce *jadis?* Une bien grande sans doute, sous un ciel où se conservent indéfiniment les objets les plus corruptibles.

11 *septembre.* — Chacun a pris son parti d'hiverner en ce lieu. Déjà ces jours derniers, nos matelots ont fait une ample provision de pierres qui nous serviront de lest au printemps prochain; mais aujourd'hui la glace s'est ouverte offrant un passage où le vent nous pousse rapidement pendant plusieurs heures. La baie que nous quittons a été baptisée par les matelots «Baie du lest.»

15 *septembre.* — De nouveau immobiles. On croyait voir une mer libre à quelque distance, et quintaux après quintaux de poudre ont été employés pour nous frayer un chemin sans aucun résultat. Le capitaine a dépêché MM. Court et Newton jusqu'au cap qu'on aperçoit à quelques milles de distance. Ils sont revenus disant qu'à partir de là, la côte retourne vers le sud-est. La conjecture du capitaine paraît donc se vérifier: la terre de Baring serait une île.

21 *septembre.* — Avançant un peu ces jours derniers, nous avons atteint le cap qui reçoit le nom de cap Crozier et s'élève perpendiculairement à 300 pieds. C'est aujourd'hui dimanche: l'office est célébré selon la coutume par la lecture des prières liturgiques et d'une portion de la Bible. Je me suis attaché à ce culte dont notre capitaine s'acquitte avec une simplicité solennelle. Les matelots s'y montrent bien plus recueillis que naguère; les angoisses et la délivrance ont tourné les regards de plusieurs vers les seules montagnes d'où nous vienne le secours.

23 *septembre.* — Quoiqu'on ne voie que glace, et que la vigie du mât répète sans cesse: «Glace, glace,» néanmoins nous continuons à avancer à raison de dix milles à l'heure. Nous sommes resserrés, comme le mois précédent, dans un

étroit canal, si étroit, que chaque fois que le navire balance un peu plus fort, le mât s'en va heurtant de droite et de gauche les murailles de glace qui servent de berge. Je pense aux Israélites traversant la mer Rouge.

Ce soir en causant, un vieux matelot barbu se mit à dire : « Ma mère lisait dans un gros livre et nous en racontait des histoires extraordinaires du temps d'autrefois; des hommes changés en pierre, des remparts s'écroulant au son de la trompette. On n'avait point alors de vaisseaux. Des milliers ont traversé à pied sec le canal de la Manche, les eaux s'étant séparées pour les laisser passer. C'est alors que l'Angleterre a été peuplée. Ma pauvre mère dit que, depuis Richard Cœur de lion, on n'a plus revu de ces choses merveilleuses, et qu'on ne les verra plus. Que va-t-elle dire quand je lui raconterai ce que j'ai vu de mes yeux? »

Ce brave matelot zélé, exact à son service, est né dans la chrétienne Angleterre. Il y a été baptisé ; il y a grandi !

24 *septembre*. — J'étais auprès du capitaine quand, descendant sans permission de son poste élevé, le pilote spécial des glaces s'est approché de lui. Pâle et d'une voix tremblante, il s'est excusé disant qu'il n'était pas de force à soutenir plus longtemps un tel spectacle. «La glace, rien que la glace, capitaine; à perte de vue, je ne vois pas une cuillerée d'eau et pourtant nous avançons toujours ; je ne puis prendre sur moi de remonter là-haut. »

Ce pauvre pilote avait tout à fait l'expression d'un homme qui vient de voir un spectre. Enfants et grands, en face du surnaturel, nous avons besoin de nous serrer les uns contre les autres.

Deux heures après, l'*Investigateur* vient à donner fortement contre un banc de sable. Dans la position où nous sommes, si le navire échoue, nos vies sont perdues. Personne n'en doute. Aussi obéit-on ponctuellement aux ordres du capitaine, qui prend lui-même le commandement.

Tous les objets un peu lourds sont chargés sur la chaloupe et transportés sur la glace, mais l'*Investigateur* demeure immobile.

La sonde ne donnait à l'avant du bateau que 5 pieds au lieu de 16, nécessaires pour la flottaison. On avait fait de tels efforts que, malgré la température, nos vêtements étaient trempés de sueur. Tous les matelots étaient rendus. Le capitaine fit sonner la retraite, et comme je descendais l'escalier il me dit : « Quand vous vous serez changé, venez prendre une tasse de thé avec moi ! »

Lorsque j'entrai dans sa cabine, il se leva et me montrant du doigt un livre ouvert : « Voyez, me dit-il, non sans quelque amertume, comme ces passages de la Bible répondent bien à notre situation ! Dans cette heure d'angoisse, où nos vies semblent ne tenir qu'à un cheveu, j'ai voulu faire comme vous; j'ai ouvert la Parole de Dieu en lui demandant de m'y faire trouver de la consolation et voyez ce qu'elle me répond ! » Il me désignait les versets 2 et 3 du psaume XXXIV : « Magnifiez l'Eternel avec moi et exaltons son nom tous ensemble ! J'ai cherché l'Eternel et il m'a répondu, et m'a délivré de toutes mes frayeurs. » Je lus ce passage à haute voix ; M. Mac Clure ajouta : « Je ne connais que trop bien notre situation.—Quelquefois, repris-je, ces réponses de la Bible m'ont paru, comme à vous, illusoires, ironiques ; plus tard l'événement les a justifiées. »

Nous nous assîmes en face l'un de l'autre, et nous buvions silencieusement notre thé lorsqu'un choc violent se fit sentir. Plus prompt que l'éclair, M. Mac Clure fut sur le pont ; quand j'y arrivai sur ses pas, l'*Investigateur* flottait avec aisance. Ce que tous nos efforts n'avaient pu faire, un simple glaçon l'avait opéré. Poussé par le vent ou plutôt par la main de Dieu sous la proue, il l'avait promptement dégagée. Ai-je besoin de décrire ce qui se passa dans le cœur de tout l'équipage, mais surtout dans celui du capitaine et dans le mien ?

24 *septembre*. — J'ai réveillé ce matin M. Mac Clure par le chant du cantique :

Gloire au Dieu riche en merveilles,
Et qui nous a délivrés.....

Tout ce qui avait été transporté sur la glace pour alléger le navire a été remis en ordre.

Le capitaine avait toujours entretenu le désir de nous faire atteindre, dans l'île Melville, la baie où hiverna Parry il y a 30 ans. Aujourd'hui le brouillard en se levant nous a laissé voir que ce plan est inexécutable : l'intervalle considérable qui nous sépare de l'île Melville est occupé par une glace épaisse et continue.

Nous-mêmes, nous nous trouvons dans une baie de la terre de Banks (ou de Baring), que le banc de sable où nous avons failli échouer, protége contre les fureurs de la haute mer.

25 *septembre* 1851. — Pendant les douze heures de repos accordées à l'équipage, la mer qui nous entoure s'est gelée et même assez fortement pour nous porter, M. Mac Clure et moi, jusqu'à terre. — Il ne surprend personne en annonçant que nous devons prendre ici nos quartiers d'hiver.

Le cap que nous venons de doubler se nommera « cap de la Providence » et notre baie, « baie de la Miséricorde. »

30 *septembre*. — Ayant pour nous l'expérience de l'an dernier, nous avons pris nos arrangements d'hiver avec plus de savoir-faire. — Nous comptons six cents pas jusqu'à la prochaine montagne de glace qui nous fournit l'eau.—Le sol est parsemé de crânes de bœufs musqués et de quelques ossements de rennes.

1er *octobre* 1851. — Nous avons déjà 12° de froid. Inventaire fait de nos provisions de bouche, plusieurs sont avariées. Désormais les rations seront réduites d'un tiers. — On fait une grande lessive, sans attendre que la température devienne encore plus sévère.

31 *octobre*. — Le 26, nous avons célébré la découverte du passage faite il y a un an par le capitaine. L'équipage a reçu un grog et ration entière. Les matelots avaient organisé des jeux et des danses qu'ils ont exécutés devant nous. En réponse à leurs compliments, le capitaine a dit qu'il espérait bien traverser dans quelques mois le nouveau passage qui nous sépare de l'île Melville, et aller ainsi tous ensemble fêter cet anniversaire dans la vieille Angleterre. — En attendant, la glace de l'année (*boy ice*) a déjà une épaisseur d'un pied et demi, et le thermomètre marquait 18° au-dessous de 0.

7 *novembre* 1851. — Le soleil a brillé hier pendant trois minutes seulement. Adieu jusqu'en février!

29 *novembre*. — Notre hiver se passe à peu près comme l'an dernier. Seulement cette réduction d'un tiers dans les rations qui, de loin, peut paraître sans importance, en a à la longue une très-grande. Nos matelots sont incapables de se livrer aux exercices corporels un peu violents par lesquels ils aimeraient à se réchauffer.

Ils vont se promener en long et en large sur l'esplanade nivelée dans le voisinage et rentrent tout transis. Leur école du soir les intéresse.—La même humidité dont nous avons tant souffert fait de nouveau notre tourment. Les boulets rouges qu'on renouvelle dans nos cabines ne parviennent point à les sécher. Oh! dormir seulement une nuit dans un lit sec, quelles délices!

6 *décembre* 1851. — 33° de froid. Le capitaine, pour éclaircir ses soupçons, fait faire une revue nouvelle et très-exacte de nos vivres. Comme il le craignait, plusieurs caisses qu'on croyait saines sont avariées. Nous ne serons plus qu'à demi-ration.—La provision de chandelles baissant beaucoup, ordre est donné de les réserver pour l'indispensable. Nous passons donc dans l'obscurité la plus grande partie de ces longues nuits de vingt-quatre heures. Presque plus de lecture, une faim jamais apaisée! pour toutes ressources la promenade et le sommeil.

Les loups font entendre autour de nous de lamentables hurlements. Durant mes excursions solitaires, mon cœur va chercher mes bien-aimés au loin dans la patrie, et une larme coule le long de mes joues. Pourtant, grâces t'en soient rendues, ô mon Père céleste, je ne suis pas abandonné; les douceurs de ta communion sont les mêmes. Elles sont parfaites et restaurent l'âme.

31 *décembre*. — La glace de l'année a maintenant trois pieds huit pouces. — Le jour de Noël a été joyeusement fêté comme dans nos familles, en Europe. Ration entière, plumpuddings et un éclairage sans parcimonie en ont fait les frais.

Ce dernier luxe n'a pas été le moins goûté. Les gens logiquement raisonnables n'épargneraient pas ici le blâme ; mais qu'ils réfléchissent que si jamais une fête fût désirable pour rompre la monotonie de l'existence, c'est dans une situation comme la nôtre.

31 *janvier* 1852. — Qu'inscrire sur ce journal interrompu depuis un mois, sinon que nous avons toujours bien froid, toujours bien faim, et que trois de nos matelots ont dû être punis pour avoir dérobé la nourriture de nos chiens de garde? — Epaisseur de la glace nouvelle : quatre pieds huit pouces. —39° R.

4 *février* 1852. — Nous jouissons d'un crépuscule d'une heure qui va croître chaque jour en étendue et en clarté. Bientôt le soleil reparaîtra et, comme de grands enfants, nous jouons à qui le verra le premier. On recommence à chasser, mais c'est dangereux, parce que l'obscurité surprend bien vite. Hier le sergent Woon et le nègre Anderson se sont ainsi égarés. On les a longtemps appelés par des coups de fusil et des fusées tirés de cinq en cinq minutes. Puis trois patrouilles se sont mises à leur recherche et les ont enfin ramenés au bout de plusieurs heures, gelés et incapables d'aucun mouvement. Pendant longtemps le nègre n'a pas donné le moindre signe de vie.

18 *février*. — Une tourmente de neige, dont on ne saurait se faire aucune idée dans nos pays, a duré huit jours consé-

cutifs, et si bien enseveli l'*Investigateur* qu'on ne voyait sortir que les mâts hors de cette masse énorme et blanche. — Nous gémissions de ne pouvoir chasser, car pour nos appétits toujours ouverts, jamais rassasiés, la chasse est doublement précieuse. La faim de la journée d'hier semble s'ajouter à celle d'aujourd'hui.

Un jour, nos meilleurs chasseurs abattent trois rennes. Ils viennent chercher un moyen de transport sur le navire et nous réjouissent par cette bonne nouvelle. Quand ils retournent avec le traîneau, les loups avaient fait main-basse sur les trois rennes. Nous en aurions pleuré !

15 *mars* 1852. — Deux matelots se sont de nouveau égarés. On ne les a retrouvés qu'au bout de trente-six heures. Ils semblaient avoir perdu la mémoire et le sentiment. Plus tard ils ont raconté que, dans leur détresse, ils s'étaient estimés bien heureux d'avoir pu atteindre un lièvre qu'ils avaient dévoré tout cru.

28 *mars*. — L'école des matelots a cessé hier, un peu faute d'écoliers. Il faut convenir que, quand on est si pauvrement nourri, qu'on a erré tout le jour par la neige et les glaces, on n'est guère en train, quand vient le soir, de se livrer à l'étude. On aime mieux, tout en fumant une pipe de tabac, se communiquer les petites aventures de la journée. — Epaisseur de la glace nouvelle : six pieds quatre pouces.

11 *avril* 1852. — Le capitaine part avec un officier et sept matelots pour aller reconnaître l'île Melville, et constater qu'un bras de mer seulement nous sépare de cette île qu'ont abordée des vaisseaux venant de l'Orient.

30 *avril*. — On a réglementé la chasse. Elle est réservée comme un monopole aux tireurs adroits. Les autres, ne faisant qu'effrayer le gibier, sont priés de s'abstenir. En peu de jours treize rennes ont été tués ; c'est un supplément précieux toujours salué par des hourras !

9 *mai* 1852. — M. Mac Clure est revenu désappointé. Il

avait secrètement entretenu l'espoir de trouver dans la baie de Parry un vaisseau d'Europe, ou tout au moins un dépôt de vivres; ni l'un ni l'autre. Mais, dans une boîte de fer-blanc, ces nouvelles que nous écoutâmes avidement :

« Le capitaine Auston avait, en 1850, passé le détroit de Lancaster et dû hiverner près de l'île Griffith, avec ses quatre vaisseaux, le *Résolu*, l'*Intrépide*, le *Bon-Secours* et le *Pionnier*. Au printemps de 1851 une expédition était partie pour l'île Melville et y avait laissé cet écrit. » Ces vaisseaux sont-ils encore retenus dans les mêmes glaces que nous, ou ont-ils fait voile pour l'Angleterre? Dieu seul le sait.

Je vois que notre pauvre capitaine fait de grands efforts pour montrer un visage serein et ne pas se laisser abattre.

31 *mai*. — La santé de l'équipage commence à s'altérer visiblement. Le manque de nourriture et la tristesse y sont pour beaucoup. — Un brouillard épais vient quelquefois surprendre nos chasseurs. Des jalons qui tous ramènent au vaisseau ont été plantés dans diverses directions. — Epaisseur de la glace de l'année : sept pieds un pouce.

20 *juin* 1852. — Nous voici dans ces jours où le soleil ne quitte plus l'horizon. La neige est éblouissante. Malgré les lunettes vertes, quatorze hommes ont été pris par l'ophthalmie propre à ces parages. Défense a été faite de chasser en dehors des heures qui correspondent chez nous à celles de la nuit, et pendant lesquelles le soleil darde moins ses rayons. Après une nouvelle revue des provisions, il faut jeter plusieurs quartiers de viande avariée; nos matelots les suivent de l'œil avec un soupir. En nous maintenant à demi-ration, nous pouvons cheminer ainsi jusqu'au mois d'août de l'année prochaine.

Nous n'avons pas moins de douze malades.

30 *juin*. — Dans une excursion sur terre nous trouvons des ruines d'habitations, et des pierres disposées en cercle selon la coutume des Esquimaux, là où ils veulent dresser une tente. Partout, au reste, où nous avons pu explorer cette terre

de Banks ou de Baring, que nous côtoyons depuis tantôt deux ans, nous avons trouvé les mêmes phénomènes. Elle a été jadis fort peuplée.

9 *juillet* 1852. — Nous avons une douce température. A peine la neige a-t-elle disparu qu'une multitude de petites fleurs jaunes ou bleues apparaissent sur la mousse. J'ai déjà recueilli plus de 3,000 exemplaires de diverses plantes, mousses et lichens. — Le règlement porte que les chasseurs ne doivent point s'approprier le gibier, mais l'apporter au quartier-maître qui le répartit. Seulement ils ont droit à une part choisie. Certains animaux, le renard entre autres, n'étant pas réputés gibier, deviennent la propriété exclusive du chasseur. Le sergent Woon était sorti hier pour cette chasse où il a généralement du bonheur quand, derrière la montagne, il s'est trouvé en face de deux bœufs musqués. Quoique n'ayant que trois balles, il les a bravement attaqués. Blessés, ces animaux l'ont poursuivi; dans sa détresse il a dû charger son arme, d'abord avec le tire-balle, ensuite avec la baguette elle-même. Enfin il a été maître du terrain. Tout ému il est venu nous raconter sa victoire. Nous lui avons battu un ban. Certes, pour des affamés comme nous, 647 livres de bœuf ne sont pas à mépriser. Brut, les deux animaux en pesaient 1252.

17 *juillet*. — J'aime mes promenades solitaires durant les heures de la nuit. Ce silence absolu, les étoiles si brillantes, tout parle à mon cœur. Hier, j'ai entendu avec délices le murmure d'un petit ruisseau que jusqu'ici la glace avait retenu prisonnier. Je ne pense pas que jamais poëte ait joui du bruit de l'onde ou du vent dans la feuillée plus que je ne l'ai fait de cette eau clapotant doucement contre la glace de ses bords au sein de ce paysage désolé.

Nous sommes en plein été. Chez nous c'est le temps des averses, des subites ondées. Ici, ces ondées, ce sont d'épaisses bourrasques de neige non moins subites et qui enveloppent nos chasseurs. — J'ai pris quelques jolis papillons. Ce sont à peu près les mêmes espèces qu'au Labrador.

2 *août* 1852. — Chaque jour, les uns ou les autres, nous gravissons la montagne haute de 800 pieds, pour voir s'il se manifeste quelque mouvement dans la glace de la haute mer. Jusqu'à présent rien ne semble l'annoncer. La volonté de Dieu soit faite. Quoi qu'il en soit, tout concourt au vrai bien de ceux qui l'aiment.

J'ai fait aujourd'hui une bonne trouvaille. C'est une espèce d'oseille, croissant en abondance sur une pente exposée au midi. Je l'ai bien lavée et offerte en surprise à dîner. Une salade fraîche ! cette vue a déridé plus d'un front. Le docteur a fort approuvé, et trouvé ma verdure un excellent spécifique contre le scorbut.

16 *août*. — Rien de nouveau sur la mer. La mélancolie s'empare des plus déterminés. La mer n'est libre que sur une longueur de cinquante pas environ le long du rivage. Cela nous oblige à nous servir habituellement du bateau de caoutchouc. Ce bateau, de dix pieds de long sur trois de large, porte dix hommes et ne pèse que 25 livres.

L'un de nous le prend sous son bras, puis arrivé au bord de l'eau, on le gonfle avec un petit soufflet de poche. C'est une invention extrêmement commode.

21 *août*. — Notre situation ne fait qu'empirer. Sans doute nous avions tous renoncé à revoir nos foyers cette année, mais nous espérions au moins atteindre l'île Melville. Bien loin que la mer s'ouvre à nos vœux, voilà qu'une glace nouvelle se forme depuis quelques jours et a déjà atteint trois pouces d'épaisseur. — Pour surcroît un jeune matelot est devenu fou. Il faut le garder à vue, et pendant la nuit ses cris déchirants jettent le trouble dans notre âme. — Et pourtant je serais un ingrat si dans ce jour, anniversaire de ma naissance, je ne rendais pas grâce à Dieu du fond de mon cœur. N'est-ce pas Lui qui a béni mes faibles efforts auprès de mes compagnons? Plusieurs, maintenant, me sont unis par les liens d'une commune foi. Nous nous réunissons avec bonheur autour de sa Parole; nous prions,

nous recevons ensemble la force de supporter le faix du jour. — La santé de l'équipage s'est notablement améliorée depuis qu'on fait usage de l'oseille de la terre de Banks.

III

Second hiver dans la baie de Miséricorde.—Les rations encore diminuées. — Détresse. — Assemblée populaire. — Festin. — Deux hommes fous. — Noël. — Retour sur l'année écoulée. — Plans du capitaine Mac Clure. — Arrivée subite du lieutenant Pim. — Première mort. — Le matelot poëte. — Voyage à pied sur la glace. — On s'installe sur le Résolu. — Ile Melville. — Tout l'équipage abandonne l'Investigateur.

9 *septembre* 1852. — Le capitaine a réuni aujourd'hui l'équipage. D'une voix ferme, il a dit qu'il abandonnait tout espoir de quitter la baie de Miséricorde cette année, et qu'il fallait se préparer à y passer un second hiver. « Remettons-nous à Dieu, a-t-il ajouté, il ne nous a jamais abandonnés ; comportons-nous en vrais marins anglais qui savent ce que c'est que le courage et la persévérance. J'ai la confiance que tous, jusqu'au dernier, nous reverrons la patrie. »

Il a fait part ensuite avec tristesse d'une mesure qui lui semblait indispensable : c'était de diminuer encore la ration de chaque homme, afin de n'être pas pris au dépourvu avant l'été de 1853, afin aussi de pouvoir la ramener à un taux plus élevé quand le service requerrait de nouveau notre activité.

On s'est séparé en silence, tête baissée, les moins dociles comme les autres ; qu'y avait-il, en effet, à objecter au capitaine ?

2 *octobre* 1852. — Nous voici en plein hiver avec une longue et mélancolique perspective devant nous. La solitude de cette contrée est profonde. Il y a quelques semaines encore que les oiseaux, par leur ramage et leur vol animé, nous faisaient société. Ils ont tous émigré vers le sud. — Ceux de nos compagnons que ne soutient pas la confiance en Dieu et la certi-

tude de son amour, laissent voir une disposition sombre et humoriste. Ils ne peuvent prendre leur parti de cette faim continuelle. Plus moyen de recueillir les lichens, l'oseille sauvage, qui étaient devenus un précieux supplément. La neige a profondément recouvert tout cela.

Aucun gibier quelconque n'est maintenant laissé en propriété au chasseur. Tout doit être apporté au quartier-maître. Mais plus d'une fois l'ordre est enfreint, et des poules de neige, des lièvres blancs ont été dévorés tout crus derrière quelque rocher. Il y a là-dedans, comme en toutes choses, une grande inégalité. La même quantité de nourriture qui suffit tant bien que mal aux uns, laisse aux autres tous les tourments de la faim. Rien ne m'a donné la mesure de notre détresse comme de voir, ce matin, quelques hommes fouillant avidement le tas de débris de toute sorte et de balayures, qui a été amoncelé près du vaisseau pendant notre long séjour.

9 *octobre*. — Aux douleurs de rhumatisme, triste connaissance que j'avais faite pendant notre premier hiver polaire, s'est venu joindre ces derniers jours un opiniâtre mal de dents. On aime tant avoir chaud quand on a mal aux dents! Je suis transi durant le jour, et le soir il faut me coucher dans un lit tout humide. Mon Dieu, donne-moi de ne pas murmurer!

18 *octobre*. — 19° R. Nous avons eu aujourd'hui une petite assemblée populaire. Les matelots se sont réunis sans autorisation sur le pont, ont délibéré avec un certain ordre; puis, lorsqu'à midi M. Mac Clure a paru, quatre d'entre eux se sont avancés en députation: «Nous vous supplions respectueusement, capitaine, d'augmenter un peu nos rations; nous n'y pouvons absolument plus tenir, la faim nous empêche de dormir.»

Le capitaine a répondu avec douceur, et montré de la sympathie pour leurs souffrances. Il a pardonné cette assemblée irrégulière, cherché à leur faire comprendre qu'une absolue nécessité l'avait fait régler ainsi les rations, que la prudence exigeait de continuer... Mais ventre affamé n'a point d'oreilles.

Sans sortir des formes respectueuses, les matelots ont insisté; le capitaine s'est vu à la fin obligé de leur accorder une légère augmentation.

26 *octobre*. — Pour l'anniversaire de sa découverte, M. Mac Clure autorise le quartier-maître à donner un repas comme aux jours d'abondance. La gaîté durant ce banquet, au fond bien simple, témoigne assez combien notre être moral est soumis à l'influence des privations. On s'était donc une fois rassasié! L'expression des figures était toute changée. Ah! l'expérience est un grand maître; je ne pense pas que désormais nous soyons tentés, ni les uns, ni les autres, de jeter la pierre au pauvre qui, au milieu de son indigence, se sera accordé un bon repas. Manger à sa faim! Il faut avoir passé par là pour le comprendre.

31 *octobre*.—Nous avons déjà eu dans ce mois 29 degrés de froid. La nouvelle glace a un pied et demi d'épaisseur. Notre pauvre officier Wynjatt est fou depuis quelques semaines; je suis le seul qui exerce, avec son domestique, quelque empire sur lui. Mais ses cris continuels m'agacent les nerfs à tel point qu'il faut parfois m'enfuir, malgré un temps à ne pas mettre un chien à la rue, comme on dit chez nous. Si loin que j'aille, au milieu du grondement de la tempête, il me semble entendre cette voix qui me poursuit. Pauvre homme!

23 *novembre* 1852. — Heureusement que nous ne manquons pas de combustible. Un feu ardent est sans cesse entretenu dans le grand poêle, et l'on fait rougir des boulets qu'on va porter de cabine en cabine. Sans ces boulets, nous péririons, je crois, et de froid et d'humidité. — Pour passer le temps, officiers et matelots tricotent et font de petits ouvrages qui ne demandent que peu de lumière.

30 *novembre*. — 33° R. Je fus hier à la chasse; je tuai un lièvre, deux poules de neige et un renne. Les poules et le lièvre ont été de suite mis à part pour nos malades. — Voici comment nous devons manger nos pois cet hiver. Concassés au

marteau, on les moud dans un vieux moulin à café. Avec un mélange d'eau on en fait une pâte qu'on cuit ensuite dans une serviette à la façon des puddings. On nous les sert ainsi, sans la moindre parcelle de graisse. Ce n'est pas succulent, sans doute, mais enfin c'est quelque chose qui se mange. De tout ce qu'on met sur table, le quartier-maître fait des portions aussi égales que possible, mais pour qu'aucun ne se plaigne d'être lésé, on tire ensuite ces portions au sort. — Nous avons treize malades, presque tous atteints du scorbut.

6 *décembre* 1852. — En poursuivant hier un lièvre blessé que je me réjouissais d'apporter à nos malades, je suis tombé dans une profonde crevasse dont j'ai eu bien de la peine à me tirer. J'en suis quitte pour un pied foulé. Adieu la chasse pour longtemps!

15 *décembre*. — Grâce à Dieu, me voilà sur mes jambes plus tôt que je ne l'eusse espéré. J'ai tué ce matin un lièvre et un renne mâle avec un fort beau bois. A force de les avoir eu gelés, la peau de mon visage et celle de mes mains sont devenues d'une extrême délicatesse. J'ai peine à tenir mon fusil. Deux ou trois des matelots qui me sont les plus affectionnés m'accompagnent volontiers; ils portent mon arme et quand j'abats un renne, se partagent entre eux le sang et les mousses et lichens contenus dans le premier estomac. L'animal, du reste, est scrupuleusement apporté au quartier-maître. — Sauf nos deux fous, il n'y a personne sur l'*Investigateur* qui ne se réjouisse de l'approche de Noël. Ce jour-là on fera un bon repas. Hélas! pauvres nous!

25 *décembre*. — Noël est-il bien aujourd'hui pour moi la joyeuse fête chrétienne? Pourquoi ne le serait-il pas? Le sujet de joie est-il donc si petit qu'il ne puisse déborder par-dessus nos tristesses passagères? O mon Sauveur, sois béni!

Le culte a commencé la journée. A midi on a servi le repas bien impatiemment attendu. Les matelots avaient orné le pont de banderolles avec des vers et des peintures primitives repré-

sentant les divers événements de notre voyage. Chaque tablée possédait un respectable plumpudding. Puis le quartier-maître, à l'insu de tout le monde, avait, pour ce jour-là, gardé une forte pièce de bœuf musqué qui a été saluée par d'unanimes acclamations. Les malades ont eu quelques mets délicats; l'entre-pont a été éclairé tout le jour, vive jouissance appréciée par chacun.

31 *décembre*. — Hier, je suis tombé sur un petit troupeau de rennes, et j'ai eu le bonheur d'en tuer trois pesant ensemble 267 livres. — Voici le dernier jour de l'année, d'une année bien difficile. Dieu soit béni de la protection dont Il nous a entourés et moi tout spécialement! Ma santé est assez bonne. Et n'est-ce pas une immense bénédiction qu'Il se soit servi de moi pour toucher le cœur de mes compagnons d'exil, en sorte que plusieurs s'occupent des choses invisibles, veillent sur leur cœur, recherchent le service de Dieu et montrent par leur conduite qu'ils aspirent à une patrie meilleure? Mon Dieu! continue à bénir mes efforts! Tu es fidèle, je le sais. Je ne t'ai jamais cherché de tout mon cœur sans t'avoir rencontré, et les moments passés auprès de toi m'ont toujours laissé l'âme heureuse, en paix. Il m'est doux de penser que je suis entouré, fortifié par les prières de mes amis d'Europe. Ah! si le découragement voulait me reprendre, que je me demande bien vite: « Est-ce par ma propre volonté ou par celle du Père céleste que je suis ici? »

1er *janvier* 1853.—Nous commençons l'année avec 42° de froid. La glace nouvelle est épaisse de quatre pieds quatre pouces.—Voici le plan du capitaine : Au premier printemps une expédition, dont je ferai partie, quittera le navire et, se dirigeant vers le sud-ouest, tâchera d'atteindre le fleuve Mackensie; nous le remonterions jusqu'au fort de Bonne-Espérance qui appartient à la compagnie de la Baie d'Hudson. Avec son aide nous arriverions en Angleterre, où nous provoquerions l'envoi d'un navire pour le printemps 1854, si toutefois l'*Investigateur* n'a pu, durant l'été de cette année-ci, opérer son passage en tra-

versant la mer qui nous sépare du détroit de Barrow. A vues humaines, il me semble impossible que, faibles comme nous sommes, nous puissions accomplir un tel voyage par des contrées désertes et glacées. Mais je ne veux pas envisager les choses à vues humaines.

Le scorbut fait des progrès. Un matelot a perdu toutes ses dents, l'une après l'autre, et ses jambes commencent à devenir noires.

Au 1er janvier 1852 nous nous étions tous pesés sur la grande romaine, aujourd'hui nous avons recommencé la même cérémonie; chaque homme a perdu, en moyenne, 35 livres de son poids.

11 *janvier*. — Je n'ai pas souvenir d'avoir encore eu si froid. Le thermomètre marque 40°. Les ressorts des fusils et des serrures sautent l'un après l'autre. — Les rennes, selon leur instinct dans les grands froids, quittent l'intérieur du pays et s'approchent du rivage. Nous en avons tué quatre ces jours derniers. C'est un précieux supplément, mais nous sommes 76 pour le partager. La peau même de ces animaux, bouillie longtemps, coupée en lanières et salée, devient un aliment.

25 *janvier*. — Mes maux de dents ont recommencé ; j'ai la fièvre; je suis parfois bien abattu. — Nos deux aliénés ne sont pas mieux. Leurs cris retentissent d'une manière effrayante dans le silence de notre longue nuit. — Hier un matelot rentrant à demi gelé s'est laissé choir dans l'escalier de l'entrepont. Son bras s'est cassé comme du verre. — Le pauvre capitaine porte lourdement le poids de tant de détresses. Dieu lui soit en aide et à nous tous !

31 *janvier*. — 44° R. La semaine dernière le temps n'a pas permis de chasser; aussi quand, ce matin, on a annoncé que du gros gibier s'était montré du côté de l'est, chacun s'est précipité dans cette direction. Moi, j'ai fait comme un vieux routier. Je me suis dit : « Ils vont effrayer le gibier; allons-nous-en tranquillement du côté de l'ouest. » J'ai en effet tué deux rennes, pesant ensemble 170 livres.

22 *février* 1853. — Le soleil a reparu, mais c'est pour éclairer une triste position. Nos hommes sont réduits à une faiblesse extrême ; les moins invalides s'emploient à charger sur des traîneaux le sable du rivage, et à l'étendre de manière à former une large route dans la direction de la haute mer. Une surface sombre facilitant la fusion de la glace, on espère, par là, hâter la libération de notre *Investigateur*. On y travaille avec plus de persévérance que de foi, et l'on se prend à hocher mélancoliquement la tête en mesurant de l'œil cette longue route grise. — Notre ferblantier est malade ; c'est moi qui le remplace. Je suis occupé à confectionner un grand nombre de gamelles.

28 *février*. — On commence à augmenter un peu la nourriture de ceux qui devront avec moi entreprendre, dans six semaines, le long voyage vers le fleuve Mackensie. Un regard sur nous, notre maigreur, notre faiblesse ; un regard sur ces centaines de milles qu'il nous faudra faire par la neige et la glace attelés aux traîneaux chargés..,. Ah ! il y aurait de quoi désespérer. Dieu nous donne de diriger sans cesse un autre regard vers cette main qui nous a déjà tant de fois délivrés !

3 *mars* 1853. — Aujourd'hui le capitaine a fait connaître son plan à tout l'équipage réuni : « La provision de vivres ne pouvant durer tout au plus que jusqu'en novembre, il est indispensable, si l'on ne doit recevoir de secours qu'au printemps de 1854, de décharger le vaisseau d'un certain nombre de bouches. En conséquence, quatre officiers et vingt-six matelots, dont les noms sont désignés, se rendront au port Léopold, à l'extrémité du détroit de Lancaster (environ 500 milles de distance). Là ils doivent trouver un dépôt de vivres, vêtements, combustible, laissé en 1848, et ils ont bonne chance de retour par quelque baleinier.

« L'expédition de huit personnes pour le fleuve Mackensie se rendra, par le détroit du Prince de Galles, dans l'île de la Princesse royale, où l'*Investigateur* même a laissé en 1850 un

dépôt considérable avec un bateau. Là nous attendrons que la débâcle des glaces nous permette d'atteindre par eau la terre de Wollaston et le fleuve Mackensie.

« Le reste de l'équipage, y compris le capitaine, demeureront sur le navire qu'il désire ardemment ramener. Si, en 1854, aucun secours n'est venu, et que le passage continue à être fermé, ils prendront eux-mêmes la direction du port Léopold.

« Pendant un mois avant le départ, chacun des voyageurs recevra ration entière. »

Cette communication du capitaine, écoutée dans un religieux silence, a jeté un grand trouble dans les esprits. Ceux qui partent, effrayés du long voyage, envient ceux qui restent. Ceux-ci les jalousent à leur tour. Grâce à Dieu, il y en a quelques-uns pourtant qui acceptent paisiblement leur lot, ne doutant pas que ce ne soit sa main qui le leur dispense, et se confiant en son amour.

31 *mars*. — Les forces reviennent rapidement avec l'augmentation de nourriture. Les restants écrivent à leurs amis d'Angleterre. Ces lettres arriveront-elles jamais? — Les traîneaux devant être tirés à bras d'hommes, il importe de les charger le moins possible. Nous n'emporterons donc que le strict nécessaire. Chacun de nous fait un ballot de tout ce qui lui appartient et le remet, contre reçu, au capitaine. Si, les uns et les autres, nous atteignons l'Angleterre, c'est là que ces choses nous seront rendues. Ce n'est pas sans un soupir que j'ai renfermé là-dedans mon journal de voyage. Il m'a coûté de m'en séparer plus que de toute autre chose.

7 *avril* 1853. — Cette après-dîner je me promenais avec le capitaine, et nous causions mélancoliquement de notre séparation. « Si vous revoyez l'Angleterre, me dit-il en me tendant affectueusement la main, et que là vous n'entendiez plus parler du capitaine Mac Clure et de son monde, vous pourrez vous représenter que son corps gît quelque part, enveloppé dans la bonne fourrure que vous voulez bien me lais-

ser..... Mais soyez sûr en même temps que, jusqu'au dernier moment, mon Sauveur aura été mon unique espoir, et que je serai mort dans la ferme croyance qu'à sa voix divine, un jour ce pauvre corps sortira du tombeau. »

A peine M. Mac Clure achevait-il ces paroles, qu'un matelot s'approchant lui fit remarquer un point sombre qu'on voyait au loin se mouvoir sur la glace de la haute mer, probablement quelque bœuf musqué. Le point noir s'avançait, grossissait. Il ne nous semblait plus que ce fût un bœuf; que pouvait-ce être? Comme nous examinions de tous nos yeux, accourt un second matelot qui s'écrie: « Des hommes, des hommes! Un homme seul, d'abord, et puis un traîneau plein d'hommes! »

Nous nous regardâmes, M. Mac Clure et moi, sans dire un mot et nous acheminâmes pressant le pas. Je sentais le courage renaître en moi.

« Le chemin qu'ont fait ces Esquimaux pour venir jusqu'ici, me disais-je, nous pouvons le faire aussi bien qu'eux, avec eux! » Le succès de notre périlleux voyage ne me semblait plus impossible. Puis il y avait 21 mois que nous n'avions vu d'autres hommes que nous, et, plus qu'aucun de mes compagnons, je me faisais une fête de serrer la main à ceux-ci. Des Esquimaux sont toujours un peu pour moi des compatriotes.

Plus nous avancions, plus le cœur me battait. Tout à coup, le personnage le plus rapproché, et dont nous pouvions déjà distinguer le noir visage, nous crie nettement en bon anglais: « Je suis le lieutenant Pim, du vaisseau le *Résolu*, capitaine Kellet....» Quelle nouvelle! la joie, le ravissement, m'ôtaient presque les sens. Ce n'était pas un rêve: Dieu avait eu pitié de nous; nous étions sauvés!

(La fin au prochain numéro.)

BULLETIN LITTÉRAIRE.

LITTÉRATURE.

La Cinéide ou la vache reconquise, poëme national héroï-comique en 24 chants, par l'abbé Ch. Du Vivier de Streel. Bruxelles, Goemaere; 1 vol. in-12.

Au treizième siècle, le vol d'une vache alluma la guerre dans le pays de Liége. Le voleur étant bailli du Condroz, Jean de Cosne, à qui la vache appartenait, rassembla la noblesse du voisinage, envahit le Condroz, assiégea le bourg de Ciney, et mit toute la contrée à feu et à sang. C'est le sujet qu'a choisi M. l'abbé Du Vivier. Il y avait en effet bien là de quoi fournir matière à sa verve héroï-comique. Cette nouvelle Iliade, dont l'Hélène est une vache, présente certainement une idée très-bouffonne, qui se trouve rehaussée encore par le contraste des combats meurtriers, de l'acharnement des seigneurs et de la résistance courageuse des bourgeois de Ciney. Pour les gens du pays, d'ailleurs, il s'y joint l'intérêt d'une tradition nationale, empreinte au plus haut degré de l'esprit belge, et reproduisant maints détails de mœurs fort curieux. Quant au mérite littéraire du poëme, il est assez remarquable pour permettre à la renommée de l'auteur de franchir les limites de sa patrie. M. Du Vivier s'est inspiré des chants de l'Arioste ; il adopte sa manière libre et capricieuse ; il en imite la grâce enjouée, autant du moins que l'alexandrin français peut s'y prêter. Les vers sont en général faciles, et ne manquent pas d'harmonie. Nous citerons comme exemple ce portrait de la Renommée, esquissé d'une façon originale et piquante :

Ce monstre curieux, indiscret et volage,
Que tout poëte doit et devra d'âge en âge
Honorer à son tour d'une description ;
Ce monstre, femme, oiseau, gazette, opinion,
Qui mondain, qui dévot, se fait bonheur et joie
De courir gueule au vent et de chercher sa proie,

Epiant, publiant, en y mêlant du sien,
Plus le faux que le vrai, plus le mal que le bien ;
La Renommée enfin, du fond de sa tannière,
Entendit et les chants de la troupe guerrière
Et ses lestes propos et ses mâles jurons
Mêlés aux sons discords des cloches, des clairons.

L'auteur manie la plaisanterie avec esprit, seulement il se laisse parfois entraîner à des écarts que le bon goût ne saurait accepter. C'est l'écueil du genre. Quand il s'agit de faire rire son lecteur vingt-quatre chants durant, on a bien de la peine à garder toujours un ton convenable, on est facilement conduit à lâcher quelque saillie plus ou moins incongrue pour réveiller l'attention ; dans sept mille vers, une dose de gros sel paraît excusable. Mais M. Du Vivier aurait mieux fait de réduire son poëme à des proportions plus modestes, afin de n'avoir pas besoin de cet assaisonnement antipathique aux palais délicats. Son talent pouvait très-bien s'en passer. Il a des ressources meilleures. Non-seulement il aborde avec succès le haut-comique, mais il sait mêler à ses traits spirituels des réflexions d'une portée sérieuse, des leçons de la morale la plus pure.

L'homme toujours désire et regrette toujours :
Jamais de ses pensers il ne règle le cours :
Le présent l'affadit ; c'est le futur qu'il cherche,
Et le plaisir pour lui n'est que dans la recherche.
L'oubli seul est un bien qui s'offre sans apprêts.
Le pauvre bûcheron le trouve en ses forêts,
Le poëte en ses vers, le peintre en sa peinture,
Le sage ami des champs dans la fraîche nature.
Le souvenir confus d'un bienfaisant sommeil,
Image de l'oubli, fait jouir au réveil.
Et c'est là le bonheur que poursuit dans l'ivresse
Celui qui fuit les traits de la sombre tristesse.

Chacun de ses chants débute ainsi par des sentences philosophiques, applicables aux diverses situations de la vie, et dans lesquelles on trouvera d'excellents conseils ou d'utiles avertissements. Enfin le poëte ne craint pas non plus de donner essor à ses sentiments religieux qui s'expriment avec une éloquente ferveur. Nous ne saurions mieux terminer notre article qu'en reproduisant cette énergique tirade inspirée par la révolution de 1848 :

Fermant l'oreille au bruit, fuyant l'inquiétude,
Loin du monde cherchant l'utile solitude,
J'occupais mes loisirs paisibles, casaniers,
A peindre les combats, à chanter les guerriers :
Quand tout à coup l'éclat de la foudre lointaine
Interrompit mes chants et fit tarir ma veine.

Quel est donc ce volcan qui s'ouvre avec effort,
Et vomit la terreur, la ruine et la mort ?
Quoi ! ce puissant empire aussi vieux que le monde,
Secoué par les coups du tonnerre qui gronde ;
Ce royaume guerrier, bardé de fer, d'airain,
Que fonda sur le roc un soldat souverain ;
Ce trône qui dompta le démon anarchique,
Que, dix-huit ans entiers, l'adroite politique
Maintint, consolida, pressuré de dangers,
Contre les factions, contre les étrangers :
Soudain sont ébranlés, s'affaissent sur eux-mêmes,
Tressaillent, et saisis d'une angoisse suprême,
S'écroulent sans efforts, comme aux vieilles forêts
Tombe, usé par les ans, un antique cyprès.

Un bràs de chair n'a point opéré ce prodige.
Dieu seul est grand ! Son doigt qui soutient et dirige
Tout ce vaste univers qu'il n'a fait que pour lui,
Quand il le voit ingrat, le laisse sans appui.

Ce Dieu grand au mortel donna l'intelligence,
Afin qu'il le connût et louât sa puissance ;
Et l'homme, enorgueilli de ce don précieux,
Du ciel qui l'éclairait a détourné les yeux.
Ces immortels travaux, ces œuvres de génie,
Ces secrets qu'a trahis la nature asservie,
Loin d'élever ses sens, son esprit vers le ciel,
Ont fait dire à son cœur : Il n'est rien d'éternel.

Alors le Dieu puissant s'est armé de sa foudre.
Et mortels et travaux, confondus dans la poudre,
Et nations et rois, l'un par l'autre punis,
Dans les mêmes périls fatalement unis,
Comme Ninive, n'ont de salut à prétendre
Qu'en implorant le ciel sous le sac et la cendre.

Les Traditionnelles, nouvelles poésies, par Jean Reboul. Paris, 1857; 1 vol. in-12 : 3 fr. 50 c.

Le titre de ce volume indique assez que l'auteur n'appartient ni par ses idées, ni par ses tendances à l'école du jour. En effet, la tradition est ce que respectent le moins nos poëtes novateurs. M. Maxime Ducamp, par exemple, n'en veut plus entendre parler, et l'on sait avec quel aplomb il enterre comme choses mortes, la mythologie, l'histoire, les souvenirs héroïques, en un mot tout ce qui tient au passé, de près ou de loin. Mais pour M. Reboul, c'est au contraire là précisément que se trouve la source féconde de l'inspiration. Ses principes et ses croyances ne suivent pas la marche capricieuse de la mode. Peut-être même trouvera-t-on qu'il dédaigne un peu trop les enseignements de l'expérience. Fervent disciple de l'auteur des *Harmonies poétiques et religieuses*, il demeure, s'il est permis de parler ainsi, plus *Lamartinien* que Lamartine lui-même. Mais tout en conservant une vive reconnaissance pour ce protecteur de ses débuts, il s'est franchement séparé de lui dès la publication de l'Histoire des Girondins :

O maître ! quels lauriers ont troublé ton sommeil ?
Toi qui perdais ton vol dans les flots du soleil,
Pourquoi le rabaisser vers cette froide terre
Où le louche examen rampe sur le mystère,
Et croit, comme le ver dans la nuit du tombeau,
Régner sur ce qui doit ressusciter plus beau ?
N'as-tu donc pas sondé cette misère extrême
De l'esprit qui n'a plus d'autre appui que lui-même,
Toute la profondeur de cette infirmité
Qui frappe la raison dans sa divinité ?
Et l'immense chaos qui se forme autour d'elle,
Nuage ténébreux où la foudre étincelle,
Et qui tôt ou tard laisse échapper de son flanc
L'orage expiateur de larmes et de sang ?

Nous voilà reportés à quinze ans en arrière, pour le moins, et les événements postérieurs n'ont point changé les allures du poëte. Il parle toujours le même langage, il garde la même foi. C'est le fidèle écho d'une lyre dont les accents ont cessé de se faire entendre. Ses chants portent encore le cachet de la vague rêverie et de la ferveur religieuse, mais ils manquent d'originalité. Chez M. Reboul, l'artisan et l'écrivain forment

deux êtres complétement distincts ; quand le second prend la plume, le premier s'efface, et ses besoins intellectuels ou moraux ne sont pas ceux de la classe ouvrière. Aussi, malgré le mérite incontestable de la poésie, les *Traditionnelles* pourront bien sembler pâles et monotones aux lecteurs qui ne sont plus habitués à ce genre. Elles renferment cependant de belles pages, noblement pensées, écrites avec élégance, et quelquefois pleines de vigueur. Nous y remarquons de plus deux ou trois petites pièces, d'une touche fine et spirituelle, où le talent du poëte se montre sous un aspect nouveau. La citation suivante, extraite du *Bric-à-brac*, prouve que la muse de M. Reboul a plus d'une corde à son luth, et peut sans inconvénient descendre des hauteurs de la méditation :

Quelle bizarrerie aujourd'hui nous travaille ?
Le siècle novateur adore l'antiquaille !
Un meuble vermoulu se vend à beaux deniers ;
Pour orner les salons, on vide les greniers.
Une lame rouillée, un débris de vieux vase
Captivent les esprits et provoquent l'extase.
Il faut qu'un beau tableau soit un peu dévasté :
Rien ne vaut en fait d'art que la vétusté.
Le plus petit grimaud se fait archéologue ;
Il a son cabinet avec son catalogue.
Admirez ce tesson, car c'est là qu'autrefois
Les marmitons romains faisaient cuire leurs pois !
Ce bouclier d'Annibal protégea sa personne,
Quand, près de Roquemaure, il traversa le Rhône ;
Il fut trouvé jadis avec ces trois flacons
Pleins du fameux vinaigre à dissoudre les monts.
Ce miroir de métal est celui de Poppée,
Dame de sa parure à toute heure occupée.
Voici de Damoclès le glaive suspendu ;
Il tenait par un fil, mais le fil s'est perdu,
C'est une pièce rare, une pièce classique,
Qui mit beaucoup de gens en frais de rhétorique.

CONTES KOSAKS, par Michel Czaykowski, aujourd'hui Sadyk-Pacha, traduits par W. M. Paris, 1857 ; 1 vol. in-12 : 3 fr.

Ces contes ne manquent certainement pas d'originalité. Ils sont écrits par un Polonais, attaman de Kosaks ; ils décrivent les mœurs de ces peu-

plades peu connues, et le nom seul de leur auteur suffirait déjà pour éveiller la curiosité publique. Il faisait partie des réfugiés auxquels, après la guerre de Hongrie, l'hospitalité musulmane fut garantie à la condition qu'ils abjurassent le christianisme. Michel Czaykowski suivit l'exemple du général Bem, et reçut le nom de Sadyk, avec la dignité de pacha. Il commande aujourd'hui un régiment de Kosaks ottomans qui s'est distingué par sa belle conduite au siége de Silistrie. Voilà sans doute d'étranges titres littéraires, et l'on trouvera que ce genre de vie n'est guère propre à former un homme de lettres. Aussi les *Contes kosaks* semblent-ils écrits avec la pointe d'une épée plutôt qu'avec une plume. Le style en est bref, saccadé, la composition fort simple et l'allure toute militaire. Ce sont des esquisses empruntées à l'histoire d'un peuple éminemment guerrier. L'auteur y mêle quelques scènes caractéristiques où la famille kosake se montre avec ses affections, ses coutumes et ses croyances. Il n'y a pas de longueurs, l'action marche rapidement, l'intrigue tient peu de place, et les détails se distinguent surtout par la vigueur du trait. Dans presque tous ces récits, on sent l'odeur de la poudre, on entend le bruit des armes, on assiste à de sanglants combats. Les Kosaks aiment la guerre avec passion. Ils l'aiment pour elle-même, pour la gloire, puis aussi pour le pillage. «Un Polonais fugitif, raconte l'auteur dans une note, rencontra, en 1830, une bande de Kosaks errants, et en fut élu attaman. Ces Kosaks, l'hiver, pillaient les Russes sous le drapeau turc. Au bout de la première année, ses compagnons trouvèrent qu'il avait mal géré leurs affaires: le butin avait été plus considérable l'année d'avant, sous son prédécesseur. Il rejeta la faute sur le juif économe, qui fut pendu. Cinq années de suite, sous le coup de la même accusation, il échappa par le même subterfuge, et chaque fois se trouva facilement un juif pour remplir cette place, où il savait que son prédécesseur avait laissé la vie. La sixième année, le Polonais craignant que ses juges ne se contentassent pas de l'économe, s'échappa et vint en France.» Cette anecdote donne une idée du genre d'intérêt que présentent les contes de Michel Czaykowski Leur principal mérite est de peindre avec vérité la farouche indépendance de ces hordes à demi barbares, qui n'ont jamais été complétement soumises par la Russie.

Petits mémoires de l'Opéra, par Ch. de Boigne. Paris, 1857 ; 1 vol. in-12 : 1 fr. 25 c.

Ces très-petits mémoires pourraient du moins être assez amusants si l'auteur avait su leur donner une forme plus piquante. La matière est riche. L'Opéra ne manque pas de figures originales. C'est un monde à part, qui a ses mœurs particulières. Poëtes, musiciens, chanteurs, danseurs, comparses, claqueurs, sont autant de types curieux à étudier. Combien d'intrigues, de rivalités, de luttes d'amour-propre, devant lesquelles souvent le directeur le plus habile voit échouer tous ses efforts. Sur ce théâtre, la représentation d'une œuvre exigeant de nombreux artistes de diverses catégories et maints auxiliaires indispensables, chacun s'attribue volontiers la meilleure part du succès. De là des prétentions bouffonnes, des scènes plaisantes, d'étranges conflits, dont l'observateur peut assurément tirer un bon parti. Mais il faut pour cela de l'esprit et du tact, afin de ne pas tomber dans la chronique scandaleuse, ou dans le commérage des coulisses, qui ne vaut guère mieux. M. de Boigne n'a pas su toujours éviter ce double écueil. On trouve dans son livre beaucoup d'anecdotes insignifiantes et quelques-unes d'assez mauvais goût. Il est vrai que venant après MM. Castil-Blaze, Véron et Charles Maurice, sa tâche n'était pas facile. Les glanures qu'il a ramassées dans ce champ moissonné satisferont peu le lecteur. Elles ne valaient en général pas la peine d'être recueillies, et malheureusement le mérite de la forme ne rachète point la nullité du fond.

Etude des langues, par S.-H. Possien. Paris, A Durand, 1856 ; in-8.

L'auteur de cet opuscule se présente comme l'inventeur d'une nouvelle méthode pour étudier les langues, méthode infaillible, dit-il, et par conséquent très-supérieure à toutes celles employées jusqu'ici. Au lieu de consacrer des années à mettre les règles de la grammaire dans la tête de ses élèves, au lieu de surcharger leur mémoire d'un bagage aussi lourd que superflu, il prétend les amener en quelques mois à posséder la connaissance d'une langue assez bien pour l'écrire et la parler. Le résultat serait beau ; mais Jacotot et beaucoup d'autres le promettaient également, et nous ne voyons pas qu'ils l'aient obtenu. Après eux comme avant, les difficultés sont demeurées à peu près les mêmes. M. Possien sera-t-il plus heureux ? Nous en doutons. Sans doute il fait très-bien ressortir les dé-

fauts de l'enseignement routinier. La plupart de ses critiques sont justes et présentées souvent d'une manière piquante On doit reconnaître avec lui que la grammaire abonde en subtilités inutiles, et que parmi ses règles il en est un certain nombre d'inexplicables et qui ne se peuvent apprendre que par l'usage. On ne lui contestera pas non plus que la mémoire est un moyen empirique dont l'emploi trop fréquent a pour effet de rendre l'intelligence paresseuse. Mais la grammaire occupe dans les langues une place considérable, et sans la mémoire il serait impossible de se rappeler son mécanisme compliqué, ses exigences parfois bizarres et ses nombreuses exceptions. M. Possien a beau faire, ses élèves ne pourront pas s'en passer; peut-être même seront-ils obligés plus que d'autres d'y recourir. En effet, sa méthode consiste à traduire et retraduire. On prend le texte d'un auteur avec la traduction française et juxta-linéaire, puis on s'exerce là-dessus. Or, dès les premières lignes doivent nécessairement se présenter des questions grammaticales, et si l'explication n'en est pas donnée, c'est la mémoire qui doit y suppléer. L'élève, après avoir lu le texte plusieurs fois très-attentivement avec l'aide de la traduction, prend celle-ci pour thème, et s'efforce de la remettre dans sa langue originale, excellent exercice assurément, mais exercice de mémoire, quoi qu'en dise l'auteur, et qui n'a pas du tout le mérite de la nouveauté. Cela s'appelait autrefois traduction interlinéaire, cela s'appelle aujourd'hui traduction juxta-linéaire, voilà toute la différence. Du reste, en changeant de nom, le vieux procédé ne nous semble pas avoir acquis une vertu plus grande. Il offre toujours les mêmes avantages pour ceux qui savent le combiner avec l'étude de la grammaire, et les mêmes inconvénients pour les jeunes élèves enchantés de n'avoir qu'à transcrire un travail tout fait.

SCÈNES DE LA VIE HOLLANDAISE, par Hildebrand, traduites par L. Wocquier. Paris, 1856; 1 vol. in-12 : 1 fr. 25 c.

Ces scènes portent le cachet de l'exactitude la plus minutieuse. L'auteur est un peintre de détails, qui ne se met pas en frais d'imagination et se borne à reproduire fidèlement les mœurs et les usages de son pays. Les données qu'il a choisies n'ont rien de dramatique, ni de romanesque ; elles offrent même fort peu d'incidents. Ce sont de simples esquisses de la vie hollandaise dans la société bourgeoise des petites villes. Tout l'intérêt gît dans ce qu'on est convenu d'appeler la couleur locale. Il est vrai qu'à cet égard la Hollande jouit d'un privilége assez rare. Son originalité na-

tionale s'est maintenue mieux que nulle autre. Le niveau de la civilisation moderne n'en a pas encore effacé les traits distinctifs. On y retrouve des habitudes traditionnelles, religieusement conservées au sein des familles, qui se les transmettent de génération en génération, sans permettre que la mode y change rien. Si la poésie tient peu de place dans cette existence flegmatique et monotone, les qualités solides, la piété, la droiture de cœur, les sentiments honnêtes et bons s'y rencontrent fréquemment. La plupart des personnages que l'auteur met en scène sont plus estimables qu'amusants, mais leurs allures si différentes de celles qu'on remarque ailleurs excitent la curiosité comme pourrait le faire la relation d'un voyage lointain ou quelque chronique bien naïve des siècles passés. M. Hildebrand se montre observateur habile et consciencieux. On regrettera seulement qu'il ne sache faire en quelque sorte que les accessoires d'un récit, et ne comprenne pas la nécessité d'une action bien conduite pour captiver l'intérêt de ses lecteurs.

LE ROMAN DE JEAN DE PARIS, publié d'après les premières éditions, et précédé d'une notice, par Emile Mabille. Paris, Jannet, 1855; in-18.

On ignore l'auteur du roman de Jean de Paris, mais cet ouvrage, écrit au seizième siècle, a toujours joui d'une grande popularité, et il en est digne : la naïveté du style s'allie chez lui à une finesse satirique vraiment piquante. Le sujet est des plus connus, le théâtre s'en est emparé et a fait connaître partout ce jeune roi de France qui, fiancé à une princesse espagnole, se rend incognito au delà des Pyrénées, se présente comme fils d'un riche bourgeois de Paris, se montre jeune, beau, hardi, étale le plus grand luxe, se fait aimer de la princesse, et l'emporte sans peine sur un roi d'Angleterre, maussade et d'un âge mûr. Lorsque son succès est complet, il se fait connaître, et le mariage est bientôt conclu. Ce récit, qui a dû être composé de 1525 à 1535 par quelqu'un attaché à la cour de France, est rempli d'allusions à François Ier. Trois ou quatre éditions antérieures à 1570, et devenues presque introuvables, donnent un texte qui a été remanié et abrégé dans de nombreuses réimpressions. M. Jannet a très-judicieusement reproduit le texte primitif, bien préférable à celui qu'ont fabriqué des arrangeurs maladroits. Ce volume est une fort bonne addition à la *Bibliothèque elzevirienne*, déjà considérable, et qui le deviendra bien davantage, à la grande satisfaction des amis des livres. *

VOYAGES ET HISTOIRE.

Essai de chronographie byzantine, pour servir à l'examen des annales du Bas-Empire, et particulièrement des chronographes slavons, de 395 à 1057, par Edouard de Muralt. Saint-Pétersbourg et Leipzig, 1855; 1 vol. grand in-8 de XXXII et 858 pages.

Ce n'est pas l'histoire de l'orient de l'Europe seulement que la belle publication de M. de Muralt vient enrichir de bien des faits et éclairer d'une nouvelle lumière. Elle a, sans doute, pour premier objet l'histoire des pays slavons ; elle permet de suivre les pas que fait l'ancienne jurisprudence et l'ancienne administration romaine, altérée par les influences de l'Orient ; de se rendre compte des différences qui se manifestent dans les pays soumis à l'Église grecque, et ceux soumis à l'Église latine ; elle montre, dans leur contact avec l'Église et une civilisation vieillie, les peuples germaniques, slaves et arabes, rudes, jeunes et pleins d'énergie ; mais elle jette aussi sur l'histoire de l'Occident plus d'un jour nouveau. Tantôt elle rapproche des faits qui s'éclaircissent mutuellement ; tantôt elle fixe une date longtemps incertaine ; tantôt une discussion sommaire, mais toujours approfondie, des autorités invoquées, permet à l'opinion de se déterminer sur leur valeur et leur degré de crédibilité. Le corps des historiens byzantins, publié à Berne, est la source principale à laquelle a puisé M. de Muralt ; mais elle est loin d'être la seule ; les archives slaves, celles de Rome, de Venise, de Gênes, des sources inédites en grand nombre ont été par lui sérieusement étudiées. Les chroniques lui ont donné leur contingent de faits incontestés. Celles de l'Arménie, de l'Ibérie, de la Georgie, les historiens arabes et musulmans ont été consultés aussi bien que la collection des historiens de l'Allemagne de M. Pertz. L'auteur n'a pas négligé non plus de traiter les questions numismatiques et ethnographiques qui se trouvaient sur son chemin. Nous sommes donc heureux d'avoir à faire connaître un livre qui, en même temps qu'il enrichit l'Orient de la science de l'Occident, éclaire l'Occident de la lumière de l'Orient. Il appartenait à peu d'hommes de remplir cette tâche comme à M. de Muralt, également versé dans l'histoire de nos pays et des pays slaves, esprit net et ferme, savant laborieux, entouré de considération, et placé, à Saint-Pétersbourg, dans une position qui lui donne l'accès à des sources jusqu'auxquelles seul, peut-être, il pouvait pénétrer. V.

Advis et devis de la source de lidolatrie et tyrannie papale, par quelle practique et finesse les papes sont en si haut degre montez, suivis des difformes réformateurz, de l'advis et devis de menconge, et des faulx miracles du temps présent, par François Bonivard, ancien prieur de Saint-Victor. Genève, chez J.-G. Fick, 1856; 1 vol. in-8 orné des portraits des papes, relié en parchemin : 8 fr.

Sous le titre de *Advis et devis de la source de lidolatrie,* François Bonivard, le prisonnier de Chillon et le chroniqueur de Genève, avait recueilli maints détails historiques et anecdotes curieuses touchant les onze papes qui vécurent de son temps, savoir depuis Alexandre VI jusqu'à Pie IV. C'est ce travail que M. G. Revilliod et M. le docteur Chaponnière mettent en lumière aujourd'hui pour la première fois, car il n'avait point été publié jusqu'à présent. Ils y ont joint d'autres opuscules également inédits du même auteur.

Dès les premiers temps de la réforme, le prieur de Saint-Victor se rangea parmi les adversaires de la papauté, dont il connaissait à fond les abus et les scandaleux excès. Mais ce fut plutôt par esprit d'indépendance et d'opposition que par dévouement à la cause évangélique. Jamais on ne le vit prendre part aux rudes travaux des réformateurs. Il ne voulait être ni chef, ni soldat dans la bataille. Son drapeau était celui du libre penseur qui se tient en dehors des partis, et les attaque tous avec la même vivacité. S'il se montre sévère pour les papes, il n'épargne guère davantage les ministres et les princes protestants. Après avoir exposé de la manière la plus crue les vices de la cour de Rome, il déplore dans ses *difformes réformateurs*, que tant de gens aient suivi l'Evangile pour avoir le bien d'autrui ou pour donner libre cours à leurs mauvais penchants, et ne craint pas de les vouer au blâme public en dévoilant les motifs de leur conversion. Ayant été à Rome sous le pape Léon X, il y a vu des choses qui l'ont révolté; le tableau qu'il fait de la vie des cardinaux en offre une preuve certaine. Mais, d'un autre côté, les mœurs du roi Henri VIII, du landgrave de Hesse, du comte Guillaume de Furstenberg, des deux Albrecht de Brandenbourg ne lui semblent pas plus conformes à la morale évangélique, en sorte que, sauf dans le val d'Angrogne et peut-être à Genève, il ne trouve nulle part la vraie réforme. « Certainement, qui bien considère de tous côtés, l'on trouvera qu'il est beaucoup plus aisé à détruire le mal qu'à construire le bien, et que ce monde est fait à dos d'âne,

si un fardeau penche d'un côté et vous le voulez redresser et le mettre au milieu, il n'y demeurera guère mais penchera de l'autre. Aussi Cicéron en la guerre citoyenne entre Pompée et César, étant requis d'un chacun côté, disait : *Quem fugiam scio, ad quem nescio*, démontrant qu'il n'y avait de bien ni en l'un, ni en l'autre. Nous avons de cette sentence extrait un emblème de la vraie Église que nous avons figurée par une brebis que nous appelons la brebis désespérée, laquelle nous colloquons entre un loup qui la veut dévorer d'un côté, et de l'autre son pasteur qui tient un couteau pour l'écorcher. » Cette courte citation, à laquelle nous n'avons changé que l'orthographe, peut donner une idée de la verve spirituelle et de l'élégante fermeté dont le style de Bonivard est empreint. On y reconnaît le littérateur, homme d'esprit plutôt que de conviction profonde, mais il manie la langue avec une aisance qui n'était pas commune alors. Ses deux petits traités sur le mensonge et sur les vrais ou les faux miracles sont surtout remarquables à cet égard. Ils se distinguent par la clarté non moins que par le tour naïf et piquant de l'expression. Sans doute on peut reprocher à l'écrivain un goût peu délicat dans le choix de ses anecdotes sur les papes, et trop de crudité dans la manière dont il les raconte. Mais c'étaient les défauts de l'époque, et les austères réformateurs n'en furent pas toujours exempts. Or, par la nature de son caractère, Bonivard nous semble se rapprocher plutôt de ceux qu'on appelait les *libertins*, qui ne voulaient plus du catholicisme et reculaient devant les sacrifices indispensables pour assurer le triomphe de la réformation. C'est un esprit frondeur, indépendant, rétif, et fort mal à l'aise dans son siècle entre l'autorité romaine et la discipline des nouveaux sectaires. Ainsi que le disent les éditeurs : « Bonivard rappelle la fougue et la raillerie gauloises, et il partage les qualités et les défauts des auteurs de son temps, les Rabelais, les Marot, les Brantôme, les Henri Estienne, les Montaigne, etc... au milieu desquels il mérite d'occuper sa place. Estimé comme historien, il ne pourra que gagner à être plus connu comme littérateur, critique et philosophe. » Le volume que publie M. G. Revilliod est exécuté d'ailleurs avec un goût typographique remarquable. Le papier, les caractères, l'ornementation rappellent autant que possible l'imprimerie telle qu'elle était à l'époque de Bonivard, et les lettres illustrées sont celles d'un imprimeur distingué de la fin du seizième siècle. Les portraits des papes, gravés sur cuivre avec une manière large qui leur donnent tout à fait l'aspect des anciennes gravures sur bois, sont insérés dans le texte en tête de chacune des notices. Tout cet ensemble

harmonieux et bien combiné fait le plus grand honneur aux presses de M. Fick. Nous espérons que les encouragements du public ne manqueront pas à de tels efforts, dont le but est de relever la typographie genevoise, et de lui rendre quelque peu de son ancien éclat.

SÉJOUR CHEZ LE GRAND CHÉRIF DE LA MEKKE, par Charles Didier. Paris, 1857; 1 vol. in-16: 2 fr.

M. Charles Didier, après un séjour de quelques mois au Caire, a traversé le désert de Suez, visité le mont Sinaï, la ville de Djeddah, puis celle de Taïf, dans le voisinage de laquelle se trouve le palais du grand chérif de la Mekke. Favorisé par les circonstances, il obtint le privilége accordé très-rarement à des Européens, d'être accueilli par ce haut personnage avec une bienveillance marquée. Cette faveur exceptionnelle donne à son voyage un intérêt assez piquant. Il nous fait du moins connaître des lieux et des personnages nouveaux, et s'écarte de l'éternel itinéraire des touristes C'est d'ailleurs un écrivain exact, un observateur consciencieux dont les notes ont une véritable valeur, parce qu'il cherche à recueillir des données utiles plutôt qu'à se mettre lui-même en scène. Ses jugements sur les mœurs et les usages des habitants portent en général le cachet du bon sens. On ne trouve point chez lui cet enthousiasme banal auquel d'ordinaire les voyageurs en Orient semblent se croire obligés de payer leur tribut. Sobre de descriptions poétiques, il les réserve pour les scènes qui en valent réellement la peine, et sait intéresser le lecteur par des détails curieux, instructifs, choisis avec tact et peints avec la plus grande fidélité. Son but est de signaler surtout les traits principaux qui caractérisent les Turcs et les Arabes, afin de mettre en évidence l'état de dissolution dans lequel se trouve l'empire ottoman. M. Charles Didier regarde comme impossible l'œuvre entreprise par les puissances européennes de maintenir la domination turque, et voudrait plutôt les voir tourner leurs efforts vers l'affranchissement des nationalités opprimées sous son détestable joug. Les faits qu'il cite nous paraissent en effet indiquer une décadence irréparable. Chez les Arabes, au contraire, il montre des éléments de vigueur morale et d'intelligente activité, dont l'essor ne saurait être qu'avantageux dans l'intérêt de la civilisation. L'accueil fait à notre voyageur par le grand chérif de la Mekke en offre une preuve frappante. Ce prince, héritier d'une famille qui régnait sur l'Arabie, comprend que l'avenir de son pays dépend de l'Europe, et c'est à cela que M. Ch. Didier

et son compagnon anglais, ont dû d'être reçus avec une distinction toute particulière. Ils étaient, en quelque sorte, pour le grand chérif les représentants de deux puissances qui, tôt ou tard, décideront du sort de la Turquie.

HISTOIRE DU COMMERCE DE TOUTES LES NATIONS, depuis les temps anciens jusqu'à nos jours, par H. Scherer, traduit de l'allemand, par H. Richelot et Ch. Vogel. Paris, 1857; 2 gros vol. in-8: 18 fr.

L'histoire du commerce est, en quelque sorte, celle de la civilisation, surtout pour les temps modernes. Dans l'antiquité, sans doute, il tient une place moins considérable, cependant son rôle n'en eut pas moins une importance assez grande. On ne peut concevoir en effet de société devenue forte et prospère sans le concours de l'élément commercial. Chez les sauvages déjà l'échange existe sous sa forme la plus rudimentaire, et son développement marque chacun des pas qu'une nation fait dans la carrière du progrès. Il est donc bien difficile de dire quel peuple se livra le premier au commerce. Cette branche de l'activité humaine a ses racines dans les âges les plus reculés, et nous ne possédons aucun document qui puisse nous servir de guide pour une semblable recherche. Ce qu'il y a seulement de certain, c'est que dès le début de la période historique on trouve le commerce pratiqué de pays à pays, de peuple à peuple, d'une manière plus ou moins étendue. L'Inde et la Chine possèdent à cet égard des traditions fort anciennes, et de récentes découvertes prouvent que l'Assyrie et l'Egypte n'étaient pas moins avancées. Il est évident que le luxe monumental, dont les ruines de leurs cités et de leurs palais nous offrent tant de vestiges n'aurait pu se développer sans le secours d'un essor commercial assez grand. On en doit conclure que diverses contrées de l'Asie et de l'Afrique trafiquaient ensemble longtemps avant que les Phéniciens eussent commencé leurs expéditions aventureuses. Ce furent ceux-ci qui donnèrent l'impulsion au commerce maritime; leur exemple trouva bientôt d'habiles imitateurs chez les Grecs, dont le génie moins exclusivement mercantile sut poursuivre à côté du gain matériel des satisfactions d'un ordre plus élevé. Leurs voyages exploités dans l'intérêt de la science contribuèrent sans doute au vif éclat que répandit la civilisation de la Grèce; mais le commerce en lui-même ne jouait encore qu'un rôle secondaire : il était regardé comme un moyen plutôt que comme un but; ses opérations

se renfermaient dans des limites assez restreintes, et quand la puissance romaine domina le monde, il eut pour unique mission de satisfaire les besoins et les fantaisies de la métropole. C'est donc seulement de l'ère moderne que date son véritable essor. Il coïncide avec la révolution sociale opérée par l'établissement du christianisme. Après la chute de l'empire romain, l'Europe sembla retomber dans la barbarie; mais du sein de ce chaos ne tardèrent pas à surgir les éléments d'une vigueur nouvelle et féconde en résultats bienfaisants. L'esprit humain reçut des circonstances l'élan le plus salutaire. L'invention de l'imprimerie et la découverte de l'Amérique vinrent ouvrir un vaste champ à son activité. Dès lors, les entreprises mercantiles prirent toujours plus d'extension, et l'on comprit que dorénavant le commerce allait être l'une des principales sources de la puissance nationale. C'est à lui que les peuples modernes doivent leurs plus belles conquêtes; il tend sans cesse à les rapprocher, à les détourner de la guerre, il se fait le civilisateur du monde, et favorise partout les institutions libres nécessaires à sa prospérité. M. Scherer montre que chez les différentes nations le mouvement commercial fut toujours en rapport proportionnel avec le degré de liberté dont elles jouissent. Ainsi l'Espagne et le Portugal, pays despotiques, ont promptement perdu leur ancienne splendeur commerciale, tandis que la constitutionnelle Angleterre s'est élevée au premier rang et s'y maintient. Les autres Etats de l'Europe présentent plus ou moins le même spectacle. Chacun d'eux est pour l'auteur l'objet d'une étude approfondie, et ses intéressantes recherches le conduisent à reconnaître que partout où le commerce a prospéré, les lettres, les sciences et les beaux-arts ont fleuri, que les peuples les plus commerçants, les plus industrieux, les plus riches, sont aussi les peuples les plus éclairés. C'est dire assez l'importance d'un semblable travail, dans lequel on voit comment se développèrent les forces nationales, et quels précieux services le commerce a de tous temps rendus à la civilisation. Les nombreuses notes dont la traduction est enrichie, complètent l'ouvrage et rectifient quelquefois les idées émises par l'auteur, ou du moins mettent en présence l'opinion contraire, de sorte que chaque lecteur puisse comparer et juger. La préface de M. Richelot est un morceau remarquable qui signale avec beaucoup de sagacité les phases principales de l'histoire du commerce depuis son origine jusqu'à nos jours, ainsi que les brillantes perspectives ouvertes à son avenir par le génie du dix-neuvième siècle.

Histoire de Bienne (Geschichte der Stadt Biel und ihres Panner-Gebietes), par le docteur C.-A. Blœsch. Six livraisons, formant trois volumes, avec cartes, plans et dessins.

Bienne est une ville peu considérable du canton de Berne; et cependant l'histoire de cette cité mérite d'être annoncée. Elle le mérite, parce qu'elle est un modèle de l'intérêt que l'histoire peut retirer de recherches approfondies sur un espace donné, si limité soit-il. C'est la médecine qui a conduit M. Blœsch, frère du landammann de ce nom, à l'étude de l'histoire. Hyppocrate lui avait appris l'importance, pour la médecine, de connaître la constitution physique des lieux où il exerce son art, et c'est ainsi qu'il se trouva amené à dépouiller les milliers d'actes que renferment les archives de sa ville natale et des contrées environnantes. De ce travail est sorti un tableau, resserré sans doute, mais toujours vrai, toujours l'image fidèle, vivante et colorée du siècle auquel il appartient, et qui, sur plus d'un point, jette sur l'histoire de la patrie suisse une lumière nouvelle.

V.

De la république des Etats-Unis de l'Amérique du Nord, par M. de la Gracerie. Paris, 1857; 1 vol. in-8° : 4 fr.

La situation actuelle des Etats-Unis préoccupe vivement tous les amis du régime républicain. Il est évident que l'Union américaine entre dans une crise menaçante qui peut produire les plus funestes résultats. D'une part les tendances démocratiques poussées à l'extrême, de l'autre la question de l'esclavage semblent concourir également à rompre le lien fédératif dans lequel résident sa force et sa prospérité. De plus, le flot de l'émigration lui amène sans cesse des éléments étrangers qui sont pour elle une source d'embarras. L'action de ces diverses causes se fait sentir depuis quelque temps d'une manière inquiétante. Chaque élection est marquée par l'hostilité croissante des partis, et leur lutte devient de plus en plus vive. Jusqu'ici pourtant la paix du pays n'avait point paru compromise ; on se plaisait à croire la jeune république assez vigoureuse pour résister aux tentatives anarchiques. Mais plusieurs circonstances récentes ont dissipé bien des illusions à cet égard, et tous ceux qui s'intéressent aux destinées de l'Amérique sentent le besoin de mieux connaître ses mœurs, ses institutions et les garanties sur lesquelles repose sa liberté. Il importe d'ailleurs d'éclairer le public sur les véritables conséquences de l'émi-

gration, sur les conditions qu'imposent, soit les lois, soit les habitudes américaines. C'est là le but principal que s'est proposé M. de la Gracerie; il veut prémunir contre les dangers d'un enthousiasme irréfléchi. Son livre offre, en effet, un tableau peu séduisant. Quoiqu'il rende hommage au génie national des Américains, à leur activité féconde, à leur énergie, au merveilleux développement de leur république, il ne paraît pas avoir confiance dans la durée d'un semblable état de choses. Suivant lui la constitution américaine ne mérite point les éloges dont elle a souvent été l'objet; loin de favoriser l'essor des Etats-Unis, c'est elle au contraire qui a créé les plus grands obstacles, et qui renfermait dans son sein tous les germes de discorde qu'on voit se développer aujourd'hui. Son vice radical est de laisser libre carrière aux instincts démagogiques. M. de la Gracerie lui attribue une influence déplorable contre laquelle le peuple a dû constamment lutter, mais qui finira par rendre ses efforts inutiles. Au lieu de mœurs vraiment républicaines, il trouve aux Etats-Unis beaucoup d'égoïsme, des partis violents, de nombreux abus dans toutes les administrations, une absence complète de bonne foi et de dignité dans l'exercice de la souveraineté populaire. On l'accusera sans doute d'exagération; cependant les faits qu'il cite ne peuvent être contestés, et de tels exemples qui se multiplient chaque jour semblent annoncer, en effet, la ruine prochaine de l'Union. Ce sont les excès de la démocratie, auxquels il n'existe d'autre contre-poids que l'intensité du sens moral. Or celui-ci sera-t-il assez fort pour résister avec succès. Là est toute la question. Notre auteur en désespère. Ses craintes sont fondées sur des impressions personnelles dont la valeur exacte ne saurait être bien jugée par ceux qui n'ont pas eu comme lui l'occasion d'étudier de près le peuple américain. Non-seulement il redoute les divisions politiques, mais encore la prospérité matérielle lui semble assise sur des bases peu solides. Un trait le frappe surtout, c'est la précipitation apportée dans les travaux publics: point de surveillance, point de responsabilité, aucun respect pour la vie humaine. Chemins de fer, bateaux à vapeur, usines se construisent à la hâte, se font une concurrence acharnée, et quand il en résulte des catastrophes, la justice n'intervient le plus souvent que pour la forme. Les coupables échappent, en général, par une fuite momentanée, ou bien achètent leur acquittement. M. de la Gracerie accuse de vénalité les tribunaux, ainsi que le régime tout entier, à partir du suffrage universel, auquel sans cela, dit-il, les deux tiers des électeurs

ne prendraient aucune part. Le reproche est bien grave, et nous croyons que les deux ou trois cas cités par l'auteur ne sauraient suffire à le prouver. Evidemment il se laisse un peu trop dominer par son désir de mettre le public en garde contre l'attrait de l'émigration. Il ne tient pas assez compte de l'élément moral et religieux qui joue encore un grand rôle chez le peuple des Etats-Unis; il oublie les bienfaits de la liberté, pour ne faire ressortir que ses travers. Les périls sont imminents, cela n'est pas douteux; mais l'Amérique ne manque pas de ressources et si peut-être un déchirement devient inévitable, du moins on a tout lieu de compter sur l'avenir de cette nation pleine de sève et de vigueur. M. de la Gracerie expose d'une manière très-complète les divers symptômes précurseurs de l'orage. C'est un pessimiste, mais son livre renferme une foule d'observations intéressantes, de détails curieux et de données instructives. Il forme en quelque sorte la contre-partie de celui publié récemment par M. W. Rey. Ces deux ouvrages écrits à des points de vue très-différents, contribueront par leur contraste à faire mieux comprendre la situation actuelle des Etats-Unis.

MÉMOIRES SUR L'ITALIE, par Joseph Montanelli, traduction de Fr. Arnaud. Paris, 1857; 2 vol. in-12 : 7 fr.

M. Joseph Montanelli a joué un rôle important dans les dernières révolutions d'Italie; c'est un ex-président du conseil des ministres, un ex-triumvir du gouvernement provisoire toscan. Il se trouve donc aujourd'hui assez bien qualifié pour écrire l'histoire de cette curieuse époque. La Toscane occupe naturellement la place principale dans son livre, qui débute par un exposé des vues politiques du gouvernement de ce petit État, à partir de 1814. On y voit le germe révolutionnaire naître et se développer sous l'influence de l'active propagande dont Mazzini était déjà le chef. C'est grâce aux efforts de cet infatigable agitateur que les sociétés secrètes finirent par enlacer dans leurs liens mystérieux presque toute la jeunesse italienne. Montanelli, sans être un de ses fervents adeptes, ne put résister à l'entraînement général. Il se fit, comme tant d'autres, conspirateur permanent, et prit plus ou moins part aux diverses tentatives qui ont précédé la grande insurrection de 1848. Ses mémoires renferment à ce sujet des détails fort intéressants, qui répandent une vive lumière sur les tendances, les illusions et les fautes du parti libéral italien. L'effet du tableau nous paraît en somme peu favorable à l'Italie. Malgré

les efforts de l'auteur, il en ressort une confusion d'idées et d'intérêts qui s'entrechoquent sans aucun profit pour la cause de la liberté. Ce sont toujours les mêmes espérances chimériques suivies des mêmes déceptions. Une jeunesse ardente, exaltée, aussi remarquable par son développement intellectuel que par ses nobles sentiments, se lance avec témérité dans des entreprises impossibles qui ont pour issue l'exil, la prison ou l'échafaud, et le peuple assiste aux répétitions de ce drame en simple spectateur. Les sympathies ne manquent pas, mais elles ne produisent guère que de vaines démonstrations. Ce sont de pompeux discours, de brillantes parades, des protestations sans nombre, et point d'entente, point d'accord; au lieu de concerts, des charivaris dans lesquels chacun crie à tue-tête sa chanson, sans s'inquiéter de celles des autres. M. Montanelli n'épargne pas plus ses collègues que ses adversaires. Il laisse voir tous les dissentiments qui régnaient entre les chefs du parti libéral italien, et nous fait ainsi très-bien comprendre la cause de ses continuels revers. Mais il semble n'y pas attacher beaucoup d'importance. A ses yeux la nationalité italienne ne peut renaître que par le triomphe complet de la démocratie, et la défaite des partis modérés a l'avantage de frayer le chemin en simplifiant la question. Loin d'être découragé par tant d'essais malheureux il rêve encore l'Italie républicaine, et se persuade qu'une pareille entreprise présenterait les plus belles chances de succès et de durée. On aura de la peine à partager sa confiance, surtout après avoir lu l'histoire de la révolution de 1848. Evidemment la grande majorité du peuple italien n'est point préparée pour ce changement de régime. Les idées démocratiques fermentent chez quelques esprits cultivés dont le courage téméraire n'obtient, en général, de la foule qui les contemple, que des applaudissements lorsqu'ils réussissent et des larmes lorsqu'ils succombent. Sans doute le dévouement de plusieurs d'entre eux a jeté de l'éclat sur la cause qu'ils défendent; mais cela ne suffit pas pour démontrer qu'un gouvernement populaire soit possible ni désirable chez une nation depuis si longtemps privée d'indépendance et de liberté. En jugeant même d'après le livre de M. Montanelli, on n'entrevoit d'autre perspective que l'anarchie. Les récriminations auxquelles il se livre donnent une idée de ce que seraient les rivalités ambitieuses qui suivraient le triomphe. Chacun voudrait faire prévaloir ses vues, réaliser ses utopies, et la philosophie spéculative ou le mysticisme religieux des révolutionnaires italiens échoueraient infailliblement contre les écueils de la pratique.

Journal de la femme d'un missionnaire dans les prairies de l'ouest aux Etats-Unis, traduit de l'anglais par Mlle Rilliet-de Constant. Genève, E. Beroud, 1857; 1 vol. in-12.

Ce journal, écrit très-simplement, offre le tableau des privations et des fatigues auxquelles sont exposés les missionnaires. C'est un récit vrai, dit la traductrice, dont le but est de réveiller le zèle et la charité des Eglises en faveur des ouvriers qu'elles envoient dans des contrées lointaines et nouvellement habitées. On y trouve, en effet, le récit d'une vie fort pénible, supportée avec beaucoup de courage et de résignation. Mais l'auteur nous semble manquer de vues élevées: ses observations portent, en général, sur de petits détails de ménage qui n'ont guère d'intérêt La cuisine du missionnaire tient un peu trop de place dans ces notes, et forme un étrange contraste avec la ferveur pieuse dont elles sont empreintes. Quoique l'absence de confort et les difficultés matérielles doivent sans doute être grandes chez le pasteur d'une colonie naissante, ce ne sont pourtant que des objets bien secondaires dans l'œuvre à laquelle il se dévoue. On aimerait mieux un aperçu de l'état moral des habitants, de l'influence exercée par le missionnaire, et des résultats qu'ont obtenus ses efforts. Ce serait là, selon nous, le véritable moyen de stimuler le zèle des Eglises, en leur montrant l'utilité de l'entreprise qu'il s'agit de soutenir. Du reste les sentiments exprimés par l'auteur sont tout à fait dignes de sympathie et décèlent un cœur humble, plein de foi et de charité.

SCIENCES MORALES ET POLITIQUES.

Recherche de la méthode qui conduit à la vérité sur nos plus grands intérêts, avec quelques applications et quelques exemples, par Ch. Secrétan. Neuchâtel, Leidecker, 1857; 1 vol. in-12.

Sous ce titre l'auteur a réuni plusieurs fragments publiés par la Revue de théologie de Strasbourg. Ce sont des essais de philosophie religieuse, empreints d'un esprit large et fécond. Rejetant les vues systématiques, M. Secrétan s'attache à démontrer que la conscience et la raison sont deux guides indispensables pour la recherche de la vérité. Il combat tour à tour le scepticisme, l'autorité, la philosophie même qui, malgré les éminents services qu'elle peut rendre, ne lui paraît pas suffire seule. Sa méthode lui sert à tracer les premiers linéaments d'une apologie du christianisme,

et, comme exemple des avantages qu'elle présente dans l'application, il donne les diverses pièces de la discussion soulevée par un travail de M. Ed. Scherer sur le péché. Ces débats sont très-remarquables, quoiqu'ils n'offrent sans doute point encore la solution définitive du problème. Dans cette espèce de tournoi théologique, d'habiles champions ont rompu plus d'une lance, mais la victoire reste indécise, parce qu'en de semblables questions il est impossible d'arriver à la certitude et surtout de la rendre évidente pour tous. M. Secrétan le reconnaît lui-même : « Au bout de tous les sentiers, dit-il, nous trouvons les contradictions de notre ignorance. » Mais l'homme possède en lui le besoin de chercher la vérité, le désir impérieux de la découvrir. Or, ce germe n'a pas été déposé sans but dans son âme, et quand il s'efforce de le développer il remplit assurément l'une des plus nobles tâches de sa destinée. L'indifférentisme à l'égard des intérêts spirituels ne saurait conduire qu'à la décadence de l'état social. Ce ne sont pas les perfectionnements matériels qui sauveront le monde, ils tendraient même bientôt à disparaître sans le secours de l'intelligence qui les a produits, et qui doit être entretenue saine et vigoureuse si l'on veut qu'elle en produise de nouveaux. Ainsi que le remarque M. Secrétan : « Les croyances religieuses n'ont pas seulement formé l'art, la langue et la littérature, elles sont à la base de toutes les créations historiques, elles ont présidé visiblement à l'organisation des sociétés. » Pourquoi donc notre siècle se prétendrait-il apte plus qu'un autre à se passer d'elles? Ne renferme-t-il pas au contraire des éléments de dissolution dont l'activité menaçante exige d'énergiques remèdes ; et pour conjurer ce péril où l'homme puisera-t-il la force voulue si ce n'est en Dieu? L'écrivain qui, dégagé des préoccupations du jour, poursuit patiemment ses études sérieuses dans le domaine de la pensée accomplit une œuvre méritoire. Il empêche la flamme de l'esprit de s'éteindre, et les semences qu'il jette au vent rencontreront tôt ou tard un sol favorable sur lequel on les verra germer, croître, fleurir et porter des fruits excellents.

QUELQUES BONNES PENSÉES, par la traductrice du vieil Humphrey. Lausanne, J. Duret-Corbaz, 1857; in-12.

« Mon Dieu ! sans la pensée du ciel, que d'existences inutiles dans ce monde, tant pour soi-même que pour les autres! Vie de souffrances de cœur, d'amour-propre blessé, de coups d'épingles ! »

Cette réflexion extraite du volume que nous annonçons ici en indique

assez bien la tendance et la portée. L'auteur a voulu montrer l'importance de la religion dans les diverses circonstances de la vie. C'est un observateur ingénieux qui ne manque pas de finesse dans sa manière de juger les penchants du cœur et les petits mobiles de nos actions. Ses remarques sont, en général, pleines de bon sens; on y rencontre même çà et là quelques traits assez piquants par leur originalité. Nous citerons par exemple celle-ci : « Les pelotes, je vous le confesse, ont ma sympathie, car je connais peu de familles qui n'aient pas un membre souffre-douleur, sorte de pelote vivante, laquelle, parfois irritée au delà de la patience humaine, se change au grand étonnement de ses épingles-bourreaux en une sorte de hérisson. » A de semblables maux la résignation chrétienne est le seul remède efficace, comme pour beaucoup d'autres misères qui font de la vie humaine une perpétuelle épreuve, mais doivent être ainsi tournées au profit de notre âme. C'est là l'enseignement que l'auteur s'est proposé de mettre en évidence par des applications tout à fait usuelles. L'esprit et le cadre du livre sont excellents; l'exécution seule laisse à désirer. Dans un livre de ce genre la forme n'est pas indifférente, le charme du style rehausse beaucoup la valeur du fond; les bonnes pensées ont besoin d'être bien dites, pour produire tout leur effet. Nous regrettons que l'auteur ait parfois un peu négligé cet accessoire qui aurait donné certainement plus d'attrait à la lecture de son petit ouvrage.

LES PHILOSOPHES FRANÇAIS DU DIX-NEUVIÈME SIÈCLE, par H. Taine. Paris, 1857; 1 vol. in-12: 3 fr. 50 c.

Laromiguière, Royer-Collard, Maine de Biran, Cousin, Jouffroy, tels sont les philosophes auxquels est consacré ce volume. M. Taine passe en revue leurs idées, et les critique avec beaucoup de vivacité. Il leur accorde de l'esprit, du talent, de l'éloquence, mais les regarde comme de pauvres philosophes, qui manquent à la fois d'invention et de vigueur originale. Laromiguière seul lui paraît digne de quelques éloges, encore n'est ce que comme étant l'écho de Condillac. Maine de Biran et Victor Cousin sont, au contraire, ceux qu'il ménage le moins, car il témoigne un certain respect pour Royer-Collard et Jouffroy, tout en démolissant leurs systèmes. Toute la philosophie française de notre époque semble n'avoir à ses yeux aucune valeur sérieuse. Ce sont des élucubrations plus ou moins élégantes, qui ne prouvent rien et n'enseignent rien. Evidemment M. Taine appartient à l'école du dix-huitième siècle, dont l'arme favorite

était le scepticisme railleur. On ne peut pas dire s'il est matérialiste, ou panthéiste, ou déiste. Ce qui ressort plus clairement de son livre, c'est qu'il n'aime pas les philosophes du dix-neuvième siècle, et nous sommes tentés de croire qu'il a peu de goût pour la philosophie elle-même. En effet, ses attaques dirigées contre le spiritualisme et l'éclectisme ont un ton d'ironique dédain qui n'annonce pas beaucoup de vénération pour le travail de la pensée. Il fait de la satire amusante plutôt que de la critique profonde et sérieuse. Pour lui, Maine de Biran n'est qu'un rêveur presque visionnaire, et Cousin un adroit compilateur, mais léger, superficiel et sans mérite original. Ce dernier surtout sert de but à ses traits les plus mordants. Ici M. Taine se montre censeur impitoyable, et sa férule n'épargne ni le savoir, ni le beau style, ni les tendances élevées de l'illustre écrivain. C'est une exécution fort injuste, qui nous semble offrir le cachet de l'animosité personnelle plutôt que celui d'un jugement impartial et droit. Nous croyons que la plupart des lecteurs en seront désagréablement frappés, d'autant plus qu'après avoir ainsi pulvérisé l'éclectisme dans la personne de son principal représentant, M. Taine met à la place un système qui ne brille ni par l'élégante clarté de l'exposition, ni par la profondeur ou la nouveauté des idées.

SIMPLE COMMENTAIRE SUR LA VIE DE N.-S. JÉSUS-CHRIST, puisé dans les quatre Évangiles, traduit de l'anglais de lady Wake, par Mlle de Chabaud-Latour; 1er volume; le second n'a pas encore paru. Un volume grand in-8 de 410 pages; chez Lafontaine et Vulliemin: 5 fr.

Ce commentaire a été particulièrement destiné par son auteur au culte domestique et à l'usage des personnes qui dirigent des écoles du dimanche. L'auteur et le traducteur se sont donc appliqués à le rendre le plus clair et le plus simple possible. Ils ont évité toute expression qui ne serait pas généralement comprise. Ils ont multiplié les exemples pris dans la vie domestique et journalière. Ce n'est pas que, pour être mis à la portée des moins instruits, ce livre soit écrit sans élégance; il suffit de dire qu'il est traduit par la personne à qui nous devons la traduction des ouvrages de Jean Newton et des pensées d'Adams, pour rassurer à cet égard; ce n'est pas qu'il doive intéresser moins les personnes instruites; car il est plein d'expérience chrétienne, et l'on respire à toutes les pages l'amour de l'Evangile. V.

DU LOUAGE D'INDUSTRIE, du mandat et de la commission en droit romain, dans l'ancien droit français et dans le droit actuel, par J.-J. Clamageran. Paris, Aug. Durand, 1856; 1 vol. in-8 : 7 fr.

Les dispositions légales à l'étude desquelles est consacré ce volume ont une importance considérable pour l'industrie et le commerce. Elles en régissent les rapports les plus compliqués, ceux qui donnent lieu le plus fréquemment à des contestations et à des procès. Le louage d'industrie, contrat par lequel l'une des parties s'engage à faire quelque chose pour l'autre, moyennant un certain prix que celle-ci s'oblige à lui payer, concerne les domestiques, les ouvriers, les apprentis, les matelots, les remplaçants militaires et beaucoup d'autres personnes. Il comprend aussi les entreprises de transports, et celles sur devis et marchés. Le mandat et la commission se rattachent plus spécialement aux opérations commerciales, dont ils forment une des parties les plus importantes. Les obligations des mandataires et des mandants, celles des commissionnaires et des commettants, présentent de nombreuses difficultés, sur lesquelles même les jurisconsultes ne sont pas toujours d'accord. On sent donc l'utilité d'un commentaire où sont discutées avec clarté les interprétations diverses de la loi. M. Clamageran s'est acquitté de cette tâche d'une manière très-complète et très-remarquable, qui a fait couronner son travail dans le concours ouvert par la faculté de droit de Paris. Exposant tour à tour les trois législations romaine, française ancienne et française actuelle, il fournit les éléments d'une étude comparative éminemment féconde, et les connaissances pratiques dont il fait preuve ajoutent encore au mérite de son livre. D'ailleurs, les dispositions légales qui s'y trouvent passées en revue touchent aux plus graves intérêts de la société. Elles peuvent, en quelque sorte, servir à constater les progrès de la civilisation. Ainsi que le dit l'auteur en terminant : « On reconnaîtra que leur but suprême et leur résultat final, c'est de mettre au service de chacun les aptitudes de tous, et au service de tous les aptitudes de chacun, c'est de protéger en tous lieux les intérêts des absents, c'est d'étendre de plus en plus la sphère de l'activité humaine, et de présider, en quelque sorte, à ce développement gigantesque du commerce et de l'industrie, dont nous admirons sans cesse les prodiges, et qui est, à coup sûr, une des plus belles gloires du dix-neuvième siècle. »

De la portion de biens disponible et de la réduction, par C.-J. Beautemps-Beaupré. Paris, A. Durand, 1856; 2 vol. in-8 : 14 fr.

Les dispositions du code, commentées par M. Beautemps-Beaupré, forment l'un des chapitres les plus ardus et les plus compliqués de la législation qui règle les héritages. Elles ont été souvent l'objet de discussions approfondies, et de nombreux arrêts prouvent combien sont fréquentes les contestations qu'elles soulèvent. Il était en effet impossible au législateur de prévoir tous les cas qui se présenteraient, surtout par suite de mariages entre les conjoints ayant déjà des enfants et se trouvant sous l'empire de contrats antérieurs qui restreignent plus ou moins la part de biens dont ils sont aptes à disposer. On comprend quelles difficultés peuvent surgir de complications semblables, et combien il importe surtout de sauvegarder les intérêts des enfants du premier lit, qui risqueraient souvent d'être sacrifiés à ceux des nouveaux venus. S'il est vrai, comme l'a dit un jurisconsulte que « toujours les seconds mariages, comme les enfants avides et dissipateurs d'un père économe, dévorent la substance du mariage précédent, » les garanties ne sauraient être trop multipliées contre un résultat si désastreux. Quoi qu'il en soit, du moins convient-il que toutes les questions relatives à cette matière soient élucidées d'une manière aussi complète que possible. C'est ce que M. Beautemps-Beaupré s'est proposé de faire dans le remarquable travail que nous annonçons ici. Nous empruntons à sa préface l'aperçu suivant de la méthode qu'il a suivie et des points principaux qu'il traite : « J'ai divisé ce traité en deux parties, correspondant à peu près aux deux sections du chapitre III du titre des *Donations entre vifs et des testaments*.

« Dans la première, j'expose les règles relatives au calcul de la quotité disponible.

« Après avoir, dans un premier chapitre, retracé sommairement l'histoire du droit de disposer dans le droit romain et dans l'ancien droit français jusqu'au code Napoléon, j'examine dans les chapitres suivants : 1° quelle est la nature de la réserve sous le code Napoléon, à quel titre elle est attribuée à ceux qui y ont droit, et quels sont ceux qui doivent figurer dans les calculs qui y sont relatifs ; 2° quelle est la quotité disponible lorsqu'il y a des descendants légitimes ou naturels ou des ascendants ; 3° quelle est la quotité disponible entre époux, selon qu'il y a ou non des enfants d'un premier mariage, et dans quels cas les donations faites entre époux

sont nulles; 4° comment se distribue la quotité disponible, lorsque le défunt a fait des libéralités au profit de son conjoint et au profit d'étrangers; 5° quelle est la quotité de biens dont le mineur peut disposer.

» La seconde partie est consacrée à l'examen des règles suivant lesquelles doit se faire la réduction des libéralités excessives. J'aurai alors à rechercher: 1° quelles personnes peuvent demander la réduction des donations et des legs, ou en profiter; 2° comment se forme la masse sur laquelle se calcule la quotité disponible, et à quelles conditions les héritiers peuvent s'affranchir des dispositions excessives en usufruit par l'abandon de la quotité disponible; 3° si la réserve peut être grevée de quelques charges; 4° comment s'imputent les libéralités faites par le *de cujus*, soit par préciput, soit en avancement d'hoirie; 5° dans quel ordre et de quelle manière s'opère la réduction; 6° quels sont les effets de la réduction; 7° quelles fins de non-recevoir peuvent être opposées à la demande en réduction; et 8°, quel est l'effet des lois nouvelles sur les libéralités antérieures à leur promulgation. »

LA FAMILLE CHRÉTIENNE, sermons par E. de Pressensé. Paris, Meyrueis, et Cie, 1856; 1 vol. in-8.

La famille, cet élément indispensable de toute société humaine, a reçu du christianisme une consécration nouvelle. Elle lui doit de s'être élevée bien au-dessus de ce qu'elle était dans le monde païen, et même chez le peuple juif. Sous l'influence de la doctrine évangélique, le pouvoir paternel a perdu son ancienne rigueur; l'amour, le support, la piété ont adouci les relations de la famille et développé dans son sein une liberté plus favorable au perfectionnement moral. Le lien conjugal a pris un caractère religieux qui l'a sanctifié. Mais cette nouvelle sanction implique des devoirs nouveaux aussi: l'homme, en se plaçant sous la protection divine, contracte l'obligation étroite de s'en montrer digne par ses continuels efforts pour marcher dans le sentier de la vertu, pour donner à tous les siens l'exemple d'une vie conforme aux préceptes de l'Évangile. Le but qu'il doit poursuivre est de former une famille vraiment chrétienne, toujours prête à glorifier Dieu, dans la misère comme dans l'opulence, dans la douleur comme dans la joie. C'est là ce que M. de Pressensé fait ressortir avec une éloquence persuasive, bien propre à produire de bons fruits. Pour lui, « servir Dieu dans la famille, c'est chercher à le glorifier par ces relations si précieuses, si douces, avant d'y chercher son propre

bonheur ; c'est donner à la famille un but noble, élevé, qui soit en dehors de nous ; c'est reconnaître que, pas plus que l'individu, elle ne doit vivre pour elle-même, mais que sa fin et sa destination sont en Dieu. » De cette simple définition découlent une foule de conséquences, dont il expose très-nettement l'effet salutaire ainsi que l'utilité pratique. Après avoir établi de cette manière quel est, au point de vue chrétien, le principe dominant de la vie de famille, il en montre les applications dans ses relations diverses, traitant tour à tour du mariage, de l'éducation, des rapports des enfants et des parents et de ceux des maîtres et des serviteurs. C'est la matière de ses cinq premiers sermons ; les deux derniers sont consacrés à la famille dans les grandes circonstances de la vie humaine, dans la prospérité et dans le deuil.

La prédication de M. de Pressensé se distingue par des qualités remarquables. Elle s'adresse à l'intelligence non moins qu'au sentiment, et nous paraît convenir surtout à la classe éclairée. Fortement empreint d'orthodoxie, son christianisme ne méprise pas les lumières du siècle ; il cherche plutôt à se les approprier en soumettant les principales questions du jour au critère de la doctrine évangélique.

SCIENCES ET ARTS.

LA TERRE ET L'HOMME, ou aperçu historique de géologie, de géographie et d'éthnologie générales, pour servir d'introduction à l'histoire universelle, par Alfred Maury. Paris, 1857 ; 1 gros vol. in-12 : 5 fr.

Ce volume, destiné à figurer en tête de l'histoire universelle publiée sous la direction de M. Duruy, renferme l'ensemble des données que peut aujourd'hui fournir la science, en ce qui concerne la formation de notre globe, les révolutions diverses qu'il a subies, les minéraux, les végétaux et les animaux qui se trouvent répandus à sa surface, la distribution des races humaines, leurs langues, leurs religions primitives, la constitution de la famille et les premiers besoins de l'homme. Sur tous ces points, la plupart des traités de géographie ne donnent guère que des aperçus très-insuffisants, et se contentent de renvoyer aux ouvrages spéciaux, soit pour se dispenser d'en faire l'analyse, soit peut-être aussi pour ne pas aborder certaines questions épineuses. Ce sont pourtant des notions indispensables à quiconque veut se mettre au courant des études modernes. Il serait bien impossible de passer complétement sous silence les savantes explorations

dont, surtout depuis le siècle dernier, les origines de la terre et de ses habitants ont été l'objet. Pourquoi donc n'en pas présenter les principaux résultats, sinon comme des faits positifs, du moins comme des hypothèses qui méritent d'être examinées? S'ils paraissent quelquefois être en désaccord avec les récits bibliques, doit-on craindre une discussion sérieuse, approfondie, n'ayant d'autre but que la recherche de la vérité? Nous ne le pensons pas. Il nous semble, au contraire, que la foi ne peut que gagner au contact de la science, dont les découvertes ont même contribué plutôt à confirmer les traits essentiels de la Genèse. D'ailleurs l'exposé scientifique de M. Maury est plein de tact et de mesure. Il fait preuve d'une vaste érudition, qui n'admet rien à la légère et puise toujours aux meilleures sources. La simple liste des ouvrages qu'il a consultés, forme douze pages à deux colonnes, imprimées en très-petits caractères. C'est une bibliothèque nombreuse et parfaitement choisie, dans laquelle figurent les principales publications relatives aux diverses branches suivantes: ensemble des sciences physiques; astronomie et météorologie; chimie, minéralogie, géologie, métallurgie, botanique, zoologie et paléontologie; ethnologie générale; ethnologie spéciale; archéologie; géographie générale; géographie de l'Europe, de l'Asie, de l'Afrique, de l'Amérique, de l'Océanie; voyages autour du monde et aux régions polaires; linguistique et philologie comparée; langues de l'Europe et de l'Asie, de l'Afrique, de l'Amérique, de la Malaisie, de la Polynésie et de Madagascar; histoire des religions; institutions, lois et mœurs; enfin, auteurs orientaux qui méritent d'être consultés. On voit, par cette nomenclature, que M. Maury n'a pas reculé devant les recherches, et s'est imposé la tâche d'approfondir chacune des questions soulevées dans son livre. Se bornant en général à reproduire les opinions des auteurs les plus accrédités, il ne s'est permis d'y mêler ses propres vues que dans les chapitres consacrés à l'ethnologie et à la linguistique. Après un résumé clair et succinct des indices qui peuvent répandre quelque lumière sur la marche de la création, ainsi que sur les cataclysmes dont elle fut accompagnée, il décrit l'état actuel de la terre, sa configuration générale, et les phénomènes de différentes sortes dont elle est continuellement le théâtre. Ce tableau remarquable fait très-bien connaître ce qu'on peut appeler la vie de notre globe, les changements subits ou graduels qui s'opèrent à sa surface, les causes qui déterminent ses climats et les agents qui, sans cesse, modifient sa forme. Les productions naturelles des trois règnes sont successivement passées en revue selon leur distribution géographique, sujet fort intéressant, sur le-

quel M. Maury a su rassembler une foule de détails curieux, bien propres à captiver le lecteur. Mais on trouvera plus d'attrait encore dans la partie qui traite des races humaines, de l'origine des langues, de l'institution de la famille et de la société. L'auteur rentre ici dans le domaine de ses études favorites, et déploie une richesse de connaissances d'autant plus précieuse qu'elle est mise à la portée de tous, sans la moindre trace de pédanterie. *La terre et l'homme* est un excellent travail, dont le mérite sera certainement apprécié par tous ceux qui aiment l'instruction solide. Il porte le cachet d'une supériorité de talent et de savoir qu'on rencontre rarement dans les livres élémentaires.

L'ANNÉE SCIENTIFIQUE ET INDUSTRIELLE, ou exposé annuel des travaux scientifiques, des inventions et des principales applications de la science à l'industrie et aux arts, par L. Figuier. Paris, 1857 ; 1 vol. in-12 : 3 fr. 50 c.

M. Figuier se propose de publier à la fin de chaque année la revue des nouvelles découvertes de la science, envisagée surtout au point de vue de ses applications industrielles. C'est une heureuse idée, que le public accueillera certainement avec faveur. Aujourd'hui plus que jamais on éprouve le besoin de se tenir au courant des travaux scientifiques, dont les résultats intéressent tout le monde par leur influence directe, non-seulement sur le bien-être individuel, mais encore sur la puissance et la prospérité des Etats. A cet égard, la supériorité de notre époque est incontestable. Nous avançons rapidement sur la voie du progrès, la vie matérielle s'améliore sans cesse, et l'intelligence voit s'ouvrir devant elle une sphère d'activité toujours plus grande. On ne saurait donc méconnaître les avantages que peut offrir un résumé bien fait des principales inventions utiles, dues au concours du savant et de l'industriel, du chimiste ou du physicien et du simple artisan. Le succès obtenu par les précédents ouvrages de M. Figuier le prouve d'une manière assez frappante. Son *Exposition des découvertes modernes* compte déjà quatre éditions ; l'*Année scientifique et industrielle*, qui en forme la suite, ne sera sans doute pas moins appréciée. Elle présente en effet la même clarté, le même talent de style, et l'auteur y montre une aptitude remarquable à faire bien saisir le côté pratique des données fournies par la science. Il s'efforce de déterminer nettement la valeur réelle de chaque découverte, et sans entrer dans des discussions savantes qui ne seraient pas à la portée de tous ses lecteurs, il n'oublie

point la nécessité d'une critique judicieuse. Son unique but est de mettre le public à même d'apprécier les perfectionnements accomplis dans le domaine de l'industrie et des arts, ainsi que ceux sur la voie desquels les efforts ont quelque chance de se diriger avec succès. Possédant des connaissances non moins variées que solides, il traite avec une égale supériorité les nombreux sujets divers qui doivent nécessairement trouver place dans son livre. Il passe en revue les grands travaux du génie civil, les progrès de la météorologie, de la chimie, de la physique, les expériences et les observations qui peuvent intéresser l'hygiène publique, la médecine, la physiologie, les procédés ou les conquêtes dont l'agriculture s'est enrichie, enfin maintes inventions plus ou moins dignes d'être signalées à l'attention soit des manufacturiers et des industriels, soit des simples amateurs.

LE MONDE avant la création de l'homme ou le berceau de l'univers, par le Dr Zimmermann, traduit de l'allemand par MM. Hymans et L. Strens. Bruxelles 1857; 1 vol. in-8°, fig. : 8 fr.

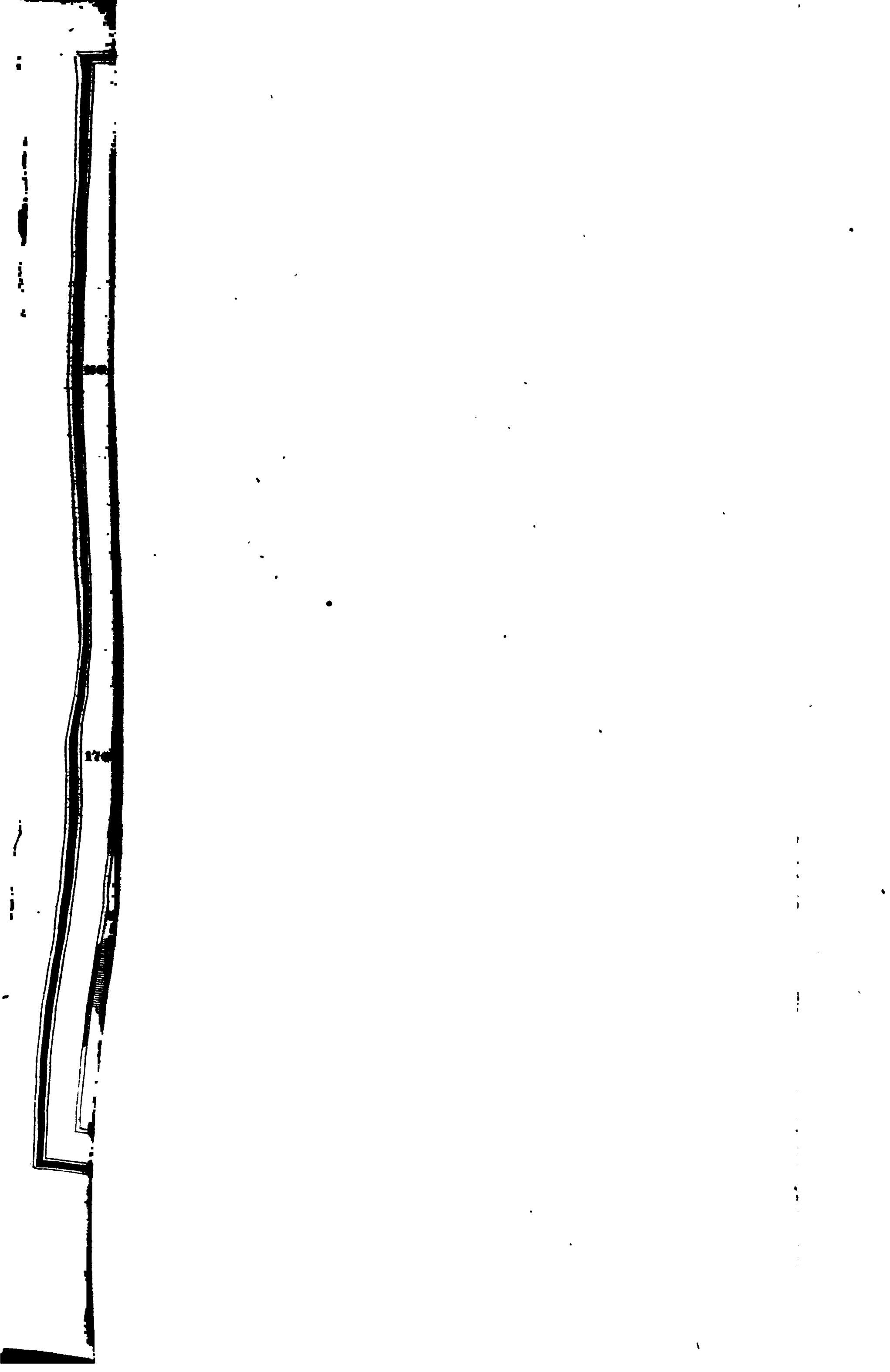
Le but de ce travail est d'offrir une histoire populaire de la création et des transformations du globe, c'est-à-dire de mettre à la portée du grand nombre les principaux résultats dus aux recherches des savants. Une pareille tentative nous semble un peu prématurée. La géologie n'est pas encore une science assez positive, assez complète surtout, pour se prêter facilement à ce genre d'exposition. Sans doute elle présente des faits très-curieux, bien propres à captiver l'intérêt, mais leur ensemble n'a fourni jusqu'à présent que des théories incertaines, ardues, qui pour être comprises demandent déjà de fortes études. Il nous paraît impossible de trouver dans son état actuel les éléments d'une histoire populaire de la création ; tout ce qu'on peut faire à cet égard c'est de signaler la concordance de quelques-unes de ses découvertes avec les principaux points du récit biblique. Or, M. Zimmermann a d'autres prétentions. Il veut suivre pas à pas l'œuvre du Créateur ou plutôt de la nature, car sa tendance incline vers le matérialisme. Se lançant dans les hypothèses avec l'ardeur d'une imagination allemande, il décrit l'origine des mondes et leurs révolutions successives comme s'il y avait assisté. C'est un rêve ingénieux, hardi, grandiose, mais fantastique et tout à fait inintelligible pour la masse des lecteurs. Suivant lui la puissance créatrice s'est manifestée par la gravitation universelle qui donna d'abord naissance à un immense

globe gazeux duquel se détachèrent des anneaux destinés à former les différents corps célestes par la condensation des parties de la matière dont ils étaient composés. Prenant ensuite la terre comme exemple, il essaie de retracer les phases successives de ce travail, dont la première période comprend le passage de l'état gazeux à l'état liquide, puis le refroidissement qui produit l'état solide, l'action de l'eau, le soulèvement des couches et les formations géologiques. La seconde période est celle de l'apparition des plantes et des animaux. La matière organique joue ici le principal rôle, car l'auteur admet la génération spontanée dans les premiers temps du moins. C'est une supposition commode pour son système, et si l'on objecte qu'elle est contraire aux lois de la nature, il répond que celles-ci ont pu changer une fois que la reproduction des espèces était assurée par d'autres moyens. Une telle manière de raisonner nous paraît peu scientifique. Elle laisse le champ libre à l'imagination, et permet de tout arranger suivant les exigences d'une théorie quelconque. Aussi M. Zimmermann en use-t-il assez largement. Il avance maintes hypothèses qui ne sont pas à leur place dans un ouvrage populaire, parce qu'elles peuvent contribuer à répandre des idées fausses ou du moins très-douteuses. Du reste son travail offre un tableau fort intéressant des phénomènes géologiques et fait bien connaître l'état actuel de la science. On y trouve de nombreux détails sur les formations secondaire et tertiaire, sur les modifications qu'a subies l'écorce terrestre, sur les volcans et les tremblements de terre.

DES ARTS GRAPHIQUES destinés à multiplier par l'impression, considérés sous le double point de vue historique et pratique, par F.-M.-H. Hammann. Genève et Paris, J. Cherbuliez, 1857; 1 gros vol. in-12: 5 fr.

Ce travail est le fruit de recherches immenses. Il offre, en effet, le résumé de toutes les inventions relatives aux arts graphiques depuis l'origine jusqu'à nos jours. M. Hammann a voulu dresser un inventaire complet des procédés imaginés par l'homme pour reproduire et fixer ses pensées à l'aide de l'écriture, du dessin ou de la gravure, et pour ne pas embrasser un champ trop vaste, il se borne aux arts qui ont pour but la reproduction d'un objet quelconque sur une surface plane, destinée à multiplier l'original au moyen de l'impression en couleur. Toutes les découvertes passées en revue dans ce volume appartiennent donc seulement

à la gravure ou à l'imprimerie. Mais leur nombre n'en est pas moins très-considérable. La gravure fut trouvée la première. Dès les temps les plus reculés l'homme employa ce moyen pour transmettre ses idées par des signes figuratifs, plus ou moins grossiers, tels que ceux qu'on a découverts sur les parois des cavernes de l'Australie, sur les rochers de l'Afrique australe et dans plusieurs contrées de l'Amérique. De tels vestiges prouvent que du moins ce mode barbare remplissait le but en ce qui concerne la durée. Aussi devint-il bientôt l'objet de nombreux perfectionnements. La récente exploration des ruines de Ninive prouve qu'à cet égard les peuples anciens avaient fait déjà de remarquables progrès. Ils gravaient soit sur les métaux, soit sur la pierre, et les ruines de leurs monuments sont en général couvertes d'une foule d'inscriptions. Chez les Grecs et les Romains, en particulier, la gravure prit un grand essor, mais comme art plastique et sans conduire à d'autres applications. C'est aux temps modernes qu'appartient l'imprimerie avec toutes les découvertes ingénieuses dont elle fut la source. Après avoir rappelé les longs tâtonnements qui précédèrent l'invention de Guttenberg, M. Hammann nous fait passer en revue les progrès de cet art merveilleux auquel la civilisation doit ses plus belles conquêtes. Il donne une foule de détails curieux sur la marche de la typographie depuis le quinzième siècle jusqu'à nos jours, sur les modifications apportées soit dans les presses à imprimer, soit dans la fonte des caractères, sur le polytypage destiné à rendre fixes les formes composées de lettres mobiles, sur l'impression polychrome aujourd'hui si perfectionnée, sur celle de la musique et des cartes géographiques, sur l'ectypographie enfin qui produit des livres à l'usage des aveugles. Traitant ensuite de la gravure en relief et de la gravure en creux, il expose les innombrables ressources que l'emploi de ces deux procédés a fournies aux arts graphiques. Des chapitres non moins étendus sont consacrés à la lithographie, à la zincographie, à la galvanoplastie et à l'héliographie. C'est un tableau très-complet où l'auteur n'a rien omis d'important, et qui, bien que sous la forme la plus concise, n'a point l'aridité d'une sèche nomenclature. Non-seulement il pourra rendre de précieux services aux artistes, mais encore il offre aux gens du monde une instruction fort attrayante.



BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE

DE GENÈVE.

JOURNAL DE M. MIERTSCHING

INTERPRÈTE DU CAPITAINE MAC CLURE.

(Suite et fin [1].)

Et nous de courir vers cet homme et de lui prendre les deux mains tout tremblants d'émotion. Nous voulions parler, témoigner notre joie, notre reconnaissance; le cœur était si plein qu'il n'en pouvait rien sortir. Alors le noir étranger nous mit au fait en quelques mots : c'était bien un Anglais, le lieutenant Pim. Il devait ce teint à la lampe allumée chaque nuit dans leur tente.

Et nos compagnons, quand la nouvelle leur arriva! Plus d'angoisses! Tous les maux semblaient à leur terme. Nous touchions aux côtes d'Angleterre! Guéris pour une heure, les malades sautèrent à bas de leur couche et se trouvèrent réunis sur le pont. C'était une surprise, une allégresse, un bourdonnement de bonheur. Jamais, peut-être, situation ne fut en un clin d'œil plus complétement changée. Cette scène ne sortira pas de ma mémoire. Je m'arrête, je sens que mes paroles ne sauraient absolument pas la décrire.

Chacun était suspendu aux lèvres de Pim; des actions de grâces montaient vers le ciel. Tous les cœurs étaient en haut.

Les hommes de Pim arrivèrent avec le traîneau; ce fut une nouvelle agitation, un nouvel échange de bienvenue, de salutations fraternelles.

Le calme rétabli, Pim recommença sa narration. En 1852,

[1] Voyez *Bibl. Univ.*, numéro de janvier 1857, page 53.

le gouvernement anglais envoya par le détroit de Davis, et toujours à la recherche de Franklin, cinq vaisseaux sous les ordres supérieurs de sir Edward Belcher.

L'*Intrépide* et le *Résolu* étaient commandés par ce même capitaine Kellet que nous avions, en 1850, connu dans le détroit de Behring. Ces deux vaisseaux se dirigeaient vers l'île Melville, tandis que sir Belcher, avec le *Bon Secours* et le *Pionnier* remontaient le canal Wellington. Le cinquième navire, l'*Etoile polaire*, laissé vers le cap Riley, à l'entrée même de ce canal, devait demeurer comme un dépôt, un lieu de refuge assuré pour les autres[1].

Kellet avait pris ses quartiers d'hiver dans la petite île Dealy, près de l'île Melville. De là il avait expédié diverses compagnies d'éclaireurs. L'une d'elles lui rapporta les nouvelles que Mac Clure avait déposées à la baie de Parry. Le capitaine Kellet aurait voulu envoyer bien vite un traîneau vers nous, mais les brouillards intenses, le froid rigoureux qui se succédèrent tout l'hiver ne le lui permirent pas.

Le 10 mars seulement, il put faire partir le lieutenant Pim avec quelques hommes d'élite. Ce voyage, excessivement pénible, dura 28 jours et se termina en nous rendant bien heureux.

8 *avril*. — Hier au soir, à l'heure même où nous étions dans la joie, mourait le premier homme que nous ayons perdu depuis notre départ, le canonnier Kerr. Pour lui aussi, ce jour était le jour de la délivrance, non-seulement parce qu'il souffrait depuis longtemps et d'une terrible manière du scorbut, mais parce qu'il connaissait son Sauveur, et se réjouissait d'aller auprès de Lui. Je l'avais souvent visité durant cette longue maladie, et nous étions devenus de bien bons amis.

Nous sommes entourés de préparatifs de départ, et chaque

[1] Pour bien comprendre la suite de la narration, le lecteur est prié de porter une attention particulière à la position des cinq navires. Il trouvera de nouveau la carte géographique à la fin de ce volume.

fois que nos regards tombent sur quelqu'un de ces objets, c'est une satisfaction nouvelle.

Maintenant, c'est M. Mac Clure qui veut aller lui-même jusqu'à l'île Dealy, et s'entendre sur la situation avec le capitaine Kellet.

9 *avril.* — M. Mac Clure est, en effet, parti ce matin avec le lieutenant Pim, nous laissant pour instruction à son lieutenant Creswell, au docteur Piers et à moi, de prendre dans huit jours la même direction, en emmenant avec nous nos deux pauvres fous et les 24 matelots malades. Il y a 50 milles allemands jusqu'à l'île Dealy[1]. Certes, la commission qu'on nous donne peut paraître épineuse, mais à côté du terrible voyage que nous allions entreprendre, tout est acceptable.

10 *avril.* — Nous venons de rendre les derniers devoirs au canonnier Kerr. Le cercueil, placé sur un traîneau, était recouvert de notre drapeau en guise de drap mortuaire.

Huit matelots le traînaient, et nous suivions tous en bon ordre.

Sur le bord de la fosse, on a lu la liturgie anglaise; puis les camarades de Kerr ont fait une décharge dans la tombe.

11 *avril.* — Je me prépare de nouveau au départ, mais pas plus que pour le voyage au fleuve Mackensie, nous ne pouvons emporter autre chose que l'absolu nécessaire. Mes minéraux, mes plantes séches, mes ustensiles et armes esquimaux, tout est soigneusement emballé. J'avais bien espéré obtenir au moins mes manuscrits, mais les injonctions du capitaine sont formelles.

13 *avril.* — Le matelot Ames est mort hier subitement, sa santé était délabrée, mais il ne gardait point le lit. — Nous sommes tous prêts à partir.

Les vociférations de Wynjatt, le plus agité de nos deux fous, sont terribles. J'appréhende notre voyage. Avec des hommes dans son état on est toujours en face de l'imprévu.

[1] Environ cent lieues.

14 *avril.* — Encore une mort! N'est-ce pas surprenant, après avoir essuyé pendant trois ans et demi tant de tempêtes et de périls de toute sorte, sans perdre un seul homme? Le matelot Boyle avait été installé comme garde-malade. Ne se sentant pas bien, il crut faire merveille en versant dans un verre les restes de trois ou quatre potions, et en avalant ce mélange.

Ces trois morts successives donnent à nos hommes une tristesse superstitieuse. En revanche, ceux avec qui je pars demain ne dissimulent pas leur joie de quitter enfin ce navire, qu'ils ont depuis longtemps débaptisé, et surnommé *la Famine.*

15 *avril.* — Nous allons donc quitter pour jamais le vaisseau qui nous a portés au travers du calme et de la tempête, de la bonne comme de la mauvaise fortune. Je ne saurais partager l'indifférence de mes compagnons. Ce départ a pour moi quelque chose de singulièrement mélancolique.

Nous avons dîné tous ensemble avec ration entière. A deux heures, je me suis une dernière fois réuni devant Dieu avec ceux qui, rendus attentifs aux intérêts de leur âme, étaient peu à peu devenus mon petit troupeau. Durant la demi-heure qui a précédé le départ, j'ai reçu encore plusieurs visites qui m'ont été fort douces. Un jeune matelot entre autres, qui se distinguait dans l'origine par ses débordements, avait entièrement changé de conduite, et m'était devenu comme un enfant bien-aimé. Il avait mis à profit nos écoles du soir, écrivait couramment et lisait beaucoup. Un certain instinct poétique s'était développé en lui. Il prit congé de moi avec émotion, et me remit quelques-uns de ses essais en vers. Puis, comme je venais de quitter pour toujours ma cabine, ce lieu confident de mes larmes silencieuses et de mes actions de grâces, je trouvai sur le pont mon jeune ami, prêt à m'adresser avec quelques matelots ce chant du départ qu'il leur avait enseigné:

« Frères, voici l'heure de dire adieu à ces camarades qui retournent joyeux vers la patrie, un adieu peut-être éternel:

Ah! où que nos destinées nous conduisent, n'oublions pas Celui qui est là-haut et qui vous protége comme moi.

« Vous rappelez-vous cette nuit terrible, quand les montagnes de glace menaçaient de briser comme une coquille notre beau navire. Nous avions fait tout notre possible, épuisé toutes nos forces, il n'y avait plus d'espoir.... Alors Celui qui est là-haut nous sauva, vous et moi.

« Que de fois de noirs nuages nous voilèrent le soleil! Que de fois, sur la plaine glacée et sans bornes, l'épais brouillard, les tourbillons de neige nous dérobèrent notre route! Nous étions là, désolés, sans savoir où diriger nos pas... Mais voilà, Celui qui est là-haut nous guida vous et moi.

« Nous allons nous quitter. Dieu seul connaît les dangers peut-être tout prochains qui nous attendent. Mais courage! Mettons d'avance notre confiance en Celui qui commande aux vents et à la mer. Son œil nous suit, et de là-haut, Il veillera sur vous et sur moi. »

Cependant l'heure avait sonné. Nous nous attelâmes aux traîneaux, et, après le formidable hourra dont on nous salua du vaisseau, nous partîmes. Le lieutenant Creswell marchait en avant, et avec lui six hommes incapables de porter autre chose que leur pauvre corps souffrant. Nous cheminâmes assez lentement pendant quatre heures, puis nous dressâmes nos tentes pour la nuit à l'extrémité d'un cap sablonneux.

16 *avril.* — Après sept heures de repos, le froid nous a forcés de partir avant l'heure. La journée a été pénible. Le scorbut a si fort affaibli nos hommes! Quelquefois nous rencontrions de vraies montagnes ardues, formées de blocs de glace entassés; il les fallait gravir sur nos genoux et sur nos mains, les traîneaux suivant comme ils pouvaient. C'était à désespérer, si je n'avais pensé à Celui qui est là-haut.

23 *avril.* — Nous venons d'atteindre l'île Melville, et ce n'a pas été sans de grands efforts. Au milieu du brouillard et de la neige en flocons serrés, nous ne regardions qu'avec une

confiance très-douteuse à la boussole. Une fois qu'on a dépassé le pôle magnétique, ses indications n'offrent plus la même certitude. Notre plus grande distraction, notre seule rencontre d'êtres vivants, c'étaient les poules de neige qui, de la terre de Banks, émigrent au printemps vers l'île Melville, pour y passer le court été. J'ai neuf hommes dans ma tente, mais cinq d'entre eux sont tellement misérables, qu'ils ne peuvent nous prêter aucun secours. Ils s'avancent péniblement derrière le pauvre attelage qu'il nous faut traîner à nous quatre.

A trois heures de l'après-midi, nous nous sommes arrêtés pour la nuit. C'est nous quatre encore qui devons dresser la tente, préparer le repas, etc. Quand tout a été fait, et nos malades soignés aussi bien que possible sous leurs couvertures, j'ai senti le besoin d'un peu de solitude. Je suis sorti et, malgré mon extrême fatigue, j'ai gravi une petite colline. Là, assis à son sommet, j'ai jeté un regard sur la contrée déserte et désolée. Mes yeux se sont mouillés de larmes, et oubliant le froid, je suis tombé dans une profonde rêverie : « Moi, Miertsching, qui m'eût jamais cru destiné à faire partie d'une expédition au pôle, à partager, en quelque sorte, la gloire de cette découverte vainement attendue pendant trois siècles ! » Et ma vie se déroulait devant moi, et toutes les adorables dispensations de Dieu à mon égard. Oh ! Lui qui m'a accompagné jusqu'ici, qu'Il daigne me garder encore et me permettre de revoir ma patrie et mes bien-aimés ! — Je revins vers la tente transi, mais fortifié dans mon âme. Mes compagnons dormaient, et je mangeai, solitaire, mon repas de biscuit de mer et de viande salée.

30 *avril*. — Le temps a été favorable pendant cette semaine, mais l'épuisement de nos hommes rend le voyage très-pénible.

Nous avons dû coucher deux matelots sur le traîneau ; d'autres ne marchent qu'à la charge de s'y cramponner, et pour comble, nos deux pauvres fous nous causent un extrême

embarras. Nous marchons autant que possible sept heures, nous nous en reposons cinq ; nous reprenons une marche de sept, et un second repos de même longueur termine les vingt-quatre heures.

1er *mai* 1853. — Aujourd'hui, à 10 heures, nous nous sommes passé la lunette d'approche pour jouir les uns et les autres de la vue des mâts de l'*Intrépide* et du *Résolu*, dans la baie de l'île Dealy, qui n'est plus qu'à 15 milles de distance. Nous nous sommes tous senti courir une nouvelle force dans les veines, et avons doublé le pas. Mais c'était trop pour nous, nous n'avons pu atteindre aujourd'hui le but tant désiré.

2 *mai.* — Nous déjeunons plus sereins et dispos que nous n'avons été depuis longtemps. Nous faisons avec émotion notre petit culte du matin, et bientôt, au détour d'un rocher, nous apercevons les vaisseaux. On nous a vus aussi ; on a hissé le drapeau. Les capitaines Kellet et Mac Clure, avec plusieurs matelots, nous viennent au-devant et nous accueillent de la manière la plus amicale. Le capitaine Kellet a voulu me conduire dans sa propre cabine pour y faire ma toilette. Quel délice après seize jours passés sans pouvoir se laver ! On m'offrit du café ! du café bien chaud, quel délice aussi ! Il y a deux ans et demi que je n'en avais point bu. J'ai fait ensuite un bon sommeil de plusieurs heures.

L'*Intrépide*, ancré à deux cents pas environ du *Résolu*, est organisé en lazaret ; vingt-deux de nos hommes y ont été conduits. Les cinq bien portants et moi, nous sommes demeurés sur le *Résolu*, et tous ont été généreusement pourvus de linge et de vêtements.

4 *mai.* — C'est maintenant que nous nous ressentons le plus de notre pénible voyage et de nos couchées sur la neige. Nous avons dans les membres des douleurs angoissantes. Pour moi, je ne puis guère plus remuer ma jambe droite que si elle était paralysée.

Tout ce qu'il y a de valide parmi les officiers et les mate-

lots des deux équipages explore, dans diverses directions, les côtes de l'île Melville, soit dans un intérêt scientifique, soit avec l'espoir de plus en plus faible de retrouver des traces de John Franklin. — Le capitaine Mac Clure a un ardent désir de ramener son *Investigateur* en Angleterre. Le capitaine Kellet et ses officiers en ont délibéré avec lui, et voici ce à quoi, dans leur prudence, ils se sont arrêtés : « M. Mac Clure va retourner à son vaisseau avec M. Domville, chirurgien du *Résolu;* celui-ci formera avec notre docteur Armstrong une petite commission, chargée d'examiner à fond notre équipage sous le rapport sanitaire. Y a-t-il seulement vingt hommes en état de passer un quatrième hiver dans la baie de Miséricorde, M. Mac Clure est résolu à demeurer avec eux, laissant tous les autres rejoindre le *Résolu.* » Ce cher capitaine veut bien me promettre de me renvoyer mes manuscrits par le docteur Domville.

5 *mai.* — Le capitaine Kellet envoie, sous la direction du lieutenant Creswell, quatorze malades de son équipage, et Wynjatt, rejoindre l'*Etoile polaire*, en station au cap Riley. Je les aurais bien volontiers accompagnés, mais le capitaine a pour l'été des projets en vue desquels mon ministère peut être utile. — Le départ du lieutenant Creswell a été tout à coup hâté ; si bien qu'au lieu d'écrire à mon aise, comme il semble au moins qu'on doive le faire dans une situation où l'heure du courrier ne presse pas, j'ai été forcé d'*expédier* deux lettres. Mes douleurs ne me les ont pas facilitées. Je ne me suis pas séparé sans quelque serrement de cœur de M. Creswell et du pauvre Wynjatt, qui me regardait de ses grands yeux égarés.

16 *mai.* — Avec deux compagnons, je reviens d'une chasse de huit jours. Nous rapportons vingt-trois poules de neige et trois rennes. L'île Melville est toute parsemée de collines, dont la plus haute n'a pas 300 pieds, et dont les pentes au midi sont couvertes de gazon. Du haut de ces collines, l'œil dé-

couvre une foule de petits lacs. Sur notre chemin, nous rencontrions fréquemment des fragments de charbon de pierre pesant jusqu'à quarante livres, mais sans pouvoir nous rendre compte d'où ils proviennent.

18 *mai*. — Etant monté après déjeuner au haut du mât, j'ai signalé avec la lunette un troupeau de bœufs musqués. Nous leur avons donné la chasse, et en avons rapporté cinq, dont un jeune vivant. — Le docteur Domville vient d'arriver. M. Mac Clure va revenir aussi; trois seulement de ses matelots ont le courage de passer un quatrième hiver dans la baie de Miséricorde. Il sera ici la semaine prochaine avec son monde, et notre pauvre vaisseau demeurera seul dans les glaces. Hélas! oui, seul; et avec lui, je ne puis m'empêcher d'y penser de suite, toutes mes collections, mes plantes, mes minéraux...

17 *juin* 1853. — Ce matin, à huit heures, nous avons aperçu de loin l'équipage de l'*Investigateur*. Ils avançaient si lentement, qu'à midi ils étaient encore éloignés de nous d'environ trois milles; et pas moyen de leur venir en aide, car tout ce que nous avons d'hommes valides sont en courses d'exploration. A une heure, nous avons été à leur rencontre avec le capitaine Kellet, pour leur donner au moins ce signe de bienveillance. C'était un spectacle à faire pleurer. Les huit plus malades gisaient deux par deux sur les traîneaux. D'autres cheminaient les yeux en terre, semblables à des cadavres mouvants, traînés plutôt que soutenus par leurs camarades un peu moins faibles. Ceux attelés aux traîneaux tombaient de fatigue toutes les cinq minutes. Le pauvre capitaine allait de l'un à l'autre, aidant, exhortant, encourageant. Oh! misère indicible! C'est bien alors que nous avons pu nous convaincre que si notre bon Dieu ne nous avait envoyé le lieutenant Pim, nous aurions tous, jusqu'au dernier, succombé dans notre long voyage.

L'*Investigateur* a été solidement ancré. Les portes et les écoutilles fermées et clouées avec le plus grand soin. Tout ce qu'il

contenait de provisions, à savoir des vivres pour soixante et dix hommes pendant six mois, a été transporté à terre. Le capitaine, avec toute son amitié pour moi, n'a pas même pu m'apporter mon journal. Sans doute, quelques cahiers n'étaient pas bien lourds, mais il n'aurait pu le faire sans prendre aussi les journaux des officiers, et cela eût par trop ajouté au poids des traîneaux. Eussé-je eu quelque velléité de mauvaise humeur, elle eût dû passer bientôt en jetant un coup d'œil sur ces pauvres créatures épuisées. Nous les reçûmes de notre mieux.

Le brave capitaine me promet son propre journal, qui me permettra de refaire, tant bien que mal, le mien à l'aide de ma mémoire et de quelques notes au crayon qui ne m'ont jamais quitté. Il a eu même la bonté de me recommander au capitaine Kellet pour me fournir de quoi écrire, le *Résolu* se trouvant, à cet égard-là, plus que maigrement outillé. Chacun se montre empressé à mon égard : le capitaine lui-même m'a fait don de douze feuilles de papier, le médecin de deux plumes de fer, et M. de Bray d'un peu d'encre.

18 *juin*. — Un traîneau attelé de chiens et expédié par l'*Etoile polaire* apporte la nouvelle que les quinze malades partis il y a six semaines avec le lieutenant Creswell sont heureusement arrivés. Un petit bateau à vapeur, qui allait justement repartir pour l'Angleterre, a pris à son bord M. Creswell, et Wynjatt, toujours aliéné. Ce bâtiment avait apporté des lettres à plusieurs de nos gens ; il n'y en avait point pour moi.

IV

Vaines recherches de Franklin. — Passe-temps. — Chasse périlleuse. — On vogue vers la patrie. — La glace se reforme. — Quatrième quartier d'hiver. — Souffrances de tout genre. — Télégraphe électrique. — Visites à l'infirmerie. — Costume polaire. — Etat moral de l'équipage. — On se rend à pied au cap Riley. — Aventures de voyage. — Arrivée sur l'Etoile polaire. — Tombes des compagnons de Franklin. — Six équipages sur un navire. — Retour en Angleterre. — Brick missionnaire du Labrador. — La Tamise et ses bords. — Mélancolique arrivée à Sheerness. — Un regard sur les quatre années écoulées.

9 *juillet* 1853. — Le lieutenant Mecham est aujourd'hui de retour d'un voyage qui n'a pas duré moins de quatre-vingt-quinze jours. Il n'a rien appris de Franklin, a passé soixante jours entiers sans apercevoir le moindre être vivant, quadrupède, oiseau ou insecte. Il a découvert à l'ouest deux îles qui seront désormais indiquées sur les cartes sous les noms d'Eglinton et de Prince-Patrick, et qui abondent, comme au reste l'île Melville, en bois pétrifié et en minéraux de soufre.

Pendant ce mois, nous avons tous laborieusement chassé pour fournir de la chair fraîche à nos malades. Nous avons ainsi approvisionné le garde-manger de 2000 livres de viande, tant en bœufs musqués et en rennes, qu'en oies, canards et autres volatiles. Nos peines ne sont pas perdues : la plupart reprennent des forces et s'aident à mettre les vaisseaux en état de partir. Nos charpentiers construisent en planches sur l'île Dealy une sorte de grange solide, laquelle doit être remplie de provisions destinées à Franklin. Un monument de pierres entassées élevé auprès, et surmonté d'un mât de 37 pieds de haut, doit la signaler aux regards.

18 *juillet*. — M. Mac Clinton, capitaine de l'*Intrépide*, arrive à son tour d'un voyage de trois mois et demi, pendant lequel, toujours en cherche de Franklin, il a exploré plus de 1200 milles de côtes inconnues, et découvert un certain nombre

d'îles. Vers la fin, les provisions leur manquant absolument, ils avaient dû laisser tentes, traîneaux, instruments, ustensiles, pour gagner le plus promptement possible l'île Dealy, n'avaient mangé que deux fois en trois jours, et dû, faute de tentes, se creuser un lit dans la neige.

17 *août* 1853 — La maison de bois sur l'île Dealy est terminée et garnie. Elle contient des provisions de bouche pour cent hommes pendant douze mois, beaucoup de vêtements, un poële et vingt-cinq tonnes de charbon de pierre. On y a même porté une bibliothèque de soixante-cinq volumes. La porte en a été soigneusement garantie contre les animaux par un rempart de pierres.

Tout est prêt pour le départ, nous ne sommes plus retenus que par la glace. Si elle était seulement ce qu'elle est dans nos plus rigoureux hivers d'Allemagne, nous n'attendrions pas longtemps la débâcle par la température qu'il fait. Mais avec une épaisseur variant de six à quinze pieds, il faut, pour la briser, quelque tempête qui remue la mer dans ses profondeurs. On attend, avec une anxiété bien naturelle chez des hommes dont cet événement décide le retour vers la patrie. On envoie six matelots en traîneau du côté de l'est et de la haute mer; ils reviennent, au bout de trois jours, en hochant la tête et répétant avec mélancolie : «Glace, tout glace.»—Pour occuper et distraire ses hommes, le capitaine Kellet a fait niveler une sorte de champ clos de cinq cents pas de long, où ils se livrent à toute sorte de jeux, de courses et de luttes. Aux extrémités sont dressées deux tentes pavoisées de drapeaux. Le capitaine et les officiers s'y tiennent, et se constituent juges du combat. Le saut, le jeu de bagues, la course, attelés à des traîneaux plus ou moins pesamment chargés, etc. ; les plaisirs varient. C'est le capitaine Kellet lui-même qui a remporté le premier prix de trois livres sterling.

18 *août*. — Voici la tempête attendue. Des craquements sourds et solennels se font entendre de toutes parts. Attachés à

la glace par leurs ancres, nos vaisseaux en suivent les mouvements tumultueux. Le gouvernail et deux chaloupes de l'*Intrépide* sont brisés comme des coquilles de noix.

21 *août*. — Dans ces trois jours, nous avons avancé de 35 milles vers l'est, mais nous voilà de nouveau prisonniers. C'est mon jour de naissance, le quatrième dans ces régions polaires. Je le passe dans ma cabine, et même au lit. J'ai pris froid; je me sens tout mal à mon aise.

24 *août*. — Le vent assez fort nous pousse du côté du nord, mais toujours en vue de l'île Melville.

27 *août*. — Au nord, au sud, à l'est, la glace est partout reformée en plaine. Vers l'ouest seulement, on aperçoit une mer passablement libre et navigable, mais notre route nous appelle du côté de l'est.

31 *août*. — Une nouvelle tempête nous a fait courir de grands dangers au milieu des blocs de glace précipités les uns contre les autres. Mais le bon Dieu nous garde; nous voilà en vue de l'île Biam-Martin. Voyant la saison s'avancer, le capitaine renonce à toute autre recherche et découverte, et se décide à retourner en Angleterre. Le pourrons-nous? La glace semble plus ferme ces jours; notre machine à vapeur a beau mugir d'impatience, il faut attendre immobiles devant cette masse impénétrable.

9 *septembre* 1853. — On signale un troupeau de bœufs musqués. Le capitaine Mac Clure me demande d'accompagner deux officiers à leur poursuite; nous en comptons dix-sept. Rampant sur nos genoux et nos mains, nous nous en approchons jusqu'à soixante pas, et faisons feu ensemble : à l'instant, trois de ces animaux, dont deux blessés, se lancent de mon côté. A peine ai-je le temps de me relever. L'un baissait déjà la tête pour me transpercer de ses cornes; j'échappai par un de ces sauts que le danger rend possibles, et lâchai mon coup avec succès. Mais les deux autres, mugissant de rage, se précipitent sur moi. Que faire? Avec mes doigts demi-gelés, je

ne pouvais assez promptement charger mon arme. Je me mis donc à fuir de la manière qu'on m'avait enseignée. Je courais, et les bœufs après moi. Au moment où ils m'allaient atteindre, je sautais lestement de côté, et emportés par leur élan, ils passaient sans me toucher. L'instant d'après, c'était à recommencer. Je n'en pouvais plus. Je ne savais combien de temps cela durerait; mes compagnons étaient hors de vue. J'élevai mon âme à Dieu dans une grande anxiété. Comment j'arrivai, tout en fuyant, à charger mon fusil, il m'aurait été ensuite impossible de le dire; mais il est de fait que les deux bœufs musqués tombèrent l'un après l'autre atteints de mes balles. Après cette victoire, je me rapprochai du gros du troupeau, et j'eus encore la bonne chance d'abattre trois vaches et un jeune bœuf.

J'allai annoncer nos exploits; on expédia du navire les hommes et les traîneaux suffisants. Ils ramenèrent treize bœufs, produit de la journée.

10 *septembre*. — Au point du jour, la vigie s'écrie qu'on ne voit plus de glace du côté de l'est; c'est notre direction. La baie de Baffin, le détroit de Davis, l'Europe, la patrie, tout est à l'est. Nous naviguons la journée entière, les visages sont épanouis. Le soir, nous nous trouvons à la pointe de l'île Biam-Martin, et jetons l'ancre pour la nuit, de crainte d'un grand banc de sable qu'a signalé dans ces parages le capitaine Parry.

11 *septembre*. — Nous passâmes hier notre soirée à compter les semaines, les jours qui nous séparent de nos familles. Les paris étaient ouverts : tel jour on entrera dans la Tamise, on aurait presque dit l'heure. Hélas ! au matin, grande fut notre déception quand, à la suite d'une nuit calme et froide, nous nous trouvâmes de nouveau entourés de glace, aussi loin que la vue pouvait s'étendre. Elle n'est pas encore bien épaisse; un vent un peu fort, soufflant dans nos voiles, nous permettrait d'avancer en brisant cette croûte, mais la vapeur seule n'y suffit pas.

13 *septembre.* — Le thermomètre marque —11 degrés; le temps est d'un calme désolant, et l'épaisseur de la glace augmente à vue d'œil. L'abattement est général sur notre navire.

18 *septembre.* — Le capitaine perd tout espoir de nous sortir de là cette année. Nous avons, entre les deux vaisseaux, des provisions pour neuf mois et 175 hommes. Dès demain, la ration de chacun sera réduite d'un tiers, la prudence l'exige; il est clair qu'il nous faut être pourvus au moins pour douze mois.

30 *septembre.* — On s'organise en quartiers d'hiver. Les vaisseaux ne sont pas calculés pour tant de monde, et nous autres de l'*Investigateur*, logés un peu comme on a pu, commençons à souffrir sévèrement du froid. Que sera-ce plus tard?

Octobre 1853. — De forts courants nous entraînent à gauche, à droite, avec la glace qui nous environne, et ce mouvement rend notre position encore plus pénible. Les hommes ne savent que faire pour occuper leur temps. On est peu en train des jeux. On se fait des visites d'un vaisseau à l'autre. La santé est en général passable, mais notre cher capitaine Mac Clure n'est pas bien. Les cabines qu'on a pu nous donner sur l'entrepont sont loin d'être confortables. Nous n'avons pas de matelas; notre lit consiste exclusivement en deux couvertures de laine, l'une apportée avec nous, l'autre qu'on nous a octroyée. Le thermomètre est déjà descendu à —24°.

5 *novembre* 1853. — Nos hommes se sont amusés aujourd'hui, anniversaire de la conspiration des poudres, à faire un mannequin bourré de poudre qu'ils ont baptisé *Gui Faukes.* Attaché sur un bûcher construit à distance des vaisseaux, on l'a vu sauter en l'air avec de triples hourras. A la lumière des flambeaux et des fusées, les matelots sont retournés chacun sur leur navire, où les attendait un grog bien chaud. Demain, le soleil ne se lèvera pas. Nous ne le verrons plus de longtemps.

14 *novembre.* — Nous sommes maintenant tout à fait im-

mobiles, et pouvons déterminer exactement la position géographique de notre quartier d'hiver : 74°41′ latitude ; 101°22′ de longitude. Nous sommes en pleine mer ; par un temps bien clair, on aperçoit, du grand mât, le cap Cokburn, à environ 38 milles de distance. Nous avons quelques malades, que j'ai du plaisir à visiter. Aujourd'hui nous est mort M. Sainsbury, lieutenant de l'*Investigateur*, âgé de vingt-six ans. Je m'étais attaché à lui pendant ces quatre années. Le docteur Piers et moi nous avons passé beaucoup d'heures auprès de lui durant sa longue maladie, le veillant, lui lisant la sainte Ecriture. Pauvre jeune homme ! Comme il cherchait, à mesure que s'approchait la fin, comme il cherchait à saisir par la foi ces divines promesses pour en faire son bâton d'appui pendant le terrible passage ! La veille de sa mort, il a désiré voir le capitaine et les officiers l'un après l'autre ; il a pris congé d'eux, leur demandant pardon de tous ses torts, et recevant de chacun d'eux le « Shake hand » en signe d'assentiment. Demain, une large ouverture sera pratiquée au travers de la glace pour y descendre son corps.

30 *novembre*. — Pendant ces quinze jours, nous n'avons eu que tempêtes et tourbillons de neige. Impossible de sortir du navire. Nous ne pouvons prendre un peu de mouvement que sur le pont, dans l'espace recouvert par la tente. C'est très-insuffisant ; aussi avons-nous bien froid, car on n'arrive ici à se réchauffer que par l'exercice. Du reste nous sommes, sous d'autres rapports, mieux que les hivers précédents. Quoique réduites d'un tiers, nos rations suffisent ; l'éclairage est à discrétion, et le nombreux personnel des vaisseaux donne plus d'importance à l'élément de sociabilité ; mais, je le répète, la grande souffrance, c'est le froid. Ma cabine, qui n'est qu'une petite tente carrée recouverte de toile, n'est pas un abri sous le 74° de latitude. La nuit, je ne dors point, et cela ne pourrait durer longtemps, s'il ne m'était permis de prendre du repos pendant le jour, dans le petit salon des officiers.

Les rapports entre nos hommes ne sont pas toujours ce que je pourrais désirer. A notre arrivée, on était pour nous tout plein de sympathie, de compassion ; l'accueil fut vraiment cordial et fraternel. Peu à peu, la sympathie s'est émoussée, et les matelots du *Résolu* ont paru surtout affectés de l'inconfortable, des dérangements de toute sorte qu'un tel surcroît de population apporte dans leur vie. Je dois rendre justice aux nôtres ; ils ont fait preuve en tout ceci de tact et d'un véritable esprit de support. C'est là une jouissance pour le cœur de notre digne capitaine.

15 *décembre* 1853. — Pour charmer les ennuis de l'hiver d'une manière qui ait quelque utilité, nos officiers ont eu la bonne idée de faire des *lectures* sur différents sujets : astronomie, chimie, mécanique. Ils s'expriment le plus clairement qu'ils peuvent, et nos matelots paraissent mettre un véritable intérêt à ces instructions. La preuve, c'est qu'elles sont devenues le sujet de leurs conversations particulières.

31 *décembre*. — La fête de Noël a passé, le jour le plus court de l'année est passé, et cette année 1853 va passer aussi. Le temps s'écoule, et toujours vite, pour le prisonnier comme pour l'heureux du siècle.—Les tourbillons de neige rendent les communications difficiles entre les deux navires. Un officier a eu l'ingénieuse idée de les rapprocher par un télégraphe électrique. Cette invention a vraiment électrisé nos hommes. On s'envoie toute sorte de messages, on fait une partie d'échecs par cet intermédiaire, etc. C'est une vraie ressource pour les officiers. Quant aux matelots, le charme de la nouveauté ne pouvait durer longtemps, et ils ont voulu nous offrir, à leur manière, une voie de communication d'un navire à l'autre. Ils ont nivelé une allée de 500 pieds de long, bordée de chaque côté de pyramides de neige très-régulièrement faites et de 12 pieds de haut. Ce chemin, abrité des vents, est un excellent promenoir.

Nous avons eu ce mois presque constamment — 34°. L'in-

fluence de ce froid prolongé se fait sentir ; le nombre des malades augmente. On a dû organiser une succursale à l'infirmerie dans mon voisinage immédiat. Les gémissements de ces malheureux ne rendent pas meilleures mes pauvres nuits ; mais, d'un autre côté, je jouis de la chaleur du poêle que l'on a établi pour eux, et qui traverse sans peine la paroi de grosse toile. Il est temps de se coucher ; adieu, année 1853 ! Seigneur, sois béni de ta protection pendant son cours. Que m'apportera la nouvelle? Tu le sais, mon Père !

1er *janvier* 1854. — Aujourd'hui grand repas pour fêter le jour de l'an. Chacun reçoit ration entière, et nous avons musique pendant le festin. — Les trois malades, mes voisins, vont mal. Un pauvre soldat, entre autres, ne fait que se retourner sur sa couche, gémir et se désespérer. J'ai été beaucoup vers lui, lui témoignant ma sympathie et lui parlant de notre bon Sauveur. Il ne m'a jamais supporté qu'avec impatience et m'a positivement enjoint de ne plus revenir. Le médecin lui lit chaque jour les prières usitées pour les malades en danger. Il sait que telle est la règle, et il laisse faire sans rien dire ; mais son pauvre cœur est comme barricadé, et ces prières solennelles ne paraissent lui faire aucune impression. A onze heures, croyant entendre le râle de l'agonie, je me suis relevé pour essayer une dernière fois de lui parler de l'amour de Christ, mais il s'est roidi et n'a pas voulu me voir. Je n'avais rien d'autre à faire que me jeter à genoux et le recommander à la miséricorde de Dieu. Vers deux heures, je n'ai plus rien etendu ; je me suis levé de nouveau, et le garde m'a fait signe que tout était fini. C'était un soldat de l'*Intrépide*, âgé de trente-quatre ans.

18 *janvier*. — Rien absolument de nouveau à l'extérieur, mais j'ai un sujet de joie. La mort du soldat a fait sur les deux malades, mes voisins, une impression salutaire. Ils me voient entrer avec plaisir, croisent les mains, et écoutent avec recueillement nos lectures. Cela va bien, surtout depuis qu'ils ont

compris que je ne cherchais nullement à les détourner de l'Église anglicane. Leur préjugé à cet égard ne m'a point surpris. Ç'a été longtemps sur l'*Investigateur* ma pierre d'achoppement. Ceux de nos hommes qui n'étaient pas totalement incrédules, avaient tous leur Eglise en grande vénération. Sachant que je n'en faisais pas partie, ils se méfiaient de moi.

31 *janvier*. — Nous avons eu jusqu'à 43° de froid pendant les nuits claires de cette dernière quinzaine. Nous autres de l'*Investigateur*, nous portons les mêmes vêtements depuis avril de l'année dernière, et souvent jour et nuit. Ils sont devenus très-minces ; nous sommes aux expédients pour nous réchauffer. Ayant pour moi mon expérience de missionnaire au Labrador, je n'ai pas tenté, comme mes compagnons, de me vêtir de peaux de rennes. Je savais que ce costume, excellent par un froid ordinaire, devient presque dangereux quand la température atteint un degré extrême. L'imperméabilité de la fourrure enferme, sans la laisser passer, la transpiration insensible ; elle se dépose comme une doublure de givre à l'intérieur du vêtement qui devient aussi malsain que lourd.

Voici comme je conseillerais de se vêtir, à tout homme qui doit traverser un froid de 40 à 45° : deux paires de pantoufles de drap, deux ou mieux trois vestes également de drap ; de bonnes bottes doublées en flanelle avec une semelle de liége d'un pouce d'épaisseur, deux paires de gants de laine et pour complément un fort châle, également de laine, couvrant le visage jusqu'aux yeux. Notre transpiration insensible se fait jour à travers les étoffes de laine, quelque épaisses qu'elles soient, et devient également visible au dehors comme un givre déposé, mais un coup de brosse en fait l'affaire. Par la même raison, je déconseille les bonnets de fourrure. Ainsi accoutré, un homme valide peut aller et venir par—40° sans autre danger. Il n'a pas à craindre l'humidité aux pieds, car la neige, alors, se comporte absolument comme du sable fin.

2 *février* 1854. — La nuit dernière est mort un de mes

deux voisins, le matelot Wylki, âgé de trente-six ans. Quelle différence, et Dieu en soit béni! quelle différence avec celui que nous avons enseveli il y a justement un mois! Wylki laisse en Angleterre une femme et trois enfants, et, depuis quatre semaines, je n'ai pas entendu sortir un murmure de sa bouche; non, rien que des actions de grâce pour le pardon qui lui a été accordé. C'est en contemplant, avec les yeux de la foi, les souffrances de son Sauveur que Wylki est arrivé à supporter si patiemment les siennes. Nous avons eu ensemble des entretiens qui ont fait du bien à mon âme. Je l'entendais souvent prier la nuit. Quand ses camarades le venaient voir, il les exhortait avec larmes de penser davantage à l'autre vie et de lire la sainte Ecriture. Les deux derniers jours, il ne pouvait plus entendre ni parler; mais ses yeux étaient sans cesse dirigés en haut.

28 *février*. — Le capitaine Kellet vient de m'annoncer qu'au commencement d'avril l'équipage de l'*Investigateur* rejoindrait l'*Etoile polaire* pour regagner avec elle l'Europe. Ce sera un voyage de cent lieues sur la glace; un voyage sûrement bien pénible; n'importe, je m'en réjouis.

De trois malades qui habitaient la petite succursale à côté de moi, deux étant morts, le troisième a été ramené dans la grande infirmerie. Avec lui a disparu le poêle, mon cher voisin, auquel je m'étais doucement acoquiné. Le contraste est rude. Quand mon domestique m'apporte l'eau chaude le matin, il faut me dépêcher, car en peu de minutes elle est gelée. On se représente difficilement tous les petits désagréments de la toilette; le moindre n'est peut-être pas de n'avoir pour s'essuyer qu'un linge roidi par le gel et qui vous écorche la peau.

4 *mars* 1854. — Il fait beau et le capitaine Kellet expédie deux traîneaux au cap Riley, sous la direction de MM. Court et Hamilton, pour annoncer notre prochaine arrivée au commandant de l'*Etoile polaire*.

6 *mars*. — Hier matin, dimanche, comme nous achevions le service divin, arrive en hâte M. Roche, parti la veille comme second de M. Hamilton. Il annonce que le traîneau s'est brisé, que M. Hamilton l'attend sous une tente à dix-huit milles de là. On prépare en hâte un autre traîneau, et l'on prend de nouveau congé de M. Roche. Mais voici qu'aujourd'hui même, à trois heures, nous voyons revenir ce même traîneau avec un homme couché dessus. C'est encore M. Roche. Il raconte tristement que, tandis qu'il s'aidait à charger le bagage, un fusil était parti, et que la balle lui avait traversé la cuisse. Pauvre M. Roche ! Nous sommes obligés de couper ses vêtements que le sang a pénétrés et qui sont gelés à fond.

6 *avril* 1854. — Chaque jour nous attendons M. Hamilton, parti il y a un mois pour l'*Etoile polaire*, et ce n'est pas sans une certaine anxiété, puisque nous-mêmes ne devons partir qu'après son retour. Les deux accidents qui ont accompagné son départ nous donnent peut-être, sans nous en rendre compte, un certain souci.

Vers le soir, on a signalé un traîneau venant de l'est. C'est lui! non, c'était le commodore Richards, appartenant au vaisseau le *Bon secours*, prisonnier comme nous dans les glaces du canal Wellington. Il avait visité l'*Etoile polaire* et en apportait des lettres venues d'Angleterre il y a plusieurs mois. Sur cent soixante-dix personnes de l'équipage, le docteur Piers et moi sommes les seuls pour qui il n'y en ait point. On m'oublie donc totalement! Je n'ai jamais été plus près du murmure. Un moment après, comme pour me faire honte, on m'a remis un gros paquet à mon adresse, contenant une année entière du Journal des missions moraves. J'ai béni la main inconnue qui m'a fait parvenir ainsi des nouvelles de tant de frères et de sœurs qui me sont bien chers, et qui, répandus dans le monde, travaillent au champ du Seigneur.

10 *avril*. — Le moment de notre départ approche. Il m'a été doux de constater, pendant ce long séjour sur le *Résolu*,

combien nos hommes de l'*Investigateur* avaient gagné en sérieux, en vrai sérieux. Ces plaisirs bruyants, ces jurements, ces chants équivoques que les matelots du *Résolu* font retentir à nos oreilles, me rappellent qu'il en était ainsi sur l'*Investigateur*. Notre longue épreuve, nos délivrances signalées ont porté leurs fruits. Je puis dire que nos hommes ont chrétiennement supporté, et les quolibets de leurs nouveaux camarades, et leurs mots piquants sur l'embarras, la gêne que nous leur avons causés. On nous appelle *piétistes*, peu importe! Aucun de nous ne donnerait pour beaucoup les heures que nous avons passées à nous édifier ensemble.

J'allais oublier de dire que, cette après-midi même, est arrivé M. Hamilton apportant l'ordre du commandant en chef Belcher que non-seulement nous, mais les équipages entiers de l'*Intrépide* et du *Résolu*, abandonnent ces vaisseaux, et se rendent sur l'*Etoile polaire* pour regagner l'Angleterre tous ensemble. M. Hamilton apportait des lettres toutes fraîches, il y en avait presque pour tout le monde; mais de nouveau point pour moi. Une certaine mélancolie s'est ainsi mêlée en mon cœur à la joie de cette journée.

14 *avril* 1854. — Aujourd'hui s'effectue le dernier départ de l'équipage de l'*Investigateur*. Il consiste en trois traîneaux sous la direction du capitaine Mac Clure, du docteur Piers et de moi. Nous sommes loin d'éprouver la même émotion que nous ressentions il y a justement une année en quittant notre bon vieux vaisseau! Nous y laissions une foule d'objets précieux à divers titres; mais sur le *Résolu* nous n'avions rien apporté et nous nous en allions comme nous étions venus. Et puis, si nous avions devant nous un voyage de trois semaines, assurément bien pénible, chaque heure de ce voyage nous rapprochait du cap Riley. Une fois là, nous n'avions plus à redouter que les glaces nous barrassent encore une fois le chemin de la patrie.

25 *avril*. — Nous voici à notre onzième jour de voyage,

près du cap Hotham, à l'entrée ouest du canal Wellington. Tout se passe beaucoup mieux que nous n'eussions pu l'espérer. Les traîneaux ne sont pas lourds, les hommes bien disposés, jouissant de cheminer du côté de la patrie, jouissant aussi d'avoir une nourriture suffisante. La route a été, en général, assez facile. De temps en temps, néanmoins, la glace s'élevait en monticules de quarante-cinq pieds de haut qu'il fallait péniblement gravir. La neige aussi, cette neige fine et sèche dans laquelle le pied enfonce de sept à huit pouces, est à la longne extrêmement fatigante. Avec cela, le temps était beau, et par-ci par-là de petites aventures ont coupé la monotonie du voyage.

Un soir, par exemple, où chacun venait de s'endormir dans la tente de M. Omaney, ne voilà-t-il pas qu'un ours blanc montre sa tête à l'ouverture ! M. Omaney seul l'aperçoit, saisit résolûment son arme, mais comme il la veut porter à son épaule, le coup part, atteint le mince support de la tente qui tombe, enveloppant de ses plis les hommes endormis et l'ours non moins effrayé qu'eux. Confusion générale. On accourt des tentes voisines, on s'alarme, on s'assure du pauvre animal et tout s'explique.

Quelques jours après, une aventure du même genre arriva dans ma propre tente. Nous étions tous couchés, pressés les uns contre les autres, et enfoncés jusqu'au cou dans nos sacs de laine. Nous ne dormions pas encore et entendions depuis un moment des pas autour de notre tente, sans nous en faire aucun souci ; nous pensions que ce fût quelque camarade attardé. Cependant une sorte de ronflement significatif nous fit dresser les oreilles, et peu après, au travers du laçet trop lâche qui fermait la tente, nous vîmes s'allonger l'encolure d'un ours blanc. Un matelot avisé sort un bras du sac, et de son coutelas coupe dans la toile une ouverture par laquelle nous sortons, nous dégageant, non sans peine, de nos sacs. Nous saisissons nos fusils qui sont tout chargés sur les traîneaux, et l'hôte

inopportun tombe bientôt à nos pieds atteint de plusieurs balles.

Ces événements ont quelque chose de tragique. Je pourrais, à côté, raconter une foule de petits accidents inhérents à cette vie qui, de loin, prêteront à rire, mais qui ne sont rien moins qu'agréables. Ainsi, qu'on se représente l'un de nous, dont le souffle répandu pendant la nuit sur sa barbe et sur les poils laineux de sa couverture les a collés fortement ensemble. On ne peut songer pourtant à voyager avec son sac suspendu au menton, et voici comme l'on s'y prend pour se séparer de cette excroissance incommode. Les camarades de tente allument leurs pipes, et, rangés en demi-cercle autour du patient, les approchent si bien de son menton qu'à la fin la chaleur de la fumée, qui a failli le suffoquer lui-même, fond les glaçons et dégage la barbe. — Nos bottes qui, enveloppées dans un linge, nous ont servi d'oreiller, sont invariablement trouvées roides, comme une barre de fer, et il appartient à la toilette de chaque jour de s'asseoir un certain temps dessus pour les assouplir et les mettre en état d'être chaussées. Pendant cette toilette, le camarade de cuisine a allumé au dehors de la tente sa lampe à esprit-de-vin, et posé dessus son chaudron rempli de neige ou de glace. Sitôt fondue, il y verse de la poudre de cacao et du sucre ; puis l'on apporte les gobelets d'étain, et chacun reçoit sa portion du breuvage. Mais malheur à celui qui, trop pressé, n'attend pas que le liquide ait réchauffé l'étain glacé ; il le porte à ses lèvres, et la peau y demeure impitoyablement attachée. Toutes ces choses et d'autres semblables, que chacun se figure aisément, étaient le plus souvent tournées en plaisanterie, et n'altéraient en rien notre humeur.

26 *avril*. — Hier au soir, passant très-près de terre, nous avons visité un dépôt de vivres que nous savions avoir dû être apportés là depuis l'*Etoile polaire*, toujours à l'intention de Franklin. Alentour gisaient une foule de caisses et de tonneaux brisés; trouvaille précieuse pour nous qui manquions de combustible. Nous en chargeâmes nos traîneaux, que

la consommation de dix jours de voyage avait allégés. La route était parfaitement unie; nous n'étions, les officiers et moi, point obligés d'aider aux traîneaux. J'allais en avant, jouissant d'un de ces moments de solitude dont le chrétien a besoin, lorsque j'aperçus, à quelque cent pas, un objet noir se détachant nettement sur la neige. Je m'approchai avec de grandes précautions à pas de loup. Le demi-crépuscule m'empêchait de distinguer à quel animal j'allais avoir à faire. Arrivé à une distance convenable, j'enjouai, lâchai mon coup; la balle porta, mais la bête ne bougea pas. Je me doutai alors de quelque méprise; le bœuf musqué n'était autre qu'une caisse d'étain pleine de café moulu, dans laquelle ma balle avait pénétré sans causer grand dommage. Le produit de ma chasse réjouit singulièrement nos hommes. Nous avions du bois, du café; ce fut un vrai régal à notre première halte; jamais, sans doute, café n'a été trouvé meilleur. La caisse avait probablement glissé de dessus l'un des traîneaux qui, de l'*Etoile polaire*, venaient renforcer le dépôt du cap Hotham.

28 *avril.* — Nous voici de nouveau sur un vaisseau; et nous n'en changerons plus, Dieu voulant, jusqu'à notre entrée dans la Tamise. Le capitaine de l'*Etoile polaire* nous a accueillis avec la plus grande bienveillance; nous avons trouvé en excellente disposition de corps et d'esprit ceux de nos compagnons qui nous avaient précédés. L'*Etoile polaire*, frégate de vingt-six canons, est depuis deux ans dans cette baie, dont la côte orientale se termine par un rocher à pic de sept cent quarante pieds de haut; c'est le cap Riley. Vis-à-vis, à l'ouest, s'élève l'île Beechy, toute volcanique, à neuf cents pieds au-dessus du niveau de la mer.

4 *mai* 1854. — Ma cabine est terminée; j'y entrerai aujourd'hui et m'en réjouis comme un enfant. A notre arrivée, il y a huit jours, le capitaine a immédiatement donné ordre aux charpentiers de construire pour nous des cabines sur le pont; mais ils ne sont que quatre et l'ouvrage est long. Habitué au La-

brador, où il nous faut faire un peu de tout, à manier la hache et le rabot, j'ai demandé la permission de travailler moi-même à ma cabine. J'ai repris avec joie les outils et ne m'en suis point trop mal tiré. Demain je me construirai une table et une chaise. Oh! que le travail manuel est souvent une bonne chose!

Rien de lugubre comme la contrée qui nous entoure. Certes, nous n'avons pas été gâtés sous ce rapport depuis notre entrée dans le détroit de Behring. Les pays que nous avons parcourus ne sont guère qu'un triste composé de glaces, de rochers, de sable et de neige; mais par-ci par-là, les pentes méridionales offrent quelque végétation, et si maigre qu'elle soit, cette végétation anime le paysage en attirant les bœufs musqués, les rennes et d'autres animaux. Ici, rien de semblable. Il semble que le 100me degré de longitude soit dans ces parages une ligne fatale que la végétation ne dépasse pas. A l'est de cette ligne, rien ne peut donner l'idée du spectacle nu, dépouillé, désolé qui s'offre aux regards : rochers noirs jetés pêle-mêle dans un désordre sans grandeur sur des plaines ou des vallées de neige et de glace ; aucune verdure quelconque, pas même de la mousse, pas même du lichen ; nulle créature vivante, si ce n'est au printemps et en automne quelques renards blancs en passage ; voilà l'aspect du détroit de Barrow.

Pour me reposer de mes travaux de charpentier, j'ai déjà parcouru plus d'une fois l'île Beechy. Elle a environ une lieue de tour, et n'est éloignée que de trois cents pas de l'*Etoile polaire*. J'y rencontre mainte trace du pauvre Franklin ; ce sont des cercles de tonneaux, du verre brisé, des bouts de cordages, etc. Je reconnais la place des tentes.

A côté de ces demeures fragiles, sont creusées trois tombes portant sur de petits poteaux de chêne, passés en noir, des inscriptions qui rappellent à quel vaisseau appartenaient ceux qui y sont couchés, leur nom et leur âge. L'un avait trente-deux, l'autre vingt-huit, l'autre seulement vingt ans. Ces trois tombes,

dans un pareil lieu, donnent une teinte mélancolique aux méditations de mes promenades solitaires. Je fus tout réjoui en lisant sur deux d'entre elles un passage de la Bible : « Considérez vos voies, dit le Seigneur des armées. » — « Choisissez en ce jour qui vous voulez suivre. » Qu'elle me parut solennelle cette voix adressée au passant dans ce désert glacé! Oh! mon Sauveur, je n'ai peut-être jamais senti si vivement que c'est toi, toi seul que je veux suivre!

28 *mai*. — Aujourd'hui nous est arrivé le capitaine Kellet avec les hommes de l'*Intrépide* et du *Résolu*. Nous voici donc quatre équipages réunis sur un seul navire, aussi sommes-nous excessivement à l'étroit; mais la perspective de se mettre bientôt en route pour la patrie rend tout supportable. Nous avons, tous les deux ou trois jours, des communications par traîneaux avec le *Bon secours* et le *Pionnier*, vaisseaux du commandant Belcher pris dans les glaces du canal Wellington à environ 54 milles anglais au nord[1].

Juin 1854. — Tous les charpentiers sont occupés à construire, sur l'île Beechy, un bâtiment pouvant loger soixante personnes et contenir toutes sortes de provisions et de vêtements, en vue de Franklin. — Le temps est agréable, les santés généralement bonnes, à l'exception de quelques hommes de l'*Investigateur*, trop profondément atteints, je le crois,

[1] C'est en portant des dépêches de l'Amirauté anglaise à ce commandant Belcher que l'aimable et brave lieutenant Bellot a trouvé la mort. Nos lecteurs connaissent sans doute la relation si attachante de son Voyage dans les mers polaires (Paris 1854). Arrivé au cap Riley en août 1853, et son navire ne pouvant pénétrer plus avant, il s'était muni d'un traîneau, d'un bateau de caoutchouc, et était parti avec quelques hommes pour remplir son message. Bellot s'est noyé le 18 août en traversant une crevasse à plusieurs lieues au nord de l'île Beechy. Sa dernière lettre avait été écrite à M. Emile De Bray, lieutenant du *Résolu*, celui qui donna un peu d'encre à notre ami Miertsching pour écrire son journal. Miertsching lui-même n'a pu mentionner ce triste accident qui se passa huit mois avant son arrivée au cap Riley.

pour se guérir jamais. L'un d'eux, malade depuis deux ans, nous a quittés au commencement du mois pour un monde meilleur. Il savait auprès de qui allait son âme, et s'en réjouissait. Nous avons creusé sa tombe à côté de celles de l'île Beechy.

Juillet 1854. — Le soleil, en fondant la neige, a couvert la glace d'une telle masse d'eau que les communications avec le commandant Belcher deviennent presque impossibles. Le 30 nous l'avons vu arriver lui-même; il s'est établi dans la maison élevée sur l'île Beechy.

25 *août* 1854. — Dans la première semaine de ce mois la glace a commencé à se fendre. Elle était encore intacte dans notre voisinage immédiat. Pour ne pas perdre dans l'attente un temps précieux, tous nos hommes réunis ont pratiqué un canal de vingt pas de large sur neuf cents de long. Ce n'est pas un petit travail, la glace étant épaisse de quinze à vingt pieds; cela s'est fait par l'emploi alternatif de la scie et de la poudre à canon, et a duré trois grandes semaines. Pendant ce temps, je gravissais fréquemment la montagne de l'île Beechy, haute de neuf cents pieds, et je voyais au loin la mer libre avec des glaçons flottants. — Dans le canal même de Wellington, la glace inébranlable empêchait le *Bon secours* et le *Pionnier* de nous joindre. Le 21, sir Belcher nous a quittés pour s'assurer par lui-même de l'état des choses. Il est revenu ce soir, nous annonçant pour demain l'arrivée de ses équipages qui retourneront avec nous en Angleterre. Il n'y a aucun espoir de dégager les vaisseaux. Ce sont, depuis neuf ans, sept navires perdus ou prisonniers dans les mers polaires. L'*Erèbe* et la *Terreur*, capitaine Franklin; l'*Investigateur*, l'*Intrépide*, le *Résolu*, le *Bon secours* et le *Pionnier* [1].

[1] Le *Résolu*, libéré plus tard par le dégel et poussé par les vents d'ouest, a été rencontré en septembre 1855, par un baleinier, à quatre cents lieues de l'hivernage où le capitaine Kellet avait dû l'abandonner. Les hommes du baleinier l'ont arrêté avec leurs harpons et sont montés à bord. Un silence de mort y régnait. Tout était parfaitement en ordre sur

26 *août*. — Sitôt que les hommes du *Bon secours* et du *Pionnier* sont arrivés et ont été tous à bord, on a levé les ancres, déployé les voiles, et après un triple hourra, l'*Etoile polaire* s'est mise en marche du côté de la patrie. Nous étions là deux cent soixante-dix huit hommes bien serrés, mais qu'importe ! Nous voyions devant nous une mer libre, spectacle dont nous ne pouvions rassasier nos yeux. Mes compagnons de l'*Investigateur* et moi, nous nous serrions la main en regardant au ciel avec actions de grâces. Après tant de jours mauvais, la mesure du bien dans celui-ci n'était pas encore comblée. Nous allions doubler le cap Riley quand la vigie signala deux voiles à l'horizon. C'était le *Phénix* et le *Talbot*, arrivant d'Angleterre. Bientôt l'on ouvrit le sac des dépêches : Dieu soit béni ! tout un bon gros paquet de lettres pour moi. Avec quelle émotion je les ai parcourues d'abord, me réservant de les lire ensuite plus à l'aise !

Dimanche 27 *août*. — Nous étions retournés hier, avec le *Talbot* et le *Phénix* jusqu'auprès de l'île Beechy. Là, les vivres qu'ils apportaient en grande abondance furent débarqués pour renforcer le dépôt ; puis le trop plein des hommes se répartit sur ces deux navires. Nous autres de l'*Investigateur* nous restâmes sur l'*Etoile polaire*. Toute cette agitation ne laissa pas de loisir pour le service divin. Je descendis à terre pour me recueillir dans une dernière promenade solitaire. Au milieu de ces plaines glacées, je repassai encore une fois les quatre années qui venaient de s'écouler ; leurs dangers, leurs privations,

le pont comme dans les cabines ; seulement la rouille et l'humidité avaient exercé un peu partout leurs ravages.

Remorqué jusqu'à New-York, le *Résolu*, cette riche épave, a été vendu au gouvernement americain. Après l'avoir, je ne dirai pas réparé, mais rétabli dans tout son lustre, le président Pierce l'a galamment envoyé en cadeau de Noël à la reine Victoria. Sa Majesté Britannique l'est venue recevoir elle-même à Portsmouth il y a deux mois. Malheureusement le brave capitaine Kellet était absent d'Angleterre.

leurs bons jours et leurs délivrances signalées, et je me sentis avec un bonheur indicible, l'enfant de mon bon Père céleste. A une heure après midi, tout étant prêt, on leva l'ancre, dans l'espoir de ne la jeter de nouveau que sur le rivage d'Angleterre.

Mercredi 30 *août*. — Notre navigation s'est faite jusqu'ici de la manière la plus heureuse. Le détroit de Lancaster est entièrement libre de glaces flottantes. Nous avons voulu visiter un dépôt considérable laissé par l'*Etoile polaire*, en 1850, dans l'île de Navy-Board. Nous avons trouvé les tonneaux et les caisses brisés; la farine, le biscuit de mer répandus tout autour; trois mille boîtes en zinc, contenant de la viande conservée avaient été également ouvertes, et même les sacs de charbon de pierre étaient déchirés. Quant aux tonneaux de rhum, ils avaient complétement disparu.

13 *septembre* 1854. — Vers le soir, nous avons passé le cercle polaire. Nous y étions entrés le 27 juillet 1850 dans le détroit de Behring. J'espère bien ne repasser de ma vie cette ligne fatale.

14 *septembre*. — Nous sommes venus aujourd'hui en vue de notre station morave, Neuherrnhut, dans le Groënland. Le commandant Belcher, qui avait fait connaissance avec nos missions, soit au cap Bonne-Espérance, soit à Surinam, s'y serait volontiers arrêté; mais, à mon grand désappointement, le vent ne permit pas d'entrer dans la baie. Pressé comme chacun l'est de revoir l'Angleterre, il n'y avait pas moyen d'attendre un vent plus favorable.

20 *septembre*. — Nous doublons le cap Farewell (extrémité sud du Groëland). Nous cheminons rapidement sans rencontrer le moindre glaçon. Après les années qui viennent de s'écouler pour nous, cette navigation nous semble une promenade; mais plus nous approchons du but, plus le désir de revoir la patrie devient pressant. Oh! s'il en était ainsi pour la patrie céleste!

5 *octobre* 1854. — Depuis quelques jours nous rencon-

trons des vaisseaux de plus en plus nombreux et cinglant dans toutes les directions. Nous apercevons des phares lointains, puis une ligne bleuâtre qu'on nous dit être l'Irlande. Ce soir nous apparaissent distinctement les lumières de la petite ville d'Hastings (Sussex). Il n'y a rien à attendre pour se donner un aspect un peu moins sauvage. J'ai commencé par couper ma barbe, sur laquelle le rasoir n'avait pas passé depuis quatre ans.

6 *octobre*. — Me rappelant que, dans les années favorables, notre petit brick l'*Harmony*, qui visite chaque été les stations missionnaires du Labrador, arrive volontiers en Angleterre dans les commencements d'octobre, j'avais examiné avec beaucoup d'attention tous les vaisseaux que nous avions dépassés à partir du cap Farewell, mais je n'avais rien vu qui ressemblât au brick.

Aujourd'hui, comme nous venions de dîner, j'étais monté sur le pont, et je considérais, sans plus songer à l'*Harmony*, la multitude des vaisseaux qui allaient et venaient. Mes yeux s'arrêtèrent au loin sur un brick leste et bien proportionné. Mon cœur battit; je saisis la lunette d'approche ; je ne m'étais pas trompé : c'était bien l'*Harmony*. Je passai la lunette au capitaine qui avait mis un bienveillant intérêt à mes investigations. Ses yeux, meilleurs que les miens, lurent distinctement sur la proue HARMONY, et reconnurent l'ours blanc et le renne qui y sont sculptés.

On voyait sur le pont deux passagers vêtus de fourrures. Je fis, avec mon chapeau et mon mouchoir, des signaux qui furent aperçus et réciproqués. Notre vapeur allait grand train. L'*Harmony* n'avait en poupe qu'un faible vent, en sorte que nous l'eûmes bientôt perdue de vue. — Le soir nous jetâmes l'ancre devant Gravesend, et éprouvâmes une vraie jouissance d'enfant à nous faire apporter, de cette ville, du légume et de la bière.

7 *octobre*. — Un soleil radieux vient de se lever. Nous re-

montons la Tamise. Nos yeux, saturés de plaines de neige et de glace, se reposent avec délices sur des prairies semées d'arbres, et sur le paisible bétail qui nous rappelle, par contraste, l'aspect sauvage, le regard farouche des bœufs musqués. Je ne puis décrire ce que j'éprouve ; depuis le 4 juillet 1850, nous n'avions pas vu un arbre vert. Ces champs cultivés, ces maisons, cette activité, cette vie partout, quel intéressant spectacle ! Que de fois nous avions, dans notre exil du pôle, soupiré après ces choses ! Que de fois nous avions craint de ne les jamais revoir ! Je ne crois pas que personne puisse se représenter notre émotion, notre joie, notre admiration. Nul ne songeait à boire ou à manger, et perdus dans cette enivrante contemplation, nous arrivâmes, sans nous en douter, à Woolwich. Je me préparais déjà à descendre pour prendre le chemin de fer ; je me voyais à Londres dans peu d'heures au milieu de mes bien-aimés...., quand on apprend qu'il y a eu mésentendu, que ce n'est point à Woolwich, mais à Sheerness que nous devons débarquer.

Je pousse un soupir. Il faut redescendre la Tamise pendant plusieurs milles. Ce sont les mêmes prairies, les mêmes arbres, les mêmes troupeaux ; mais, ô pauvre cœur de l'homme, ma disposition n'est plus la même. Cette petite contrariété de ne pas arriver aujourd'hui même à Londres a couvert toutes ces choses comme d'un nuage. Je n'ai plus la même joie ; serait-il possible que je n'eusse plus la même reconnaissance envers Dieu ? Oh ! non.

Dimanche 8 *octobre*. — Nous avons passé la nuit à Sheerness. Les journaux avaient annoncé que nous y aborderions, et les femmes des officiers et des matelots s'y étaient rendues avec leurs enfants. Au milieu de ces pures joies de famille, à côté de ces embrassements, de cette effusion, il y avait des larmes amères. De pauvres femmes étaient venues pleines d'espoir, les enfants à qui on avait toujours parlé de papa, pendant sa longue absence, tendaient leurs petits bras.... Hélas ! ce père,

ce mari, il est couché là-bas; là-bas dans sa tombe solitaire et glacée. Et la veuve s'en retournait le cœur brisé, serrant contre elle ses jeunes orphelins. Dieu les soutienne et les console!

A 9 heures, un message de l'Amirauté adressé à l'équipage de l'*Investigateur* nous fut lu à haute voix. Il était conçu en termes flatteurs, et se terminait par une injonction qui ne fut pas très-bien reçue : nous devions rester sur le vaisseau jusqu'à nouvel ordre. J'avais un ardent désir d'aller à Londres. Au fond je ne faisais pas précisément partie de l'équipage. J'écrivis à l'Amirauté pour demander la permission de descendre; elle me fut accordée.

Aussitôt je me fais conduire dans la ville, j'entre dans un magasin de vêtements et m'habille à neuf, ce dont j'avais un urgent besoin. Le chemin de fer m'amène à Londres, et me voilà, à 6 heures du soir, dans la maison de notre cher frère Mallalieu[1]. Là je rencontrai nos frères et sœurs Barsoë et Kern arrivés tout justement du Labrador. Oh! quelle fête, quel doux revoir! Pardonne-moi, mon Dieu, d'avoir si mal supporté une légère contrariété!

Après le thé, nous nous rendîmes au culte du soir. Quand j'entrai dans la chapelle, que je me retrouvai au milieu de ces frères, dont les prières m'avaient accompagné; quand l'orgue se fit entendre, il me sembla que mon cœur se fondait. Je n'appartenais plus à la terre : il n'y avait en moi qu'actions de grâce, louange, adoration.

Le surlendemain, ayant reçu de l'Amirauté mon congé définitif, je retournai à Sheerness dire adieu à mes camarades. Je passai encore quelques douces heures avec eux; puis ils m'accompagnèrent tous jusqu'à la gare, et nous nous séparâmes avec beaucoup d'émotion. Des larmes coulaient le long de ces joues mâles et brunies. N'étions-nous pas devenus frères? N'a-

[1] Les membres de la communauté morave s'appellent entre eux « frère et sœur. »

vions-nous pas, pendant plus de quatre ans et demi, partagé les mêmes craintes, les mêmes espérances, les mêmes dangers? N'avions-nous pas souffert ensemble du froid et de la faim? Surtout ne nous étions-nous pas mutuellement consolés et fortifiés? Oui, nous avions appris à crier ensemble au Seigneur, et il nous avait répondu, et il nous avait délivrés de toutes nos frayeurs. Nous avions reconnu ensemble notre entière incapacité à nous tirer du péril, et la douceur de se confier en Celui dont le bras n'est pas raccourci, et dont la bonté est sans bornes. Ce sont là des liens puissants et pour la vie.

Nous étions au départ 76 ; nous revenons 71. C'est une perte comparativement bien petite. Quelques-uns d'entre nous ont perdu le pied ou la main par le gel, et auront de la peine à gagner leur vie. D'autres comptent fermement sur l'air natal pour le rétablissement de leur santé.

Le but prochain de notre expédition, la recherche du capitaine Franklin, n'a point été rempli, puisque les seules traces que nous ayons trouvées de lui remontent à l'hiver de 1845-46. Après nous, le D[r] Raë a recueilli de la main des Esquimaux toutes sortes d'objets, et entendu de lugubres récits qui semblent s'appliquer à Franklin. L'expédition qui partira au printemps prochain amènera peut-être un jour complet sur cette triste histoire.

Mais le but même de Franklin et de tant de marins célèbres pendant trois siècles, la découverte du passage Nord-Ouest, ce but a été atteint par Mac Clure. Il a même constaté l'existence de deux passages, l'un et l'autre, il est vrai, entièrement fermés par une glace épaisse de 50 pieds.

Pour moi, je reviens en Angleterre dans un aussi bon état de santé que je la quittai il y a cinq ans ; nul ne s'est mieux porté. J'ai passé de tristes heures, des heures de découragement, presque de désespoir, mais la main qui relève les abattus s'est toujours montrée envers moi pleine de patience et de miséricorde. J'ai eu des moments de communion avec Dieu d'une

douceur telle que « le désert glacé fleurissait pour moi comme la rose. » J'ai été entouré de bienveillance, d'estime, et plus tard d'affection de la part de presque tous les officiers et les matelots.

Les occasions de m'entretenir avec des Esquimaux ont été rares. J'avais espéré le contraire, et ne me suis, en cela, soumis qu'avec peine aux décrets d'en Haut. Mais Dieu n'a besoin d'aucun homme. Il a mille moyens de faire annoncer la « bonne nouvelle » aux Esquimaux, que ce soit par l'intermédiaire de la Compagnie de la baie d'Hudson, ou de tout autre manière. Il peut m'employer, s'il le veut; et j'espère bien que ce n'est pas pour être inutile dans son champ qu'il m'a si miséricordieusement préservé.

Mon âme, bénis l'Eternel et n'oublie aucun de ses bienfaits!

LE PUBLIC.

« Vulgaire, n'approche pas de cet ouvrage ; mais cet avis au lecteur est un chassecoquin, je l'aurais escrit en quatre langues si je les avais sceües pour te dire en quatre langues, monstre sans tête et sans cœur, que tu es de toutes les choses du monde la plus abjecte, et que je serois mesme fâché de t'avoir chanté de trop bonnes injures, de peur de te donner du plaisir. Je sçay bien que tu l'attens par dépit de donner la torture à cet ouvrage. Mais si tu l'as payé au Libraire, on ne te permet pas seulement d'en médire, mais encore de t'en chauffer. Aussi bien, quelque jugement que tu en fasses, il est impossible qu'on ne soit vengé de ton ignorance, puisque de le blasmer tu seras estimé stupide et stupide aussi de le loüer, ne sachant pas pourquoi. Encore suis-je certain que tu en jugeras favorablement, de peur qu'on ne croie que cet avis au sot Lecteur ait été fait pour toy.... etc., etc. »

J'emprunte cette impertinence pleine de verve à une brochure de quatre-vingt-dix pages, assez rare, me dit-on, imprimée à Paris en 1648, et intitulée : *Le jugement de Pâris* en vers burlesques de M. d'Assoucy, dédié à monseigneur Lionne, conseiller du Roy en ses conseils et secrétaire des commandements de la Reine. C'est un poëme très-licencieux, mais bien rhythmé, d'un style solide et haut en couleur ; par malheur je n'en oserais pas citer douze vers de suite. Je fais remarquer en passant que dans le grand siècle, qu'on dit si moral et si despotique, ces grivoiseries étaient accompagnées d'épîtres à la Reine, dédiées aux conseillers du Fils aîné de l'Eglise et publiées avec privilége du Roy. Mais ce ne sont pas mes affaires. Le point que je marque aujourd'hui, c'est l'irrévérence des auteurs envers le public, péché dont on accuse exclusivement l'infâme époque où nous vivons ; je tiens à rendre à nos pères ce qui appartient à nos pères.

Ce n'est pas que nous soyons tout à fait innocents de ces fanfaronnades irrespectueuses. J'ai sous les yeux un vieux journal de 1839 qui contient un feuilleton charmant : les *Mémoires du comte Rostopchine, écrits en dix minutes*. C'est un petit morceau très-fin, très-précieux, dans le vieux et bon sens du mot, qui tiendrait en deux ou trois pages et qui mériterait d'être reproduit. Il se divise en chapitres de trois à quatre lignes, et enserre plus de pensée et d'humour dans sa brièveté, que n'en délaie M. le docteur Véron dans ses interminables Mémoires. Qu'on en juge par deux ou trois citations.

CHAPITRE PREMIER.

Ma naissance.

En 1765, le 12 mars, je sortis des ténèbres pour être au grand jour. On me mesura, on me pesa, on me baptisa. Je naquis sans savoir pourquoi, et mes parents remercièrent le ciel sans savoir de quoi.

CHAPITRE V.

Epoque mémorable.

A trente ans, j'ai renoncé à la danse; à quarante ans, à plaire au beau sexe; à cinquante ans, à l'opinion publique; à soixante ans, à penser — et je suis devenu un vrai sage, ou un égoïste, ce qui est synonyme.

CHAPITRE X.

Mes goûts.

J'ai aimé les petites sociétés, une promenade dans les bois. J'avais une vénération involontaire pour le soleil, et son coucher m'attristait souvent. En couleurs, c'était le bleu que je préférais; en manger, le bœuf au raifort; en boisson l'eau fraîche; en spectacle, la comédie et la farce; en hommes et en femmes, les physionomies ouvertes et expressives. Les bossus des deux sexes avaient pour moi un charme que je n'ai jamais pu définir.

CHAPITRE XI.

Mes aversions.

J'avais de l'éloignement pour les sots et pour les faquins, pour les femmes intrigantes qui jouent la vertu ; du dégoût pour l'affectation ; de la pitié pour les hommes teints et les femmes fardées ; de l'aversion pour les rats, les liqueurs, la métaphysique et la rhubarbe ; de l'effroi pour la justice et les bêtes enragées.

CHAPITRE XV.

Epître dédicatoire au public.

Chien de public ! Organe discordant des passions ; toi qui élèves au ciel et qui plonges dans la boue, qui prônes et calomnies sans savoir pourquoi ; image du tocsin ; écho de toi-même ; tyran absurde, échappé des petites maisons ; extrait des venins les plus subtiles et des aromates les plus suaves ; représentant du diable auprès de l'espèce humaine ; furie masquée en charité chrétienne. Public ! que j'ai craint dans ma jeunesse, respecté dans l'âge mûr et méprisé dans ma vieillesse : c'est à toi que je dédie mes mémoires. Gentil public ! enfin, je suis hors de ton atteinte, car je suis mort et, par conséquent, sourd, aveugle et muet. Puisse-tu jouir de ces avantages pour ton repos et celui du genre humain ! »

Voilà qui est plein de verve et de rage comique, mais comme l'auteur s'est trompé ! comme nous nous trompons tous, en jetant nos interjections contre les ofules inconnues ! Tous les mots, toutes les épithètes de ces imprécations tombent non sur elles, mais autour du poëte, sur ce petit nombre de censeurs qui s'érigent, on ne sait de quel droit, en police littéraire. Le public ! le vrai public, on ne le connaît pas. Le livre une fois lancé, nul écrivain ne peut tendre le bras, ni mettre la main sur le cœur du peuple, ni savoir s'il bat. Les éloges qui nous reviennent sont de la bienveillance ou de l'hypocrisie. Les censures, de l'envie ou du mauvais vouloir. Les succès de

libraire ne disent rien ; on achète souvent un livre parce qu'on le croit mauvais, et pour se réjouir en famille des défauts qu'on lui trouve et de la perspicacité qui les découvre. Et d'ailleurs la vente d'un ouvrage, si heureuse soit-elle, n'assure, tout au plus, que quelques milliers de lecteurs à l'écrivain — que sont quelques milliers d'hommes aujourd'hui, dans l'immense cohue de ceux qui lisent. On peut avoir pavé les rues de papier imprimé et n'être pas connu de son voisin. Et d'autre part, on peut n'avoir composé qu'un volume de vers, et de ce volume n'avoir vendu qu'un exemplaire, et avec cet exemplaire, égaré dans quelque ville lointaine, s'être fait tout un public invisible, inconnu, mais sympathique, enthousiaste peut-être : il n'est pas de poëte qui ne soit aimé quelque part, dans le secret d'une jeune rêverie qui ne se trahira jamais ! Insultez donc le public, pauvres ambitieux de bruit et de fumée : vos phrases se perdent dans le vent ; vous ne savez pas où elles vont ; vous ignorez qui elles frappent. Vous vous croyez célèbre et l'on ne vous connaît pas. Vous vous croyez inconnu et l'on vous admire.

Victor Hugo se présente un jour au contrôle d'un théâtre du boulevard. A Paris, quand on s'appelle Victor Hugo, l'on entre partout. Ou du moins on entrait partout, dans un temps moins politique. Le domestique du contrôle arrête le poëte et lui dit : On ne passe pas ! — Mais je suis Victor Hugo ! — Qu'est-ce que ça me fait? — Je suis Victor Hugo, vous dis-je. — Hé bien ! après ? Vous n'avez pas vos entrées. Si vous étiez M. Dennery, ou M. Bouchardy, ou M. Anicet Bourgeois, ou MM. Cogniard frères, à la bonne heure ! mais je ne vous connais pas ! — Il fallut l'intervention d'un passant pour faire entendre à ce domestique qu'il chassait le premier poëte de France.

Voici une autre anecdote que je dois avoir racontée ailleurs, mais qui est bonne à répéter. Dans je ne sais quel quartier d'Afrique ou d'Asie, un vagabond filoute une cargaison de Bibles. Le missionnaire qui en était chargé la croit perdue ; il regrette

le dommage et suit son chemin. Il arrive, non sans peine, dans une ville ou plutôt dans un entassement de taudis perdus dans une montagne. Il y trouve tout un peuple déjà converti. D'où vient cette merveille? C'est le voleur qui a vendu son aubaine à ses montagnards dont quelques-uns savaient lire. Le public de saint Paul se formait et se cachait là-haut.

Et l'on parle du public, et on l'insulte, et on prétend le connaître; il semble que les auteurs le tiennent tout entier dans leurs mains! Sur les bancs de l'école, on l'appelle déjà *profanum vulgus* et *crassa turba*. On dit résolûment avec Jean-Jacques : Le public aime à être trompé. Ou impertinemment avec Chambort : Le public, le public : combien faut-il de sots pour faire un public! Ou gravement, avec le grave Dorat :

> ... Le public léger, qu'un changement réveille,
> Brise, en riant, l'autel qu'il encensait la veille.

Et pourtant, sans le public, connaîtrait-on seulement les noms de Jean-Jacques, d'Assoucy, de Rostopchine, de Chambort et de Dorat?

Cette suprême injustice vient d'une erreur commise plus ou moins par tous les gens de lettres : ils prennent toujours pour l'opinion universelle les quelques sottises qu'ils entendent dire autour d'eux. Or jamais talent n'a été sainement jugé par ses voisins : la chose est facile à prouver. Votre plus proche voisin (j'excepte la famille, aveugle toujours) c'est votre valet de chambre, et vous connaissez le proverbe. Puis viennent vos amis, race terrible en littérature. — Ici, l'auteur de cet article se met hors de cause; il n'a rien à dire là-dessus par expérience personnelle; il débute à peine et, ne faisant encore ni envie, ni peur, n'a rencontré partout qu'une bienveillance excessive : ce sont d'illustres confidences qui l'ont éclairé avant le temps.—Les amis d'un poëte sont toujours prêts à le censurer, pour faire plaisir à l'ombre de Boileau : de là un esprit de dénigrement plus contraire encore à la justice que ne l'est,

d'autre part, une flatterie implacable. L'ami vous répète volontiers les mauvais bruits des coteries contraires, les cancans décochés contre vous, l'épigramme du matin, la calomnie sournoise ; il vous apporte le premier exemplaire encore mouillé de votre biographie, surtout quand elle est signée Mirecourt. Il collectionne tous les numéros du petit journal qui mordille votre talent et votre honneur. Il vous donne des conseils à pleines mains : si vous les suivez, il répand partout que votre œuvre est de lui ; si vous ne les suivez pas, il la trouve exécrable. Quand il parle de vous, c'est toujours avec un enthousiasme honnête et modéré ; il dit que peut-être vous auriez du talent, si.... tout à fait comme Despréaux vantant son ami Molière. Je pense que même le grand Corneille, qui n'était cependant pas suspect de modestie, aurait pu se croire un poëte médiocre, s'il n'avait écouté que ses amis.

Plus loin, se disséminent les connaissances vagues, les victimes de salon, les voisins de restaurant ou de bibliothèques : ce sont, en général, des porte-encensoirs qui viennent vous dire avec Oronte :

L'Etat n'a rien qui ne soit au-dessous
Du mérite éclatant que l'on découvre en vous.

Mais ceux-là ne sont pas non plus le public, et si vous vous jugiez sur leurs protestations, vous vivriez dans une apothéose permanente. Restent les critiques. Arrêtons-nous ici.

Quand j'attaque cette gendarmerie littéraire, je n'en veux pas à l'esprit critique en général, à cette faculté aussi rare que l'imagination et aussi nécessaire à toute œuvre de génie ; ce n'est, au fond, comme le dit Boiste, que le bon sens perfectionné par la logique et, sans cette vertu, qui est à la fois un don et une conquête, nous n'aurions, ni Molière, ni Voltaire, ni même Bossuet. La comédie, c'est de la critique en action ; la philosophie, qui est la critique de l'âme et souvent même une critique passionnée, en Allemagne surtout, a produit des mer-

veilles de poésie. Plusieurs de nos premiers écrivains, parmi ceux d'hier et d'aujourd'hui, Balzac entre autres, étaient avant tout des critiques éminents. L'histoire, le roman, la satire, relèvent de cet ordre de facultés, et l'on ne pourrait y toucher sans mutiler l'intelligence humaine.

Je ne nie pas non plus la critique purement littéraire, quand elle est dirigée comme elle le fut en Allemagne, par les souverains de la poésie : Lessing, Gœthe, Schiller. Que les maîtres fassent des lois, c'est justice ; qu'ils dirigent le sens populaire, c'est leur droit. Quand on a fait ou quand on fera Nathan le sage et Emilia Galloti, l'on peut écrire hardiment la dramaturgie de Hambourg. Quand on a produit Don Carlos et qu'on peut produire Guillaume-Tell, on mérite de dicter son jugement en des lettres esthétiques. Quand on règne, comme le poëte de Faust, sur la science, la poésie et l'art, on peut bien commander sur le goût. Nous nous inclinons avec respect devant la préface de Cromwell, et nous admettons même que le poëte des *Consolations* ait son pliant aux pieds des ducs et pairs du parlement des maîtres. Quand on est roi, il est permis d'être juge. Or la république des lettres n'a jamais manqué de rois.

Mais que le premier venu qui n'a rien fait, qui ne sait rien, qui ignore les autres et s'ignore lui-même, établisse de son propre chef un tribunal où il siége seul, qu'il trône sous le péristyle d'un journal, au pied des plus hautes colonnes, et qu'il ait le droit de dire à qui veut l'entendre : Vous vous trompez tous ; je m'y connais, seul : Lamartine n'est pas noble, Victor Hugo n'est point millionnaire, Chateaubriand manque de grandeur, Alexandre Dumas et Jules Janin (les deux victimes de la petite littérature) n'ont jamais existé — voilà qui me paraît monstrueux ; voilà pourtant ce que je lis tous les jours, à tous les coins du journalisme.

Je n'attaque ici personnellement aucun écrivain ; je proteste seulement contre une habitude odieuse. Quand je vois des

hommes d'un esprit charmant et d'un style diapré, comme M. Théophile Gautier ou M. Jules Janin, forcés tous les lundis d'amuser les lecteurs des *Débats* ou du *Moniteur* en leur parlant de théâtre ; je trouve le métier qu'ils font là très-désagréable pour eux, mais je me garde bien de leur jeter la pierre. D'autres, dans les Revues, étudient les maîtres, non pour se donner le sot plaisir de les blâmer, mais pour mieux les faire connaître, et découvrir, en les mettant au vrai jour, une face nouvelle ou seulement un trait peu remarqué de leur talent. Ceux-là restent à leur place, au pied des grands écrivains ; ils les honorent et ne se mêlent pas de les condamner ; contre leur travail patient, modeste et souvent ingrat, je n'ai rien à dire.

Mais ceux contre lesquels l'opinion publique devrait être sans pitié, ce sont les impuissants, les stériles qui, après quelques essais malheureux, ou même sans cela, se sont reconnus incapables de créer la moindre scène de vaudeville, et se vengent alors de leur nullité honteuse en assaillant, partout où ils les trouvent, la force, le courage, la puissance et la fécondité. Ce sont les misérables tireurs de moineaux, qui s'embusquent au coin d'un feuilleton pour faire la chasse aux aigles. Ce sont les mauvaises natures qui vantent comme un devoir honorable — on ose dire hélas ! comme un sacerdoce — celui de vieillir les jeunes, et de terrasser les vieux ; d'affaiblir les forts et de tuer les faibles. Ce sont les méchants par humeur et par métier qui cherchent les entrailles de Prométhée, et les trouvent, et les creusent, et les fouillent, et les rongent. Ce sont les exécuteurs des hautes œuvres littéraires : ils s'affublent de la robe du juge et font l'office du bourreau. Ceci n'est point exagéré : le premier journal qu'il vous plaira d'ouvrir vous nommera dix ou douze de ces hommes. Il en cite de très-connus, de très-honorés même ; on leur croit du courage et de la vertu. Je ne parle pas de ceux qui vendent leurs éloges fort cher et plus cher encore leurs outrages : ils ne méritent pas même d'être nommés ; je signale seulement les plus consciencieux de tous :

ceux qui torturent de bonne volonté, n'acceptant que le prix de leur peine. Ils sont plus nombreux de jour en jour, ils peuplent toute la presse. Ecrivez un beau livre, vous ne trouverez pas d'éditeur; vous l'imprimerez à vos frais, vous en vendrez sept exemplaires. Faites un article sur ce livre, on vous le paiera fort cher. M. Théophile Gautier me disait l'autre jour : Mon dernier volume de vers (*Emaux et Camées*) m'a rapporté deux cents francs ; mon feuilleton me donne douze mille livres de rente. On n'accepte aujourd'hui que de la critique, les travaux d'imagination ne servent plus qu'à fournir des motifs d'articles aux feuilletonistes. Aussi les écrivains les plus connus descendent-ils de ce rôle secondaire : Lamartine en tête, dans ses *Entretiens de familles* M. Emile Augier s'est présenté naguère au journal le *Siècle*, pour postuler le feuilleton de théâtre abandonné par M. Mathard. Le capitaine voulait passer caporal. On a préféré, par bonheur, M. de Biéville à M. Emile Augier ; nous y gagnerons quelques bonnes comédies. Tous, on le voit, se mêlent aux mécontents, aux censeurs assermentés qui envahissent du haut en bas la littérature entière.

Et, notez bien ceci, les critiques se trompent toujours. Ils n'ont pas produit un seul poëte, et ceux qu'ils ont tués sont comme les victimes du *Menteur* : ils se portent assez bien. A l'avénement de Corneille, ils firent tout leur possible pour nier le grand tragique : ils lui préféraient Jodelle et Garnier. A l'avénement de Molière, ils reprochèrent à ce poëte immense le jargon, le barbarisme, le sac de Scapin et mille autres crimes aussi sérieux : ils le mettaient bien au-dessous de Plaute et de Térence. Quant à la Fontaine, ils ne le trouvaient pas même digne d'une mention honorable dans l'*Art poétique* où ils maximaient leurs préjugés. Les critiques reprochèrent à Lope de Vega de ne pas s'enfermer dans le triangle classique ; ils traitèrent Dante Alighieri de maniaque et Shakspeare de monstre (en ceci Voltaire même était des leurs ; ce prodige de bon sens dut se tromper, comme les autres, toutes les fois qu'il se fit

critique). Plus tard, vint Chateaubriand ; rappelez-vous l'abbé Morellet. Je passe les poëtes plus récents, les critiques les mordent encore, et d'autant plus facilement, qu'ils se mettent toujours cent contre un.

Mais quel est le camarade, le vengeur, le second, le créateur anonyme des poëtes? Quel est le grand juge qui disait déjà du temps de Corneille : beau comme le Cid? Quel est le spectateur qui criait du parterre au comédien Poquelin, dès la première représentation des *Précieuses ridicules* : Courage, Molière, voilà de la haute comédie? Quel est le père de famille qui apprend encore aujourd'hui à son enfant, dès qu'il peut balbutier deux paroles, la fable de la Cigale et celle de Maître corbeau? Quel est le romantique d'instinct qui accourait aux pièces libres de Lope, et laissait la salle vide quand le poëte restait accroupi, comme entre trois chaises, sous la règle des unités? Quel est l'enthousiaste qui le premier salua Shakspeare et colporta de ville en ville, dans sa mémoire, le divin poëme d'Alighieri? Qui pleurait toutes les larmes de René, pendant que les ricaneurs de bon goût le trouvaient si risible? Qui a deviné, trouvé, créé tous les illustres contemporains?

C'est le public, ce public à qui l'on adresse tant d'injures. Partout où vous le rencontrerez seul, sans influence étrangère, sans routines ni préjugés d'école pesant sur lui, toutes les fois que vous sentirez un jugement spontané sortir en bravos ou en sifflets de cet être sans nom, indéfini, illimité, confus, invisible, mais présent partout et grand comme le monde. vous trouverez qu'il a parfaitement raison. Il lui arrive sans doute quelquefois d'être injuste ou dupe ; mais, comme le dit excellemment Dussault, il n'est jamais injuste ni dupe à la longue. Il sifflera l'opéra du *Barbier* à la première représentation ; le lendemain il portera Rossini en triomphe. Ou bien il regardera un instant M. le vicomte d'Arlincourt, par exemple, comme un homme de génie, et quelques années après il l'aura complétement oublié. On le dit mobile et il l'est en effet,

mais c'est une mobilité qui le mène, par des dénigrements et des engouements irréfléchis, suivis de promptes réactions, à une justice tranquille et durable. Ses mouvements, même dans leur violence, ont cela de bon, qu'ils ne sont jamais voulus. Il n'attaquera pas une réputation bâtie sur le roc pour le malin plaisir de lâcher un paradoxe; il n'élèvera point aux nues une œuvre de rien, dans l'intérêt d'une idée ou même d'une passion, car il n'a vraiment ni passions, ni idées, ou plutôt il les sent, il les comprend toutes, d'où vient sa suprême compétence et sa haute impartialité dans l'art. Le public est l'esprit objectif par excellence; aussi les belles choses lui sont-elles familières et sympathiques, n'importe le drapeau qui les couvre; il applaudit au même théâtre et dans la même soirée l'*Honneur et l'argent* de M. Ponsard, écho de Corneille, et *Mme de Montarcy* de M. Louis Bouilhet, reflet de Victor Hugo. On l'appelle ingrat et l'on a tort; son ingratitude est de l'équité : c'est un retour sur lui-même ou une justice finale, un désenchantement, un châtiment. Aux poëtes vraiment grands, il reste fidèle à travers les siècles, et son admiration pour eux grandit de jour en jour; jamais Molière, le premier parmi nos maîtres, ne fut plus admiré que de notre temps. Le public a ses exigences, nous le confessons, mais elles se résument toutes en celles-ci : il veut que le poëte soit national, on dit aujourd'hui populaire, on dira bientôt humain. Ce que veut le public est juste. Il faut être actuel et local, si l'on veut devenir immortel et universel, et puisque Homère fut un Grec de son siècle et Dante un Italien de son temps, pourquoi ne serions-nous pas des Français, ou, si l'on veut, des Européens du nôtre. Remarquez en passant que c'est par ce frottement commun de vie contemporaine que réussissent les trois nouveaux enfants gâtés de la multitude, si différents d'ailleurs d'esprit et de talent : M. Champfleury, M. Edmond About et M. Alexandre Dumas fils.

Maintenant nous allons pousser notre idée jusqu'au bout,

Après avoir affirmé, prouvé peut-être par des faits, que le public ne peut se tromper, ou du moins ne peut se tromper longtemps, osons déclarer qu'il ne se trompe jamais que lorsqu'il devient critique.

Ce que je dis là doit paraître fort, et j'avoue que j'en suis quelque peu révolté moi-même. C'est curieux comme les hardiesses qui ont obtenu l'adhésion de notre bon sens, par une méditation sincère, nous étonnent encore, quand nous les écrivons pour la première fois. Mais il faudrait jeter sa plume au vent et son papier au feu, si l'on ne voulait jamais heurter les idées reçues. Jean-Jacques Rousseau, qui a écrit quelquefois de grandes vérités, disait sans cesse : j'aime mieux être un homme à paradoxes qu'un homme à préjugés.

Vous est-il jamais arrivé de lire en public, ou seulement dans un salon, quelque production nouvelle, qui n'était pas de vous, bien entendu, car vos propres œuvres ne peuvent manquer de paraître admirables. Si vous ne l'avez point fait encore, tentez l'épreuve, et distribuez habilement vos auditeurs. Ayez autour de vous autant de dames que possible, car les femmes sont toujours le meilleur public ; éparpillez dans le salon des hommes de tous les âges, et, si vous le pouvez, de tous les rangs ; tâchez surtout qu'on ne doive ni danser, ni souper après la lecture. Enfin, lisez de votre mieux, et tout en lisant, consultez des oreilles et des yeux l'assemblée. Si convenable, ou, pour parler nettement, si impassible que soit le monde où vous allez, vous découvrirez, sans frais d'observation, ce mouvement commun et spontané d'impatience ou de plaisir qui est l'impression générale. L'attention, le silence, un murmure d'adhésion, un sourire si léger qu'il soit, courant de bouche en bouche, un petit froissement de baptiste essuyant des larmes, une circulation de regards cherchant leur joie dans les yeux d'autrui, ou bien des distractions, timides d'abord, bientôt hardies, un air contraint, une audition forcée, s'oubliant jusqu'au chuchotement et revenant à vous non sans

malaise, quelques soupirs étouffés que vous saurez prendre pour ce qu'ils sont, vous auront bien vite appris l'opinion du monde. Hé bien ! cette première impression ne faillit jamais.

Si la bonne ou la mauvaise humeur est naturelle, universelle, épidémique et non contagieuse, non provoquée, veux-je dire, par le verdict de quelque homme influent, soyez sûr qu'elle est juste. C'est qu'en ce cas le public est réellement public et rien autre.

Mais attendez ! Après la première impression vient l'opinion voulue. L'instinct, simple soldat, veut monter en grade comme dans la psychologie de Hegel. Il aspire à devenir raison, il demande son bâton de maréchal. Un homme mûr se lève et motive son jugement ; les autres auditeurs de votre lecture sortent alors d'eux-mêmes, et entrent dans l'opinion de l'homme mûr ; les esprits doux l'acceptent aussitôt, les turbulents la nient. Une discussion s'engage, où bientôt l'œuvre lue est mise de côté ; l'un citera Platon, l'autre Aristote, pour renverser un conte ou un proverbe d'une feuille ou deux. Vous rappelez-vous le chapon mangé dans *les Plaideurs*, de Racine ? On discutera les principes du beau, pour faire plaisir à M. Ponsard, qui conseille cette récréation dans sa comédie de *la Bourse*. On mettra les préceptes en avant, les préceptes, cette contrainte qui affaiblit et dessèche l'esprit (la phrase, qui le croirait, est de Boileau). Il se formera, dans le salon, un camp classique, un camp romantique, une aile réaliste, une aile fantaisiste, un centre de bon sens, un monde littéraire en petit, indéfiniment morcelé ; les dames s'ennuieront horriblement, et il y a cent à parier contre un que, vers la fin de la discussion, l'on ne dira plus que des sottises. L'accord juste et parfait de la première impression sera complétement faussé. Le public sera devenu critique.

Et ce qu'il y a de plus singulier, c'est que, lorsqu'un groupe d'hommes ayant quelque lecture et beaucoup de présomption, ont perdu, non sans efforts, le don et la joie de juger sponta-

nément, ils se serrent en conseil souverain, ils s'intitulent public d'élite. Le public d'élite est précisément celui qui ne se livre pas et qui regarde la résistance comme glorieuse. Ils se font un mérite de tout blâmer, ils oublient que l'équité du premier mouvement prouve beaucoup plus d'intelligence, et, en tout cas, beaucoup plus de cœur que n'en pourront jamais annoncer les observations les plus doctes et les plus subtiles; ils n'ont jamais lu ce mot éternellement vrai de la Bruyère : La critique, c'est un métier où il faut plus de santé que d'esprit, plus de travail que de capacité, plus d'habitude que de génie.

Je l'ai vu de près, ce public d'élite, à l'endroit où il se montre le mieux, en nombre, aux premières représentations des pièces nouvelles sur les théâtres de Paris, et, en particulier, à la Comédie française. Une première représentation, dans la grande ville, est une fête littéraire à laquelle assistent, avec tous les amis de l'auteur, les quatre ou cinq cents personnages influents qu'on nomme le monde : ministres, banquiers, artistes, gens de lettres, savants, journalistes surtout. C'est un spectacle curieux que de suivre sur tous ces visages, auxquels on peut appliquer des noms connus, l'effet de l'œuvre qui se présente; la scène, en cette occasion, est moins intéressante que la salle; c'est comme un lever de soleil qu'il faut surtout contempler dans ses reflets. Eh bien! cette foule choisie (j'excepte les camarades de l'auteur; encore, ne sont-ils pas toujours à excepter) m'a toujours paru malveillante. Au lever du rideau, l'impression qui règne est une défiance universelle. Il y a sur toutes ces têtes immobiles une couche de glace que le drame à petits coups d'esprit, ou à grands coups de scène, arrive difficilement à briser. Evidemment, tous ces hommes blasés, qui, depuis vingt ans, accourent de semaine en semaine à pareille aventure, y viennent sans émotion, ni joie, et comme pour accomplir un pénible devoir. Je vais plus loin : je crois que leur plus grand désir est que la pièce soit mauvaise.

Connaissez-vous rien de plus affligeant: un public jaloux d'un poëte? Voilà pourtant ce que j'ai vu vingt fois, toujours avec un serrement de cœur. Il semble que cette foule choisie, — notez ceci, je parle en ce moment au collectif; chacun de ces hommes, pris individuellement, a son mérite et sa valeur reconnue[1], — cette foule choisie enrage de ne pas avoir fait la pièce, et vient là pour assister à une catastrophe: on dirait une immense conspiration. Voilà le public quand il se fait critique; mais, à ces premières représentations, il y a pis encore, si possible, il y a la critique qui se fait public. Je ne signale évidemment pas ici les deux ou trois écrivains éminents qui sont forcés, pour vivre, de raconter le moindre vaudeville nouveau dans les feuilles quotidiennes. Je parle du grand nombre: il est odieux. Ce sont des personnalités qui se substituent à celle du poëte, et réclament le premier rôle dans l'événement du jour. Ces larges hommes ne tiennent pas dans leurs stalles de spectateurs; ils voudraient monter sur le théâtre, comme les grands seigneurs du temps de Molière, et se donner en comédie au vrai public. On les entend au foyer, pendant les entr'actes, décider entre eux, par groupes envahissants, le sort de la pièce; ils la condamnent toujours. C'est là que se forment ces feuilletons du lundi, qu'il faut lire de près pour découvrir l'ongle sous la main qui caresse, et le coup de dent sous le sourire; il y a des éloges blessants dans cette prose à interjection. Par bonheur, ces feuilletons ont beaucoup moins d'influence qu'on ne leur en croit, et le vrai public, celui que je défends et que j'aime, finit toujours par avoir raison, tout aussi bien aujourd'hui qu'autrefois, lorsque ce vrai public se tenait debout, et s'appelait le parterre. « Je me fierais assez à l'approbation du parterre, écrivait le maître, par la raison qu'entre ceux qui le composent il y en a plusieurs qui sont

[1] Un homme qui, personnellement, est un esprit supérieur, peut être collectivement une brute ou *nationalement un sot*, comme dit Vinet.

capables de juger une pièce selon les règles, et que les autres en jugent de la bonne façon d'en juger, qui est de se laisser prendre aux choses, et de n'avoir ni prévention aveugle, ni complaisance affectée, ni délicatesse ridicule. » Molière est donc avec moi pour le vrai public.

Et même aussi contre le public descendant au métier de critique. « J'enrage, dit-il, de voir de ces gens qui se traduisent en ridicule, malgré leur qualité ; de ces gens qui décident toujours, et parlent hardiment de toutes choses, sans s'y connaître ; qui, dans une comédie, se récrieront aux méchants endroits, et ne branleront pas à ceux qui sont bons ; qui, voyant un tableau ou écoutant un concert de musique, blâment de même et louent tout à contre-sens, prennent par où ils peuvent les termes de l'art qu'ils attrapent, et ne manquent jamais de les estropier et de les mettre hors de place. Eh ! morbleu, Messieurs, taisez-vous ! »

Théophile Gautier va plus loin encore que Molière : il prétend, et avec raison, à mon avis, que le public collabore à l'œuvre de l'écrivain. Dans un prologue d'ouverture prononcé, je crois, en 1846, devant les spectateurs de l'Odéon (les plus intelligents de tous et les plus jeunes), le poëte de la comédie de *la Mort* inscriva ces vers presque inédits, car ils n'ont pas été reproduits dans ses œuvres :

Chers inconnus, Public, grande âme collective,
Cerveau toujours fumant où bout l'idée active,
Maître puissant par qui tout génie est formé,
Public, sublime auteur qu'on n'a jamais nommé,
Verse une part de toi dans les chefs-d'œuvre à naître ;
Si tu veux nous aider, il en viendra peut-être,
La nature n'a pas vidé tout son trésor,
Et Dieu nous doit beaucoup de poëtes encor.
Patrie aux flancs féconds, sainte mère des hommes,
Ce que furent jadis nos pères, nous le sommes,
Et ton généreux sang qui fit tant de vainqueurs,
N'a pas perdu sa pourpre en coulant dans nos cœurs.

Soulevons le passé qui sur nos fronts retombe !
Le laurier peut verdir ailleurs que sur la tombe,
Par trop de piété pour nos illustres morts,
Ne décourageons pas de vivaces efforts !
D'un vol prompt, sur le toit, si le moineau s'élance,
L'aigle qui va planer en rampant se balance :
Le but est le soleil ; le chemin, l'infini,
Et l'oiseau, palpitant, hésite au bord du nid.....
Mais quand il est lancé dans le vent qui l'appelle,
Prenez garde qu'un plomb n'ensanglante son aile,
Car il est des chasseurs qui font la lâcheté
De tirer sur un aigle ivre d'immensité.

J'ai cité jusqu'au bout, pour montrer la conclusion contre les critiques.

Par bonheur, nous le répétons, cette oligarchie de censeurs ne règne nulle part. L'indicateur des succès, c'est l'affiche. Après les journalistes et les grands seigneurs vient le grand nombre, qui sent, comprend et, sans discuter, juge en dernier appel ; c'est en assistant à la soixantième représentation d'une œuvre, que vous pouvez voir de votre place le tribunal en dernière instance : le Conseil des inconnus. Oui, des inconnus, et c'est ainsi que j'en reviens à mon premier dire. M. Scribe a inscrit à la porte d'un château qu'il paya de son encre, ces deux vers spirituels :

Le théâtre a bâti cet asile champêtre.....
Vous qui passez, merci : je vous le dois peut-être.

Agréable hommage aux innombrables gens qui, sans se nommer, avaient donné à notre vaudevilliste sa fortune et sa réputation. Le passant, anonyme et ignoré, voilà, en effet, le public. Je l'ai montré surtout au théâtre, car c'est là seulement qu'il se montre et qu'il parle, c'est là qu'on peut le surprendre dans l'exercice de ses fonctions ; mais ce qui est vrai pour une pièce est encore plus vrai pour un livre. Le grand juge de la presse ne reste pas seulement inconnu, mais taci-

turne et invisible. Il ne peut s'attrouper, comme le fait son confrère du théâtre, et se montrer en bloc ; il se forme lentement, de jour en jour ; il met souvent dix ans à se compléter pour prononcer sur une œuvre. Mieux encore, il attend quelquefois la mort du poëte, des générations entières, des siècles même. Un beau vers, une grande pensée vous vient aujourd'hui ; celui qui doit la porter aux nues est encore à naître. Mais il naîtra, n'en doutez point, et justice se fait toujours. Ne vous épuisez donc pas en plaintes stériles ; ne dépensez point votre vie à la recherche de l'inconnu ; ne le maudissez pas quand il ne vient point à vous ; ne vous tuez pas, faute de le rencontrer, comme ont fait tant d'autres. Qu'importe un peu plus ou moins de bruit autour de vous, ce bruit n'est rien ; la vie du poëte n'est pas dans l'heure, sur le coin de terre, parmi le groupe d'êtres qu'il est appelé à traverser avec le commun des hommes. Elle est dans son œuvre, qui doit lui survivre ; elle est dans la trace que laissera son pied maintenant inaperçu, blessé, saignant. L'avenir est encore plus grand que l'ambition, plus beau que l'espérance. Et c'est dans cet avenir que s'assembleront vos juges, c'est contre ces amis futurs que vous tonnez dans vos colères qui foudroient le vide ; les trois quarts des imprécations lancées par les incompris et les méconnus n'arriveront qu'à ceux dont ils seront aimés.

Marc MONNIER.

DES ARTS GRAPHIQUES

DESTINÉS

A MULTIPLIER PAR L'IMPRESSION

Par J.-M.-Hermann HAMMANN[1]

Membre de la Classe des Beaux-Arts et de la Classe d'Industrie et de Commerce de la Société des Arts.

Un critique intelligent et consciencieux, versé dans les problèmes philosophiques et littéraires, faisait, il y a quelques semaines, l'obligeante observation que le mouvement intellectuel ne se ralentit pas en Suisse, et que Genève voit se grouper autour de ses artistes un petit essaim d'amateurs, de philosophes même et d'historiens de l'art. Nous sommes heureux de constater des encouragements aussi sympathiques, plus heureux encore de nommer ceux qui les méritent et de rapporter l'éloge à qui de droit. Les *Etudes sur le Beau, l'Art et la Poésie* d'Adolphe Pictet, comme l'*Histoire de l'Art en Italie* de M. Coindet, œuvres capitales signalées par l'écrivain français, sont en réalité les marquants symptômes du réveil esthétique. Mais voici venir de vaillants auxiliaires à nos premiers et laborieux explorateurs; voici un nouvel ouvrage de talent et de patience, un écrit complet, pratique, venu à propos et qui, à l'avantage d'être le premier dans son genre, ajoute l'intérêt puissant de répondre aux préoccupations et à l'esprit de notre époque. L'histoire des *Arts graphiques* est le premier bon fruit d'un terrain trop longtemps resté sans culture. Expliquons-nous.

Ce n'est pas d'aujourd'hui que le beau et l'utile, que l'art et l'industrie s'observent, se regardent, et se mesurent. Cet antagonisme sourd est fâcheux; il serait temps qu'il cessât, et il

[1] Genève et Paris, chez M. Joël Cherbuliez, éditeur, 1 volume.

ne cessera qu'au prix d'une transaction fondée, cela va sans dire, sur les droits respectifs de chacun. Or entre deux grandes puissances, dont l'une s'empare du cœur, de l'imagination, de l'âme, sans négliger de parler aux sens, tandis que l'autre répond surtout à des exigences physiques, satisfait nos intérêts et subordonne l'esprit à la matière, le choix n'est pas douteux; il y a des siècles qu'en son for intérieur l'humanité l'a fait, ce choix; et ce qui le prouverait, c'est que dans l'assaut livré de toutes parts aux jouissances matérielles, les plus grands utilitaires eux-mêmes s'acharnent à rechercher l'*idéal* du bien-être. Que l'utile se mette donc au service de l'idéal, qu'en grandissant il soit beau; chacun dès lors le saluera sans regret, même avec joie, puisqu'il deviendra ainsi spiritualiste, élevé, moral. Quand l'industrie ne dédaignera pas de s'asseoir sur les marches du trône de l'art, nous l'accepterons au lieu de la subir, et nous y croirons librement. Eh bien, c'est à une transformation de ce genre, disons mieux, à une conversion pareille que peuvent conduire des livres comme celui de M. Hammann, où l'industriel donne la main à l'artiste, où le métier s'élève à l'art, où sous le manteau technique vit et prospère l'esprit créateur.

Comment M. Hammann est-il parvenu à composer un traité d'aussi longue haleine, sans jamais perdre de vue le principe large et conciliant qui l'anime? C'est là son secret; mais il est certain que, plus et mieux que personne, il était qualifié par ses travaux habituels et ses études pour entreprendre un tel travail. Où d'autres auraient échoué de mille manières, il a réussi. Les plus minutieuses recherches, la difficulté de voir clair au milieu de tant de détails, de vérifier tant de dates, de classer tant de faits, de relever beaucoup d'erreurs accréditées, de compulser une foule de documents en diverses langues, rien de tout cela n'a ralenti le zèle ni refroidi l'ardeur de M. Hammann. Aussi l'opinion publique lui saura gré de ces qualités estimables, et le louera certainement à d'autres titres non moins précieux.

La bonté de la méthode semble être l'un des premiers mérites de l'ouvrage : nous allons avec ordre et logique du simple au composé. Qu'entendre d'abord *par ces arts graphiques* dont l'histoire et les procédés veulent être décrits ? Ces arts graphiques comprennent tous les arts de reproduction, lesquels se divisent en deux catégories : « Ceux qui reproduisent en relief, tels sont les arts plastiques, la sculpture sur pierre et sur bois, la gravure de médailles, la fonte, le moulage et la frappe ; et ceux qui reproduisent sur une surface plane, comme le dessin, la gravure proprement dite, la lithographie et d'autres. » Mais tout art de reproduction ne multipliant pas par l'impression, notre auteur veut préciser mieux encore la tâche : il se borne aux « arts qui ont pour but la reproduction d'un objet quelconque sur une surface plane (n'importe de quelle matière elle soit, en métal ou en pierre, en bois ou en verre), mais qui est destinée à multiplier l'original au moyen de l'impression en couleur. »

Une fois les arts graphiques brièvement expliqués par leur but, quelle était la meilleure marche à suivre pour faire goûter et comprendre la nature spéciale, la propagation, les services et la portée de chacun d'eux ? La marche la plus naturelle et la plus simple, vis-à-vis d'un public ignorant mais curieux de ces matières, consistait sans doute à suivre l'histoire, à préférer constamment le récit aux déductions prolongées, la description à une didactique analyse. Tel est aussi le point de vue dès le début adopté et jusqu'au bout maintenu par M. Hammann, point de vue excellent, car jamais une chose n'est définie d'une manière plus populaire et plus nette que par son histoire, par sa genèse. Avec un siècle historique comme le nôtre, c'est à la méthode historique qu'il faut partout recourir, autant que possible s'entend. Dans les mathématiques supérieures où la valeur d'une quantité se détermine par la série de ses développements, il n'y a pas d'autre ni de plus sûre route pour arriver au vrai. En pourrait-il être

autrement en matière d'art et d'industrie? Et ne savons-nous pas, au contraire, que des découvertes en grand nombre, que des perfectionnements précieux n'ont dû le jour que grâce à un retour scrupuleux vers les premières origines? Combien de procédés anciens tombés, on ne sait pourquoi, en désuétude, et tantôt altérés, tantôt détournés de leur destination primitive? Le moyen de trouver du nouveau n'est pas tant de se borner à l'examen du présent et de l'actuel, que de remonter aux sources de ce présent, que de surprendre les germes d'où l'actuel, transformé successivement est sorti. Tout progrès est un développement, une histoire : chacun le sait en théorie, beaucoup l'oublient en pratique.

M. Hammann n'appartient pas à l'école de ces derniers et oublieux savants : son livre en fait foi. Conséquent à sa méthode, il l'applique sans relâche; il en pénètre les moindres parties aussi bien que le tout, en sorte que, malgré la nécessité de divisions et de subdivisions nombreuses, les faits se coordonnent et s'enchaînent; nous les voyons naître les uns des autres, nous nous expliquons leur ordre de succession, leur parenté, leur filiation; ils se distinguent, ils ne se séparent point. De là un plaisir analogue à celui que donnent les êtres de la création : rien ici, comme dans la nature, ne s'accomplit par sauts brusques, par violence, par boutades, oserions-nous dire. On comprend par là qu'il est difficile de faire connaître le traité des *Arts graphiques* à l'aide de quelques passages isolés : une lente génération de faits ne s'aperçoit pas dans un fragment. Quoi qu'il en soit, pour prendre un exemple bien simple, je recommanderai la lecture des *préliminaires de la gravure et de l'imprimerie*; ces petits chapitres sont pleins d'intérêt. Rien de plus curieux que de suivre, après l'abandon du papyrus et du parchemin, l'enfance, l'adolescence, la jeunesse et l'âge viril du papier, comme de voir à ses côtés tour à tour tendre et dure, simple et parée, naturelle et contrefaite, la plume sa compagne; puis l'encre, qui d'abord d'or et d'argent, revêt

les sombres couleurs de la fumée, puis le fusain, la craie, les crayons naturels, la *palette de Rubens*, et cent autres organes de la pensée, de l'imagination, de la vie journalière; toutes choses qu'à tort nous croyons savoir, et dont M. Hammann connaît l'exacte généalogie.

La méthode historique a un avantage évident : elle autorise toute l'érudition possible; elle permet à celle-ci de se produire au grand jour et de remplir dans un ouvrage le rôle principal. Mais il y a érudition et érudition, et celle de M. Hammann est de bonne lignée. Non-seulement elle brille par l'abondance, la richesse et l'exactitude, ces caractères frapperont tout le monde; mais elle offre, si je puis parler ainsi, une réunion frappante de qualités morales et sociales : elle est consciencieuse, elle est patiente; tout à fait large et impartiale, elle sait parler le simple langage de tous. Qu'un érudit vulgaire se fût proposé un aussi vaste champ d'études que celui de M. Hammann; qu'en nous montrant l'état des arts graphiques chez l'homme primitif, en Australie, en Afrique, aux Iles, en Amérique, il eût recherché dans l'antiquité les inscriptions de Persépolis, de Babylone, de Ninive, d'Egypte, d'Asie Mineure; qu'il eût ouvert les tombeaux étrusques, déchiffré les runes scandinaves, observé les vases, les cachets, les ustensiles, les monnaies grecques et romaines; qu'il eût suivi la trace de l'art industriel au moyen âge, pour commencer avec l'ère moderne le magnifique tableau des inventions, des procédés, de la propagation et de l'emploi de la typographie, de la gravure en relief et de la gravure en creux, de la lithographie, de la galvanoplastie, de la daguerréotypie, de la photographie; qu'il eût tenté enfin une description de ce nouveau monde éclos d'hier et qui grandira demain, nous aurions certainement applaudi à d'aussi courageux efforts, nous aurions su bon gré au travailleur de n'avoir point rétréci son programme et d'être en possession d'une longue vue.

Mais un coup d'œil vaste, en pareille matière, n'est pas tout:

il ne suffit point de voir beaucoup, il faut voir bien; il faut un œil assez exercé pour aller plus avant que la superficie, pour discerner et classer les objets, pour allier à l'étendue la précision et la profondeur. Eh bien ! sans vouloir faire tort à personne, est-il vraisemblable que beaucoup d'autres eussent réuni toutes les capacités nécessaires à un traité des arts graphiques, nous voulons dire l'heureuse facilité de manier, comme M. Hammann, la plume et le burin, de concilier la théorie et la pratique, d'être patients et sûrs dans le choix des matériaux, méthodiques dans leur mise en œuvre, d'habituer en un mot la conscience allemande à la netteté française? De semblables aptitudes ne s'improvisent pas; heureux qui les possède! Félicitons celui qui les a si bien déployées.

L'érudition complète et profondément scrupuleuse de M. Hammann ne se prouve pas uniquement par l'exactitude des faits : elle est judicieuse, réfléchie, critique, facilitant au lecteur le plaisir d'agréables retours et de comparaisons intéressantes. Par exemple, après le tableau de la propagation de la typographie au quinzième siècle : «En jetant un coup d'œil général, nous dira l'auteur, sur les travaux des trente-six années écoulées depuis la première apparition d'une imprimerie hors de Mayence, à Bamberg en 1462, jusqu'au déclin du siècle, on est frappé d'étonnement et d'admiration à la vue de l'activité et de la vie qui régnèrent dans cet art à peine inventé. Si nous comparons ce court espace de temps aux siècles qui ont précédé cette curieuse découverte, quel contraste! Ici un spectacle magnifique, du mouvement, de l'enthousiasme ; l'industrie, l'art et l'étude en pleine activité, et pour résultats, le commerce et le bien-être. Là, au contraire, l'inertie, les ténèbres, l'ignorance, un malaise général. Du cinquième siècle à l'an mil on savait à peine écrire, par conséquent il n'y avait point de littérature. Même quelques siècles plus tard le papier et les livres étaient extrêmement rares; «il n'y avait que les princes et les grands seigneurs qui pussent former des biblio-

thèques et récompenser la peine des écrivains,» nous dit l'historien de Charles VI. Le prix moyen d'un livre simple, tenant le milieu entre les simples opuscules ou manuels et les volumes surchargés de peintures et d'ornements, pouvaient, suivant M. Daunou, équivaloir au treizième siècle à ce qui coûterait aujourd'hui 4 à 5000 francs. Villaret nous dit qu'au quatorzième siècle un seul livre d'Heures, sans fermoir d'or, sans pierreries, de la bibliothèque du duc de Berry, frère de Charles V, monta à la somme de 875 livres, représentant une valeur d'environ 6,250 francs de notre monnaie. Et au quinzième siècle encore, avant la découverte de l'imprimerie, un roi de France, Louis XI, voulant emprunter un livre à la Faculté de médecine pour le faire transcrire, fut obligé de se soumettre à des conditions de garantie, et de donner pour caution cent écus d'or et douze marcs de vaisselle d'argent « qu'il nous a laissés en sûreté de nous le rendre, ainsi que selon les statuts de notre Faculté faire le doit. » Les livres avaient une telle valeur qu'on les regardait comme la plus belle partie de la propriété : on en disposait dans les legs, et il n'était pas rare qu'on prescrivît dans les testaments l'obligation de les conserver enfermés dans une armoire à part et fixés par une chaîne, de ne jamais les prêter ni les vendre. »

Voilà de curieux détails qui favorisent de curieuses réflexions. Il y aurait plusieurs autres passages dignes d'être cités pour les rapprochements qu'ils font naître. Mais ce qui nous frappe bien davantage, c'est avec la nouveauté de l'ensemble, la constatation de particularités ignorées et de faits peu ou mal connus jusqu'à présent. Les arts industriels comptent des séries de procédés, de perfectionnements et de découvertes qui nous rendent mille services, qui nous causent mille plaisirs, et dont la plupart du temps nous jouissons sans en chercher les causes; nous ne nous inquiétons pas non plus de ceux qui ont inventé ou propagé ces choses. Connaît-on suffisamment les diverses espèces de typographies et leurs

difficultés? Apprécie-t-on l'éminent service rendu par Congrève à l'impression à plusieurs couleurs, les améliorations successivement apportées à l'impression de la musique, l'art de composer et d'imprimer des cartes géographiques, les progrès de l'*ectypographie* (ou impression à l'usage des aveugles) en Allemagne, en France, en Angleterre, en Amérique, en Suisse? Beaucoup de gens savent-ils qu'après les travaux de Davy et de Wedgewood, ceux de l'amateur anglais Fox Talbot ont, dès 1847, répandu la *photographie* dans le public? Savent-ils que la *galvanoplastie* fut ainsi nommée par M. le professeur Jacobi, de Saint-Pétersbourg, qui la découvrit en même temps que M. Spencer de Londres, après que MM. Daniell et de la Rive en eurent surpris les premiers indices? Qui se doute que l'art de Senefelder compte déjà quinze genres divers, et que chacun de ceux-ci se développe et se perfectionne tous les jours, particulièrement la litho-typographie, la manière noire et surtout la chromolithographie? « L'emploi de la chromolithographie et de l'impression dorée est général et s'étend à une foule d'objets d'industrie, de commerce et de fantaisie. Le nombre des ouvrages typographiques qui en sont décorés est considérable. » Et, entre autres, M. Hammann cite pour la France : l'*Imitation de Jésus-Christ*; les *Souvenirs de Grenade et de l'Alhambra*; le *Moyen âge et la Renaissance*; — pour l'Angleterre : *Specimen of ornamental Art*; — pour la Russie : les *Antiquités du Bosphore Cimérien*.

« Ce dernier ouvrage, entièrement exécuté par des artistes russes, est un chef-d'œuvre typographique et lithographique, et offre une preuve magnifique de la perfection à laquelle sont arrivés ces arts en Russie. Les dessins exécutés par MM. Rob. Picard et Solneffi sont pour la plupart gravés au trait sur cuivre par MM. C. Alfanassief, D. Androwyskii et Tcheskii. Le titre et beaucoup de planches représentant des vases peints, des objets en bronze, en or, en céramique et en bois, sont exécutés en chromolithographie, rehaussés d'or, par MM. Sometschkin et

A. Munster, et imprimées par M. d'Hardingue. Ces planches sont faites avec une grande habileté et un soin extrême. »

Tous ces renseignements nouveaux, tous ces faits récents et contemporains qui, dans le livre des *Arts graphiques* abondent, sont marqués à un coin propre à les relever encore : ils sont dictés par un esprit d'impartialité véritable ; nulle préoccupation systématique ne préside à leur choix, ne se glisse dans leur exposition ; point de parti pris; mais le sincère désir de rendre justice à chacun, de distribuer équitablement l'éloge sans acception de pays et de personnes. De quelque côté que la vérité vienne, M. Hammann marche à sa rencontre, il l'accueille et nous la présente intacte et pure. Ainsi doué d'un esprit large, étranger à tout exclusisme, il saura nous intéresser également à la *chrysoglyphie* de Didot, à l'*hélioplastie* de Poitevin, aux essais *polytypiques* de M. Jobard de Bruxelles, à la *chalcotypie* du Berlinois Heims, *au procédé électrotypique* de Mgr le duc de Leuchtenberg, à la *glyphographie* de Palmer et Volckmar, aux *autographies galvanoplastiques* de MM. Auer et Worring, de Vienne[1]. Qu'il s'agisse d'autre part de résoudre des questions litigieuses, nous serons convaincus que Niepce a été le véritable inventeur de l'*héliographie*, tandis que Daguerre « l'a perfectionnée et rendue plus praticable; » nous saurons même comment Niepce a été conduit à son invention : « La lithographie venait d'être découverte, et à peine cette précieuse invention de Senefelder était-elle connue et répandue, qu'elle fixait toute l'attention des artistes et des industriels. Partout on cherchait dans les carrières, on fouillait le sol pour y découvrir des pierres calcaires propres aux procédés lithographiques. Jos.-Nicéphore Niepce, propriétaire à Châlons-

[1] Ces autographies sont fort remarquables et ne manqueront pas de rendre de grands services aux sciences naturelles : le prix des planches de botanique sera singulièrement abaissé. Nous avons eu le plaisir de voir à la Classe des Beaux-Arts un des cahiers de la Flore autrichienne, où la reproduction des plantes par elles-mêmes ne laisse rien à désirer.

sur-Saône, qui s'occupait dans ses loisirs d'agriculture et de mécanique, tenta aussi quelques essais lithographiques, et il choisit une qualité de pierres dont on se sert pour couvrir la route de Lyon. Ses expériences n'ayant point réussi, il imagina de substituer aux pierres un métal poli; il essaya de tirer des épreuves sur une planche d'étain avec des crayons lithographiques, et c'est dans le cours de ces recherches qu'il conçut l'idée d'obtenir sur des plaques métalliques la représentation des objets extérieurs par la seule action de la lumière : Joseph-Nicéphore Niepce avait découvert l'héliographie. C'est à l'année 1813 que remontent ses essais, et il fit ses premières découvertes en 1814. »

Le chapitre de la *gravure*, l'un des plus étendus et des plus attachants de l'ouvrage, a été de même l'occasion de limiter, sans les nier, les droits de Finiguerra à l'intervention de la gravure en creux et de rappeler à l'Italie les efforts simultanés de l'Allemagne : « La *métallographie* ou la gravure en creux sur métal, un des plus anciens modes de reproduction, a été pratiquée de tout temps, mais on ne sait pas précisément à quelle époque et par quelle personne l'impression des planches gravées a été essayée la première fois. Les opinions sont fort divisées à cet égard. « Vasari attribue cette invention à Maso Finiguerra de Florence, dont les premiers essais sont de 1450; tandis que Samuel Palmer, Murr, Bartsch et d'autres décrivent un certain nombre d'estampes allemandes portant des dates fort antérieures. MM. Meermann, de Heinecke, J.-D. Passavant et d'autres pensent que, dans le même temps et sans le secours les uns des autres, les Allemands et les Italiens trouvèrent la méthode d'imprimer sur papier les planches métalliques gravées en creux. — Les Allemands ont joui néanmoins de l'avantage de connaître avant les Italiens l'impression des livres et des gravures xylographiques. » Et plus loin, nous lisons encore : « Benvenuto Cellini, nielleur lui-même, compétent dans la question des gravures, connaissant parfaitement

les qualités brillantes de Finiguerra, puisqu'il se proposait de suivre « avec le plus grand soin les traces de ce grand maître, » ignorait cependant que Vasari attribuât exclusivement à Finiguerra l'invention de l'impression des estampes. » Il paraîtrait assez probable que ce fut *Martin Schœn* ou *Schœngauer* d'Ulm qui précéda Finiguerra dans cette voie.

A cette impartialité mesurée, comme au discernement et à la pureté de son érudition, l'estimable auteur des *Arts graphiques* sait allier souvent l'attrait de la popularité. Sans parler du soin avec lequel il rapporte les applications variées des procédés dont il s'occupe, combien de sujets rebattus en apparence et tombés déjà dans le domaine public qui nous apparaissent sous une face nouvelle, avec un intérêt plus vif et de piquants détails ! Nous éprouvons, sous ce rapport, un grand plaisir à connaître à fond par M. Hammann la propagation de la typographie en Europe au seizième siècle; à retrouver les « deux plus grands maîtres» de la chalcographie, Albert Durer en Allemagne et Marc-Antoine en Italie; à mesurer les progrès de la gravure sur bois depuis Thomas Bewick, en 1775, jusqu'à l'Exposition universelle de Paris; surtout à saisir l'origine de cette fièvre d'*illustrations* si commune de nos jours en tous pays :

« Vers l'année 1820, M. Thomson, habile graveur sur bois de Londres, exécutait à Paris des vignettes supérieures à ce qui avait été fait jusqu'alors en France. Dès ce moment la gravure sur bois fut employée de plus en plus à la décoration des livres. En 1823 paraissait le *Magasin pittoresque*, excellente publication mensuelle, qui continue encore, et qui est enrichie d'un grand nombre de bonnes xylographies. Le *Musée des familles*, publication semblable à la précédente, parut en 1832 et continue également encore. En 1834, M. Everat à Paris, en publiant une nouvelle édition de *Paul et Virginie*, orné de magnifiques gravures sur bois, ouvrit avec éclat le nouveau genre de xylotypographie ou de livres dits *illustrés*. La

renaissance de la gravure était dès lors accomplie. Tout fut *illustré*, depuis les livres d'A-B-C jusqu'aux livres de sciences; le quinzième siècle paraissait être revenu. L'Angleterre avait précédé les autres nations dans ce genre. L'édition illustrée des Œuvres de Shakspeare, le Livre des prières, les Mille et une nuits, le Penny-Magazine, le Sarturday-Magazine, le journal l'Illustred London-New, le Art-Journal, et un grand nombre d'autres ouvrages dans ce genre furent imités en France et en Allemagne, et donnèrent naissance à d'autres publications pareilles.... — Les livres illustrés ne manquent point non plus en Allemagne, et elle rivalise avantageusement avec les autres pays dans ce genre de publications. Les plus remarquables sont les Niebelungen, le Cid de Herder, le Reineke Fuchs, de Gœthe, la Vie du grand Frédéric, un grand nombre d'almanachs et de journaux illustrés, parmi lesquels le Faust et le Gutenberg, journaux polygraphiques publiés à Vienne; — un certain nombre de livres xylographiques, tels que des danses macabres, des reproductions d'anciens maîtres, etc. »

Ne trouvez-vous pas là des renseignements pratiques, utiles, d'un usage quotidien? Et n'avais-je pas raison de relever le côté attrayant et facile d'un livre grave? Aux fruits les plus nutritifs et les plus salutaires peuvent faire défaut cependant quelques qualités appréciables, telles que la moelleuse saveur, le velouté, la couleur : le traité si substantiel des *Arts graphiques* ne manquerait-il pas un peu, lui, d'air et d'espace? Trop resserré sur lui-même et trop condensé, n'aurait-il pu se développer davantage, et prendre des proportions matérielles plus appropriées à son mérite interne, à sa valeur spirituelle? Avec l'étonnante richesse de ses matériaux, notre auteur eût aisément pu d'un volume en faire deux. Mais ce sera toujours un bon défaut que d'employer moins de mots que d'idées ; nous ne sommes pas gâtés de nos jours du côté de la concision lumineuse; mieux vaut cet extrême qu'une « stérile abondance» ou qu'un cliquetis de riens marivaudés. Pour pé-

cher ainsi par une rare concentration de force, le livre de M. Hammann ne fera que plus sûrement son chemin ; il ne plaira que mieux aux esprits solides, amis du fond avant de l'être de la forme, et, sur tout lecteur attentif, il exercera sans doute une réelle influence. Il serait temps (nous croyons l'avoir dit déjà, mais qu'on nous pardonne d'insister), il serait temps qu'arrachés à l'espèce de position secondaire qui leur est faite, on ne sait pourquoi, les arts graphiques occupassent leur véritable rang, et qu'enfin le public les honorât pour les jouissances qu'ils procurent comme pour les services qu'ils rendent. A cet hommage, à cette élévation légitime, l'art esthétique n'aurait rien à perdre, ou il faudrait, chose impossible, que le sentiment du beau pur s'éteignît. Depuis que la photographie a été inventée, la peinture est-elle tombée en désuétude? N'y a-t-il plus de portraitistes ni de portraits? Que les craintifs se rassurent : on ne détrônera jamais les beaux-arts, cela est certain, mais il faut justice pour tous.

Et maintenant, à quels moyens recourir pour rehausser le prix des arts graphiques, pour en mieux marquer la place, pour en donner le goût? Au meilleur moyen de réforme et de perfectionnement qui existe : à l'éducation. «Ne serait-il pas convenable, dit quelque part M. Hammann lui-même, d'introduire les étudiants, même tous les jeunes gens des écoles et des pensionnats, dans les ateliers où l'on pratique l'art et l'industrie, guidés par un maître intelligent, pour les initier de bonne heure à tous les genres de main-d'œuvre? On en retirerait de grands avantages.» Ce bon conseil, d'une exécution si facile, pourrait, s'il était suivi, éclairer beaucoup de jeunes travailleurs sur leurs aptitudes, et favoriser même dans l'avenir d'utiles créations. Plusieurs pays, et des plus artistiques, ont déjà hâté d'une manière ou de l'autre l'alliance journalière des arts et de l'industrie. Il s'est formé depuis peu d'années à Munich pour le perfectionnement des industries et des métiers, une société dont chacun a salué la naissance : protégée, sauve-

gardée dès le début par l'art et les artistes, cette société grandit, produit, écrit, prospère; elle a une Exposition permanente, elle possède un journal, et chaque jour ce qui n'était qu'utile devient beau. Des chefs-d'œuvre sont sortis de là. Pourquoi de tels exemples ne sont-ils pas contagieux? N'appartiendrait-il pas à une ville placée comme Genève d'enfanter sur un large plan des associations pareilles? Et la dédicace même des *Arts graphiques* ne semble-t-elle pas être, dans sa généreuse ampleur, comme un symptôme des nécessités de l'avenir?

Mais soyons sans crainte: chaque chose vient à son heure, et le siècle, hélas! va vite. Qu'il nous suffise aujourd'hui, pour notre part, d'avoir tenté la simple analyse d'un ouvrage moins aisé à juger qu'à raconter; d'un ouvrage solide et fort, encyclopédie désormais indispensable, où l'homme du monde apprendra ce qu'il ignore, où le plus habile recevra des avis et des leçons; ouvrage de labeur et d'opportunité qui, par sa marche, ses larges principes et sa portée, assure une belle réputation à son modeste et savant auteur.

Edouard HUMBERT.

LES LIBRES CHERCHEURS.

ESQUISSES MORALES, PENSÉES, RÉFLEXIONS ET MAXIMES

Par Daniel STERN [1].

I

Parler, c'est penser. Mais, dans la parole, la pensée peut se trouver si affaiblie, si diffuse, si rare que nous la croyions disparue. Elle y est pourtant encore, comme la lumière dans l'ombre d'un souterrain. Mais, que la lumière se rassemble en un rayon et nous disons : voici le jour ; que la pensée se concentre en un point, en une sentence qui porte coup, qui fasse trait, et nous disons : voilà une pensée !

Comme rayon, étincelle ou éclair de l'esprit, les pensées sont aussi vieilles que l'esprit humain ; comme genre littéraire, toute une longue éducation intellectuelle des peuples les a précédées. C'est même une assez curieuse histoire et que nous avions envie de faire ici; mais comme, à titre de préambule, elle nous mènerait trop loin, nous n'en toucherons que deux mots, pour orienter notre sujet.

Quintilien déjà et avec lui toutes les rhétoriques disent : «Les sentences sont *les lumières du discours.*» Mais les sentences peuvent exister sans le discours. Si les orateurs les emploient, les empruntent et les enchâssent, elles peuvent également les précéder et le plus souvent leur survivre dans le temps. Œuvres des penseurs, elles sont après tout, particulièrement si elles ont été moulées et taillées par l'instinct ou par l'art poétiques, ce que l'homme produit de moins périssable. Nées spontanément et de parents anonymes, elles s'appellent, suivant leur origine ou leur qualité, *dictons*, *adages*, *proverbes*. Résumant des doc-

[1] Paris, Techener, 1856, 1 vol. de 323 pages, 2me édition revue et augmentée.

trines ou représentant des séries de déductions, sous le nom de *philosophèmes* et d'*aphorismes*, elles peuvent, comme ces fragiles globes de verre qui seuls, flottant sur les mers dévorantes, nous portent des nouvelles des vaisseaux perdus, conserver le souvenir et parfois la substance d'ouvrages engloutis, de systèmes évanouis et d'écoles entières ensevelies dans la nuit des siècles. Les nombreux sages et philosophes des cinq générations qui ont précédé Platon, ne nous sont pas connus autrement. Enfin, comme les pépites dans leur gangue rocheuse, comme les diamants dans leur couche d'argile, les sentences, formées ou logées dans le tissu d'un discours étendu, s'en extraient pour divers usages. Tels lecteurs, comme Montaigne, s'en forment un musée de la mémoire, qu'ils font servir, aux grands jours, comme illustration et ornement de leur propre discours. Tels collecteurs intelligents rassemblent et groupent en colliers autour de certains sujets capitaux, toutes les pensées saillantes des auteurs d'une certaine catégorie, laquelle se détermine à volonté, par exemple les poëtes ou les prosateurs, ceux d'un siècle, d'un peuple, ou de tous les temps et de tous les pays; et c'est ainsi que naissent les *Selecta*, les *Dictionnaires*, les *Promptuaires*, les *Échantillons*, les *Fleurs*, dont se montrèrent si avides l'époque de la Renaissance et celle de la Réformation, et pour lesquels Sénèque et Plutarque, héritiers de deux antiquités, étaient des sources inépuisables. Plus tard, et pour les écrivains modernes surtout, on choisit et souligne dans leurs œuvres complètes les passages les plus frappants, pour les recueillir en un volume comme dans un écrin, et ces recueils prennent le nom d'*Esprit*: l'Esprit de saint François de Sales ou de Fénelon, de Rousseau ou de Voltaire, de Fontenelle, de Rivarol ou de Balzac, l'Esprit de Jean-Paul, de Gœthe, de Schleiermacher, etc. chacun a rencontré quelque collection de ce genre. Quand le choix comprend des morceaux un peu plus étendus, on a une *Anthologie*. Et il peut arriver que l'auteur lui-même fasse de son vivant ce choix dans l'ensemble de ses ouvrages. Ainsi les *Lectures pour*

tous sont une anthologie lamartinienne en prose et en vers, faite par Lamartine lui-même, qui, dans une belle préface, a donné son exposé de motifs.

Résumer ses méditations dans une formule brève, est un besoin pour certains esprits qui peuvent s'en faire une habitude. Tel était Joubert, lui qui n'avait pas de repos avant « d'avoir fait tenir un livre dans une page, une page dans une phrase et une phrase dans un mot, » et qui cherchait à tout condenser en « gouttes de lumière. » Ces esprits-là laissent après eux d'énormes provisions de sentences, qu'une main pieuse classifie parfois, trie et publie pour l'instruction d'autrui.

Nous voici bien près des pensées comme genre littéraire; mais nous n'y sommes point encore. Le genre commence du jour où un auteur adresse volontairement au public ses idées sous la forme de *Pensées détachées*, et où chacune, faisant un tout, est calculée et acceptée comme se suffisant à elle-même, ayant son unité et sa signification intrinsèques. Auparavant c'était un membre, un fragment; maintenant c'est une figurine complète, et l'on comprend que, dans ces nouvelles conditions, la pose et l'expression ne sont plus tout à fait les mêmes. La pensée détachée se rapprochera, dans la sphère de l'art, de la forme instinctive de l'adage et du proverbe.

Cette forme est employée, tantôt par les moralistes pour rendre plus visible et plus incisive la vérité même; tantôt par les écrivains spirituels pour faire mieux ressortir leur mise en œuvre de la pensée; tantôt pour lustrer, aiguiser, emplumer et (si l'on permet le mot) pour *ailer* une vérité commune, qu'on veut rajeunir ou relever. De la Rochefoucault à M. de Latena et de la Bruyère au prince de Ligne, notre littérature a vu, dans ce genre, de très-nombreuses tentatives et d'assez nombreux succès. La langue et l'esprit français s'en arrangent à merveille; les *mots* dont abondent à Paris la conversation et le théâtre sont les cadets de la même famille. Suivant le caractère, l'intelligence ou la force de l'auteur, ces pensées détachées

prennent mille aspects variés : traits fins, vifs, piquants, mordants ou malins ; aperçus élevés, ingénieux, saisissants ou hardis ; vues larges ou perçantes ; idées grandes, riches ou neuves ; conseils utiles ; observations originales : tout est possible, depuis la pointe épigrammatique et folâtre jusqu'au théorème profond.

De nos jours, ce genre, à la fois très-facile et très-difficile comme le vers français et pour les mêmes raisons, ce genre est fort cultivé et même à la mode. Dans la bibliothèque d'un homme de goût. tout un rayon, et ce ne serait pas le moins bien occupé, pourrait être retenu pour les petits livres de cette catégorie qui ont paru depuis dix ans. N'en pouvant faire le dénombrement, contentons-nous de citer, c'est justice, un des plus distingués d'entre eux, père sans doute de plusieurs des autres, et le plus connu peut-être : les *Bluettes et Boutades*, par Petit-Senn.

Très-différentes à divers égards des *Bluettes et Boutades*, les *Esquisses morales* de Daniel Stern appartiennent cependant encore au rayon dont nous parlions tout à l'heure. Ce sont aussi des *pensées*, des *réflexions* et des *maximes*: *pensées* quand l'idée se présente seule et désintéressée, *réflexions* quand l'occasion, la cause ou l'objet qui l'ont engendrée dans l'esprit sont conservés avec elle, *maximes* quand l'idée sert à juger les hommes ou à diriger la vie ; et de plus, ce qui en facilite l'intelligence et l'usage, elles sont rangées dans un ordre naturel et divisées en douze chapitres, sept concernant la condition humaine, l'homme, la femme, la vie morale, le cœur, l'esprit et l'éducation ; cinq consacrés à la revue de l'époque, examinée dans ses divers éléments, aristocratie, bourgeoisie, peuple, les arts, les lettres et la religion.

II

Daniel Stern n'est pas un écrivain inconnu. Son roman de *Nélida* (1848), son *Histoire de la révolution de 1848* (1850),

son *Essai sur la liberté* (1852), sa collaboration à la *Revue de Paris* et à la *Libre Recherche* (revue de M. Pascal Duprat, qui se publie en Belgique), l'ont posé, dans la publicité contemporaine, comme un écrivain sérieux, et traitant avec élévation, solidité et maturité les questions graves du temps. Nous pourrions étudier l'auteur et ses idées dans ses divers ouvrages; mais le volume des *Esquisses morales* nous suffit. Résultat « de toute une vie, » ce petit livre donne tout ce qu'il promet. Deux lettres de conversation intime nous révèlent une âme mieux que des années de contact superficiel ; et ce volume ressemble à une de ces conversations. C'est en même temps l'ouvrage de Daniel Stern qui a eu le plus de succès, car il en est déjà à sa seconde édition. Pour ces deux motifs nous ne chercherons pas ailleurs. L'auteur et sa vie intérieure, ses vues et on peut presque dire sa philosophie, sa position et la qualité de son talent s'y manifestent pleinement; que nous faut-il davantage? Qu'aime, que sait, que peut, que cherche, que veut enfin l'auteur des *Esquisses morales?* ces questions, qui ne sont pas trop curieuses, puisque les Esquisses nous apprennent tout cela avec bien d'autres choses encore, nous aideront à le faire connaître lui-même.

Qu'aime-t-il? Chose rare, il aime les idées. Chose plus rare, il aime les idées larges, simples et grandes, les vues d'ensemble, les vastes horizons, en un mot son inclination essentielle est la philosophie. « Pourquoi donc les hommes de nos jours redoutent-ils si fort une femme philosophe et souffrent-ils avec tant de complaisance une femme coquette? » Et pourtant « les devoirs de la maternité sont compatibles avec les grandes pensées, mais ils ne sauraient s'allier aux goûts frivoles[1]. » Mais sa philosophie ne veut pas rompre avec le sens commun : « Hélas! les *religions* n'ont guère fait autre chose dans le passé que distraire et charmer les inquiétudes de l'imagination par des symboles et des mythes; les ***systèmes philosophiques*** ont

[1] Page 56.

trompé par des formules affirmatives les doutes de l'esprit..... Interrogeons la *raison commune*..... Elle nous retient dans les véritables conditions de notre être[1]. » Toutefois, ce maigre pâturage ne peut lui suffire longtemps ; chassez le naturel, il revient au galop. « Esprits immortels », s'écriera dans le bois de Scheveningue, avec le timbre ému de l'enthousiasme, D. Stern qui pense à Descartes et à Spinoza, « parlez, oh ! parlez-moi ! Je me prosterne et je vous implore. Car je le sens, c'est vous, oui, c'est vous seuls que je venais chercher ici ; c'est pour vous que je suis venue. Arbres sacrés, esprits immortels, acceptez mon culte secret, recevez-moi ! Soyez à jamais mon abri, mon repos, ma vie cachée, mon espérance[2] ! »

Que sait-il? Tout ce qu'apprend la vie, grâce aux années, aux chagrins, à la douleur, aux erreurs, aux épreuves qu'elle traverse ou subit et qu'elle transforme en expérience; grâce aussi aux leçons des grands maîtres qui enseignent à tout voir de haut, et que D. Stern nomme souvent : nobles patrons, illustres guides ! Platon, Spinoza, Descartes, Hégel, Gœthe surtout, duquel il dit : « Je ne crois pas qu'aucun poëte, aucun philosophe ait jamais eu une plus belle conception de la nature et de l'homme. Jamais aucune intelligence n'a autant approché de Dieu... Il n'est pas un doute auquel Gœthe n'ait donné une réponse pacifiante.... Dans son œuvre rayonne l'amour de la vie universelle. Il a élevé la bonté à la puissance d'une philosophie... Personne ne connaît vraiment Gœthe en France[3]. » A cette double école, l'auteur a mesuré la profondeur tragique de la vie humaine : « Le poëte qui se sentirait le courage de descendre dans les profondeurs de la société et qui aurait visité tous les cercles de cet enfer terrestre, en reviendrait comme le Florentin, pâle d'effroi, l'imagination frappée de visions ineffaçables[4]. » « Apprenez donc qu'aucun livre ne révélera jamais la dixième partie de ce qui s'agite et gronde au fond de l'âme humaine et que la vie a des contrastes, des complications, des

[1] Page 6. — [2] Page 318. — [3] Pages 205-207. — [4] Page 252.

chocs, des violences, des *impossibilités* telles que vos plus audacieux poëtes trembleraient à les reproduire [1]. » C'est le mot de Balzac, qui s'y connaissait : « La réalité est le plus inépuisable et le plus hardi des romanciers. »

Que peut-il? « Lyre de Sapho, luth de Corinne, ... pourquoi la Muse ne m'a-t-elle pas enseigné son art divin [2]? » Que l'auteur se console. Si la parole ne sort pas de sa bouche cadencée par le balancier de la poésie, elle est belle, harmonieuse et rhythmée. Les *Martyrs* et la *Corinne* de 1807 ont passé par là. Les deux génies du Nord et du Midi se combattent en France, et chaque style incline de préférence vers l'un ou vers l'autre. L'admiration de Daniel Stern pour les Grecs, « ces maîtres en l'art de vivre, » sa sympathie pour Athènes « la jeune mère au sein virginal, dont le lait pur, abondant et doux a nourri notre enfance, » son indulgence pour « le quatrième mobile de nos actions, trop peu observé par les moralistes, l'amour du beau, » lui a porté bonheur. Son style poli marie l'élégance robuste de l'imagination à la solidité de la pensée; sa langue, ornée de grâce dans sa force, est intellectuelle et plastique.

Que veut-il? Sa devise : « La vérité par la liberté, la liberté par la vérité, » et ces deux autres passages : « Les pensées et les sentiments d'un grand cœur, je dirais presque sa respiration, sont un perpétuel défi à l'impossible [3] ; » « les moralistes ont dit à l'homme : abaisse, réprime, étouffe en toi l'orgueil; moi, je lui dis : *justifie-le!* c'est le secret de toutes les grandes vies [4], » nous indiquent nettement son aspiration : penser par soi-même, se créer, à ses risques et périls, un système de convictions, se conquérir une véritable personnalité. Aussi ce qui lui répugne par-dessus tout, ce sont les petitesses en tout genre, les esprits mesquins, les cœurs étroits, les imaginations vulgaires, les préjugés timorés, les frivolités babillardes, les couardes jalousies, les fraudes et les ruses de toute

[1] Page 216. — [2] Page 321. — [3] Page 102. — [4] Page 93.

espèce, tout ce qui est laid, chétif et bas. « Le vulgaire n'est que faiblesse. » « Qu'il est fatigant de vivre avec les petits esprits, avec ces sagesses affairées. » « O banalité ! déesse clémente aux esprits stériles, à quel culte n'aurais-tu pas droit, si l'ingratitude des hommes n'égalait leur indigence? » «La supériorité morale actuelle d'un sexe sur l'autre tient principalement à ceci, que nos mœurs rendent la sincérité presque toujours facile à l'homme.» «Qui, d'entre nous, songe que l'esprit a sa dignité comme le caractère? » Les passages de cette couleur sont nombreux. Or la libre personnalité a pour première condition l'amour du vrai, et cet amour se manifeste, dans le cœur, par la sincérité et le courage; dans l'esprit, par le besoin d'exactitude et de complet. Ces quatre qualités sont rares. Daniel Stern les recommande, les exalte, et peut-être font-elles le trait dominant et comme le cachet de sa nature morale. La sincérité perce partout, limitée par un heureux contre-poids : « C'est bien peu du mérite de la sincérité, si l'on n'en possède le charme[1]. » L'intrépidité proprement dite (car la sincérité est déjà du courage) se montre dans le langage que l'auteur tient aux femmes et au peuple[2], ces deux puissances irritables et ennemies de toute opposition. Le besoin de justesse, la haine du vague et de l'exagération ne sont pas moins empreints dans une série de passages : « Les mots vagues font les hommes fanatiques; les formules obscures égarent et exaltent les esprits, le malentendu ensanglante le monde[3]. » « Il est de toutes petites vérités qui, à force d'exagérations, deviennent de gros mensonges[4]. » « Les femmes se contentent d'entrevoir les idées sous leur forme la plus flottante et la plus indécise. Ce ne sont qu'apparitions rapides, vagues figures, contours aussitôt effacés. On dirait qu'elles n'ont nul souci de la vérité

[1] Page 100.
[2] Au peuple de 1848, de Louis Blanc, Ledru-Rolin et Barbès, et cela à Paris même, sous la république (1re édition).
[3] et [4] Page 144.

des choses[1]. » Le sentiment que rien de partiel n'est vrai a dicté cette fine et forte pensée : « Un certain nombre d'animalcules naissent après le lever du soleil et meurent avant son déclin ; bien des esprits leur sont semblables, et, prenant les idées à leur milieu, ne soupçonnent jamais ni l'origine, ni la fin des choses[2]. »

S'émanciper des choses, c'est se dégager d'elles en les jugeant. Les juger, c'est les dominer, ou, pour emprunter une image à Emerson, c'est les enfermer dans un cercle. L'émancipation de l'esprit n'est qu'une série de délivrances ; et sa liberté, au point de vue négatif, n'est qu'un long affranchissement. Rien de plus intéressant et de plus caractéristique à la fois que la manière dont un esprit secoue et dépouille ses enveloppes ; ainsi chaque graine a son procédé pour sortir de sa coque, chaque insecte pour fendre sa chrysalide. Suivant l'épaisseur et la ténacité des préjugés qui l'enferment comme un triple tissu, suivant sa vigueur native et l'intensité de ses pressentiments, l'esprit arrive plus ou moins tôt, plus ou moins entier dans la nouvelle sphère d'existence à laquelle il aspire. Beaucoup de papillons périssent à l'œuvre, bien plus encore ne s'éveillent jamais dans le tombeau soyeux de leur apathie ; l'éclosion spirituelle est bien plus chanceuse encore que l'autre. Mais c'est dans cette lutte contre son milieu, témoignage et triomphe de sa vitalité, que l'esprit, en s'affranchissant, se prépare aux acquisitions et aux conquêtes positives. La psyché qui a brisé l'œuf s'envole ensuite sur un rayon du jour. L'esprit de D. Stern est émancipé, en principe, de toutes les conventions, et, en fait, s'est affranchi d'un très-grand nombre de celles qui enferment l'esprit de la plupart des hommes. Il est vraiment libre en présence des opinions accréditées, des traditions reçues, des préjugés régnants et peut les juger. Les manières de voir ou de faire établies en littérature et en critique, dans les mœurs et les doctrines, dans l'Église et l'État, ne lui imposent pas. Il

[1] Page 67. — [2] Page 132.

a réussi à se délier du préjugé social, ce qui est honorable; à se désintéresser des partis, des coteries, des écoles et des sectes, ce qui est peu commun; et à dominer jusqu'à sa nationalité, ce qui est méritoire. Il a même essayé, ce qui est encore plus malaisé et plus hardi, de se défaire aussi de la limite intellectuelle du sexe, laquelle tient plus profondément que tout le reste aux racines primitives de notre nature. Selon Platon déjà, les âmes ont un sexe, et notre auteur est du même avis, car plusieurs de ses Pensées ont trait à ce sujet mystérieux. Cette dernière tentative ne pouvait donc réussir qu'en partie. «D'ailleurs la médiocrité seule est neutre [1]. » Aussi en dépit de la fermeté du coup d'œil et de l'expression, malgré les qualités mâles et presque viriles de cet esprit, on reconnaîtrait à l'accent, aux préoccupations dominantes, et à certaines touches, que Daniel Stern n'est pas un homme, quand le tressaillement *maternel* [2] ne viendrait pas trahir le pseudonyme. D'ailleurs, il est sans doute peu de lecteurs auxquels il soit besoin d'apprendre que Daniel Stern est du sexe de George Sand, de Bettina, de Rahel, de Wilhelmine de Chézy, comme il se rapproche de ces femmes illustres par la fière indépendance de la pensée et par l'énergie du caractère.

Enfin que cherche l'auteur des *Esquisses morales?* A travers tout le reste, il poursuit le secret de la vie pour l'individu et pour l'espèce, il cherche la clef de sa propre destinée. « Qu'étais-je? que suis-je? que dois-je vouloir et qu'ai-je à faire? » se demande-t-il avec Gœthe dès l'épigraphe du volume. Quel est le but de la vie? l'art de la vie? qu'est-ce que l'homme et l'humanité font de leur existence? telles sont les questions qui forment comme la basse fondamentale de ce concert de pensées inquiètes. Voyons les réponses, c'est-à-dire les idées positives de l'auteur. Jusqu'ici, par scrupule, nous lui avons cédé d'ordinaire la parole. Maintenant, que le lecteur doit être à peu près au point de vue, nous tenterons de relier par des lignes idéales

[1] Page 15. — [2] Page 322.

l'ensemble de ces pensées détachées, et de présenter en raccourci la conception générale des choses[1] qui paraît en résulter. La voici avec la fidélité d'un sommaire.

III

L'homme, être imparfait et complexe, n'est ni un vermisseau ni un Dieu : il est un *moment* de la métamorphose infinie, et par l'étude, la contemplation et la lutte, il devient le plus parfait des êtres terrestres et triomphe de la Nature éternelle, jusqu'à ce que celle-ci, reprenant sa revanche, anéantisse le globe.

L'homme est créé mâle et femelle. La sexualité, qui traverse toutes les sphères de la vie humaine, est une loi d'harmonie pour les intelligences, pour les occupations, pour la société, comme pour la famille. Mais le vrai rapport a été brouillé : de là des malheurs sans nombre. L'homme moderne a pareillement faussé ses rapports avec la nature : de là, diminution de bonheur. De là encore, vie factice, dont les salons sont le produit, agitation, inquiétude, usure des forces, abattement. Le beau côté de l'homme moderne c'est la mélancolie, la sympathie et le sentiment de l'infini. L'homme futur sera sans doute, par l'organisation, « aussi supérieur à l'homme actuel que l'habitant des grandes villes, par exemple, l'est aujourd'hui au rustre de certaines campagnes. » « Le dernier sentiment auquel s'élève l'humanité, c'est l'humanité. »

La femme est plus voisine que l'homme de la nature : de là sa puissance de fascination[2]. Est-elle, oui ou non, l'égale de l'homme? L'histoire et la physiologie disent non; mais la raison dit oui. Cette infériorité est de fait, mais elle n'est pas de droit.

[1] La *Weltanschauung* de l'auteur, comme diraient les Allemands.

[2] L'auteur développe d'une façon ravissante (p. 33, 34) les deux derniers vers du second Faust :

Das Ewig-weibliche
Zieht uns hinan !

Les circonstances, les préjugés, l'éducation la maintiennent; mais elle pourrait cesser et va diminuant. « Une égale *possibilité de développement* intellectuel, telle est *l'égalité fondamentale*, la seule à laquelle il est utile de prétendre, la seule qu'il est inique, aujourd'hui comme toujours, de ne point accorder.» La plupart des défauts de caractère chez les femmes, le manque de droiture, de dignité et de fierté, la frivolité, la sensiblerie, la coquetterie, viennent d'une faiblesse guérissable; les défauts ordinaires de la pensée féminine, le manque de méthode, de logique, de sérieux, l'exagération, l'esprit de chimère, proviennent d'une déplorable éducation, à laquelle on doit remédier. « La compagne véritable, c'est la femme selon Dieu, selon l'amour et la liberté.» Le divorce n'est point une solution. « Changer d'époux, pour la femme actuelle, ne serait que changer de maître.» Le divorce utile et « préalable, auquel je ne la vois point songer, c'est le divorce avec son ignorance, avec sa frivolité, avec ses passions puériles. »

La femme moderne est dans un milieu faux. La maternité est une initiation supérieure. La femme, rentrée dans sa sphère vraie, n'aurait ni la honte de l'amour, ni la répugnance pour la pensée, ni l'effroi de la vieillesse. Trois genres de femmes : les jolies, les intelligentes, les aimantes. La célébrité condamne la femme à « un isolement retentissant,» et sa supériorité, excitant la défiance du vulgaire, s'use parfois inutilement à se défendre elle-même. « Il y a toujours eu jusqu'ici, il y aura longtemps encore un peu de Dalilah dans chaque femme.» Mais aussi quelle n'est pas leur puissance pour le bien? « L'aspect extérieur des maisons en Orient ne présente que des murailles nues. Mais à l'intérieur, l'œil est ébloui par des colonnes sans nombre, des marbres précieux, des fontaines jaillissantes, par toutes les richesses et toutes les fantaisies de l'art arabe. Malheureusement la porte de ces exquises demeures est presque toujours fermée; elle ne s'ouvre qu'à l'amitié et à l'amour. Il en est de même de certains esprits froids et nus en apparence. Pour

découvrir leurs magnificences cachées, il s'agit également d'en forcer le seuil. Que faut-il pour cela? presque rien : si toutes les femmes se ressemblaient, *le sourire d'une femme* [1]. »

L'homme, en général, n'est ni bon, ni mauvais, il est imparfait. Se rendre libre, c'est la sagesse et la vertu. L'art le moins connu c'est l'art de vivre. « Si nous savions écouter et suivre l'esprit intérieur, notre vie se composerait elle-même selon les lois d'une grande œuvre d'art.» A tout, il manque la suite, le rhythme, la mesure. » « Que le nombre est petit de ceux qui savent se faire une destinée.» La vie du genre humain ne vaut pas mieux : « c'est une symphonie, composée par un grand artiste, il est vrai, mais exécutée par des sourds.» Nul n'est satisfait. Nous ne savons ce qui nous est bon. Nous nous abusons en tout, même en affection. Mille travers viennent déparer notre vie. Même nos vertus sont à suspecter : « Ne retournons pas certaines vertus ; leur envers est plus laid que bien des vices.» L'amitié nous blesse quelquefois plus profondément que la haine. La solitude nous menace. Le destin a ses ironies. Le vulgaire nous fait lâchement souffrir. Mais l'âme forte se conforme à son malheur sans s'y résigner. Elle lutte et reprend le dessus. Elle se dit que « ses remords ne sont pas dans la proportion de ses fautes, mais dans la proportion des vertus qui lui restent ; » elle apprend à se supporter elle-même. Elle découvre que « pour peu que nous ayons quelque mérite, nos ennemis nous servent beaucoup mieux que nos amis. » Elle s'aperçoit, phénomène consolant, que « une âme honnête repousse incessamment, sans secousse et sans bruit, par un travail organique, l'on peut ainsi parler, ce qui n'est pas conforme à sa nature; à peu près comme le glacier des Alpes, dont la force interne rejette sur ses bords toute matière étrangère, tout élément qui, tombé du dehors, ternirait sa transparence et l'éclat de son pur cristal [2]. »

Ce qui est divin n'est pas d'être aimé, mais d'aimer. L'a-

[1] Page 71. — [2] Page 84.

mour véritable, « la passion de l'amour, qui l'a connue? Un homme peut-être dans un siècle.» L'amour sérieux exalte et apaise à la fois et donne le sens divin des choses. L'amour a parcouru une longue série de variations historiques, et il est autre dans les deux sexes et dans les divers caractères. L'esquisse de ces métamorphoses, tracée d'une main légère et charmante [1], est complétée par l'étude d'autres formes de ce sentiment (l'amour mystique, platonique, *indigne*), et de l'amour réservé à l'avenir, au temps où la femme aura reconquis généralement sa vraie place. — L'amitié, rare entre femmes, n'a tout son charme qu'entre frère et sœur ou que succédant à l'amour, et tout son prix que dans la vieillesse. — La bonté d'intelligence ou virile, et celle des nerfs ou féminine, n'est pas encore la bonté du cœur « qui est aussi rare que le génie.»

L'homme de génie, c'est-à-dire « celui qui se sent la force et auquel les autres reconnaissent le droit d'être complétement lui-même, » vient rarement à son heure. « L'immense majorité des esprits est parasite; et même il se rencontre encore, en quantité assez considérable, des parasites de parasites.» Les esprits sont par nature vastes ou étroits; il y en a d'aristocratiques et d'autres plébéiens. Les esprits virils ne se trouvent pas toujours chez les hommes, ni les esprits féminins dans les femmes. Tels esprits ont l'intelligence des formes (les artistes, les femmes); d'autres celle des forces (les savants, les hommes); très-peu ont les deux au même degré (le génie, Platon). Les génies sont ou nationaux ou cosmopolites; ceux-ci représentent leur siècle. — « Ce qui domine dans la nationalité française, c'est l'élément géométrique; dans la nationalité allemande, c'est la métaphysique; dans la nationalité italienne, l'élément artiste. Les Grecs, ces enfants gâtés de la nature, avaient tout réuni [2]. « L'esprit purement gaulois, si sagace à pénétrer le cœur humain, n'a presque point d'affinités avec la nature..... L'infiltration graduelle du panthéisme des

[1] Page 116. — [2] Page 139.

races germaniques lui en a seule communiqué le sentiment [1]. » Les Français ne *sentent* pas les arts plastiques, mais ils les comprennent. » — « La philosophie française a pour père un soldat... L'épée de Descartes m'apparaît comme un symbole : j'y crois voir une image expressive de l'inspiration qui domine le génie français dans tous les ordres de la pensée. » « Le Français est le plus expansif, mais le moins cosmopolite des hommes [2]. » — On peut distinguer beaucoup d'espèces de conversations : pédante ou spirituelle, dogmatique ou rêveuse, aimable et *de bon air*. « Il y a aussi des gens qui, avec peu de paroles, donnent beaucoup à penser ; d'autres qui, avec beaucoup de mots, éveillent peu d'idées. Ils ressemblent à ces deux aiguilles du cadran, dont l'une va très-vite et ne marque que les secondes, tandis que l'autre en sa marche désigne les heures [3]. » Quelle frappante image! Mais passons. « La foi n'est bien souvent qu'une illusion du cœur. La raison, qui défend de croire aveuglément, conseille d'espérer ; et cela suffit bien à une vie où rien n'est absolu, pas même la douleur. »

Le sujet de l'éducation devait occuper une large place dans les méditations de Daniel Stern ; l'éducation n'est d'ailleurs que l'application de l'art de vivre, art qui est la préoccupation favorite de cet esprit sérieux. Voici ses principes. Les parents ont plusieurs torts : ils imposent trop leur présence à leurs enfants ; ils ont trop l'orgueil insensé de vouloir leur sembler parfaits ; ils ne sont pas assez reconnaissants envers eux ; ils ne respectent pas assez leur individualité, et, par leur prétendue sagesse, ils forcent leur vocation et font le malheur de leur vie. — Le secret de l'éducation c'est « d'inciter à librement vouloir ce qu'il est nécessaire, juste ou utile qu'on fasse. » Un bon système d'éducation doit embrasser dans son cadre les deux sexes. Ses bases sont les suivantes : L'enfant n'appartient ni à la famille, ni à l'Etat ; il n'appartient qu'à Dieu. C'est un être libre. « La fin d'un être libre, c'est de parvenir à toute la di-

[1] Page 204. — [2] Page 307. — [3] Page 147.

gnité, à toute l'excellence de sa nature [1]. » Respectons la nature chez l'enfant. La biologie doit être le flambeau de l'éducateur. L'éducation naturelle est avant tout, jusqu'à dix ou douze ans, une hygiène pédagogique. Elle doit se proposer un double but : cultiver dans l'enfant l'individu et l'espèce. Le corps ne doit jamais être négligé : « Plus l'homme traite son âme en souveraine, plus il doit vouloir qu'elle habite un lieu splendide; le corps humain est bien loin de répondre à l'idée qu'on se fait d'une résidence royale. » Il faut donner le goût du beau : « L'esthétique est sœur de la morale. Nous sommes trop peu précautionnés contre la laideur. Elle nous cerne, elle nous envahit. L'habitude de vivre dans un milieu d'où l'harmonie et la beauté sont absentes, laisse des traces fâcheuses dans les esprits [2]. » — Les études spéciales précoces ont un grand danger; elles sont cause de « cette différence notable que l'on remarque si fréquemment aujourd'hui entre un savant et un homme [3]. » — L'éducation personnelle est sans fin : « A peine croit-on avoir fini d'apprendre à vivre qu'il faut commencer d'apprendre à mourir. Point de repos, point de jour férié, dans cette rude école : la destinée humaine [4]. »

IV

Dans la seconde partie des *Pensées, Réflexions et Maximes*, l'auteur, descendant de la sphère des idées générales, analyse et décrit la société française actuelle entre la monarchie expirante et l'empire naissant. Cent trente pages sont consacrées à cette revue. L'inventaire n'est pas réjouissant, mais il est instructif. Les trois classes, la noblesse et la bourgeoisie, dont l'astre est sur le déclin, et le peuple, dont l'étoile s'élève et grandit, sont étudiées à part et dans leurs rapports réciproques. Chacune d'elles doit entendre ses vérités. On trouve ici des pages remarquables sur la valeur idéale de la propriété, sur la différence morale de l'héritage patricien et bourgeois, sur l'affi-

[1] Page 53. — [2] Page 58. — [3] Page 157. — [4] Page 170.

nité de l'aristocratie avec l'antropomorphisme religieux, et de la démocratie avec le panthéisme. La bonne et la mauvaise égalité, la bonne et la mauvaise république, les instincts généreux et les mauvaises passions du peuple, la valeur exagérée attribuée aux ouvriers-poëtes, la marche à suivre pour la saine éducation du peuple (par la science vivante, par les institutions nationales, par les œuvres d'art), le but à se proposer (le *respect de soi* substitué à l'*orgueil du nom*); l'attrait démocratique du catholicisme, et les inclinations aristocratiques de la langue française, la difficulté d'écrire pour le peuple, etc. Daniel Stern, qui a un mot pour tous ces sujets, et qui a pu observer par lui-même bien des régions sociales, dit enfin : « Faut-il opter entre la délicatesse énervée des mœurs aristocratiques et l'énergie sans grâce des mœurs démocratiques? Ma préférence n'est pas douteuse pour ces dernières; mais je voudrais une conciliation, et je crois qu'il appartiendrait aux femmes de la tenter [1].»

Pour les arts et les lettres, l'enquête est aussi inquiétante. Presque tout est préambule, fredonnement, plagiat. L'art a perdu la simplicité et l'ampleur. L'esprit de critique dissolvante empêche toute grande œuvre. L'originalité tourne à l'extravagance et la production à l'industrie. La masse du public est d'une grossièreté esthétique désolante. Le mauvais goût bourgeois et la frivolité tyrannique du journalisme ont sévi comme deux fléaux sur la littérature. « Les marquis du journalisme, ces aristocrates de plume, ces chevaliers de la piaffe, rodomonts qui se pavanent sur leurs coursiers empanachés, » sont assez cruellement arrangés, et toute la page 195 semble une rétribution, en même temps qu'une peinture. Par parenthèse, l'élément satirique n'est qu'à fort petite dose dans les *Esquisses*, tandis que la malice fine, avec une pointe d'ironie, que nous préférons beaucoup, se retrouve en divers passages, qui, par le ton et la cadence, rappelleraient un peu la manière de la Bruyère. Une

[1] Page 239.

seule de ces pensées nous a paru dans la gamme de la Rochefoucault[1]. — Des idées aussi justes qu'ingénieuses sur le costume actuel, sur l'art de la danse, sur les arts du mouvement, sur la valeur poétique des sciences positives, sur l'art soi-disant chrétien de l'époque, sont rattachés à ce sujet. En revanche, la tragédie classique et la contredanse sont déclarées « les deux choses les plus fastidieuses des temps modernes. »

L'examen de la société française, au point de vue religieux, est plus affligeant encore. « La conscience humaine est dans une complète déroute. » « L'église catholique règne encore, non assurément sur l'esprit ou le cœur de la société française, mais sur ses habitudes. » Le culte est devenu hypocrite et sensuel; l'autorité sacerdotale exige l'obéissance aveugle. La conscience s'agite, assaillie, pressée de doutes aigus. « Aujourd'hui, les grandes âmes, en révolte contre la société, se réfugient en des thébaïdes intérieures, où, plus délaissées encore, elles vivent, non plus dans la foi ardente et révélatrice, mais dans le morne recueillement d'une espérance voilée[2]. »

La formule du temps présent, c'est discorde. Partout tiraillement et contradiction, vanité féroce, égoïsme matérialiste, vieillesse précoce des individus, divorce entre la raison et la coutume : voilà pour les faits. « Utopistes et conservateurs : présomption et impuissance; un jeune aveugle voulant entraîner un vieux podagre; » voilà pour les partis. « Dogme chrétien, philosophie éclectique, science athée; » voilà pour les idées. « Pauvre société, pauvre écartelée, que je te plains! »

Est-ce là le dernier mot de D. Stern sur notre époque? Non. L'auteur aboutit au contraire à la confiance, à l'assurance en l'avenir : « Le doute sincère est plus près de Dieu que le culte hypocrite[3]. » « J'entends se plaindre et dire en accusant le temps présent : Tout s'abaisse, tout s'alanguit, tout meurt. Je

[1] « Il n'y a de secrets bien gardés que ceux auxquels la vanité fait sentinelle. » Page 100.

[2] Page 302. — [3] Page 294.

regarde, je prête l'oreille, j'écoute les battements de mon cœur et je réponds : Tout s'élève, tout se transforme, tout se vivifie[1]. »

« Une attente générale tient le monde en suspens..... Satan reprend son rôle et défie Dieu. Faisons silence ; soyons attentifs ; le rideau d'une divine comédie se lève[2]. »

V

Quand on a l'honneur de recevoir des hôtes intéressants, la conversation consiste surtout à leur faire prendre et garder la parole. C'est un peu ce que nous avons essayé de faire, et les lecteurs nous semblent y avoir trop gagné pour nous en faire un reproche. D'ailleurs il y a mille formes pour la critique ; la plus simple n'est peut-être pas la plus mauvaise ; et la plus simple assurément est celle du miroir. Le miroir n'est-il pas un vrai critique et souvent le plus redouté ? Ce n'est certes pas le cas pour l'auteur des *Esquisses morales*. Ces pensées, on le voit, nous révèlent une existence morale tout entière, une âme forte, grave, haute, mais un peu solitaire ; une pensée inquiète, ardente, intrépide, mais non rassasiée ; un caractère que les épreuves ont fait plus résolu ; un cœur généreux mais attristé ; une vie qui n'a pas trouvé le bonheur, ni peut-être le calme, mais qui, demandant noblement au travail le suc fortifiant de « ses joies amères, » cherche, sans se lasser, la vérité de contemplation et « la vérité d'entrailles. » « Notre condition est si misérable, dit quelque part avec mélancolie Daniel Stern[1], notre pauvre cœur si infirme, que les moments les plus poétiques de notre vie sont ceux qui nous donnent en un ravissement douloureux, la vue rapide et lumineuse de ce qui *aurait pu être*. » Et ailleurs, avec plus d'attendrissement encore : « Ulysse, jeté sur les rives d'Ithaque, ne les reconnaît pas et pleure sa patrie. Ainsi l'homme, dans le bonheur possédé, ne reconnaît pas son rêve et soupire... » « Et pourtant, » conclut-il avec une fermeté stoïque, « ô mon âme, tu bénis le Seigneur

[1] Page 180. — [2] Page 174. — [1] Page 83.

et tu ne changerais contre nulle autre ta sévère destinée[1].» Le stoïcisme, en effet, nous semble le vrai nom de la philosophie de Daniel Stern, ou du moins son point de vue central.

Dans cet écroulement de toute chose qui commença pour le monde romain à l'avénement de l'époque impériale; quand les institutions, les mœurs, les croyances, les cultes, quand les lois et les dieux de la ville éternelle, saisis de vertige ou de langueur, doutant de leur immortalité, se prirent à chanceler devant les yeux des peuples; lorsque les grandes âmes, touchées de pressentiments lointains et attentives aux destinées, devinèrent, avec un vague effroi, que *la nuit des dieux* approchait et que la civilisation antique allait mourir, alors, dans l'attente de cette épouvantable catastrophe qui n'a pas encore eu sa pareille dans l'histoire de l'humanité, quel asile, quel refuge, quel recours s'offrit à ces âmes prophétiques, qui voyaient, à des signes infaillibles, venir, sans pouvoir la retarder, l'heure de l'universel naufrage? Cet asile fut le stoïcisme. « Obéis à la raison suprême; fais ton devoir; maintiens-toi libre, impassible, indomptable comme le destin; ta volonté est la seule chose qui soit à toi; ne veuille que le bien et tu resteras invincible comme la nature des choses. » Ces fortes paroles furent la devise, la foi, la vie de tous les cœurs magnanimes et des rares caractères qui, dans la décadence morale de Rome, firent briller encore par éclairs la grandeur de ses anciens jours. C'est dans les mâles doctrines du Portique que furent trempés les courages des Thraséas et des Burrhus, comme plus tard l'âme des Epictète et des Marc-Aurèle. Avant que la religion du crucifié enfantât par milliers des martyrs à la foi, le stoïcisme, il faut le reconnaître, engendra par lui-même les martyrs de la vertu. Ce n'était pas lui qui devait ni qui pouvait sauver le genre humain en détresse; mais, cramponné au rocher du devoir, protestant jusqu'à la mort contre l'avilissement général des âmes, défendant le drapeau de la dignité morale où brillaient en lettres

[1] Page 320.

d'or ces mots immortels : *Austérité, Liberté!* soutenant encore d'une main intrépide, au-dessus de l'écueil déjà à demi englouti par les ondes, ce noble étendard déchiré, le stoïcisme conservait du moins intact et glorieux le premier des héritages, la majesté du nom d'homme, et, comme il avait réfléchi les derniers rayons du soleil spirituel descendu sous l'horizon pendant la tourmente, il pouvait être le premier à saluer vers l'orient l'aube du nouveau jour, que venait d'annoncer, en se levant sur Bethléem, la jeune et messianique étoile du repentir, de la réconciliation et du salut. C'est là sans doute l'origine et le sens de la tradition incertaine qui met en rapport Sénèque avec saint Paul.

Salomon dit : *Rien de nouveau sous le soleil!* Héraclite dit : *Rien ne revient deux fois*. Vico dit : *Tout est cycle et retour*. A une certaine hauteur, ces vérités contradictoires ne font qu'une vérité, comme les arêtes d'une pyramide, au sommet, ne font plus qu'un point. Le fait est que, dans la nature et dans l'histoire, si rien ne se répète pléonastiquement, rien n'innove d'une manière absolue. Dans les harmonies providentielles, les motifs du thème fondamental reviennent à travers les siècles, toujours nouveaux, jamais tout neufs ; tout finit mais rien ne termine ; tout se modifie continuellement, mais tout renaît sous une forme rajeunie, et ainsi toujours de même jusqu'à épuisement de l'idée infinie, c'est-à-dire inépuisable, qui préside à l'œuvre immuablement changeante, appelée, dans la langue des hommes, l'évolution du monde, et, dans la langue du ciel, la chronique de Dieu. Les parallélismes, en principe, ne sont donc pas une pure chimère de l'esprit : ils sont bien dans les choses, mais ils y sont d'une façon obscure et complexe ; ils nous éclairent, mais à la manière des oracles, et leurs réponses ressemblent un peu à des énigmes. On peut donc s'en servir, même à propos de son siècle, mais avec discrétion.

Or, la situation où se trouve actuellement la société française, et même la société latino-germanique tout entière, n'a-t-elle

dans l'histoire aucun précédent? N'y a-t-il pas, par exemple, entre le milieu du dix-neuvième siècle et ce qu'on appelle la fin de l'ancien monde certaines analogies propres à donner de l'angoisse? Autour de nous aussi, une prodigieuse et presque universelle décomposition s'accomplit. Règles et traditions, mœurs, croyances, institutions, empires et sociétés, tout s'en va rapidement, se ride, se broie ou s'évapore. Les moules mêmes du vraisemblable, du pratique, du vrai, sont brisés et jetés loin. Il nous faut autre chose. Quoi? l'on ne sait. Où allons-nous? on l'ignore. Mais tout marche, court, vole, comme si le temps commençait seulement ou comme s'il allait finir.

Cet étourdissement frénétique a je ne sais quoi de lugubre. Aussi tous les esprits clairvoyants sentent par instinct, par malaise ou par intuition, que quelque chose de grand va mourir. Quel sera le défunt? ils se le demandent à voix basse. —Sera-ce l'ordre territorial, culbuté par la question des races et des nationalités? l'édifice général des monarchies, supprimé par la république universelle? l'ordre politique, bouleversé par la question sociale? la société, incendiée par la question religieuse? la théocratie, expropriée par la civilisation? la civilisation, dévorée par sa propre fièvre ou saccagée par la barbarie intérieure? On craint tout et tout paraît possible.

A quel signe reconnaître la chose marquée par le doigt de la mort? Est-ce à son âge? Mille ans, ce jour de Jéhova, est un peu l'éternité de l'homme, du moins ce chiffre a déjà souvent, sur la terre, marqué la durée des œuvres que l'homme éphémère croyait devoir durer sans fin. Ainsi la Grèce historique et libre a eu environ mille ans, l'ancienne Rome mille ans, Constantinople mille ans, pour déployer, l'une la civilisation esthétique, l'autre la civilisation juridique, la troisième le Césaréo-papisme, autour de la Méditerranée. La philosophie hellénique a employé un peu plus de mille ans pour parcourir l'orbe complet de sa pensée. Une autre cité idéale, l'Église chrétienne de rite latin ou l'Église d'Occident, s'est constituée

avec sa forme caractéristique, séparée de l'Orient, avec un chef absolu, à la fois pape au spirituel et prince au temporel, il y a mille ans. Serait-ce pour la cité hiératique que descend le plateau fatal à la balance des destinées? Qui oserait le dire? mais, en attendant, le vide grandit toujours dans les âmes, et le trouble avec lui, dans les pays gardés par la houlette romaine.

Le monde se trouve donc engagé dans une effroyable et gigantesque mêlée. Quelle qu'en soit l'issue : que la Providence trouve moyen de nous épargner, en atténuant ou divisant cette révolution sextuple, dont l'explosion, en une seule année, équivaudrait pour les Européens presque au choc d'un corps céleste, ou que la souveraine sagesse laisse se déchaîner sur notre continent des tempêtes, auprès desquelles la révolution antiféodale de 1789 ne serait plus qu'un coup de vent, dans tous les cas le moment où nous sommes n'en est pas moins solennel, et il rappelle, malgré mille différences, une heure semblable dans l'histoire de la société antique. Aussi avons-nous, comme alors, des stoïques qui se recueillent dans leurs « thébaïdes intérieures; » seulement nos stoïciens ont, de plus que leurs devanciers, une espérance et même une foi vives, la foi au progrès, l'espérance en l'avenir. En outre, ils sont moins isolés. Dans les lettres françaises actuelles se dessine et s'étend tout un groupe d'écrivains, très-divers entre eux, publicistes, économistes, jurisconsultes, historiens, critiques, métaphysiciens, échelonnés à d'assez forts intervalles par leurs principes ou par leurs attractions, libéraux, parlementaires, républicains, gallicans, jansénistes, protestants ou philosophes, et philosophes panthéistes[1], théistes ou déistes,

[1] Chaque époque a son bouc émissaire,

« Ce pelé, ce galeux, d'où lui vient tout son mal, »

dit-elle. Notre époque en a même plusieurs. L'un des plus ordinairement abominés est le *Panthéisme*, fantôme vague, effrayant et commode, dont on parle beaucoup aujourd'hui. On l'accuse de tout. Quand on voudra être juste, il faudra pourtant distinguer. Un grand fait qu'on oublie, peut-être parce qu'il gêne, c'est que la plus pure morale de l'antiquité est sortie

mais qui, ayant une affection commune, composent néanmoins la phalange des religionnaires de la liberté, des défenseurs de la conscience, de la raison et du droit. Dans cette phalange d'esprits philosophiques, qu'on nous permettra d'appeler celle des *Libres chercheurs*, nous ferions entrer parmi les noms importants ou bien connus, MM. Quinet, Michelet, Laboulaye, Michel Chevalier, Pascal Duprat, Mignet, de Rémusat, de Tocqueville, Jules Simon, Vacherot, Pelletan, Renan, Ronchaud, Lanfranc, etc. Tous ces écrivains remplissent un noble rôle : ils entretiennent, chacun à leur manière, le même feu sacré[1]. A ce groupe et à ces tendances se rallie Daniel Stern.

Nous ne pouvons que laisser entrevoir aujourd'hui ce groupe si intéressant de courageux pionniers, lesquels tous tiennent leurs regards tournés vers l'avenir. Mais s'ils ont toute notre sympathie, ils n'entraînent pas toute notre adhésion ; et voici les deux points essentiels de dissidence. Tous sont affranchis spirituellement du catholicisme, mais tandis que plusieurs ne comptent plus que sur la seule raison pour le salut de l'avenir, d'autres attendent, pour ainsi dire, le Messie d'une nouvelle révélation religieuse. Or nous ne sommes ni de l'une ni de l'autre observance. Les stoïciens n'ont pu sauver les multitudes romaines et la religion reste un impérissable besoin. Le catholicisme et même toutes les autres Eglises chrétiennes réunies n'épuisent pas le christianisme; elles ne l'épuisent pas plus que les nations ni les races, passées et actuelles, n'épuisent l'idée d'homme, et le christianisme est, à notre sentiment, si loin d'être usé, qu'il n'a encore dépouillé qu'une petite partie de ses chrysalides succes-

du Panthéisme. L'école stoïcienne était panthéiste. Or, si la théorie est la lumière des faits, les faits sont le contrôle de la théorie. On est donc équitablement tenu, ce me semble, avant de crier anathème et haro sur le Panthéisme, d'abord de tenir compte du fait ci-dessus et ensuite de l'expliquer.

[1] La *Revue de Paris*, et quelquefois la *Revue des Deux Mondes*, la *Libre Recherche*, le *Journal des Débats* et le *Siècle*, sont, dans la presse périodique, les organes de leurs idées ou de leur opposition.

sives. L'arche qui surnagera sur le prochain déluge, selon nous, c'est une religion, et cette religion c'est l'Evangile éternel.

Ici, nous ne pouvons pas être d'accord avec Daniel Stern, qui fait de la Genèse le type de toutes les révolutions, d'Eve séduite le type de l'esprit de liberté et de sacrifice [1], et qui dit ailleurs : « Le christianisme a prononcé le plus triste des divorces : celui de l'âme et du corps dans l'être humain [2]. » Sur ces sujets, l'auteur ne nous paraît pas avoir encore d'idées assez directes, ni assez personnelles ; et en général, l'étonnante puissance disciplinaire du catholicisme n'est peut-être jamais plus manifeste que sur les esprits qui ont rejeté ses dogmes, sans pouvoir rompre avec ses méthodes. Mais plusieurs autres fragments (le *Colysée*, *Ode* [en prose] *à Claire-Christine*, la *Plage de Scheveningue*) ont été ajoutés aux *Esquisses morales*. Deux surtout sont délicieux. L'un a pour titre : *La Vieillesse ;* l'autre *l'Exil* ; ils sont aussi touchants que fermes et vrais. C'est sous l'impression de ces deux tableaux, peints l'un dans la manière majestueuse de Cicéron, l'autre dans le goût fin de Stendhal que nous fermerons ce volume.

H.-Fréd. AMIEL.

LA MORT D'UN AMI DES CHAMPS.

Durant l'année 1852, et pendant une belle quinzaine du mois de septembre, j'avais été faire une excursion pédestre dans le Faucigny, province de la Savoie pleine de sites délicieux et de charmants points de vue ; je me trouvais dans le village de F.....; les cloches de son église sonnaient à toutes volées, les habitants des hameaux voisins accouraient avec empressement, et pourtant l'aspect de ces villageois était loin de faire présager l'une de ces fêtes champêtres où se retrouvent

[1] Page 305. — [2] Page 79.

encore tant de gaîté franche et d'abandon. On lisait au contraire sur leurs figures une tristesse vraie, ils semblaient craindre qu'on ne se méprît sur le sentiment qui les amenait dans ce lieu, ils se parlaient presque à voix basse et les mères comprimaient avec peine les cris joyeux de leurs enfants.

Je m'informai d'un vénérable vieillard, assis sur le mur du cimetière, de la cause de ce rassemblement, et il m'apprit qu'on allait rendre à la terre le corps du marquis de F....., habitant du château voisin, et que cette foule, accourue de toutes parts, venait honorer de sa présence les funérailles de cet homme de bien. Emu moi-même de la tristesse générale, j'interrogeai le vieux paysan qui me répondit ainsi :

« Ah! Monsieur, le marquis de F..... était un homme du bon Dieu, il n'avait rien à lui; tout son bien était aux pauvres, et souvent même il le prodiguait à des fainéants qui ne le méritaient point et qui abusaient de sa générosité ; du reste un véritable enfant quoiqu'il fût aussi âgé que moi, s'amusant à des riens, toujours à se promener sur les chemins, grand admirateur du soleil levant et couchant, s'extasiant au chant du rossignol et de la fauvette, il regardait pendant des heures entières une araignée qui faisait sa toile ou une chenille qui filait son cocon, contemplant une fleur épanouie, suivant de l'œil les papillons et les hirondelles, ou bien écrivant assis des demi-journées sur ce banc que vous voyez là-haut perché au sommet de la colline. »

Ici le cortége funèbre qui sortait du temple et se rendait au cimetière interrompit l'agriculteur que je remerciai, et qui alla rejoindre les habitants du hameau, marchant deux à deux, silencieusement, tête baissée et découverte, à la suite du catafalque.

Et moi, rêveur attristé, je gravis lentement le coteau et j'allai m'asseoir sur le banc que tout à l'heure le vieux laboureur m'avait désigné comme étant celui où avait coutume de se reposer le marquis de F.....

Oh certes, je compris sa préférence pour ce point culminant du pays, alors que je découvris de là le plus vaste et le plus riant panorama qu'il fût donné à l'œil de l'homme d'admirer ici-bas!

La vue glissant sur le sommet de plusieurs coteaux étagés jusqu'aux bords du Léman, embrassait l'ensemble du lac; l'élégante forme de son disque bleuâtre apparaissait tout entière, ses rives se déroulaient majestueusement devant moi; la chaîne imposante du Jura bornait seule cette immense perspective, et derrière moi surgissaient les monts de la Savoie, au milieu desquels le géant blanchi de l'Europe élevait sa tête sans rivale.

Plongé dans une admiration profonde, je promenai longtemps mes regards tout autour de moi, quand sur les branches d'un chêne qui touchait au banc sur lequel j'étais assis, j'aperçus une feuille de papier roulée que le vent y avait emportée. Je la saisis et j'y lus non sans une vive émotion ce fragment tracé au crayon. Il complétait les renseignements sur M. le marquis de F... que son convoi funèbre venait d'interrompre. En tête de ces lignes, et comme leur servant de titre, on lisait en gros caractères

APRÈS MOI.

« Adieu nature! ah! sans doute tu répandras sur ma tombe les rayons de ton soleil, les larmes de ta rosée et les touffes de ta verdure; mais tu n'auras rien de plus pour celui qui fit de tes charmes sa jouissance la plus vraie durant sa vie et qui n'a plus que toi pour embellir cette vie! Non! rien ne saurait ternir ton immortelle pureté! Aucun voile de deuil ne pourrait te dérober aux regards de ceux qui, ainsi que moi, trouveront dans tes bras toute leur joie et la consolation de leurs peines. Non, tu brilleras sans cesse pour captiver et séduire les yeux de tes innombrables adorateurs. Cependant liée à mon souvenir tu l'évoqueras chez mes meilleurs amis, habitués à venir en pèlerinage me visiter quand le soleil splendide brillait dans un

ciel pur; alors que luiront ces jours radieux, ils se diront peut-être :

« Il ne saurait jouir de ce spectacle de la nature, cet ami avec « lequel nous allions l'admirer. »

« Et quand leurs promenades les conduiront à mon ermitage, ils ne le franchiront point sans le regarder avec tristesse et sans me consacrer quelques tendres pensées, et c'est toi, Nature, qui guideras encore leurs pas vers ma demeure et leur esprit vers mon souvenir. — Ah ! merci, d'allier ainsi ma mémoire à ta splendeur dans le cœur des êtres qui me furent chers et sympathiques ici-bas.

« Puis il me semble que ces campagnes si vertes, si ombreuses, ces sentiers si frais, ces sites pittoresques que je parcourais chaque jour, perdront en moi un interprète; il me semble que c'est moi qui le remerciais pour eux des beautés dont il les avait parés ; il me semble que ma prière s'élevant du sein de leur feuillage, du milieu de leurs pelouses fleuries, et montant au ciel escortée de mille parfums agrestes, était comme un témoignage de cette magnifique nature envers l'Eternel, et que la poésie qu'elle m'inspirait était un encens mélodieux émané vers lui.

« Et vous, laborieux cultivateurs, qui m'avez vu si souvent côtoyer vos jardins, vos champs, vos vignes, et que je questionnais avec tant d'intérêt sur cette noble agriculture, si rapprochée et si dépendante du Ciel, qui ne vous permet point d'oublier Celui qui la féconde de son soleil et de sa pluie, que direz-vous lorsque dans vos vallées le printemps reviendra sans moi ? Quand le lever et le coucher de l'astre du jour ne me caresseront plus de leurs tièdes rayons ? Ah ! si mon hymne du matin, murmurée à demi-voix, arrivait à votre oreille, loin d'en ridiculiser l'essor, votre âme s'unissait toujours à mes élans pieux. Nul doute que, moins blasés que les citadins par d'incessantes émotions, disposés, dans votre existence calme, à vous apercevoir des moindres choses, vous ne vous étonniez

de ma disparition, regrettant le promeneur solitaire qui s'intéressait à vos travaux et s'instruisait à vos agrestes leçons.

« Vous ne m'oublierez pas non plus, famille des déshérités de la terre, indigents dont je ne détournai ni mes pas ni ma face.

« Oui, quand je demandai un peu de distraction et de santé à mes promenades, je me souvins que vous attendiez vous-mêmes de vos courses pénibles le pain qui soutenait votre dure existence, je me souvins que l'argent le mieux placé est celui qu'on met dans votre main ; et que la protection d'un grand nous sert moins sur la terre que la bénédiction d'un petit ne nous vaut dans le Ciel, je regardai plus vos besoins que vos titres à ma chétive aumône, et vous trouvai sans cesse dignes du secours que je pouvais vous apporter.

« Soyez bénis pour le peu de bien que vous m'avez permis de faire, il sera seul mis dans la balance, afin de compenser le mal, et sans doute la reconnaissance dont vous envelopperez mon souvenir sera mon meilleur avocat auprès du vrai juge. Hélas ! on doit peut-être mieux compter après sa mort sur les regrets sincères du malheureux indigent auquel on donnait un peu, que sur ceux d'un riche héritier à qui on laisse tout. »

(*Signé*) Le marquis de F.....

En achevant la lecture de ce fragment, je portai mes regards sur le village que je venais de quitter; les cloches s'étaient tues, la foule se dispersait lentement par des sentiers ombragés, regagnant les hameaux voisins d'où elle était accourue, et le soleil couchant d'une belle soirée d'automne effleurait de ses obliques rayons le cimetière de F....., projetant l'ombre d'une croix sur la fosse de *l'ami des champs*, qui venait d'y être enseveli.....

J. Petit-Senn.

BULLETIN LITTÉRAIRE.

LITTÉRATURE.

L'Auberge du Spessart, contes allemands traduits et imités de Hauff, par A. Tallon. Paris, 1857 ; 1 vol. in-16, fig. : 2 fr.

Un jeune compagnon orfévre et un compagnon taillandier se rencontrent avec un étudiant et un voiturier dans l'auberge du Spessart, située au milieu de la Forêt noire. C'est une maison assez mal famée, sur laquelle courent des bruits fâcheux, mais le bagage des quatre voyageurs est trop léger pour exciter la convoitise, et d'ailleurs ils ne trouveraient pas d'autre gîte pour passer la nuit. Cependant, comme plus d'un indice leur fait craindre d'être tombés dans un véritable repaire de brigands, ils prennent la résolution de se tenir sur leurs gardes, et de vaincre le sommeil en se racontant des histoires. Chacun aura bien à son service quelqu'une de ces légendes populaires qui abondent en Allemagne. Ils s'établissent donc dans la salle à manger, et le taillandier débute par le récit de ce qui arriva jadis au seigneur de Hohenzollern, pour n'avoir pas voulu faire l'aumône d'un florin au cerf à la pauvre vieille sorcière qui avait sauvé la vie à son fils. Cette tradition, empreinte des mœurs brutales et des idées superstitieuses du moyen âge, excite vivement l'intérêt de ses auditeurs. Mais à peine est-elle finie, que l'hôtesse vient engager les voyageurs à se retirer dans leurs chambres. En vain ils la prient de les laisser tranquilles, elle insiste avec aigreur, elle donne au jeune étudiant un tout petit bout de chandelle, et déclare que ses compagnons peuvent bien se coucher sans lumière. Cette injonction leur paraît fort suspecte. Evidemment ils sont dans un guêpier dont il faut à tout prix sortir. Après avoir discuté les moyens, le voiturier se dévoue pour aller à la découverte. Comme il va franchir le seuil de la porte extérieure, un boule-dogue se jette sur lui et donne l'alarme par ses aboiements furieux. Le pauvre diable est d'autant plus embarrassé que certaines figures sinistres apparaissent derrière l'hôtesse, dont la mauvaise humeur éclate. Il a pourtant la présence d'esprit

de trouver une excuse, et, obtenant la permission d'aller prendre un manteau dans sa voiture, il en rapporte une provision de bougies qui permet aux voyageurs de continuer leur veillée. C'est l'étudiant qui raconte la seconde histoire, *le Cœur-froid*, légende fantastique très-amusante, à la suite de laquelle survient un nouvel incident. Une voiture s'arrête devant l'auberge ; il en descend une jeune et belle comtesse, qui doit être sans doute la proie que les brigands attendaient pour cette nuit. Aussi l'étudiant propose de s'entendre avec ses gens sur les mesures à prendre, et l'un d'eux admis dans le cercle des conteurs, les régale d'une anecdote assez piquante. Puis bientôt se fait entendre le bruit d'une porte qu'on cherche à forcer. Les voyageurs, munis de leurs armes, se précipitent dans le corridor. Mais le nombre des brigands rend toute résistance inutile Ils ne veulent d'ailleurs qu'emmener la comtesse en lieu sûr, pour traiter ensuite de sa rançon avec son mari. Le jeune orfévre conçoit alors un hardi projet. Il changera de costume avec cette noble dame, et subira pour elle la captivité. Aussitôt dit, aussitôt fait. La comtesse, après quelques objections, consent au stratagème, qui lui permet de s'évader, accompagnée du taillandier, tandis que les autres sont conduits par les brigands dans leur retraite secrète, où pour se distraire ils écoutent encore un récit merveilleux. Enfin le comte, instruit du tout par l'arrivée de sa femme, met en campagne une troupe de soldats ; les brigands sont cernés, et le jeune orfévre, délivré avec ses deux camarades, reconnaît dans la comtesse sa marraine, pour laquelle il apportait dans son sac un chef-d'œuvre, objet de toute sa sollicitude, car c'était le seul espoir d'avenir du pauvre ouvrier orphelin.

L'*Auberge du Spessart* aura certainement de nombreux lecteurs. C'est un des plus jolis recueils de contes qui aient paru depuis quelques années.

PLAISANTES RECHERCHES D'UN HOMME GRAVE, sur un farceur, ou prologue tabarinique pour servir à l'histoire littéraire de Tabarin, par M. C. Leber. Paris, Techener, 1856 ; in-18.

Tabarin fut, de 1622 à 1625, un bouffon qui débitait sur le Pont-Neuf des plaisanteries de fort mauvais goût, mais qui ne choquaient point le public peu difficile entassé autour de ses tréteaux. On vit paraître sous son nom un petit recueil de facéties qui se vendait six sous dans le principe, et dont les exemplaires, devenus d'une rareté extrême, se payent aujour-

d'hui de cent à deux cents francs. La littérature *tabarinique*, que nous ne donnons nullement comme un modèle, se compose de sept ou huit publications collectives et d'une vingtaine d'opuscules publiés isolément, tels que les *Estreines universelles de Tabarin*, pour 1621 ; *la Descente de Tabarin aux enfers; les Arrêts admirables et authentiques du sieur Tabarin*; *l'Adieu de Tabarin au peuple de Paris; les Fantaisies plaisantes et facétieuses du chapeau de Tabarin*, etc. Tous ces livrets sont nécessaires pour former la collection complète de ce qui se rattache à Tabarin, mais il est certain qu'aucune bibliothèque publique ou particulière ne les possède réunis ; il en est qui sont devenus complétement introuvables ; leur bibliographie offrait l'image du chaos. En la débrouillant, M. Leber a rendu service aux amis des livres curieux, et il a jeté un jour tout nouveau sur un recoin singulier de la littérature populaire au commencement du dix-septième siècle. Le petit volume que nous annonçons est d'une exécution typographique fort soignée, et il se recommande en outre par une très-jolie vignette, offrant le portrait du célèbre farceur entouré des acteurs qui l'aidaient à faire les délices de la plèbe parisienne. Le travail de M. Leber avait déjà paru en 1835, mais il n'en avait tiré que cinquante exemplaires. En le réimprimant, l'auteur y a introduit quelques additions, mais il aurait pu en faire un plus grand nombre. Nous regrettons qu'il n'ait pas fait mention d'un opuscule ravissant qui lui a échappé, et dont il a été fait à Paris, en 1850, chez Crapelet, une réimpression fort soignée (*le Carême prenant de Tabarin et d'Isabelle*); en parlant de la biographie si peu connue de Tabarin, il aurait pu citer les détails que donne D. Martin, dans un volume peu connu publié à Strasbourg en 1637 (*le Parlement françois*).

INVENTAIRE DES MEUBLES, BIJOUX ET LIVRES étant à Chenonceaux le 8 janvier 1603, précédé d'une histoire sommaire de la vie de Louise de Lorraine, reine de France, suivi d'une notice sur le château de Chenonceaux, par le prince Auguste Galitzin. Paris, Techener, 1856 ; in-8.

Les inventaires anciens d'objets appartenant à des personnages d'un rang élevé, offrent de curieux matériaux pour l'histoire des mœurs et des usages ; celui que nous venons de mentionner sera mis au rang de ce qu'il y a de plus curieux en ce genre. Imprimé avec le plus grand soin, il est

précédé d'un portrait authentique de la reine Louise, femme de Henri III; au milieu d'une cour corrompue, elle donne l'exemple d'une vertu parfaite, et, après la mort d'un époux peu digne de regrets, elle passa dans le deuil le reste d'une vie consacrée à la piété. L'inventaire dressé après e décès de cette reine trop oubliée, intéressera les antiquaires et les bibliophiles; ces derniers parcoureront avec empressement le catalogue de la *librairie* de la princesse; au milieu de beaucoup d'ouvrages de piété, ils remarqueront les auteurs classiques *couvertes de maroquin bleu dorez par les tranches*, et les *Opuscules* de Démosthène, *estans en grec.* Les robes de la reine, ses joyaux, ses ornements de tout genre sont décrits minutieusement; nous transcrirons deux articles de cet inventaire:

« Une robbe a double queue de velourz noir figuré à fond de satin gris avecques quatre passementz de clinquand un tour, doublée de taffetaz noir, les manches pendantes, deux corpz, ung hault et ung bas, et le haut de manches le tout semblable. »

« Une robbe de satin collombin, a double queue avecques quatre bandages tout autour de satin orange avecques un passepoil, de satin verd, les bandes brodées de clinquant, avec ses grandes mouches pendantes, corpz et hault de manches semblables, doublez de taffetas colombin. »

Nous ferons une petite observation sur un point de la préface: Dreux du Radier y est signalé comme un écrivain de l'empire, à cause de ses *Mémoires sur les reines et règentes de France*, 1809. De fait, cet auteur, né en 1714, mort en 1780, appartient à l'époque de Louis XV, et les *Memoires* en question, publiés en 1763 pour la première fois, eurent sous l'Empire, en 1809, les honneurs d'une quatrième édition.

LA FLEUR DE LA FAMILLE, ou simple histoire pour les jeunes filles; par l'auteur des six jours de naissance de Suzanne, trad. de l'anglais. Toulouse, 1856; 1 vol. in-18: 1 fr. 50 c.

La fleur de la famille, on le devine d'avance, est une jeune fille douce, aimable, dévouée, qui fait la joie de ses parents pauvres et chargés de nombreux enfants. Lucy Grant, âgée de 16 ans à peine, seconde activement sa mère dans les travaux du ménage, s'occupe de ses petits frères et sœurs avec une sollicitude constante. C'est un sacrifice, car elle aime la lecture, elle voudrait pouvoir satisfaire son goût pour l'étude, mais l'idée du devoir la domine, et le désir de se rendre utile à ceux qui l'entourent lui

fait tout supporter avec une résignation sereine. Son cœur s'est développé sous l'influence du sentiment religieux. Une piété sincère la soutient, la guide et la console. Tirée de sa difficile position par un oncle qui lui fournit les moyens de s'instruire, elle en profite avec une vive reconnaissance, mais ce changement de milieu n'altère en rien son caractère simple et modeste. C'est encore un bonheur pour elle de revenir plus tard prendre sa place dans la maison paternelle où l'attendent de nouveau les soucis et les fatigues. On ne saurait imaginer une créature plus charmante. Peut-être même la trouvera-t-on trop accomplie. Il est bien difficile d'admettre chez une jeune fille cet équilibre parfait, ce jugement si ferme, cette sagesse chrétienne, pleine à la fois de zèle et de mesure. L'auteur nous semble avoir peint un idéal plutôt qu'une réalité. Sans doute, ce sont là les fruits que devrait porter la foi, mise en pratique dans la conduite de la vie. Mais que d'écueils, et combien il faut de prudence et de vigueur pour ne pas s'y briser. Du reste, la lecture de ce petit livre ne peut qu'être salutaire, en montrant la religion sous l'aspect le plus propre à la faire aimer, c'est-à-dire dans son action bienfaisante sur nos affections et nos penchants, plutôt que dans un formalisme rigide.

La Comédie de l'amour, par Charles de la Rounat. Paris, 1857 ; 1 vol. in-12 : 1 fr. 25 c.

Ce titre paraîtra trop philosophique pour un volume qui renferme six petits contes sans autre prétention que d'amuser le lecteur. Cependant il exprime assez bien leur portée morale. Si l'amour offre quelquefois des incidents tragiques, on y peut trouver aussi des scènes de comédie, et peut-être ce dernier enseignement est-il plus propre que l'autre à faire une impression salutaire. Sur beaucoup de natures, le ridicule agit plus efficacement que le terrible. On le redoute en général, tandis que pour les caractères romanesques, il a dans le malheur des amants un certain attrait. C'est pourquoi M. de la Rounat choisit de préférence les incidents propres à produire le premier de ces deux effets. Il raconte quelques-unes des mésaventures que rencontrent en amour les séducteurs et les roués ; il esquisse d'une manière fort piquante un de ces mariages vulgaires où le sentiment ne naît qu'à la suite de la jalousie, et nous montre aussi l'amour formant un tendre lien entre deux célibataires d'âge déjà mûr, qui semblaient destinés à passer leur vie dans l'isolement. Ces divers tableaux

ont tous une teinte satirique, mais sans exagération. Ils sont empruntés à la vie réelle, et les personnages ne manquent pas d'originalité. On regrettera seulement que l'auteur se laisse parfois entraîner à des descriptions de mauvais goût. Il a de l'esprit, mais ne fait pas toujours preuve de tact ni de délicatesse. Au milieu de fort jolis détails se trouvent çà et là des peintures un peu choquantes, qui gâtent l'ensemble et nuisent au but. L'amour ne doit pas être soumis au scalpel du chirurgien ; c'est le dépouiller de toute poésie, et ses dangereuses illusions valent mieux encore que le vide du cœur qui résulte d'une semblable analyse. Quand on veut exercer une influence morale, la pureté de pensée et de style est la première condition du succès. Du reste, il serait facile à M. de la Rounat de faire disparaître les taches que nous signalons, car elles se rencontrent en général dans des développements accessoires, dont ses contes ingénieux peuvent fort bien se passer.

LE PARADIS DE DANTE, illuminé a giorno, dénouement tout maçonnique de sa comédie albigeoise, par E. Aroux. Paris, veuve J. Renouard, 1857 ; 1 vol. in-8 : 7 fr. 50 c.

M. Aroux poursuit son œuvre en dépit des nombreuses critiques dont elle est l'objet. Plus il avance et plus il se déclare convaincu d'avoir trouvé la véritable clef du Dante. C'est un passe-partout, dit-il, qui ouvre la porte du *paradis,* aussi bien que celles de l'*enfer* et du *purgatoire*, et permet de livrer au grand jour tous les mystères de la *Divine Comédie*. Il a découvert ainsi que le vieux Gibelin était pasteur de l'Église albigeoise dans la ville de Florence, affiliée à l'ordre du temple, ennemi du catholicisme, disciple fervent de la religion des *Parfaits*. Tout est allégorie dans son poëme, jusqu'aux moindres détails ; mais sous la plume du nouveau commentateur, tout s'explique, se coordonne, et concourt à représenter « la fusion de trois éléments d'une énergie vivace, également hostiles à l'Église romaine, à savoir : la Massénie albigeoise, les débris du temple, et le parti impérialiste ou gibelin ; triple opposition qui, transformée désormais, ne constituera plus qu'un seul corps, sous le nom de franc-maçonnerie, et ne cessera de porter tantôt dans l'ombre, tantôt en plein jour, les coups les plus redoutables au catholicisme. » Chaque vers, même le plus étranger en apparence à de semblables idées, vient précisément confirmer cette hypothèse. M. Aroux fait preuve d'une habileté sans pareille

à deviner les énigmes. Il ne perd jamais de vue son but ; l'idéal qu'il s'est fait de Dante, pasteur albigeois, lui sert de fil conducteur au milieu des inextricables difficultés du langage symbolique. C'est un travail de sphinx, dans lequel ne pourront le suivre que ceux qui possèdent comme lui l'ardeur du système. Quant aux admirateurs du poëte, cette cruelle dissection les révolte ; ils voient disparaître toutes les beautés du chef-d'œuvre sous le scalpel de l'analyse, et n'estiment pas que le secret des francs-maçons soit une trouvaille assez précieuse pour justifier un pareil sacrilége. Pour beaucoup d'autres enfin, il semble impossible de concilier une circonspection de langage si minutieuse et soutenue avec ce qu'on connaît du caractère de Dante. Mais M. Aroux ne se laisse décourager ni par le nombre, ni par la valeur de ses adversaires. Il tient tête à leurs attaques, et nous affirme que dix années ne s'écouleront pas avant que pleine justice lui soit rendue. Les académies s'empresseront à l'envie de reconnaître le mérite de sa découverte ; les francs-maçons lui décerneront quelque titre d'honneur ; la bénédiction papale lui sera certainement accordée pour avoir ouvert les yeux des fidèles sur un livre inspiré par l'esprit d'hérésie. Loin donc de s'arrêter en si beau chemin, il projette déjà de faire subir à l'Arioste la même opération, et de nous prouver que le *Roland furieux* n'est aussi qu'un pamphlet de controverse albigeoise.

PHILOBIBLION, excellent traité sur l'amour des livres, par Richard de Bury, traduit pour la première fois en français, précédé d'une introduction, et suivi du texte latin, par H. Cocheris. Paris, 1856 ; 1 vol. petit in-8, cart. en toile : 12 fr.

Cet ouvrage, qui fait partie de la charmante collection publiée par M. Aubry, sous le titre de *Trésor des pièces rares ou inédites,* a été composé dans le quatorzième siècle par un évêque de Durham, grand chancelier d'Angleterre. Richard de Bury aimait passionnément les livres. Au milieu d'une époque assez peu favorable aux lettres, il cherchait ses jouissances dans la lecture, dans l'étude et dans le commerce des esprits les plus distingués. Pétrarque, qu'il avait connu probablement à Avignon, faisait grand cas de lui, le traitant de *vir ardentis ingenii*, dans une de ses lettres. Le *Philobiblion* est une apologie de l'érudition en contraste avec la décadence qui régnait alors. Loin de partager le dédain que beaucoup montraient pour les livres, Richard de Bury les appelle des maîtres

qui nous instruisent sans verges et sans férules, sans cris et sans colère, sans costume et sans argent. Si on les approche, on ne les trouve point endormis, si on les interroge, ils ne dissimulent point leurs idées ; si on se trompe, ils ne murmurent pas ; si on commet une bévue, ils ne connaissent point la moquerie. » Il estime donc qu'on ne saurait les payer trop cher quand l'occasion se présente d'en acheter. L'ignorance et le dérèglement des moines lui causent une indignation vigoureuse. Il esquisse avec une verve tout à fait originale les mœurs dissolues, l'indolence et l'oisiveté dans lesquelles s'écoule la vie de la plupart des religieux. C'est d'autant plus piquant, que le digne évêque devait sans doute les bien connaître, et qu'on ne peut soupçonner chez lui les intentions satiriques d'un Guillaume de Lorris ou d'un Jean de Meung. Seulement, il poussa très-loin la passion du bibliophile. Assez puissant pour suivre ou protéger, de Bury ne résistait guère à l'offre d'un manuscrit précieux ; dans plus d'une circonstance, il se laissa séduire par de tels présents. Mais, du moins, son goût pour les livres n'était pas une vaine manie. Maints chapitres du Philobiblion prouvent combien il utilisait sa bibliothèque. On y trouve des aperçus ingénieux, des détails intéressants et de nombreuses citations qui décèlent une culture aussi solide qu'étendue.

La traduction de M. Cocheris sera certainement accueillie avec reconnaissance par les amateurs de raretés bibliographiques. Elle a de plus le mérite de reproduire un document, jusqu'ici peu connu, et qui n'est pas sans importance pour l'histoire littéraire. Les notices dont elle est enrichie ajoutent encore à sa valeur.

VOYAGES ET HISTOIRE.

MITTHEILUNGEN aus Justus Perthès geographischer Anstalt über wichtige neue Erforschungen auf dem Gesammtgebiete der Geographie, von Dr A. Petermann. Gotha, J. Perthès, 1856. Lief. 9 à 12, in-4, cartes.

Parmi les remarquables notices que renferment ces livraisons du recueil de M Petermann, nous signalerons les suivantes :

Voyage de Joaquim Rodriguez Graça à Muata-ya-Nov, dans l'Afrique centrale. D'après les données fournies par ce voyageur, M. Desboroug-Couley cherche à répandre quelque lumière sur la route que suivent les naturels du continent africain dans leur trafic intérieur. Cette analyse l'amenant à critiquer la carte du docteur Livingston, il en est ré-

sulté une discussion assez vive, qui prouve combien la géographie de l'Afrique est encore conjecturale, malgré les nombreux voyages entrepris dans ces dernières années.

Voyages scientifiques en ballon, entrepris par les Anglais en 1852, extrait des rapports de la Société royale de Londres, par A. Petermann. Quatre ascensions, les deux premières en août, la troisième en octobre, et la quatrième en novembre, ont permis à MM. Welsh et Nicklin de recueillir un grand nombre d'observations météorologiques. Les hauteurs auxquelles ils s'élevèrent varient entre 12,000 et 21,000 p. Dans cette dernière ascension, qui se fit en 1 h. 24 m., ils éprouvèrent un abaissement de température de 25° R. Le thermomètre qui, à 2 h. 21 m., moment du départ, marquait +7, était descendu au-dessous de —18, lorsque, à 3 h. 45 m., ils cessèrent de monter. La rareté de l'air leur causait une assez grande gêne de respiration, le moindre mouvement était accompagné d'une lassitude extrême. Mais la marche rapide du ballon ne leur fit ressentir aucun malaise; ils s'en apercevaient si peu que, pour reconnaître s'ils montaient ou s'ils descendaient, ils devaient jeter en l'air de petits morceaux de papier propres à leur servir de points de comparaison. C'est, du reste, un effet ordinaire de la navigation aérienne. M. Green, surpris dans une de ses ascensions par un ouragan dont la vitesse était de quatre-vingt-quinze milles anglais à l'heure, ne s'aperçut de la violence du vent qu'en approchant de terre, lorsqu'il fallut jeter l'ancre pour aborder. Le résultat des expériences de MM. Welsh et Nicklin est résumé dans un tableau fort ingénieux, qui permet d'en saisir à la fois l'ensemble et les différents détails.

Distribution des principaux produits agricoles dans les Etats-Unis de l'Amérique du Nord, par A. Petermann et E. Behm, données statistiques fort intéressantes, d'après lesquelles on peut se faire une assez juste idée des immenses ressources que possède l'Union américaine.

Géographie de l'Australie et de la Tasmanie, par A. Petermann.

Les naturels de l'Australie, leurs mœurs et leurs usages, par J. Browne. On trouvera dans ces deux notices une foule de détails nouveaux et curieux, soit sur les résultats des expéditions entreprises par les Anglais pour explorer l'intérieur de l'Australie, soit sur les peuplades sauvages qui s'y maintiennent et repoussent les bienfaits de la civilisation.

Etat actuel de la révolution en Chine, par R. Krone; aperçu très-piquant des diverses péripéties de cette grande lutte, par un Européen qui habite la ville chinoise de Hoau, et qui se trouve bien placé pour ob-

tenir des renseignements plus sûrs que ceux fournis par les journaux. Le Céleste Empire paraît être dans la position la plus critique. Ses armées se désorganisent, ses généraux se suicident, l'anarchie fait des progrès menaçants, tandis que les insurgés, au contraire, établissent l'ordre et gagnent le peuple par de sages mesures administratives dans les provinces déjà soumises à leur administration. La tendance religieuse du mouvement n'est pas encore bien connue, mais elle semble se rapprocher du christianisme, si l'on en juge d'après cette thèse proposée aux candidats dans les examens qui ont eu lieu à Nankin. « Prouver que le Père céleste des saintes Ecritures et Schong-tei des anciens Chinois sont une seule et même personne. » Il est bien remarquable aussi que les soldats de l'insurrection, partout où ils pénètrent, disent au peuple: Priez le Père céleste, honorez vos pères et mères, travaillez avec zèle, et abandonnez les idoles et leur culte.

TROIS DRAMES HISTORIQUES: Enguerrand de Marigny, Semblançay, le chevalier de Rohan, suivis de pièces justificatives et de documents inédits, par P. Clément. Paris, Didier et Cie, 1857; 1 vol. in-8: 7 fr.

Les trois personnages auxquels sont consacrées ces études eurent une même fin tragique. Leur carrière se termina sur l'échafaud, sans égard pour les services rendus par les deux premiers, ni pour le nom illustre que portait le troisième. Enguerrand de Marigny et Semblançay sont des exemples assez frappants de l'ingratitude avec laquelle on traitait souvent à la cour les serviteurs les plus dévoués. L'un et l'autre avaient habilement administré les finances de l'Etat dans des temps très-difficiles. Chargés de fournir aux dépenses de guerres continuelles, ils surent multiplier les ressources et faire face à des besoins sans cesse renaissants. C'était une rude tâche, alors que chez les grands régnaient le désordre et l'imprévoyance, tandis que le peuple se trouvait en proie à toutes les souffrances de la misère. L'impôt ne se prélevait qu'à force d'exactions, qui rendaient les financiers odieux, et ceux-ci devaient encore défendre, à leurs périls et risques, la recette si chèrement obtenue, contre la prodigalité du souverain ou les exigences de courtisans insatiables. Un tel métier ne comportait guère à cette époque la délicatesse et le désintéressement qui, même aujourd'hui, sont assez rares. Les ministres des finances travaillaient à leur propre fortune, aussi bien qu'à celle de l'Etat. L'instabilité de leur

position, la perspective à peu près certaine d'une disgrâce, le nombre et le pouvoir de leurs ennemis sont autant de motifs qu'on peut faire valoir pour les excuser de s'être enrichis en maniant les deniers publics. Il faut tenir compte de la corruption générale au milieu de laquelle ils avaient à lutter contre la mauvaise foi soutenue par la violence. Enguerrand de Marigny succomba victime d'une de ces réactions qu'amenaient les changements de règne. Louis le Hutin, en montant sur le trône, trouva le trésor à sec, et, dans cette pénurie, la fortune colossale du trésorier de Philippe le Bel lui parut de bonne prise. C'était d'ailleurs un expédient auquel on avait eu déjà recours. Peut-être, cette fois, l'injustice fut-elle plus criante, mais le peuple n'en applaudit pas moins à l'exécution d'Enguerrand de Marigny.

Quant à la condamnation de Semblançay, elle s'explique par la haine que lui portait la reine-mère, Louise de Savoie, et par l'irritation de François Ier contre les refus que le ministre économe opposait à ses continuelles demandes d'argent. Ici le caractère honnête et ferme du financier fait d'autant mieux ressortir l'ingratitude royale. Aucun des chefs d'accusation dirigés contre Semblançay ne put être bien prouvé, il fut sacrifié par une intrigue de cour, et ses contemporains eux-mêmes témoignent de son innocence. Le supplice de ce vieillard est un acte de barbarie que rien ne saurait justifier.

Mais ni Semblançay, ni Enguerrand de Marigny ne nous semblent être des personnages historiques d'une bien haute portée. Ils manquent de grandeur, et n'excitent qu'un faible intérêt.

Le chevalier de Rohan méritait encore moins d'être mis en scène. Son complot contre Louis XIV et la constitution monarchique du royaume n'offre aucun incident remarquable. Le procès et la condamnation qui en résultent sont également dénués de tout attrait dramatique. C'est de la procédure écrite, dont la marche régulière aboutit au châtiment du coupable, et l'on ne comprend pas trop pourquoi l'auteur s'est donné la peine de reproduire ces détails arides. M. Clément pourrait mieux choisir le sujet de ses études. Il se montre investigateur consciencieux, historien impartial, son style a des qualités précieuses, et quand il voudra se livrer à des recherches plus fécondes, nous ne doutons pas que le succès ne couronne ses efforts.

VIE ET LETTRES DU CAPITAINE HEDLEY VICARS, du 97e régiment, traduit de l'anglais. Paris, 1857 ; 1 vol. in-12 avec portrait : 3 fr.

Hedley Vicars offre un exemple remarquable du développement religieux dans une âme noble et dévouée. On en sera d'autant plus frappé que cette tendance contraste avec les habitudes ordinaires du soldat. Capitaine du 97e régiment anglais, Hedley Vicars fit partie de l'expédition de Crimée, et jusqu'au moment où la mort vint le frapper, dans la tranchée, devant Sébastopol, il ne cessa pas d'écrire chaque jour, soit à sa mère, soit à ses sœurs, des lettres pleines de sentiments affectueux, de détails intéressants, de confidences intimes sur l'état de son âme au milieu des devoirs si pénibles de sa profession. Cette correspondance porte le cachet religieux le plus prononcé. Chez Hedley Vicars, la foi n'est pas moins vivante que la charité. Aux élans d'une vive sympathie pour les souffrances de ses semblables, il joint le zèle du missionnaire, qui place en première ligne les intérêts spirituels. Sa préoccupation constante est d'éveiller dans les âmes l'horreur du péché, la repentance, la crainte de Dieu, l'espoir du salut. Toutes les heures de loisir que lui laisse le service militaire, sont consacrées à répandre autour de lui des secours et des consolations. Dans les ambulances, sous les tentes, sur le champ de bataille, il se montre animé d'une seule pensée, qui est d'accomplir son devoir en véritable chrétien, de rendre témoignage par ses actes comme par ses paroles à la vérité de l'Evangile. Le courage et la résignation de ce héros obscur touchent et captivent au plus haut degré. C'est d'ailleurs un cœur excellent, ouvert à toutes les inspirations généreuses, et qui, dans l'apostolat chrétien qu'il s'était donné pour mission de poursuivre parmi ses compagnons d'armes, n'apporte ni dureté, ni rigorisme pédantesque.

LETTRES SUR L'EGYPTE, par J. Barthélemy Saint-Hilaire. Paris, 1856 ; 1 vol. in-8 : 7 fr. 50 c.

M. Barthélemy Saint-Hilaire a fait le voyage d'Egypte avec la commission d'ingénieurs chargée d'étudier sur les lieux le projet de M. F. de Lesseps pour le percement de l'isthme de Suez. Cette entreprise, à laquelle le vice-roi Mohamed-Saïd a donné son approbation, paraît offrir des chances certaines de succès. Les études préparatoires sont à peu près terminées et l'on s'est assuré des moyens d'exécution suffisants pour la mener

à bonne fin, quelque gigantesque que soient les travaux nécessaires à son achèvement. Quand il s'agit d'accourcir de moitié, de réduire à 3000 lieues au lieu de 6000 la route entre l'Europe et les Indes orientales, ce n'est pas quelques millions de plus ou de moins qui doivent peser beaucoup dans la balance. Outre des milliards de francs d'économie sur les frais de transport, cette abréviation de chemin promet d'ailleurs d'autres résultats d'une haute importance. Elle favorisera puissamment les progrès de la civilisation chez de nombreuses peuplades qui, jusqu'ici, sont restées en dehors de son contact, étrangères à ses bienfaits. C'est ce côté de la question que M. Barthélemy Saint-Hilaire traite de préférence : tandis que les ingénieurs exploraient le sol, il s'est occupé surtout des habitants, et ses lettres renferment une foule d'observations intéressantes. L'Egypte lui paraît offrir de nombreux éléments de prospérité, soit dans son sol, que le Nil fertilise avec une largesse inépuisable, soit dans sa population, qui ne manque ni de vigueur, ni d'intelligence. Sans doute, les efforts de Mehemet-Ali n'ont pas été toujours heureux, ses vues civilisatrices rencontrèrent d'insurmontables obstacles, et, malgré l'énergie avec laquelle il usa des ressources du pouvoir despotique, il ne pût accomplir l'œuvre que son génie avait conçue. Cependant, l'impulsion donnée par cette volonté puissante subsiste encore ; elle continue à se faire sentir dans la sphère administrative, et le peuple semble la subir avec moins de répugnance. C'est déjà beaucoup, car dans un pays semblable, le peuple n'est et ne peut être qu'un instrument aveugle entre les mains de ses chefs. On ne saurait lui demander autre chose que de se laisser conduire. M. Barthélemy Saint-Hilaire remarque très-justement qu'en Egypte il en fut ainsi dès les temps les plus anciens, sous le gouvernement des Pharaons comme sous celui des pachas. Jamais le peuple ne cesse d'être exploité par ses souverains, maîtres absolus, pouvant disposer suivant leurs caprices de la terre et des hommes. C'est grâce à ce pouvoir exorbitant que s'élevèrent jadis ces merveilles d'architecture, dont les ruines, après des milliers d'années, nous causent encore une si vive admiration. Son initiative seule peurra faire rentrer l'Egypte dans la voie du progrès soit matériel, soit moral. L'entreprise est difficile, sans doute ; les données recueillies par M. Saint-Hilaire le prouvent assez. Il faut une réforme administrative complète, et surtout des mesures propres à reconstituer la famille à peu près dissoute par la polygamie et par l'extrême facilité du divorce. En attendant, la construction d'une route ouverte au commerce des nations chrétiennes aura certainement beaucoup d'influence sur l'avenir du pays. On peut dire que

c'est, en quelque sorte, une épreuve décisive. Si le peuple égyptien ne se met pas résolûment à l'œuvre, il devra tôt ou tard céder la place à la civilisation européenne. Les lettres consacrées aux monuments antiques sont pleines d'intérêt. Quoique ces ruines aient été souvent décrites, l'auteur sait leur donner un attrait nouveau par son érudition non moins élégante que solide.

SOUVENIRS D'UN VOYAGE EN SIBÉRIE, par Ch. Hansteen, traduit du norwégien, par Mme Colban, et revu par MM. Sédillot et De la Roquette. Paris 1857 ; 1 vol. in-8, carte : 6 fr.

En 1827 M. Hansteen, directeur de l'observatoire de Christiana, obtint du gouvernement suédois les secours nécessaires pour une expédition dont le but était d'étudier le système magnétique de la Sibérie. Il voulait ainsi combler une lacune regrettable dans la théorie du magnétisme terrestre, et le roi Charles-Jean accueillit avec faveur ce projet, auquel fut également assurée la protection de l'empereur de Russie. Après avoir publié les importants résultats scientifiques de son voyage, l'auteur inséra successivement dans le *Calendrier du peuple norwégien* quelques fragments de son journal qui furent très-goûtés. Ce sont ces *Souvenirs* qu'il a complétés en y ajoutant plusieurs chapitres inédits pour la traduction française. Leur caractère est donc essentiellement descriptif et anecdotique. On y trouve de nombreux détails relatifs à l'aspect du pays, à ses productions, à son industrie, aux mœurs et coutumes des habitants. M. Hansteen joint au talent de l'observation une bonhomie tout à fait aimable. Ses remarques portent en général l'empreinte d'une grande bienveillance, et lorsqu'il blâme ou critique c'est toujours avec beaucoup de mesure. Notre voyageur parti de Saint-Pétersbourg se dirigea, par Moscou, Nisschni-Novgorod, Kazan et Ekatherinenbourg, sur Tobolsk, où il fit un séjour de quelques semaines. De là, malgré la rigueur d'un hiver sibérien, il partit pour Irkutsk d'où il put aller visiter la foire chinoise de Maimatschin et assister aux cérémonies du culte lamatique des Burètes. Puis, continuant son voyage, il visita Jieniseisk, descendit le fleuve Jienisei jusqu'à Turmhansk, parcourut les mines Kolyvanes vers la frontière chinoise et le long de la ligne Kirghise jusqu'à Slatomt et Orenbourg, se rendit enfin à Astrakan, d'où il revint à travers les colonies allemandes et françaises établies le long du Volga. Cet itinéraire est riche

en contrées intéressantes et fort peu connues. Grâce à l'excellent accueil que lui firent partout les autorités russes, M. Hansteen a pu tout voir et bien voir. D'ailleurs, en Sibérie, la population est éminemment hospitalière ; les plus pauvres partagent volontiers ce qu'ils ont avec l'étranger, sans vouloir d'autre récompense que l'honneur de sa visite. Les *Souvenirs* de M. Hansteen en offrent maints exemples, et si la rudesse du climat rend son voyage pénible, du moins trouve-t-il de précieuses compensations dans la cordialité des habitants. Sans attaquer directement le système russe, il sait, au moyen de faits choisis avec tact, mettre en évidence les déplorables abus qui en résultent. Ainsi quelques traits, dont il fut témoin, font en quelque sorte toucher au doigt l'arbitraire et la vénalité des administrateurs, les misères du servage, et le terrible despotisme du souverain qui peut condamner au travail des mines ou bien au service périlleux des frontières, sans autre forme de procès qu'un ordre revêtu de sa signature. Ce sont des ombres au tableau de ce vaste et puissant empire; mais on doit reconnaître qu'elles tendent à diminuer de plus en plus à mesure que la civilisation s'y développe. La prospérité va croissant, des contrées jadis désertes se peuplent, les villes se multiplient, les voies de communication s'améliorent, et le progrès matériel amènera nécessairement des réformes qui jusqu'ici n'étaient pas possibles. Il faut tenir compte de la situation dans laquelle se trouve la Russie, entourée de peuples encore à demi barbares, de hordes nomades ou sauvages. Plusieurs excursions sur leur territoire fournissent à M. Hansteen des épisodes fort curieux, dont l'originalité présente beaucoup d'attrait Nous citerons entre autres son séjour dans le palais du khan Kirghise-Dschanger, au milieu du steppe, et sa visite chez la princesse kalmouke Tinmén.

LA NORWÉGE, par Louis Enault, Paris, 1857 ; 1 vol. in-12 : 3 fr. 50.

Christiana, le Mjösen et le Gulbrandsdal, Trondhjem, la Laponie, Bergen et le Cap Nord, telles sont les principales stations de l'itinéraire suivi par M. Enault. Touriste observateur, il a parcouru ces contrées, seul, cherchant surtout à connaître les mœurs et coutumes locales, et dans ce but évitant autant que possible les grandes routes et leurs auberges pour aller demander un gîte aux fermes isolées, aux chaumières des paysans. C'est le vrai moyen de voyager avec fruit, même dans des régions plus connues que celles-là. Sans doute une pareille méthode offre de grandes dif-

ficultés. Il faut se passer de confort, prendre son parti d'une foule d'inconvénients, de privations pénibles, de contre temps fâcheux ; de plus on doit posséder la langue du pays, assez du moins pour se faire comprendre. Mais M. Enault n'en était pas à son apprentissage. Il a déjà beaucoup voyagé. Unissant à la vivacité de l'esprit français une dose suffisante d'instruction et de curiosité investigatrice, il est très-bien qualifié pour de semblables entreprises. Les mœurs du foyer n'ont pas moins d'attrait pour lui que les grandes scènes de la nature. Histoire, littérature, beaux-arts, industrie, commerce l'intéressent également ; ses goûts le portent à s'enquérir de tout ce qui constitue la vie d'un peuple et peut répandre quelque lumière sur la tendance de son génie national. Parmi les contrées de l'Europe, la Norwége est une de celles qui ont encore le mieux conservé leur physionomie originale. On y trouve une civilisation saine et vigoureuse qui ne s'est point abâtardie dans les jouissances du bien-être matériel. Ce n'est pas l'essor brillant et facile des peuples méridionaux, mais on y rencontre plus qu'ailleurs des qualités solides, des sentiments vrais, des cœurs honnêtes et purs. Les détails que M. Enault donne sur le caractère du paysan norwégien, ainsi que sur ses habitudes et ses travaux, sont tout à fait propres à captiver le lecteur. Il a parcouru le pays de la manière la plus convenable pour le bien voir. Ses jugements portent, en général, le cachet de l'étude et de l'observation.

F.-C.-L. DE SISMONDI, fragments de son journal et correspondance. Genève et Paris, J. Cherbuliez ; 1 vol. in-8.

Le nom de Sismondi tiendra sa place au premier rang parmi les historiens de l'école moderne. En effet, ce fut lui qui fraya courageusement la route nouvelle où tant d'illustres écrivains ont suivi ses traces. Si sa réputation semble éclipsée par l'éclat de ceux-ci, l'on ne peut méconnaître le solide mérite de ses travaux ni l'influence qu'ils exercèrent sur les études historiques. Les laborieuses recherches auxquelles il se livrait ne lui permirent pas toujours d'accorder à la rédaction les soins nécessaires. Il attachait beaucoup plus d'importance à l'exactitude des faits qu'aux ressources du style. C'est regrettable, sans doute, car l'excellence de la forme est le pincipal élément du succès littéraire. Mais, quoique le style de Sismondi manque de grâce et d'élégance, il a d'autres qualités qui compensent en partie ce défaut. On y trouve l'accent de la franchise

et de la sécurité, une verve chaleureuse, les sentiments d'un cœur honnête et bon. C'est le cachet qui distingue tous ses ouvrages, parce que c'était celui de son caractère, et le volume que nous annonçons ici en porte l'empreinte plus fortement prononcée encore. Les fragments du journal et les lettres, adressées soit à Mme Mojon, soit à Mlle de Saint-Aulaire, exciteront un vif intérêt. Ce n'est pas seulement l'historien qui s'y montre, c'est le penseur avec ses nobles aspirations philosophiques et religieuses, c'est l homme excellent, plein de sympathie et de charité pour ses semblables. Rien ne pouvait mieux faire apprécier la haute valeur morale de Sismondi et servir en même temps de pièces justificatives à l'hommage que lui rend Mlle de Montgolfier dans la notice insérée en tête du recueil. Il y a d'ailleurs beaucoup de charme dans ces épanchements intimes où l'écrivain s'abandonne avec bonhomie à ses impressions, et donne libre essor à ses idées. On y rencontre des observations judicieuses, des traits spirituels ou profonds entremêlés d'anecdotes dans lesquelles figurent maints personnages éminents : tels que Mme de Staël, B. Constant, le roi Louis-Philippe, etc. Plusieurs lettres fort remarquables traitent de la religion, des réformes sociales, de l'exercice de la bienfaisance. Enfin Sismondi ne laisse échapper aucune occasion d'exposer les principes d'un libéralisme large et vrai, qui ne veut pas plus des excès de la démagogie que de ceux du despotisme. Dans une lettre à Channing il déplore avec une douleur éloquente les résultats du mouvement populaire qui renversa le gouvernement de Genève en 1841 et servit de prélude à la révolution de 1846.

UN ÉTÉ DANS LE SAHARA, par Eugène Fromentin. Paris, 1857 ; 1 vol. in-12 : 1 fr. 25.

M. Fromentin est un peintre dont le voyage a pour but d'étudier les admirables effets de lumière qui ne se rencontrent guère ailleurs que dans le Sahara. Il aime le soleil du désert et voudrait enrichir sa palette des éclatantes couleurs de cette contrée sans ombre. La chaleur l'incommode peu, quelque excessive qu'elle soit ; son zèle d'artiste brave courageusement les privations et les souffrances inséparables d'un séjour dans le *Pays de la soif* (Bled-el-Ateuch). On comprend que la vie de caravane doit avoir un certain charme. A la longue sans doute elle peut devenir fatigante et monotone, mais au début l'originalité de ses moindres incidents lui donne beaucoup d'attrait, surtout pour les caractères aventureux. Là le voya-

geur européen rompt avec ses habitudes et s'abandonne complétement aux chances de l'imprévu. M. Fromentin apprécie fort ce cachet d'étrangeté qui, grâce aux progrès de la civilisation devient de plus en plus rare. Le désert lui paraît le seul endroit où l'on échappe à la teinte uniforme et décolorée que revêtent l'un après l'autre les pays civilisés. Il y retrouve, comme peintre, des tons vigoureux et tranchés, comme observateur, des mœurs et des usages dont la tradition s'est conservée à travers les siècles depuis les temps les plus anciens. A ce double point de vue l'Arabe l'intéresse tout particulièrement, et son livre renferme une foule de détails qui n'intéresseront pas moins le lecteur. Il décrit en artiste les grands spectacles de la nature, la poésie du soleil et du silence est son thème favori; mais pour ce qui concerne l'homme, il nous semble plutôt incliner vers le réalisme. Du reste le contraste qui résulte d'une telle opposition n'est probablement que l'image fidèle de ce beau climat d'Orient où, selon Byron, « tout est divin excepté l'âme humaine. » Il n'y a d'ailleurs rien de trop exagéré dans les esquisses de M. Fromentin, et l'on sympathisera volontiers avec la plupart de ses impressions.

DEUX ANS DE RÉVOLUTION EN ITALIE, par F.-T. Perrens. Paris 1857 ; 1 vol. in-12 : 3 fr. 50.

Dans les années 1848 et 1849 l'Italie a fait un violent effort pour reconquérir son indépendance. Tour à tour Milan, Venise, Florence, Rome, Naples accomplirent leur révolution et proclamèrent la liberté du peuple italien. Mais le défaut d'unité ne tarda pas à porter ses fruits habituels. Chaque Etat prétendant se suffire à lui-même, il n'y eut aucun ensemble dans les mesures de résistance contre l'ennemi commun qui réussit bientôt à rétablir partout son pouvoir. C'est l'histoire de ces deux années de lutte que M. Perrens a voulu retracer en profitant des nombreux écrits publiés, soit en France, soit surtout en Italie. Son désir est de présenter autant que possible les événements sous leur véritable jour, et, dans ce but, il traite tour à tour les différentes révolutions partielles et consacre une étude à chacun des principaux personnages qui en furent comme l'incarnation vivante. Ainsi, pour les Etats romains, c'est Mazzini ; pour le Piémont, l'abbé Gioberti ; pour Milan, Charles Cattaneo ; pour Venise, Daniel Manin ; pour la Toscane, Joseph Montanelli ; pour le royaume de Naples, Charles Poerio ; enfin pour la Sicile, Ruggiero Settimo. Ces hommes éminents représentent en effet d'une manière

très-frappante les tendances diverses qui se sont manifestées en Italie et dont l'antagonisme a certainement été l'un des plus grands obstacles au succès de leurs tentatives. Tous paraissent animés d'une égale ardeur pour l'indépendance italienne, mais il n'y a point entre eux d'accord sur les moyens de l'obtenir ni sur la forme de gouvernement qu'elle doit adopter. L'un rêve une espèce d'utopie mystique sans autre formule que cette devise: Dieu et le peuple; l'autre veut conserver la suprématie du pape, en faire le lien de l'unité nationale, un troisième aspire à la république fédérative, tandis qu'un quatrième inclinerait plutôt vers la monarchie. Grâce à de telles divergences, ils ne s'entendent point sur les mesures promptes et vigoureuses qu'exige l'intérêt commun. Chacun poursuit avant tout le triomphe de ses vues particulières et l'énergie se dépense en actes isolés qui ne servent qu'à faire mieux ressortir le manque d'unité nationale. On a vu les résultats de cette fâcheuse préoccupation dans la guerre contre l'Autriche. Les Italiens réunis en armée n'ont pas su montrer le même héroïsme dont ils firent preuve dans l'insurrection milanaise, dans le siége de Venise et dans celui de Rome. Ce contraste marque bien la portée de leur sentiment national qui se renferme comme jadis dans les limites de chaque Etat. Les anciennes rivalités jalouses subsistent encore, par tradition du moins, et semblent toujours prêtes à faire échouer les efforts de ceux qui voudraient une Italie indépendante et libre. C'est là l'obstacle réel qu'il s'agit de détruire. En d'autres termes, il faut travailler au développement du peuple italien et renoncer à ces impuissantes révoltes qui ne servent qu'à rendre sa position plus mauvaise. M. Perrens le dit avec raison : « Que les Italiens se hâtent donc de relever les caractères, et, s'il est possible, d'améliorer les institutions civiles qui forment l'homme. Chez eux, jusqu'à présent, l'éducation mal dirigée ne laisse que peu de germe sérieux, l'agitation se perd en manifestations sans portée, la lutte militaire n'aboutit qu'à des échecs, les tentatives d'organisation qu'à des avortements. L'accord n'est qu'une vague aspiration. Partout règne la division, entre les sujets comme entre les princes, d'une province, d'une ville à l'autre et jusqu'au sein d'une même cité. Rien ne s'y fait de ce qui demande des efforts collectifs. »

Ces reproches ne sont malheureusement que trop fondés, et l'expérience de 1848 prouve combien il est urgent d'y apporter remède si l'on veut préparer à l'Italie un avenir meilleur.

Relation des particularités de la rébellion de Stenko-Razin, contre le grand-duc de Moscovie ; épisode de l'histoire de Russie du dix-septième siècle, précédé d'une introduction et d'un glossaire sur le prince Auguste Galitzin. Paris, Techener, 1856 ; in-18.

Réimpression fort jolie d'un opuscule devenu tellement rare, qu'à peine en connaît-on un ou deux exemplaires, et qu'il avait échappé aux investigations des bibliographes les plus diligents. Il offre la traduction française faite en 1672, d'une relation écrite par un négociant anglais résidant à cette époque en Russie, et qui se rapporte à un épisode curieux peu connu de l'histoire de la Moscovie avant Pierre le Grand. A la suite de griefs assez fondés, les Cosaques, commandés par leur chef Stenko-Razin, firent avec succès la guerre au czar Alexis. Ils s'emparèrent d'Astracan, dévastèrent les bords du Volga, et faisaient trembler Moscou, lorsqu'après cinq années d'une lutte sanglante, la trahison aida enfin une nombreuse armée à conduire au Kremlin leur chef chargé de fers ; il fut bientôt livré au supplice. De part et d'autre, la guerre se faisait avec une extrême barbarie ; on égorgeait tous les prisonniers ; on imaginait d'horribles raffinements de tortures. Le narrateur raconte tout cela sans s'émouvoir, et montre ce qu'était alors la civilisation aux confins de l'Europe et de l'Asie. Le livret dont nous avons donné le titre n'a été imprimé qu'à un petit nombre d'exemplaires, ainsi qu'un autre du même genre : *Discours de l'origine des Russiens et de leur miraculeuse conversion, par le cardinal Baronius, traduit en français par Marc Lescarbot.* Ils sont dus l'un et l'autre au zèle éclairé d'un grand seigneur russe, en faveur de l'histoire de sa patrie.

Mémoires de Hollande, histoire particulière en forme de roman, par Mme la comtesse de la Fayette, publiée avec des notes, par A. T. Barbier. Paris, Techener, 1856 ; in-18.

Ce volume, d'une exécution typographique fort soignée, reproduit un roman publié pour la première fois en 1678, et qui contient la relation des amours d'une belle Juive d'Amsterdam avec un cadet de la maison de Lusignan, amours qui se terminent de la façon la plus édifiante par un baptême et un heureux mariage. Longtemps oubliée, cette production n'est pas sans mérite, l'histoire elle-même peut la consulter avec profit.

On y trouve en effet une curieuse relation du siége d'Amsterdam, entrepris en 1650 par Guillaume d'Orange, et qu'il fallut lever, les Hollandais ayant rompu les digues de la mer et inondé le pays. On remarque également un tableau satirique des pratiques minutieuses de dévotion que l'archiduc Léopold, gouverneur des Pays-Bas espagnols, imposait à ses courtisans et aux officiers de sa maison. Le style élégant et simple donne de l'intérêt à ses récits, mais il ne paraît pas qu'il convienne, sur la foi du titre, d'y voir l'œuvre de Mme de la Fayette. L'éditeur dit avoir trouvé cette indication dans une note de la main de l'érudit Grævius, écrite sur un volume de la *Bibliotheca Heinsiana*, qui, de la bibliothèque de l'archevêque de Rheims, le Tellier, a passé dans la bibliothèque Sainte-Geneviève à Paris. Cette autorité n'est pas suffisante, et le ton général du livre, les discussions théologiques qui s'y font remarquer, la connaissance qui s'y montre des cérémonies du culte mosaïque, indiquent un écrivain qui partageait, à certains égards, les principes de Port-Royal. Il est bien sûr aussi que, quoi qu'en dise l'éditeur, les *Mémoires de Hollande* n'offrent point l'histoire particulière de Mme de la Fayette; à cet égard, les assertions de M. Barbier ont été vivement critiquées; sa préface, ses notes, et les pièces justificatives qu'il a placées à la fin du volume, les lettres qu'il attribue à Mme de la Fayette et qui ne paraissent nullement sorties de sa plume, tout cela a donné lieu à un débat qui n'a pas, ce nous semble, tourné à l'avantage de l'éditeur. Laissant de côté ces pages étrangères au texte des *Mémoires de Hollande*, il restera une charmante édition d'un livre digne d'être lu; elle se recommande d'ailleurs par deux portraits admirablement exécutés par M. A. Riffaut, l'un de Mme de Sévigné, l'autre de Mme de la Fayette; l'authenticité de ce dernier peut malheureusement être révoquée en doute, mais c'est une discussion qui nous entraînerait trop loin; nous n'y entrerons pas.

HISTOIRE DE LA GUERRE DE NAVARRE, en 1276 et en 1277, par Guillemme Anelier de Toulouse, publiée avec une traduction, une introduction et des notes, par Francisque Michel. Paris, imprimerie impériale, 1856; in-4.

Ce volume fait partie de la *Collection des documents inédits sur l'histoire de France*, publiés par les soins du ministre de l'instruction publique, et il n'a rien à démêler avec les œuvres légères et sans portée qui

se montrent, disparaissent, et ne laissent aucune trace. C'est un travail digne des bénédictins les plus infatigables. Le manuscrit original a été retrouvé par le secrétaire de la municipalité de Pampelune, dans les archives de l'abbaye de Fitéro. On ne possède aucun détail sur la vie de l'auteur; il paraît avoir été témoin des faits qu'il raconte. Ses récits commencent par la bataille de las Navas de Tolosa, gagnée le 16 juillet 1212 sur les musulmans par le roi de Navarre, Sancho le Fort; après quelques détails relatifs aux événements qui se passèrent ensuite dans la Navarre, le prêtre raconte l'avénement au trône de Thibaut, comte de Champagne, neveu de Sancho. Ce prince devint roi en 1234; il prit part à la croisade contre Tunis, expédition dans laquelle Anelier le suivit, et il mourut en Sicile en 1270. Son frère Henri lui succéda, et la guerre civile éclata en Navarre; les habitants de Pampelune se soulevèrent contre leur gouverneur; le pays fut ravagé, après de longs et sanglants démêlés; Philippe le Hardi intervint; une armée française passa les Pyrénées, attaqua Pampelune, et mit en fuite les populations soulevées. Tels sont les événements peu connus que raconte Anelier; ils montrent avec quelle cruauté la guerre se faisait alors, et révèle maintes circonstances précieuses pour l'histoire. M. Francisque Michel a donné à cette publication les soins qu'il a prodigués aux autres ouvrages du même genre qu'on lui doit déjà; sa préface de trente et une pages et des notes nombreuses (pages 337-666), renferment une multitude de détails sur l'histoire de la Navarre au treizième siècle. Fouillant courageusement le même lieu peu exploré des archives municipales de Pampelune, l'infatigable éditeur en a retiré des documents d'un haut intérêt, qu'il a livrés à la publicité. Il discute avec son érudition habituelle certains points concernant les usages du moyen âge; nous citerons, entre autres objets, ce qui concerne (page 483) l'emploi de l'aigle comme enseigne de guerre; (page 485) l'opiniou publique à l'égard des Lombards; (pages 504-527) le prix des chevaux et leurs diverses races; (page 563) les arbalètes et autres engins de guerre; (page 622) les cors ou *oliphants*, etc.

Histoire des protestants et des Églises réformées du Poitou, par Aug. Lièvre, tome Ier. Poitiers, 1856; in-8 : 4 fr.

L'histoire du protestantisme français, naguère à peu près inconnue, est depuis quelque temps l'objet de nombreux travaux. La société qui s'est formée à Paris pour encourager les recherches de ce genre, n'a pas en

vain fait entendre son appel. « Vos pères, où sont-ils? » Le jour commence à pénétrer dans les sombres archives de la persécution, et bourreaux et victimes sont enfin évoqués devant le tribunal de l'opinion publique. C'est une justice bien tardive, mais qui n'en sera que plus complète sans doute. A mesure que les détails de cette terrible lutte sont mis en lumière, la cause protestante est mieux comprise. Partout, en effet, on retrouve parmi ses premiers adeptes des hommes d'élite dont la France peut, à bon droit, être fière. Le livre de M. Lièvre montre qu'à cet égard le Poitou ne fut pas moins privilégié que les autres provinces où la réforme s'était introduite. Les huguenots y déployèrent la même énergie morale, la même foi sincère, la même constance à braver les supplices. Sans autre perspective que le martyre, ils persévéraient avec un courage admirable, et là, comme ailleurs, leurs ennemis n'en vinrent à bout que par une guerre d'extermination. Ce fut un malheur pour eux de devenir un parti politique, mais les circonstances de l'époque les y forcèrent, en quelque sorte, et l'appui que l'Eglise romaine avait dans le pouvoir civil leur suggéra naturellement ce moyen de résistance. M. Lièvre nous raconte d'une manière fort intéressante les diverses péripéties qui en résultèrent. Son style nerveux et pittoresque donne du relief aux moindres incidents de ce récit, et quoique ce soit nécessairement plutôt un recueil de matériaux qu'une histoire bien suivie, le lecteur sera captivé d'un bout à l'autre par maints traits remarquables. Le premier volume s'arrête à l'édit de grâce de juillet 1629.

SCIENCES MORALES ET POLITIQUES.

TRAITÉ DES MARIAGES MIXTES, par M. le pasteur Athanase Coquerel. Paris et Genève, J. Cherbuliez, 1857; 1 vol. in-12: 1 fr. 50 c.

Dans la plupart des pays de l'Europe, le mélange des catholiques et des protestants rend aujourd'hui les mariages mixtes fort nombreux. L'ancienne répugnance qu'ils rencontraient a beaucoup diminué, surtout chez les laïques. On est devenu plus tolérant à cet égard, trop même quelquefois, car alors c'est de l'indifférence religieuse. Maintes unions de ce genre se contractent à la légère, sans tenir compte des difficultés que présentera l'éducation des enfants, si les époux ne sont pas d'accord dans leurs vues et leurs tendances. Il n'est pas rare que le conjoint protestant se laisse entraîner à faire sur ce point l'abandon de ses droits en signant

la promesse exigée de lui par l'Eglise catholique; ce n'est à ses yeux qu'une formalité qui ne l'empêchera pas de faire plus tard triompher son influence. Or cette espèce de réserve mentale, qui ne lui prépare souvent que des déceptions cruelles, est de plus une grave faute, car il était libre de ne prendre aucun engagement, puisque la bénédiction nuptiale n'est pas obligatoire. Il n'a pas même l'excuse du conjoint catholique, auquel sa foi impose l'obligation d'obéir à l'Eglise. Celui-ci du moins, si ses croyances viennent à changer, peut regarder sa promesse comme annulée par sa conversion, tandis que le protestant est dans une position très-différente; il a donné sa signature en échange d'un service, et ne saurait la violer sans forfaire à l'honneur. C'est là ce que M. Coquerel s'est surtout proposé de bien mettre en évidence.

Il ne proscrit point absolument les mariages mixtes, mais il croit nécessaire de prémunir ceux qui les contractent contre certaines conséquences au sujet desquelles on est trop enclin à se faire de fâcheuses illusions. La question intéressant les deux cultes, il la traite d'une manière très-approfondie, et n'omet rien de ce qui peut servir à l'éclairer, soit pour les catholiques, soit pour les protestants. L'essentiel, en effet, quand il s'agit de prendre une aussi grave détermination, est de peser mûrement toutes ces éventualités probables. Le bonheur des époux exige, sinon la communauté de foi, du moins une haute tolérance qui respecte les convictions individuelles et ne contraint personne. Mais en dehors de ces deux cas, le repos de la famille risque d'être compromis. Vainement chercherait-on à se le dissimuler; l'incrédulité, le fanatisme, la tiédeur et même la faiblesse de caractère sont des agents de trouble domestique dans les mariages mixtes. Il importe donc, avant de s'engager sur une route pareille, de se rendre compte des différents obstacles qu'on y rencontrera. Les conseils que donne à cet égard M. Coquerel sont le fruit de l'expérience, et depuis l'année 1822, où, pour la première fois, il bénit un mariage mixte, les occasions ne lui ont pas manqué d'étudier le sujet sous toutes ses faces, soit dans des discussions approfondies avec des ecclésiastiques des divers cultes, soit dans des entretiens intimes avec des familles prêtes à contracter une alliance de cette sorte, soit dans des confidences diversifiées à l'infini sur l'intérieur des ménages où les deux cultes sont en présence, soit enfin dans des tentatives pour rétablir la paix domestique troublée par les différences religieuses. Son livre, remarquable par l'élévation des vues aussi bien que par l'intelligence de la vie pratique, nous semble offrir le meilleur guide qu'on puisse consulter sur ce point délicat.

Il résume avec beaucoup de clarté la législation tant civile que canonique relative au mariage, et présente une foule de détails propres à faire en quelque sorte toucher au doigt les inconvénients qui peuvent résulter d'une alliance mixte.

MAINE DE BIRAN, sa vie et ses pensées, par Ernest Naville. Paris et Genève, J. Cherbuliez, 1857 : 1 vol. in-12 : 4 fr.

Cette intéressante publication étant sur le point de paraître, nous insérons ici l'avant-propos de l'éditeur, qui en fera comprendre le mérite et bien apprécier la portée.

Maine de Biran est mort il y a trente-trois ans. On ne possède, toutefois, que d'une manière fort incomplète l'exposition des doctrines de ce philosophe, que M. Cousin a nommé « le plus grand métaphysicien qui ait honoré la France depuis Mallebranche. » Une période entière du développement progressif de ses théories est presque ignorée ; ses œuvres les plus importantes sont inédites. Aussi, bien que son nom soit souvent mentionné, on le lit peu et on le connaît mal en France. L'Angleterre et l'Allemagne ont gardé, à son égard, un silence presque absolu.

En un mot, s'il a une place marquée dans l'histoire de la philosophie, il n'a pas encore obtenu dans cette histoire sa place légitime.

Il existe cependant une édition, en quatre volumes, des œuvres de Maine de Biran, et cette édition a été mise au jour par l'homme d'Europe le mieux placé pour accomplir convenablement une telle œuvre. La notice annexée à cet avant-propos dira quelles circonstances ont paralysé les efforts d'un éditeur illustre qui, désirant publier les œuvres capitales du penseur éminent qui avait été l'un de ses maîtres, a été réduit, par la force des choses, à n'imprimer que quelques écrits spéciaux et de simples fragments.

Cette même notice expliquera comment il est devenu possible de mettre en lumière aujourd'hui les grandes compositions scientifiques de M. de Biran.

Le présent volume sera, je l'espère, l'avant-coureur d'une telle publication ; il n'en est pas le commencement. Ce volume forme un tout parfaitement distinct, et s'adresse à un public beaucoup plus étendu que celui qui absorbe les abstractions de la philosophie proprement dite. Je ferai connaître en peu de mots sa nature et son but.

M. de Biran a laissé des cahiers de souvenirs dont M. Cousin a, depuis longtemps, signalé l'existence. Ces cahiers, joints à quelques documents analogues, constituent le *Journal intime* de l'auteur qui se compose dans sa totalité de :

1° Un manuscrit assez volumineux portant les dates de 1794 et 1795.

2° Quatre cahiers, formant une série non interrompue, et dont la rédaction commence en février 1814, pour se terminer deux mois avant la mort de l'auteur, en mai 1824.

3° Quelques agendas de poche et un grand nombre de feuilles volantes appartiennent à la période qui sépare 1795 de 1814 ; il n'existe pas de période plus complète pour cet intervalle de dix-neuf années.

Tous ces papiers réunis forment un ensemble de plus de douze cents pages, qui offrent une grande variété dans leur contenu. Des dissertations politiques, le récit souvent fort détaillé des incidents de la vie journalière, des aperçus philosophiques offrant toute la spontanéité d'une pensée qui vient de naître, s'y mêle à des analyses d'une nature personnelle et intime, à l'expression des mouvements les plus secrets de l'âme. La rédaction, dans son ensemble, n'offre aucune régularité : tantôt il ne se passe pas un jour dont quelques lignes ne conservent sa trace, tantôt il y a des lacunes de plusieurs semaines ; ici les moindres circonstances du dehors sont scrupuleusement enregistrées ; là les produits de la réflexion remplissent seuls des pages qui revêtent un caractère scientifique. Ces variations même sont un des traits essentiels de ce tableau, dans lequel l'écrivain a vivement empreint son image.

En me confiant ces documents précieux, avec l'autorisation d'en faire tel usage qui me paraîtrait convenable, le fils de l'auteur, M. Félix Maine de Biran m'a honoré d'une confiance pour laquelle je le prie de vouloir bien agréer mes publics remerciements.

La pensée d'extraire de cet ensemble de matériaux la partie propre à être communiquée au public, s'offrait tout naturellement. Telle est l'origine des *Pensées de M. de Biran*, qui ne sont autre chose qu'un choix de fragments textuellement empruntés aux manuscrits du *Journal intime*. Il était nécessaire de choisir. L'étendue des rédactions originales et les répétitions fréquentes qu'elles renferment ne permettaient pas de les publier intégralement ; les lois de la discrétion interdisaient de reproduire telle page relative à des personnes encore vivantes ; ses dissertations politiques, enfin, auraient rompu l'unité d'intérêt que ce recueil peut offrir. Ce qu'il fallait demander avant tout aux cahiers de souvenirs de M. de Biran, c'é-

tait Maine de Biran lui-même, dans sa personnalité vivante. Montrer le mouvement de la vie intérieure de l'écrivain, mettre le lecteur à même de discerner, dans les expériences personnelles du philosophe, l'origine de ses théories métaphysiques et de ses pensées religieuses ; retracer, en un mot, la marche que suit, dans son développement, cette âme remarquablement sincère, tel est le but qui m'a servi de guide dans mon choix, au milieu des hésitations inséparables d'un travail de cette nature. Le lecteur, du reste, sera mis à même de se former une idée exacte de la physionomie du *Journal intime*, dans son intégrité : les pages relatives au mois de mars 1818 ont été transcrites tout entières dans ce volume, à titre de spécimen.

La pensée, ou, pour mieux dire, l'âme de M. de Biran, prise à son point de départ, et suivie dans ses phases diverses, jusqu'au moment où elle se tourne avec ardeur vers le monde invisible et les espérances éternelles offre un spectacle d'une haute moralité. Cette considération justifiera, je l'espère, ce qui aura toujours besoin d'être justifié par un but sérieusement utile, ce que, sans cela, les exemples les plus nombreux et même les plus illustres ne sauraient absoudre à mes yeux : le fait de livrer au public des pages confidentielles. Du reste, s'il en était besoin, on pourrait invoquer, en faveur de la convenance de cette publication, l'autorité de l'homme que M. de Biran choisit lui-même pour son exécuteur testamentaire, M. Lainé. Après avoir parcouru les cahiers laissés par son ami, M. Lainé écrivait que «dans ce persévérant ouvrage de tous les jours, on trouverait beaucoup de pensées capables de faire honneur à la mémoire du défunt.»

On voudra bien ne pas chercher dans ce livre une forme achevée et un style toujours correct, se rappelant qu'on a sous les yeux une rédaction rapide, que l'auteur n'a jamais revue, et que l'éditeur a dû respecter. Le manuscrit renferme un grand nombre de citations qui, quelquefois, ne sont séparées du texte par aucun signe distinctif. J'ai indiqué toutes celles de ces citations que j'ai su reconnaître, mais il n'est pas impossible que plusieurs n'aient échappé à mes regards, et qu'un certain nombre de lignes étrangères demeurent ainsi confondues avec l'œuvre propre de M. Maine de Biran.

Dans la biographie qui ouvre le volume[1], les questions métaphysiques ne sont abordées qu'au degré nécessaire pour l'intelligence des *pensées*.

[1] Des fragments considérables de cette biographie ont été publiés déjà dans la *Revue des Deux Mondes* (15 juillet 1851).

L'exposition étendue et spéciale que méritent les doctrines de l'auteur, trouveraient sa place naturelle dans l'introduction qui pourrait être mise en tête de ses écrits philosophiques.

Ce livre ne s'adresse pas seulement aux métaphysiciens. Son contenu est fait pour intéresser toutes les âmes sérieuses ; sa forme le rend accessible à tous les esprits cultivés. Mais pour en reconnaître le mérite, il est indispensable de le lire tout entier. Son caractère extérieur ne doit pas faire illusion ; en apparence, on a sous les yeux des fragments détachés, mais en réalité ces fragments sont les moments successifs et étroitement enchaînés d'un mouvement continu. La fin seule donne au commencement son intérêt véritable, et le commencement, à son tour, peut seul donner à la fin toute sa valeur.

SCIENCES ET ARTS.

TRAITÉ DES DÉGÉNÉRESCENCES PHYSIQUES, intellectuelles et morales de l'espèce humaine, et des causes qui produisent ces variétés maladives, par le docteur B.-A. Morel. Paris, 1857 ; 1 vol. in-8 avec atlas in-4 : 12 fr.

Médecin en chef d'un hospice d'aliénés, M. Morel a pu constater que, dans la plupart des cas, les maladies mentales provenaient soit de l'abus des boissons alcooliques, soit de l'usage habituel de substances plus ou moins malfaisantes. Les lésions organiques qui en résultent devenant héréditaires, lui semblent rentrer dans les dégénérescences maladives, et c'est ce qui l'a conduit à vouloir embrasser l'ensemble du sujet comme propre à répandre des lumières nouvelles sur cette branche spéciale. L'espèce humaine, appelée à vivre sous tous les climats, à subir les régimes d'alimentation les plus divers, se trouve nécessairement soumise à des influences qui modifient sa nature primitive. De là, ces variétés nombreuses dont les caractères assez tranchés ont pu faire croire à l'existence de plusieurs races d'origine différente. En prenant pour point de départ les contrées de l'Asie qui furent le berceau du genre humain, on voit l'homme changer de plus en plus d'aspect à mesure qu'il s'en éloigne, et ses facultés intellectuelles semblent décroître en même temps que son physique s'altère. Ce n'est pourtant pas une dégénérescence proprement dite, car les peuples de couleur ont eu jadis leur civilisation. S'ils sont tombés

dans la barbarie, cela tient à d'autres causes qui pourraient produire chez les blancs les mêmes résultats. La nature modifie l'homme pour le mettre en rapport avec les conditions du climat, mais l'homme seul est l'auteur de sa propre dégénérescence, soit par les habitudes funestes auxquelles il se livre, soit par l'effet des passions dont il ne sait pas comprimer l'essor. M. Morel insiste sur cette distinction fondamentale, qui marque les limites dans lesquelles doivent se renfermer ses recherches. Il ne traite que ce qu'il appelle les variétés maladives, mais certaines races tout à fait abâtardies qui s'y rattachent lui fournissent les éléments d'une étude comparative non moins féconde qu'ingénieuse. On y trouvera de curieux rapprochements entre les faits que sa pratique lui a permis d'observer, et les données recueillies par des voyageurs touchant les peuplades placées au degré le plus bas de l'échelle humaine. Il montre que les causes de la dégénérescence sont à peu près les mêmes partout, et qu'elles agissent sur les sociétés comme sur les individus. Seulement, leurs effets deviennent beaucoup plus intenses lorsque la civilisation n'a plus assez de sève pour les combattre. Il doit même arriver un moment où toute résistance cesse; la race est alors condamnée à disparaître, comme ces familles atteintes d'affections héréditaires, que nous voyons s'éteindre au milieu de nous malgré les efforts de la science. Les lois qui président à la conservation de l'espèce humaine privent bientôt les variétés maladives de la faculté de se reproduire. C'est un résultat contre lequel il n'y a guère d'autre préservatif que le mélange des races. M. Morel en conclut que le seul moyen d'empêcher la dégénérescence consiste dans des réformes hygiéniques dont il expose le plan dans le dernier chapitre de son ouvrage. Elles sont le fruit d'études approfondies, et la lecture de ce remarquable travail en fera mieux sentir encore toute l'importance.

DES INFLUENCES de la lumière et de l'ombre sur les essences forestières, par G. Heyer, trad. de l'allemand par Aloys de Loes. Lausanne, 1856; in-8 fig.

Les désastreux résultats du déboisement des montagnes font aujourd'hui sentir l'urgence d'imprimer à la sylviculture un nouvel essor. Aussi les recherches de M. Heyer présentent-elles, outre leur mérite scientifique, un véritable intérêt de circonstance. Leur but est d'introduire dans l'économie forestière des éléments nouveaux qui paraissent jouer un rôle assez important. L'influence de la lumière et de l'ombre sur la végétation

MARQUES ET DEVISES TYPOGRAPHIQUES, publiées par M. Silvestre. Paris 1856; in-8°.

Les marques et devises adoptées par les imprimeurs et dont l'usage, un peu tombé aujourd'hui en désuétude, était général autrefois, offrent aux bibliographes, non moins qu'aux artistes, un intéressant sujet d'études. Quelques écrivains se sont déjà occupés de ce sujet ; il y a près de cent trente ans que Roth-Scholz mit au jour à Nuremberg, sous le titre de *Emblemata typographorum*, un volume recherché des amateurs, malgré son défaut de plan et de méthode. L'excellent *Manuel du libraire* de M. J.-Ch. Brunet renferme diverses marques gravées avec une exactitude scrupuleuse ; l'éditeur de cette importante publication, M. Silvestre a voulu, en faisant un tirage à part des problèmes gravés dans le *Manuel*, y peindre un grand nombre de marques du même genre, mais pour fixer des limites à un champ d'une étendue immense, il s'est imposé la loi de s'en tenir aux typographes français, et de ne pas dépasser le dix-septième siècle. Six livraisons successives de ce recueil curieux reproduisent, avec l'exactitude d'un fac-simile scrupuleux, cinq cent quinze marques diverses. Il y en a d'un travail très-soigné, d'autres sont dignes de l'enfance d'un art bien peu habile. La plupart ont des devises morales empruntées à l'Ecriture sainte ; fréquemment se montrent des *rébus* ou allusions au nom du typographe ; c'est ainsi que l'imprimeur parisien Lutquand fait choix pour emblème de trois *sots* coiffés de bonnets à longues oreilles d'âne ; Delamarre, à Sens, met sur le frontispice des livres qui sortent de ses presses une marre où barbotent des canards ; Etienne Maillet, à Lyon, fait graver un maillet ; J. Maréchal adopte l'image de maréchaux-ferrants travaillant le fer avec activité, tandis qu'un libraire de Poitiers, nommé Blanchet, adopte un cygne et écrit à côté : *Ut in cute albus*. Bien d'autres petits faits curieux se révéleront en examinant le recueil dû au zèle de M. Silvestre et dont la continuation est désirable ; c'est la première fois que ce sujet, concernant à la fois les arts du dessin et la science des livres, est traité avec autant de méthode et d'exactitude. *

BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE

DE GENÈVE.

HISTOIRE

DE LA LITTÉRATURE FRANÇAISE SOUS LE GOUVERNEMENT DE JUILLET[1].

Suivons le plan adopté par l'auteur, bien qu'il semble à des critiques éclairés et nombreux qu'un tableau unique du développement et des phases continues du mouvement littéraire en France, pendant la période de trente-quatre ans remplie par le gouvernement constitutionnel et parlementaire, aurait produit une impression plus instructive et plus forte. M. Nettement a composé deux ouvrages séparés; mais l'un et l'autre traitent d'une même matière : ils se composent d'études, sinon sur les mêmes œuvres, du moins sur les mêmes auteurs, et en écrivant l'histoire de la première époque, l'auteur avait les résultats de la seconde dans la pensée et sous les yeux. Donc tout en nous conformant, comme nous y sommes obligés, à la division qu'il a préparée, essayons d'abord d'établir d'une manière nette, et sur des considérations positives, en quoi la seconde période du gouvernement parlementaire en France fut une continuation de la première, en quoi l'on peut, au contraire, l'envisager comme une époque à part.

Les auteurs de la révolution de juillet, surtout son auteur principal, la *Multitude*, n'ont eu la connaissance pleine et véritable de leur ouvrage que le 25 février 1848. Alors, la so-

[1] Histoire de la littérature française sous le gouvernement de Juillet, par M. Alfred Nettement. Paris, chez Lecoffre, 1854 ; 2 vol. in-8°.

ciété politique gisait en ruines à leurs pieds; cependant l'organisation sociale fut sauvée par les principes de morale, qu'on n'avait pas eu le temps de décrier, la discipline militaire, qui n'avait péri que dans la garnison de Paris, et les habitudes administratives, qui créaient en France une seconde vie politique, vie d'un ordre subalterne et d'une essence bien médiocre, mais vie enfin, et qui empêcha la civilisation de sombrer dans l'ouragan de février. Bientôt les intérêts qui se rattachaient à l'ordre matériel se raffermirent à l'abri de l'armée; ceux qui tiennent à l'ordre moral se groupèrent en faisceau solide autour du clergé; et l'élite des bons esprits s'offrit pour servir d'organe et de guide à l'ordre spécialement intellectuel.

On eut à ce moment le loisir de considérer d'où l'on était parti, et quelle route on avait suivie pour arriver au passage formidable d'où la société, pleine de remords et frappée d'une terreur incurable, venait de s'échapper, pour faire une halte agitée sur un terrain mal sûr. On comprit ce qu'avait été la révolution de 1830, et comment, au lieu de clore, comme avait fait en Angleterre l'*Etablissement* de 1689, toute une phase de révolutions, la catastrophe du 29 juillet n'avait fait qu'ouvrir une nouvelle période de bouleversements politiques, dès le second desquels tous les principes de l'organisation sociale se trouvaient décriés et ouvertement attaqués.

Ce n'est pas que, dès le premier jour de la révolution de juillet, beaucoup de voix véhémentes, parmi lesquelles plusieurs voix éloquentes, n'eussent proclamé la portée de ce qu'on venait de faire, et désigné les écueils vers lesquels on allait à la dérive, avec la presque certitude de s'y briser. On prit pour le dépit des intérêts blessés et des systèmes démentis les prophéties d'une clairvoyance attristée, les conclusions d'une dialectique juste et menaçante. Ce n'est pas seulement en France, et ce n'est pas d'hier seulement que la douleur importune des prophètes a ôté toute confiance à leurs paroles. Rien ne s'est fait en 1848 qui n'eût été définitivement prédit dès 1830;

l'issue même de la seconde tentative républicaine, écrite d'avance dans les annales du passé, et déduite en toute rigueur des principes du gouvernement social, fut annoncée dans une foule d'écrits et de discours; mais ces applications des leçons de l'histoire et des règles du gouvernement trouvaient la multitude inattentive, et les hommes d'Etat incrédules. Comme dans les années qui suivirent immédiatement la révolution de juillet, des tentatives hardies et furieuses, mais prématurées, pour tirer les conséquences extrêmes de cet événement, se firent à Paris, à Lyon et sur quelques autres points, que toutes échouèrent misérablement, ou furent réprimées avec éclat; tandis qu'en même temps les efforts pour rétablir l'ordre politique détruit en juillet trahissaient par leur mollesse et leur légèreté une impuissance absolue; l'illusion prit, sur la nature et la portée de la révolution de juillet, toute la place du raisonnement. En 1835, on se croyait au port; le mouvement semblait arrêté; l'intention de l'Etat, et de tous ceux qui le servaient dans les carrières administratives ou intellectuelles, était de présenter à la France l'établissement nouveau comme le but définitif du travail politique de quatorze siècles, et le résultat de toutes les tendances vraiment nationales, depuis que la nation avait la conscience de son existence politique, et quelque moyen d'influer sur ses propres destins.

Cependant le torrent recouvert d'une voûte fragile, conduit sous terre avec la même impétuosité, était prêt à s'ouvrir une nouvelle issue, dès qu'une secousse brusque et violente aurait crevassé de nouveau la surface du sol. Le mouvement intellectuel, qui avait rempli la restauration, s'apprêtait à renverser à sa suite le gouvernement organisé en août 1830. Essentiellement ce gouvernement demeurait le même. Dans les détails il présente, pendant sa seconde phase, de nombreuses singularités. Il y eut entre les deux périodes cette différence considérable que, dès 1815 à 1830, le principe de qui dérivait le titre, et qui supportait l'autorité était dans une opposition

directe à la révolution qui s'approchait; tandis que, de 1830 à 1848, le principe même d'après lequel s'était opéré le mouvement de juillet, et sur qui s'appuyait l'établissement d'août, se prêtait à la déduction ultérieure et presque indéfinie de conséquences révolutionnaires. Le gouvernement royal et parlementaire de 1815 à 1830 avait été constamment en lutte avec deux sortes d'adversaires : ceux qui voulaient faire reprendre à la révolution son cours entravé en 1799 et suspendu en 1804; et ceux qui, rejetant l'élément constitutionnel, demandaient, soit le rétablissement de l'ancien régime, soit l'essai de je ne sais quelle chimère créée par leur fantaisie à l'aide de lambeaux d'histoire mal compris et mal cousus. Le gouvernement monarchique et constitutionnel de 1830 à 1848 eut pareillement à combattre deux classes d'ennemis; mais toutes deux invoquaient contre lui, avec une bien autre force de dialectique, des conséquences opposées, des principes incohérents qu'il avait été forcé de prendre à la fois pour base. Au nom des principes de la royauté ses antagonistes appartenant au parti royaliste le sommaient de retourner en arrière; au nom des principes de la souveraineté populaire et du droit (admis et réclamé par lui-même), du droit de l'insurrection populaire, les partisans de révolutions ultérieures le sommaient de marcher en avant. Comme après tout ce gouvernement satisfaisait une foule d'intérêts matériels, et qu'il était servi par une foule de talents éminents; comme il offrait l'apparence séduisante d'une transaction entre des forces équivalentes et d'une *résultante* générale d'éléments opposés et coexistant sur le sol français, il parvint à se maintenir un peu plus longtemps que son prédécesseur; mais aussi la chute fut incomparablement plus lourde pour lui-même et plus grave pour le pays. C'est qu'en définitive le mouvement intellectuel par lequel il avait été amené, et qui finit par l'emporter, lui avait été beaucoup plus contraire qu'au gouvernement précédent; et que l'impitoyable logique, en fermant sa tombe,

n'avait fait qu'épuiser les conséquences de son avénement.

La durée collective des deux périodes du régime royal et parlementaire ayant été, en France, d'un peu moins de trente-quatre ans, ce qui, dans la vie publique, fait exactement le terme d'une génération humaine, on n'a point à s'étonner si la plupart des acteurs du premier drame reparaissent au second sur la scène. Seulement ceux qui, au premier, se sont montrés dans l'éclat, la conscience et la vigueur de la jeunesse, ressentent, au second, le poids des années, la fatigue du travail, et la perte des illusions. Les grandes et nobles figures que l'époque de la première révolution et du régime impérial avait léguées au temps de la Restauration ont, pour la plupart, achevé leur rôle. Le service public, dans toutes les branches de la vie officielle, si riche et si compliquée sous un régime de liberté, absorbe ou distrait, après 1830, bon nombre des écrivains dont les lettres pouvaient encore attendre les services les plus précieux. En général, la place que ceux-ci laissent vacante est prise par des talents d'un ordre inférieur, par des caractères que les influences contemporaines ont pénétré d'une manière plus fâcheuse. Le mouvement général qui entraîne ces intelligences s'empire en s'accélérant. La violence croît dans les prétentions; la résistance devient rude et turbulente elle-même; elle se rejette vers le passé avec autant d'aigreur et d'injustice que le côté opposé met d'impétuosité irréfléchie à se précipiter vers l'avenir. Cette période, fort riche encore en produits exquis du travail littéraire, donne pourtant des fruits inférieurs, dans leur ensemble, à ceux de l'époque précédente. Les orages de l'été et les brumes de l'automne ont succédé aux pluies tièdes et aux promesses magnifiques du printemps. Cette seconde phase soutient moins les espérances, et attriste davantage les souvenirs. Elle est pourtant grande encore, nous avons hâte de le répéter, féconde et puissante, française en tout et sur tout, elle s'unit assez bien à la première pour que la pensée puisse composer avec

elles deux l'aperçu d'une des époques littéraires qui ont contribué le plus à l'enrichissement de l'intelligence, ce titre de noblesse des sociétés.

On comprend aisément combien l'histoire littéraire d'une semblable période est difficile à composer. A chaque pas que l'écrivain fait dans cette carrière, il rencontre devant lui, soit la controverse scolastique, soit l'une ou l'autre à la fois. En effet, de 1830 à 1848, les idées furent militantes : chaque œuvre littéraire de quelque importance fut un événement dont l'Etat ressentit sérieusement et longtemps l'influence. La tribune créait et renversait des ministères, et les ministères alors étaient des corps de doctrine, des systèmes de gouvernement. Penser était la tâche de tous, et la pensée était souveraine. La difficulté que nous venons d'indiquer, M. Nettement l'a reconnue et n'a rien fait pour s'y soustraire. Son livre est une docte et consciencieuse discussion de ses propres doctrines, religieuses surtout, mais aussi politiques, doctrines qu'il oppose à celles de ses adversaires, en développant les mérites des écrivains qui appartiennent à son parti, en combattant les opinions et les tendances qui régnaient dans les camps opposés. Comme il est de très-bonne foi, on peut tirer plaisir et profit de la lecture de son ouvrage, sans partir des mêmes principes que lui-même, et sans adhérer à ses conclusions. Partout où il rencontre la conviction et le talent, il leur rend un hommage sincère ; dans son appréciation, dans son mérite comparatif des écrivains, si nombreux, dont il lui appartient de parler, il se fait constamment l'organe de l'opinion saine et candide de son temps, et nous ne pensons pas que la postérité ait à réformer beaucoup de ses sentences. Nous voudrions pouvoir ici dégager, dans cet ouvrage, la controverse du tableau, et indiquer simplement, par quelques lignes correctes, quelle est la composition de celui-ci. Dans la conclusion par laquelle il termine l'ensemble de son œuvre, M. Nettement est sorti du cadre, déjà si vaste, où il avait renfermé jusque-là ses déductions ap-

profondies sur les écoles littéraires qui ont fleuri en France, de 1815 à 1848. Il a voulu, dans ce dernier chapitre, rassembler en un seul faisceau[1] tout ce que cette période de l'histoire française fit briller d'éclat dans toutes les applications, dans tous les modes d'expression, de la pensée humaine, littérature proprement dite, histoire naturelle, mathématiques, théologie, arts enfin; ce morceau n'étant lui-même qu'une analyse fort serrée, ne peut subir aucune réduction ; il faudrait le rapporter tout entier. Quant au corps du second ouvrage, il est divisé à peu près comme le premier. Il renferme quatorze livres, dont le premier est une introduction, le dernier une conclusion générale; les autres traitent séparément des théories littéraires formulées en dogmes opposés, de l'éloquence parlementaire, des œuvres de polémique politique, des écrits religieux, et de ceux qui renferment des discussions religieuses, des écrits philosophiques, des écoles qui prétendirent offrir des plans complets de réforme sociale, de la poésie lyrique, didactique, élégiaque et satirique, du théâtre, du roman, des écoles historiques, enfin, des traités d'économie politique et spéciale. Dans chacun de ces champs de la pensée, la littérature française fit une moisson, sinon toujours saine et véritablement riche, au moins abondante, et lorsqu'on jette en arrière un regard désabusé, mais ferme, sur cette période de la vie intellectuelle de la France, on ne sait si l'on doit admirer ou déplorer davantage l'immensité du labeur, la grandeur des conséquences, ou la misère des résultats!

Le plan adopté par M. Nettement pourrait être modifié avec avantage, si l'on établissait une classification plus précise entre les produits de l'imagination littéraire, ceux de la spéculation philosophique, ceux de la fantaisie romanesque, ceux de l'érudition historique, et de la discussion basée sur des faits; mais il faut convenir qu'à l'époque dont il rapporte les annales littéraires, toutes les facultés diverses de l'intelligence se

[1] Tome II (second ouvrage), pages 556 à la fin.

trouvaient confondues étrangement dans leurs applications et leurs effets. On introduisait péniblement l'histoire dans le roman, audacieusement le roman dans l'histoire ; on apportait le dithyrambe à la tribune, et l'on esquissait dans des chansons des plans entiers d'innovation législative. La théologie et la philosophie essayaient de tous les systèmes imaginables de fusion, de tous les traités de paix, de toutes les méthodes de guerre. Jamais il n'y eut, dans une nation longtemps éprise de l'esprit, moins de ce qu'on appelait jadis « littérature pure, » ce beaume puissant qui remet le calme dans le cœur et l'équilibre dans la pensée. L'esprit littéraire envahissait, il est vrai, toutes les autres carrières de l'intelligence ; mais il se laissait pénétrer et défigurer par toutes les influences qu'il heurtait de la sorte sur son chemin. Ce fut alors que l'Académie française, tribunal suprême du langage, fut, par l'esprit systématiquement soutenu des agrégations qui la tinrent successivement au complet, transformée en une sorte d'aréopage philosophique et politique, sans attributions définies[1], et même sans avoir la conscience bien nette de sa transformation. Ce qui se passait dans la république des lettres était souvent fort grave, mais rarement fort sérieux.

La révolution de juillet, produit manifeste de l'action des forces intellectuelles, sembla d'abord agrandir l'importance et rehausser le rôle des théories littéraires. Les disputes sur l'art devenaient des questions d'Etat. Dès le début pourtant on put s'apercevoir que les acteurs principaux de ces grandes querelles avaient passé de la sphère des spéculations dans celle des affaires pratiques ; que des combattants nouveaux, moins expérimentés, et généralement d'un ordre moins élevé, demeuraient chargés de l'attaque et de la défense. Cependant la

[1] Sauf pour ce qui concerne la distribution des récompenses honorifiques et pécuniaires destinées à rémunérer des actes de vertu. Dès le dernier siècle, l'habitude s'introduisait, en France, d'ériger l'Académie française en une sorte de jury suprême de morale, de tribunal de vertu.

critique littéraire demeura le thème favori d'auteurs qui méritaient leur vogue ; mais le texte habituel des controverses récentes, l'opposition des dogmes « classiques » aux théories « romantiques, » commençait à s'user. L'intempérance des novateurs amenait rapidement une réaction qui ne pouvait manquer d'avoir elle-même ses excès. L'esprit français refusait décidément d'abandonner les anciennes voies, de condamner les titres déjà séculaires de sa gloire. A mesure que Dante, Milton, Calderon, Gœthe, idolâtrés d'abord d'après de maigres extraits ou sur des représentations fantastiques, se faisaient mieux connaître à la France dans la vérité de leur grandeur, le bon sens public comprenait davantage qu'il faut les honorer par une étude intelligente et non point par une servile et grave imitation. M. Nisard releva la chaire de la critique savante, modérée, appuyée sur l'autorité des modèles et les traditions du goût. M. Saint-Marc Girardin prit place à la même hauteur, et soutint les mêmes doctrines. La sévérité systématique et l'impitoyable sincérité de M. Planche forcèrent bien des auteurs à substituer dans leurs jugements la raison à l'engouement, et à distinguer entre l'originalité féconde et l'abondance improductive d'un verbiage étourdissant. Le talent de M. Sainte-Beuve mûrit ; il quitta la recherche pour atteindre la solidité. Il lut prodigieusement ; il apprit à comparer ; il excella bientôt à retrouver les traits caractéristiques de chaque écrivain, de chaque groupe littéraire, de chaque école intellectuelle ; de la poésie métaphysique et du roman philosophique où il avait brillé, il s'enferma graduellement dans l'esthétique et la critique, où il maintint avec honneur les principes éclectiques qui convenaient à son esprit plus ouvert que vigoureux, et surtout que décidé. Son *Histoire de Port-Royal*, demeurée incomplète, mit en relief ses qualités anciennes et nouvelles : ce fut tout un côté du grand siècle de l'intelligence française dont il se fit le miroir et non le juge ; il eut grand soin de ne placer dans son tableau que les points de vues littéraires, évitant de

la sorte toute apparence de compétition avec Racine, dont l'histoire, malheureusement bien plus resserrée encore, de la société pieuse et savante réunie à Port-Royal, est le testament théologique en même temps que le chef-d'œuvre en prose. M. Ampère promena sur plusieurs sujets, qui se rattachent aux origines de notre langue et aux phases successives de notre littérature, l'ardeur contenue d'une intelligence vaste, servie par un jugement clair et nourrie par l'amour universel du beau. M. Quinet mit au service d'une ardeur révolutionnaire, qui aspirait au renouvellement violent de toutes choses, une fantaisie sombre, un talent bizarre d'expression. Chateaubriand luttait par l'énergie de ses passions contre le déclin de ses forces. Il avait, sans le vouloir, contribué dans une grande proportion à la catastrophe de juillet ; aucun homme n'avait ôté davantage au respect pour la maison royale, à la confiance dans le jeu des institutions, aux espérances d'un avenir meilleur. Surpris plus que personne, par son propre ouvrage, animé par un mélange indéfinissable de triomphe et de dépit, il s'affermit bientôt dans la résolution de renverser, s'il le pouvait, l'établissement nouveau ; et il reconnut avec un abattement douloureux que sa main était désormais insuffisante à cette tâche. Ses derniers écrits de polémique politique valent mieux sous le rapport de la dialectique, et valent autant, sous le rapport du talent, que ceux qui, de 1814 à 1830, avaient produit dans les esprits des commotions si fortes ; mais les circonstances étaient changées ; une autre génération remplissait le théâtre, et Chateaubriand voyait ses traits s'émousser contre l'indifférence ou les préventions du public. Il crut alors pouvoir se vouer à la muse sévère de l'histoire : ses *Etudes historiques* ne ranimèrent qu'une curiosité languissante ; on n'y trouvait, en effet, qu'une série d'extraits faits ingénieusement, mais superficiellement, avec plus de méthode que de critique, entremêlés de morceaux achevés avec soin, mais disparates, et montrant plus d'éclat que de fond. Un essai de traduc-

tion de Milton, précédé d'un coup d'œil ingénieux, mais souvent sophistique, sur la littérature anglaise (vaste cadre dont une faible partie seulement pouvait se dire remplie) ne fit guère qu'affliger les amis de cette grande renommée ; et la *Vie de Rancé* renforça sans aucun adoucissement cette douloureuse impression. Chateaubriand, durant ses dernières années, s'enferma dans la composition de ses *Mémoires*, que des lectures répétées mirent à demi dans le domaine public avant l'époque assignée par lui-même à leur impression. Cette œuvre appartient donc à la période littéraire dont M. Nettement s'est fait l'historien. On ne saurait lui accorder une grande valeur historique. Ce n'est qu'une série d'apologies voilées sous l'apparence de la modestie ou du dédain, de satires souvent fines et mordantes, d'invectives où la haine cherche constamment à emprunter les armes du mépris. L'effet général qui résulterait, si l'on formait son jugement d'après les récits de l'écrivain, serait de perdre toute considération pour les amis politiques de Chateaubriand, et de s'étonner qu'il ait pu mettre tant d'âme et de génie au service d'une cause si dépourvue de solidité et d'attrait ; mais il est évident qu'en dictant ce volumineux testament, l'auteur était un fanfaron de désabusement et de misanthropie. Reste le style, qui représente dans leurs extrêmes et reproduit à satiété les beautés étincelantes et les défauts irritants des compositions précédentes, emphase et rudesse, effets cherchés, heurtés, prétention à l'archaïsme, à la brièveté. Mais la grandeur est rarement absente, et jusque dans son couchant, ce soleil darde quelques rayons d'une clarté dorée, d'une vivifiante chaleur.

L'éloquence parlementaire conduisait au pouvoir aussi bien qu'à la renommée, et le pouvoir s'obtenait même par les voies les plus contraires ; tel orateur ne gouverna guère moins des bancs de l'opposition que ses antagonistes portés au Conseil par leurs talents, et maintenus, quelque temps, par leur adresse, dans les combinaisons parlementaires, au faîte glis-

sant du service public. La tribune française, dans les deux chambres qui constituaient le parlement, ne se montra point indigne du rôle que la loi du pays et l'état des esprits s'accordaient à lui assigner. De nobles caractères y mettaient des talents lumineux au service de croyances sincères. Il était beau de voir M. Berryer et M. de Brézé se passer dans le combat de ce qui soutient les courages ordinaires : l'espérance. On pourrait appliquer à tous deux dans sa plénitude l'expression magnifique : *Pectus est quod disertum facit*. L'inégalité, entre eux, était dans le talent ; l'*âme* était la même ; l'éloquence jaillissait des profondeurs de la conscience, de l'affection, du sacrifice, portant l'émotion là où la conviction ne pouvait pénétrer, et laissant un trouble profond dans les intelligences, sans en amener pourtant aucune à se rendre. Casimir Périer plaidait avec véhémence la cause du bon sens, de l'intérêt présent, des transactions fructueuses. Le comte Molé se trouvait en possession de cet avantage, destiné à devenir de plus en plus rare, et dont le vide dans la société actuelle se fait si douloureusement reconnaître, l'*autorité*. Il était clair, calme, ferme et précis. Le duc de Broglie apportait à la tribune les avantages d'un vaste savoir, d'un amour reconnu pour l'humanité, d'une condition placée au-dessus de tout soupçon d'ambition personnelle. Le duc de Fitz James avait retrouvé les accents de l'inspiration chevaleresque : il fut le dernier qui eut bonne grâce à les répéter, et qui fit partager quelquefois ses regrets à ceux qui ne pouvaient s'associer à ses désirs. M. Odilon Barrot, jurisconsulte et publiciste, parlait avec chaleur et abondance ; invariable dans ses principes, l'irritation lui fit perdre, vers la fin de la période dont nous parlons, cette modération que le sentiment profond des dangers publics ne tarda guère à lui rendre, et dont il eut le courage de ne plus s'écarter. Tout ce que l'esprit et la verve peuvent fournir de ressources à des causes parfaitement apprises, MM. Villemain et Cousin l'apportèrent à la tribune : l'un en-

chantait par sa grâce, souvent malicieuse; l'autre ébranlait par le flot impétueux de son argumentation; tous deux imposaient le respect par celui qu'ils gardèrent constamment eux-mêmes pour la liberté de la pensée, la culture de l'esprit et la dignité des professions littéraires. M. Dupin plaidait avec verve les questions qu'un savoir vaste, une curiosité laborieuse, un désir infatigable d'influer sur la marche des affaires, présentaient à son étude. M. de Lamartine ne tarda guère à se faire dans la sphère de l'éloquence parlementaire une réputation aussi éclatante, une popularité aussi séduisante que celles qu'il avait si facilement conquises dans le domaine de la poésie. A la tribune, il était l'inspiration personnifiée, avec sa puissance, ses dangers, son charme indéfinissable et contagieux. Exprimant sans effort et d'une manière lumineuse ce que la voix intérieure, souvent imprévue pour lui-même, dictait à son intelligence, il commença par défendre, en travaillant à l'annoblir, le système qu'une grande transaction politique avait fondé en août 1830, et auquel les instincts de l'orateur n'étaient nullement favorables; il finit par le discréditer et par en préparer la ruine. M. Thiers avait l'éloquence d'un homme d'État anglais, aux bonnes époques du parlement britannique. Il concevait clairement, envisageait avec aisance tous les côtés de la question la plus compliquée, parlait avec abondance, s'élevant rarement à l'éloquence proprement dite, mais obtenant plus fréquemment qu'aucun autre orateur l'adhésion des esprits qui n'étaient pas irrévocablement opposés à sa cause et surtout à sa personne; se possédant dans la défense plus que dans l'attaque, d'une habileté sans égale, mais n'imposant pas. M. Guizot réunissait toutes les parties de l'orateur accompli; il était digne, pressant; les mots heureux et profonds se rencontraient dans le flot soutenu d'une inspiration qui ne dégénérait jamais en emportement; il élevait à une grande hauteur toutes les questions qu'il traitait; mais si, plus que nul autre, il savait faire ployer l'esprit, rarement il trouvait la route

du cœur. Bien qu'il parlât avec naturel un magnifique langage, son style, comme le fond même de son génie, n'avait rien de spécialement français; il aurait été aussi bien à sa véritable place sur le Pnyx, aux Rostres, à Westminster, qu'au Palais-Bourbon. Personne ne servit le gouvernement de juillet avec autant de gloire pour lui-même; mais il est douteux que sa longue suprématie ait été profitable aux intérêts réels d'un système pour qui, d'ailleurs, son dévouement sincère ne vacilla jamais.

Dans une autre partie de son ouvrage, M. Nettement nous fera remarquer un dernier côté de l'éloquence parlementaire; il termine le chapitre dont nous venons de donner une faible esquisse, en distinguant judicieusement deux phases dans les destinées de la tribune française, entre la révolution de 1830 et celle de 1848. Pendant la première phase, qui dura près de onze ans, les grandes luttes de parole dont les chambres étaient le théâtre, influèrent d'une manière constitutionnelle sur les destinées du pays, dont elles changèrent plus d'une fois l'administration et modifièrent, à plusieurs reprises, la politique. Après 1840, rien de semblable n'eut lieu. Les grandes questions de l'intérieur et du dehors qui pouvaient être agitées, se trouvaient résolues ou ajournées sans délai prévu. L'éloquence de la tribune s'adressa dès lors aux multitudes; on s'occupa beaucoup moins du vote qui suivrait un discours que de l'impression qui l'accueillerait dans le pays, et la formidable faconde des tribuns du peuple supplanta graduellement l'art des orateurs du parlement.

Sous le titre : «Tableau de la presse politique,» M. Nettement rassemble des documents méthodiques et pleins d'intérêt sur les journaux, les revues, les ouvrages de circonstance traitant des sujets politiques, œuvres qui occupèrent une si grande partie de l'attention publique, et employèrent (sans le dissiper toujours) une si forte portion du talent littéraire, de 1830 à 1848. Il distingue cinq écoles principales dans cette foule bigarrée et turbulente d'écrits éphémères pour la plupart, mais

dont l'action n'était nullement proportionnée à la durée; une «école intermédiaire,» qui cherchait à rétablir les traditions de l'ancienne monarchie, en conservant les institutions et en servant les intérêts de la nouvelle; une « école du pouvoir, » cherchant à rendre un grand prestige à la prérogative royale; une « école parlementaire, » travaillant à fixer dans les chambres l'action de la vie publique, et à rendre ces assemblées capables d'exercer la souveraineté avec fermeté et mesure; une «école républicaine» dont le but et les doctrines n'ont pas besoin d'explications; enfin, une «école traditionnelle,» nom par lequel l'auteur aime à caractériser l'attachement aux principes légitimistes, aux dogmes catholiques et aux doctrines ultramontaines. Lui-même fait remarquer qu'il pourrait être question d'une sixième école, dont la résurrection dans la presse dâte de l'année 1839; «l'école impérialiste» ou bonapartiste, destinée à une fortune si prodigieuse, dont, il est vrai, la presse ne fut pas le principal instrument. L'obscurité dans laquelle demeura longtemps plongée cette école, dont les hommes d'Etat et les publicistes faisaient vanité d'ignorer ou dédaigner l'existence, fut au nombre des circonstances qui la servirent le mieux.

On n'a pas oublié quel fut, en ce temps, le rôle de la presse quotidienne et périodique. C'est elle qui donnait à l'opinion publique un corps, une forme, un but déterminé. Elle n'inventait pas les partis, mais elle enrôlait leurs armées. Elle ne créait pas les doctrines, mais elle définissait leurs tendances; elle aidait la volonté publique à se dégager du chaos où flotte d'ordinaire, égarée et honteuse, la pensée de la multitude, instrument plutôt qu'auteur de beaucoup de mal; auxiliaire alors réputé presque indispensable de tout le bien, elle ne semblait pas au-dessous des ambitions les plus hautes, des réputations les mieux affermies; de ses rangs sortaient continuellement les conquérants du pouvoir; ceux qu'une disgrâce parlementaire éloignait de la direction des affaires, s'empressaient de rendre à la composition des journaux ce qu'ils appe-

laient leurs loisirs. On a, dans les derniers temps, depuis que cette autre tribune a été renversée, réuni dans plusieurs recueils les articles de journaux et de revues que des écrivains considérables avaient disséminés, de 1830 à 1848, dans nombre de publications périodiques ; en feuilletant ces collections, on demeure frappé non-seulement de l'abondance et de la vivacité de ses essais, mais encore de la solidité qu'ils avaient souvent, des trésors d'éloquence, de passion, de dialectique, de savoir et surtout d'esprit, qui, réduits ainsi en petite monnaie, gagnaient une valeur incommensurable dans la rapidité d'étendue de la circulation. M. Guizot n'abandonna jamais entièrement la presse quotidienne; M. de Salvandy y acquit l'éclat de sa réputation; M. Duvergier de Hauranne s'y montra pressant, incisif, puritain dans son orthodoxie constitutionnelle; Carrel et Garnier-Pagès y combattirent avec le talent mordant d'un Algernon Sidney pour une cause semblable, et avec un caractère bien supérieur. Auprès de ces hommes se montrait à l'horizon, dans sa lueur menaçante, l'astre républicain dont l'avénement semblait au commun des esprits (nuance des bons esprits) la plus vaine des utopies. M. de Cormenin tirait honneur du titre de pamphletaire, et fit d'un rare talent l'usage le plus funeste à ses antagonistes. L'ancien régime excitait sa verve railleuse; mais il n'eut que deux passions : la haine de la famille alors régnante, et celle des principes gallicans dans l'organisation de l'Eglise et l'enseignement religieux. Comme ses écrits étaient dévorés par la multitude, il put s'attribuer, en toute justice, une part plus qu'ordinaire dans la chute de ce qui a péri en 1848, et l'établissement de ce que nous voyons aujourd'hui. Il excellait à peindre les caractères : son *Timon* est une galerie de bons portraits. Sans avoir pour lui-même la moindre prétention à l'éloquence, il l'aimait dans les autres et lui rendait justice chez ses adversaires. Ses théories législatives furent mises à l'essai après la catastrophe de 1848, et produisirent un curieux projet d'organisation démagogique, que

M. de Cormenin offrit avec sérieux, et vit repousser avec indifférence. M. de Chateaubriand, dans les dernières années de sa vie, donna beaucoup de son temps à la rédaction des journaux ; M. de Bonald déposa dans une revue les dernières protestations de sa conscience affligée, mais non pas ébranlée, de ses prévisions, renvoyées pour leur accomplissement à une époque éloignée, mais conservées avec fermeté. M. de Genoude, dans la *Gazette de France*, étaya d'une histoire imaginaire de la monarchie française une théorie qui, conçue pour la restauration du pouvoir royal, entre pour quelque chose dans la renaissance de l'Empire. Une innovation moins étrange dans sa conception, mais bien plus efficace dans son application immédiate, fut l'abaissement du prix des publications quotidiennes, dont l'action directe, renfermée jusqu'alors dans les classes moyennes de la société, déborda dès lors jusqu'au fond des classes inférieures. Celles-ci y prirent le sentiment de leur puissance plus que le discernement de leurs intérêts.

Le livre cinquième a pour titre « Religion. » Nous avons suffisamment indiqué ou laissé comprendre les considérations qui nous obligent à n'en exposer que le sujet. Pendant la durée du gouvernement établi en 1830, les esprits en France, frappés très-vivement des malheurs que l'affaiblissement du sentiment religieux produit dans les Etats et dans les familles, mirent à profit cette expérience cruelle, et revinrent, très-généralement, d'abord au désir, puis à l'estime, bientôt au respect, enfin à l'amour des institutions religieuses. Demander que cette réaction se renfermât dans de sages limites, c'était demander qu'elle ne fût pas l'ouvrage d'hommes, et surtout de Français. Deux écoles puissantes par le talent et le zèle des écrivains qui les avaient fondées, poussèrent toutes choses à des extrêmes dont l'histoire de l'esprit humain offre peu de précédents : Lamennais niant de la manière la plus absolue l'autorité de la raison humaine, et condamné par le tribunal auquel il avait réservé toute autorité dans le domaine des idées, ab-

jura le christianisme et employa les dernières années de son existence troublée à tracer pour le peuple, qui ne les lisait point, des déclamations d'une énergie sombre et monotone contre toutes les institutions spirituelles et temporelles de la société. Ce terrible exemple ne fut pas suivi par ses disciples. L'un d'eux, l'abbé Gerbet, sauva son caractère et rétablit sa réputation en composant des traités d'érudition pieuse et de mysticisme éloquent. Le comte de Montalembert éleva l'hagiologie aux proportions de l'histoire, prêta l'ampleur brillante de son style aux visions patriotiques d'un sectaire polonais, et porta bientôt à la tribune des pairs le feu d'une controverse dans laquelle les passions religieuses et politiques étaient mêlées d'une manière dont la France, depuis la Ligue, avait perdu la tradition, et qui pénétrait dans les âmes en y jetant ce trouble précurseur des grands changements. Une tentative bien différente eut lieu de la part d'une association d'écrivains qui, sans autre chaire et sans autre tribune qu'un journal, choisirent le treizième siècle comme le type auquel ils voulaient ramener la France religieuse et intellectuelle; ils déclaraient, en même temps, que s'il est impossible de restaurer, dans la sphère politique et sociale, les établissements de Saint-Louis, la supériorité de cette époque sur la nôtre n'en est pas moins démontrée, et tout changement qui nous en écarte n'en est pas moins à déplorer. Quand cette thèse commençait à être développée, on était, en France, à cette période du gouvernement de juillet où la vanité de l'homme du monde consistait à ne rien prévoir et l'orgueil de l'homme d'Etat à ne rien prévenir. La polémique de l'*Univers*, ignorée du plus grand nombre, excita la dérision nonchalante du reste. Maintenant, elle a fait trop de prosélytes, et gagné (surtout par la terreur) trop d'auxiliaires soumis, pour ne pas devenir, à une époque peut-être rapprochée, l'occasion de violents déchirements dans l'ordre intellectuel, et probablement aussi de grandes commotions dans l'ordre politique.

M. Nettement raconte en détail les controverses à l'aide

desquelles le système d'éducation publique, organisé par Fontanes sur les plans de Napoléon, et qui était une des institutions fondamentales de ce règne, fut successivement ébranlé, démantelé, mutilé et forcé d'entrer formellement en partage avec l'enseignement donné par des corporations ecclésiastiques. Notre auteur parle avec chaleur, avec goût et avec jugement des prédicateurs qui, à cette époque, renouvelèrent non-seulement l'éclat, mais l'action de la chaire catholique, orateurs entre lesquels les R. P. de Ravignan et Lacordaire, les abbés Dupanloup et Bautain acquirent le plus de renommée; il montre enfin, dans la critique littéraire, cette même école infatigable, adroite et docte, avec Ozanam, M. Lenormant et quelques autres. Cet exposé le conduit, par une transition naturelle, à la «Philosophie,» qui est le sujet du livre suivant.

Les divisions que M. Nettement y introduit sont fort ingénieuses ; mais il faudrait, pour en bien caractériser la portée, entrer dans des controverses que, fidèles à notre rôle de simple rapporteur, nous sommes bien décidés à éviter. Il appelle *Officielle* l'école philosophique dont on s'était accoutumé à croire qu'*Ecossaise* est le véritable nom. Théodore Jouffroy en est pour lui le représentant le plus distingué. Il applique le nom de *Panthéistique* au système qui, dans le sens historique, et d'après le choix des écrivains qui le naturalisèrent en France, se laisse volontiers désigner par celui d'*Allemand*. Il entre dans beaucoup de développements sur l'enseignement de cette école où brilla M. Lerminier. M. Pierre Leroux, qui s'efforçait de fonder un système de morale en dehors de la sanction des dogmes religieux, semble à M. Nettement avoir l'importance d'un chef d'école; nous ne savons comment définir celle-là. A dire vrai, jusqu'à son entrée dans les affaires publiques, M. Leroux n'avait pas beaucoup pesé dans les destinées intellectuelles du pays. Enfin, la désignation de philosophie *positive* s'applique au système de MM. Comte et Littré, et comme ils l'ont eux-mêmes choisie, nous n'y avons aucune objection. Toutes ces théories sont séparément

combattues par M. Nettement. Nous n'avons ici qu'à remettre en mémoire l'effet général que ces vives polémiques produisirent sur l'esprit public. Elles affaiblirent le respect et le goût pour les sciences philosophiques. Les esprits sains, au commencement de cette période, se rencontraient généralement dans leur désir qu'un accord cordial pût s'établir entre la religion révélée et les lumières cherchées par l'investigation philosophique. Mais il fallait fixer les conditions de cet accord, et plus on discuta là-dessus, plus on fut loin de s'entendre; à la fin, les négociations se trouvèrent à peu près rompues, à l'inexprimable douleur des âmes bienveillantes et des esprits clairvoyants. L'ouvrage de M. Nettement, en donnant de précieux détails sur les phases successives de ce long débat, fait comprendre mieux que tout autre pourquoi il fut stérile en résultats et fécond seulement en récriminations haineuses. La multitude se trouva dès lors portée à considérer la philosophie comme une curiosité vaine et dangereuse; elle se tourna d'un autre côté. La foi dans la réconciliation des deux enseignements qui font la noblesse intellectuelle et la valeur morale de l'humanité, est demeurée l'apanage de quelques âmes fermes et douces, qui persévèrent dans des efforts isolés, en attendant que le mouvement général des idées, aidé par une nouvelle expérience du mal que font les divisions, leur redeviennent favorables. C'est avec cette foi dans le cœur et cette prière sur les lèvres que Schelling, le représentant le plus illustre de la spéculation philosophique dans notre siècle, vient de rendre son âme à Dieu.

Quant aux *Ecoles utopistes*, sur lesquelles M. Nettement donne avec modération et sagacité des renseignements méthodiques et complets, nous demandons à être dispensés d'en parler. Ce sujet se trouve manifestement hors du cadre, si non du travail de M. Nettement, au moins de notre analyse. Il a d'ailleurs été, dans le recueil où nous écrivons, l'objet d'un examen aprofondi et de conclusions pleines d'autorité. Sans doute, ce sujet appartient, comme toute création de la pensée,

au mouvement de l'esprit humain ; mais il n'a rien de véritablement *littéraire*. Bornons-nous à noter que les étranges théories auxquelles nous venons de faire allusion furent, sous le gouvernement de Juillet, mises successivement à l'épreuve de la discussion, et même de la pratique, autant qu'elles pouvaient s'y prêter ; que toutes avortèrent et parurent étouffées sous le dédain du public ; qu'elles n'en portèrent pas moins, en 1848, non pas les fruits qu'elles annonçaient, mais leurs conséquences rationnelles ; et qu'au moment où nous parlons, les *Phalanstères* ébauchés après 1830 se transforment en monastères, de même qu'après 1792 les monastères avaient été transformés en casernes, en manufactures et en prisons — vicissitudes surprenantes, mais tout à fait logiques, des affaires d'ici bas.

Les poésies lyrique, élégiaque, satirique et philosophique (on rejetait comme surannés le titre et les méthodes de la poésie didactique) jetèrent, pendant la seconde période du gouvernement parlementaire, moins d'éclat que pendant la première ; la curiosité du public s'en détournait graduellement ; ce n'était plus en vers qu'on parlait avec puissance aux imaginations de la multitude [1]. L'art s'efforçait de regagner par la recherche ou la véhémence ce qu'il sentait lui échapper en popularité. M. Nettement, dans son tableau, rassemble sous le titre de *Poésie* les œuvres versifiées et les compositions en prose des poëtes contemporains, lorsque l'imagination, ou la description pure, la peinture avec les mots, lui semble caractériser ces dernières. Ainsi, dans l'énumération des travaux de M. de Lamartine, le *Voyage en Orient* trouve sa place à côté de *Jocelyn* et de *la Chute d'un ange*. Le critique se montre sévère pour ces trois œuvres, dont les deux premières eurent une vogue prodigieuse, et où le passage du poëte à des doctrines nouvelles, d'une hardiesse indéfinie, fut soupçonné d'abord plutôt que reconnu.

[1] Il faut excepter quelques pièces de théâtre, lesquelles, *quoique en vers*, produisirent une sensation vive et durable.

C'était un déluge de splendeurs où le lecteur ébloui regrettait pourtant la sobriété et la profondeur des compositions précédentes. M. de Vigny, dans les tableaux, moitié de fantaisie, moitié d'histoire, qu'il a réunis dans *Stello*, *Servitude et grandeur militaire*, a mis en opposition, avec beaucoup de verve et d'élégance, les misères de la société avec les côtés élevés et bons de la nature humaine. Les conclusions de l'écrivain sont austères plutôt que consolantes : on dirait Platon prêt à juger, comme Epictète, les destinées des empires et des religions. Rien, pourtant, que de noble dans tout cela; et cette rare qualité doit faire vivre ces ouvrages, dont il ne faut point séparer le drame de *Chatterton*, qui n'est que la répétition dialoguée et véritablement pathétique des mêmes propositions. M. Hugo, pendant la période, pour lui singulièrement laborieuse, qui s'écoula de **1830** à **1848**, déserta franchement son ancienne bannière. Il se prit pour les souvenirs de la grande épopée révolutionnaire et impériale d'un transport d'enthousiasme qu'il réussit à faire, jusqu'à un certain degré, tardivement surtout, partager au public, et qui le range parmi les auteurs accessoires, stupéfaits et désolés de l'être, du changement politique qui l'a si rudement frappé. Les derniers recueils lyriques de M. Hugo, *les Chants du crépuscule*, *les Feuilles d'automne*, trahissent un esprit ballotté par des passions ardentes et contradictoires, des espérances confuses, un besoin impérieux d'innover; l'abondance, l'éclat, l'habileté de facture, y vont d'ailleurs jusqu'à la merveille. *Notre-Dame de Paris*, peinture fantastique du moyen âge, fut discutée comme une thèse de controverse religieuse et de polémique politique; l'auteur annonça, dès lors, la résolution de se faire une place dans la direction des affaires publiques, et d'imprimer à l'établissement politique le caractère d'une démocratie absolue, couronnée par une royauté; la catastrophe de février lui fit abandonner soudainement cette dernière portion de sa doctrine, comme une superfétation inu-

tile à un peuple émancipé. Le théâtre de M. Hugo allait de pair avec le reste de son œuvre : il y faisait successivement comparaître, pour les flétrir, les époques les plus saillantes de l'histoire européenne; dans toutes ces compositions on admirait des caractères tracés avec une originalité puissante ; mais le vraisemblable et le goût subissaient une proscription égale. En applaudissant à ces pièces, l'auditoire perdait tout frein; la satiété qui vient sitôt à la suite de l'exagération et de la rudesse, poussait alors à des violences nouvelles, par qui le poëte espérait réveiller la curiosité blasée; les *Burgraves* forment le dernièr terme de cette progression, au bout de laquelle la métamorphose de l'auteur des *Odes et ballades* ne laissait rien à désirer.

Mais les méthodes reniées et les doctrines tournées en dérision par M. Victor Hugo se trouvaient alors relevées et défendues par des écrivains d'un mérite solide, d'un talent ferme et pur, comme M. Reboul; abondant et inégal, comme Soumet; pathétique et recueilli, comme Guiraud; fin et mélancolique, comme M. Brizeux. La verve de Béranger s'éteignait; il ne payait guère que par son silence les obligations médiocres que ses intérêts et ses doctrines avaient au gouvernement de Juillet. M. Alfred de Musset commençait par l'emportement d'une folle jeunesse, et bientôt jetait avec une négligence prématurément fatiguée des perles de grâce, de mélancolie, que Catulle aurait enviées; ses *Proverbes*, qu'il ne daignait pas offrir au théâtre, étincelaient d'un esprit franc plus que gai, aidé par l'observation la plus clairvoyante, et qui, se jouant de toutes les doctrines, s'incline toujours devant ce que le cœur humain renferme de bon et possède de sacré.

Plus d'une fois déjà, le «Théâtre» s'est glissé dans le sujet de l'étude que nous venons d'indiquer, et que M. Nettement réservait à une autre branche de poésie; son livre neuvième appartient tout entier aux compositions dramatiques jouées sur la scène française depuis 1830 jusqu'en 1848. — Ici, nous re-

trouvons encore, malgré nos soins pour l'éviter, ce que j'appellerais volontiers le mauvais génie de la littérature française, l'intervention, tantôt ouverte, tantôt détournée, de l'esprit de faction politique dans presque toutes les œuvres de l'esprit; la controverse se jouait en dialogues; la polémique se déclamait en vers; on écrivait les comédies de parti et les tragédies de tendances; l'invasion de ce jargon déplorable ne respectait rien; nous-mêmes, pour être clairs, sommes forcés de l'employer quelquefois. Chacun des drames de M. Victor Hugo, depuis *Marion de Lorme* jusqu'à *Ruy Blas*, fut une satire historique où la violence fit tort à la verve, la haine à la vraisemblance, la recherche au style, et l'adulation envers le public à l'indépendance de l'écrivain; car on peut appliquer à plus d'un auteur favori de la multitude la sentence simple et sévère : *Omnia serviliter pro dominatione*. Les drames de M. de Vigny, plus travaillés, plus respectueux pour les traditions historiques, s'attachaient à développer des thèses philosophiques, sans nul éblouissement en face des grandeurs vivantes ou des renommées établies. Dans la prodigieuse abondance de M. Alexandre Dumas, qui se voua pendant quelque temps à la scène, au milieu de fantaisies débordées, de caractères exagérés, et d'un dialogue prétentieusement bizarre, se remarquait une intelligence parfaite des effets de théâtre, l'art accompli d'engager et de dénouer une action. Casimir Delavigne voyait décliner ses forces et redoublait de travail. Très-préoccupé d'intentions politiques, il les exposait du moins avec artifice, les revêtait d'un langage brillant, et les faisait entrer dans le cadre d'une composition savante. De la tragédie réelle, il glissa dans la tragi-comédie, qui lui réussit également; *Louis XI* fut suivi de l'*Ecole des vieillards*, où l'on fut touché en trouvant le pathétique vrai dans la vie commune, la modération dans la satire et l'élégance avec la simplicité. Mais il ne convenait pas au talent de Casimir Delavigne de s'engager davantage dans le domaine de la comédie; son *Conseiller rapporteur* fut

une faute; car la place était prise de ce côté. M. Scribe a écrit quelques pièces pour la postérité; *Bertrand et Raton*, *la Camaraderie*, méritent d'y parvenir. Ce sont des tableaux de mœurs contemporains, composés avec une négligence gracieuse, d'après des observations fines et justes, un grand fond de gaîté, opposé à de solides dispositions pour la satire, empêchant la sévérité du maître de dégénérer en aigreur. Pour le reste, M. Scribe et ses collaborateurs, suivant la pente de leur talent, et obéissant à la voix empressée du public, se firent les journalistes dramatiques de leur époque. Ils obtinrent une vogue sans exemple; ils régnèrent despotiquement sur toutes les scènes comiques de l'Europe; ils furent au nombre des principaux instruments de l'ascendant prodigieux que la pensée française prit chez tous les peuples et dans toutes les classes accessibles à la culture littéraire; mais ces œuvres hâtées, multipliées pour satisfaire à la consommation journalière, n'ont pas songé à l'avenir, et n'ont, probablement, rien à en attendre.

Un mouvement de réaction contre les innovations opérées avec tant d'audace et de violence dans la tragédie et le drame sérieux était inévitable; un homme d'un talent égal à son courage, M. Ponsard, se fit l'interprète de cette tendance, prit adroitement son temps et réussit : *Lucrèce* fut applaudie par la multitude, et considérée par les connaisseurs. Ce n'est pas que cette pièce puisse véritablement être appelée *antique*; mais elle montre la connaissance approfondie et le goût de l'antiquité. En cherchant, plus tard, dans l'histoire, et même l'histoire récente de la France, les sujets de deux autres tragédies, M. Ponsard produisit moins d'impression; il demeurait archaïque; mais il ne pouvait l'être sans efforts visibles; on ne lui doit pas moins beaucoup pour avoir relevé la noblesse du style dramatique et ramené les spectateurs à l'intelligence du beau, au respect des règles établies par le sens. M. Emile Augier débuta par des études fines, spirituelles et froides, sur l'antiquité grecque, interprétée par Horace et Catulle; bientôt, affranchi par le succès

de la contrainte que ce genre impose, et qu'une nouveauté complète pouvait seule rendre agréable au public, M. Augier se fit peintre des mœurs contemporaines, à la manière des Dufresny et des Dancourt ; il conquit une place honorable sur le théâtre. M. Ernest Legouvé, écrivain châtié, et qui prétend rendre à la comédie de mœurs l'importance sociale que lui avait conquis Molière, jetait, vers ce même temps, les bases de sa réputation.

Le Roman exerça, de 1830 à 1848, une action presque despotique sur l'intelligence française et sur celle des nations qui semblent avoir remis aux écrivains français l'exercice de leur arbitre intellectuel. Pour atteindre à cette popularité prodigieuse, le roman s'associa généralement au journal ; il se publia, chapitre par chapitre, en *feuilletons*. Les œuvres qui prétendaient à un succès moins lucratif et plus flatteur, celles qui n'aiment pas *queis manus insudet vulgi*, cherchaient du moins la forme de « Nouvelles, » et les Revues les offraient de mois en mois à la curiosité d'un public plus restreint. Mais Balzac, Soulié, M. Eug. Sue, la femme de génie qui prend en écvriant le nom masculin de George Sand, M. Alex. Dumas, Charles de Bernard, défrayèrent par d'interminables compositions l'avidité, pour un temps insatiable, de lecteurs qui se comptaient par millions. On écrivait avec une rapidité brûlante : il fallait arriver à heure fixe, et cette heure revenait chaque jour. On avait peu de souci de la langue ; on lui imposait les tours de force les plus contraires à son génie ; on achevait de la rendre méconnaissable par le brusque passage de la trivialité à l'emphase, par toutes les audaces du néologisme, par toutes les ruses du bel esprit. Les institutions furent traitées comme le langage. Les gens de bon sens virent avec une stupéfaction douloureuse, la société laisser prendre sur elle l'autorité de législateurs aux interprètes de l'art le plus frivole, aux peintres les plus infidèles du monde réel, aux fabricants des utopies les plus fantastiques. Des esprits modérés et justes, M. Sandeau,

M. de Pontmartin, voulurent en vain lutter avec les armes de la raison et de l'ironie : leurs œuvres furent accueillies, car alors le talent, quelle que fût sa bannière, avait sa part de succès, mais les écoles des novateurs n'éprouvèrent ni échec, ni retard dans la carrière où leur course, s'accélérant à mesure qu'on descendait vers le précipice, aboutit à l'explosion de février. Précisément au moment où cette espèce de composition, achevant de perdre son caractère littéraire, et simplement vouée à la subversion, commençait à s'épuiser par ses propres excès, où le public, saturé, se tournait vers d'autres émotions et d'autre éléments de distraction, l'œuvre politique, poursuivie sans plan arrêté, souvent à l'insu d'eux-mêmes, par les romanciers novateurs, cette œuvre, passant entre les mains des hommes d'action, se trouvait accomplie. Balzac lui survécut peu. Il n'eut pas le temps de chercher une autre voie; il n'aurait eu guère la force de se l'ouvrir. C'était un esprit vaste autant que fécond ; s'il eût été sobre et laborieux, s'il eût respecté le public, ménagé sa propre réputation, et prêté courageusement l'oreille aux suggestions des instincts nobles et droits qui faisaient le fond de sa nature, il aurait inscrit son nom à côté de Fielding. George Sand entend le langage de la passion ; au milieu de la dégradation volontaire de sa pensée, la noblesse innée de son langage se dément rarement, et, en dépit de sa popularité, due tout entière à ce que la postérité repoussera certainement avec colère, la splendeur et la chaleur du style sauveront beaucoup de ses œuvres, qui n'ont exercé d'influence que par leurs mauvais côtés.

M. Nettement consacre deux livres entiers à l'Histoire ; dans le premier, il traite des écoles qu'il considère comme graves et capables de supporter l'épreuve de la discussion ; le deuxième livre est intitulé : l'*Utopie dans l'histoire* ; cette définition indique assez dans quelle catégorie l'auteur range les ouvrages qu'il examine en dernier lieu. Si dans une histoire de la littérature française, quand la postérité pourra, sans ménagements

et sans passion, mettre chaque chose à son rang, ces compositions doivent tenir peu de place, il est impossible de ne pas leur en accorder beaucoup dans les considérations qui se rattachent à la marche de l'esprit humain, et à l'action des productions littéraires pendant les années qui précédaient immédiatement le temps actuel. Les récits d'un passé fictif devenaient la préparation d'un avenir réel. La multitude s'animait au rapport de griefs imaginaires ou fort exagérés, qu'auraient subis nos pères; mais le fruit de l'expérience certaine, recueilli par eux et si chèrement payé, se perdait entièrement. Après la révolution de juillet, l'école historique, qui était alors en possession de l'ascendant, arrivait à poser en principe que tout était consommé. Elle peignait l'accord fait en août 1830 comme le dernier terme, parfaitement satisfaisant, d'une longue progression de la nation française vers l'égalité des droits civils, l'unité de l'administration, la constatation invincible du sentiment national, la possession des libertés politiques. Ces doctrines avaient un avantage incontestable : elles tendaient à fermer le cycle des révolutions. L'*utopie dans l'histoire* contribua beaucoup à le rouvrir. Une impression profonde était demeurée dans les cœurs, dans les esprits : c'est que la tentative de 1792 pour faire sortir la France des routes séculaires de sa vie publique, que cette tentative marquée par tant d'excès ne devait plus être recommencée. Personne ne le croyait avec plus de fermeté, ne le répétait avec plus d'âme, que les partisans déclarés des principes de 1789. Mais ce succès presque universel de thèses historiques développées avec un talent séducteur, et une abondance inépuisable, moins d'arguments que de déclamations, renversa peu à peu ces conclusions contre qui, dix-sept ans auparavant, quelques esprits audacieux, abandonnés en route par le sentiment national, avaient seuls et vainement protesté. Les travaux que MM. Michelet et Louis Blanc appelèrent historiques, atteignirent le but que Carrel avait manqué. On refit l'histoire de la révolution de la manière qu'il fallait

pour recommencer cette phase elle-même de l'histoire, cette phase qu'on dépouillait de ses terreurs, et à qui l'on prêtait des intentions, des splendeurs, des qualités hautes et touchantes, dont les annalystes consciencieux ne savent rien. M. Nettement qualifie ce travail de « conspiration historique ; » conspiration qu'une publicité presque sans bornes aidait au lieu de la déjouer, et dont le résultat prit au dépourvu ceux-là même qui ne reculèrent devant aucune de ses conséquences.

Mais l'histoire sérieuse, grave et volontiers sévère, eut, pendant la seconde période du gouvernement parlementaire en France, des interprètes d'une grande valeur. M. Nettement définit cinq écoles historiques. Il nomme *descriptive* celle dont M. Augustin Thierry est le chef ; *administrative et politique* celle de M. Thiers ; *symbolique*, celle de M. Michelet dans les ouvrages de cet auteur, qui supportent l'examen et la discussion ; *religieuse et philosophique*, celle de Chateaubriand ; *enthousiaste et apologétique*, celle de M. Lamartine. Au surplus, l'auteur reconnaît lui-même que différents écrivains du plus véritable mérite ne sauraient entrer d'une manière prononcée dans aucune de ces catégories. L'école purement religieuse, luttant avec énergie contre les tendances qui, dans l'ordre politique, devaient dominer encore en s'exagérant, précipitant au contraire l'avénement des influences qui, dans une autre sphère, prévalent aujourd'hui, cette école, franchement ultramontaine, produisit l'*Histoire universelle de l'Eglise*, par l'abbé Rohrbacher, œuvre d'un immense labeur, visiblement destinée à remplacer dans l'enseignement l'histoire longtemps classique de l'abbé Fleury, qui peut être considérée comme le testament noble, éloquent et réfléchi de la grande école gallicane.

Ozanam écrivit sous les titres de *les Germains avant le christianisme*, *la Civilisation chrétienne chez les Francs*, les prolegomènes d'un grand ouvrage que la brèiveté de sa carrière ne lui permit pas d'achever. Cet écrivain, plein d'érudi-

tion et de cœur, avait débuté par une dissertation sur la philosophie de Dante, morceau qui serait ce qu'on possède de meilleur sur cette matière, sans l'admirable commentaire que le duc Jean de Saxe (maintenant régnant dans cet Etat) a joint à sa traduction de la Divine Comédie[1].

Plusieurs des travaux éminents de M. Mignet appartiennent à l'époque que nous examinons. L'*Introduction de la Germanie dans la société civilisée*; la *Formation territoriale et politique de la France*; l'*Etablissement de la réforme à Genève*, sont des chapitres d'histoire générale dont chacun, placé par l'intention et lié par la pensée à un tout harmonieux et vaste, se présente cependant avec les conditions d'un ouvrage indépendant et accompli. L'*Introduction à l'histoire de la succession d'Espagne*, et les morceaux originaux au moyen desquels M. Mignet unit ensemble, élucide et interprète les documents jusqu'alors inédits, dont il dirige la publication, forment la première partie d'une véritable histoire diplomatique du règne de Louis XIV, œuvre dont la continuation est le vœu le plus ardent des esprits capables d'apprécier tant de sagesse dans la composition, d'élévation dans la pensée, d'élégance mâle et correcte dans l'expression. Nous ne pouvons tout nommer; dans la nomenclature consciencieuse que renferme l'ouvrage de M. Nettement, nous choisirons seulement l'*Histoire de la Restauration*, par M. Lubis, celle de M. Capefigue, celle de M. Vaulabelle, non certes comme des tableaux exacts, des jugements impartiaux de cette époque (elle finissait à peine, et, par conséquent, ne pouvait encore, et de longtemps, appartenir au domaine véritable de l'histoire), mais comme des plaidoyers étendus, habiles, attachants, dans le sens, le premier du parti qui succomba en 1830, le troisième du parti qui gagna pour lors une victoire passagère, le second d'une école éclectique qui rend justice à toutes les intentions et s'accommode de tous les résultats. *L'Histoire de dix ans de règne*,

[1] Imprimée à Dresde sous le nom de *Philaléthès*.

par M. Louis Blanc, peut être consultée avec fruit pour l'arrangement des faits ; l'auteur se possédait alors et savait composer.

Après 1830, M. Augustin Thierry publia ses *Considérations sur l'histoire de France*, ses *Récits des temps mérovingiens*, son *Essai sur l'Histoire du tiers état*, ouvrages qui mirent le sceau à sa réputation de grand peintre et grand critique, c'est-à-dire d'historien accompli. Nul ne vit d'un œil aussi perçant et ne décrivit d'une plume aussi ferme la série des transformations qui, des cinq peuples juxtaposés entre l'Océan, le Rhin, les Alpes et les Pyrénées, les Gallo-Romains d'Honorius, les Francs de Clovis, les Goths d'Alaric, les Bourguignons de Gondebaud, les Bretons de Conan, ont fait cette nation française si originale et si compacte, si changeante dans ses tendances et son extérieur, si permanente dans le fond de son caractère et l'essence de sa vocation. Les conclusions de l'Essai sur l'histoire du tiers état reposaient sur la supposition que la France, en 1830, avait trouvé son assiette définitive ; éclairé par les événements de 1848, l'auteur a remanié son œuvre, avec discrétion et courage, lui conservant ce grand caractère d'impartialité et de modestie qui fait la couronne du savoir et du talent. M. Amédée Thierry donna sur les nations gauloises, pendant les siècles de leur indépendance, et sur les destinées administratives et politiques de la Gaule pendant la domination romaine, une série de travaux qui prirent, sans difficulté, la première place en cette matière, et qu'on regrette de voir encore incomplets. Le second volume de l'Essai sur l'histoire du tiers état se fait également attendre. Pourquoi les vœux de ceux qui cherchent dans les lettres leur consolation et leur appui n'ont-ils pas le pouvoir de presser l'achèvement de telles œuvres !

M. Guizot, pendant la période qui s'offre à nos réflexions, fut généralement absorbé par le gouvernement ou par les luttes de tribune ; il composa cependant, dans quelques intervalles

de loisir, un morceau capital sur la vie de Washington et la formation politique de la grande république américaine.

Enfin M. Thiers mit au jour, avant 1848, la première partie de son *Histoire du Consulat et de l'Empire*, œuvre de sa maturité, instruite par d'immenses recherches, la pratique consommée des affaires, la connaissance approfondie des hommes et l'abandon des illusions. M. Thiers a pu dire de cet ouvrage, avec toute vérité, que, commencé, poursuivi et terminé sous trois régimes non-seulement différents, mais opposés, il ne respire qu'un sentiment et n'établit qu'une doctrine. Nul n'a mieux compris ce qu'est, en réalité, ce que peut et devrait être le gouvernement d'un grand pays. Nul ne fait plus de cas de l'action et n'estime davantage l'ordre, qui en fournit les moyens et qui en consacre les résultats. Le style de cette vaste composition est lucide, facile, varié ; il s'élève peu et ne fatigue jamais. Des connaissances spéciales, d'une netteté merveilleuse, sur les finances, l'organisation militaire et même la stratégie, le font consulter avec empressement et respect par ceux-là même qui ne s'associent pas à toutes les affections de l'écrivain, et qui n'admettent qu'avec la plus grande des réserves ses conclusions politiques.

« Economie politique et sociale, » tel est le titre du treizième livre de M. Nettement. On sait combien, pendant une période de curiosité ardente, de théories audacieuses et de liberté à peu près illimitée dans la discussion, le sujet que nous venons d'indiquer obtint de faveur, et quelle influence exercèrent sur le mouvement des esprits, par conséquent sur la marche des affaires, les rêveries de certains écrivains, les observations et les calculs de plusieurs autres. Il y eut une école révolutionnaire qui ne se proposa rien moins que de renverser toute l'organisation sociale, et la remplacer par un système nouveau, à la base duquel on trouve des plans tyranniques d'égalité permanente ; M. Louis Blanc fut le coryphée de cette école. Une autre, tout opposée, chercha dans l'empire absolu des sentiments reli-

gieux, appliqués aux actes de la vie civile, et dans l'ascendant, même politique, des corps de sacerdoce, le remède aux maux que souffre la société, la défense contre les dangers qui la menacent. M. de Cocy tient un rang distingué parmi ces écrivains. L'emploi judicieux et large de la charité chrétienne semble la meilleure des pratiques pour affermir la société politique en l'améliorant graduellement; de cette idée féconde, autant que vraie, tant qu'elle demeure éclairée par le savoir et limitée par la prudence, découlent les fondations admirables de M. de Melun, et ses écrits, courts et nombreux, pleins de nerf et d'onction, inspirent l'amour du bien, dont ils donnent le précepte. Les études historiques de M. de Champagny tendent au même but; dans ces travaux très-remarquables, l'annaliste n'est, pour ainsi dire, que l'introducteur de l'économiste. Nul n'a mieux que lui résolu cette question, qui n'est pas seulement curieuse, mais qui peut encore éclairer la pratique des temps actuels. De quelle manière, dans l'empire romain, les premières sociétés chrétiennes ont-elles pratiqué le devoir de l'aumône, et réparti les ressources de la charité? M. de Villeneuve-Bargemont, administrateur consommé, observateur affligé, et trop souvent découragé, de souffrances aiguës, qui produisent des périls d'autant plus formidables qu'on tarde plus longtemps à les envisager, M. de Villeneuve avertit la société par des ouvrages remplis de faits précis et de propositions dignes d'étude. M. Rubichon versa sur le même sujet les richesses d'un esprit prompt, d'un style bizarrement attachant, d'observations plus sérieuses dans le fond que dans la forme. Une troisième école, que M. Nettement appelle « de 1789, » et qui ne repoussera pas cette désignation tant qu'on l'interprétera d'une manière sage, réunit MM. de Tocqueville, Duchatel, de Beaumont, Passy, Léon Faucher, Charles Dupin, Horace Say, Michel Chevalier, Frédéric Bastiat, Reybaud, et les élèves distingués de ces écrivains; nous venons de montrer une des gloires principales de l'esprit français, et en même

temps une des forces les plus solides de la société civilisée dans le temps où nous vivons. Médecins, dans un sens partiel mais très-relevé, de nos sociétés si puissantes, mais si tourmentées, les écrivains de cette école saine et laborieuse leur enseignent à développer leurs ressources dans la proportion de leurs besoins, à bien diriger, et (quand la chose est praticable), à bien combiner les travaux dont leur existence dépend ; à supporter avec résignation et même accepter avec discernement les inégalités sociales qui sont le résultat inévitable, et en même temps l'instrument capital de toute civilisation. Pour apprécier la valeur du service que ces vigilantes sentinelles de nos établissements politiques rendaient à la société, il fallut qu'après la catastrophe de février 1848 toutes les bases de celle-ci fussent minées, toutes les conquêtes de la civilisation mises en péril, tous les axiomes de l'économie sociale niés, tout, jusqu'aux vérités les plus élémentaires, remis en discussion sous le feu de passions attisées par la misère générale et l'incertitude du lendemain. L'école calme et courageuse des économistes courut aux rangs les plus exposés parmi les défenseurs des sociétés civilisées. Ses membres n'éprouvèrent ni éblouissement, ni découragement; plus tard, ils ne se laissèrent point emporter aux excès de la réaction contre des libertés qu'un abus monstrueux venait de compromettre; ils ramenèrent le bon sens dans les esprits, la lumière dans les discussions; ils firent admettre, en bien des occasions, les résultats de saines théories, et, ce qui vaut encore davantage, les fruits de l'expérience acquise dans la législation politique et commerciale. Le traité que M. de Tocqueville a intitulé la *Démocratie en Amérique*, classique dès le jour de sa publication, valut à son auteur une des premières places à la fois parmi les publicistes et parmi les écrivains ; ce qui est presque aussi rare, la continuation de cet ouvrage présente un intérêt plus pressant encore que la première partie, en ce qu'elle montre l'application aux sociétés européennes des observations pleines de profondeur et

de finesse, de chaleur sans emportement et de bienveillance sans illusion, que M. de Tocqueville avait faites au sein de la grande société du nouveau monde, type formidable autant qu'encourageant de la démocratie chez les peuples modernes. M. Reybaud excelle dans l'analyse et dans la satire, qu'il sait mettre en œuvre avec un talent remarquable pour la fiction romanesque, laquelle ôte au blâme la rudesse de l'attaque aux personnes, sans affaiblir sa portée pour arrêter les progrès du mal. M. Nettement donne aux ouvrages de M. de Tocqueville et de M. Reybaud des éloges d'une grande portée, parce qu'ils sont d'une parfaite justesse ; quant à la discussion des principes politiques sur qui ces publicistes ont fondé les conseils qu'ils adressent aux sociétés modernes, nous demandons, pour la dernière fois, l'exemption d'une tâche qui dépasserait nos forces et nous entraînerait hors de notre sujet. Nous croirions avoir atteint celui que nous nous sommes proposé, si nous avions inspiré au lecteur le désir de puiser à la source même, de chercher dans les quatre volumes de M. Nettement des renseignements complets, des tableaux méthodiques, une discussion calme et modérée, sur l'un des objets les plus dignes de méditation et les plus attachants comme étude, qu'il puisse y avoir dans le monde intellectuel.

A. de C.

CRITIQUE INTERNATIONALE.

Qu'est-ce que je vous disais dans ma dernière causerie! Même les grands poëtes se trompent fatalement, dès qu'ils se font critiques. M. de Lamartine, que je voudrais ne point attaquer, vient d'ajouter une preuve éclatante à mon petit bagage d'arguments. M. de Lamartine est grand poëte et je l'admire; il est narrateur éloquent et je me laisse entraîner par lui; il est homme d'honneur et je le respecte, il est malheureux et je l'aime, — mais il devient critique et je le combats. Puisqu'il descend de son plein gré dans une arène secondaire où entre qui veut, il autorise les plus petits à lui tenir tête. Il est bien entendu que c'est au critique que j'en veux, au critique seul.

M. de Lamartine vient donc d'oublier (il l'écrivit autrefois) que Dante est le poëte de notre temps, et il publie ce qui suit dans le *Siècle* du 14 décembre 1856:

« On peut classer le poëme du Dante de l'*Enfer*, du *Purgatoire* et du *Paradis* dans les *poëmes populaires*, c'est-à-dire parmi ces poésies locales, nationales, temporaires qui émanent du génie du lieu, de la nation, du temps (*genius loci*) et qui s'adressent aux croyances, aux superstitions, aux passions infimes de la multitude. »

Je fais remarquer en passant qu'on peut classer dans ces poëmes toutes les œuvres originales, les chants d'Homère, les cantiques de David, les drames de Lope et de Calderon, en un mot toute littérature née d'elle-même, c'est-à-dire d'une union féconde entre le génie d'un poëte et l'âme d'une nation. Ce n'est pas seulement aux passions infimes de la multitude que cette poésie s'adresse, mais encore aux grandes, qui sont éternelles, et je ne sache pas de corde humaine qui ne vibre à son tour dans le magnifique instrument d'Alighieri.

« Pour comprendre le Dante, poursuit le critique, il faudrait ressusciter toute la populace florentine de son époque ; car ce sont ses croyances, ses haines, ses popularités et ses impopularités qu'il a chantées. Il est puni par où il a péché : il a chanté pour la place publique, la postérité ne le comprend plus. »

Tout le reste de l'article est une paraphrase de cette sentence. Le critique prétend que la *Divine Comédie* fut une espèce de satire vengeresse du poëte et de l'homme d'Etat contre les hommes et les partis auxquels il avait voué sa haine. Il déclare que l'idée était mesquine et indigne du poëte. Il affirme qu'Alighieri fit tout simplement la gazette florentine de son temps. Il applaudit à cette impertinence de Voltaire : « Otez du Dante soixante ou quatre-vingts vers sublimes et véritablement séculaires, il n'y a guère que nuage, barbarie, trivialité et ténèbres dans tout le reste. » Enfin, après avoir insinué que pas un commentateur n'a compris un mot à ces hiéroglyphes du bon vieux temps, le critique se résume dans ce verdict inouï : un grand homme et un mauvais livre.

Autant de phrases, autant d'hérésies. Et d'abord cette populace évoquée par notre illustre adversaire, ce public de forum et de carrefour serait justement celui qui se leva jadis contre Dante. Le grand Alighieri, qu'on ne l'oublie pas, n'était point un tribun, un maître émeutier, un courtisan de la boue[1]; mais, bien au contraire, un aristocrate qui parlait très-volontiers de ses aïeux. Il suffit, pour s'en convaincre, de relire la grande scène avec Cacciaguida, l'une des plus belles du poëme. Et Dante n'était pas seulement un aristocrate, mais un royaliste enragé qui rêvait pour l'empereur allemand la monarchie universelle. Il fut exilé, condamné à mort, exécuté même en effigie, si je n'erre point, par la plébaille en délire, et inscrivit

[1] Dante appelait les Florentins *bestie pesolane*,
et ailleurs : *popolo maligno*
Che tiene ancor del monte e del macigno.

son œuvre universelle de ce mot sanglant : *Hic incipit comœdia Dantis Alighieri, Florentini natione non moribus.*

Mais effaçons populace, écrivons peuple si vous voulez, le critique se trompe encore. La Divine Comédie n'est point une gazette populaire, une satire florentine, un pamphlet local. Je me souviens qu'un jour, à Heidelberg, je causais avec M. le professeur Schlosser du poëte de Florence. On sait que l'illustre historien allemand ne jurait que sur la Divine Comédie; il l'expliquait d'année en année devant un auditoire féminin et, lorsque j'eus l'honneur de le visiter, il en était à sa cinquantième lecture. M. Schlosser me dit, entre autres choses, ce mot violent: Vous autres Français, vous entendez *l'Enfer* à peu près, *le Purgatoire* fort peu et *le Paradis* pas du tout. C'était injuste; la critique internationale l'a toujours été et l'est encore, même en Allemagne où elle l'est le moins : cette vérité, confirmée par des faits récents, est le sujet de mon article. Nous avons en effet, dans les pays de notre langue, des lecteurs de plus en plus nombreux et des écrivains d'une compétence déjà reconnue qui savent par cœur leur classique italien. Il suffit de citer *le Livre catholique* de M. Ozanam, le volume gros de faits de M. Delécluze sur *Dante ou la poésie amoureuse*, *le Voyage dantesque* de M. Ampère, les articles de MM. Labitte, Saint-Roné Taillandier, Rilliet-de Candolle, le singulier commentaire de M. Aroux, les traductions de MM. Brizeux, Fiorentino ou Charles Nodier ou Théophile Gautier (tous les trois y ont mis la plume), Ratisbonne et Lamennais ; en voilà bien assez, et je ne cite que ce que j'ai lu, pour commencer notre bibliothèque dantesque. M. Schlosser avait donc tort en ripostant de vieilles épigrammes toutes rouillées contre la frivolité française, comme nous nous trompons à notre tour, dans nos boutades qui ne portent plus, sur les pédanteries et les obscurités des Allemands.

Mais le mot du savant professeur s'adresse fort bien au critique intempérant dont j'attaque ici les idées. M. de Lamartine,

en effet, ne doit avoir lu que l'Enfer; encore l'a-t-il feuilleté d'un pouce impatient et pressé d'en finir. L'Enfer, dans quelques parties, est bien la satire politique d'un Gibelin haineux, mais le Purgatoire, mais le Paradis surtout, cette sublime ascension d'amour, cette exaltation de l'âme jusqu'à Dieu, cette apothéose du poëte et cette assomption de la Bien-Aimée dans un crescendo de symphonies lumineuses, vous ne les avez donc pas lus, vous ne voulez pas les comprendre, vous prétendez ne voir que ténèbres dans cette lumière qui vous éblouit. Non, la Divine Comédie n'est pas la gazette d'une petite ville : c'est le moyen âge tout entier, vu de Florence, et tout ce qui reste de ce passé non encore aboli : — le catholicisme, la monarchie, la guerre, certaines formules scolastiques, certaines barbaries de lois, mille préjugés de mœurs — est encore palpitant d'actualité dans le poëme d'Alighieri. Ce que nous n'en comprenons plus, c'est tout ce qui répugne à l'ère moderne ; à qui la faute? Non pas à Dante assurément, mais à Luther, à Descartes, à Franklin, à la révolution, à nous surtout, à nos idées, à nos progrès, quelque peu même à nos ignorances. Rien ne serait plus obscur pour nous qu'Homère et Virgile, si l'on ne nous apprenait la mythologie en même temps que le catéchisme; il faut toujours une éducation poétique pour vivre dans les temps qui ne sont plus. Donnez à Dante deux ou trois ans de votre enfance, comme vous le faites pour le poëte latin, et vous verrez clair dans ses chants comme dans les belles nuits d'Italie. Il n'est point vrai que les commentateurs marchent encore à tâtons dans les spirales de l'Enfer dantesque; leur désaccord s'explique par la diversité de leurs points de vue, mais, de fait, ils ont tous raison. L'un voit dans la Divine Comédie l'histoire d'une conscience qui arrive à Dieu par l'épreuve et l'expiation ; l'autre une révélation religieuse ; le troisième une allégorie politique ; le quatrième une franc-maçonnerie de bulgare ou de patarin — eh bien! tous parlent d'or ; il y a de tout cela dans la Divine Comédie, et il y a de

plus une poésie la plus haute, la plus ferme, sincère, franche et drue, riche et sobre à la fois, qui ait jamais grondé, hurlé, pleuré, chanté, souri, éclaté en explosions de saintes ivresses dans le monde chrétien, avant et après Shakspeare, le Dante anglais. Notre critique en convient le premier, dès qu'il cesse de copier Voltaire et qu'il redevient Lamartine, lorsqu'après une traduction très-fautive de *Francesca da Rimini* il analyse, avec une éloquence merveilleuse, cette merveille de beauté. Alors c'est le poëte qui parle avec amour : amour, poésie, contraires de la critique, choses divines qui ne se trompent jamais!

Mais maintenant que j'ai osé réfuter l'erreur d'un poëte illustre, qu'il me soit permis de montrer l'injustice de ceux qui lui ont répondu. L'Italie, qui a pourtant toutes les sympathies de Lamartine, qui lui inspira tant de beaux vers et tant de pages éloquentes ; l'Italie, qui pourrait presque le revendiquer comme une gloire nationale, car c'est elle qui, par sa poésie, l'a rendu poëte : elle lui donna la parole et le retint longtemps, pour l'écouter, dans ses palais de Florence et sur ses marines d'Ischia — l'Italie entière s'est cru assaillie, persécutée, souffletée dans la personne du vieux Dante. C'est une chose curieuse que de lire maintenant les journaux d'outre-mont, ils sont unanimes. Non-seulement ils attaquent l'opinion de Lamartine, comme c'est leur droit et un peu leur devoir, mais ils en veulent au poëte entier, à l'homme d'Etat, au fils dénaturé qui va écrire l'histoire de sa mère dans la Presse. Ils lui reprochent ses dettes, la révolution de 1848, et ils en viennent à lui attribuer toutes les misères de notre temps, tous les malheurs de l'Italie. Ils disent : c'est la faute de Lamartine! comme on disait autrefois : c'est la faute de Voltaire et de Rousseau. Les plus modérés rendent la France solidaire des erreurs de son poëte sur le Gibelin d'il y a cinq siècles : que peut-on attendre d'une nation qui a livré Venise aux Autrichiens! Et tout cela s'écrit de bonne foi, se publie partout, se lit avec enthousiasme.

Lamartine est maintenant en exécration chez les Italiens, comme le fut l'an dernier Jules Janin qui osa toucher à Saint-Alfieri, l'autre idole. Chez les peuples d'outre-mont, l'on ne sait pas dégager une opinion d'un système, un système d'un homme, un homme d'une nation ; tout se brouille et se confond dans une impression simple et vive de culte ou de blâme, de haine ou d'amour. Les Italiens ressemblent aux spectateurs des théâtres de mélodrame ; ils ne comprennent que les traîtres ou les héros ; l'homme tel qu'il est, avec sa balance plus ou moins égale de vices et de vertus, leur paraît plat et fade. *Distinguo*, disait à peu près Montaigne il y a déjà bien longtemps, est le mot essentiel de notre langue. Bien que ce mot ait été légué tel quel aux Toscans par les Latins, on ne l'entend plus ni à Rome, ni à Florence. Vous n'aimez pas Dante, vous êtes un homme sans honneur !

Et contre Lamartine, ce ne sont pas seulement les petits critiques qui grondent en ce moment, ce sont aussi les hommes les plus distingués, c'est Prati lui-même. M. G. Prati tient sa place au premier rang parmi les poëtes d'Italie. Il a débuté par des poésies populaires d'un mérite éminent où l'admirable langue des Toscans, renonçant aux pompes d'autrefois, se pliait sans affectation de réalisme aux simplicités vraies de la muse intime et familière. Il voulut essayer plus tard la nouvelle en vers et il réussit pleinement ; son poëme d'*Edmenegarda*, très-répandu, très-applaudi, passe pour un chef-d'œuvre de style et de sentiment ; je suis heureux enfin de signaler encore un nom qui fait honneur à la patrie de Dante. Car, encore une fois, je suis de ceux qui aiment l'Italie, qui ne la croient pas morte, qui lui veulent un avenir digne de son passé, qui l'ont toujours défendue et la défendront toujours, et lui reprocher, comme je le fais, quelques péchés de jugement, ce n'est point la trahir, ni même la juger, c'est lui prouver la sincérité d'une sympathie qui n'est point aveugle.

Je lis donc dans un numéro récent du *Risorgimento* une lettre

éloquente d'ailleurs et d'un style véhément et plein adressée par M. Prati *al signor Alfonso di Lamartine*. Après avoir reproché à son confrère de France cette phrase lâchée autrefois étourdiment et très-vivement sentie au bord du Pô, que l'Italie est la terre des morts, le poëte italien « prend le courage de lui demander s'il est permis à une créature intelligente de tisser, fût-ce avec des fils d'or, une tunique d'histrion, pour la jeter d'une main, je dirais sacrilége, sur la figure terrible de Dante... Toute la nation, poursuit M. Prati, se lève autour de cette tombe, pour vous avertir simplement, Monsieur, que vous avez outragé un nom qu'elle adore à genoux, et se dressant debout elle parle avec une hauteur tranquille, pour vous faire baisser la tête et rougir. » .

Suit une période pleine de vigueur sur la beauté de la Divine Comédie. « Et vous, Monsieur, reprend l'Italien offensé, vous n'avez pas craint, en portant la main sur la plus pure de nos gloires, que non-seulement nous, mais les ombres de Corneille et de Bossuet ne se levassent contre vous, pour vous dire avec une tristesse sévère : Enfant aux cheveux blancs, jette au feu cette page, car il n'est pas né du christianisme et fils de la France, celui qui la pense et qui l'écrit ! — M. de Lamartine, nous avons profondément senti la beauté de vos chants ; nous avons sincèrement regretté la ruine de vos fortunes domestiques ; nous avons applaudi à la dignité honorée de votre solitude ; mais il nous est douloureux de voir que la grâce et la splendeur de votre style ne suffisent point pour racheter les étranges perturbations de votre esprit ; que vous ne vengiez pas votre pauvreté avec la vraie et haute richesse de la justice, et que de votre solitude ne surgisse point l'homme d'autrefois, que nous avons vénéré, aimé, pour nous donner des exemples d'admiration et non pas des motifs de colère et de scandale. Vous déformez, Monsieur, la nature de Dieu et l'histoire du monde sur la mobilité changeante (*la cangevole mobilità*) de vos fibres et vous croyez avec trop de foi en vous-mêmes que l'au-

tonomie des choses éternelles se plie à entrer dans l'étroitesse d'un cerveau humain pour en recevoir le verbe et la loi. Les décrets de la conscience universelle, il faut les écouter plus sérieusement, pour éviter la vaine tentation de les refaire ou le triste péril de les avoir offensés. — Et l'acte le plus glorieux de la liberté terrestre est celui de savoir et de vouloir s'humilier devant la vérité, qui demeure d'autant plus en nous que plus nous la voyons en dehors et au-dessus de nous, etc., etc...»

Enfin M. Prati conclut ainsi : « Vous êtes un pauvre aveugle qui voyage au milieu de l'Océan et ne voit pas l'immensité des eaux, la gloire du soleil et la magnificence des tempêtes. »

Tout cela parce que M. de Lamartine n'aime plus la Divine Comédie ! Et je fais observer au lecteur que cette lettre est la plus digne et la plus modérée de toutes les réponses italiennes à la boutade du critique français. La plupart des autres sont des violences et des rodomontades ridicules [1], des combats tu-

[1] Je distingue pourtant une épigramme assez bien faite de M. Bertolami, de Gênes, professeur au collége royal de marine. C'est un dialogue entre M. de Lamartine et un Italien.

— Dante al volgo canto, dal che discende
Che la posterità più nol comprende.
— Ma sei tu proprio sicuro in verità
Che tu sei tutta la posterità.
— Dante la Francia abbomino, quind'io
A dover tel conciai.
— Bravo, per dio !
Toccava a te, repubblican fratello,
Far le vendette di Filippo il Bello.

Ce qui veut dire en français :

— Dante a fait des chants pour le plat vulgaire,
La postérité ne le comprend guère.
— Mais es-tu bien sûr, là, sans vanité,
D'être à toi tout seul la postérité?
— Il flétrit ma France, aussi je m'applique
A punir dûment cet affront mortel
— Ah ! c'est bien à toi, frère en république,
A venger ainsi Philippe le Bel !

Voyez-vous cependant la confusion ? M. Bertolami met dans la bouche

multueux à coups de tambour où l'on traite Lamartine de Turc à More, en faisant rouler et tonner contre lui toute une artillerie redondante, sans balles ni boulets. Cela rappelle la comédie de l'art, avec ses Sacripants et ses Matamores : c'est amusant et un peu triste, comme toutes les folies du bon vieux temps.

Oui, sans doute, un peu triste, car cette susceptibilité nationale, cette exaltation de clocher est le vice ou, si l'on veut, l'excessive vertu des nations opprimées. Elles vivent dans leurs passé glorieux, elles se serrent autour de leurs traditions et de leurs souvenirs auxquels on ne peut toucher sans les blesser elles-mêmes. Elles se cramponnent, après le naufrage, aux débris de leur gloire, surtout quand, généreuses comme l'Italie, elles ne veulent pas se sauver en pactisant avec l'ennemi vainqueur, — en s'attachant à l'écueil où le navire s'est brisé.

Mais cette injustice ou cet aveuglement qu'on pardonne aux malheureux, comment l'excuser chez les Anglais, ces enfants gâtés de notre siècle? Voilà certes un peuple satisfait qui se porte bien et qui, quoi qu'en dit M. Ledru-Rollin, a encore longtemps à vivre. Il est le plus industrieux, le plus riche, artiste même et sincèrement, comme il l'a prouvé à l'exposition universelle ; poëte au besoin, historien positif et solide, romancier familier et sentimental, philosophe exact, il est tout, il siége partout et trône en plus d'un lieu ; il est plus que souverain, il est libre ! Eh bien ! malgré ces avantages incontestables, les Anglais sont piqués jusqu'au sang dès qu'on touche à l'un de leurs dieux.

M. Ponsard en entrant à l'Académie française a fait le mois dernier un discours en faveur de M. Baour-Lormian et contre Shakspeare, qu'il appellait facétieusement le «divin Williams,» avec un *s* de son invention. « On reconnaît, disait le récipiendaire, que Shakspeare est un très-grand génie, de la famille

de Lamartine un mot tout italien ; il l'accuse de trouver mauvaise la poésie d'Alighieri, parce que Alighieri fit quelque vers contre la France du moyen âge.

d'Homère, de Dante, de Corneille et de Molière; qu'il est éloquent, pathétique et passionné, mais c'est qu'alors il est simple et vrai ; qu'il a des traits sublimes entourés d'emphases et de bouffissures ; des observations profondes à côté de bavardages puérils; qu'il abonde en tableaux gracieux, mais aussi en obscénités; que ses drames, souvent terribles, sont pleins de force et de grandeur, mais pleins en même temps d'extravagances, si bien qu'ils n'ont jamais pu être joués tels qu'ils sont devant un public français, etc., etc.»

Dieu me garde de donner raison à M. Ponsard contre le «divin Williams;» je tiens trop à mon idée pour cela, les poëtes se trompent inévitablement, dès qu'ils se font critiques. Tout ce que dit notre nouvel académicien affecte les dehors de la véracité, mais l'ensemble de sa période produit une impression mauvaise et fausse. En voulez-vous la preuve? Retournez chaque membre de phrase et lisez ainsi :

« On reconnaît que Shakspeare est un très-grand génie, de la famille d'Homère, de Dante, de Corneille et de Molière; qu'il est simple et vrai et qu'alors il est éloquent, pathétique et passionné ; que ses emphases et ses bouffissures entourent des traits sublimes ; qu'à côté de ses bavardages puérils il a des observations profondes; qu'il abonde en obscénités, mais aussi en tableaux gracieux; que ses drames, souvent terribles, sont pleins d'extravagances, mais pleins, en même temps, de force et de grandeur, si bien qu'ils n'ont jamais pu être joués tels qu'ils sont devant un public français...»

Vous aurez reproduit sur Shakspeare, en retournant ainsi la phrase, les mêmes observations que M. Ponsard a faites et dans des termes identiquement pareils, — quelle différence pourtant, et comme l'impression de mon corrigé change et détruit celle du texte !

Eh bien ! même expurgée ainsi, l'opinion de M. Ponsard sur le «divin Williams» serait pauvre et vulgaire : ces épithètes s'adressent au critique, pour lequel nous n'avons pas de mé-

nagements à garder et non pas à l'auteur de *Charlotte Corday*, poëte éminent qui a droit à toutes nos déférences. Ce n'est pas en équilibrant de son mieux un peu de bien et un peu de mal; ce n'est pas en grappillant à droite et à gauche quelques grains de vérité qu'on obtient le vrai, en philosophie ni en critique. Vous ne vendangez pas, vous maraudez. Vous nous donnez un Shakspeare amoindri, qui a du bon et du mauvais, voilà tout; vous le calomniez pour ne pas vous compromettre. Avec cette déplorable manie de louer toujours modérément, non sans réserve, pour rester dans le vrai, vous ne mentez pas, mais vous faussez tout. Vous dites du soleil: c'est un astre lumineux qui a des taches, et vous vous croyez justes envers le soleil. Oui, vraiment, Shakspeare a commis quelques calembours, mais il a créé Hamlet, Macbeth, le roi Lear, Othello, la Tempête, le Songe d'une nuit d'été, Roméo et Juliette, Jules César, Coriolan, vingt drames dont chacun embrasse vingt tragédies, le chef-d'œuvre de la scène française tient tout entier et s'agrandit même dans un seul personnage, dans un second rôle d'Othello. Ce délit de M. Ponsard, cette flagrante injustice de sa modération a choqué jusqu'à M. Nisard qui répondait au nouvel élu. Oui, M. Nisard, le défenseur des unités, a dit fort sagement: « Le temps a élevé Shakspeare au-dessus de la critique, peut-être parce qu'il l'a élevé au-dessus de l'éloge. Les mots mêmes de beautés et de défauts appartiennent à une langue relative en dehors de laquelle il faut chercher des termes, si l'on tient à définir le charme ou à caractériser les imperfections de ces œuvres étonnantes... Comme Homère, après une querelle qui a moins duré, Shakspeare nous apparaît, à son tour, dans un lointain mystérieux et paisible, se dérobant à la curiosité de l'érudition qui se fatigue à chercher un homme où il n'y a qu'une des plus grandes sources de la poésie créatrice. Avec Homère, avec Shakspeare nous sommes sur des cimes d'où le regard n'aperçoit rien de ce qui se passe en bas. Je ne leur demande pas compte des fautes qu'ils ont pu faire: Homère, en

créant un premier exemplaire de beauté d'où est venue l'idée même de l'art et de ses règles ; Shakspeare en les ignorant. Comment s'étonner qu'ils soient imparfaits? Si la poésie même a dicté leurs vers, c'est une main d'homme qui les a écrites.»

Et M. Nisard a déclaré carrément au récipiendaire à propos de Shakspeare mis si maladroitement sur la sellette : « De tout ce que vous en avez dit de si brillant je garderais ce qui est à sa gloire et je laisserais les restrictions. » Voilà qui s'appelle noblement parler : le critique rappelait le poëte à la poésie.

Je ne suis donc point pour M. Ponsard contre le tragique souverain, mais je ne saurais non plus accepter la façon dont les Anglais ont cru devoir défendre leur poëte. Au lieu de discuter l'opinion de M. Ponsard, de la combattre, ils ont violemment attaqué, non pas seulement le critique, mais la littérature même dont il est un des représentants, mais le gouvernement, mais la société tout entière au milieu de laquelle il s'est développé. Tellement que ceux-là même que le jugement de M. Ponsard avait froissés se sentaient presque portés à faire cause commune avec lui. Eh bien, chercher à remplacer dans la critique internationale la passion par l'amour de la vérité et par une sympathie réelle et éclairée, voilà, ce me semble, une tâche digne de séduire les bons esprits, et que je voudrais ardemment pouvoir recommander avec une autorité plus grande que la mienne.

DE L'HISTOIRE DE LA MUSIQUE MODERNE [1].

Parmi les cours publics qui, avec les bals, les concerts et le théâtre contribuent habituellement à animer notre saison d'hiver, les vrais amis de la science en ont cette année distingué deux, sur des sujets spéciaux et généralement ignorés ; tous les deux également bien préparés et comprenant un nombre suffisant de séances pour laisser à l'auditeur attentif autre chose qu'un aperçu plus ou moins vague, et par conséquent plus ou moins faux des connaissances indiquées au programme. Nous voulons parler du cours de M. Troyon sur les antiquités, et de celui de M. Marcillac sur l'histoire de la musique moderne. C'est à ce dernier que nous allons consacrer quelques pages, moins pour rendre un compte fidèle de leçons qui d'ailleurs ne sont pas encore arrivées à leur terme, que pour attirer d'avance l'attention sur un ouvrage excellent, parfaitement propre à combler une lacune qui se faisait vivement sentir, surtout dans la littérature française. Sous ce rapport nous ne saurions, en effet, rien désirer de mieux que la simple publication du cours aussi intéressant que substantiel de M. Marcillac. Ajoutons que c'était là chez nous non-seulement une chose nouvelle, mais encore une entreprise audacieuse. Habitués à faire salle comble pour certains cours annoncés et présentés de certaine façon, nous sommes trop souvent, de parti pris, froids et indifférents à l'égard du savant discret et modeste qui, en dehors de tout espèce de patronage et de réclame officielle, borne son ambition à bien connaître l'objet de son enseignement. Que d'exemples n'aurions-nous pas à citer de l'engouement aveugle et imitateur de notre public, et des sacrifices qu'il faut savoir lui faire pour capter ses faveurs !.... Contentons-nous de rappe-

[1] Cours sur l'histoire de la musique moderne, depuis l'ère chrétienne jusqu'à nos jours, par M. Marcillac, membre du comité du Conservatoire.

ler qu'un cours sur l'histoire de la musique avait été annoncé à Genève déjà l'hiver passé par un étranger dont la réputation naissante avait droit à nos sympathies. Dans une ville où un piano entre de rigueur dans l'ameublement du plus pauvre appartement et où l'on compte au moins un dilettante par famille, c'était une occasion unique de s'éclairer sur un sujet aussi peu connu en théorie quoique aussi répandu en pratique. Mais dès la première séance le professeur prenait congé, les larmes aux yeux, des deux ou trois personnes qui formaient tout son auditoire[1]. Hâtons-nous de dire qu'il n'en a pas été de même de notre concitoyen, qui s'est vu d'emblée en face d'un public, sinon très-nombreux, du moins choisi et venu non-seulement pour écouter, mais pour comprendre et retenir.

Membre honoraire de quelques sociétés philharmoniques d'Allemagne, membre des deux comités du Conservatoire de Genève et de notre Société de chant sacré, M. F. Marcillac est un amateur distingué qui a fait ses preuves ici et ailleurs, et qui joint à l'amour et à la connaissance approfondie de son sujet, la clarté d'exposition et l'instruction plus générale qui manquent trop souvent aux artistes de profession. Aussi les séances sur l'histoire de la musique ont-elles jusqu'ici pleinement satisfait le public d'artistes et d'amateurs des deux sexes qui n'a pas cessé de répondre à l'appel du savant professeur.

I

Après avoir exposé son sujet et dit quelques mots sur les rares auteurs qui l'ont abordé, M. Marcillac a cherché à définir la musique et à démontrer en quoi elle diffère des autres arts, notamment de la peinture et des arts plastiques, qui sont liés à la forme moulée et visible, et qui par conséquent agissent moins directement sur l'âme. Qu'est-ce, en effet, que la musique, sinon « l'art d'émouvoir par la combinaison des sons»

[1] Ce même cours venait d'être donné avec succès dans la ville de Neuchâtel.

(et du rhythme), ou subjectivement *«das Ueberströmen der Begeisterung in Tönen,»* comme disait l'illustre Thibaut, notre professeur en musique aussi bien qu'en droit romain[1]. Il en résulte que la musique est nécessairement le plus ancien de tous les arts, sans en excepter la poésie proprement dite, le premier enfin qui ait élevé l'imagination au-dessus des triviales nécessités de la vie animale. Sous ce rapport la tradition et l'histoire sont parfaitement d'accord : l'une et l'autre nous racontent les effets toujours puissants, en bien comme en mal, de ce langage de l'âme par excellence que l'on a rencontré chez tous les peuples et à toutes les époques, et dont les variations proviennent bien moins du degré de civilisation que des différences plus intimes de caractère et de tempérament. De là ces différentes *gammes* ou *tonalités*, c'est-à-dire ces systèmes, ces éléments constitutifs qui ont servi ou qui servent encore de base aux productions musicales des peuples divers, tonalités qui sont à la langue musicale à peu près ce que les alphabets sont aux langues parlées. De là encore la peine que nous éprouvons à accepter la musique de certaines nations dont les systèmes s'éloignent plus ou moins du nôtre, tandis qu'elles aussi ne goûtent pas davantage celui qui nous semble le seul admissible. Ce sont autant de langues, fermées pour ceux qui n'en ont pas la clef.

On comprend dès lors quelle mine féconde peut offrir l'étude des mélodies nationales et de leurs diverses tonalités, dont chacune a son caractère propre, soit pour une connaissance plus approfondie des caractères nationaux, soit même au point de vue de l'origine, des migrations et des affinités des races humaines. Ainsi, quelques personnes ont paru éton-

[1] On donne souvent la définition suivante : « La musique est l'art de combiner les sons d'une manière agréable à l'ouïe !.....» A ce compte la peinture serait l'art d'assembler les couleurs d'une manière agréable à la vue : condition qui, de l'avis de beaucoup de gens, serait souvent mieux remplie par un châle de cachemire que par un tableau de maître.

nées de la prétention du professeur, indiquée au titre de son cours, de faire remonter l'histoire de la musique *moderne* jusqu'à l'ère chrétienne; elles ignoraient que notre système actuel n'est au fond que le développement de celui qui était en usage chez les Grecs et les Romains, nos véritables ancêtres en matière d'arts et de sciences; elles ignoraient surtout que pendant près de dix siècles ce développement ne s'est fait que dans le sein même de l'Eglise chrétienne, et que notre Eglise de Genève entre autres, au lieu de profiter des progrès qui ont eu lieu partout ailleurs depuis la Réformation, a laissé sans s'en douter la plupart de ses chants dans les tonalités froides et monotones qui avaient déjà cours au sixième siècle.

Ce développement des gammes de l'antiquité classique a traversé naturellement plusieurs phases, dont l'échelle tonale du *chant ambrosien* forme, au quatrième siècle, le premier degré, et le *chant grégorien* ou *plain-chant* avec ses huit tons d'Eglise au sixième siècle le second degré. On sait que ce dernier est, ainsi que le rit de même nom, l'œuvre du pape saint Grégoire le Grand, qui l'avait, dit-on, imité des chants dont les Grecs se servaient jadis aux mystères de Cérès Eleusine. Toutefois saint Grégoire ne réussit que partiellement dans son désir d'établir une liturgie uniforme pour toute la chrétienté latine ; car l'Eglise de Milan, fidèle au souvenir de saint Ambroise, voulut conserver le chant ambrosien, qui y est, dit-on, resté en usage jusqu'à ce jour, et le clergé espagnol préféra le chant de saint Isidore, évêque de Séville, chant connu sous le nom de *mozarabique*.

C'est à l'évêque Isidore et, trois siècles plus tard, au moine *Hucbald* de Saint-Amand qu'il faut attribuer les premiers essais d'harmonie. Ce dernier arriva même, dans son *organum* ou *diaphonie*, à une sorte de système harmonique; mais quelle harmonie !..... précisément celle que les compositeurs modernes cherchent à éviter avec le plus de soin; d'abord l'accompagnement de la mélodie à la *quinte* et à l'*octave*, et bientôt

aussi à la *quarte*, celle-ci n'étant qu'une quinte renversée. De ces combinaisons nouvelles, disait Hucbald, devaient résulter de « suaves concerts! » Et quelque étrange que cela nous paraisse aujourd'hui, les suites de quintes et de quartes furent goûtées non-seulement du public contemporain, mais elles prévalurent sur tout autre essai harmonique pendant plusieurs siècles, tant pour le chant que pour le jeu des orgues, dont l'emploi dans l'Eglise date à peu près de la même époque. Il va sans dire que ces instruments étaient alors matériellement aussi imparfaits que le système harmonique sur lequel ils reposaient. L'artiste enfonçait les touches au moyen d'un bâton court et dur, d'où encore l'expression allemande *die Orgel schlagen*, frapper de l'orgue.

Il est évident que la musique d'Eglise suivait ainsi dans son développement, dès les premiers siècles, une marche tout à fait factice et conventionnelle, qui devait aboutir à une sorte de mathématique de notes, inintelligible pour la grande masse du public, qui ne l'en respectait peut-être que davantage. Sans doute aussi la musique vulgaire ou *profane* avait, comme toujours, suivi une pente plus naturelle, et les chants des *bardes* (comme plus tard ceux, non moins fameux, des *troubadours* et des *minnesänger*) ne ressemblaient en rien aux accents guindés de leurs contemporains en surplis. Sans doute aussi la naïveté et la fraîcheur habituelles à la musique populaire auraient pu avoir déjà alors une influence heureuse sur la musique ecclésiastique ; mais c'était précisément ce dont le clergé devait se garer avec le plus grand soin. Saint Grégoire, en rivant par une chaîne de fer l'exemplaire-type de son plain-chant au maître-autel de Saint-Pierre de Rome, avait interdit toute altération sous les peines les plus sévères. Déjà saint Augustin s'était élevé contre « les mélodies chromatiques des comédiens, qui renfermaient un poison mortel en inspirant d'amoureuses pensées. »

On regarde généralement le bénédictin *Gui d'Arezzo* (appe-

lée aussi le moine de Pomposa) comme l'inventeur de la *gamme* ou de l'*échelle diatonique* moderne ainsi que des simplifications qui en résultèrent dans la *notation* de la musique; mais c'est une erreur. Et d'abord il laissa tel qu'il l'avait trouvé le mode de notation des *neumes*, qui avait cours depuis des siècles, et que l'on avait très-probablement emprunté aux langues dont l'écriture possède un système d'*accentuation*. Par contre il fut l'innocent auteur des gammes *hexacordes* ou de six notes, et cela grâce à un malentendu de ses élèves, qui oublièrent d'ajouter cette *septième* note sur laquelle repose tout le système harmonique actuel. Cela ne veut point dire que cette septième note (le *si* de notre gamme d'*ut*) ne fût employée de fait dans les compositions de l'époque; mais elle était alors fictivement empruntée à une autre gamme que celle qui était marquée à la clef, emprunts que l'on indiquait au moyen des *muances*. Enfin c'est à Gui l'Aretin que l'on doit l'usage des noms *ut*, *ré*, *mi*, *fa*, *sol*, *la*, tirés, comme on sait, des syllabes initiales des six premières strophes de l'hymne de saint Jean[1]. Encore fut-ce seulement dans l'Europe romane que ce nouveau mode d'appellation réussit à supplanter les lettres de l'alphabet qui sont restées en usage dans tous les pays du Nord, nomenclature bien plus rationnelle et surtout plus commode que celle qui est résultée de la prétendue réforme du moine de Pomposa.

[1] Voici cette hymne, dont les premières syllabes formaient dans la musique de l'époque une gamme ascendante:

Ut queant laxis
*Re*sonare fibris
*Mi*ra gestorum
*Fa*muli tuorum
*Sol*ve polluti
*La*bii reatum
Sancte Johannes.

Comme on le voit, le *si* n'y était pas indiqué, et c'est pour cela que les élèves de Gui retranchèrent la septième note.

Un progrès assez sensible se fait remarquer sous *Francon* de Cologne, dont les écrits sur la musique sont très-remarquables pour l'époque (douzième siècle). On eut enfin de la musique *mesurée* ou *figurée* (pour laquelle on inventa la notation *noire*), ainsi qu'un nouveau système harmonique nommé le *déchant* (*discantus*), lequel consistait, pour ainsi dire, dans l'accompagnement de la mélodie par une autre mélodie qui s'agençait tant bien que mal au thème principal[1]. Il était dans la nature même de ce nouveau mode d'accompagnement d'amener transitoirement des *consonnances* nouvelles; ce fut ainsi qu'on arriva à trouver un certain charme à la *sixte* et de là à la *tierce*, qui n'est que le renversement de la sixte. Il est probable que ces nouveaux accords étaient depuis longtemps en usage dans la musique vulgaire. Le peu de documents que nous avons sur les chansons des troubadours (*trouvères*, *trovatori*, etc.), et notamment sur les compositions d'*Adam de la Hale*, qui vivait au treizième siècle, nous autorise à penser que la musique profane de cette époque ne différait pas si essentiellement qu'on pourrait le croire du genre auquel l'harmonie et le rhythme modernes nous ont habitués. C'est sans doute pour cela que le clergé poursuivait de ses rigueurs les petites représentations profanes où cette musique se faisait entendre avec succès, pour les supplanter par les *mystères* qui devinrent bientôt, c'est une justice à leur rendre, encore plus populaires. Toutefois, qu'on ne s'imagine pas que l'introduction de la sixte et de la tierce dans la musique d'Église y ait détrôné de prime abord les suites de quartes et de quintes. Ce n'était qu'une nouvelle complication ajoutée aux accords précédents. On arriva ainsi à un système harmonique si étrange et si embrouillé, qu'à l'inverse de toute autre chose, la musique ne put progresser désormais qu'en procédant du

[1] Dans le siècle suivant le déchant fut remplacé, au moins en France, par le *faux-bourdon*, autre espèce de déchant, mais à intervalles égaux, consistant en accords de tierces et de sixtes.

composé au simple; et encore ne fut-ce qu'après bien des faux pas et des tâtonnements continuels qu'on parvint à sortir peu à peu du labyrinthe inextricable dans lequel on s'était engagé.

Au quatorzième siècle les théoriciens *Marchetto* et *Jean des Murs* établirent que les *dissonances* devaient se résoudre sur des consonnances, et posèrent ainsi les bases des bonnes et saines doctrines harmoniques, dont profitèrent ensuite les compositeurs *Guillaume de Machault*, ancien valet de chambre de Philippe le Bel, l'organiste *Landino* et d'autres. Mais c'est de l'*Ecole flamande* ou gallo-belge, et en particulier de *Dufay*, cet illustre «patriarche du *contre-point*,» que date la véritable réforme technique de l'art musical, et cela à peu près à la même époque où ces mêmes Flamands décidaient de l'avenir de la peinture moderne par l'invention de la peinture à l'huile. Dès ce moment, c'est dans les faits et non plus seulement dans les écrits des théoriciens que nous suivons les phases de la musique; mais de même que les autres arts, c'est en Italie qu'elle devient un art vivant, et c'est à Naples qu'il faudra chercher la première *académie de musique*, quoique fondée et dirigée par un Flamand. On sentit enfin le besoin du rhythme, dont la musique d'Eglise avait voulu se passer; et la nécessité d'amener de la variété dans la tenue des notes donna lieu à une nouvelle espèce de notation, la notation *blanche*, complément de l'ancienne notation *noire*, et qui est la base de celle que nous employons encore. Le caractère de la musique flamande consistait surtout dans le *style d'imitation*, c'est-à-dire dans la répétition du même thème sous diverses formes et dans toutes les voix. En donnant à ce genre des allures plus régulières, combinées avec le repos alternatif des parties, on ne tarda pas à créer le *canon*, et avec lui les premiers rudiments de la *fugue*. A leur tour ces nouvelles formes, en amenant forcément les combinaisons les plus imprévues, eurent une influence puissante sur le système harmonique. — A Dufay succéda son élève *Ockeghem* (maître de

chapelle des rois Charles VII et Louis XI) à la tête de l'école flamande. Puis vinrent successivement le spirituel et original *Josquin des Prés*, dont on connaît les rapports avec Louis XII, *Willaert*, le fondateur de cette illustre *école vénitienne* à laquelle vinrent plus tard s'instruire les compositeurs allemands,—et d'autres. Ce fut Willaert qui eut la première idée des compositions à plusieurs chœurs.

Jusqu'ici les œuvres des grands maîtres, peintes plutôt qu'écrites dans de lourds et luxueux volumes, ne s'écartaient guère des lutrins des chantres d'église. Mais dès le commencement du seizième siècle l'invention de la typographie musicale, due à Petrucci, vint répandre et populariser le goût de la musique en rendant ses productions plus abordables. La musique profane, dont l'influence était désormais inévitable, profita aussi de la nouvelle invention. Il en fut de même de la musique instrumentale, dont les adeptes formaient dès le quatorzième siècle une puissante confrérie sous la direction d'un *Roi des menestriers* ou *des violons*. La typographie musicale répandit surtout le goût du chant à plusieurs parties. Toutefois il y avait encore séparation de l'inspiration et de la science musicale; aussi se ferait-on une idée bien fausse de la musique d'ensemble de cette époque, où l'on aimait à faire « de l'art pour l'art,» en la jugeant d'après celle de nos jours. Il y avait ordinairement dans ces compositions autant de textes et de mélodies différentes que de parties. Souvent les motifs les plus grivois de style et de paroles s'alliaient ainsi en langue vulgaire au plain-chant de la messe latine, et les canons flamands eux-mêmes étaient de véritables énigmes, dont les compositeurs cherchaient à rendre la solution aussi difficile que possible. Ces tours de force dégénérèrent bientôt en véritables débauches musicales; on alla jusqu'à peindre les notes en rose, en vert, en noir, selon qu'elles se rapportaient à des pensées amoureuses, champêtres, lugubres, etc., etc. L'excès dans ce genre amena bientôt une réaction en sens inverse, et l'on vit naître le style *familier*, que

nous appellerons avec plus de justesse le style *mélodique*. Il consistait à composer l'accompagnement note contre note, et à arriver ainsi à l'union la plus intime possible entre le rhythme, l'harmonie et la mélodie, qui était alors toujours au *ténor*. C'est ainsi que naquit le *choral*, dont la réformation s'empara si heureusement et qui fit peut-être autant de tort au catholicisme que la prédication et les doctrines.

Nous voici donc arrivés à l'époque des *Goudimel* et des *Luther*. Ecoutons ce qu'en dit Michelet : « Ceux qui tant de siècles ont désespéré l'âme humaine, la laissèrent inguérissable, inconsolable jusqu'au premier chant de Luther. C'est lui qui commença, et alors toute la terre chanta, tous protestants et catholiques. Ce ne fut pas le morne chant du moyen âge qu'un grand troupeau humain, sous le bâton du chantre officiel, répétait éternellement dans un prétendu unisson..... Ce fut un chant vrai, libre, pur, un chant du fond du cœur, le chant de ceux qui pleurent et qui sont consolés, la joie divine parmi les larmes de la terre, un aperçu du ciel. »

Retranchons de ce brillant tableau de l'historien-artiste ce qui peut s'y trouver de paradoxal et d'inexact au point de vue de l'art et de l'histoire [1] ; la part qui restera au grand réformateur allemand est encore assez belle. Musicien passionné, il pressentit le rôle que la musique pourrait jouer dans le nouveau

[1] Le *chant*, dans le sens où Michelet l'entend ici, existait bien longtemps avant Luther chez les *Hussites* ou *frères moraves*, qui l'employèrent avec autant de cœur et d'enthousiasme, quoique avec moins de succès. C'est là, ainsi que dans la musique catholique et dans ses propres inspirations, qu'il prit les meilleurs motifs de ses recueils. Loin de l'imiter, les catholiques lui reprochèrent beaucoup d'avoir employé aussi quantité d'airs populaires, dont la première destination était fort éloignée de prêter à l'édification. Enfin les chants du cygne de Wittemberg ne dérangèrent en aucune façon la phase très-remarquable de progrès et de développement dans laquelle se trouvait alors, il faut le reconnaître, la musique de l'Eglise romaine, qui ne tarda pas à atteindre à la perfection d'un genre tout à fait différent de celui qui caractérise les chants des réformés.

culte. Non-seulement il fit *chanter* son Eglise, en mettant le chant à la portée de tous les fidèles, mais il sut lui inspirer ce feu sacré qui dure à travers les siècles, et lui imprimer cette vie et ce mouvement qui l'ont mise à même de participer à tous les progrès de l'art sans rien perdre de son caractère primitif. Mais il ne fit pas *chanter* longtemps les protestants calvinistes. A la vérité, dans les premiers moments d'enthousiasme, alors que le mouvement de la réforme était encore partout en rapport plus ou moins direct avec son commencement, les Eglises réformées françaises ne parurent pas devoir différer essentiellement de leurs sœurs aînées d'outre-Rhin. On trouva des airs anciens et des mélodies nouvelles pour les psaumes de *Clément Marot* et de *Théodore de Bèze*. Ce dernier (ainsi qu'un certain *Guillaume Franc*) passe pour avoir composé lui-même plusieurs de ces chants, que l'illustre Goudimel vint mettre ensuite à quatre parties. Jusqu'ici tout s'était donc passé dans l'Eglise calviniste comme dans l'Eglise luthérienne[1]. Mais c'est dans l'application que devait se montrer toute la différence de caractère et de tendances des deux réformateurs. *Calvin*, qui n'était ni poëte, ni chanteur, ni musicien, avait plutôt compris que senti l'importance de la musique; il ne put qu'imiter ce qui existait avant lui. Ses propres paroles (et elles sont fort rares sur ce sujet) prouvent qu'il considérait le chant bien plus comme une sorte d'exercice ou de discipline pour les réunions des fidèles en dehors de l'Eglise, que comme une partie essentielle du culte public; en un mot, la musique ne faisait pas partie de l'œuvre du rigide réformateur, et c'est surtout en cela que l'Eglise de Genève est restée fidèle à son souvenir. Depuis longtemps l'intolérance de secte et les dogmes obscurs ont dû céder le pas à des idées plus larges et plus libérales. Sous ce rapport, Calvin lui-même serait bien étonné s'il revenait parmi

[1] On verra que M. Marcillac s'est donné beaucoup de peine pour éclaircir ce sujet, qui était resté aussi inconnu qu'indifférent aux successeurs des fondateurs de notre Eglise.

nous: la forme extérieure du culte serait avec le *chant* les seules choses qui lui rappelleraient son époque. Il y aurait sans doute de l'injustice à nier les efforts nombreux qui ont été tentés dans ces derniers temps pour améliorer ce triste état de chose; mais ces efforts mêmes, rarement judicieux, toujours insuffisants, n'ont que mieux fait ressortir l'apathie et l'indifférence séculaire dans laquelle nous sommes plongés à cet endroit, nous autres protestants calvinistes. Est-ce à dire, comme on l'a prétendu quelquefois, que la Providence nous ait refusé le goût et les moyens naturels qu'elle a accordés si libéralement à nos coreligionnaires allemands? Pas le moins du monde. Nulle part peut-être l'instruction musicale n'est plus généralement répandue, plus vivement recherchée et plus facile à acquérir que chez nous. Nulle part peut-être on ne saurait monter plus rapidement une grande œuvre musicale; l'expérience a prouvé qu'en pareil cas nos seules ressources représentent, en puissance et en variété, celles de plusieurs villes réunies. D'ailleurs, nos colonies religieuses à l'étranger et les communautés dissidentes de la mère-patrie prouvent assez ce dont nous serions capables si nous le voulions bien[1]. Il est donc évident que nous subissons encore dans l'Eglise officielle, et là seulement, une influence étrangère, dont nous ne savons pas nous rendre compte, mais dont nous ne pourrons nous débarrasser que par une réforme radicale. Nous n'avons donc à nous en prendre qu'à nous du triste contraste qu'offre notre Eglise de Genève avec les autres cultes de l'Occident, et surtout avec l'Eglise luthérienne. Les deux principales Eglises de la réformation sont parties du même point; certes s'il survint ensuite une différence entre elles quant aux phases d'enthousiasme et de zèle qu'elles ont eu à traverser, cette différence est tout en notre faveur. Cependant l'Eglise luthérienne est toujours, après la communauté des frères moraves, celle où l'on chante le mieux et avec le moins de frais; tandis que

[1] Est-il besoin de rappeler encore ici l'élan musical dont nous fîmes preuve à l'époque des chants Kaupert?

l'Eglise calviniste est de toutes les communions chrétiennes connues, depuis des siècles, celle où l'on chante le plus mal; la seule enfin où le chant ne soit considéré par la masse des fidèles que comme un hors-d'œuvre sans importance, dont chacun prend ce qu'il veut, et que la majorité abandonne dédaigneusement à la portion la plus humble de l'assemblée. Cela tient encore plus aux choses qu'aux personnes. Qu'est-ce en effet que la partie musicale du rit calviniste, à l'exception de quelques cantiques historiques auxquels il n'y a rien à changer et qu'on ne sait presque plus distinguer des autres? De mauvaises rimes, d'une absurdité quelquefois choquante, adaptées à des mélodies monotones et guindées, pauvres, froides et tristes comme les murs qui les écoutent depuis trois siècles; mélodies auxquelles on a enlevé jusqu'au rhythme qui seul pouvait leur donner quelque vie, sans savoir les sortir des vieilles tonalités ecclésiastiques qui les rendent incompréhensibles selon les idées actuelles, et par conséquent tout à fait impropres à leur destination. — Nous espérons qu'on voudra bien ne pas se méprendre sur le sens de nos paroles; indiquer franchement le mal, c'est en pareil cas désigner le remède. Toutefois, qu'on n'oublie pas que le temps des retouches et des palliatifs est passé depuis longtemps, et que ce n'est que par une réforme complète qu'on parviendra à faire quelque chose de durable. Sous ce rapport, nous en appelons sans crainte à l'opinion de tous ceux qui en ont une en pareille matière. Mais retournons à notre sujet.

Nous avons vu plus haut que l'harmonie tendait enfin à revendiquer ses droits, si longtemps méconnus; le *style familier* ou mélodique avait amené le goût de l'harmonie *consonnante*. En persistant dans cette voie, qui offrait une source de richesses jusqu'ici inexplorées, les compositeurs finirent par donner à l'harmonie une importance beaucoup plus grande qu'à la mélodie, qui fut peu à peu reléguée au second rang. C'est là ce qui caractérise encore cette célèbre *école romaine*, qui arriva, sous l'immortel *Palestrina*, nommé à juste titre le *prince de la musique*,

à l'apogée de la musique d'Eglise fondée sur le plain-chant, mais figurée et harmonieuse, style *catholique* par excellence, bien supérieur à la musique des réformés au point de vue de la science et de l'art, mais cependant plus propre à faire des béats que des martyrs. Toutefois cet immense progrès ne s'était pas fait sans l'opposition assez vive d'une grande partie du haut clergé, qui suivait depuis longtemps ces innovations d'un œil inquiet et méfiant. Peu s'en fallut que le concile de Trente, nanti des griefs des mécontents, ne décidât d'en revenir à l'ancien chant grégorien. Il préféra se déclarer incompétent et renvoyer la chose au pape; celui-ci la renvoya à son tour à une commission de huit cardinaux, qui s'adjoignirent autant de chantres de la chapelle. C'était donner d'avance gain de cause au nouveau style, nommé aussi *alla Capella* du lieu où il avait pris naissance, et où l'on chante encore pendant les principales fêtes les meilleures compositions de cette époque, notamment les *Improperia* de Palestrina. On se borna simplement à abolir les messes et les mottets à plusieurs textes, et l'on fit bien.

Il était impossible qu'une époque comme celle de la Renaissance n'exerçât pas aussi sur la musique l'influence un peu mondaine qu'elle avait exercée si puissamment sur tous les autres arts et sur la littérature. On comprit enfin que les sujets religieux n'étaient pas les seuls à mettre en musique, et il se trouva des compositeurs qui l'aidèrent à franchir l'ancien préjugé. Les débuts dans cette nouvelle voie furent d'abord modestes et guindés, tant dans les *villanelle* napolitaines que dans le *madrigal* qui, né à Venise, ne tarda pas cependant à prendre des formes plus libres sous les compositeurs *Marenzio* et *Gesualdo*. En même temps le style, devenu plus chromatique, s'acheminait peu à peu vers l'emploi des dissonances, qui seules peuvent donner de la variété à l'harmonie. Nous verrons bientôt sortir du madrigal, devenu populaire dans toute l'Italie, les premiers rudiments de l'*Opera* et de l'*Oratorio*. Hâtons-nous

de dire que ces premières velléités mondaines étaient restées sans influence sur la musique d'Eglise. C'est surtout dans cette seconde moitié du seizième siècle que brillait sous les deux *Gabrieli*, père et fils, cette célèbre *école vénitienne* qui exerça dès lors une si grande influence sur les compositeurs du midi de l'Allemagne. C'est encore cette époque que dominait de toute la hauteur de son génie ce *Roland Lass*, le dernier et plus illustre représentant de l'école flamande, le premier de tous les compositeurs à qui l'on ait accordé les honneurs d'une médaille commémorative; l'exergue portait ce singulier jeu de mots : « Hic est Lassus qui lassum recreat orbem, » que l'on pourrait traduire ainsi : « C'est là ce Lasse qui délasse le monde lassé. » — Enfin, si cette époque si brillante pour l'Italie fut peu féconde pour la France et l'Allemagne, il serait injuste de passer sous silence un pays ordinairement plus généreux envers les artistes étrangers que fécond en productions indigènes : l'Angleterre offrait alors des artistes, tels que *Tallis* et *Bird*, dignes d'être appelés contemporains de Palestrina.

Dès le commencement du dix-septième siècle la musique osa entrer plus franchement dans le monde, et les meilleurs compositeurs ne dédaignèrent pas de l'y suivre. Les *intermèdes* musicaux en style madrigalesque, en usage dans le siècle précédent, peuvent déjà être considérés en quelque sorte comme un commencement d'*opéra*; mais le texte y était complétement sacrifié au chant, et celui-ci à l'harmonie. Avant toute chose il fallut arriver à une intimité plus grande entre la poésie et la musique, ce qui fut plus aisé que d'affranchir le chant de la prédominance absolue de l'harmonie. Chaque rôle était à plusieurs voix; les monologues eux-mêmes étaient plutôt chantés qu'accompagnés par des chœurs invisibles, qui ne laissaient aux acteurs en scène que les gestes de la situation; et ces chants, qui rappelaient à certains égards les chœurs des anciennes tragédies classiques, n'avaient encore aucune espèce de valeur mélodique. Il paraît que ce furent les Grecs de l'ex-empire d'Orient, réfu-

giés en grand nombre à Florence, qui donnèrent les premiers aux compositeurs de l'époque l'idée du style *déclamatoire*, nommé aussi *représentatif* ou *récitatif*, style qui, dans leur mère-patrie, remontait probablement à une très-haute antiquité; car il est constant que c'était dans un style analogue que l'on interprétait jadis les poëmes et les tragédies de l'ancienne Grèce. *Vincenzo Galilée* (le père du fameux Galileo) essaya le premier d'introduire le style déclamatoire dans les représentations musicales. Cette heureuse expérience fut reprise avec un succès croissant dans les pièces mélodramatiques d'*Emilio de' Cavalieri*, noble romain (le véritable créateur de l'opéra), et continuée aux applaudissements de la foule dans la *Dafne* et l'*Euridice* de *Peri*. C'est ainsi que naquit l'*opéra* proprement dit, que les fastueuses rivalités des princes italiens ne tardèrent pas à porter à un haut degré de luxe et de splendeur scénique. La forme en était cependant encore aussi compliquée que bizarre. C'était une suite confuse de chœurs et de déclamations sonores entremêlés de danses, de tours de force, et de prétendues symphonies instrumentales; le tout adapté le plus souvent à quelque poëme allégorique ou mythologique dans le goût de l'époque, quelquefois aussi à des sujets bouffes ou pastoraux. En vain l'oreille eût-elle cherché à s'arrêter sur un thème quelconque au milieu de ce morne déluge de notes et d'accords monotones; la *mélodie* était à découvrir à nouveau. Ce fut un célèbre chanteur de l'époque, nommé *Caccini*, qui, dégagcant les rôles principaux de leur accompagnement obligé à plusieurs parties, ouvrit les voies au style *mélodieux*. Il faut voir ce qu'il sut faire pour comprendre à quel point d'uniformité et de monotonie l'abus de l'harmonie avait conduit ses prédécesseurs.

C'est à cette même époque que naquit à Rome l'*Oratorio*, ainsi nommé des oratoriens qui, sous leur illustre fondateur *St-Philippe Neri*, avaient imaginé ce genre qu'on n'entendait alors que dans l'église de cette congrégation. Plus tard l'Ora-

torio devint, par transaction entre le siècle et l'Eglise, un genre intermédiaire entre la musique sacrée et le théâtre. Mais il est certain que dans les premiers temps il ne différait guère de l'opéra que par le nom. C'étaient de véritables pièces dramatiques, composées dans le style madrigalesque, que l'on allait entendre et voir représenter à l'*Oratorio*, c'est-à-dire chez les *oratoriens*.

Malgré tous ces progrès, on n'était pas encore sorti des anciennes tonalités, et le système harmonique n'avait subi aucune amélioration essentielle ; aussi la musique profane de cette époque nous paraîtrait-elle aujourd'hui d'un ennui et d'une monotonie désespérants. Il fallait une véritable révolution dans les idées reçues, et ce fut *Monteverde* de Crémone qui sut l'accomplir, en dépit des murmures et des difficultés de tout genre suscités par l'habitude et les préjugés conventionnels. Il comprit le premier tout le parti qu'on pouvait tirer des dissonances, de celles surtout qui sont fondées sur l'accord de *septième* de la *dominante*, dont le caractère consiste dans les tendances attractives de deux de ses notes, la quatrième et la septième, vers l'accord parfait de la *tonique*. Ses essais furent d'abord un peu durs, dépourvus des degrés de préparation et de transition auxquels nous sommes maintenant habitués; mais Monteverde n'en est pas moins l'auteur de la tonalité moderne dans ses deux modes, *majeur* et *mineur*, et comme tel l'une des apparitions les plus remarquables dans l'histoire de la musique.

GALIFFE, Dr Dt.

(*La fin au prochain numéro.*)

ÉTUDES CRITIQUES

SUR LE TRAITÉ DU SUBLIME

ET

SUR LES ÉCRITS DE LONGIN,

Par Louis VAUCHER. — Genève, 1854.

A certains égards, le livre qui fait le sujet de cet article ne s'adresse qu'à un public restreint par la nature des recherches qu'il a nécessitées chez son auteur, et qu'il suppose, jusqu'à un certain degré, chez le lecteur qui veut en faire une appréciation consciencieuse. Néanmoins, la clarté de l'exposition et la richesse du sujet permettent que beaucoup de personnes y trouvent un aliment à la curiosité philologique et littéraire, une ouverture favorable pour jeter un regard, par un côté peu connu, sur la littérature de l'antiquité. Le désir que nous avons de faire partager cette pensée nous engage à essayer de rendre compte de cet ouvrage aux lecteurs de cette Revue, et à tenter une entreprise pour laquelle nous ne serions nullement qualifié s'il s'agissait de rendre aux travaux de notre savant compatriote la justice qu'ils méritent au point de vue de la science.

Le *Traité du Sublime* nous a été transmis sous le nom de Longin. Le premier point sur lequel il importe de recevoir des éclaircissements, c'est la personnalité de Longin. Le lieu de sa naissance est inconnu, mais la date de cet événement peut être fixée à l'an 213 environ; de bonne heure il voyagea, fréquenta les philosophes, fit un séjour d'une trentaine d'années à Athènes, passa ensuite en Asie, fut appelé à la cour de la reine Zénobie, et mourut en 273 à la suite de la prise de Palmyre

par l'empereur Aurélien. Philosophe, il resta fidèle au platonisme pur et donnait toujours l'interprétation la plus naturelle aux écrits de son maître. Porphyre fut son élève, et parla toujours de lui avec éloge, même quand il se fut enrôlé sous la bannière du néoplatonisme. Comme littérateur, Longin jouissait d'une grande autorité, et ses ouvrages furent nombreux; sa carrière littéraire fournit à M. Vaucher l'occasion de tracer une esquisse intéressante de l'état des lettres au troisième siècle. Mais nous n'avons conservé que des fragments des œuvres, soit philosophiques, soit littéraires, de cet écrivain distingué. Le plus considérable a été découvert en 1765 d'une façon très-singulière. En lisant un rhéteur grec du nom d'Apsinès, le savant Ruhnken s'aperçut que le style changeait au milieu du livre, et, dans les pages qui lui paraissaient provenir d'une autre main que celle d'Apsinès, trouva un passage cité ailleurs comme faisant partie du *Manuel de Rhétorique* de Longin. Ruhnken conclut naturellement de cette observation qu'il avait sous les yeux un fragment de ce Manuel, et s'empressa de communiquer sa découverte au monde savant. Mais il n'indiquait pas où commençait et où finissait le fragment, et comme il ne remplit pas la promesse qu'il avait faite de le publier, les savants tâtonnèrent après lui quelque temps avant de pouvoir fixer avec assurance l'étendue et les limites de la partie du manuscrit empruntée à Longin. Enfin, l'examen d'un autre manuscrit d'Apsinès permit de resserrer la question dans de plus étroites limites. En effet, toutes les pages que ce nouveau document ne renfermait pas furent considérées comme n'appartenant pas à Apsinès. Mais il restait à savoir si elles provenaient toutes de la rhétorique de Longin. Une première lecture y fait découvrir trois parties bien distinctes, un manuel abrégé de rhétorique, un petit traité sur la mémoire et le commencement d'un chapitre traitant des lieux communs relatifs à la fin qu'on se propose. Un étude attentive des pages qui sont d'un

commun accord attribuées à Longin y fait découvrir des altérations graves, telles que des omissions, des transpositions, peut-être même des interpolations plus ou moins étendues. Si l'on fait abstraction du désordre ou du défaut de suite, qui doit être attribué à l'inattention des copistes ou à l'étourderie de quelque relieur, on retrouve dans ce petit traité les mêmes qualités qui distinguent les autres fragments de Longin. Deux autres pièces jettent d'ailleurs sur ces pages quelque lumière : l'une est un abrégé du Manuel de Rhétorique de Longin, trouvé dans un manuscrit de la bibliothèque de Moscou, où le nom de notre auteur est indiqué sans aucune hésitation, et qui a bien été composé sur l'ouvrage dont Ruhnken a trouvé un fragment ; l'autre est une suite de vingt-cinq articles relatifs à la rhétorique, donnés pour être de Longin, et dont quelques-uns sont en effet tirés du Manuel que nous possédons. Quant au petit traité sur la mémoire, ces deux pièces ne renferment aucun passage qui lui soit emprunté, il roule sur des idées différentes de celles du Manuel, et la présence de quelques locutions, qui se retrouvent dans le Traité du Sublime, s'explique par l'imitation de Platon et de Plutarque. M. Vaucher pense donc, avec M. Bake et contre l'avis de Ruhnken, que ce petit essai n'appartient pas à Longin. Il en est de même du court fragment sur les lieux communs.

Ce sont là les monuments qui nous restent de la carrière littéraire de Longin ; c'est seulement par ces fragments que nous pouvons apprécier la grandeur de son rôle dans la littérature, en faisant abstraction de la renommée dont il a joui comme auteur du Traité du Sublime. La tradition sur ce livre a été unanime aussi bien que l'admiration qui s'y attachait, jusqu'en 1808. A cette époque on observa que, dans les deux manuscrits du Vatican et de Paris, le nom de l'auteur indiqué n'était pas, comme on l'avait toujours cru, *Denys Longin*, mais *Denys ou Longin*. Dès lors les titres de Longin à la paternité de notre

ouvrage devenaient très-douteux. On voulut l'attribuer à Denys d'Halicarnasse ou à Denys de Pergame, et il y avait une circonstance très-propre à faire pencher la balance de ce côté, c'est que le Traité du Sublime ne cite aucun auteur postérieur à Auguste ; mais d'autre part on reconnut, ainsi que nous le verrons ci-dessous, que le style du Traité était d'une époque postérieure. Parmi les preuves externes qu'on pouvait invoquer en faveur de la paternité de Longin, la plus forte est un passage de Jean de Sicile, auteur du treizième siècle, où l'on parle de lui comme ayant admiré le troisième verset de la Genèse, sur la création de la lumière, verset qui est reproduit dans le Traité tel que nous le possédons; mais M. Vaucher fait observer que le verset n'est pas cité dans les mêmes termes qu'il l'est dans notre ouvrage, qu'il peut avoir été tiré de l'un des ouvrages de Longin qui ne nous sont pas parvenus, et qu'enfin le passage même de Jean de Sicile présente les caractères d'une interpolation. Quant aux preuves internes, on en peut trouver une dans le jugement porté par Ruhnken sur l'analogie existant entre le style de notre Traité et le fragment de Longin qu'il découvrit au milieu du livre d'Apsinès; mais dans le même temps, cette analogie fut complétement méconnue par d'autres philologues habiles, et il est à croire que Ruhnken lui-même fut ébranlé, car il renonça à publier le fragment qu'il venait de découvrir.

M. Vaucher ne se contente pourtant pas de ces raisons. Pour ne conserver aucun doute sur la convenance d'attribuer à deux plumes le Traité du Sublime et les Fragments de Longin, il dresse la table des mots et des locutions qui se trouvent à la fois dans ces derniers écrits et dans le premier, et trouve dans l'examen de ces expressions la preuve que, non-seulement les auteurs sont divers, mais que les époques sont différentes ; il signale des contrastes dans les jugements et les manières de voir, et trouve que, quant au style, il existe entre les deux per-

sonnages toute la différence qu'on peut signaler entre un bon écrivain didactique et un auteur éloquent. « Enfin, dit-il, si l'on compare dans leur ensemble les deux Traités, et si l'on cherche à déduire de cette comparaison le caractère des deux écrivains, on ne pourra s'empêcher de remarquer que l'un, s'étant proposé d'étudier les moyens de donner au style de la noblesse et de la vigueur, c'est-à-dire de traiter une des branches de l'élocution, a su y rattacher les principes les plus sûrs et les plus féconds de l'art d'écrire, aborder occasionnellement plusieurs questions littéraires intéressantes, apprécier avec impartialité et louer avec enthousiasme les plus beaux génies de la Grèce, citer et discuter une foule d'exemples empruntés aux auteurs les plus divers, et se montrer fréquemment digne de servir lui-même de modèle. L'autre, au contraire, ayant entrepris de rédiger un Manuel abrégé de rhétorique, s'est borné à une revue claire et rapide des différentes branches de cet art, sans énoncer nulle part quelque règle tant soit peu générale, sans s'élever à aucune considération supérieure. En particulier, en traitant de l'élocution, il ne fait aucune mention du style sublime; il ne cite et ne discute aucun passage; il se contente d'indiquer un certain nombre de locutions plus ou moins recherchées dont il recommande l'emploi, et ne songe pas à tracer les caractères d'une bonne diction. Enfin, il ne traite que de l'éloquence judiciaire, et semble considérer la rhétorique plutôt comme un recueil de préceptes que comme un des arts libéraux. »

Maintenant, si le Traité du Sublime n'est pas l'œuvre de Longin, à qui peut-il être attribué? M. Vaucher, pour résoudre cette question, cherche d'abord à déterminer l'époque probable où il fut composé. Cicéron est comblé d'éloges par notre auteur; or, sous les premiers empereurs, le dernier orateur de la république était peu étudié, et les rhéteurs grecs du troisième siècle paraissent s'en être fort peu occupés; au contraire, à

l'époque intermédiaire, nous voyons Quintilien, Pline le Jeune, Tacite, Plutarque lui décerner des louanges qui ne le cèdent point à celles du Traité du Sublime; ces auteurs font entendre sur le déclin de l'éloquence des plaintes analogues à celles que nous y rencontrons. Notre auteur écrivit à une époque où l'empire jouissait de la paix depuis un temps assez long, et cette coïncidence tend à placer la date de la composition à l'époque de Trajan. Il emploie des termes inconnus au siècle d'Auguste, ou qui n'étaient pas employés dans la même acception, et cette circonstance ne permet pas de s'arrêter à l'hypothèse qui voit dans Denys d'Halicarnasse l'auteur du Traité, hypothèse à laquelle s'opposent plusieurs différences entre les jugements portés par cet écrivain et ceux qui sont consignés dans notre ouvrage. Parmi les rhéteurs grecs qui vécurent entre le règne de Néron et celui d'Adrien, il ne s'en trouve pas un seul à qui on puisse, par conjecture, attribuer un livre intitulé comme le nôtre ou seulement sur le même sujet.

« Mais à la même époque, dit M. Vaucher, vivait un homme dont la renommée comme historien et comme moraliste a éclipsé les titres qu'il avait aussi à l'estime de la postérité comme rhéteur et comme critique; je veux parler de Plutarque de Chéronée, qui doit être pour nous le vrai représentant de la rhétorique et de la critique grecques de cette période, puisque c'est le seul dont les ouvrages nous soient parvenus. » Dans le catalogue de ses œuvres il se trouve plusieurs traités relatifs à la rhétorique et à la poétique, entre autres un livre sur les différentes sortes de style. Trois philologues habiles, Toup, Ruhnken et Wyttenbach ont signalé des rapports nombreux et remarquables entre les expressions, les figures, les locutions employées dans notre Traité et celles qui sont familières à Plutarque, et n'hésitent pas à signaler ce dernier comme un écrivain dont notre auteur s'est expressément proposé l'imitation. M. Vaucher a trouvé que, sur un total de 2000 mots qui forment

le vocabulaire du Traité du Sublime, il y a 1740 termes communs aux deux auteurs ; sur ce nombre, outre les mots qui se retrouvent dans tout ouvrage grec, notre savant professeur nous donne la liste de ceux qu'on rencontre *le plus souvent* chez Plutarque, et celle des *termes rares* employés néanmoins par l'un et l'autre auteur. La concordance se retrouve également dans l'emploi des mêmes conjonctions, particules, adverbes, locutions, dans l'usage habituel des comparaisons et des métaphores, dans des passages qui signalent l'imitation de Platon, l'étude approfondie de Thucydide et de Démosthène, et la lecture de Philon d'Alexandrie. « Enfin, quand on passe de l'un à l'autre, il semble, malgré la différence des sujets qu'ils traitent, qu'on lit le même auteur : on n'est point surpris par un changement de ton et de manière; c'est le même genre d'écrire, la même vie, la même allure, la même façon d'introduire les objections, de présenter les exemples, d'ouvrir et de clore les digressions ; c'est le même goût des citations poétiques, la même fréquence d'interrogations, d'interpellations, d'interjections; c'est surtout le même savoir, la même abondance concentrée dans des périodes d'un tissu ferme et serré, la même bonne foi dans le style, c'est-à-dire une aversion décidée pour les petites ressources et les surprises ménagées auxquelles se plaisaient les disciples d'Isocrate et les sophistes du troisième siècle. Or, ce n'est pas ainsi qu'on imite : une attention aussi continue, aussi générale à suivre un modèle, quelque parfait qu'il soit, ne saurait manquer d'étouffer tout naturel, toute originalité, toute spontanéité, qualités que l'on ne peut refuser à l'auteur du Traité du Sublime. On comprend alors pourquoi cet auteur, qui cite tant de philosophes, tant d'orateurs, tant d'historiens, ne mentionne nulle part Plutarque, qui certainement ne lui était pas inconnu. »

A peu d'exceptions près les quarante écrivains cités dans notre Traité le sont aussi par Plutarque, qui partage sur la plupart

d'entre eux l'opinion de notre critique, et ne la contredit jamais sur les autres. Ils portent sur l'historien Timée un jugement identique, et tel pourtant qu'on ne peut découvrir ni chez l'un ni chez l'autre aucune trace d'emprunt ou d'imitation. L'auteur de notre Traité cite onze historiens, ce qui semble indiquer qu'il avait cultivé l'étude de l'histoire. Plutarque est, avec Lucien, le seul des auteurs anciens qui fasse allusion ou cite des vers empruntés à la magnifique ode de Sapho, dont notre petit livre a conservé un si beau passage. Sauf notre écrivain et l'auteurs des *Vies*, aucun rhéteur grec à nous connu n'a énoncé une opinion comparative sur le talent oratoire de Démosthène et celui de Cicéron. Nous ne pouvons suivre M. Vaucher dans toutes les analogies dont il fait mention. Quant aux expressions du Traité qui ne se sont pas retrouvées dans Plutarque, les unes ne l'ont pas été davantage ailleurs, et c'est aussi le cas de beaucoup des termes des œuvres authentiques de Plutarque, et les autres se trouvaient vraisemblablement dans ses écrits sur la rhétorique.

« On demandera sans doute, observe l'auteur de l'hypothèse, comment ces traités de Plutarque sur la rhétorique, comment surtout un ouvrage aussi remarquable que le Traité du Sublime, ont-ils laissé si peu de traces dans la littérature grecque, et en particulier dans le vaste recueil des rhéteurs? Ce silence peut s'expliquer par deux causes. En premier lieu, la renommée de Plutarque comme historien et comme philosophe a dû affaiblir, sinon éclipser sa renommée comme rhéteur, d'autant plus que celle-ci fut acquise surtout dans sa jeunesse et pendant son séjour à Rome, tandis qu'il écrivit ses Vies à Chéronée, comme il le dit lui-même. En second lieu, peu de temps après Plutarque, sous Adrien, fleurirent les écoles d'Hérode-Atticus et d'Hermogène, qui suivirent une marche très-opposée à celle qu'il recommandait; l'une imitant les anciens sophistes, l'autre réduisant la rhétorique à la connaissance et à la pratique

des règles, à l'emploi exclusif de certaines méthodes et de lieux communs, à l'élégance de la diction. Il n'est donc pas surprenant qu'ils n'en appellent pas volontiers à l'autorité de ce maître habile. Au reste, l'objection porte aussi bien sur tous ses ouvrages relatifs à la rhétorique, que sur le Traité du Sublime, et le silence gardé sur ceux-là n'est pas plus facile à expliquer que l'absence de citations relatives à celui-ci; il nous semble même qu'il l'explique jusqu'à un certain point. Pierson observe que les anciens grammairiens, ceux qui recommandent un atticisme strict, ne citent jamais Plutarque. »

« Ce qui nous semble donner quelque prix, poursuit M. Vaucher, et même un certain degré de probabilité à notre conjecture, c'est qu'elle répand quelque jour sur deux époques intéressantes de l'histoire littéraire. D'un côté, elle fait disparaître de l'histoire de la rhétorique grecque au troisième siècle une anomalie singulière, signalée pendant longtemps comme un phénomène remarquable sur lequel on n'énonçait aucun doute, et qui néanmoins, pour être accepté, devrait être entouré des plus fortes garanties, tandis qu'il ne repose, comme nous l'avons démontré, que sur un malentendu ou sur un titre fautif. De l'autre, elle réduit une lacune assez grave dans l'histoire de cette rhétorique, qui ne présentait aucun monument important entre Denys d'Halicarnasse et Hermogène, quoiqu'elle eût été cultivée durant cet intervalle par un bon nombre d'hommes distingués. Elle indique les rapports qui existaient alors dans les sujets dont s'occupaient de préférence les rhéteurs grecs et romains, et par conséquent l'influence réciproque des deux littératures; elle montre que ce sentiment d'affaiblissement et de décadence qu'éprouvaient les écrivains romains du deuxième siècle, et qui est, à notre avis, un heureux symptôme de vie littéraire et intellectuelle, était partagé par les bons auteurs grecs, et les ramenait ainsi à une étude plus sérieuse des grands modèles.

« Si, par suite de nos recherches, Longin, envisagé comme écrivain, perd le plus beau fleuron de sa couronne, il revêt du moins un caractère plus conforme à ce que nous savons de ses études, de ses goûts, de la nature de son enseignement, de sa qualité de juge compétent et impartial de ses contemporains. Par compensation, elles nous ont fait connaître, sous un point de vue intéressant et nouveau, un des écrivains grecs les plus populaires et les plus dignes de l'être, cet excellent Plutarque, que Montaigne estime le plus judicieux auteur du monde, et dont la lecture a tant de charmes. Son nom augmentera, nous l'espérons, le nombre des lecteurs de ce beau Traité du Sublime que l'on admirait un peu trop sur la foi d'autrui, qui n'était plus guère étudié que par les adeptes, et qui serait si propre cependant à initier les jeunes littérateurs à l'étude des grands écrivains de la Grèce, et à les leur faire apprécier dignement. »

C'est par ces mots que M. Vaucher termine la première partie de sa tâche, qui consiste à rechercher quel est l'auteur du Traité du Sublime. La seconde partie débute par une introduction à la lecture de ce monument de l'ancienne rhétorique.

Denys d'Halicarnasse avait distribué les grands écrivains de la Grèce en trois classes ; la première se distinguait par un style simple et sévère, la seconde par un style soigné ou fleuri ; le style des auteurs de la troisième participait aux qualités des deux autres. Cicéron proposa une autre division, qui fut admise par Quintilien, Aulu-Gelle et d'autres rhéteurs. Il distinguait le style noble ou véhément, le style simple et sobre, le style moyen ou élégant. L'examen de ces différentes sortes de style formait une partie importante de cette partie de la rhétorique qui traite de l'élocution. Nous savons que Plutarque avait écrit un livre sur ce sujet, et il est vraisemblable que notre Traité en est une portion. Nous n'avons

donc sous les yeux qu'un fragment, et encore ce fragment est mutilé en six endroits ; la totalité de ces lacunes a été évaluée à un tiers du Traité ; il nous est donc impossible de l'apprécier convenablement. Néanmoins ce petit livre a excité une constante admiration. « Il n'y a guère, dit M. Naudet dans le *Journal des savants*, de rhéteurs grecs dont la lecture me paraisse préférable pour la jeunesse studieuse à celle du Traité du Sublime. L'auteur, quel qu'il fût, ne s'amusait pas, comme la plupart des héros de l'école, à faire une minutieuse dissection des parties du discours, et ne convertissait point les préceptes sur l'éloquence en une technologie pédantesque et fastidieuse. Sa manière d'enseigner est esthétique beaucoup plus que dogmatique. Il se passionne dans la contemplation des chefs-d'œuvre littéraires, et c'est même à ses féconds souvenirs, à l'heureux choix des passages traités dans son discours, que nous avons dû la conservation de plusieurs fragments précieux de poésie. Critique ingénieux et vraiment instructif, il s'applique à mettre en lumière le mérite des talents supérieurs plus qu'à noter les fautes des mauvais écrivains. Il sait expliquer les exemples par l'analyse ; il réussit mieux encore à les faire goûter par l'émotion qui passe de son âme dans l'esprit du lecteur. On peut reprocher à son style quelque roideur et quelque affectation ; mais on ne saurait disconvenir que ses leçons ne soient animées très-souvent par deux grandes inspirations, le sentiment du beau et l'amour du bien. Il prend un langage et des idées dignes d'Homère et d'Euripide quand il loue les traits remarquables de leurs ouvrages. Chez lui encore la parole du maître emprunte son énergie et sa gravité au caractère de l'honnête homme. »

Après avoir présenté l'analyse des chapitres qui nous sont parvenus, M. Vaucher passe à l'indication des manuscrits des éditions et des traductions du Traité du Sublime. Deux traductions françaises existent, mais celle de Boileau est la seule

bien connue. M. Vaucher en présente une nouvelle où il s'est efforcé de rendre la vigueur, le mouvement, les figures du style grec, et surtout d'en reproduire fidèlement le sens et l'esprit. Toutes les personnes qui se sont exercées à la traduction savent combien une telle entreprise offre de difficultés ; M. Vaucher nous paraît en avoir triomphé avec bonheur ; la nature de ce recueil ne nous permet malheureusement pas de le montrer par des exemples, en mettant en regard la version et le texte original. La traduction est accompagnée de notes critiques, relatives aux différentes leçons, variantes et conjectures, dont quelques-unes sont nouvelles et propres à l'éditeur ; d'autres notes mentionnent ou reproduisent les passages analogues de Plutarque et d'autres auteurs. « J'espère, dit M. Vaucher, que l'on me saura gré des efforts que j'ai faits pour offrir au public, sous une forme plus fidèle et plus moderne, un ouvrage aussi digne de son attention. » Nous aimons à croire que ce vœu sera réalisé ; des travaux semblables à celui-ci, poursuivis avec autant de conscience, méritent la sympathique reconnaissance de ceux qui sont à même d'en reconnaître la difficulté et l'importance. L'ouvrage de M. Vaucher comprend ensuite les Fragments philosophiques et littéraires de Longin, qu'il fait précéder d'une introduction.

Les anciennes éditions ne renfermaient que huit de ces fragments ; celle-ci en présente cinquante et un, dont vingt-cinq appartiennent aux écrits philosophiques, et vingt-six aux écrits littéraires. Ces fragments étaient cités par divers auteurs et dispersés dans divers recueils ; ils sont ici rassemblés, classés, annotés, traduits en français pour la première fois. Le plus considérable de ces fragments est, comme nous l'avons vu, celui du Manuel de Rhétorique. Découvert par Ruhnken, il n'avait été publié dans sa véritable étendue qu'en 1849 par M. Bake. Il restait encore beaucoup à faire pour corriger le texte, et le rendre propre à servir de terme de comparaison

avec le Traité du Sublime, et pour le traduire en français. A la suite de ce fragment se trouve le chapitre sur la mémoire, qui n'est vraisemblablement, ni d'Apsinès, ni de Longin, et que M. Vaucher a néanmoins édité, annoté et corrigé avec le même soin que les pages authentiques. Il en est de même du fragment sur les lieux communs du discours. Les deux derniers fragments sont l'abrégé du Manuel, trouvé à la Bibliothèque de Moscou et publié pour la première fois par M. Bake, et les extraits de Longin et d'autres rhéteurs, trouvés à la Bibliothèque Laurentienne, et publiés en 1837 par M. Egger, et plus tard par M. Bake.

A la suite de ces fragments, M. Vaucher publie tous les documents qu'on a pu réunir sur la vie et les écrits de Longin. L'un de ces documents est un fragment de Zosime, où il est dit que ce philosophe, après la prise de Palmyre, reçut la mort avec courage et consola lui-même ses amis qui pleuraient sur son sort. M. Michelet (*Biographie universelle*, article *Zénobie*) révoque en doute cette anecdote, et y voit une réminiscence classique de la mort de Socrate, de celle de Phocion, etc. Nous trouvons aussi quelques mots du récit de Vopiscus, renfermant la lettre d'Aurélien à Zénobie, et la réponse orgueilleuse de cette princesse, réponse que Longin fut accusé d'avoir composée. Le dernier et le plus long de ces fragments est un extrait de Porphyre, conservé par Eusèbe, où est rapportée une curieuse discussion relative aux plagiats que se seraient permis quelques auteurs grecs, discussion qui est censée avoir eu lieu à Athènes, le jour de la fête de Platon, dans un banquet auquel Longin avait invité plusieurs personnages distingués, parmi lesquels était le jeune Porphyre. Enfin le volume se termine par une table comparative des mots contenus dans le Traité du Sublime, et de ceux que Longin ae mployés dans ses fragments. La confection de cette table a naturellement réclamé un travail considérable,

devant lequel M. Vaucher n'a point reculé, désireux qu'il était d'offrir au lecteur tous les moyens d'apprécier facilement son hypothèse. Les deux tables sont mises en regard sur la même page, et dans le vocabulaire du Traité du Sublime on indique les mots qui se lisent dans Plutarque et dans Platon que les deux auteurs imitent à l'envi; quant aux autres, qui sont en petit nombre, M. Vaucher a désigné, autant que possible, les ouvrages où ils se trouvent.

Nous avons cherché à rendre un compte aussi exact que possible des recherches érudites de M. Vaucher. Nous terminerons cet article en essayant de donner une idée du Traité du Sublime lui-même. Une analyse ne remplirait qu'imparfaitement notre but, car elle ne pourrait descendre dans les détails qui, dans un écrit sur le style, ont bien leur importance, et elle ne pourrait reproduire les qualités qui distinguent la diction de notre rhéteur. Nous nous bornerons à quelques citations, aussi étendues que le permet l'espace dont nous pouvons disposer, et que nous emprunterons à la traduction nouvelle, afin d'en faire apprécier le caractère; chemin faisant, nous parlerons de deux discussions littéraires auxquelles ont donné lieu deux passages de ce traité.

Mais auparavant il n'est peut-être pas inutile de lever un malentendu auquel pourrait donner lieu le titre du traité. Le mot ὕψος n'avait pas chez les Grecs un sens différent des autres termes par lesquels on désignait la noblesse, la dignité du style, et la partie de la rhétorique où ces qualités sont étudiées ne s'occupe pas exclusivement des traits soudains et frappants auxquels la qualification de sublime est quelquefois affectée spécialement par les modernes. Il est vrai que Boileau a prétendu que notre auteur n'avait en vue que ces traits-là, et certains termes de la définition par laquelle il débute pourraient être allégués en faveur de cette opinion. Mais quand on lit le traité dans son entier, elle perd toute vraisemblance, et

l'on peut observer que le terme que nous traduisons par *le sublime* dans cette définition n'est pas le mot ὕψος, mais les mots τὰ ὑπερφυᾶ, *les traits qui dépassent la nature, les traits merveilleux.* » Au reste, dit M. Vaucher, il n'est pas sûr que nous connaissions le véritable titre du traité. »

Voici d'abord en quels termes notre écrivain définit le sublime, et signale les caractères qui distinguent la vraie sublimité des façons de parler qui en montrent l'apparence.

« Le sublime ne tend pas à persuader, il transporte, ses effets merveilleux dépassent de beaucoup tout ce que peut produire l'art de plaire et de persuader. En effet, la persuasion dépend le plus souvent de nous-mêmes, tandis que le sublime, en exerçant sur les esprits un ascendant et une force irrésistible, triomphe toujours des auditeurs. Le talent de l'invention, l'art de disposer les diverses parties d'un sujet, ne peut se reconnaître par un ou deux passages ; on ne l'aperçoit guère qu'en considérant l'ensemble d'une composition ; mais le sublime, brillant tout à coup comme un éclair, disperse tout ce qu'il rencontre, et révèle aussitôt le génie de l'orateur. »

« Vous devez le savoir, mon cher Terentianus, dans les affaires de la vie, on ne considère comme grand aucun des avantages qu'il est beau de mépriser, comme les richesses, les honneurs, la gloire, le pouvoir et toutes les autres choses qui, n'ayant que de l'éclat, ne sauraient paraître des biens excellents aux yeux du sage, puisque c'est un précieux mérite que de savoir les dédaigner. Aussi admire-t-on plus ceux qui, pouvant les posséder, les méprisent par grandeur d'âme, que ceux qui les ont reçues en partage. Il en est à peu près de même des traits brillants qui se trouvent dans les poëmes ou dans les discours ; il faut s'assurer s'ils n'ont pas une certaine apparence de grandeur, qui dépend souvent de quelque fausse association d'idée, dont l'analyse dévoile bientôt le vide.

« Notre âme, en effet, est comme naturellement transportée par ce qui est vraiment sublime, et prenant, pour ainsi dire, un vol audacieux, elle se remplit de joie et d'orgueil, comme si elle avait produit elle-même ce qu'elle vient d'entendre. Lors donc qu'une pensée énoncée plus d'une fois en présence d'un homme intelligent et habile dans l'art de la parole ne dispose pas son âme à des sentiments élevés, et qu'au lieu de laisser dans son esprit une idée supérieure à l'expression, elle s'affaiblit au contraire à mesure qu'elle le médite ; une telle pensée ne peut être véritablement sublime, puisqu'elle ne produit d'effet qu'au moment où on l'énonce. Mais ce qui est vraiment grand s'efface difficilement, ou plutôt ne saurait s'effacer de l'esprit après une longue contemplation : le souvenir en est profond et durable.

« En général, on doit regarder comme beaux et vrais les passages qui plaisent à tous et en tout temps. Lorsque, malgré la différence des professions, des mœurs, des goûts, des âges, des langues, tout le monde s'accorde à porter sur une chose le même jugement ; cet accord, qui résulte d'éléments si disparates, donne à notre admiration une base solide et inébranlable. »

L'élévation de la pensée est pour notre auteur « la source première et la condition essentielle du sublime. Le véritable orateur ne saurait avoir une âme étroite et basse, puisque, s'il était constamment occupé de pensées ornées et serviles, il ne pourrait rien produire d'admirable, rien qui fût digne de l'attention de tous les siècles ; au contraire, la noblesse du langage appartient naturellement à ceux dont les idées sont à la fois graves et profondes. De là vient que les hommes qui ont des sentiments héroïques disent souvent des choses sublimes. »

Parmi les traits sublimes cités comme exemples, nous trouvons le suivant : « Le législateur des Juifs, qui n'était point

un homme ordinaire, ayant conçu une haute idée de la puissance de Dieu, l'exprime en ces termes dès l'entrée de ses lois : « Dieu dit : » Quoi ? « Que la lumière soit, et la lumière fut ; que la terre soit, et la terre fut. »

Avec la plupart des critiques qui se sont occupés du Traité du Sublime, le nouvel éditeur est porté à croire que c'est là une interpolation ; ce passage n'a pour lui que l'autorité des manuscrits les plus récents, et il se trouve placé d'une manière peu naturelle entre deux citations d'Homère. Il précède celle de ces citations avec laquelle il a quelque rapport, et qui est la seconde, et le mot qui marque ce rapport ne signifie rien après la première. Mais la marche des idées après la première citation n'a pas permis de mettre à sa vraie place dans le texte la citation de Moïse qui avait été probablement écrite à la marge par un écrivain autre que l'auteur.

Au point de vue littéraire, Huet, évêque d'Avranches et le protestant Leclerc soutinrent une polémique très-vive avec Boileau, au sujet de ce passage. Tandis que Boileau voyait dans l'hommage de Longin une preuve nouvelle que l'Esprit saint avait dicté ce passage de la Genèse, l'évêque d'Avranches se refusait à le trouver sublime, et rejetait l'éloge du rhéteur païen. Il faisait observer que Moïse ne sort pas du langage le plus simple dans tout le cours de son histoire, et qu'il serait peu vraisemblable qu'il ait fait une exception pour la création de la lumière. En fait, disait-il, le sublime est aussi absent du passage en question, qu'il l'est de cette phrase : « Quand je sors, je dis à mes gens : suivez-moi, ils me suivent. » L'Ancien Testament abonde en locutions de ce genre. La chose que Moïse avait à exprimer est sublime, mais son expression est bien au-dessous de son sujet, puisqu'il a été forcé de représenter l'acte divin par une parole, c'est-à-dire par une image empruntée à notre humanité. Boileau accorde naturellement que la chose est sublime, mais prétend que l'ex-

pression l'est aussi, et il voit le sublime dans la rapidité du tour qui montre qu'au moment même où Dieu parle tout s'agite, tout s'émeut, tout obéit. Il nous semble toutefois que la rapidité ne suffit pas à rendre un récit sublime, et que le sublime réside ici dans la chose elle-même, dans le passage du néant à l'être, des ténèbres à la lumière, qu'en écoutant cette parole « que la lumière soit » nous cherchons à nous représenter la chose, sans y parvenir, parce qu'elle est en dehors de notre capacité de représentation. Maintenant si, laissant de côté cette considération, nous admettons que le sublime réside simplement dans l'exécution de l'ordre aussi prompte que la prononciation même, dirons-nous, avec l'évêque d'Avranches, que cette façon de représenter la toute-puissance reste au-dessous du sujet, car enfin Dieu n'avait pas même besoin d'une parole pour créer la lumière, et que par conséquent, loin d'être frappé du sublime de l'expression, nous devons y reconnaître l'impuissance du langage humain, ou bien dirons-nous avec Boileau que cette manière de parler a quelque chose de tout à fait merveilleux, et que l'obligation d'exprimer la toute-puissance de Dieu imposait à l'écrivain la nécessité d'être sublime ? Nous pensons que l'un et l'autre jugements peuvent être soutenus. Si la notion abstraite de la toute-puissance est présente à l'esprit au moment même où il rencontre les mots de la Genèse, ils n'ajouteront rien à sa notion, et il trouvera qu'ils dissimulent l'abstraction à laquelle aucune représentation ne peut atteindre ; mais, pour un homme qui n'a pas cette notion présente, il n'est pas douteux que ce tour rapide ne puisse éveiller son attention, et lui faire voir de prime abord que l'effet dont il s'agit ici se soustrait à toute espèce d'analogie terrestre. Il est à croire qu'aucun de ces points de vue n'a été celui de l'auteur sacré, qu'il n'est pas descendu dans l'abstraction et n'a pas eu à en sortir, et qu'il n'a pas non plus cherché à escalader par la parole une position inaccessible, mais qu'il

a raconté simplement l'acte créateur comme il se le représentait. Cette naïveté serait dans tous les cas parfaitement d'accord avec tout le contexte [1].

Après le passage de la Genèse, nous trouvons dans le traité les lignes suivantes :

« J'espère, mon ami, ne pas vous fatiguer en citant encore un passage où le poëte parle des hommes, et qui nous fera connaître comment il a coutume de s'associer aux exploits de ses héros. Une obscurité soudaine et une nuit profonde suspend le combat ; alors Ajax désespéré s'écrie :

« O Jupiter, délivre de ces ténèbres les enfants des Grecs, «ramène la sérénité, rends à nos yeux la lumière ; si tu nous «fais périr, que ce soit à la clarté du jour ! »

« C'est bien là ce que devait éprouver Ajax ; il n'implore pas le Dieu pour sa vie ; une telle prière serait indigne d'un héros ; mais, comme dans l'inaction forcée où le plaçaient les ténèbres, sa valeur ne pouvait se signaler par aucun exploit, il demande au plus tôt la lumière du jour ; car il est certain de trouver l'occasion de mourir glorieusement, lors même que Jupiter se déclarerait contre lui. »

Boileau traduisit les derniers mots d'Ajax par ces vers :

« Grand Dieu, chasse la nuit qui nous couvre les yeux,
Et combat contre nous à la clarté des cieux. »

et Lamotte par celui-ci :

« Grand Dieu, rends-nous le jour et combats contre nous. »

Diderot fait sur ces deux traductions et sur le commentaire du rhéteur grec une observation très-judicieuse : « Que

[1] « Quand j'examine le tableau que me présente ce petit nombre de mots simples, je m'imagine être moi-même dans l'obscurité du chaos ; j'entends la parole toute-puissante, et je vois, au même instant, la lumière se répandre dans l'immensité de la nature. » (*Beattie.*)

faudrait-il penser, dit-il, de Longin, de Lamotte et de Boileau, si par hasard ils avaient supposé des fanfaronnades impies, où il n'y a qu'une prière sublime et pathétique? Et c'est précisément ce qui leur est arrivé. Qu'on lise et qu'on relise tant qu'on voudra les deux vers d'Homère, on n'y verra pas autre chose que : « Père des dieux et des hommes, chasse la nuit qui nous couvre les yeux, et puisque tu as résolu de nous perdre, perds-nous du moins à la clarté des cieux.

« Faudra-t-il sans combats terminer sa carrière?
Grand Dieu, chassez la nuit qui nous couvre les yeux,
Et que nous périssions à la clarté des cieux.»

« Si cette traduction ne rend pas le pathétique des vers d'Homère, du moins on n'y trouve plus le contre-sens de celle de Lamotte et de Boileau.

« Il n'y a là aucun défi à Jupiter, on n'y voit qu'un héros prêt à mourir, si c'est la volonté de Jupiter, et qui ne lui demande d'autre grâce que celle de mourir en combattant. *Jupiter! Pater!* est-ce ainsi que le philosophe Ménippe s'adresse à Jupiter [1]. »

Le journaliste de Trévoux tenta de défendre l'opinion attaquée, tout en abandonnant les traductions de Boileau et de Lamotte, en tant qu'elles impliquent un défi direct à la divinité. Il s'attira une réplique où Diderot présente un véritable modèle d'analyse. Elle est trop longue cependant pour que nous puissions la citer. Il s'appuie principalement sur le vers qui suit la prière d'Ajax : « Il dit, et le père des dieux et des hommes eut pitié du héros qui répandait des larmes, » et fait voir que ni les larmes d'Ajax, ni la compassion du dieu ne s'accordent avec les sentiments qu'on prête au héros.

[1] *Lettre sur les sourds et muets à l'usage de ceux qui entendent et qui parlent.*

La citation suivante montrera comment notre auteur apprécie l'éloquence de Démosthène et celle de Cicéron :

« Je ne crois pas, mon cher Terentianus, si toutefois il nous est permis, à nous autres Grecs, d'être juges sur ce point, qu'on puisse assigner d'autres causes à la différence qui existe entre Cicéron et Démosthène, par rapport au sublime. Le sublime de Démosthène se manifeste par des traits le plus souvent soudains et rapides, celui de Cicéron par une merveilleuse abondance. Notre orateur, à cause de la force, de la promptitude, de la puissance, de l'énergie avec lesquelles il semble tout dévorer et enlever à la fois, pourrait être comparé au tourbillon ou à la foudre ; tandis que Cicéron me fait l'effet d'un vaste incendie qui éclate de toutes parts, consumant tout ce qu'il rencontre, nourrissant une flamme intense et opiniâtre, dont les ravages s'exercent de divers côtés en même temps et qui s'accroît par intervalles. Mais, vous autres Romains, vous l'apprécieriez bien mieux que je ne saurais le faire.

« La sublimité de Démosthène, sa puissance se déploient dans les passages véhéments, dans les mouvements passionnés, lorsqu'il faut étonner et frapper l'auditeur ; l'abondance de Cicéron brille lorsqu'il a besoin d'écraser et de confondre son adversaire ; car une semblable éloquence admet volontiers les lieux communs, les péroraisons, les digressions, toutes ces formes du discours où l'on recherche l'élégance, savoir : les narrations, les descriptions et une foule d'autres du même genre. »

Quel est dans l'art oratoire l'usage de l'imagination ? Quelle règle doit-on suivre dans l'emploi des figures ? Ces questions sont traitées dans les deux passages suivants, où se trouve une analyse très-délicate d'un passage célèbre de Démosthène.

« Démosthène présente la justification de sa conduite politique. De quel argument devait-il naturellement se servir ? De celui-ci : « Vous n'avez pas failli, ô vous qui avez combattu pour la li-

«berté des Grecs; et vous n'avez fait qu'imiter vos ancêtres, «car ils n'ont pas failli ceux qui ont combattu à Marathon, à Sa-«lamine, à Platée.» Mais l'orateur, comme saisi tout à coup d'un divin transport, et, pour ainsi dire, possédé d'Apollon, s'écrie en invoquant les héros de la Grèce: « Non, vous n'avez «pas failli, j'en jure par ceux qui ont combattu à Marathon!» Par cette forme de serment, que j'appellerai une apostrophe, il semble mettre les ancêtres au rang des dieux, puisqu'il prétend qu'il faut jurer par ceux qui sont morts si glorieusement; il réveille dans l'esprit des juges le souvenir de ceux qui exposèrent alors leur vie; il transforme de la sorte sa justification en un élan sublime, en un sentiment profond; il enlève par ces serments d'un genre si nouveau et si noble, la persuasion de ses auditeurs, et fait pénétrer en même temps dans leurs esprits comme un baume consolateur; de façon que, ranimés par ces éloges, ils ne se sentent pas moins fiers de la bataille livrée à Philippe, que des triomphes de Marathon et de Salamine. Fort de tous ces moyens l'orateur, par cette seule figure, se rend maître de ses auditeurs et les entraîne avec lui.»

«.....Et comme l'orateur s'attend à ce qu'on lui fasse cette objection: « Tu as à te justifier d'une défaite, et tu invoques «le souvenir de nos victoires,» il apporte la plus sévère attention à l'emploi des mots, et nous enseigne ainsi qu'au milieu même de nos transports, il faut nous tenir sur nos gardes. « Ceux de vos ancêtres, dit-il, qui ont bravé la mort à Mara-«thon, ceux qui ont combattu sur mer à Salamine et à Artemi-«sium, et ceux qui se sont rangés en bataille à Platée.» Nulle part il ne dit « ceux qui ont vaincu; » partout il évite d'indiquer le résultat, parce qu'alors il avait été heureux, tandis qu'il fut contraire à Chéronée. C'est pourquoi, allant au-devant de la pensée de l'auditeur, il ajoute aussitôt : Ils furent tous honorablement ensevelis par la patrie, ô Eschine, et non pas seulement ceux qui avaient triomphé. »

« Je ne dois pas omettre ici une de mes observations, mon cher Terentianus, je l'exposerai en peu de mots. Il me semble que, si les figures secondent naturellement le sublime, elles en reçoivent aussi un merveilleux secours. Dans quel cas et comment? C'est ce que je vais expliquer. On ne saurait chercher à charmer par des figures sans faire naître quelque soupçon, sans exciter quelque crainte de ruse, de surprise, de subtilité, surtout lorsqu'on parle à un maître qui nous juge, en particulier à des tyrans, à des rois, à des généraux, en un mot à des personnes en dignité. Le juge s'indigne aussitôt, s'il s'aperçoit qu'un plaideur disert cherche à le séduire, ainsi qu'un enfant, par de vaines images, et considérant comme une marque de mépris l'emploi de semblables détours, il s'abandonne quelquefois entièrement à sa colère, et s'il domine son mécontentement, il résiste tout à fait à la persuasion. Aussi, dans ce cas, la meilleure figure est celle qui semble n'en être pas une. Par là le sublime et le pathétique éloignent le soupçon que fait naître le langage figuré, et lui prêtent un merveilleux appui : les figures voilées, pour ainsi dire, par la noblesse de l'expression et par la vivacité des sentiments, disparaissent et n'excitent plus aucune défiance. L'exemple cité ci-dessus : « J'en « jure par les guerriers de Marathon, » en est une preuve suffisante. Car comment l'orateur a-t-il caché sa figure? il est évident que c'est par son éclat même. De même à peu près que les lumières plus faibles s'effacent devant le soleil; ainsi le sublime, en se déployant de toute part, fait pâlir les petites ressources de la rhétorique.

« Ce qui a lieu dans la peinture peut donner quelque idée de la chose. En effet, bien que les objets représentés, les uns dans l'ombre, les autres à la lumière, se trouvent sur une même surface, la lumière cependant frappe la première nos yeux, et paraît, non-seulement en dehors de la surface, mais encore beaucoup plus près de nous. Ainsi dans le discours, les traits

sublimes ou pathétiques, agissant plus immédiatement sur notre esprit, par une sorte d'affinité naturelle et à cause de leur éclat, se montrent toujours avant les figures; ils rejettent dans l'ombre l'art qui a dû recourir à celles-ci, et le couvrent de cette obscurité. »

Nous terminerons enfin ces extraits en reproduisant les dernières pages du Traité du Sublime, tel que nous le possédons, où l'auteur caractérise l'état moral de son siècle.

« Le goût que vous montrez pour l'instruction m'engage, mon cher Terentianus, à vous faire part, avant de finir, d'une question soulevée récemment par un philosophe, et à vous éclairer sur ce sujet.

« Je m'étonne, disait-il, et bien d'autres personnes avec moi, qu'il se rencontre de notre temps des gens d'esprit très-capables d'instruire et de persuader, soit par leurs entretiens, soit par leurs discours, qui ne manquent ni de mordant ni de vivacité, ni surtout d'agrément dans leur langage, tandis que les génies élevés et vraiment sublimes ne se voient nulle part, ou sont du moins très-rares. Une stérilité générale semble régner dans le monde de nos jours.

« On dirait, en vérité, qu'il faut admettre cette opinion si répandue, que la démocratie est une source féconde de grandes choses; qu'avec elle seule on voit fleurir et tomber les grands orateurs, que c'est elle qui nourrit dans les âmes les grandes pensées, qui entretient l'espérance, qui éveille cette noble émulation, cette ardeur à se disputer la première place; que les distinctions auxquelles on peut aspirer dans les républiques sont pour les orateurs un puissant aiguillon, les obligent à méditer, exercent leur esprit, et que, grâce à la liberté dont ils jouissent, leur génie s'allume naturellement au flambeau des affaires. Pour nous, soumis dès notre enfance à la servitude, comme à une domination légitime, à peine commençons-nous

à penser que nous nous trouvons emmaillottés dans ses usages et dans ses institutions, et ne trempant jamais nos lèvres dans cette belle source, si féconde en éloquence, je veux dire la liberté, nous ne pouvons devenir que de sublimes flatteurs.

« Par la même raison, ajoutait-il, tous les autres talents sont le partage des esclaves; mais jamais un esclave ne fut orateur; le frein qui retient sa langue se fait aussitôt sentir, les meurtrissures auxquelles il est habitué compriment sa pensée. « La «perte de la liberté, dit Homère, enlève à l'homme la moitié de «sa vertu. »

« On dit que les Pygmées, si toutefois la chose est croyable, sont enfermés dans des cages qui les empêchent de grandir, en sorte que leurs corps, enveloppés de tous côtés, restent rabougris. De même, toute servitude, fût-elle rendue fort tolérable par la justice du maître, peut être considérée, avec raison, comme une sorte de cage ou de prison de l'âme.

« Pour moi, prenant la parole : « Il est facile, dis-je, et même naturel à l'homme de blâmer toujours le présent; cependant, mon cher ami, considérez si la paix qui règne maintenant dans le monde n'a pas pour effet de corrompre les grands caractères, et si cette lutte incessante qui occupe tous nos désirs, et ces passions qui assiégent toute notre existence, et dont nous sommes entièrement la proie, ne contribuent pas encore davantage au même résultat. Cet amour insatiable des richesses, dont nous sommes tous possédés, et cette passion des plaisirs, ne peuvent qu'asservir ou plutôt plonger dans l'abîme nos corps et nos âmes. L'avarice dégrade l'homme, la volupté l'avilit.

« Je ne saurais concevoir qu'il soit possible, à des gens qui estiment au-dessus de tout, ou pour mieux dire, qui adorent d'immenses richesses, de fermer leurs âmes aux vices qui en accompagnent naturellement la possession. Une opulence sans

bornes ni mesure voit marcher, d'un pas égal, à ses côtés, la profusion, qui, pénétrant dans les villes et les demeures que l'opulence s'est ouvertes, s'y établit avec elle. Lorsque ces fléaux se sont introduits dans les mœurs, ils ne tardent pas, disent les sages, à multiplier, et donnent promptement naissance à l'orgueil, au faste, à la mollesse. Laissez avancer en âge ces rejetons véritables et non illégitimes de la richesse, ils produiront bientôt ces despotes impitoyables des âmes, l'insolence, l'effronterie et le mépris des lois.

« Il faut nécessairement qu'il en soit ainsi, que les hommes ne portent plus leurs regards en haut, qu'ils ne tiennent plus compte de la renommée qui les attend ; il faut que la corruption de telles mœurs s'accomplisse par une marche régulière et inévitable, et que les nobles facultés de notre âme s'altèrent, s'épuisent et perdent tout ressort, lorsque nous négligeons le développement de nos dons immortels, pour n'admirer que ce qu'il y a de mortel et de stérile en nous. Le juge, qui s'est laissé corrompre, ne saurait juger sainement et avec indépendance de ce qui est juste et bon ; car tout ce qui concerne ses intérêts doit lui paraître bon et juste. Si donc chacun de nous consacre sa vie entière à la recherche du gain, à tendre des piéges à l'existence des autres, à capter des héritages, si nous vendons notre âme pour faire quelque profit, si nous sommes tous esclaves de l'avarice, pouvons-nous croire qu'au milieu d'une telle contagion il puisse se rencontrer quelque appréciateur indépendant et intègre de ce qui est grand et de ce qui est digne de passer à la postérité ? quelque juge dont l'opinion ne soit pas dictée par l'appât du gain ?

« Ne vaut-il pas mieux, pour des gens tels que nous sommes, obéir que d'être libres, puisque la passion des richesses, semblable à la bête féroce échappée de sa cage, se déchaînant sur tout ce qui l'entoure, embraserait le monde de ses feux destructeurs ?

« Je fis voir enfin que l'indifférence, à laquelle nous sommes tous livrés, à peu d'exceptions près, est l'écueil des génies qui naissent de nos jours, parce que nos travaux et nos entreprises n'ont d'autre but que la vanité et le plaisir, et n'aspirent jamais à cette utilité qui éveille l'émulation et mérite l'honneur.

« Mais il vaut mieux laisser ce sujet, et passer à ce qui doit suivre..... »

Nous pensons que ces fragments permettent de se former une idée du Traité du Sublime et d'en apprécier la portée. Cette portée est celle des œuvres de rhétorique en général, parmi lesquelles notre ouvrage mérite, sans nul doute, une des premières places. Si la rhétorique ne fait pas l'orateur, elle lui apprend à connaître mieux toutes les ressources de son instrument, qui est la langue; non pas, il est vrai, la langue commune à tous, mais en quelque sorte un second langage qui s'est formé par la tradition des poëtes et de ceux qui ont exercé par le discours une influence puissante; elle cherche à se rendre compte des conditions de leur excellence, et procure à ceux qui ne font qu'écouter et lire la jouissance de pénétrer dans le secret des effets qu'ils subissent. On aura remarqué aussi, et nous ne faisons que revenir sur une observation présentée par M. Naudet, quel respect pour la dignité de l'homme, quelle admiration de la grandeur morale l'écrivain laisse percer toutes les fois qu'il trouve une occasion favorable pour le faire. Il voit dans l'étude des grands maîtres un aliment de la moralité, comme, inversément, il voit dans l'élévation de l'esprit la raison quil es fait aimer. Il semble que, dans un temps où il paraissait difficile d'agir avec grandeur, il voulût au moins rendre à l'âme le sentiment de sa propre valeur par la contemplation des grandes choses qui avaient été faites jadis, et transporter ses lecteurs pour un moment au-dessus de leur

condition présente. En nourrissant cette pensée, il n'a pas été en désaccord avec le penseur et poëte moderne qui disait : « Sans le sublime, nous serions enchaînés absolument à la forme actuelle de notre existence ; nous perdrions de vue notre destination immuable et notre véritable patrie[1]. »

P. R.

[1] Schiller, *Sur le Sublime*.

BULLETIN LITTÉRAIRE.

LITTÉRATURE.

NOUVELLES HISTORIQUES EXTRAORDINAIRES, par Edgar Poe, traduites de l'anglais par M. Ch. Baudelaire. Paris, 1857; 1 vol. in-12 : 1 fr. 25 c. — LES ÉMOTIONS DE POLYDORE MARASQUIN, par L. Gozlan, Paris 1857 ; 1 vol. in-12 : 1 fr. 25 c.

Nous ne nous rangeons pas au nombre des admirateurs d'Edgar Poe. Sauf quelques jolies pages, les produits de son imagination déréglée ressemblent trop aux rêveries d'un homme ivre. On n'y trouve, en général, ni plan, ni but. Ce sont des ébauches, des fragments, des boutades, où l'originalité ne manque pas sans doute, mais qui n'offrent aucun intérêt. Le titre d'*Histoires extraordinaires*, adopté par le traducteur, caractérise assez bien leur seul mérite, et selon nous c'est un bien petit mérite que celui-là, surtout quand on l'achète aux dépens du naturel et du vrai. L'invention qui ne crée que des monstres donne tout simplement la preuve de son impuissance. M. Baudelaire essaie bien de combattre d'avance un pareil reproche, auquel il s'attend d'autant plus que les critiques américains l'ont adressé souvent à leur compatriote. Pour lui, Edgar Poe est un poëte de génie, ses œuvres sont des joyaux précieux « C'est, dit-il, quelque chose de profond et de miroitant comme le rêve, de mystérieux et de parfait comme le cristal. » Malheureusement cette définition pompeuse éclaircit peu la question. La profondeur du rêve qui miroite et le mystère du cristal ne nous réconcilieront pas avec les extravagances, les absurdités et les tableaux dégoûtants dont est rempli le nouveau volume d'Edgar Poe. Mais le public français fera bonne justice de ces élucubrations d'un cerveau détraqué. Quelque gâté que puisse être son goût littéraire, on ne lui fera pas prendre les fumées de l'ivresse pour le cachet du génie. Si Edgar Poe possédait certainement de belles qualités, elles furent de bonne heure atrophiées par les funestes excès dont il est

mort, et ses productions exhalent une odeur d'alcool qui repoussera toujours les lecteurs délicats.

Quant à M. Léon Gozlan, son Polydore Marasquin est une bien pauvre historiette, dans laquelle il entasse des aventures impossibles dont le moindre défaut est d'être d'une monotonie désespérante. On dirait qu'il prend à tâche de singer l'inexpérience d un débutant qui croit faire merveille en donnant libre essor à sa fantaisie d'écolier. Il n'y a rien de neuf ni d'original dans ce récit. C'est une espèce de compilation, où se rencontrent à chaque pas quelque trait déjà connu, quelque donnée plus ou moins extravagante qui n'a pas même le mérite de l'invention. L'auteur place en Chine le lieu de la scène, mais sans pour cela se mettre le moins du monde en frais de couleur locale. Polydore Marasquin est un pourvoyeur de ménageries, uniquement occupé de la chasse et de l'éducation des animaux qui font l'objet de son commerce. Ruiné par un incendie, il entreprend d'aller au sein des forêts s'approvisionner à nouveau, fait naufrage en route, est jeté sur une côte habitée par des singes, se voit en butte à mille outrages de la part de ces malicieux quadrupèdes, et finit par devenir leur chef en dissimulant sa qualité d'homme sous la peau d'un mandrille. La monotonie de cette fiction n'est point rachetée par le charme des détails, et l'on ne comprendra pas qu'un homme d'esprit ait pu signer de son nom une rapsodie pareille.

MÉMOIRES DE M. JOSEPH PRUDHOMME, par Henri Monnier. Paris, 1857; 2 vol. in-12 : 7 fr.

Comment se fait-il qu'un homme d'esprit ne s'aperçoive pas qu'il fatigue son public en étirant en tout sens une donnée, quelque ingénieuse et piquante qu'elle fût dans son premier jet? Il devrait pourtant savoir qu'en fait de plaisanterie surtout, la plus courte est la meilleure. Le Prudhomme des *Scènes populaires* était une figure très-originale, dans la *Famille improvisée* il a déjà perdu beaucoup de son mérite, et voici que l'auteur se charge lui-même de l'achever par un véritable coup d'assommoir. L'élève de Brard et Saint-Omer ne s'en relèvera pas, ses mémoires lui serviront de tombeau. Ce n'est pas là sans doute le but que se proposait M. Henri Monnier. Il a voulu plutôt compléter son personnage dont nous ne possédions encore qu'une légère et spirituelle esquisse. Mais la caricature prolongée s'affadit singulièrement ; M. Prudhomme, dont l'importance bouffonne excitait le rire, devient un être fort ennuyeux. On peut s'amu-

ser parfois des naïvetés d'un sot présomptueux, tandis que vivre habituellement avec lui serait insupportable. M. Henri Monnier paraît ne pas comprendre cette distinction. Au lieu de se contenter de mettre en saillie les travers et les ridicules, il s'attache à reproduire avec une exactitude minutieuse des caractères qui souvent n'offrent aucun attrait. M. Prudhomme en est un exemple ; on n'aura pas le courage de lire jusqu'au bout ses mémoires pleins de lieux communs et de détails insignifiants. L'auteur a lui-même échoué dans cette autobiographie : on n'y retrouve ni la verve originale, ni le talent d'observation qui distinguent ses autres ouvrages.

ÉTUDES SUR VIRGILE, par Sainte-Beuve. Paris, 1857; 1 vol. in-12 : 3 fr. 50.

Cette étude est un fragment du cours que M. de Sainte-Beuve devait donner au Collége de France. Elle nous paraît bien propre à faire regretter que l'enseignement du professeur n'ait pas eu lieu. La littérature ancienne a besoin aujourd'hui plus que jamais d'interprètes habiles qui sachent en inspirer le goût à la jeunesse, et M. Sainte-Beuve ne manque certainement pas des qualités nécessaires pour une tâche semblable. Sa critique ingénieuse et fine sait glaner encore de nombreux épis dans ce champ si souvent moissonné. Ce n'est pas un commentateur hérissé de grec et de latin, discutant à perdre haleine sur le temps d'un verbe ou sur la place d'une virgule, mais c'est un homme de goût, un esprit délicat, qui se plaît surtout à mettre en saillie les beautés dont l'œuvre du poëte abonde. Sobre de conjectures, il s'attache de préférence au point de vue littéraire, tout en résumant avec clarté les opinions émises sur le reste par les érudits. Après avoir posé d'abord en principe qu'il faut que le poëte épique soit plus ou moins de son temps dans son poëme, il montre à quel point Virgile remplit cette première condition, et comment on doit en tenir compte pour établir le parallèle entre Homère et lui. Les deux poëtes représentent deux époques bien différentes, séparées par des siècles et par des révolutions profondes : le premier est un chantre, le second un écrivain. Celui-ci ne peut plus sans doute avoir la même puissance, la même spontanéité d'improvisation ; mais il possède un art plus parfait, une sensibilité plus développée, et l'œuvre de son génie présente un ensemble mieux harmonisé quoique peut-être moins grandiose. « C'est une poésie qui se marie à l'histoire, à l'amour de la religion, de la patrie, de l'humanité,

de la famille, au culte des ancêtres et au respect de la postérité, à toutes les grandes affections vertueuses, comme aussi aux affections délicates et tendres sans trop de mollesse et d'un pathétique tempéré par la dignité décente; une poésie magnifique d'où sortent d'indirectes et salutaires leçons, puisées dans des impressions profondes et sensibles, et rendues dans de beaux vers qui se gravent d'eux-mêmes. » Virgile est éminemment romain, mais son âme élevée aspire à se dégager des liens du patriotisme antique pour embrasser l'humanité tout entière. Sous sa plume le personnage d'Enée se métamorphose et revêt une physionomie plus moderne, sans perdre pourtant les traits essentiels de son caractère. M. Sainte-Beuve signale ainsi dans le cours du poëme les diverses modifications que les éléments de la narration épique ont dû subir pour satisfaire aux exigences de l'époque. C'est une analyse pleine de charme où l'on trouve maints aperçus neufs, originaux et forts attrayants. On suivra volontiers l habile explorateur dans les sentiers fleuris qu'il affectionne, et qui parfois conduisent à d'admirables perspectives, jusqu'à présent à peine entrevues. Le curieux travail sur Quintus de Smyrne et le fragment sur Horace, qui terminent ce volume, seront aussi lus avec un vif intérêt, et feront désirer que M. Sainte-Beuve ne s'en tienne pas à cette première excursion dans le riche domaine de la littérature latine.

VIE ET AVENTURES DE NICOLAS NICKLEBY, par Ch. Dickens, traduit de l'anglais par P. Lorain. Paris 1857; 2 vol. in-12 : 5 fr.

Les romans de M. Dickens n'ont pas eu jusqu'à présent en France la popularité qu'ils méritent. Cela provient de ce que, sauf une ou deux exceptions, ils étaient fort mal traduits. L'un des plus remarquables, entre autres, *Oliver Twist*, défiguré par une plume inhabile, n'est vraiment pas lisible. Les traducteurs français, soit dit en passant, se permettent parfois d'étranges licences. Ils semblent ne pas comprendre que leur premier devoir est de rendre l'original aussi fidèlement que possible. Lorsque le sens d'un passage leur échappe, ils passent outre sans scrupule, ou bien y substituent leurs propres élucubrations. En général l'étude des langues n'est pas leur côté brillant; ils lisent à peine couramment celle de l'auteur dont ils se font les interprètes, et ne savent guère écrire le français. Chez quelques-uns c'est moins ignorance peut-être que légèreté, mais le résultat n'en vaut pas mieux, et justifie trop souvent le dicton italien : *traduttore, traditore*. Lorsqu'il s'agit surtout d'un écrivain qui se dis-

tingue par le mérite du style autant que par la fécondité de l'imagination, ses œuvres se trouvent ainsi défigurées au point d'être rendues tout à fait méconnaissables. C'est le cas de Dickens, des traducteurs de cet espèce l'ont sabré, sautant à pieds joints par-dessus les passages difficiles, effaçant les nuances, ne se donnant pas la moindre peine pour conserver le cachet original qui le caractérise. Peintre de détails, observateur ingénieux, il devait plus qu'un autre souffrir d'une transformation pareille ; ses œuvres ont été présentées au public français, dépourvues en grande partie de ce charme particulier auquel est dû leur succès en Angleterre. Aussi l'entreprise de MM. Hachette et Lahure sera-t-elle certainement accueillie avec joie par tous ceux qui ne peuvent pas lire le romancier anglais dans sa langue. Cette traduction, surveillée par l'auteur lui-même, est à la fois élégante, fidèle et complète. Elle donne à *Nicolas Nickleby* un attrait tout nouveau, et contribuera, nous en sommes convaincus, à faire beaucoup mieux apprécier en France les éminentes qualités du talent de Charles Dickens.

Afraja, par Mügge, traduit de l'allemand par MM. Suckau. Paris, 1857; 1 vol. in-12 : 2 fr. 50.— Mémoires de Barry Lyndon du royaume d'Irlande, par W. Thackeray, traduit de l'anglais par L. de Wailly. Paris, 1857; 1 vol. in-12 : 2 fr. 50.

Afraja est un vieux Lapon qui possède des troupeaux considérables et jouit d'une réputation de sorcier fort bien établie, en sorte qu'on attribue toute sa richesse à la découverte d'un trésor enfoui dans les entrailles de la terre. Cette croyance superstitieuse était très-répandue autrefois et n'est peut-être pas tout à fait détruite dans la contrée où les pâturages de la Laponie confinent avec les derniers établissements norwégiens. Chez les habitants de ceux-ci elle se trouvait d'ailleurs renforcée par l'aversion profonde que leur inspiraient ces peuplades nomades à demi sauvages et païennes. A l'époque où M. Mügge place son récit, le préjugé régnait d'autant plus que la délimitation des frontières n'étant pas fixée d'une manière bien positive, il en résultait souvent des conflits. Les Lapons se voyaient enlever ainsi par des usurpations successives un territoire sur lequel ils avaient de tout temps fait paître leurs rennes, et les Norwégiens s'étaient habitués à ne tenir aucun compte des droits de leurs voisins. Là, comme en Amérique, la civilisation s'étendait aux dépens des aborigènes en s'appuyant sur l'injustice et la violence. Afraja, précisément parce qu'il

était riche et considéré dans sa tribu, devait être en butte, plus qu'un autre, à de semblables exactions. Qui eût osé prendre la défense du vieux sorcier? En vain le digne pasteur du district s'efforçait, avec le zèle le plus charitable, de rappeler à ses ouailles leurs devoirs envers des hommes plongés encore dans le paganisme, sans doute, mais inoffensifs et susceptibles d'être convertis. Il donnait lui-même en toute occasion l'exemple du support et de la tolérance. Mais les rudes natures auxquelles il s'adressait ne comprenaient ni ses paroles, ni ses actes. On regardait, au contraire, comme très-légitime le désir de s'emparer des trésors qu'Afraja devait avoir reçu pour prix de son âme vendue au diable. Les baillis du voisinage et maître Helgestad, rusé spéculateur bien connu dans le pays, concertaient ensemble les moyens d'en venir à bout. Déjà Helgestad avait par une indigne manœuvre enlevé la fille d'Afraja pour en faire sa servante. La jeune Gula se résigne assez vite, embrasse la foi chrétienne et trouve une amie dans Ilda, la fille de son maître; mais le vieux Lapon jure dès lors une haine mortelle au ravisseur. Sur ces entrefaites arrive chez Helgestad un jeune seigneur danois que des revers de fortune obligent à venir dans ces contrées lointaines demander des ressources au travail. Il est porteur d'une concession de terrain et d'une certaine somme d'argent suffisante pour le début. Aussi Helgestad l'accueille-t-il volontiers dans sa maison, car il espère bien pouvoir exploiter à son profit l'inexpérience du novice Marstrand. Celui-ci, loin de soupçonner le piége, s'estime fort heureux de rencontrer un homme capable de le diriger, et se livre sans réserve à ses conseils. Cependant la noblesse de son cœur est froissée par les habitudes peu scrupuleuses du traficant; il s'intéresse au sort de la jeune Lapone, il sympathise avec l'âme élevée d'Ilda, il se sent même entraîné par un attrait mystérieux vers Afraja qui finit par le prendre sous sa protection et lui dévoile tous les infâmes projets de leurs ennemis communs. Après bien des péripéties diverses vient la catastrophe. Le vieux sorcier est livré à la justice, tandis que Marstrand se voit arrêté comme coupable de haute trahison. Un ordre du roi arrive fort heureusement assez tôt pour rendre à celui-ci ses biens et sa liberté, mais trop tard pour Afraja que ses bourreaux ont fait périr sur un bûcher. Les baillis reçoivent leur châtiment, Helgestad bouleversé par ce dévouement imprévu tombe dans un état voisin de la démence, et Marstrand devient l'époux d'Ilda.

Telle est la donnée que M. Mügge développe avec un talent très-original. Son roman, plein de charmants détails excite l'intérêt au plus

haut degré. On y trouvera d'excellentes peintures de mœurs, des tableaux d'intérieur admirablement esquissés, des caractères bien soutenus, des incidents dramatiques, enfin une certaine teinte fantastique qui ne s'harmonise point mal avec la sévère nature du nord et les traditions merveilleuses encore si répandues chez ses habitants.

Les *Mémoires de Barry Lyndon* offrent un tout autre genre d'attrait. C'est l'histoire d'un aventurier d'Irlande qui, possédant pour tout patrimoine un nom de noblesse plus ou moins authentique, s'est frayé son chemin à travers le dévergondage du dix-huitième siècle, par l'audace et le jeu. Avec ces deux seules ressources il est parvenu, non-seulement à faire figure dans le monde, mais à contracter un brillant mariage avec la veuve d'un lord, puissamment riche. C'était l'époque de ces fortunes étranges, obtenues par des procédés qui risqueraient aujourd'hui de ne conduire que sur les bancs de la cour d'assises. La société de l'ancien régime marchait alors d'un pas rapide à sa dissolution ; les chevaliers d'industrie abondaient et leurs exploits ne scandalisaient personne. Aussi Barry Lyndon put-il mettre en œuvre ses petits talents sans courir de grands risques. Malheureusement il ne savait point gouverner ses passions, et c'est ce qui le perdit. On ne hante pas en vain les tabagies et les tripots pendant maintes années. Après comme avant son mariage il resta joueur, ivrogne et brutal Une fois marié, son unique désir parut être de dilapider sa fortune et de tourmenter sa femme. Les choses allèrent même si loin qu'une séparation devint inévitable. Barry Lyndon tomba plus vite encore qu'il n'était monté, donnant par sa fin misérable une nouvelle preuve de la vérité du dicton populaire : « Ce qui vient par la flûte s'en va par le tambour. » M. Thackeray montre dans cette espèce de biographie un talent fort ingénieux. Les défauts du caractère irlandais y sont mis en relief de la manière la plus piquante. On y trouve en même temps une peinture fidèle de l'époque et de nombreux détails qui ne manquent ni d'attrait, ni d'originalité.

L'AMOUR, LES FEMMES ET LE MARIAGE, historiettes, pensées et réflexions glanées à travers champ, par Adolphe Ricard. Paris, 1857 ; 1 vol. in-12 : 3 fr. — JOURNAL D'UNE JEUNE FILLE, par Arnould Fremy. Paris, 1857; 1 vol. in-12 : 3 fr.

Dans ces deux ouvrages l'amour joue le principal rôle. L'un est une compilation, l'autre un petit roman ; mais ils tendent au même but, ils

ont également pour objet d'analyser le cœur de la femme, opération fort délicate que beaucoup d'autres avant eux ont déjà tentée. M. Ricard paraît en comprendre assez bien la difficulté, car à ses propres lumières il ajoute celles de tous ses prédécesseurs. Son livre présente, sous forme de dictionnaire, ce que les moralistes, les poëtes et les romanciers ont écrit de plus ingénieux et de plus piquant, en bien comme en mal, sur l'amour, les femmes et le mariage. Ce sont, dit-il, les leçons de l'expérience, signées presque toutes par les plus grands écrivains des deux sexes. Un pareil recueil a le mérite incontestable d'être fort amusant. L'esprit y abonde; les compliments flatteurs, les portraits gracieux, les mordantes épigrammes, les pensées fines, ingénieuses, originales même n'y font pas défaut. Mais nous n'y trouvons pas précisément le cachet de l'expérience. En général on parle de l'amour et des femmes sans se donner beaucoup la peine de les étudier. Chacun les juge d'après ses impressions personnelles et ne sort guère du cercle restreint dans lequel il se trouve appelé à vivre. De là maintes théories souvent fondées sur des cas exceptionnels, sur un froissement d'amour-propre ou sur quelque illusion déçue. La plupart des écrivains commencent leur carrière dans une société qui ne peut pas leur fournir à cet égard des données suffisantes. Ils s'y trouvent plus que d'autres exposés à des séductions dangereuses dont le résultat est de corrompre ou dessécher le cœur. L'homme de lettres quitte de bonne heure sa famille et rarement se marie. Ses études se font au milieu de ce qu'on appelle des femmes de contrebande; or ce n'est assurément pas là qu'il peut rencontrer un essor moral bien remarquable. Aussi que de sottises débitées sur l'amour et le mariage par des gens qui ne connaissent ni l'un ni l'autre. Le choix de M. Ricard, quoique fait avec soin, n'en est pas exempt. On y trouve d'ailleurs plus de traits spirituels que de pensées profondes; le ton général est fort léger, quelquefois même il frise la licence. M. Ricard donne place aux opinions les plus diverses, mais la tendance dominante nous semble être de railler le mariage et de considérer la femme comme un charmant jouet.

M. Arnould Frémy nous offre une étude plus sérieuse. C'est le journal d'une jeune fille simple, naïve, innocente, dont le cœur se livre sans beaucoup de peine aux séductions de l'amour. La donnée est assez ingénieuse, les détails ne manquent ni de charme, ni de vérité. Placée par des revers de fortune dans une position dépendante, l'héroïne a bien des luttes à soutenir contre son orgueil qui se révolte, et la vie très-retirée qu'elle mène avec sa mère ne lui fournit pas l'occasion d'appren-

dre à connaître le monde. Aussi le premier jeune homme qui lui témoigne quelque sympathie s'empare-t-il facilement de son cœur. C'est tout naturel, et l'on ne peut nier la justesse de l'observation. Mais M. Fremy n'a malheureusement pas su conserver d'un bout à l'autre de son livre l'allure qu'exigeait une semblable donnée. Il oublie ce que doit être une jeune fille tout à fait inexpérimentée, et lui attribue parfois des sentiments et des réflexions qui décèlent au contraire une grande connaissance du monde. M. Fremy a beau prétendre n'être ici que l'éditeur d'un manuscrit confié à ses soins, on s'aperçoit bien vite qu'il a tenu la plume, et quel que soit le mérite de son talent, il y manque cette fleur de délicatesse féminine, si nécessaire surtout en un pareil sujet.

PSYCHÉ, poëme. — Odes et poëmes, par Victor de Laprade. Paris, 1857; 1 vol. in-12 : 1 fr. 25.

M. de Laprade est un poëte à tendances philosophiques bien prononcées, trop même peut-être pour plaire beaucoup au commun des lecteurs. Quoique revêtue de formes nobles et gracieuses, sa pensée n'est pas toujours facile à saisir ; il faut des efforts d'attention pour en suivre l'essor, et la fatigue empêche de goûter tout le charme de la poésie. Le public capable de la comprendre est nécessairement assez restreint, en sorte que la renommée de M. Laprade ne pourra jamais devenir populaire. C'est dommage, car il possède un talent très-remarquable. Mais ses idées manquent en général de précision et de clarté. Aussi l'accuse-t-on de panthéisme, reproche dont il se défend avec succès dans sa préface. Nous reconnaissons comme lui que de tout temps la poésie a fait parler les animaux, les plantes, les éléments même, et que c'est une ressource précieuse pour « exprimer les modes généraux de la sensibilité, les harmonies de la vie morale et de la vie extérieure, les rapports de toute forme visible à une idée dans la création. » Seulement il ne faut pas en abuser de manière à rendre le rôle de l'homme presque insignifiant tandis qu'on exalte les puissances de la nature. M. de Laprade se heurte quelquefois contre cet écueil. Sans doute ce n'est pas son intention, il vise plus haut, il aspire à s'élancer dans les régions de l'idéal. Mais ses tendances trop vagues risquent d'échapper à la plupart des lecteurs qui, sans le secours d'un commentaire, ne seront pas en état d'apprécier une semblable poésie. Si cette critique paraît trop sévère, nous citerons à l'appui ce que

l'auteur dit lui-même de l'une des pièces dont se compose son volume : « Le but principal est de peindre l'inquiétude des âmes au moment où les symboles religieux s'évanouissent sous la libre interprétation et la critique, où l'ancienne foi se retire des esprits, sans que ce principe de la vie morale soit encore remplacé par un dogme nouveau ; de faire sentir le vide immense qu'une croyance disparue laisse dans le cœur, dans l'imagination, dans la volonté. Altérés de vérités nouvelles, des hommes ont frappé à la porte de tous les sanctuaires, de toutes les écoles, poursuivant une révélation plus complète de l'idéal, implorant leur initiation à l idée inconnue. »

On voit bien que chez M. de Laprade le philosophe domine le poëte, et si le langage harmonieux de ce dernier offre un attrait plein de charme, il n'a pas précisément les qualités désirables pour des spéculations de ce genre. Les exigences du vers contrarient celle de la logique ; la rigueur du raisonnement disparaît pour faire place à la méditation rêveuse qui, sans autre guide que la fantaisie, va se perdre dans les nuages.

ŒUVRES COMPLÈTES DE P. DE RONSARD, nouvelle édition, publiée sur les notices les plus anciennes avec des variantes et des notes, par M. Prosper Blanchemain. Paris, Jannet, 1857 ; tome 1er. 1 vol. in-18 : 5 fr.

Après avoir joui d'une célébrité immense et incontestée, Ronsard tomba dans l'oubli et fut délaissé pendant deux siècles ; sa réhabilitation s'est opérée, et sans lui prodiguer tous les éloges que décerna l'admiration des contemporains, on reconnaît dans ce poëte un auteur d'un mérite rare, souvent inégal, souvent en possession de trésors de grâce et de fraîcheur. Chaque ami éclairé des lettres tient aujourd'hui à lire et à posséder Ronsard, mais les anciennes éditions, subissant les conséquences du dédain qui les avait frappés, sont devenus à peu près introuvables. L'intelligent éditeur de la *Bibliothèque elzevirienne* a donc été bien inspiré lorsqu'il a pris la résolution de mettre à la portée du public un texte aussi pur et aussi complet que possible de cet auteur. Il a bien fait de confier l'exécution de ce projet à un critique qui s'était déjà livré à de patientes études sur les écrits de Ronsard. L'établissement du texte n'était pas chose des plus faciles. Neuf éditions posthumes des œuvres de Ronsard se succédèrent de 1587 à 1630 ; sept éditions avaient paru du vivant de l'auteur, et un grand nombre de pièces furent mises au jour,

soit en volume, soit dans des recueils contemporains, soit en feuilles volantes. Les éditeurs du dix-septième siècle négligèrent de recueillir non-seulement un certain nombre de pièces, mais encore des modifications innombrables, les retranchements souvent très-importants que le poëte avait fait subir à ses vers dans les éditions publiées de son vivant. De là nécessité de réunir les variantes, de remonter aux éditions originales, lesquelles sont d'ailleurs les meilleures, car vers la fin de sa vie, Ronsard remania ses ouvrages, corrigea beaucoup et gâta souvent. M. Blanchemain a donc eu raison de prendre pour point de départ la première édition que ce poëte donna de ses œuvres en 1560. Pour les pièces parues depuis, l'éditeur a reproduit, autant qu'il l'a pu, la leçon fournie par les publications originales, notant, vers par vers, les mutilations que chaque œuvre avait subie, et rétablissant, en les entourant de crochets, les passages retranchés qu'il est ainsi fort aisé de reconnaître. Ajoutons que M. Blanchemain a soigneusement noté les emprunts que fait Ronsard aux poëtes italiens, à Pétrarque surtout, et qu'il a placé avec une judicieuse sobriété des notes aux endroits où elles étaient nécessaires. Cette édition de Ronsard, qui doit former six volumes, méritera donc le titre de définitive et ne laissera rien à désirer. Nous nous bornons à l'annoncer, l'appréciation littéraire des vers contenus dans les 442 pages du premier tome serait aujourd'hui prématurée. *

VOYAGES ET HISTOIRE.

VOYAGE DANS L'AMÉRIQUE CENTRALE, l'île de Cuba et le Yucatan, par Arthur Morelet. Paris, 1857 ; 2 vol. in-8°, ornés de vignettes et d'une grande carte : 18 fr.

L'objet principal de ce voyage, exécuté dans les années 1846, 1847 et 1848, était l'étude de l'histoire naturelle. Peu de contrées offrent autant de ressources aux collecteurs, et malgré le nombre considérable de ses devanciers, M. Morelet put, en effet, enrichir à son tour le Muséum de Paris de plusieurs espèces nouvelles, ainsi que de maints échantillons précieux par leur rareté. Mais la relation qu'il publie intéressera davantage encore, et d'une manière plus générale, en faisant connaître des pays sur lesquels on ne possédait jusqu'ici que des notions assez vagues. L'Amérique centrale est loin d'avoir été complétement explorée La rareté des voies de communication, la fréquence des troubles politiques et

le manque de sécurité qui en résulte créent aux voyageurs des obstacles presque insurmontables. M. Morelet lui-même n'a pas pu accomplir entièrement ses projets, les difficultés ont dépassé son attente. Il est vrai que les forces lui ont fait défaut, et que sa santé altérée par un accident l'a contraint d'abréger sa route. L'entreprise était aussi peut-être au-dessus des ressources d'un simple particulier. Parti du Havre, en novembre 1846, il se rendit d'abord à la Havane. Un séjour de plusieurs mois dans l'île de Cuba lui parut nécessaire, soit pour se familiariser avec la nature tropicale, soit pour recueillir des renseignements sur les districts du continent américain qu'il se proposait de visiter. De ces deux buts le premier fut parfaitement rempli par de nombreuses excursions dont le récit présente un vif intérêt. Quant au second, les efforts de notre voyageur échouèrent devant l'ignorance des habitants de Cuba, qui ne surent que lui faire un tableau fabuleux des périls auxquels il allait s'exposer en s'aventurant ainsi dans une contrée sauvage, peuplée d'Indiens féroces et d'animaux malfaisants. Sans se laisser décourager par ces pronostics lugubres, M. Morelet, accompagné d'un jeune matelot avec lequel il avait fait la traversée et qu'il s'était attaché comme domestique, se mit en route le 19 février 1847, et vint débarquer dans le golfe du Mexique, près de Mérida. De là, suivant la côte, il visita successivement Campêche, l'île de Carmen, les ruines de Palanque, traversa les districts de Tabasco, du Péten, de la Véra-Paz, parvint à Guatemala et poussa jusqu'à l'océan Pacifique ; puis, se dirigeant par Chimalapa et Ysabal vers le golfe Amatique, il s'embarqua de nouveau pour la Havane. Cette longue expédition, faite tantôt à cheval, tantôt en bateau, le plus souvent à pied, lui fournit une foule de détails fort curieux sur l'aspect du pays, sur les productions du sol, sur les mœurs des habitants, etc., etc. M. Morelet joint à l'esprit d'observation une intelligence prompte qui saisit facilement les questions de tous genres et les expose avec clarté. Il sent vivement les beautés de la nature et les décrit avec beaucoup de charme. Enfin c'est un dessinateur habile, comme le prouvent les jolies vignettes qui sont placées en tête des chapitres de son livre.

Le christianisme en Chine, en Tartarie et au Thibet, par M. Huc. Paris, 1857 ; 2 vol. in-8 : 12 fr.

M. Huc, qui s'est fait connaître d'une manière si avantageuse par ses voyages en Tartarie, au Thibet et en Chine, entreprend d'écrire l'his-

toire du christianisme dans ces trois pays. Son but est d'attirer l'attention sur l'œuvre des missionnaires et de signaler les importants résultats qu'on peut en attendre. Il croit que la politique européenne sera tôt ou tard appelée à s'occuper de l'insurrection chinoise. Déjà la Russie et l'Angleterre ont pris les devants, et par l'envoi d'une escadre dans les eaux du Japon les Etats-Unis semblent également avoir voulu se mettre en mesure d'exercer une part d'influence sur les destinées du Céleste Empire. La France restera-t-elle indifférente aux événements qui se préparent? M. Huc ne le pense pas et c'est surtout en vue des intérêts français qu'il se propose de raconter les efforts de la propagande, ses succès et ses revers au sein des populations asiatiques. Il voudrait que le catholicisme reprit avec plus de vigueur que jamais son ancien rôle d'éclaireur de la civilisation européenne. En effet, ce furent ses fervents adeptes qui les premiers pénétrèrent dans l'intérieur de la Chine. Des légendes et quelques documents d'une authenticité plus ou moins douteuse font remonter l'origine de ces tentatives à saint Thomas. Mais il paraît du moins assez probable que dès le septième siècle la doctrine nestorienne était répandue en Chine. On a cru pouvoir fixer cette date d'après une inscription qui fut découverte en 1625 près de la ville de Sing-nou-Fou. Cependant ce n'est guère qu'à partir du dixième siècle qu'on retrouve des traces certaines de l'introduction du christianisme en Tartarie, et le voyage de Marco-Polo, vers la fin du treizième siècle, fournit à cet égard les premières données positives pour ce qui regarde la Chine. Au moyen âge les missions catholiques prennent une importance beaucoup plus grande. Grâce à l'activité remuante des jésuites, les conversions se multiplièrent au point de devenir un sujet d'inquiétude pour le gouvernement chinois. Dès lors ce sont des phases successives de tolérance et de persécutions qui ont continué jusqu'à nos jours, quoique le zèle se soit beaucoup ralenti. La palme du martyre n'est plus aussi recherchée que jadis, mais les semences répandues ont germé çà et là, de telle sorte qu'aujourd'hui l'œuvre de la propagande présenterait des chances favorables, surtout si l'on forçait l'empereur à la respecter en observant les règles du droit international. L'auteur assigne cette tâche à la France qui contre-balancerait ainsi les efforts de la Russie schismatique et de l'Angleterre protestante, tout en s'assurant une part dans les profits que l'industrie et le commerce pourront en recueillir. Cet emploi de la religion au service des intérêts matériels n'est pas nouveau; les anciens missionnaires, sur-

tout les jésuites, en ont souvent donné l'exemple. Le livre de M. Huc renferme à ce sujet une foule de détails fort curieux. Il intéressera d'autant plus qu'on y trouve une connaissance approfondie du caractère chinois, et des moyens auxquels on doit recourir pour le développer avantageusement. M. Huc fait grand cas de l'intelligence de ce peuple, qui lui paraît susceptible d'une régénération sous l'empire du christianisme. Son récit s'arrête au dix-septième siècle. Nous espérons qu'il en publiera la suite jusqu'à nos jours et pourra jeter quelque lumière sur les causes de la terrible révolution qui depuis plusieurs années déjà bouleverse le Céleste Empire.

RAPPORT fait le 19 décembre 1856 à la seconde assemblée générale de la Société de géographie sur ses travaux et sur les progrès des sciences géographiques en 1856, par A. Maury. Paris, 1857; in-8°.

Ce rapport offre un intéressant tableau de toutes les explorations ou découvertes nouvelles dont la science géographique s'est enrichie pendant l'année 1856. On sera frappé du nombre et de l'importance de ces travaux auxquels la France, l Allemagne, et l'Angleterre prennent surtout une part active. C'est à ces différents pays qu'appartiennent les hardis voyageurs aux efforts desquels on devra bientôt la connaissance complète du continent de l Afrique ainsi que des contrées soit de l'Amérique, soit de l'Asie qui n'avaient pas encore été suffisamment étudiées. Les progrès de la cartographie ne sont pas moins remarquables. A cet égard une sorte d'émulation paraît animer les gouvernements de la plupart des Etats européens. La Russie, les Pays-Bas, la Suède, rivalisent avec la France pour élever un monument topographique digne de notre époque. L'Espagne elle-même ne reste pas en arrière, et l'on sait avec quelle perfection de travail sont exécutées les cartes de la Confédération suisse. Enfin l'Allemagne se distingue entre toutes par l'excellence aussi bien que par la quantité prodigieuse de ses publications en ce genre. Le dépôt de la Société de géographie, enrichi par les dons qui lui arrivent de toutes parts renferme un trésor de documents précieux pour l'étude. Ses relations étendues lui permettent d'être également fournie des principaux ouvrages qui se publient en Amérique. Elle a d'ailleurs dans la personne de son secrétaire un homme capable de lui donner l'impulsion la plus féconde. M. Maury possède une érudition vaste et profonde. L'histoire,

l'archéologie, la philologie, les sciences naturelles lui sont familières. Il lit plus ou moins couramment toutes les langues de l'Europe, est secondé par une mémoire prodigieuse, et joint à ces dons naturels un zèle ardent, un esprit large et plein de bienveillance. On en trouvera la preuve dans l'impartialité avec laquelle il rend compte des travaux étrangers, accordant l'éloge ou se permettant la critique, toujours très-modérée, sans distinction de nationalité.

JOURNAL DE M. MIERTSCHING, interprète du capitaine Mac Clure dans son voyage au pôle nord. Genève, J. Cherbuliez, 1857 ; in-8° avec une carte : 1 fr.

M. Miertsching est un missionnaire morave qui, ayant passé plusieurs années au Labrador, connaissait bien les Esquimaux et leur langue. Il fut donc désigné au capitaine Mac Clure comme pouvant lui servir d'interprète dans son voyage à la recherche de Franklin. Parti en 1850, il a passé quatre hivers dans les glaces du pôle, et son journal offre un tableau touchant des souffrances de cette longue captivité. La résignation pieuse du digne interprète, son énergie morale, son excellent cœur et son dévouement toujours prêt à tous les sacrifices, excitent le plus vif intérêt malgré la monotonie du récit dont les incidents ne peuvent être fort variés. On éprouve une profonde estime pour cet homme simple et bon qui cherche sans cesse à relever le courage de ses compagnons d'infortune, et, par la vive sympathie qu'il leur témoigne, sait trouver le chemin de leur âme afin d'y verser le beaume consolateur de la religion. C'est un vrai chrétien, dont la foi se montre toujours accompagnée de la charité la plus ardente. Les détails qu'il donne portent d'ailleurs le cachet de l'observation. La rigueur du froid ne le rend point insensible aux grands spectacles de la nature, et ses descriptions présentent beaucoup de charme. Enfin le ton de naïve bonhomie qui règne d'un bout à l'autre de son journal en rehausse encore le mérite.

SÉPULTURES GAULOISES, ROMAINES, FRANQUES ET NORMANDES, faisant suite à La Normandie souterraine, par M. l'abbé Cochet. Paris 1857 ; 1 vol. in-8°, fig. : 7 fr. 50.

Ce volume forme le complément de *la Normandie souterraine*, ouvrage du même auteur couronné par l'Institut en 1854. M. l'abbé Cochet

poursuit ses explorations avec zèle, et le nombre des objets recueillis par ses soins dans le département de la Seine inférieure augmente chaque jour. Les tombes qui sont l'objet de ses fouilles archéologiques appartiennent soit aux Francs ou aux Normands, soit aux Gaulois et aux Romains. Elles offrent donc des vestiges de deux civilisations différentes et fournissent d'intéressantes données sur les usages particuliers à chacun de ces peuples. La coutume d'enterrer le mort avec ses armes, ses ornements et quelques ustensiles, tels que des urnes ou des coupes, leur était commune. Toutes les sépultures renferment des vases, tantôt en terre cuite, tantôt en bronze, quelquefois en verre, mais de formes très-variées, suivant leur origine. Dans les tombeaux romains et gaulois se trouvent des objets d'un travail plus délicat, bijoux d'or ou de bronze, agrafes, boucles de ceinture, bracelets, fermoirs, etc. Cependant l'art de travailler les métaux n'était pas inconnu chez les Francs et les Normands, car leurs sépultures présentent aussi maints objets de ce genre, entre autres des coffrets en bois recouverts de cuivre estampé, d'os gravés, etc. Leurs armes, quoique moins perfectionnées, prouvent qu'ils connaissaient l'emploi du fer et savaient le forger assez habilement.

M. Cochet décrit ses trouvailles d'une manière bien propre à captiver le lecteur. Il met à profit les ressources d'une vaste érudition archéologique et se livre à des études comparatives du plus haut intérêt.

SCIENCES MORALES ET POLITIQUES.

LECTURES PHILOSOPHIQUES, ou leçons de logique extraites des auteurs dont l'étude est prescrite par l'université, rédigées par Emile Beaussire. Paris, Aug. Durand, 1857; 1 vol. in-12 : 3 fr.

Ce volume se compose d'extraits tirés des ouvrages de Platon, Aristote, Cicéron, Saint-Augustin, Bacon, Descartes, Pascal, Malebranche, Bossuet, Fénelon, Leibniz, Euler, et de la logique de *Port-Royal*. Il offre ainsi, sous la forme d'un enseignement divisé par chapitres suivant l'ordre des idées, les préceptes des maîtres qui font autorité dans la science. Le but de l'éditeur est de faciliter aux jeunes gens l'étude exigée par le programme universitaire. Il veut leur rendre service en les dispensant de lire en entier les œuvres des auteurs sur lesquels doit rouler l'examen du baccalauréat. Nous ne partageons pas tout à fait cette manière de voir. Il nous semble plus avantageux de laisser aux élèves le

soin d'exploiter eux-mêmes la mine qui leur est assignée, et de choisir parmi les richesses qu'elle renferme ce qui convient le mieux à chacun selon la portée ou la tendance de ses facultés. Les jeunes gens ont surtout besoin d'apprendre à travailler, or ce n'est pas en leur fournissant des oreillers de paresse qu'on éveillera chez eux le goût de l'étude. Les difficultés et les obstacles sont des stimulants nécessaires pour l'intelligence qui, sans cela, ne fait aucun effort et se repose entièrement sur la mémoire. On apprendra par cœur ces fragments pour l'examen, puis bientôt après ils seront oubliés et risquent fort de ne laisser aucune trace dans l'esprit. Du reste le livre de M. Beaussire est fait avec goût. C'est une compilation très-ingénieuse de beaux passages, dans lesquels les préceptes de la logique sont exposés avec autant de clarté que de force. Assurément de pareilles lectures sont excellentes, et nous croyons qu'elles peuvent être fort utiles à tous ceux qui désirent avoir quelques notions des éléments de la philosophie.

PHILOSOPHIE DE LA PROCÉDURE CIVILE. Mémoire sur la réformation de la justice, par Raymond Bordeaux. Paris, Aug. Durand, 1857; 1 vol. in-8 : 8 fr.

Dans cet ouvrage, couronné par l'Académie des sciences morales et politiques, l'auteur s'efforce de faire pénétrer les lumières de la philosophie jusqu'au sein de la pratique judiciaire. Son but est de combattre ainsi les abus d'une routine dangereuse qui, trop souvent encore, annule ou du moins atténue singulièrement l'influence des réformes introduites dans la législation. Les hommes qui s'occupent spécialement de la procédure civile y voient en général un métier plutôt qu'une science ; la théorie leur est assez indifférente ou même tout à fait étrangère. Ils se soucient peu des principes et ne se font pas toujours scrupule de les fausser dans l'application lorsqu'ils y trouvent quelque avantage. De là naissent de graves inconvénients qui peuvent entraver la marche de la justice et qui nuisent beaucoup au respect dont elle a besoin d'être entourée. La sécheresse de la pratique judiciaire, ses allures tortueuses, son langage même, sont autant d'obstacles à la prompte solution des affaires litigieuses. Dans bien des cas les formes de la procédure deviennent une source de chicanes interminables. On comprend donc combien il importe de remettre en évidence l'intention du législateur, et d'oppo-

ser les vues saines de la théorie à l'empirisme des praticiens. Déjà les abus ont diminué, grâce au perfectionnement de l'organisation judiciaire, mais pour opérer une réforme, dont la nécessité n'est pas douteuse, il faut remonter aux principes de justice et de morale qui doivent éclairer la pratique elle-même et la relever en lui donnant un caractère plus honorable. C'est à ce résultat que vise le mémoire de M. Bordeaux, travail remarquable non moins par la clarté de l'exposition que par la vigueur de la pensée. Tous les détails de la procédure civile y sont soumis au critère de l'analyse philosophique, et l'on y trouvera les directions les plus propres à rétablir l'accord entre la pratique et la théorie.

L'ART D'ÊTRE MALHEUREUX, légende, par F.-T. de Saint-Germain. Paris, J. Tardieu, 1857 ; 1 vol. in-32 : 1 fr.

Pour bien rendre son idée, l'auteur aurait dû dire l'art de supporter le malheur et de le faire servir à notre perfectionnement moral. En effet, il ne s'agit point ici des moyens de se rendre malheureux, au contraire, le but est plutôt de montrer qu'au sein de l'infortune même peut se trouver le vrai bonheur. Les épreuves dont l'homme se plaint avec tant d'amertume ont pour lui de précieux avantages. Elles élèvent son âme en la détachant des joies éphémères et frivoles de ce monde pour la tourner vers Dieu ; elles développent dans son cœur la piété, la charité, le dévouement ; à celui qui sait en profiter elles offrent l'enseignement le plus fécond. D'ailleurs on ne peut le nier, la souffrance est une des conditions inévitables de la vie humaine ; en vain prétendrait-on s'y soustraire, tôt ou tard on doit lui payer son tribut. « Sans vouloir décourager ceux qui entrent dans la carrière, ne faut-il pas les prémunir contre les embûches du chemin, pour qu'ils ne restent pas faibles et désarmés en présence du danger? Les illusions et le mirage de la prospérité sont souvent plus funestes que le malheur même, puisqu'ils éveillent les passions mauvaises et engendrent les fautes et les remords. »

L'intention de M. de Saint-Germain est donc très-digne d'éloge. Il a bien raison de vouloir nous apprendre à supporter le malheur, à l'exploiter en quelque sorte au profit de notre éducation morale. Mais son livre, quoique plein d'excellents conseils, ne répond pas précisément à cette idée. C'est l'histoire d'un bon prêtre dont toute la carrière est consacrée à faire le bien. L'abbé Paul, animé du zèle le plus charitable,

gagne l'amour de ses paroissiens par ses actes non moins que par ses discours. A l'éloquence du cœur il joint la pratique des vertus chrétiennes et prêche l Evangile de la manière la plus efficace. Encourager, consoler, raffermir, telle est la tâche qu'il remplit avec une ardeur infatigable, aussi la bénédiction divine repose-t-elle sur son œuvre. Mais qu'a de commun ce doux ministère avec l'art d'être malheureux ? Nous y voyons plutôt l'art de soulager les malheureux, belle et grande mission, noblement comprise par un modeste curé de village. L'auteur a sans doute pensé que, dans sa bouche, les enseignements de la religion seraient mieux écoutés, et l'abbé Paul ne manque en effet ni d'onction touchante, ni de force persuasive. Cependant, quelque remarquable que soient ses discours, ils restent dans des généralités un peu vagues. Nous croyons que, pour faire ressortir l'utilité du malheur, il vaudrait mieux présenter des exemples que des préceptes, et mettre surtout en relief les résultats salutaires qu'on peut attendre des épreuves dans les circonstances qui se présentent le plus communément. En d'autres termes, au lieu d'une prédication, M. de Saint-Germain devait nous donner une légende comme l'indique son titre. Du reste, malgré un mélange assez bizarre parfois de citations sacrées et profanes, la tendance du livre est fort bonne, et le charme du style en rendra la lecture attrayante.

NOUVELLES LETTRES et opuscules inédits de Leibniz, précédés d'une introduction, par A. Foucher de Careil. Paris, Aug. Durand, 1857; 1 gros vol. in-8 : 7 fr. 50.

Les manuscrits de Leibniz que M. Foucher Careil publie étaient restés jusqu'à présent enfouis dans les archives de Hanover. Ils ont assez d'importance, parce qu'ils peuvent jeter une lumière nouvelle sur le point de départ de la pensée du grand philosophe et sur la marche de son développement successif. Ce sont comme des anneaux qui manquaient à la chaîne par laquelle furent liées ensemble les phases diverses de sa philosophie. Au lieu d'être obligé de recourir à de vagues hypothèses pour expliquer l'origine des idées de Leibniz et les modifications qu'elles subirent, on a dans ces fragments des traces certaines du travail de son esprit, on y retrouve en quelque sorte le programme des études auxquelles il se livrait. «Je le vois, dit M. Foucher de Careil, dans son introduction, au sein d'une majestueuse et paisible lumière faire converger vers un

centre unique tout ce qu'il y a de science et de philosophie dans les âges antérieurs, reliant par d'imperceptibles traits de lumiere Aristote à Platon, tous deux à la scolastique, et la scolastique à lui-même. Il médite à quinze ans, dans ses promenades solitaires, sur les nécessités de réhabiliter la scolastique. A trente ans, il traduit les dialogues de Platon pour se préparer à la réforme de la philosophie de Descartes. Vingt ans plus tard il est devenu, par la force de la dialectique platonicienne et de la scolastique restaurée, le premier philosophe de son temps. Son esprit avide d'unité, effaçant de plus en plus les limites et surmontant les obstacles, s'élève à l'harmonie de l'ensemble, et l'étend à tout, au monde, à nous-mêmes, et surtout à Dieu qui la produit ; dans son système, où il a recueilli tous ces germes, la nature, l'homme et Dieu se répondent. » Ainsi se découvre à nos regards la route qu'il a suivie avec les erreurs dans lesquelles il tomba parfois, mais qui n'ont pas empêché le progrès constant de ses doctrines.

Un abrégé du *Phédon* et une traduction latine du *Théétète* prouvent évidemment que le platonisme exerça sur Leibniz une part d'influence assez grande. C'est à cela sans doute qu'il dut d'avoir porté le sentiment profond de l'art et de la poésie dans les problèmes les plus épineux de la scolastique. Ses *Lettres à Hobbes* nous le montrent plus tard agité de la pensée des réformes. Les idées se pressent sous sa plume ; il n'a pas encore une conception bien nette de l'œuvre qu'il veut accomplir, mais le but vers lequel tendent tous ses efforts est le triomphe de la vérité. La perspicacité de son génie lui fait entrevoir déjà les mauvaises tendances du dix-huitième siècle. Enfin son *Attaque au cartésianisme* marque d'une manière frappante l'essor plus élevé qu'il aspirait à donner à la philosophie. C'est une critique sévère dont les admirateurs de Descartes seront peu satisfaits ; mais, comme le fait observer avec raison M. Foucher de Careil, pour la juger sainement on doit se placer au point de vue de Leibniz. « En le voyant, dit-il, saper par la base ce système célèbre, et découvrir le vice caché de sa psychologie qui manque d'étendue ; en l'entendant reprocher à ce philosophe d'avoir fini dans le *naturalisme*, où a commencé Spinosa, et poursuivre dans les cartésiens de son temps cet aveuglement de secte qui ferme leur esprit aux découvertes, on se récriera contre une injuste critique et des attaques violentes et passionnées. Pour nous, nous n'avons jamais pensé à déprécier Descartes au profit de Leibniz, et nous ne voudrions pas enlever une seule admiration légitime à la gloire de ce grand homme ; mais il nous est impossible de ne

point voir que si Descartes a sécularisé la philosophie, il n'a pas excepté ses disciples d'une sujétion presque aveugle à ces préceptes. L'époque où Leibniz a vécu est une époque de transition entre cet âpre dogmatisme et des tendances plus modernes, et son système est surtout un essai de transactions philosophiques entre l'esprit d'absolutisme et celui de liberté. Si l'époque où nous sommes est elle-même une ère de transition pour la philosophie, le nom de Leibniz peut-être proposé comme un de ceux qui, tout en continuant le dix-septième siècle, s'associent le mieux aux tendances du nôtre. »

COURS GRADUÉ d'instruction civique, manuel de l'école, de la famille et du citoyen, par L. Bornet. Fribourg, Marchand et Ce, 1856; 1 vol. in-12.

L'instruction civique bien comprise serait certainement l'un des moyens les plus efficaces d'assurer la marche du progrès moral. Dans les démocraties surtout il n'y a guère d'autre frein qu'on puisse opposer à l'essor des mauvais instincts, et c'est la seule arme dont elles disposent pour combattre l'influence du sophisme ou du mensonge. A défaut de force répressive, il est urgent qu'elles empêchent le mal de se développer. L'éducation du citoyen doit donc être l'objet de leur constante sollicitude. Jusqu'ici l'enseignement primaire n'a pas atteint ce but. Ses résultats sont, en général, peu satisfaisants. S'il contribue à dissiper les ténèbres de l'ignorance, trop souvent c'est pour leur substituer un vague crépuscule, dans lequel ombres et lumières se confondent. Le demi-savoir ressemble à ces feux follets qui trompent le voyageur, lui font quitter la route tracée et l'égarent dans de perfides fondrières. En vain a-t-on multiplié les connaissances et perfectionné les méthodes, l'absence de l'élément moral s'est toujours fait plus sentir. Au libre exercice des droits civiques il faut absolument pour contre-poids la règle du devoir ; sans cette condition la souveraineté populaire ne saurait produire que de fâcheuses conséquences. Mais la morale peut-elle s'apprendre à l'école comme la lecture, l'orthographe et le calcul? C'est difficile, et les préceptes du maître risquent fort d'être stériles si l'élève n'en trouve pas la confirmation dans la conduite habituelle de ceux qui l'entourent. La pratique est ici beaucoup plus utile que la théorie. Cependant cette dernière ne doit pas être non plus dédaignée, car pour opérer une pareille réforme

on est bien obligé de recourir d'abord à ses leçons. D'ailleurs les semences ainsi déposées dans de jeunes âmes ne sont pas toutes perdues. L'instruction civique a l'avantage d'inspirer du respect pour les notions morales. C'est là du moins le principal but que lui assigne l'auteur du livre que nous annonçons. L'exposé des lois et des formes constitutionnelles n'occupe dans son enseignement qu'une place secondaire. Il s'efforce avant tout d'inculquer aux enfants des sentiments d'affection et de gratitude, de leur faire comprendre ce qu'ils doivent à Dieu, à leurs parents, à leurs maîtres, combien ils ont besoin d'être aimés de tous ceux qui les entourent. Viennent ensuite plusieurs chapitres consacrés aux devoirs de la vie pratique, dans lesquels il insiste particulièrement sur les bienfaits de la vérité, de la modération, de la bienveillance, du travail, et présente quelques sages directions sur l'usage que l'homme doit faire de sa liberté. En général ses explications sont claires, précises, et propres à se graver dans la mémoire. Il laisse aux instituteurs le soin de les développer suivant la portée des intelligences et se borne à leur en tracer le cadre. La seconde partie, qui s'adresse évidemment à des élèves plus avancés, traite des droits et devoirs sociaux. La famille, la patrie, le culte en forment les divisions principales. De tels sujets sembleront un peu trop élevés pour la jeunesse qui fréquente les écoles primaires. Mais leur importance est incontestable; dans un pays où tous les citoyens sont appelés à prendre part aux affaires publiques, on ne peut se passer d'un enseignement de ce genre. Il faut trouver le moyen d'éclairer le peuple sur ses intérêts véritables, et M. Bornet indique très-nettement la tendance qu'on doit suivre si l'on veut arriver à des résultats salutaires. Ses principes sont ceux d'un républicain loyal, qui cherche à concilier autant que possible le bien de l'Etat avec le perfectionnement individuel. Il termine son livre par une analyse de la constitution fédérale et de celle du canton de Fribourg.

La liberté de conscience, par Jules Simon. Paris, Hachette et Ce, 1857; 1 vol. in-12 : 3 fr. 50.

Sous ce titre M. Jules Simon publie la matière de leçons qu'il a professées à la Société littéraire de Gand. C'est une esquisse pleine d'aperçus ingénieux, de belles et bonnes pensées, où l'on retrouve bien l'esprit de sage modération qui distingue l'auteur. Sous sa plume la discussion n'a

rien d'absolu ; il admet des divergences de vues et ne suspecte pas la bonne foi de ceux qui raisonnent autrement que lui. Le principe même de la liberté de conscience lui fait respecter les convictions différentes des siennes. C'est un résultat qui semble tout naturel, mais dont quelquefois les philosophes se soucient fort peu. Il n'est pas très-rare d'en voir qui, tout en réclamant la tolérance, n'en usent guère à l'égard des systèmes qu'ils combattent. M. Jules Simon n'appartient pas à cette catégorie, ses allures sont plus modestes, il cherche la vérité, mais ne prétend pas être infaillible. Ainsi, quoique partisan de la liberté religieuse la plus complète, il reconnaît que la séparation de l'Eglise et de l'Etat peut offrir de graves inconvénients dans un pays où leur union a toujours existé. Pour être salutaire, une pareille réforme doit s'opérer graduellement et se produire en quelque sorte d'elle-même dans les faits avant qu'il convienne de la décréter d'une manière définitive. En d'autres termes, la liberté doit s'établir librement et non pas être imposée par une loi. Si la religion d'Etat est incompatible avec la marche des idées, le régime contraire a besoin pour prospérer que la tolérance soit entrée dans les mœurs et les habitudes du peuple. Il faut donc recourir à des transactions entre ces deux principes absolus. Elles sont difficiles sans doute et deviennent souvent une source de conflits dangereux ; mais avec de la prudence et de l'énergie on peut réussir à conjurer le péril. M. Simon traite habilement cette matière délicate ; il montre une connaissance approfondie des détails de la constitution ecclésiastique, ainsi que de ses rapports compliqués avec le pouvoir civil. Ce qu'on remarquera surtout chez lui, c'est la largeur des vues et la dignité du langage. Sa polémique n'est jamais passionnée, il respecte ses adversaires et s'indigne seulement contre l'intolérance, quel que soit le camp dans lequel il la rencontre. C'est là l'ennemi qu'il s'agit de combattre résolûment si l'on veut obtenir le triomphe de la liberté. Mais M. Simon se garde bien d'employer les armes des philosophes du dix-huitième siècle. Il ne prétend pas ôter aux Eglises le droit d'excommunier ceux qui rejettent leurs doctrines ou méprisent leurs pratiques. Cette espèce d'intolérance purement religieuse lui paraît légitime, pourvu que d'autre part il n'y ait aucune contrainte exercée sur les récalcitrants. Le but vers lequel les efforts doivent tendre est précisément un état de choses tel que chacun soit libre de choisir entre les Eglises ou d'en fonder une nouvelle s'il n'en trouve point à sa convenance. On ne saurait demander plus, car la tolérance philosophique semble destinée à rester toujours le privilége

d'un petit nombre d'esprits, même parmi les philosophes. M. Simon lui-même l'avoue, et cette franchise lui servira d'excuse aux yeux de ceux qui le trouveront peut-être trop sévère à l'égard des sectes chrétiennes.

DE L'ATHÉISME ET DU DÉISME, par Amédée Pommier. Paris, Garnier frères, 1857; 1 vol. in-18 : 1 fr.

M. Amédée Pommier présente une nouvelle démonstration de l'existence de Dieu qu'il croit particulièrement propre à frapper la foule. Elle est, en effet, d'un genre assez nouveau, du moins dans la forme, et porte le cachet d'excentricité que l'auteur imprime à tous ses écrits. On y trouve les objections de l'athéisme très-crûment exposées, mais combattues avec non moins de franchise. L'auteur ne craint pas d'être un peu brutal dans sa manière de raisonner. Il marche droit au but, sans se soucier de ce qu'on appelle convenances ou ménagements. Dès le début il se place dans la position d'un homme qui n'accepte ni l'autorité des théologiens, ni celle des philosophes, et prend pour unique guide le gros bon sens, afin de se mettre, autant que possible, à la portée du plus grand nombre. Son argumentation a surtout pour objet de renverser l'échafaudage de l'athéisme, en montrant combien sont absurdes les hypothèses sur lesquelles il repose. Le système des causes finales ne lui paraît guère meilleur ; de part et d'autre on s'obstine à vouloir tout expliquer, et cette orgueilleuse prétention apporte le plus grand obstacle aux progrès d'une foi raisonnable. Les secrets de Dieu sont au contraire, pour M. Pommier, l'une des principales preuves de son existence. Nous sommes forcés par là de reconnaître un pouvoir qui régit l'univers, et dont la sagesse éclate sans cesse à nos yeux dans les résultats de ses lois mystérieuses. Ce point de vue est ingénieux; on regrettera seulement qu'il ne soit pas mieux développé. L'auteur manque d'élévation, il affecte même le ton vulgaire, et se fait en quelque sorte un mérite de plaider la cause du spiritualisme en termes fort peu dignes du sujet.

LE MONDE MARCHE, par Eug. Pelletan. Paris, 1857; 1 v. in-12 : 1 fr. 75.

Le monde marche, c'est un fait certain, il a toujours marché, tantôt bien, tantôt mal, tantôt lentement, tantôt vite. Mais cette marche constitue-t-elle un progrès véritable ? La question est difficile à résoudre. Il

faudrait pour cela connaître le point de départ et celui de l'arrivée, or, l'un et l'autre sont pour nous des mystères impénétrables. Tant que les origines de l'humanité ne seront pas mieux éclaircies, on manquera de points de comparaison entre le passé et le présent ; quant à l'avenir, nul ne peut apercevoir le but qu'il nous cache. La discussion est donc assez oiseuse ; il vaudrait mieux la renfermer dans des limites plus restreintes, et diriger ses efforts vers le perfectionnement individuel qui est à notre portée, tandis que celui de l'espèce nous échappe complétement. Mais M. Pelletan ne partage pas cette manière de voir. Il a foi dans le progrès continu ; pour lui le monde marche d'un pas sûr vers le bonheur, et c'est la démocratie qui doit en faire un jardin d'Eden où « les femmes au cœur haut, les fiancées au front pur n'auront de guirlandes et de sourires que pour les forts qui auront noué la ceinture et fait l'œuvre du Dieu vivant. » Ce paradis terrestre n'est guère propre à séduire ceux qui savent par expérience quelles sont les douceurs du suffrage universel et les charmes des assemblées populaires. Ils reconnaissent trop la réalité du régime démocratique pour se laisser prendre aux illusions de la poésie. Aussi comprend-on facilement que M. de Lamartine, désenchanté par les femmes au cœur haut et les hommes forts de 1848, ait perdu sa croyance à l'infaillibilité du progrès. Il s'est même permis d'attaquer la *Profession de foi du dix-neuvième siècle*, ouvrage dans lequel M. Pelletan a prétendu révéler au monde ses destinées futures, sa religion définitive et sa vraie rédemption. Ce livre, auquel une certaine verve chaleureuse et des idées assez hardies ont fait un succès de vogue, renferme, il est vrai, quelques doctrines plus ou moins suspectes, soit de panthéisme, soit de socialisme. C'est l'impression de ce qu'on peut appeler l'école humanitaire, composée de jeunes enthousiastes qui suivaient les traces de Lamartine jusqu'au moment où celui-ci s'est retourné contre eux. Ils ne s'attendaient point à ce brusque revirement ; mais le poëte est homme d'impression plutôt que de principes, et d'ailleurs il a traversé des épreuves bien faites pour modifier ses idées. En voyant le peuple de près il s'est pris à douter des merveilleux bienfaits de la démocratie. C'est ce doute qui cause l'indignation de M. Pelletan. Malgré le culte qu'il professe pour M. de Lamartine, il ne craint donc pas d'entrer en lice contre lui, et de soutenir vivement la doctrine de la perfectibilité. Son argumentation ne nous semble pas très-forte, elle est plutôt déclamatoire. Ce sont des tirades passablement ampoulées qui s'adressent moins à la raison qu'au sentiment et ne prouvent, en général, pas grand'chose,

si ce n'est que l'auteur est un enthousiaste à tendances vagues de la portée desquelles il ne se rend pas bien compte lui-même. Nous croyons que M. de Lamartine aura peu de peine à triompher d'un tel adversaire. Quant au style, la supériorité du poëte n'est pas douteuse, et les principes qu'il défend ont l'avantage d'être clairs, positifs et nettement arrêtés.

SCIENCES ET ARTS.

Etudes et lectures sur les sciences d'observation et leurs applications pratiques, par M. Babinet. Paris, 1857; 3 vol. in-18 : 7 fr. 50.

Ce sera la gloire de l'époque actuelle que d'avoir su tirer un merveilleux parti des découvertes scientifiques en les appliquant au service des arts et de l'industrie. Les matériaux laborieusement amassés par les siècles antérieurs ont été mis en œuvre dans le nôtre avec autant de zèle que d'intelligence. Pour ne parler que des résultats les plus importants, la vapeur et l'électricité semblent destinés à changer la face du monde ; notre civilisation portera de plus en plus le cachet de leur influence puissante. Mais ce ne sont pas les seuls bienfaits dus aux travaux des savants. Grâce à leurs recherches, de nombreuses routes nouvelles s'ouvrent à l'activité de l'esprit humain, et chaque jour, en quelque sorte, y voit surgir d'ingénieuses applications qui viennent contribuer au développement matériel et moral des peuples. L'impulsion est donnée, il ne s'agit que de l'entretenir par une diffusion toujours plus grande des trésors de la science. Autrefois celle-ci, renfermée dans le domaine de la théorie, dédaignait de se mettre à la portée de tous, maintenant, au contraire, elle aspire à la popularité, car elle a reconnu que c'est le meilleur moyen d'étendre son empire et d'en féconder le sol. Aussi M. Babinet, membre de l'Institut, savant de premier ordre, ne croit-il point déroger en écrivant des mémoires à l'usage du public profane, et il a parfaitement raison ; les connaissances qu'il propage de cette manière rendront de précieux services. Son petit livre aura beaucoup de lecteurs, superficiels peut-être, mais chez quelques-uns il éveillera le goût de l'étude et tous y puiseront du moins le respect de la science dont il fait ressortir avec éclat les titres glorieux. Le talent de l'écrivain est d'ailleurs très-heureusement doué pour une œuvre semblable. Il possède l'art d'exposer les questions les plus ardues dans un langage clair, élégant, familier même, bien propre à séduire ceux que repousse l'appareil scientifique.

On en trouvera surtout la preuve dans ses charmants articles sur l'astronomie, et maintes personnes qui n'ont jamais su distinguer une étoile d'une autre se laisseront volontiers entraîner à faire avec lui le voyage du ciel. Quant à ses notices météorologiques, les aperçus ingénieux qu'elles renferment, quoique parfois un peu trop aventurés, excitent le plus vif intérêt. La *Télégraphie électrique*, la *Perspective aérienne*, le *Stéréoscope*, l'*Electricité ouvrière* ne sont pas moins attrayantes par la quantité de faits curieux dont elles rendent compte. Enfin la franchise avec laquelle l'auteur attaque le prétendu phénomène des tables tournantes nous paraît digne d'être hautement approuvée. C'est un devoir qu'en général les savants négligent trop de remplir. Ils ne sentent pas la nécessité de combattre l'absurde, parce qu'il est sans aucune valeur pour eux. Mais leur silence a le double inconvénient de laisser le champ libre aux dupeurs et de faire croire que la science redoute un débat public. Lorsque vient à se manifester quelqu'une de ces aberrations auxquelles est sujette la foule, et que les charlatans exploitent avec tant de succès, il importe que la cause du bon sens ne reste pas sans défenseur. En effet, malgré les progrès dont nous sommes si fiers, le culte du merveilleux compte encore d'innombrables adeptes, et les croyances superstitieuses que l'on s'imaginait avoir détruites reparaissent tout à coup aussi vivaces et contagieuses que par le passé. Les tables tournantes en sont un exemple frappant. Qui pouvait prévoir qu'au milieu du dix-neuvième siècle, des esprits, plus ou moins cultivés, seraient susceptibles de revenir à la religion des fétiches, de consulter un oracle de bois, et d'être dupes de la plus grossière supercherie qui ait été jamais inventée? M. Babinet critique cette étrange folie de la façon la plus spirituelle et termine par la citation suivante, dans laquelle M. Morin, après avoir étudié les tables avec la bonne foi d'un adepte en dénonce non moins loyalement toute l'absurdité :

« Je ne crois pas que les tables tournent, marchent ou lèvent le pied poussées par un être immatériel.

« Je ne crois pas qu'après avoir eu l'esprit de se débarrasser des entraves du corps humain, une âme soit assez bête pour se fourrer dans un morceau de bois, et manifester sa présence par des exercices d'équilibre aussi absurdes qu'indignes de la supériorité que s'arroge à juste titre l'intelligence sur la matière.

« Je ne crois pas que, si vous avez des parents morts ou des amis qui vous sont chers,— en supposant même qu'ils veuillent ou puissent com-

muniquer avec vous, — ils aient choisi un aussi pauvre moyen de vous parler; car si vous employez le jour à vos affaires personnelles, ils ont au moins la nuit pour vous souffler leurs pensées à l'oreille ou même pour vous apparaître.

« Les fantômes qui peuplaient les campagnes de nos pères, les revenants qui hantaient les ruines des vieux châteaux, s'ils n'étaient pas plus vrais que ceux des tables, savaient au moins imposer un certain respect.

« Les esprits de notre siècle, si tristement affublés de noyer, d'acajou ou de palissandre, n'inspirent que du mépris, et feraient désespérer à jamais d'élever une barrière contre la démagogie de l'ignorance superstitieuse et l'oligarchie détestable de ceux qui voudraient alimenter la superstition pour l'exploiter à leur profit, si l'excès même du ridicule des esprits ne devait pas leur donner le dernier coup ! »

« Ces paroles sont rudes, ajoute M. Babinet, *durus est hic sermo!* Seront-elles entendues ! Dans tous les cas, la stérilité des vieux prestiges rajeunis en dégoûtera le public à la longue et les relèguera où ils étaient avant la crise actuelle. Les gens à imagination se trouveront avoir perdu leur temps à courir après des chimères, et les esprits sérieux pourraient bien avoir perdu le leur à démontrer la vanité des espérances nouvelles, en les jugeant au point de vue des méthodes rigoureuses d'investigation qui ont déterminé les progrès de toutes les sciences ayant pour base l'observation des faits. »

LE TRÉSOR DE LA CURIOSITÉ, tiré des catalogues de vente de tableaux, dessins, estampes, livres, marbres, etc., par M. Charles Blanc. Paris, veuve J. Renouard, 1857 ; 1 vol. in-8° : 8 fr.

Le premier volume de cet ouvrage, très-digne d'intéresser tous les amis des arts, vient de paraître; il renferme l'énumération de ce que présentent de plus remarquable les ventes de tableaux, estampes, etc., faites depuis 1727 (époque de la dispersion du cabinet de la comtesse de Verrue) jusqu'en 1779. Il ne faut pas croire d'ailleurs que le livre se borne à une sèche, mais exacte nomenclature; il se recommande à d'autres titres ; nous mentionnerons notamment une notice intéressante sur un graveur dont la vie était peu connue, Hollar, si admiré chez les Anglais, et une autre notice bien spirituelle sur Gravelot, dessinateur charmant, qui orna de ses vignettes les éditions de luxe publiées sous le règne

de Louis XV. M. Ch. Blanc a *illustré* son texte (c'est le mot consacré) de quelques images choisies avec beaucoup de goût; il offre, entre autres objets, des fac-simile d'une rigoureuse fidélité de quelques estampes de Rembrandt tellement rares qu'on n'en connaît qu une seule épreuve. L'élévation des prix survenue depuis un siècle dans la valeur de ces objets fournit parfois matière à des rapprochements curieux. Parfois se rencontre l'indication de ces bizarreries dues à des caprices artistiques et qui séduisent quelques amateurs; nous nous bornerons à citer le crucifix au coup de poing, gravure de Pontius où l'on voit un ange donnant un coup de poing à un autre ange qui le rend au diable, et un dessin du Guerchin, représentant saint François à genoux; un ange qui est en l'air, joue du violon.

*

De l'application des arts a l'industrie. Rapport fait par M. le comte de la Borde, membre de la commission française à l'exposition de Londres en 1851. Paris, imprimerie impériale, in-8.

Ce volume ne contient pas moins de 1039 pages, et il est d'une lecture fort attachante. On connaît depuis longtemps l'autorité d'intelligence et l'ardeur au travail de M. de la Borde; ses nombreux ouvrages attestent l'étendue de ses connaissances en tout ce qui a rapport aux beaux-arts et la sûreté de son goût. L'occasion d'apprécier l'avenir des arts et de l'industrie au moyen de leur association, s'est présentée pour lui dans les conditions les plus favorables; l'habile et zélé membre de l'Institut l'a saisie avec bonheur; il s'est proposé, comme il le dit lui-même, d'indiquer sommairement le rôle qu'ont joué les arts aux époques florissantes de la civilisation et de signaler en quoi, de nos jours, ils ont changé leur voie, quels sont les vices de constitution qui arrêtent leur essor. Après avoir marqué la place de la France dans l'exposition de Londres, il constate les efforts qui sont faits de tous côtés pour lutter avec elle, et il recherche quelles sont, dans cette nouvelle situation, les mesures à prendre, les réformes à introduire, les institutions à fonder pour maintenir le haut rang de l'industrie française. Aujourd'hui l'enseignement des arts est désorganisé tandis que l'étude des sciences est fortement constituée; il est indispensable de rétablir une harmonie bien nécessaire. Beaucoup d'innovations sont proposées dans le travail que nous signalons, M. de la Borde s'exprime en ami enthousiaste du progrès; tout

ce qu'il réclame ne se fera pas, mais les idées qu'il agite, les considérations qu'il développe ne seront point sans résultat. Les parties de son livre consacrées à l'art dans l'enseignement, à l'enseignement de l'art dans les carrières spéciales de l'industrie, à l'enseignement supérieur des arts, sont dignes d'une attention spéciale. Qu'on examine aussi avec soin les 110 pages consacrées à la création d'une manufacture modèle. Un appendice de plus de 100 pages renferme, sous une forme laconique et avec un style entraînant, l'ensemble d'un système de mesures propres à développer dans les masses l'intelligence des beautés de l'art. Une foule de choses sont réunies, serrées dans un court espace; on pourra ne pas adopter toutes les vues émises par M. de la Borde, on dira qu'il n'est pas possible d'organiser de longtemps tout ce qu'il réclame, et qu'il devance d'un siècle ou deux l'époque où il vit, mais on reconnaîtra que l'avenir se chargera de réaliser un grand nombre des projets qu'il recommande. Telle est d'ailleurs l'importance et la variété des objets traités dans ce *rapport* d'un genre nouveau que nous désirons vivement qu'une plume exercée et compétente se charge d'en rendre compte avec toute l'étendue et avec toute l'ampleur de discussion qu'il mérite. *

THÉORIE DES INTÉRÊTS COMPOSÉS INFINITÉSIMAUX, suivie de quelques remarques sur les intérêts composés ordinaires et sur les intérêts simples, par A.-L. Dutoit. Lausanne, 1857; in-8 : 50 cent.

On sait quelle est la marche ordinaire des intérêts composés. Ils accroissent rapidement le capital, et plus les règlements de compte sont rapprochés les uns des autres plus il y a avantage pour le créancier. Mais dans le commerce il est d'usage de régler chaque année, ou tout au plus chaque semestre. Or si ce terme était réduit toujours davantage, il est évident que la capitalisation deviendrait de plus en plus rapide jusqu'à ce qu'elle atteignît une certaine limite vers laquelle devraient nécessairement tendre les différents résultats à mesure qu'on diviserait l'année en périodes de temps de plus en plus courtes. C'est là ce que M. Dutoit appelle les intérêts composés infinitésimaux. Il en expose la théorie dans les quatre problèmes suivants :

1. Que deviendrait le taux annuel d'une somme placée à intérêts composés, en supposant que les règlements de compte se fissent à des époques infiniment rapprochées les unes des autres, c'est-à-dire que la capitalisation des intérêts fût incessante et continue?

2. Quelle serait au bout de n années la valeur (S) d'un capital (C), s'il était placé à interêts composés infinitésimaux et à raison de r pour un franc l'an?

3. En combien de temps un capital dont on connaît le taux deviendrait-il p fois plus grand par l'accumulation de ses intérêts composés infinitésimaux?

4. Une personne emprunte A francs à intérêts composés infinitésimaux à raison de r pour un franc l'an, et s'engage à rembourser cette somme en m versements égaux effectués à égale distance les uns des autres de manière à éteindre complétement sa dette en n années : quel doit être le montant de chaque versement?

Les solutions de ces problèmes offrent plusieurs formules ingénieuses qui pourront être utilisées par les négociants. M. Dutoit leur suggère en effet l'idée d une réforme dans le calcul de l'intérêt. Il voudrait qu'au taux annuel on substituât le taux journalier, afin de simplifier les calculs et d'obtenir une exactitude plus grande. Ce changement, dont il fait ressortir les avantages, s'appliquerait, soit à l'escompte, soit aux questions d'intérêt qui concernent le commerce proprement dit.

LA MÉDECINE ET LES MÉDECINS, philosophie, doctrines, institutions, critiques, mœurs et biographie médicales, par L. Peisse. Paris, 1857; 2 vol. in-12 : 7 fr.

Cet ouvrage se compose d'articles qui ont été écrits soit pour des Revues, soit pour les feuilletons de différents journaux. Sans être docteur, M. Peisse paraît avoir des notions assez étendues sur la médecine et connaître fort bien ceux qui la pratiquent. C'est un observateur intelligent, dont l'esprit, formé par l'étude de la philosophie, saisit avec promptitude les traits généraux de chaque doctrine et ne se laisse point entraîner aux séductions du système. Dans les débats qu'il analyse d'une manière aussi judicieuse que piquante, il ne se montre jamais tranchant ni passionné. Son rôle est celui d'un rapporteur impartial qui passe en revue les opinions opposées en les soumettant au critère du simple bon sens, mais qui ne craint pas d'égayer le sujet, quand l'occasion se présente, par quelques saillies spirituelles. Il fait habilement ressortir les inconséquences, les contradictions, les témérités dangereuses ou les habitudes routinières, auxquelles la science médicale est encore trop su-

jette, et réussit à donner aux discussions qu'il résume ainsi un véritable attrait même pour les lecteurs les moins versés dans ces matières. Les chapitres intitulés : ***Découvertes et découvreurs***, la ***Méthode numérique***, le ***Microscope et les microscopistes***, ***Mission sociale de la médecine et du médecin***, la ***Philosophie et les philosophes devant les médecins, etc.***, sont pleins d'aperçus ingénieux. Il expose avec clarté, s'abstient de toute forme pédantesque et sait être populaire dans la meilleure acception du terme. Quand il aborde les superstitions scientifiques, sa critique devient plus vive et mordante, quoiqu'elle n'ait point cette roideur magistrale qui prononce ***à priori*** sans vouloir prendre la peine d'examiner. Le magnétisme animal, la phrénologie, l'homœopathie, les tables tournantes, et maints autres procédés de ce qu'il appelle la médecine occulte, lui fournissent une série de remarques fort amusantes, dans lesquelles il donne essor à sa verve avec d'autant plus de liberté qu'en général il ne recule point devant l'expérimentation, seul moyen de découvrir les illusions ou les supercheries dont le public est trop souvent la dupe. On trouve enfin de jolis détails dans ses observations sur les mœurs des médecins, et les notices nécrologiques qui terminent le second volume seront lues avec un vif intérêt.

BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE

DE GENÈVE.

MAINE DE BIRAN

SA VIE ET SES PENSÉES

Publiées par Ernest NAVILLE.

Paris, 1857.

L'écrit posthume dont nous annonçons l'apparition, n'offre point, au premier abord, un caractère d'originalité propre à tenter la curiosité. C'est simplement la publication d'un *Journal intime*. Or, dès longtemps, on nous a trop habitués à des productions de cette espèce ; nous en avons trop rencontré dans la littérature contemporaine, sous les titres de *mémoires*, de *confidences*, de *pensées*, d'*impressions de voyages*, pour être attirés par cet ordre de publications; peut-être même aurions-nous à redouter pour le nouveau volume les préventions de la défiance ou les répugnances de la satiété.

Cette dernière impression, trop motivée par plusieurs publications de ce genre, ne serait pas juste. L'écrit de M. de Biran se distingue essentiellement de ceux auxquels on pourrait être tenté d'abord de l'assimiler; il porte un caractère de spécialité, d'originalité même, qui l'en sépare, et lui assigne une place à part dans toutes les productions de cette espèce.

Le nom de l'auteur suffirait déjà pour justifier cette distinction. M. Maine de Biran occupe une place éminente dans le rang des esprits supérieurs que nomme en France la science philosophique. Nul ne fut plus philosophe, dans le sens le plus exact et le plus élevé qu'emporte cette désignation; et les hommes dont les noms pourraient être associés au sien dans

cette région de la science, se sont unanimement accordés à lui reconnaître et à respecter en lui ce caractère. M. de Biran, en outre, représente l'intelligence, dont la sagacité s'est exercée avec le plus de pénétration, dans la branche de la science philosophique à laquelle il s'est spécialement attaché. Nul n'a porté plus loin l'esprit d'analyse dans l'étude psychologique, n'en a mieux poursuivi jusqu'au fond de l'être humain l'enquête et démêlé les secrets linéaments. Les écrits de sa main, déjà publiés, en font foi; ceux qui sont encore inédits, en témoigneront mieux encore, car il leur est réservé de donner la juste mesure de sa valeur philosophique.

Mais ce qui distingue particulièrement ce *Journal intime*, c'est le sens psychologique, qui ne s'en sépare jamais. La pensée qui fut au fond la vie de M. de Biran, s'y reproduit partout. On en suit le fil à travers tous les incidents variés de sa trop courte existence; et à mesure que l'on avance on en accompagne les développements et le progrès. Chez M. de Biran, l'homme et le philosophe se confondent. L'étude des faits intérieurs de son *moi* se révèle souvent dans les incidents les plus insignifiants en apparence de la journée, non moins que dans la solitude méditative de son cabinet de travail; ou, pour mieux dire, ils deviennent une récolte d'observations qu'il y rapporte. Il vit avec ses impressions intimes plus qu'avec les événements extérieurs qui les éveillent, et les fait contribuer ainsi au profit de la science.

Ce n'est pas que, parfois, il ne sache sortir du cercle limité de ses observations, et regarder au dehors lorsque les événements le commandent. On rencontre bien des pages d'un intérêt étranger à la philosophie, et l'on se prehd quelquefois à regretter qu'il n'ait pas cédé plus souvent à l'entraînement de ces espèces de digressions. L'époque que M. de Biran a traversée et les événements auxquels il a été mêlé, sont marqués d'un caractère si considérable dans l'histoire, que des jugements sur les hommes et sur les choses, dictés par une intel-

ligence aussi distinguée, soutenue par un caractère si sincère et si sage, devraient paraître d'un haut prix. Mais ce regret, qu'éveilleront vraisemblablement les pages du journal, plaide encore en faveur de l'intégrité du philosophe. Les événements les plus extraordinaires, les plus émouvants, eurent le pouvoir d'ébranler momentanément son âme, mais non celui de distraire sérieusement sa pensée ; elle le suit dans sa vie de tous les jours. Au milieu des préoccupations les plus graves, les plus anxieuses, cette pensée est encore sa préoccupation dominante. Le *Journal intime* qui l'atteste, en nous en faisant suivre les développements successifs, dévoile chez M. de Biran cette identification trop rare de l'esprit philosophique avec la vie; il garantit la sincérité de conscience apportée dans ses recherches, et devient en même temps une sorte d'introduction et comme une initiation à ses importants travaux.

Nous pensons que ce dernier point de vue est celui sous lequel on doit envisager la publication nouvelle, pour en saisir l'importance et le véritable intérêt. Nous ne saurions nous dissimuler qu'elle ne peut aspirer à un succès de popularité. Nous ne pouvons même lui présager qu'une catégorie de lecteurs intéressés assez restreinte. Cependant il ne faudrait pas étendre trop loin le sens de cette réserve. Il ne s'agit nullement ici de quelqu'un de ses écrits abstraits, de haute spéculation, dont il n'appartient qu'aux esprits familiarisés avec la langue philosophique d'apprécier la portée ou même de saisir le sens. Indépendamment des intelligences initiées aux travaux de la pensée, toutes les personnes que leur développement intellectuel intéresse à des études sérieuses dont l'être humain est le sujet, devront lire ces pages avec attrait en même temps qu'avec utilité. Il n'est point d'esprit cultivé auquel elles ne soient accessibles, et, pour peu que l'on attache quelque prix aux choses de la pensée et de l'âme, aux notions morales, au côté spiritualiste de notre nature, elles promettent une riche récolte d'observations neuves et du plus haut intérêt.

Le volume publié se compose de deux parties distinctes. Il débute par une notice biographique assez développée, destinée particulièrement à faire saisir le sens philosophique des travaux de M. de Biran ; la marche ascendante de ses idées vers le but qu'il s'est proposé, et le résultat définitif auquel il vient aboutir. A la suite, sous le titre de *Pensées*, vient *le Journal intime* du philosophe, qui en forme la partie importante et la plus étendue.

La vie de M. de Biran est peu riche en événements qui la recommandent à la curiosité du public. A un seul incident près, elle ne renferme rien qui doive appartenir à l'histoire. Sa vie publique, sa vie même d'homme de pensée, fut environnée de peu de bruit. Ses travaux furent longtemps ignorés, ses publications courtes et rares ; l'éclat d'un enseignement public ne révéla point au monde savant sa portée philosophique ; le mérite qui s'attachait à son nom, se renferma dans le cercle restreint d'appréciateurs éclairés ; et si les événements extraordinaires au milieu desquels il vécut ne l'eussent arraché forcément à sa retraite pour le transporter sur la scène tumultueuse et tourmentée des agitations politiques, il est vraisemblable que son existence extérieure n'eût présenté qu'une suite de jours paisibles passés dans une solitude champêtre ; occupée d'études et de méditations silencieuses, entourée d'affections de famille, elle n'eût rien offert de digne d'attention dans sa tranquille uniformité.

Aussi, ce qui fait l'intérêt particulier de cette vie, n'est pas ce que l'on peut en saisir du dehors. Comme le dit fort bien le biographe de M. de Biran : « c'est en dedans surtout qu'il faut le regarder vivre : car, singulièrement attentif aux faits qui se produisent sur la scène intérieure de la conscience, il le fut moins à ce qui se montre sur la scène du monde ; c'est l'étude de l'observateur de soi-même, soumettant les résultats de son expérience intérieure à l'examen d'une intelligence pleine de profondeur et de finesse, qui peut donner auprès des esprits

sérieux une valeur réelle au récit de l'existence de M. de Biran. »

Né en 1766 dans la ville de Bergerac, après l'éducation première qu'il reçut dans sa famille, il fut envoyé à Périgueux. Dans cette ville, il suivit les classes dirigées par *les doctrinaires*. Il parcourut le champ des études avec facilité et fit preuve surtout d'une aptitude marquée pour les mathématiques. Parvenu au terme de l'enseignement scolaire, il entra à l'âge de dix-neuf ans dans les gardes du corps du roi Louis XVI. Quatre années plus tard, la révolution de 1789 le chassa d'une position que des considérations de famille lui avaient fait accepter, mais peu d'accord avec ses goûts, et à laquelle une constitution délicate, une santé frêle, le rendaient peu propre. Blessé dans les funestes journées des 5 et 6 octobre, licencié avec le corps dont il faisait partie, trouvant toutes les carrières fermées par l'esprit de défiance qui s'attachait alors aux ci-devant serviteurs de la royauté, il revint dans l'héritage paternel, domaine de sa famille situé près de Bergerac, et dont la mort de ses parents l'avait mis en possession.

Ce séjour isolé fut l'asile où M. de Biran passa les années de terreur et de crimes qui couvrirent la France. Il n'y vécut pas exempt d'inquiétudes, et à plusieurs reprises des symptômes menaçants vinrent alarm r sa retraite. Mais la douceur de son caractère, surtout la modicité de sa fortune, le maintinrent à l'abri des haines et des cupidités révolutionnaires. Il se remit alors sérieusement à l'étude, *avec fureur*, ainsi qu'il s'exprime lui-même. Peut-être en éprouvait-il plus que jamais l'attrait après une interruption forcée durant les années de son service à Versailles; peut-être cherchait-il dans un travail acharné une diversion aux préoccupations douloureuses et à l'horreur des événements politiques.

Cette retraite studieuse jeta les bases de sa carrière philosophique. Il y prit conscience de ses véritables aptitudes, et fixa le sens de ses travaux. Les interruptions qu'elle eut à subir dans la suite, purent momentanément déranger, jamais inter-

rompre le cours et le développement de ses pensées ; il aima toujours revenir dans sa solitude, lorsque les fonctions administratives auxquelles il fut appelé lui en laissaient le loisir. En effet, nommé en 1795 administrateur du département de la Dordogne, puis envoyé au conseil des Cinq-cents sous le Directoire, ce ne fut qu'en 1798 qu'il lui fut permis de rentrer dans sa vie de retraite. Il dut y renoncer plus tard, lorsqu'en 1805 il fut nommé, par décret impérial, conseiller de préfecture; puis, l'année suivante, sous-préfet de Bergerac. Cependant, les soins de ses fonctions nouvelles ne lui firent point abandonner ses travaux. Quoique, ainsi qu'il le dit lui-même: « lorsqu'on est tombé des hauteurs de la philosophie dans la vie commune, il soit difficile de remonter des habitudes de la vie commune à la philosophie,» ses études, bien qu'entravées, n'en furent pas moins poursuivies. Nous le voyons même s'efforcer, par l'établissement d'institutions utiles, de faire circuler la vie intellectuelle dans l'arrondissement remis à sa surveillance, et y concourir pour sa part, par son activité comme par ses écrits.

Cependant, sa vie de solitude et de recueillement philosophique, allait être définitivement interrompue. Nommé en 1809 au corps législatif, ses séjours dans la province ne furent plus que des apparitions intermittentes, et, à dater de 1812, il dut s'établir à Paris, qui, de ce moment, devint sa résidence habituelle.

L'époque de l'établissement définitif de M. de Biran dans la capitale fut celle où les désastres de l'expédition de Russie allaient mettre en question le sort de la France. Présages sinistres de la chute du régime impérial, les nouvelles de l'armée, de plus en plus effrayantes, semblaient annoncer la catastrophe dernière, et la fortune de Napoléon ne parut se relever un instant que pour succomber bientôt dans une inexorable ruine. La position de M. de Biran au corps législatif ne lui permettait pas de demeurer étranger à ces convulsions de la

politique, et même d'entrer pour une part active dans les grands intérêts qui s'agitaient. Dans ces circonstances, il fut appelé, par la confiance de ses collègues au corps législatif, à siéger, de concert avec MM. Lainé, Raynouard, Gallois et Flaugergues, dans cette commission mémorable, nommée par le corps législatif à la fin de 1813, et dont le mandat était de porter au pied du trône les observations courageuses et sévères que les conjonctures menaçantes éveillaient dans les esprits de tous les Français amis de leur pays. Les plaintes et les vœux de la nation, les garanties réclamées pour la paix de l'Europe et l'indépendance du sol de la France, formaient la substance du rapport rédigé par M. Lainé, et présenté au nom de l'Assemblée par la Commission qui en était l'organe. On sait l'irritation que cette démarche souleva chez l'empereur; l'arrogance avec laquelle il déclara « que lui seul représentait la France, et que la nation avait plus besoin de lui qu'il n'avait besoin de la nation. » La clôture de la salle des séances et l'ajournement indéfini de la législature en fut la suite.

La dissolution du corps législatif rendit momentanément M. de Biran à sa vie de retraite. Il retourna dans le Périgord et y passa l'hiver qui vit l'invasion de l'empire par les armées des alliés et l'abdication de Napoléon. La restauration le rappela à Paris. Il fut immédiatement nommé à la Chambre des députés, et les fonctions de questeur de la Chambre lui furent confiées.

Dès lors la ligne politique de M. de Biran fut tracée, et il s'y montra scrupuleusement fidèle. Attaché par principe à la légitimité, par ses affections à la famille des Bourbons, qu'il avait servie dans sa jeunesse, rien ne le détourna de ses engagements envers ce gouvernement, dans le retour duquel il voyait la sécurité et le salut de la France. Exilé de Paris durant les cent jours, il y revient lorsque la question décidée au champ de Waterloo a ramené Louis XVIII aux Tuileries, et nous le retrouvons, au 20 juillet de la même année, occupant de nouveau au palais Bourbon l'appartement du questeur.

A partir de ce moment, l'existence extérieure de M. de Biran présente un caractère assez uniforme. Excepté pendant la session de 1817, il siégea jusqu'à sa mort dans la Chambre des députés. En octobre 1816, il fut nommé conseiller d'Etat en service ordinaire, attaché à la section de l'intérieur. Il prit une part active aux travaux du Comité d'instruction publique constitué par le préfet de la Seine. Séjournant seul à Paris pendant la plus grande partie de l'année, en automne il allait visiter sa famille fixée dans le Périgord. En 1816 et en 1819, l'état de sa santé, toujours chancelante, le conduisit aux eaux des Pyrénées. Une seule fois il sortit de France ; en 1822 il visita quelques-uns des cantons de la Suisse, particulièrement dans le but d'étudier les établissements d'éducation de Hofwyl et d'Yverdon, auxquels les noms de MM. de Fellemberg et Pestalozzi avaient acquis une certaine célébrité.

Les circonstances avaient amené M. de Biran dans la région tumultueuse de la politique; les liens de l'habitude l'y retinrent. Cependant cette carrière n'était pas faite pour lui. Ses aptitudes, ses goûts, sa constitution physique même, étaient en désaccord avec elle. Il le sentait; son journal reproduit fréquemment des réflexions dans ce sens, des expressions de découragement, des plaintes mêmes, sur une position dont il n'avait pas le courage de s'affranchir. Son impressionnabilité, la faiblesse de son organe, le rendaient peu propre aux succès de tribune. Les débats auxquels il assistait, les discussions souvent fort animées qui agitaient le Conseil d'Etat, l'ébranlaient inutilement, et le jetaient dans des préoccupations qui le détournaient de ses véritables aptitudes. Quelques lignes empruntées à son journal feront juger de ce désaccord pénible entre sa situation officielle et le genre de vie qui lui eût convenu.

« J'ai passé tout mon temps au ministère de l'intérieur occupé de causeries sur le sujet du jour (il était question d'une crise ministérielle.) Que me font tous les changements de ministres et toutes les tracasseries des hommes avides de pouvoir;

tous ces mouvements orgueilleux et insensés de petits hommes qui croient chacun commander au destin, dont ils sont les instruments? Pourquoi ne me tiens-je pas tranquille, borné au rôle d'observateur qui me convient uniquement, triste témoin des déchirements et de la dissolution de notre patrie que je ne puis servir autrement que par des vœux impuissants, le ciel m'ayant refusé l'énergie de corps et d'âme, nécessaire pour influer sur les hommes et sur le temps et le lieu où l'on vit? Cette vérité de sens intime devrait me rendre tranquille ; et pourtant je m'émeus, je m'agite avec tout le monde, oubliant la véritable place qui me convient et mon rôle passif d'observateur, aspirant quelquefois à influencer comme les autres. Fatigué de ces efforts inutiles je perds toute contenance, tout aplomb, je suis averti par la conscience intérieure de la platitude de mon rôle, chose dont les autres hommes ne s'aperçoivent pas. *Quousque?*

Ces dispositions de caractère ne promettaient pas à M. de Biran une influence marquée dans le gouvernement, ni dans la marche des affaires publiques. Indépendamment de l'absence de ces facultés brillantes qui créent le succès, sans en justifier toujours les titres, ses principes eux-mêmes eussent condamné sa politique à la stérilité, précisément, peut-être, par le côté qui la rendait estimable.

M. de Biran était royaliste. Il avait vu avec bonheur la restauration de la monarchie et s'était dévoué sur-le-champ à la servir. Mais son attachement à la dynastie replacée sur le trône n'était pas du fanatisme. La sagesse de ses vues et le désintéressement de son affection le séparaient des préventions et des exagérations de l'esprit de parti; et ce qu'il voulait, avec tous les hommes indépendants et judicieux de cette époque, c'étaient des institutions protectrices des vrais intérêts du pays en même temps que de la sécurité de la famille régnante. Cette attitude prise dans la vie politique, explique l'absence d'influence à laquelle M. de Biran se vit réduit. Dans une époque tour-

mentée par tant de passions contraires, le désintéressement et la modération avaient peu de chance de réussir.

Les principes politiques de M. de Biran étaient simples, réfléchis, sérieusement arrêtés, et n'étaient pas sans analogie avec ses idées philosophiques. L'ordre et le repos étaient, selon lui, les besoins de la société. Un bon gouvernement ne devait pas avoir d'autre but que d'établir et de maintenir le premier, et de procurer l'autre. La monarchie restaurée était, à ses yeux, le seul moyen pour la France d'obtenir ce résultat. Il eut pris volontiers pour devise ces paroles de son ami M. Royer-Collard, aux électeurs de la Marne : « Le roi c'est la légitimité; la légitimité c'est l'ordre; l'ordre c'est le repos. »

Mais, cette position, satisfaisante en regard de ses principes et de sa conscience, devint précisément ce qui fit de sa vie politique une succession sans trêve d'agitations, de luttes et d'anxiétés. Jeté entre deux partis extrêmes qui se disputaient le pouvoir, révolté par des exagérations également insensées et funestes dans des sens contraires, faisant tour à tour opposition aux uns et aux autres, et entrevoyant comme produit net de ces discordes le trône en péril et les malheurs de la patrie, son existence politique ne fut qu'une succession de troubles, de déceptions de ses premières espérances, qui jetaient dans sa vie une tristesse pleine de sollicitudes. On rencontre dans les confidences du *Journal intime* des traces fréquentes de cet état d'âme et des prévisions alarmantes qui l'expliquent.

« Je m'agite depuis quelque temps avec autant d'inquiétude et d'impatience contre les ultra-libéraux, que je le faisais il y a un an contre les ultra-royalistes, écrivait-il en 1817. Je vois le danger du côté opposé où je le voyais alors. Je lutte contre ce qui m'environne en faveur de la monarchie, et je vois avec inquiétude que les sentiments, les habitudes monarchiques sont tout à fait détruits. Dans les hommes d'aujourd'hui, la tendance est toute républicaine. Qu'arrivera-t-il de là ? Le présent est gros

de révolutions.» Puis, en 1821 : « Nous sommes dans le faux en toutes choses. Les plus ardents royalistes sont ceux qui portent les plus terribles coups au pouvoir monarchique en prétendant le maîtriser, le diriger à leur manière. La république est au moins autant du côté droit que du côté gauche. »

Les prévisions de M. de Biran s'assombrissent de plus en plus. Il entrevoit des commotions nouvelles ; il les annonce comme par une vue prophétique : « Que doit-il arriver, écrit-il au printemps de la même année, de cette combinaison d'un état de civilisation aussi avancé que celui des sociétés actuelles de l'Europe, avec l'absence ou le discrédit de toutes les institutions politiques et religieuses qui ont paru jusqu'ici les plus propres à donner de la stabilité aux nations ou à maintenir l'ordre social ? Dieu le sait et le temps nous l'apprendra. Ce qu'il y a de certain, c'est que les trônes ne sont plus entourés de la force et de la majesté nécessaires pour pouvoir protéger efficacement l'ordre public des sociétés où ils sont établis ; ils ne peuvent plus communiquer aux institutions émanées d'eux, la permanence, la force et le respect qui leur manquent. Il faut pourtant que les sociétés soient gouvernées ou qu'elles se gouvernent elles-mêmes. N'est-ce pas précisément par les mêmes causes, qu'elles sont aujourd'hui si difficiles à être gouvernées et impuissantes à se gouverner elles-mêmes? Il n'y a point d'amour de liberté et d'égalité sans élévation du caractère moral, sans désintéressement de soi-même. Jamais ce désintéressement ne fut plus rare. Jamais les hommes concentrés dans leurs intérêts propres ne furent moins gouvernés par des idées ou des sentiments expansifs. On a comparé le mouvement actuel des sociétés de l'Europe à celui qui eut lieu à l'époque de la réformation religieuse. Mais c'étaient alors des idées et des sentiments qui entraînaient les esprits ; l'ordre social demeurait assis sur ses bases ; la réformation ne prétendait pas s'étendre jusque là. Ici, ce sont des barbares armés qui ont en haine l'ordre qui les protége et n'aspirent qu'à le renverser violemment. »

L'état d'anxiété que ces lignes décèlent, ne quitta point M. de Biran jusqu'à ses derniers jours. Il ne vécut pas assez pour voir ses appréhensions justifiées; mais on ne saurait méconnaître la conformité de ces prévisions alarmées avec les événements qui se sont passés sous nos yeux. Dans l'automne de l'année 1823 apparurent les symptômes de la maladie qui devait achever d'épuiser sa constitution frêle et souffrante. Au mois de juillet de l'année suivante il avait cessé de vivre.

Telle fut, en substance, la vie publique du philosophe dont les pages du *Journal intime* révèlent la vie intérieure, la vie réelle. C'est à travers cette existence, qui eût été assez simple sans les événements extérieurs qui se chargèrent de l'accidenter, que M. de Biran dut poursuivre les travaux de la pensée qui recommandent son nom à la science. Son dévouement à la monarchie lui fit un devoir d'une situation qui le sortait de sa vraie route, entravait ses recherches, lui enlevait le temps et plus encore la liberté d'esprit, la tranquillité intérieure, nécessaires à ses travaux. On ne peut se défendre d'un vif regret, lorsqu'en consultant les manuscrits qu'il a laissés on trouve à côté d'ouvrages importants heureusement terminés, des écrits inachevés, des projets annoncés et à peine entrepris, qui déclarent tout ce qu'il avait encore à nous dire et qu'il a emporté avec lui.

Ainsi que nous le faisions pressentir, l'histoire véritable de la vie de M. de Biran c'est l'histoire de sa pensée. Ici s'ouvre une série de faits nouveaux qui traverse l'existence dont nous avons tracé l'esquisse, et dont on démêle, dont on peut suivre le fil en quelque manière, dès les premières années du philosophe, jusqu'à son dernier jour.

Au temps de ses premières études, on découvre déjà chez M. de Biran une prédisposition à s'observer lui-même, à réfléchir sur ses propres impressions, à porter son attention sur les faits intérieurs de l'âme. Nous l'apprenons de M. de Biran lui-même. Il signale dans son journal cette curiosité philoso-

phique qui s'éveille en lui au début de la vie. « Dès l'enfance, dit-il, je me souviens que je m'étonnais de me sentir exister; j'étais déjà porté, comme par instinct, à me regarder au dedans pour savoir comment je pouvais vivre et être moi. » Cette question, sitôt posée, renfermait tout son avenir philosophique. se regarder au dedans, *se regarder passer*, comme il s'exprime ailleurs, fut toujours le besoin le plus impérieux de sa nature intellectuelle.

Cet indice, qui eût pu paraître prématuré, n'était pas trompeur : la vie entière du philosophe devait le justifier. On en perd la trace, il est vrai, pendant le petit nombre d'années de service à Versailles, qui séparèrent M. de Biran de sa retraite studieuse. Mais lorsque les événements politiques de 1789 l'eurent rendu à sa vie de solitude et de travail, l'aptitude instinctive quelque temps assoupie se réveilla avec une énergie nouvelle, pareille à l'action plus intense d'un ressort longtemps comprimé; et dès lors elle ne cessa plus de s'exercer et de s'étendre. On peut en suivre dans la vie du philosophe les développements successifs.

Cependant la marche de M. de Biran dans ses travaux philosophiques ne fut pas, à son point de départ du moins, celle que l'on assigne volontiers à cet ordre de spéculations. On se tromperait en se le représentant épris d'idées abstraites, formulant des questions sur la science de l'homme ou de la nature, et appliquant les forces de son intelligence à en poursuivre la solution. Il ne fut point un Descartes posant le problème des existences, et ne l'abandonnant qu'après avoir pensé le résoudre par son enthymême célèbre.

La première question que se pose M. de Biran n'est nullement une question de psychologie, bien qu'elle le ramène instinctivement dans le champ de recherches où son aptitude particulière l'adressait. Cette question est celle-ci : « Où est le bonheur? et que pouvons-nous pour l'atteindre? » En effet, de là à analyser ses sentiments, à se rendre compte de ses im-

pressions, à étudier dans les sensations envoyées par le monde extérieur, dans son état physique, les causes de ses mouvements intérieurs de joie ou de tristesse, d'espérance ou de découragement, la transition était indiquée pour un esprit réfléchi ; et c'est ainsi que le philosophe se trouva naturellement conduit sur le terrain des recherches dont la nature humaine est l'objet.

Cette question du bonheur fut, en quelque sorte, l'initiation de M. de Biran à la philosophie. Il ne s'en sépara jamais ; nous la retrouvons jusqu'au terme dans les développements de sa pensée ; et les solutions diverses par lesquelles il pense satisfaire au problème, correspondent exactement aux progrès successifs de sa doctrine philosophique. Parallélisme remarquable qui inspire à son biographe les observations suivantes :

« Les pensées du philosophe et les expériences de l'homme se présentent ici en harmonie et dans une dépendance mutuelle. Il n'en est pas toujours ainsi. Les systèmes métaphysiques étant souvent un produit de l'intelligence seule, demeurent en quelque sorte étrangers à celui-là même qui les a conçus. Lorsqu'on ne fait qu'enchaîner logiquement des idées, sans confronter les résultats auxquels on parvient avec les besoins divers de l'âme et sans se demander si l'on avance sur le terrain solide des réalités, ou, si l'on se perd dans le vide des abstractions, on retrouve, en rentrant dans son cabinet d'études, une série de pensées que l'on avait oubliées en en sortant. Le système suit une voie, l'existence réelle en prend une autre. Ce n'est pas là, certes, une des moindres causes des esprits systématiques. C'est parce qu'on a fait du raisonnement une sorte de jeu, grave à la vérité, mais dépourvu d'un sérieux réel, qu'on a vu d'honnêtes gens ériger en théorie la négation du devoir et des hommes qui obéissaient comme les autres à la foi naturelle du genre humain, prêcher dans leurs doctrines le scepticisme le plus absolu. Les vues scientifiques de M. de Biran présentent un tout autre caractère. Comme il observe beaucoup plus qu'il ne

raisonne, et cherche moins à faire une théorie sur la nature humaine qu'à rendre compte de ce qu'il éprouve lui-même, sa pensée est toujours près de sa vie, et sa vie agit incessamment sur sa pensée. On peut dire de lui, en modifiant une parole célèbre, ce qu'on peut dire avec vérité d'un si petit nombre de métaphysiciens : *le système c'est l'homme.* »

La nature de cet article ne nous permet pas de nous étendre sur les détails qui seraient nécessaires pour exposer cette simultanéité persévérante de l'homme et de la doctrine, et fournir l'explication des solutions diverses, opposées même, que subit la question préliminaire posée par M. de Biran. Nous devons renvoyer à son biographe pour ces éclaircissements. Il développe, en effet, dans une exposition aussi claire qu'intelligente, comment la solution première de la question du bonheur, où le philosophe place les conditions de la vie heureuse dans les impressions agréables de la sensibilité, c'est-à-dire, dans les doctrines d'un épicuréisme raisonnable, coïncide avec la phase philosophique où M. de Biran appartenait à l'école du sensualisme, et avait marqué dans ce sens par le premier travail psychologique qui l'eut révélé au publics,on mémoire *sur l'habitude*, couronné en 1802 par l'Institut à l'unanimité des suffrages.

Cependant le philosophe poursuit ses recherches. Une étude plus approfondie lui fait découvrir dans l'être humain des éléments qui ne peuvent appartenir à la sensation, et dont elle ne rend point compte. Il pénètre plus avant, et discerne dans la conscience du *moi* un principe qui lui appartient, un principe indépendant, actif, qui fonde la personnalité humaine; un principe qui, loin de provenir de la sensation, s'en distingue, au besoin lui résiste, s'en sépare, la repousse; qui s'exprime par *l'effort* et se formule dans la *volonté*. L'adepte du sensualisme en devient ainsi par degrés l'antagoniste. Il se détache dès lors d'une doctrine qui fait de l'homme un mécanisme dont le jeu automatique est asservi aux impulsions venues du dehors. La liberté morale lui apparaît unie à la volonté, et l'être humain

doté de son autonomie, en possession de lui-même, est investi du droit de s'affirmer ; de dire *moi*.

Mais dès lors aussi la solution de la question du bonheur change. La félicité que le philosophe plaçait dans le calme des sens ou dans la satisfaction des désirs qu'ils éveillent, et dans les impressions agréables reçues des objets extérieurs, est répudiée comme insuffisante et déceptrice. Le point d'appui du bonheur, ce n'est pas au dehors, c'est en nous qu'il faut le chercher. Il est dans la puissance intérieure de l'âme. Se roidir contre les impressions extérieures au lieu de s'y abandonner, se retirer dans le sanctuaire de sa conscience et braver de là la souffrance et la maladie aussi bien que les coups de la fortune, se rendre maître de soi et chercher sa joie dans cette possession, dans le sentiment de sa dignité, dans l'approbation de soi-même, telle est la voie assignée à la vraie destination de l'homme. « Il faut voir, dit-il, ce qu'il y a en nous de libre et de volontaire, et s'y attacher uniquement. Les biens, la vie, l'estime ou l'opinion des hommes, ne sont en notre pouvoir que jusque à un certain point ; ce n'est pas de là qu'il faut attendre le bonheur. Mais les bonnes actions, la paix de la conscience, la recherche du vrai, du bon dépendent de nous ; et c'est par là seulement que nous pouvons être heureux autant que les hommes peuvent l'être. L'art de vivre, c'est de placer nos jouissances dans l'exercice des facultés qui dépendent de nous. Il faut que la volonté préside à tout ce que nous sommes. » La solution de M. de Biran était devenue celle du stoïcisme.

A cette époque, qui marque un changement si notable dans les idées de M. de Biran, se rattachent plusieurs écrits qui déclarent son divorce définitif avec la philosophie du sensualisme : son mémoire sur *la Décomposition de la pensée*, couronné par l'Institut en 1805 ; son mémoire sur *l'Aperception immédiate*, qui obtint en 1807 un accessit accompagné de la mention la plus honorable par l'Académie de Berlin ; un mémoire

sur *les Rapports du physique et du moral dans l'homme*, qui en 1811 remporta le prix proposé par l'Académie de Copenhague; enfin, la conception et le commencement d'exécution d'un ouvrage plus considérable, dans lequel, s'affranchissant des barrières que lui imposaient les questions mises au concours par les sociétés savantes auxquelles il avait adressé ses mémoires, il se proposait de compléter sa pensée encore inachevée dans ses précédentes rédactions, et de la développer dans une exposition étendue et indépendante. Ce travail, à peu près terminé et encore inédit, a pour titre : *Essai sur les fondements de la psychologie et sur ses rapports avec l'étude de la nature.*

La solution stoïcienne ne devait pas être le dernier mot de M. de Biran dans la question du bonheur. Cette doctrine, qui fait de la volonté le point d'appui de toute la vie morale, par conséquent de la vie heureuse ; le levier unique qui en détermine l'activité; le principe, enfin, qui la gouverne, ne put longtemps lui faire illusion sur son insuffisance. Cette découverte fut déterminée, hâtée du moins, par les impressions douloureuses qui vinrent atteindre M. de Biran, dans le milieu où sa position officielle l'obligeait de vivre. Les affaires publiques, occasions sans cesse renaissantes de luttes et d'alarmes; les mécontentements que jetait en lui la vie répandue et dispersée à laquelle il était assujetti; ses malaises physiques et ses anxiétés personnelles, avaient fait de son âme un état de souffrance dont il ne réussissait point à se dégager, et sur lequel ses plaintes et ses expressions de découragement abondent. Il apprit alors à mesurer la valeur réelle de l'appui sur lequel il avait cru pouvoir s'établir, comme sur une base solide. La force sur laquelle il avait compté lui manquait au besoin. L'expérience, plus concluante que la spéculation, lui révélait le peu de fond que nous pouvons faire sur la volonté livrée à elle-même, et combien l'homme est faible, lorsqu'il n'a pour toute ressource que sa propre énergie.

Cette découverte rejeta M. de Biran dans toutes ses incertitudes. Le stoïcisme, dans lequel il avait cru trouver le point fixe auquel il devait s'attacher, laissait encore le problème sans solution. Un point d'appui nouveau était à trouver et à établir. Mais où le chercher? « Où trouver, s'écrie-t-il, quelque chose qui reste le même, soit au dehors, soit au dedans de nous? Au dedans le temps emporte dans son cours rapide toutes nos affections les plus douces; les sentiments et les idées qui animaient notre vie intellectuelle et morale s'effacent et disparaissent. Les objets changent aussi pendant que nous changeons; et, fussent-ils toujours les mêmes, nous cessons bientôt de trouver en eux ce qui peut remplir notre âme et nous assurer une constante satisfaction. Quel sera donc le point fixe de notre existence? Où rattacher la pensée, pour qu'elle puisse se retrouver, se fortifier, se complaire et s'approuver dans quelle chose que ce soit? »

Cette espèce de crise fut l'occasion d'une évolution nouvelle dans la pensée du philosophe, et marque un moment décisif dans sa vie intérieure. Il s'éleva à la pensée de Dieu.

Jusqu'alors, dans les spéculations philosophiques de M. de Biran, la pensée religieuse ne s'était pas rencontrée sur son chemin. Jusque-là, sa religion personnelle, indécise et vague, avait été plutôt une poétique espérance ou un moyen de stabilité pour les institutions sociales, qu'un besoin de l'âme et une expérience intime. Ses chagrins et le sentiment de son infirmité vis-à-vis des épreuves et des tentations de la vie, l'impuissance des appuis illusoires auxquels il s'était confié, se chargèrent de lui révéler la ressource qu'il avait jusqu'alors méconnue. Elle lui apparut comme une exigence impérieuse de sa douloureuse situation. « Pour me garantir du désespoir, s'écrie-t-il, je penserai à Dieu; je me réfugierai dans son sein. » Ainsi l'idée de Dieu ne se manifesta pas en premier lieu à l'intelligence de M. de Biran, pour devenir ensuite l'objet des sentiments de son cœur. Ce fut, au contraire, ainsi que s'ex-

prime son biographe, « le besoin de Dieu qui, faisant irruption dans son âme, appela l'idée de Dieu dans son esprit. »

Cependant, pour un esprit tel que celui de M. de Biran, la pensée religieuse ne pouvait demeurer à l'état de sentiment, une impression irréfléchie. Si le besoin de Dieu, éveillé par la douleur, avait pu suffire pour tourner son regard vers le ciel, cette espèce de foi indéterminée, émanation peut-être d'un souvenir d'enfance, ne pouvait répondre à son besoin intellectuel. Les habitudes mêmes de sa pensée devaient l'amener promptement à chercher à s'en rendre compte; ses impressions religieuses devenaient elles-mêmes un fait à observer, un phénomène intérieur à éclaircir, à poursuivre dans ses développements et ses conséquences. Il devait, de plus, en étudier les rapports avec les notions que l'observation psychologique lui avait précédemment fournies et tenter de les coordonner à ses recherches antérieures. Le mouvement de l'âme, qui l'avait élevé à la pensée de Dieu, devait rentrer lui-même dans le champ des expériences antérieures du *moi* pour les modifier, les contredire peut-être, peut-être aussi pour les étendre et les compléter.

Les recherches de M. de Biran ne tardèrent pas à suivre ce sens. Les relations qu'il avait formées alors favorisaient cette tendance. Il vivait à Paris. Sa résidence dans cette ville l'avait mis en rapport avec des philosophes, d'opinions assez diverses, mais dont les entretiens excitaient sa pensée et contribuaient à la tourner vers les plus hauts problèmes. La philosophie religieuse nommait alors de célèbres représentants. Cette école avait pour chefs MM. de Maistre, de Bonald, Lamennais, Ballanches, dont les vues sur la religion étaient trop extérieures pour être accueillies par M. de Biran; mais qui l'arrêtaient sur les questions dont il poursuivait comme eux la solution, et fournissaient un aliment à ses méditations, ne fut-ce que par les controverses que leurs idées soulevaient dans son esprit. D'autre part, il faisait partie d'une société philosophique qui

réunissait les hommes les plus renommés alors dans la science. Il y avait rencontré M. Stapfer, avec lequel il avait contracté une liaison intime, qui l'initiait aux idées de Kant encore peu connu en France, et aux doctrines les plus pures d'un christianisme éclairé et pratique.

Sous l'action de ces influences diverses, on voit les idées philosophiques de M. de Biran subir un développement tout à fait inattendu. Sans abandonner sa méthode d'observation psychologique, à laquelle il fut jusqu'à la fin scrupuleusement fidèle, il arrive à l'idée de Dieu, comme au principe premier et nécessaire, qui renferme la solution de tous les problèmes philosophiques.

Dieu seul est l'origine et l'explication des idées dont l'expérience extérieure n'a jamais pu rendre raison. En lui est la source du vrai, du bien, du beau, qui relèvent de l'infini, et ne trouvent qu'en Dieu leur réalisation absolue. Les rapports de Dieu avec l'homme complètent le stoïcisme en en comblant les lacunes, et satisfont aux exigences de ses aspirations les plus hautes. L'idéal humain, rêvé par le Portique, se trouve réalisé dans le christianisme, dont l'auteur divin est la représentation sur la terre de l'homme parfait. La grâce, qui vient au secours de notre faible nature, a le pouvoir d'élever jusqu'à cet idéal notre misère et d'accomplir notre vraie destination ordonnée sur lui. La prière, enfin, est l'organe indiqué et autorisé de l'appel à ce secours destiné à purifier l'être humain, à le former sur le modèle de la sainteté divine, à l'unir à Dieu par une conformité de volonté qui l'assimile à lui. Telle est, en substance, le résultat final auquel la marche des idées de M. de Biran vient aboutir. C'est là le dernier mot de ses spéculations, le sommet et comme le couronnement de toute sa philosophie.

C'est surtout depuis l'année 1818 que cette modification essentielle dans les idées de M. de Biran se déclare. Dès lors, jusqu'à la fin de sa vie, ses progrès ne cessent pas dans le même sens. De ce moment on le voit affectionner dans ses

lectures, non-seulement les Ecritures saintes, dont il s'était prescrite déjà depuis plusieurs années l'étude régulière, mais le livre de l'*imitation de Jésus-Christ* et les *œuvres spirituelles* de Fénelon, qu'il leur associait.

Ses travaux à cette époque rendent aussi témoignage, à leur manière, de cette même tendance. On y rencontre encore, il est vrai, son *Essai sur les leçons de Laromiguière* et sa *notice biographique sur Leibnitz* insérée dans *la Biographie universelle*, dans lesquels il ne dépasse point les idées de ses écrits antérieurs. Mais c'est dans cette période dernière que se placent la continuation d'un commentaire sur *l'Evangile de saint Jean*, commencé par son jeune ami Loyson ; le projet d'un grand ouvrage intitulé : *Nouveaux essais d'anthropologie*, dans lequel il se proposait de coordonner ses anciens travaux avec les nouveaux développements de sa pensée, et dont la dernière partie aurait traité de *la vie de l'Esprit*. Il entendait par là, la vie de l'homme identifié avec la source éternelle de toute force et de toute lumière; l'animalité vaincue et le triomphe de la vie divine assuré. Enfin, les confidences du *Journal intime*, dans lesquelles nous pouvons suivre M. de Biran avançant de progrès en progrès dans la pensée chrétienne; plaçant son bonheur dans l'amour de Dieu, sa ressource dans la prière, et dont les dernières paroles sont un appel à la grâce divine et un acte de foi dans sa nécessité.

Cet appel fut la pensée dernière du philosophe. M. de Biran était atteint de la maladie dont il prévoyait le terme inévitable lorsqu'il traça les lignes qui l'expriment. Ces lignes ne précédèrent que de quelques semaines l'heure de la mort.

Nous avons tenté le récit abrégé de l'histoire de la vie, surtout de l'histoire de la pensée, du philosophe dont le for intérieur nous est révélé dans la publication qui est le sujet de cet article. Exemple rare, d'une existence philosophique fidèlement poursuivie à travers une existence extérieure qui l'enveloppe et la coudoie sans cesse, et qui, semblerait-il, au-

rait dû continuellement la distraire et l'entraver. C'est que M. de Biran fut un vrai philosophe. La vérité fut son unique objet : la découvrir, la récompense unique qu'il demandait à ses travaux. La vanité n'entra jamais pour rien dans ses vues; et c'est ce qui explique l'indépendance de pensée, la sincérité vis-à-vis de lui-même, l'esprit de désintéressement, qui présidèrent toujours à ses recherches. L'idée de fonder une école, de se créer une réputation philosophique, d'exercer une action étendue sur les esprits, n'entra jamais dans ses préoccupations. En face de lui-même, tout entier à l'étude attentive et intelligente de ses impressions et de ses pensées, la vie extérieure et ses intérêts disparaissaient pour lui. Son biographe en cite un trait qui nous paraît caractéristique : « Dans ce recueil volumineux, dit-il, en parlant du *Journal intime*, où sont consignés souvent les incidents les plus ordinaires de la vie de tous les jours, il ne se trouve pas un mot qui ait trait au distinctions honorifiques dont l'auteur fut l'objet. La croix de St-Louis, qu'il reçut le 5 juillet 1814, le grade d'officier, puis de commandeur de la Légion d'honneur, qui lui furent conférés le 23 décembre 1814 et le 27 avril 1819, n'obtiennent pas la mention la plus légère, dans ces cahiers où les moindres variations de la température et les modifications les plus fugitives de l'âme sont scrupuleusement enregistrées. »

Cette indépendance des choses de la vie extérieure, et l'absence de vues personnelles, rendent raison en partie de la carrière philosophique de M. de Biran. Ce qui la caractérise, c'est une évolution continue de sa pensée, une marche toujours ascendante, qui se poursuit de progrès en progrès et ne s'arrête plus, car au terme même où la vie terrestre du philosophe expire, sa pensée est entrée dans une voie nouvelle de développement. Jamais M. de Biran ne se laisse retenir par ses propres conceptions antérieures. Il n'hésite pas à les abandonner aussitôt que de nouvelles observations les modifient ou les contredisent et lui ouvrent des voies inconnues. Il re-

prend sous œuvre, alors, les questions qui avaient pu d'abord lui sembler résolues, il les soumet à une nouvelle enquête ; il avance aussi dans cette route sans terme vers le moment ignoré, mais attendu, où la vérité se manifestera dans une clarté satisfaisante pour son intelligence. Cette espèce de travail de remaniement marque chacun des pas décisifs, des crises, si l'on peut admettre ici cette expression, de sa vie philosophique ; et lorsque son existence terrestre se termine, nous retrouvons encore ce même genre de travail, dans l'ouvrage ébauché, où le philosophe se proposait de refondre toutes ses idées, de les ordonner dans une série complète, et aspirait à laisser son dernier mot. Aussi jamais, peut-être, dans la région de la science intellectuelle, le point d'arrivée du philosophe ne fut plus distant du point de départ. Commençant avec Condillac, par la doctrine de la sensation, il aboutit au spiritualisme le plus élevé de la théorie chrétienne. Partant de la morale de l'intérêt, et des préceptes d'un épicuréisme bien entendu, il s'élève à l'idéal divin, au principe de l'abnégation de soi-même, et à un esprit de dévotion qui le mène jusqu'aux confins de la mysticité.

Nous n'avons pas cru pouvoir mieux préparer les esprits à la lecture du *Journal intime*, que par un aperçu de la vie, surtout du caractère et de la marche philosophique de celui dont il révèle les confidences. Cet ouvrage, en effet, est de ceux qui se refusent à l'analyse, et ce n'est que par l'étude de l'homme lui-même dont il dévoile l'existence intérieure, que l'on peut réussir, en quelque manière, à en rendre compte. La distribution de cet écrit ne pouvait être que celle de l'ordre chronologique. Débutant en 1794, il se poursuit, sous des formes diverses entremêlées d'interruptions dont l'éditeur rend raison dans l'avant-propos, jusqu'en 1824, année de la mort de l'auteur. Une part cependant appartient à l'éditeur dans cette publication : c'est le choix des documents extraits de cette volumineuse compilation. Nous ne pouvons

l'apprécier que d'après ce qu'il nous donne. Mais, à en juger sur ce qu'il publie, nous avons le droit de penser qu'il n'a rien négligé d'important et de vraiment intéressant pour le public. On comprend que, dans un écrit de cette nature, il devait s'être glissé bien des détails insignifiants pour tout autre que l'auteur ; des événements particuliers, des détails de la vie domestique, des impressions personnelles, qui devaient être dérobées sous le voile de la discrétion. Mais, dans ce qui se rattache aux circonstances importantes de la vie publique de M. de Biran, surtout dans tout ce qui concerne sa vie philosophique, rien d'essentiel n'est omis ; et nous pensons que ce qui a été livré à la publicité, promet, à tout esprit sérieux, une lecture, nous dirions volontiers, une étude, attachante et utile. On ne peut attendre de cet ouvrage une jouissance littéraire proprement ainsi nommée. Les productions de ce genre en sont peu susceptibles, car l'uniformité en est la condition obligée. Celle-ci se recommande surtout par l'ordre des sentiments et des idées, et les personnes que ce genre d'intérêt attire font, en général, bon marché de la forme. La clarté et la simplicité du style en sont le véritable ornement, et ces qualités ici ne font pas défaut. Nous avions l'intention de justifier ces assertions par des citations empruntées au nouveau volume. Nous avons dû y renoncer. La multiplicité des fragments qui s'offraient à notre choix, la difficulté de ce choix lui-même, surtout l'impossibilité de laisser par ces citations incomplètes une idée fidèle et quelque peu satisfaisante de l'écrit de M. de Biran, nous ont découragé. Nous avons dû nous borner aux vues générales que nous a suggérées une production qui se refuse à toute synthèse qui aspirerait à la résumer, et à l'impression individuelle que nous en avons reçue.

On connaît l'ingénieuse invention d'une espèce de ruches, dont les parois transparentes permettent de suivre le travail intérieur des abeilles dans la composition de leur miel. La pensée de ces petites maisons de verre nous est revenue en

lisant le *Journal intime* de M. de Biran. Ce philosophe, qui se regarde vivre, qui enregistre fidèlement ses impressions et ses idées en les accompagnant d'un commentaire qui les éclaircit et les développe; qui amasse soigneusement tous les matériaux que sa vie physique, intellectuelle, morale, extérieure et intérieure lui fournit, avec l'intention de les faire servir un jour à la solution des graves questions qui le préoccupent, nous fait ainsi assister à tout le travail où sa pensée s'élabore ; on la suit à travers toutes les espèces de péripéties qu'elle subit avant de s'affirmer ; on assiste aux moments divers, qui l'encouragent, la modifient, l'arrêtent, la font hésiter, la transforment, la déterminent. C'est une étude de psychologie pratique, un exercice continuel pour l'esprit.

Nous ne connaissons pas de philosophe qui nous initie à ce degré, à cette élaboration intérieure. Descartes est loin de nous faire vivre avec sa pensée, surtout avec lui-même, d'une manière aussi intime. C'est un vrai service rendu aux amis des spéculations philosophiques, qu'une publication de cette nature. Le journal de M. de Biran apprend ce que c'est que de s'étudier soi-même, ce que c'est que de réfléchir. Il peut avoir une utilité plus étendue au point de vue de la réflexion morale C'est un beau modèle d'analyse, en même temps qu'un exemple de sincérité vis-à-vis de soi-même, de bonne foi en face de ses impressions et de ses idées, de poursuite persévérante du vrai, du bien, de la perfection morale, riche en salutaires leçons.

Un esprit réfléchi s'étonnera de la quantité de germes précieux semés dans ces pages. M. de Biran n'aborde pas un sujet sans y laisser l'empreinte de son individualité. Dans des ordres d'idées, fort étrangers à la morale ou à la philosophie, on retrouve encore ce caractère de réflexion et de sagesse qui le distingue. La politique, la science sociale, la vie domestique, le sentiment esthétique, rencontrent encore dans ce livre des matériaux, du moins des glanures, à recueillir.

Nous avons exprimé déjà le regret que la position officielle

de M. de Biran eût dérobé au philosophe un temps précieux qui lui aurait permis d'amener à leur terme ses travaux inachevés. On s'associe à ses gémissements, si fréquemment répétés, sur les soins stériles et fastidieux, dans lesquels il disperse ses facultés et dilapide ses journées. On répète avec son ami, M. Ampère : « Que de choses il a emportées avec lui ! » Un travail considérable, auquel il n'avait pas mis la dernière main ; un autre en projet, dont l'idée est constamment ramenée dans les confidences dernières de son journal, qui était la préoccupation de ses dernières années, et dont on ne possède qu'une esquisse incomplète ; quelques écrits non terminés ; voilà ce qui reste de tant de méditations, d'observations, de pensées. Débris précieux, sans doute, recueillis avec grand soin par une main intelligente, et qui suffiront pour donner une mesure jusqu'à ce jour inconnue, de la faculté philosophique de M. de Biran ; mais qui devront aussi accroître le regret de ne pas avoir sa pensée tout entière et le dernier mot de ses hautes spéculations. La tendance dernière de ces conceptions augmente encore pour nous cette impression de regret. Il aurait appartenu, peut-être, à M. de Biran, de résoudre le problème, encore si vivement débattu, de la conciliation de la philosophie avec le christianisme. Tout au moins aurait-il ouvert des voies nouvelles vers cette désirable union. Comment ne pas en concevoir l'espérance, lorsqu'on voit le philosophe, toujours fidèle à la méthode de l'observation psychologique, arriver à la conception d'une théorie anthropologique qui, partant de l'homme physique, s'élevant à l'homme intellectuel, et montant de ce degré dans une sphère supérieure, vient aboutir à une réalisation de l'être humain, où ses idées s'assimilent aux doctrines des apôtres saint Paul et saint Jean? Le *Journal intime* en fait foi ; car c'est à ce terme que s'arrêtent les dernières méditations de la pensée de M. de Biran, et, en quelque manière, son dernier soupir.

Cependant, ne soyons pas ingrats pour ce qui nous reste.

Les écrits que son éditeur annonce, et dont le *Journal intime* peut être considéré comme l'introduction développée, nous aimerions mieux dire, comme l'initiation, offriront un vaste champ d'études sérieuses à ceux que cet ordre de spéculations intéresse. Ils fourniront un aliment précieux à la pensée de ceux qui ne demandent à la philosophie que des idées qu'ils s'approprient ; ils fourniront plus encore à ceux qui en font un intérêt spécial, et en comprennent les recherches dans le champ de leurs travaux. Peut-être, même, ces travaux inachevés, ces projets encore en germe, auront-ils l'avantage d'exciter leurs esprits, plus que des écrits entièrement terminés et qui ne laissent au penseur que le soin de les comprendre. Des germes à cultiver, à développer, à faire éclore, pourront tenter des intelligences méditatives ; et, dans un ordre de recherches dont la vérité est l'objet, ces germes sont un bien commun que chacun peut s'approprier sans scrupule.

Espérons qu'il se rencontrera des esprits ainsi disposés, et qui, sur les traces de M. de Biran, et s'inspirant de son caractère moral et philosophique, non moins que de sa méthode et de ses idées, s'attacheront à féconder ces germes trop tôt abandonnés, et feront servir l'œuvre inachevée de M. de Biran au but qui fut son dernier vœu : l'union et le progrès mutuel de la philosophie et de la foi.

E. D.

CHRISTIAN BARTHOLMESS.

MATTER. *La vie et les travaux de C. Bartholmess*. Paris et Strasbourg, 1856.

HEINTZ, MATTER, JANET. *Discours prononcés aux funérailles de C. Bartholmess.*

EMILE SAISSET. *Discours sur la philosophie de Leibnitz*, prononcé à la Sorbonne en janvier 1857.

La science et les lettres françaises ont perdu, l'an dernier, un représentant d'élite. L'historien de *Jordano Bruno*, de l'*Académie de Prusse* et des *Doctrines religieuses* a été enlevé à ses travaux et à ses affections avant d'avoir atteint sa quarante-deuxième année. On se rappelle encore l'effrayante soudaineté de cette fin précoce. Comme il revenait des eaux de Carlsbad, qui semblaient lui promettre une santé raffermie, Christian Bartholmess a rencontré inopinément la mort à Nuremberg, et s'est endormi loin des siens.

Il y aurait certes plus d'une réflexion à faire sur cette noble existence, brusquement tranchée, si de telles catastrophes étaient rares; mais c'est la vie, hélas! nous voyons cela tous les jours. Puis on dirait qu'en pareille circonstance le public obéit à des sympathies de convention et à des sentiments d'habitude auxquels nul n'ose toucher : que, par exemple, un jeune poëte de talent succombe, et sa mort est pleurée, tandis que du philosophe moissonné avant le temps, on ne parle guère. Et pourtant, cette inégale répartition de souvenirs est-elle juste? Est-elle bien entendue? Si le dernier soupir du poëte éveille une douleur générale, populaire comme l'inspiration de celui qui s'en va, la fin terrestre du penseur ne devrait-elle pas être, pour quiconque réfléchit, un solennel objet d'étude? Cette fin, c'est la conclusion d'une ardente recherche de la vérité; c'est

le terme humain d'une vie qui a tenté de résoudre le problème de nos destinées. Il est d'ailleurs possible, jusqu'à un certain point, de mesurer par son premier vol l'essor définitif d'une imagination féconde ; un poëte laisse assez vite voir ce qu'il est, le point où il s'élèvera. Mais le vrai philosophe est l'homme du développement continu ; on ne peut le bien connaître qu'à l'heure suprême ; toujours il marche, il progresse, il avance, et chaque nouveau pas est une éducation nouvelle, jusqu'à l'éducation de la tombe. « On ne peut pas être philosophe, mais seulement le devenir ; on cesse de le devenir dès qu'on croit l'être. » Ces mots profonds d'une profonde intelligence fortifieront-ils l'intérêt qu'excite à nos yeux la carrière courue par Bartholmess? Nous le souhaitons.

Les hommages du monde lettré n'ont pas manqué du moins à Bartholmess, et de pieux regrets ont honoré sa mémoire. Il eût été difficile de prononcer de meilleures paroles que celles de MM. Heintz et Janet aux funérailles de leur ami. Mais un savant bien connu du public et de l'université, M. Matter, s'est surpassé entre tous dans le portrait de celui qui fut d'abord son protégé, puis son collègue ; c'est avec une chaleur presque paternelle, et néanmoins sans indulgence outrée, qu'il a rappelé la vie et les travaux de Bartholmess, les titres du philosophe, la foi du chrétien, la richesse morale de l'homme, l'éloquence du professeur. Il nous a été particulièrement doux de recueillir la louange du disciple de la bouche du maître : à M. Matter n'appartenait-il pas par excellence d'esquisser la physionomie de son religieux compatriote, et de nous montrer en Bartholmess la France et l'Allemagne associées?

Né en Alsace, de parents badois d'origine, Christian Bartholmess reçut de bonne heure les leçons d'un maître de Strasbourg. Mais l'ambition s'éveille vite au cœur des mères, et à peine âgé de huit années, l'enfant bien dirigé et sans doute bien compris déjà, fut mis au Pædagogium de Pfortzheim, sous

la tutelle de son grand-père maternel. Dans cette douce atmosphère, où la science prenait les formes de l'affection, il paraît que Bartholmess fut attiré de préférence vers les classiques anciens, faisant preuve d'un zèle que l'avenir devait récompenser. A l'enseignement élémentaire de Pfortzheim succéda dès 1829 une direction intellectuelle plus forte et plus variée : riche en professeurs de mérite, le gymnase de Strasbourg offrit au studieux élève tous les aliments capables de fortifier l'intelligence et de mûrir le goût. Les idiomes de Platon et de Virgile, de Démosthènes et de Cicéron trouvèrent dès lors de sérieux rivaux dans l'atticisme de Fénelon, dans la sublimité de Bossuet, dans la moelleuse onction de Racine; si bien que, sous la plume de ces grands maîtres de l'art d'écrire, notre belle langue française enthousiasma le jeune homme au point d'usurper la place de l'allemand. « De l'adoption complète du français, » dit M. Matter, « Bartholmess se fit désormais une de ses grandes affaires, et chacun sait à quel point le travail qu'il entreprit, excessif au jugement de sa famille, fut à la fin couronné de succès. Le temps allait effacer jusqu'aux dernières traces des efforts qu'avait exigés une métamorphose appréciée de celui-là même qu'on voyait s'y appliquer avec tant d'attention. « J'ignore, dit-il, si l'on pourra jamais trouver quelque qualité à ce que je n'ose appeler mon style, ni même ma diction. Mais je sais du moins que, pour apprendre à écrire en français, je n'eus jamais de maître que moi-même. »

Tandis qu'il s'apprêtait à sortir victorieux de ces luttes contre la langue et de cet assaut donné à un style, Bartholmess vit se dérouler à ses yeux d'autres vastes champs d'activité. Les hautes études philosophiques et littéraires, si bien cultivées à la Faculté des lettres, comme au Séminaire, concordaient à merveille avec les exigences de son esprit, et l'éclairèrent sur sa vraie vocation. Il fut séduit aux triomphes oratoires d'un puissant philosophe qui comprenait l'Allemagne,

M. Bautain ; c'en était assez pour lui montrer dans la théologie une science excellente, et comme le saint rendez-vous de l'intelligence et du sentiment, de la raison et de la foi conciliées. Voilà donc le littérateur philosophe appelé à de nouveaux devoirs et à de sérieux labeurs. Il s'agira pour Bartholmess de mener de front ses études personnelles et ses travaux comme étudiant, de lire l'Evangile et Platon, Schelling et les Apôtres, de suivre des cours et d'en faire, de songer à son avenir et d'alléger sa famille. C'est là une rude tâche ; n'importe, Bartholmess l'accomplit, car il veut ; il veut par le cœur, il veut par l'esprit. A vingt ans, il prêche ses premiers sermons en deux langues, et la licence ès lettres lui est conférée. Deux ans plus tard, il achève dignement ses études théologiques, et Paris le réclame. Grâce à une heureuse circonstance, il peut s'y rendre. Aussitôt arrivé dans la capitale, « une mission très-honorable et un peu lucrative » lui est offerte ; il l'accepte, et, comme associé à une révision des diverses versions françaises de la Bible, il traduit les Macchabées. Mais ce n'est pas tout, puisque ce dernier travail est suivi d'une traduction d'un Manuel de l'histoire grecque, d'une Histoire de l'immortalité de l'âme et d'un Examen des preuves de cette immortalité. Tant de travaux divers ne seront pourtant que les premiers pas dans la carrière du philosophe. « Le vrai début de Bartholmess dans les lettres, par une composition originale, fut ajourné par les devoirs d'une éducation particulière, celle des enfants de M. le comte de Montigny, fils adoptif du marquis de Jaucourt, dont il fut chargé en 1838, sur la présentation de M. le pasteur Coquerel [1]. »

Les charges d'un bon instituteur sont de chaque minute ; leur responsabilité est grande. Et néanmoins Bartholmess, entre des exigences journalières et de longues conversations avec le spirituel marquis de Jaucourt, sut garder une place à l'écrivain et des loisirs au penseur. La souplesse et la perspi-

[1] *Matter,* La vie et les travaux de Bartholmess.

cacité que donne à l'intelligence l'habitude de la méditation, comme le goût du travail, facilitèrent certainement à Bartholmess la prompte réalisation de ses projets. De considérables ouvrages de philosophie furent le fruit de sa plume active, et l'ont fait connaître, estimer et aimer dans l'espace de peu d'années. « Son ambition, selon M. Matter, était la plus grande possible. L'ambition n'est mauvaise que lorsqu'elle est petite. Il avait celle d'arriver aux distinctions académiques, aux positions élevées et aux honneurs publics. Mais il ne voulait arriver que par la science, et que là où elle mène par d'éloquentes leçons, par des ouvrages qui font lumière. La science, source de ces biens, il la voulait étendue, complète et pure, et à la sueur de son front, au prix de ses veilles, comme il faut la vouloir. La gloire est au prix de mille efforts, qui fatiguent, qui épuisent, mais qui seuls transportent où il faut aborder. — M. Bartholmess se flatta d'aborder par des ouvrages graves et substantiels, faits avec la même érudition consciencieuse, la même mesure, les mêmes tendances, la même étendue, roulant au fond sur la même question, mais la prenant chacun à une phase nouvelle, plus pure et plus vaste : je veux dire la liberté de penser. En effet, il la prit d'abord agressive dans un homme de génie, puis protégée dans un corps savant, et enfin appliquée à la question religieuse. Et il la traita chaque fois avec des vues plus nettes et avec des formes plus heureuses. »

Il ne s'agit point ici pour nous d'analyser et de juger les solides travaux qui fondèrent la réputation de Bartholmess; de tels ouvrages sont trop bien connus de tous. Nous ne dirons rien non plus de tant d'érudits articles de philosophie, ni d'une curieuse étude sur le scepticisme d'Huet, ni d'un vaste projet d'une histoire complète de la renaissance, ni d'une foule de mémoires publiés, ou sur le point de l'être, ou à l'état d'ébauche. Notons seulement, parce que cela touche de près à l'homme, que, devenu le lauréat de l'Académie française,

notre « ardent candidat à la gloire » cueillit quelques-unes des palmes rêvées, obtint de légitimes distinctions, et se vit appelé à un professorat qu'il aimait. C'est dans une de ces chaires antiques du séminaire de Strasbourg, au milieu de collègues éminents comme lui, et dont plusieurs furent ses maîtres, que Bartholmess installé, semblait-il, pour un long avenir, a terminé sa carrière.

Telle a été, suivant le récit de M. Matter que nous avons suivi, la trop courte histoire de ce qu'on pourrait appeler la vie externe ou publique de Christian Bartholmess. Mais cette rapide esquisse nous révèle-t-elle tout ce que pouvait être le compatriote et l'élève de Joseph Willm? Nous fait-elle pénétrer dans le secret de son individualité spirituelle? Voyons-nous sous l'historien-philosophe les traits et la physionomie de l'homme? Il s'en faut. Que cela pourtant ne nous surprenne point; écoutons là-dessus M. Matter : « Ce qui est dans les livres d'un homme, c'est ce qu'il destine au public, c'est-à-dire sa pensée. Or, d'abord la pensée n'est pas la vie, ensuite la pensée qu'on livre n'est pas la pensée tout entière; le mot qu'on imprime n'est pas le dernier mot. La vie d'un homme de lettres est dans ses méditations intimes, dans ses luttes spirituelles, dans ses combats moraux, dans ses aspirations religieuses. La vie d'un homme de lettres, c'est ce monde intérieur dont ses publications, ses apparitions dans le monde extérieur n'offrent qu'une traduction imparfaite. »

Eh bien! Cette seconde vie, cent fois plus riche que l'autre, et qui est la vraie ; cette vie de progrès qui s'exhale plus qu'elle ne s'exprime, cette vie de renaissance qui, voilée aux hommes, se découvre à Dieu, elle a été connue, elle a été pratiquée de Bartholmess, et, grâce à M. Matter, nous en pouvons deviner l'origine et les phases.

Si la sagesse ici-bas, n'étant jamais parfaite et absolue, ne peut résider que dans la continuité de l'effort, dans la persistance du développement personnel, Bartholmess a été plus et

mieux qu'un penseur : il était un sage. Devenir sans cesse, devenir librement, *devenir* pour *être*, savoir le vrai pour faire le bien, — ce fut l'œuvre de sa carrière intérieure et comme l'armoirie de sa noblesse philosophique. Dans cette marche ascendante de la conscience, dans cette recherche ardente de la vérité par la vie et pour la vie, on pourrait bien surprendre quelque affinité entre Bartholmess et l'immortel Maine de Biran, avec cette différence que le premier n'eut point à déchirer les langes du sensualisme, et que, parti d'abord d'une région plus élevée, il vola plus vite sous un ciel serein et lumineux. Mais ne forçons pas le rapprochement, et cherchons plutôt dans quelle atmosphère la pensée de Bartholmess se faisait personnelle, pratique, vivante.

Elle est délicate, elle est mystérieuse dans tous les domaines, cette question des influences, et pourtant rien ne s'explique sans elle. En philosophie plus qu'ailleurs, l'esprit de parti la complique, les préjugés l'obscurcissent et l'enveloppent. N'est-il pas, en effet, d'usage, au nom de la logique, d'imposer aux philosophes la nécessité de faire, comme on dit, *table rase*, et de n'édifier des systèmes qu'à la condition de partir de rien pour arriver à tout? Oui, tel est bien l'axiome admis, cher même à beaucoup d'esprits distingués. — Philosophes, nous disent-ils, vous ne le serez, vous ne pourrez l'être que du jour où votre pensée sera le produit libre de votre seule activité spirituelle, du jour de la plus complète indépendance : laissez-vous solliciter par des forces étrangères, subissez des influences, acceptez quoi que ce soit, et désormais votre travail est vain, votre système sans valeur ; ou, pour mieux dire, vous n'avez pas de système, vous n'en avez plus, puisque vos convictions sont faites, dictées, imposées d'avance. Arrêtez-vous donc et renoncez à penser. — Assurément, cette manière de raisonner est séduisante, elle élève l'homme en apparence et le grandit à ses yeux ; mais elle a un tort grave : celui d'être inapplicable, celui de ne pas

tenir contre les faits. Au début de sa vie philosophique, le plus grand penseur pourra-t-il jamais faire la séparation complète entre ce qui est de lui, rigoureusement de lui, et ce qui est en lui, entre le point où finit et celui où commence la table rase? Impossible, et pourquoi? Parce que nous ne saurions nous transporter au premier moment de notre développement interne, parce que nous ne pouvons nous défaire totalement pour nous refaire, parce que cette vie spirituelle que nous apprenons à diriger par nous-mêmes et à gouverner, nous ne la créons point de toutes pièces à l'origine, nous l'acceptons avec toutes ses puissances en germe, avec ses instincts et ses besoins, avec ses aspirations et ses tendances. Constater ce fait primitif et en tenir compte, serait-ce donc subir une influence? En vérité non; c'est nous admettre nous-mêmes, c'est poser notre développement, c'est nous reconnaître. A moins de croire à la possibilité d'une sorte de transfusion de sang spirituel et de palingénésie à volonté, à moins de nous découvrir une puissance de changer tous les éléments de l'air que nous respirons, on ne saurait donc partager les exigences des partisans de la table rase. Quand notre corps sain veut des aliments, nous les lui donnons, il les digère, et se nourrit. L'âme, elle aussi, a ses faims, non plus instinctives, mais spontanées, qui demandent satisfaction pour la volonté, le cœur et l'intelligence, et devenons-nous esclaves pour nous alimenter de tout ce qui convient à la santé de notre vie intellectuelle et morale? Encore une fois non.

Bartholmess ne pensait pas autrement. Les quelques pages qu'il a laissées sous ce titre: *Esquisse de mon système*, nous instruisent, sinon de tous les degrés, au moins du terme et du but final de son développement: « Toute ma philosophie, a-t-il écrit en présence de Dieu et de lui-même, se résume dans ces deux mots latins: *Vis* et *virtus*. *Vis*, c'est-à-dire la puissance de vouloir, la force nécessaire pour satisfaire les besoins légitimes de ma nature matérielle et spirituelle... *virtus*, c'est-

à-dire la faculté de savoir renoncer avec bonheur à la satisfaction de ces besoins pour obéir à une volonté plus haute que la mienne. » Voilà qui est clair, et nous voyons dans quel sol s'étaient mûries les convictions de Bartholmess. L'un des deux fondements de sa doctrine ne trouve une solidité parfaite que dans le christianisme, et l'autre est un fragment détaché de l'édifice leibnitzien.

On oublie trop, depuis quelques années, que le grand Leibnitz a le premier prononcé, parmi les spiritualistes modernes, le mot profond qui seul est capable de faire descendre la philosophie dans la vie, et d'accorder la nature avec l'homme, le libre penseur avec le chrétien; ce mot, c'est la puissance de devenir, c'est la *virtualité*, ou, pour mieux parler avec d'autres, c'est l'idée dynamique, la force active. Indiquée brièvement par Leibnitz, plutôt que poursuivie dans toutes ses conséquences, la théorie de la force active ou du développement, conçue de nos jours en dehors de toute expérience, n'a conduit plusieurs contemporains qu'à l'idée abstraite et nécessaire; pour ces fanatiques de l'idée, toute force prétendue libre finit au fond par se nécessiter, de telle sorte qu'en devenant tout, nous ne sommes plus *nous*, nous ne sommes plus rien. Tels n'auraient pourtant pas dû être, on peut l'avancer sans trop de hardiesse, les derniers résultats du leibnitzianisme. Il y a en effet idée et idée, unité et unité. Au lieu de considérer l'ensemble des êtres comme un tout mort et une dérivation fatale, Leibnitz, pénétrant jusqu'à l'organisme interne des choses, a vu dans la création un ensemble d'unités vivantes, de forces plus ou moins parfaites, échelonnées à des degrés divers, et s'élevant, sans s'absorber en elle, vers la Cause première, intelligente et libre, vers l'Unité Suprême et Parfaite. Ainsi s'expliquent et se justifient les remarquables paroles de M. Emile Saisset, dans le *Discours sur Leibnitz* : « La force active est partout. Elle est le vrai principe de tous les phénomènes corporels ; elle est dans la plante, dans l'animal, dans

l'homme, dans l'ange; elle est sur la terre et au plus haut des cieux, elle fait le fond de tous les êtres. »

Cette capitale théorie du dynamisme, que M. Saisset se propose d'étendre et d'approfondir, « avec ses deux grands corollaires, la loi de l'harmonie universelle des forces et la loi de leur continuité, » Bartholmess, de son côté, ne l'a-t-il pas aussi interprétée? Ne l'a-t-il pas fait pénétrer non-seulement dans plusieurs pages de ses écrits, mais encore, mais surtout dans sa personnalité, dans ses croyances, dans sa vie? Pour nous, cela est évident, la loi de continuité a présidé au développement individuel de Bartholmess ; et voilà pourquoi, force active et morale, devenant sans cesse et voulant devenir, le philosophe écrivait dans son journal intime : « De tous les rapports, le plus élevé et le plus constant est celui de *cause*, et de cause infinie, *de Dieu. Jugeons tout par rapport à Dieu*, et nous ne verrons pas seulement la vérité, mais nous vivrons noblement et heureusement. » Dans ce large christianisme leibnitzien qui embrasse la pensée et l'action, la théorie et la pratique, et qui doit aller grandissant, progressant toujours, ne constatons-nous pas un premier caractère de la sagesse?

Mais il y a plus. Il nous semble qu'outre la loi de continuité spirituelle, Bartholmess s'efforça de suivre et de faire régner en lui-même la loi de l'harmonie. Second caractère de la sagesse. — A quelles conditions maintenant se développe dans la force humaine l'harmonie? Quel chemin suivre pour marcher, au milieu du temps et de l'espace, vers le saint équilibre qui est éternellement et immensément en Dieu? Comment s'y prendre? La réponse est certes difficile; mais il y en a une : l'expérience nous la donne, et les confidences de Bartholmess la confirment. L'harmonique unité de l'être humain ne saurait être, je ne dis pas obtenue, mais poursuivie qu'au prix d'une satisfaction donnée à tout ce qu'il y a d'excellent et presque de divin en nous. Que nos facultés soient les unes par les autres comprimées, étouffées dans leur essor respectif; qu'un

des ordres de la vérité soit nié au profit des autres; que, sans motif suffisant, un scepticisme arbitraire détruise l'une des sources de notre vie, c'en est fait de l'harmonie; à sa place, l'anarchie règne. Reconnaissons au contraire à chacune de nos puissances spirituelles un domaine propre et une autorité légitime; acceptons tout ce que le cœur, la volonté et l'intelligence, dirigés par la loi morale nous offrent, et que voyons-nous alors? Ce que nous voyons, c'est que cette distinction des pouvoirs, loin d'empêcher, comme il semblerait, l'unité, la rend possible et la fonde. Les forces de l'âme étant toutes alimentées, selon leurs besoins particuliers, tendent à se rapprocher et à se lier davantage; elles ne se subordonnent plus, elles se coordonnent. De virtuelle qu'elle était d'abord, l'harmonie devient ainsi réelle en nous, et, à mesure qu'elle se réalise, nous sommes plus près de la sagesse et moins distants de Dieu.

Après cela, rien de plus naturel que de rencontrer unis en Bartholmess le philosophe et le chrétien. En donnant carrière à toutes ses légitimes aspirations spirituelles, il a concilié en lui la pensée et l'amour; il n'a pas voulu seulement le Dieu vrai, il a cherché le Dieu aimant, et après bien des luttes il s'est écrié au pied de la croix : « Dans les tribulations où je m'agite, au milieu de mes occupations et de mes difficultés scientifiques, il ne me reste qu'un seul appui, qu'un seul asile : c'est la pensée que Dieu est toujours là, et toujours le *rémunérateur de ceux qui le cherchent*, la lumière et la récompense de ceux qui l'aiment! Oui, mille fois je me tourne vers Lui, lorsque je ne sais plus où me réfugier contre les témérités et les abîmes du panthéisme... C'est en Lui que je me confie, pour sortir avec honneur et en vainqueur de la lutte que j'ai tenté d'engager avec l'idole du siècle! Entre mon Dieu, entre le Dieu de Moïse et de Jésus-Christ, entre le Dieu de Bossuet et de Fénelon, et l'idole du siècle, j'ai fait mon choix! » Et ailleurs : « Plus que jamais, ô mon Dieu, j'ai besoin de me

réfugier auprès de toi, dans le doux et profond asile de ta bonté infinie! J'ai besoin de Toi, ô notre Père, dans toutes les voies de ma vie, pour mes affections et contre mes penchants, pour les études et contre les faiblesses de ma tête, de ma pensée et de mon courage. J'ai besoin de Toi, au milieu des épreuves de ma vie et de ma carrière tout entière; j'ai besoin de Toi, pour me soutenir moi-même, et aussi pour soutenir mes amis dans les luttes qui les attendent, dans les douleurs que je dois les aider à vaincre. Père plein de miséricorde et de libéralité, daigne me secourir et m'éclairer, daigne élever mon âme et l'affranchir des vains soucis de la terre, des misères que l'égoïsme lui cause et que mon indolence n'ose pas détruire! Veuille m'inspirer, non-seulement des pensées hautes et nobles, non-seulement l'esprit qui vivifie et illumine, mais cette fidèle et humble soumission envers ta volonté, qui fait surmonter les difficultés de la vie et qui dissipe les anxiétés d'un cœur déchu et fermé à la confiance envers son invisible protecteur[1]. »

Le triple courant métaphysique, moral et religieux que suivait largement et librement Bartholmess doit devenir visible pour tous. Ces graves méditations intimes où l'âme s'épanche, sincère, et qui tantôt prenaient les allures un peu mystiques d'une conversion subite, tantôt s'élevaient à la prière, tantôt recevaient l'empreinte de la raison, se seraient sans nul doute bientôt fondues en un corps arrêté de doctrine. Plus il avançait dans la connaissance de lui-même et de l'humanité, plus Bartholmess était dévoré du désir de « servir son maître, » de prêcher la sagesse et de renverser *l'idole* du siècle, ou la nécessité, par une philosophie nouvelle. « Il faut, s'écriait-il, que la seconde moitié de notre siècle s'attache à réparer le mal que la première moitié a fait par toute l'Europe. Il faut que nous, qui sommes entrés dans l'âge viril, nous servions la cause de Dieu et du véritable progrès autrement que ne l'ont servie, ou

[1] *Pages du journal*, citées par M. Matter.

desservie, nos devanciers les plus fameux. Mais ce combat doit se livrer selon les règles de l'école : il est besoin non-seulement d'esprit et de courage, mais de science et de méthode. » A la phase historique de ses travaux allait donc infailliblement succéder pour Bartholmess une phase plus exclusivement dogmatique ; ses amis, ses disciples ont vu poindre l'aube de cette transformation. Il est au reste une dernière page du philosophe, écrite peu de semaines avant sa délivrance terrestre, que nous nous reprocherions de ne pas citer, car elle dit tout, elle est le testament de l'âme qui croit et qui pense : « A la veille de faire un voyage lointain, et aussi sous l'empire d'une santé fortement menacée, je désire consigner sur cette page mes volontés suprêmes. Je recommande mon âme à Dieu, que j'ai toujours aimé et adoré, au milieu de tous les égarements et de tous les péchés de mes quarante années. Je supplie le Dieu *révélé par Christ*, et *proclamé par la raison*, d'avoir pitié de moi après cette vie. Sa miséricorde est mon unique espérance, et toute ma philosophie m'a conduit uniquement à croire en cette miséricorde sans bornes... Et maintenant que je me suis nettement rappelé la nécessité de sortir de ce monde d'épreuves, je supplie Dieu de m'y laisser quelque temps encore pour y travailler à sa gloire et pour le bien des hommes [1]. »

Ce saint travail que projetait le philosophe chrétien pour la terre aura trouvé son accomplissement au ciel. Aux âmes incessamment rajeunies, comme celle de Bartholmess, par le progrès intérieur, aux âmes toutes grandes ouvertes à la chaleur et à la lumière, aux âmes qui ont voulu penser avec le cœur et sentir avec la raison, à toutes celles qui, dès ici-bas, ont tenté l'union de tout ce qui est parfaitement uni en Dieu, la mort ne cause ni surprise, ni angoisses : de telles âmes sont préparées et s'envolent quand il le faut ; elles ont vécu, elles

[1] Paroles rapportées par M. le pasteur Heintz, dans le *Discours prononcé aux funérailles de C. Bartholmess*.

continuent de vivre. La mort n'est terrible que pour ceux qui existent sans songer à elle; ou plutôt, ceux qui n'y songent point, n'existent pas. Ignorant ce qu'on appelle se développer et devenir, ils ne comprennent point la vie, puisqu'ils en méconnaissent le but. Sans le sentiment de la mort, la vie est une impasse; elle n'est plus un chemin.

C'est un thème bien connu que celui de l'influence des sentiments religieux sur la manière d'envisager la mort, et pourtant ce thème est mal compris parfois. Qu'on ne s'y trompe point: ce n'est pas seulement, en regard du dernier terme, la profondeur et la vivacité des convictions qui importent, c'est encore la manière d'appliquer les croyances, c'est l'art de se servir de la foi. Aussi que de variétés sous ce rapport, même parmi les croyants! Il y a d'abord ceux que je ne craindrais pas d'appeler des savants et des demi-savants que le problème final attire, mais qui, bientôt blasés à force d'analyses et d'hypothèses, ne réussissent qu'à enlever à la mort son appareil, son mystère et sa pudeur. Viennent ensuite les ignorants de parti pris, les uns calmes, les autres presque frondeurs, aux yeux desquels le dernier jour est un fait, réel sans doute, mais impossible à décrire, inutile à scruter d'avance. Il est enfin des hommes moins faussement érudits que les uns, moins insouciants que les autres, également éloignés, vis-à-vis de la mort, de toute familiarité et de toute froideur; ceux-là savent vivre, vivre avec la juste perspective de leur fin, sans hardiesse comme sans timide réserve; la mort, pour parler avec M. Janet, leur est « une école d'espérance; » ceux-là sont des sages.

Assignerons-nous à Bartholmess une place dans l'un de ces trois groupes? La vie de celui qui n'est plus peut nous répondre. Rendons justice au penseur, à l'écrivain, à l'homme; mais gardons notre amour au sage.

Edouard HUMBERT.

DE L'HISTOIRE DE LA MUSIQUE MODERNE [1].

(Deuxième article [2].)

II

Nous avons dit qu'on eut d'abord beaucoup de peine à accepter les hardies innovations de Monteverde, qui n'étaient rien moins que la révolution la plus complète qu'on eût encore osé faire en musique. L'inventeur de la tonalité moderne ne borna pas d'ailleurs ses découvertes à l'accord de septième de la dominante : il employa aussi celui de *neuvième* et son dérivé, l'accord de *septième diminuée* [3], en même temps qu'il étendait ses réformes jusqu'au rhythme; une émeute sérieuse faillit éclater à Venise parmi les musiciens de son orchestre, à la répétion d'un opéra où Monteverde avait introduit des seizièmes de mesure, en d'autres termes des *doubles croches*. Il fallut bien cependant se faire à tout cela; quelques années plus tard, il en était de cette réforme comme de toute autre, on ne comprenait pas comment on avait jadis pu faire autrement. Enfin, Monteverde sut aussi améliorer sensiblement l'instrumentation. Jusqu'à lui le rôle de l'orchestre se bornait ordinairement à accompagner les voix à l'unisson ou à l'octave, et cela plus ou moins *ad libitum*. La variété dans cette pauvreté uniforme consistait à assigner à chaque rôle des instru-

[1] Cours sur l'histoire de la musique moderne, depuis l'ère chrétienne jusqu'à nos jours, par M. Marcillac, membre du comité du Conservatoire.

[2] Voyez *Bibl. Univ.*, numéro de mars 1857, page 304.

[3] Nous ne voulons pas dire ici que Monteverde fût le premier qui ait employé ces dissonnances, car on les retrouve plus ou moins chez tous les compositeurs antérieurs, à dater de Marenzio et de Gesualdo. Mais il est le premier qui s'en est servi sans transition et avec la persistance nécessaire pour caractériser la tonalité nouvelle.

ments distincts, ce qui donnait lieu à des effets scéniques plus curieux que jolis [1]. Monteverde entreprit de composer pour orchestre seul, et préluda ainsi à l'ouverture et à la symphonie. Pour le chant, il se rapprocha du style *arioso* et introduisit même le *duo*. Ce fut à la suite du mouvement musical imprimé par ces heureuses innovations que l'on vit s'élever à Venise la première salle d'opéra. Vers la même époque, l'Allemagne aussi commença à avoir sa musique de théâtre. On cite surtout la Daphné de *Schütz*, qui malheureusement est perdue.

Jusqu'ici la musique du siècle s'était ressentie de son origine ecclésiastique. A son tour la musique de l'Eglise eut à subir l'influence de l'opéra, surtout à Venise, qui montra de bonne heure, en musique comme en peinture, une tendance plus réaliste et plus sensuelle que le reste de l'Italie. *Viadana* s'y fit connaître avantageusement par ses symphonies sacrées et ses *Concerti da chiesa*. Il prétendait aussi être l'inventeur de la *basse continue* ; mais c'était une erreur, puisque ce mode d'accompagnement était usité depuis longtemps par les organistes. Quoi qu'il en soit, Viadana introduisit définitivement les instruments d'orchestre dans les temples, et l'on en est encore à se demander si ce fut un bien ou un mal pour le style d'Eglise proprement dit. — De son côté, l'école romaine soutenait dignement sa réputation d'école austère et puriste, inaugurée par Palestrina, « ce sauveur de la musique religieuse. » Il faut citer pour cette première moitié du dix-septième siècle, *Anerio* et l'immortel *Allegri* dont les compositions, surtout son *miserere*, sont au nombre de celles qui s'exécutent encore périodiquement à la Chapelle sixtine. C'est aussi de cette époque que date cette différence marquée que l'on peut dès lors suivre en Allemagne entre les compositeurs du midi (c'est-à-dire de Vienne, Munich

[1] Les instruments à cordes étaient cependant déjà arrivés à leur plus haut point de perfection. C'est à cette époque que vivait, à Crémone, cette célèbre famille de luthiers, les Amati, qui enseignèrent ensuite au fameux Stradivarius les secrets de leur art.

et Stuttgard), qui ont constamment penché vers le genre italien, et ceux des villes du nord (Leipzig, Berlin, Hambourg), qui conservèrent longtemps une tendance nationale propre, dont ils se vantent encore de nos jours. C'est surtout au nord qu'appartenaient ces organistes célèbres, tels que Jérôme *Schulze*, *Scheid* et *Scheidmann*, de Hambourg, auprès desquels les compositeurs les plus illustres allaient s'initier aux profonds mystères du contre-point et du style fugué. Ces savants maîtres avaient remplacé l'ancienne école flamande. Bon nombre de leurs *chorals* se chantent encore dans l'Eglise luthérienne.

Les progrès si heureusement commencés sous Monteverde continuèrent dans la seconde moitié du dix-septième siècle. *Carissimi* s'appliqua à composer des airs pour une seule voix; il créa bientôt la *cantate*, qui remplaça les madrigaux dans les sallons, et le style *concertant*, ainsi nommé en opposition de l'ancien style *alla cappella*. Parmi les contemporains de Carissimi nous citerons l'Anglais *Porcel*, en Italie *Benevoli*, qui se donna la tâche monstrueuse de composer une messe à six chœurs!.. et *Stradella*, qui chantait lui-même ses compositions, et dont on connaît la vie aventureuse jusqu'au moment où il tomba sous le fer assassin que ses accents sympathiques avaient déjà une fois détourné. Mais le plus célèbre de tous est le fameux *Lulli*, le créateur de l'opéra *français*. Il marqua d'autant plus qu'il succédait en France à une grande stérilité musicale. On sait comment cet heureux génie su s'élever des fonctions de simple marmiton à celles de surintendant de la musique du roi et de l'Académie royale de musique, après avoir écarté la concurrence de Cambert et de l'abbé Perrin [1]. Son principal mérite est d'avoir trouvé le genre qui convenait le mieux à l'esprit *français* de l'époque, en introduisant dans les opéras des chansons populaires à couplets, en donnant à ses ballets

[1] Ces derniers eurent cependant le mérite d'être les premiers à faire représenter des opéras en langue française, taillés sur le patron de ceux que la troupe italienne de Mazarin avait fait connaître.

un rhythme plus marqué, et surtout en remplaçant la partie récitative par une déclamation plus parlée, mais aussi plus vraie, plus claire et plus brillante que celle qui était en usage depuis l'application à la scène du style *représentatif*. Pour atteindre ce but il eut besoin de quelque chose de plus accidenté et de plus dramatique que les textes guindés des sujets pastoraux ou allégoriques qui étaient encore à l'ordre du jour ; le poëte Quinault, le créateur de la tragédie lyrique, se mit à l'œuvre, et l'on ne peut nier que l'association de ces deux hommes n'ait eu une grande et heureuse influence sur l'avenir de l'opéra français. A la vérité, ils servirent tous les deux de plastrons aux traits railleurs et acerbes de Boileau ; mais l'auteur de l'art poétique eût mieux fait, dans cette occasion, de se rappeler sa propre sentence : « la critique est aisée, et l'art est difficile. » Enfin, bien que Lulli ne fût pas de première force pour l'instrumentation, c'est cependant de lui que date l'*ouverture* proprement dite.

L'époque qui suivit (de 1680 à 1724) peut se résumer dans un seul nom, celui de *Scarlatti*, digne élève de Carissimi, et protégé à Rome par la reine Christine de Suède, cette providence royale des jeunes artistes. Il créa le *récitatif obligé* dans la forme qu'il a conservé jusqu'à nos jours, et l'*air* proprement dit, qui se trouvait en germe dans le récitatif des anciens opéras. Ses ouvertures valent déjà mieux que celles de Lulli, à qui il a souvent été comparé. Il fonda ainsi l'école de Naples, à dater de laquelle on distingua nettement, pour la musique de théâtre, l'école *italienne* de l'école *française*. Toutefois il ne voulut pas innover dans le style d'Eglise, et se trouva plus tard dans cette sphère en rivalité avec ses propres élèves, *Léo*, compositeur simple et fécond, et surtout *Durante*. Ce dernier refusa constamment de travailler pour le théâtre, mais il ne craignit pas d'introduire dans la musique d'Eglise les réformes qui avaient eu lieu dans l'opéra, et devint ainsi plus populaire que ses prédécesseurs. Citons encore de cette époque le

fameux maître de chant *Porpora*, qui forma la plupart des grands chanteurs du siècle, et surtout *Pergolese*, également habile dans la musique légère et dans le style d'Eglise, témoin son opéra-bouffe *la Serva padrona*, et son incomparable *Stabat mater*, qui fut son chant du cygne. — Ces illustres représentants de l'école napolitaine s'appliquèrent surtout à réformer la rhétorique de la mélodie en donnant plus d'extension à la phrase musicale et à l'*air* proprement dit, cette absorption de l'artiste dans un sentiment unique. Sous ce rapport Gluck alla encore plus loin ; mais il n'en est pas moins certain que ce furent les maîtres que nous venons de nommer qui portèrent à son apogée le grand style italien, et que celui-ci ne fit, après eux, que décliner insensiblement vers cet état de décadence que nous aurons bientôt à signaler. — L'école contemporaine de Venise n'était cependant pas restée en arrière. Les compositions sacrées de l'harmoniste *Lotti*, du patricien *Marcello* et de *Caldara*, maître de chapelle de l'empereur Charles VI, occupent une place honorable dans ce que l'art *catholique* a produit de mieux. On cite surtout le *Crucifixus* à dix voix de Lotti, qui fait toujours les délices des sociétés de chant sacré et que la nôtre a fait entendre plus d'une fois, et les cinquante psaumes de Marcello, composés sur les paroles de *Giustiniani*, autre patricien de ses amis. Marcello mêla aussi très-heureusement à ses compositions d'anciennes mélodies hébraïques qu'il prit on ne sait où.

Depuis lors ce fut plus exclusivement vers la partie technique et matérielle de l'art que se dirigèrent les efforts des artistes italiens. On s'acheminait déjà vers ce *virtuosisme* vocal et instrumental qui corrompt insensiblement le goût du public en le rendant beaucoup plus sensible aux charmes de l'exécution qu'aux mérites de l'œuvre. Or, comme le public est plus accessible par les sens que par l'esprit, et que le merveilleux le frappe plus que le vrai, il est malheureusement aussi plus aisé de le pousser dans cette voie que de l'en sortir ; les artistes

l'ont gâté, à son tour il gâte les artistes et exige qu'ils se plient à ses caprices. Il en est alors du public comme de ces estomacs blasés qui, repoussant toute nourriture simple et naturelle, ne se plaisent qu'aux mets les plus compliqués, jusqu'au moment où il serait trop tard de recourir à la diète pour rétablir l'état normal. On conçoit donc quels durent être les abus de la faveur extraordinaire dont l'art du chant était devenu l'objet, et les textes d'opéra du poëte *Métastase* y contribuèrent pour leur bonne part. Ce jugement peut paraître anticipé ; mais qui ne frémirait d'indignation au souvenir de ces mutilations infâmes qui n'avaient d'autre but que de forcer les voix d'hommes à rester au delà de leur registre habituel, but qui n'était d'ailleurs atteint, au profit de l'art, que lorsqu'on avait par hasard préjugé juste des dispositions naturelles de ces malheureux[1].... Les nouvelles tendances ne pouvaient manquer

[1] Comme, dans l'Eglise romaine, le *chant* faisait partie intégrante du rit, les femmes ne pouvaient y prendre part, et quelques papes poussèrent le rigorisme clérical jusqu'à en exclure même les chanteurs mariés; Palestrina lui-même fut pendant quelque temps victime de cette exclusion. Les parties de soprano, qui d'ailleurs n'étaient alors jamais bien élevées, furent donc chantées d'abord par de jeunes garçons, ainsi que cela se pratique toujours dans certaines églises catholiques de l'Allemagne et, d'une manière plus générale encore, dans l'Eglise grecque. Mais le peu de durée de ces voix d'enfant et surtout l'impossibilité où se trouvèrent bientôt les enfants eux-mêmes de suffire aux exigences toujours croissantes de l'art, obligèrent les maîtres de chapelle d'avoir recours à d'autres moyens. Cela se conçoit de reste quand on réfléchit à l'enseignement extraordinairement compliqué que les écoles de chant faisaient subir à leurs élèves, celle de Rome surtout, qui en exigeait douze heures de travail par jour, dont les plus faciles étaient employées, entre autres, à exercer ces néophytes à la justesse d'intonation en face d'un écho, à chanter devant une glace pour éviter les contorsions de la bouche, etc., etc. On employa alors des *falsettistes*, c'est-à-dire des hommes à voix de *fausset*, spécialité que l'Espagne fournissait presque exclusivement; mais ces sopranes barbus ne tardèrent pas à être supplantés à leur tour par ceux dont il est ici question. On cite comme le premier de son espèce un certain père *Rosini*,

d'être appliquées aux instruments avec plus de succès encore qu'à la voix humaine, surtout aux instruments à cordes, qui étaient depuis longtemps arrivés à leur point de perfection. On cite en première ligne les violonistes *Corelli* et *Tartini*, le premier célèbre par l'expression de son jeu, le second par une incroyable agilité, qu'il montrait surtout dans sa *Sonate du diable*, composition fantastique inspirée, disait-il, à la suite d'une vision. Corelli créa le *Concerto* proprement dit, et Tartini écrivit une théorie du son, qui peut être considérée comme le point de départ de la science acoustique. — Citons encore les deux *Scarlatti*, qui continuèrent l'illustration de leur nom, l'un comme harpiste, l'autre comme claveciniste et comme compositeur d'opéra.

Pendant ce temps, *Keyser* avait fondé à Hambourg un opéra allemand, pour lequel il écrivit énormément, mais qui ne lui survécut pas; car ses successeurs furent obligés, pour réussir, de composer des opéras *italiens*. Le fait est que le genre opéra avait singulièrement de peine à s'acclimater en

que Clément VIII engagea au service de la chapelle sixtine, bien que les falsettistes l'eussent chassé des premières répétitions où il avait osé se joindre à eux. Cela se passait en 1601, et dès ce moment les nouveaux *soprani* eurent une telle vogue, qu'au bout d'une vingtaine d'années il ne restait plus à Rome qu'un seul falsettiste espagnol, nommé *Jean de Sanctos*. Après avoir envahi l'Eglise, les *sopranistes* ou *primi musici* ne tardèrent pas à accaparer aussi les premiers emplois des théâtres, et cela continua *crescendo* pendant tout le siècle suivant, malgré les défenses positives de Clément XIV, jusqu'à ce que la législation moderne vint enfin mettre un terme à ces scandales. On sait, au reste, que plusieurs de ces singuliers chanteurs surent, par leurs talents, acquérir des fortunes colossales et s'élever aux positions les plus éminentes. Tout le monde connaît, entre autres, l'histoire de ce *Gafforelli* qui acheta le duché de Santo Dorato dont il prit le nom, ainsi que celle de son rival *Carlo Broschi* dit *Farinelli*, qui fut créé chancelier de Calatrava par le roi Ferdinand VI d'Espagne, où il devint bientôt le dispensateur des grâces de la cour.

Allemagne[1], soit que ce genre ne convînt décidément pas encore au génie musical de cette nation, surtout dans le Nord, soit à cause de la désorganisation politique, religieuse et sociale qui avait accompagné et suivi les guerres de Trente ans et de Sept ans. Au reste, comme l'Italie d'une part, et l'Allemagne de l'autre, sont les souches mères des deux grandes races qui se divisent l'Europe occidentale, et autour desquelles viennent se grouper toutes les autres nationalités secondaires, il est évident que les différences qui caractérisent ces nationalités devaient se retrouver dans ces deux pays plus fortes qu'ailleurs, surtout dans la musique, qui est, après les langues parlées, l'expression la plus intime du caractère national. L'Italien, aussi insouciant qu'impressionnable, vit au soleil, d'une vie publique, extérieure, facile, expansive. L'Allemand en voudrait faire autant qu'il en serait empêché par mille raisons diverses qu'il ne tient d'ailleurs pas à écarter. Chez lui l'isolement et la vie intérieure sont plutôt la règle que l'exception. Il vit moins d'impressions extérieures que de pensées intimes. Du reste, on le comprend aisément, ces différences, que les progrès de la civilisation effacent peu à peu en s'attaquant aux causes mêmes qui les font subsister, étaient alors bien plus frappantes que de nos jours. En faut-il davantage pour expliquer chez certains compositeurs allemands des derniers siècles, cette parfaite indifférence d'une popularité dont ils n'avaient que faire chez eux (tandis qu'elle avait force de loi en Italie et à Paris), et cette tendance abstraite et spéculative qui les poussait, plus encore que leurs prédécesseurs flamands, à faire de l'art pour l'art, c'est-à-dire à apporter dans l'art musical plus de science et de calcul que d'inspiration. Ils s'occupèrent surtout

[1] Cela ne s'applique qu'à l'opéra *national* allemand; car il y avait déjà des troupes italiennes d'opéra jusque dans les plus petites cours princières de l'Allemagne, où il était alors de mode d'imiter tout ce qui se faisait à l'étranger.

de la fugue qui, avec son sujet et son contre-sujet, offrait à leur esprit dialecticien comme une thèse musicale qui se discute d'abord successivement, puis simultanément dans toutes les parties et sous divers aspects, jusqu'à ce qu'elles tombent d'accord, après avoir épuisé les arguments les plus subtils du contre-point. L'orgue était évidemment alors le seul instrument qui pût se prêter à ces savantes combinaisons, et l'église le seul lieu où le public fût admis à les goûter. Aussi tous les grands maîtres allemands de ce siècle furent-ils des organistes, qui représentaient chacun, dans son abstraite spécialité, autant d'écoles ou d'académies musicales. C'est cependant de ces écoles que sortirent successivement les Hændel, les Sébastien Bach, et même jusqu'à un certain point les Haydn et les Mozart. Pour le moment c'est des deux premiers que nous avons à nous occuper.

Jamais on ne vit peut-être d'organisations musicales mieux caractérisées et pourtant plus distincte que celles de ces deux maîtres saxons. Ils s'élevèrent constamment l'un et l'autre de toute la hauteur de leur génie au-dessus de cette tendance du siècle à traîner le compositeur à la remorque du virtuose : Hændel, en homme d'action, avec cette fougue de tempérament et cette conscience de sa supériorité qui n'admettaient pas de réplique ; Sébastien Bach, avec cette douce résignation qui a sa source dans les convictions les plus intimes. Aussi furent-ils tous les deux longtemps méconnus dans leur patrie qui, sans les repousser précisément, ne leur rendit justice que beaucoup plus tard, alors que les Allemands revinrent enfin de cet esprit d'imitation qui les porta pendant si longtemps à vouloir être tout, hormis Allemands. Malgré ses succès précoces et de hautes protections, *Hændel* avait fort bien compris que sa sphère d'action était ailleurs : il abandonna son pays natal pour l'Angleterre, qui devint bientôt pour lui une seconde patrie. Ce ne fut néanmoins pas sans combats qu'il parvint à y établir sa réputation. Comme directeur et compo-

siteur d'opéras il eut, à Londres, à lutter contre des rivalités puissantes, et contre des cabales de coulisses que son ton impérieux, sa sévérité pour les exécutants et ses apostrophes aux auditeurs bavards, ne contribuaient pas à écarter. Après avoir une première fois ruiné sa fortune et sa santé à briser ces obstacles, il revint des bains d'Aix-la-Chapelle avec la ferme résolution de ne plus écrire pour le théâtre, qui lui devait cependant des opéras, tels que *Rinaldo*, *Rhadamante*, *Alexandre*, etc. d'un style plus imposant, plus énergique et mieux adapté aux divers caractères scéniques que les œuvres de ses prédécesseurs. Mais il transporta toutes ces qualités et bien d'autres encore dans ses oratorios *Judas Machabée*, *Moïse*, *Saul*, le *Messie*, etc., qui se suivirent dès lors sans interruption [1]. Ce fut même à cette intention que l'on transforma l'Opéra de Londres en Académie royale. Le plus souvent il composait lui-même ses textes à l'aide de fragments empruntés aux Saintes-Ecritures, et groupés de manière à former une unité dramatique; ces oratorios étaient ensuite représentés à grand orchestre sur le théâtre de Haymarket, avec des intermèdes et des accompagnements d'orgue qu'il jouait ordinairement en personne; de là sans doute les lacunes d'instrumentation que l'on a à regretter dans plusieurs de ses compositions. On prétend que, dans l'origine, ses oratorios étaient destinés à être représentés sur la scène, ce qui aurait eu lieu, en effet, sans l'opposition du clergé anglican. La majorité des connaisseurs sérieux continuent à proclamer Hændel le

[1] Hændel n'était d'ailleurs pas homme à céder sans expédient au jugement du public, quand celui-ci se montrait froid à une première audition. On connaît sa réponse à ceux qui, lors de la première représentation du Messie, lui témoignaient leurs regrets de ce que la salle se trouvait à peu près vide : « Eh bien, cela n'en résonnera que mieux. » Mais immédiatement après il partait pour Dublin, où le grand maître et son chef-d'œuvre furent l'objet d'une véritable ovation. Depuis lors on se garda bien à Londres de lui fournir une autre occasion d'en appeler au goût « plus éclairé » de la capitale de l'Irlande.

plus grand, le plus hardi, et le plus puissant génie musical qui ait jamais existé. Thibaut l'appelle le Shakespeare de la musique, et l'Anglais Busby avoue que, lorsque Hændel lui révèle la gloire divine, il est assez profane pour l'étendre aussi sur le compositeur. Uniquement occupé de son art, Hændel parut constamment insensible à toute autre séduction, même aux plus honnêtes. De là cette vigueur, cette élévation, cette sérénité virginale qui caractérisent toutes ses œuvres, où l'on chercherait vainement la moindre trace de mondanité. De là aussi la peine que tant de gens ont à les goûter. Frappé de cécité dans ses dernières années, il composa encore l'oratorio *Jephta*, qui ne le cède en rien à ses œuvres précédentes. Hændel termina à Londres, à l'âge de soixante et dix ans, sa glorieuse carrière, au milieu de cette nation dont il était venu conquérir l'admiration et la seule peut-être qui fût alors en état de le comprendre. Arrivé pauvre en Angleterre et dédaigné de ses propres concitoyens, il y mourut riche et considéré, le favori de la cour, l'ami et l'égal des grands; sa seconde patrie ne se contenta pas d'honorer sa mémoire par ses regrets: elle voulut lui donner, à l'abbaye de Westminster, la sépulture réservée aux souverains et aux grands hommes. La vie de Hændel a, d'un bout à l'autre, quelque chose d'héroïque. — Celle de *Sébastien Bach* fut tout à fait différente. Peu soucieux des applaudissements de la foule, content de son modeste sort, il fit toujours consciencieusement et de son mieux tout ce qu'il eut à faire. Il devint bientôt le premier organiste de son époque; il le savait, et n'en voulut pas profiter. Il savait aussi qu'il ne serait compris qu'à moitié dans son pays, et cependant il ne voulut jamais le quitter. Dominé par le sentiment religieux d'une manière plus calme, mais aussi plus profonde que Hændel, ses œuvres se ressentirent si bien de ces dispositions qu'on les retrouve jusque dans ses gigues et ses sarabandes. A part ce sentiment, où se reflète une foi profonde et un peu mystique, toutes ses compositions ont l'assurance et la netteté d'une

démonstration mathématique. Quand on est au bout, on comprend que cela ne pouvait aller ni finir différemment. Sébastien Bach est, en un mot, le digne successeur des anciens maîtres flamands, le Palestrina de l'Allemagne ou des réformés, le dernier et le plus illustre représentant de l'école *protestante*. A vrai dire, ce ne sont pas les mélodies qu'il faut chercher dans ses œuvres : elles y sont en petit nombre, ou, si l'on veut, il n'y en a que trop, car toutes les parties chantent, si bien qu'on a souvent de la peine à distinguer le thème de l'accompagnement, qui l'enlace de tous côtés. Cela explique assez comment ses œuvres n'ont jamais pu être populaires; elles exigent un public à part, et c'est encore ce qui a fait dire aux connaisseurs qu'elles donnent plus de jouissances réelles à la simple lecture qu'à l'audition, parce que ce n'est qu'ainsi qu'on en comprend tout le mérite. Son génie, inaccessible à certaines banalités qui se retrouvent plus ou moins chez tous les compositeurs, est cependant contenu et ascétique jusque dans l'originalité qui lui est propre. Partout on sent les effets d'un travail sérieux sur une pensée plus sérieuse encore. En se plaçant au point de vue *moderne*, on peut lui reprocher quelque chose de roide, de gothique, de compassé même, parce qu'en musique les formes vieillies frappent d'autant plus qu'on les entend plus rarement. Personne n'aurait cependant besoin de refaire son éducation musicale pour rencontrer de grandes et majestueuses beautés, notamment dans ses chorals, dans ses mottets, et surtout dans sa messe et ses *Passions*, que l'on considère, à juste titre, comme ses chefs-d'œuvre. Sébastien Bach, en tout cas, est le plus grand contre-pointiste qui ait existé, et cet éloge indique suffisamment ses qualités et ses défauts. Comme virtuose, il devint le chef d'une école d'organistes et de clavecinistes, qui contribua pour sa bonne part à conserver et à propager en Allemagne le goût des traditions classiques. Du reste, la vie de Sébastien Bach fut aussi tranquille et aussi régulière que celle de Hændel fut tumultueuse

et accidentée. Il accepta avec modestie et sans les rechercher, les hommages que les connaisseurs d'élite et quelques têtes couronnées voulurent bien rendre de son vivant à son talent d'organiste et de compositeur. Frédéric le Grand, ce héros artiste et littérateur, l'accueillit avec distinction, et dicta même à l'habile improvisateur un sujet de fugue qu'il avait composé lui-même. — Obligé de travailler beaucoup pour vivre et pour faire vivre sa nombreuse famille, Sébastien Bach cumula successivement dans sa patrie divers emplois musicaux ; le plus élevé fut celui de compositeur de la cour de l'électeur de Saxe, dont il dirigeait les concerts. Encore ne pouvait-il disposer là que de moyens très-restreints, tant vocaux que d'orchestre. Son temps était tellement rempli, qu'il était obligé de prendre sur son sommeil pour composer. Devenu aveugle comme Hændel, dans ses dernières années, il continuait à dicter ses pensées musicales. Il mourut fort âgé, après une carrière des plus laborieuses, laissant de ses deux femmes une vingtaine d'enfants, dont quelques-uns devinrent célèbres dans l'art que leur vénérable père avait porté si haut. Sa vie tout entière a quelque chose de patriarcal.

Nous avons dit que l'Allemagne ne reconnut que fort tard, après leur mort, le vrai mérite de Hændel et de Sébastien Bach. Sous ce rapport, leurs contemporains *Hasse* et *Graun* furent plus heureux, tout simplement parce qu'ils se rapprochèrent davantage du style italien, qui était alors de mode, et qu'ils avaient étudié à sa source. Hasse, après avoir débuté comme ténor au théâtre de Hambourg, se rendit à Naples auprès de Scarlatti, où on ne l'appelait que le cher Saxon, *il caro Sassone*. Il épousa à Venise la célèbre cantatrice *Faustina*, et l'électeur de Saxe appela le couple artistique à Dresde. Il fut aussi protégé par Frédéric le Grand. A l'époque des cabales contre Hændel, on manda Hasse à Londres pour l'opposer à ce grand maître. Mais après avoir vu les choses de plus près, le *cher Saxon* eut le bon esprit de ne pas se faire illusion

sur les chances probables d'une telle rivalité. Retiré à Venise, il se voua aux compositions religieuses, et l'on cite entre autres son *Te Deum*, son *Requiem* et un *Miserere*. —Graun aussi débuta d'abord comme ténor, et jouit également de la faveur du grand roi, qui le chargea d'organiser l'opéra de Berlin. On ne parle plus de ses œuvres de théâtre, dans lesquelles il penche fortement vers le genre expressif et mélodieux des maîtres italiens; mais son oratorio *der Tod Jesu,* la mort de Jésus, restera éternellement comme un chef-d'œuvre de suave et poétique fraîcheur, empreint de la foi la plus douce et la plus naïve. Plus que chez Hasse, on distingue dans toutes ses œuvres un sentiment vrai et touchant, exprimé dans l'union intime de la musique et de la poésie, ce qui, chez lui, n'exclut point du tout la science musicale; car ses fugues sont citées parmi les meilleures et les plus belles.

On s'acheminait alors vers une époque de théoriciens. Au livre du virtuose Tartini sur la théorie du son, avaient succédé les divers traités de *Rameau*, basés sur les vibrations des corps sonores, puis le *Gradus ad Parnassum* de *Fuchs*, etc., etc. Quel que soit le mérite de ces ouvrages, dont plusieurs ont été réfutés avec succès, il est rare, en musique comme dans toute autre sphère, que des œuvres de ce genre ne soient pas l'indice certain d'une sorte de décadence relativement à l'époque qui précède, et c'est ce qui avait lieu pour l'Italie; ou bien d'un besoin de transformation qui, lorsque le génie ne fait pas défaut, peut encore donner d'heureux résultats : c'est ce qui arriva en France et en Allemagne, où l'on créa presque simultanément un opéra comique national, de 1750 à 1809. Ce fut Rameau qui ouvrit la carrière en France, et cela non sans avoir eu à lutter contre des obstacles de tous genres. Non-seulement il eut une peine incroyable à trouver un librettiste, mais les partisans de Lulli craignaient sérieusement pour l'avenir de l'opéra *français*. A peine Rameau eut-il réussi par son premier opéra, *Hippolyte et Aricie*, à rallier ce parti *national* auquel il

avait su prouver qu'il ne faisait que développer dans le sens français et avec une meilleure instrumentation, ce qui existait avant lui, que le parti italien, qui était très-fort à Paris, prit feu à son tour. Dans son opposition, ce dernier parti ne craignait même pas de recourir à l'*opéra-bouffe*, production exotique que la jalousie nationale avait jusque-là tenue à distance. C'était des farces moitié françaises, moitié italiennes, entremêlées de danses et de vaudevilles, qui servaient déjà alors à plusieurs fins ; ces productions, quoique très-amusantes, étaient plus dignes des tréteaux de foire que des théâtres de la cour et de la capitale ; néanmoins, en les habillant un peu et en les faisant précéder d'une petite ouverture, on les rendit très-acceptables. Le parti italien fit encore plus de prosélytes avec la *Serva padrona* de Pergolèse, dont il ne manqua pas d'opposer les charmantes mélodies à l'*urlo francese*. Les partis se dessinèrent toujours plus nettement ; ils envahirent même la cour, et l'on distingua au théâtre le coin de la reine et le coin du roi. Les encyclopédistes et les autres écrivains de l'époque s'en mêlèrent aussi. Rousseau alla, dans sa Lettre sur la musique, jusqu'à prétendre que les Français ne pouvaient avoir de musique à eux à cause de leur langue, paradoxe qu'il démentit ensuite lui-même dans son *Devin du village*, mais qui, en attendant, faillit le conduire à la Bastille. Enfin les Bouffes vidèrent la place, et la victoire resta au parti français, qui dut néanmoins tenir compte du succès qu'avait eu l'élément bouffe. C'est ainsi que naquit l'*opéra-comique français*, qu'illustrèrent tour à tour *J.-J. Rousseau* (le Devin du village), *Duni* (le Peintre amoureux), *Monsigny* (le Déserteur, la belle Arsène), *Philidor* (le Maréchal ferrant), plus célèbre encore par sa malheureuse passion pour le jeu d'échecs, et enfin *Grétry*, qui fit exécuter son premier opéra à Genève [1]. Ce dernier compositeur, le plus *français* de tous, quoique moins déclamatoire que Lulli,

[1] Quant à Rameau, il continua pendant trente ans à travailler pour la

se distingue par la grâce, la délicatesse et le goût, ainsi que par la liaison intime de ses mélodies avec le texte. On lui sut gré de traiter l'accompagnement en accessoire, et de mettre comme les Italiens, selon ses propres expressions, « le piédestal dans l'orchestre et la statue sur la scène ; » enfin les encyclopédistes et Rousseau lui-même applaudirent à ses succès, en voyant de quelle manière il savait allier les avantages des deux styles. De ses principaux opéras, le Huron, paroles de Marmontel, le Tableau parlant, Zémire et Azor, l'Amant jaloux, la Caravane, Panurge, etc., c'est Richard Cœur de lion qui s'est le mieux soutenu sur la scène française. — Vers la même époque, les Allemands, devenus plus sympathiques au nouveau style français qu'à celui des Italiens, donnèrent à Leipzig naissance au genre *operette*, dans lequel s'illustrèrent surtout *Hiller* et *Dittersdorf*.

Grâce à Grétry, les rivalités entre le parti italien et le parti français avaient à peu près cessé à Paris, et l'absence de récitatif distinguait seul le genre bouffe ou comique du grand opéra. Mais ce compromis, auquel chaque parti croyait trouver son avantage, n'était qu'une trêve, et les hostilités allaient recommencer plus fortes que jamais à propos de deux compositeurs également étrangers au pays qu'ils rendirent juge de leurs débats. — L'*air* avait fini par absorber peu à peu l'ancien récitatif grec qui lui avait donné naissance. On tenait avant tout à faire valoir les talents naturels et acquis du chanteur, et dans ce but on ne craignait pas d'avoir recours aux textes les plus ampoulés. *Gluck*, qui avait jadis reçu à Londres les conseils de Hændel, entreprit de réformer ces abus et de remettre les choses dans leur ordre naturel, ne craignant nullement de sacrifier s'il le fallait les prétendues règles de l'art à la justesse d'effet et à la vérité d'expression. Ses efforts, qu'il secondait

scène ; on cite surtout Castor et Pollux, Dardanus, Pygmalion et plusieurs autres opéras. Il fut nommé compositeur du cabinet du roi, reçut le cordon de Saint-Michel avec une pension et fut anobli.

autant par sa plume de critique que par ses opéras (Hélène et Paris, Orphée et Eurydice, Alceste, etc.), n'aboutirent pas sans peine aux succès désirés. Ses propres compatriotes, notamment les Viennois, lui étaient d'autant moins favorables que ses reproches allaient surtout contre l'inféodation de l'Allemagne à la musique italienne. Homme d'esprit et d'initiative, il reprenait sans se gêner sa guerre de plume contre les demi-savants, comme il appelait lui-même ses adversaires. Grâce à la protection de la reine Marie-Antoinette, qui avait été son élève, il put enfin rendre le public parisien juge de son mérite et de ses tendances. Son Iphigénie en Aulide, son Orphée et son Alceste y eurent un grand et légitime succès, et Rousseau lui-même se mit franchement de son parti. Mais l'autre parti, qui ne se tenait nullement pour battu, fit venir d'Italie le compositeur *Piccini;* celui-ci, bien qu'il ne comprît pas la langue française, se mit à l'œuvre, aidé de Marmontel, et obtint dans *Roland*, *Atys*, *Didon*, etc., un succès non moins incontestable. La rivalité entre les deux maîtres et leurs adhérents n'en devint que plus acerbe, surtout à l'occasion de l'*Iphigénie en Tauride*, qu'ils composèrent simultanément. Les beaux esprits et la cour elle-même s'étaient partagés entre les Gluckistes et les Piccinistes, dont la polémique dégénéra bientôt en querelles furieuses. Le public laissait crier et se rendait en foule aux représentations de Gluck et de Piccini. Plus âgé de seize ans que son rival, le chevalier Gluck se retira enfin à Vienne, plutôt dégoûté et fatigué que vaincu par les clameurs de ses adversaires. Ses œuvres se distinguent par une constante vérité d'expression; par un intérêt dramatique aussi soigné que soutenu, et varié par tous les incidents musicaux dont il pouvait disposer, tels que marches, chœurs, danses, etc.; par la coupe nouvelle de ses airs, remarquables par leur simplicité et l'absence de ritournelles inutiles; par l'incomparable beauté des récitatifs, et enfin par une belle et pittoresque instrumentation. On n'a trouvé à lui reprocher qu'un certain manque de sou-

plesse, qui le poussait à ne se complaire que dans les situations tendues. Il est vrai qu'il brille surtout dans l'expression des sentiments les plus vifs et des passions les plus fortes. Mais c'est là une qualité inséparable des grandes et puissantes individualités; la sienne avait en outre quelque chose de romantique qui contraste avec son époque. Quoi qu'il en soit, le théâtre français doit considérer Gluck comme le digne successeur de Lulli, de Rameau et de Grétry, et le public parisien peut le réclamer au même titre que celui de Londres réclame encore l'illustre Hændel. A cela, les Allemands ne manquent pas d'objecter que ces grands maîtres sont sortis de leur pays, et que leurs œuvres y sont aujourd'hui appréciées autant et plus qu'ailleurs. Mais c'est s'y prendre un peu tard pour revendiquer de par l'état civil des gloires qu'ils ont si longtemps dédaignées et méconnues.

GALIFFE, Dr Dt.

(La fin au prochain numéro.)

LA VEILLÉE DES CHAUFOURNIERS.

Enfants ! quittez la fournaise et reposez vos longs tridents qui traînent nuit et jour les fagots de broussailles et de verts sapins dans les flammes. La pierre se calcine et le feu fait son œuvre. Arrêtez, compagnons ! La sueur vous inonde.

Voici l'heure où tout repose sous la nuit étoilée, le vent se tait dans les bois noirs, partout les chemins sont déserts, et les voix joyeuses de nos garçons revenant des veillées dans les villages se sont tues l'une après l'autre. On n'entend plus que le bruit de la rivière qui roule là-bas ses eaux endormies dans les plaines et, près de nous, l'éclat du sapin qui se tord et pétille en lançant dans la nuit les épouses joyeuses[1]. Tout dort : les amoureux unis ou séparés en rêvant l'un de l'autre, le rossignol près de son nid sous la feuillée, les fleurs des champs dans les herbes nouvelles. Compagnons, voici la minuit!..... faites la croix pour ceux qui dorment sous la terre.

Florentin ! mon Florentin ! viens nous dire à quoi tu penses. Tu regardes là-bas cette lumière, la dernière qui brille au village. C'est chez ta Franceline, je parie. Une jolie fille, celle-là ! et qui, Dieu aidant, te sera bonne ménagère. Elle travaille encore sous sa lampe, la pauvre fille ; on gagne peu, on n'a pas d'avances, comment faire, penses-tu, pour l'épouser ? N'est-ce pas, garçon ! tu laisserais bien le chaufour cette nuit, pour t'en aller à travers champs heurter doucement à la fenêtre de ta blonde ! Je connais cela, je te dis, j'ai été jeune et dispos, j'ai été en veillée comme un autre; aussi bien je sais ce qu'il en coûte pour patienter au temps des amours. Toutefois, point de tristes pensées, Florentin? Nous voulons tous, à la Noël, boire et casser les noix à ton festin de mariage.

[1] Les étincelles.

Chaufourniers, j'ai une idée.... passez-moi la cruche à vin pendant qu'il en reste. Nous seuls veillons sur la montagne. Que ceux-là m'écoutent qui veulent encore une histoire; j'en sais une vieille, c'est de ma paroisse. Vous autres, qui dormez déjà, Dieu vous garde, pauvres gens! Il fait bon dormir ainsi sur la mousse tendre, pendant ces belles nuits de printemps, auprès du chaufour dans les bois. La lune vieille montre sa corne sur le Pralaire du Voiron. Compagnons, voici que je commence, je vais conter jusqu'au point du jour.

Le cabaret du Chien-vert, c'est au pied de la montagne, une bonne maison d'autrefois, ombragée de vieux noyers sous le dernier coteau du Salève. On la voit du pont d'Etrembières et la grande route vous y mène, mais là-bas vous trouvez la croisée, au couchant le sentier conduit au village et suit la frontière, au levant passe le grand chemin de la Borne. Sur la hauteur ce sont les tours de Chandoleine. « L'auberge des Quatre-Nations! direz-vous, le cabaret de la petite Jeanne!... c'est connu cela. Que venez-vous parler de Chien-vert. »

Voilà bien les gens d'aujourd'hui. Ils pensent tout connaître et se méfient de nos histoires; pourtant qui la sait mieux que moi celle-ci? c'est Jean Marin qui me l'a contée. Vous souvient-il de Jean Marin?

Je le vois encore, ce gros marchand de volailles, assis chaque jour devant sa remise et plumant ses poules et ses poulets, ses canards et ses dindons qu'on venait lui vendre de toute la province, et qu'il revendait aussitôt pour le marché de Genève. Je vois sa bonne face rouge, son bonnet de coton blanc, sa poitrine débraillée, ses petits bras toujours en manches de chemise, son tablier vert, ses courtes cuisses et ses pieds délicats, si délicats que ses talons refusaient de le porter le plus souvent. Aussi pensez qu'il ne s'éloignait guère Jean Marin, se transportant à petits coups et tantôt se risquant du pied droit et de l'or-

teil gauche, puis le coude droit à l'équerre, tantôt sur l'orteil droit et le pied gauche, auquel cas il changeait de coude. C'est ainsi qu'il visitait son poulailler, l'écurie, la remise, un peu aussi la chambre à boire, mais la cuisine jamais. A cause des femmes, disait-il encore. C'est qu'il savait son monde Jean Marin, et connaissait dès longtemps sa ménagère. — La petite Jeanne, toujours alerte, jolie vieille, les yeux vifs, la main prompte, diligente, laborieuse, sachant compter, sachant bien dire et ne voulant qu'elle à tout gouverner dans l'auberge, bien qu'il y eût à faire, Dieu le sait! certain jour de foire, tant pour elle que pour sa servante. Mais qu'importait la peine; au cabaret Jeanne était le vrai maître, on le savait; au poulailler c'était Jean Marin. Heureux partage! celui-là. — «D'autant, faisait un jour le bon homme au grand Merlin, comme ils plumaient ensemble à l'accoutumance, qu'il faut toujours laisser quelque chose à commander aux femmes, ça les soulage, mon ami; et pour ce qui est des poules, dis seulement qu'il n'y a que moi qui les connaisse.» Mais cette fois, comme les autres, le grand Merlin n'avait garde de rien dire. Encore un nom que vous ignorez, je parie. Qui l'a connu le vieux pêcheur! le vieux pêcheur d'Etrembières, ce grand silencieux plumeur du Chien-vert, la terreur du poulailler, l'effroi des petits enfants du village. Avec sa longue figure de clair de lune, son poil grison, sa casquette enfoncée qu'il ne quittait jamais, semblait-il, ses grandes jambes maigres et rouges habituées toute l'année à la rivière, et dont un méchant pantalon de ratine ne recouvrait qu'une partie. Quand, au soleil couchant, le grand Merlin traînait ses vieux souliers sur la grève, visitant les bons coins pour la ligne de remonte, vous eussiez dit l'oiseau pêcheur cherchant sa vie au courant de l'eau.

Jean Marin lui-même n'était pas sans crainte les premiers temps, quand il pensait à son collègue.

C'est qu'il était superstitieux, le bonhomme, bien qu'il

n'eût voulu le paraître, et puis ce grand sauvage qui plumait à ses côtés, bouche close, branlant sa tête chenue, et dont la voix très-basse, comme celle des sourds, ne se faisant presque jamais entendre, n'était pas fait pour lier connaissance. «Est-il sourd seulement? s'était demandé le maître, c'est à croire, tant il est intrépide aux cris de la marchandise (Jean Marin n'aurait pu saigner une poule); mais pourquoi lève-t-il sur moi ses yeux blancs si j'éternue !..... Ça me surprend, ça me dérange pour la journée. Tout bien compté, je présuppose qu'il a l'oreille fine, ce vieux renard.....»

Quoi qu'il en fût de cette oreille, le marchand de poulets avait fini par n'y plus prendre garde, tant c'est une grande affaire que l'habitude. Pensez que tous les mardis et vendredis de l'année ces deux chrétiens plumaient ensemble pour le marché du lendemain. Puis, comme on ne peut rester sans confident de ses pensées, Jean Marin, certains jours, disait son mot de toutes choses et surtout du commerce : « Le commerce de la marchandise ! pour lequel, assurait-il, j'ai été procréé et mis au monde, à peine au sortir de l'enfance..... » Il eût parlé deux jours ainsi sans que l'autre eût levé la tête.

Présentement je vais vous dire ce que je sais du grand Merlin.

On l'appelait Tâle le plus souvent, et je ne sais pourquoi je l'ai nommé de son vrai nom. Dans les villages ils ont ainsi des sobriquets de préférence, chacun le sien. C'est pour mieux se reconnaître, disent-ils, tant les familles sont nombreuses. Pour mieux se perdre ! font les curés, les notaires et le juge. — Crainte de la conscription et des corvées, disent les syndics..... — Et des procès de contrebande, ajoutent les douaniers. Contrats, ventes, décès, baptêmes, quittances, mariages et testaments ! Comment voulez-vous qu'on s'y retrouve. C'est une confusion. L'intendant lui-même, qui est Piémontais, s'en désespère.

Le vieux Tâle avait été berger de Chandoleine « du temps

des maîtres,» ainsi qu'il le disait de sa voix basse. Mais c'est là tout ce qu'on en pouvait savoir. — Depuis tant d'années ces vieilles tours ont vu partir les derniers de la famille que très-peu de gens en ont encore le souvenir. On sait maintenant que les fermiers paient le cens à l'hospice de la province, la terre ne peut s'engager ni se vendre, c'est terre de main-morte. Quelques enfants de la paroisse sont élevés chaque année par les soins de l'hospice sur le revenu de la donation, et c'est tout ce que je sais de ce domaine.

On dit qu'il y a des fermes qui portent malheur, c'est possible ; tous les fermiers de Chandoleine ont mal réussi depuis qu'il n'y a plus de maître : les vignes sont ruinées, les prés rongés de mousse, les ruisseaux se sont détournés et les champs rapportent si peu qu'il faut dix gerbes à la mesure, c'est *une* misère ! Voilà pourquoi tous ceux qui ont tenu la ferme sont partis en pleurant depuis quarante années. Le dernier venu, Mathieu Pellevaz, dit « Capet,» est le seul qui s'en tire, mais celui-là c'est un riche homme, et qui a son bien de patrimoine. — Les Pellevaz sont d'Etrembières — puis si la ferme rend peu, elle est encore moins payée, sans compter que notre paroissien sait faire fructifier ses champs tout en ruinant la terre acensée. Voilà ce que c'est leur bien de main-morte.

Je reviens à Tâle, ce pauvre homme qui n'eut jamais de terre que celle qui le portait sur le chemin du roi.

Pendant longtemps il servit à Chandoleine. Les fermiers qui s'en allaient remettaient le bétail aux nouveaux venus, le berger restait comme étant du cheptel, puis les paysans n'aiment pas à changer le maître vacher de l'étable : « les troupeaux s'en ressentent, » disent-ils. Je crois plutôt qu'ils redoutent ces serviteurs. C'est une croyance dans les campagnes que les bergers ont encore des secrets pour le bien et le mal. Vieilles idées ! tout cela, mais encore très-répandues ; d'ailleurs ce grand Merlin qui venait on ne sait d'où et ne faisait rien comme un autre, mangeant seul, parlant seul et toujours caché

à l'étable, ne donnait pas grande assurance. « N'es-tu pas Valaisan des montagnes, » lui demandait-on, un soir qu'on teillait le chanvre. — « Saint-Germain-de-Savièze, » répondit l'homme comme s'il se parlait à lui-même, puis ce fut fini de plusieurs jours.

Une fois, cependant, il fallut bien quitter la place. Le fermier s'était mis dans la misère, il y eut saisie, vente forcée et toutes les vaches furent emmenées. Le nouveau censier avait son berger, ainsi que ses bêtes et ne sentait nul besoin d'une bouche de plus à nourrir. Le grand Tâle, voyant cela, mit tout son bien dans un mouchoir, ce fut bientôt fait, et, passant là porte de cette maison de malheur, il s'en fut lentement devant lui sans seulement relever la tête.

Ce qu'il devint pendant quelques jours, pour moi je ne saurais vous le dire. On l'avait vu dans les îles d'Arve, sous Gaillard, puis du côté de Pont-Notre-Dame, toujours au bord de la rivière, toujours seul ; tant qu'un soir on le vit pêcher à la mouche. Prenait-il, allait-il vendre son poisson quelque part?... C'est à croire, d'autant qu'il ne vivait pas des nuées, bien qu'il lui suffise de peu de chose au montagnard. « Le grand Tâle ne va plus à maître, disait-on. Il a des secrets de magie pour charmer le poisson de rivière, il prend tout ce qu'il veut !.. des truites de douze livres au clair des étoiles !.. » Voilà bien les sots propos des commères. — « Mais, disait la petite Jeanne, il couche dans les arcosses, ce pauvre homme. — C'est pour son plaisir ! lui répondait-on, il faudra voir cet hiver, à présent ! »..... Heureusement, quand vint la froidure, le grand Merlin avait su trouver un meilleur abri.

A cent pas de Chandoleine est leur chapelle de seigneurie, aussi vieille et délabrée que tout le reste ; on y vient encore dire la messe certains jours pour le repos des trépassés. C'est une fondation pieuse, aussi la paroisse entretient-elle la toiture, mais la sacristie tombait en ruine, et les ronces l'avaient envahie quand le grand Tâle vint un soir y dormir.

« Le voici dans le vieux cimetière, dirent les bonnes langues du pays. Jésus, Maria ! est-ce un réduit pour un chrétien qui a reçu le baptême. » Mais il faut croire que cette demande ne troubla jamais le montagnard. Dès ce jour, il vécut chaque hiver dans cette masure, on l'entendait du sentier, taillant ses bois de sabots qu'il portait vendre à la ville, et la fumée de son feu de broussailles s'échappait de la toiture effondrée. « On pourrait bien le faire déloger, tout de même ! disaient les gens de la ferme, car c'est tout nôtre, ces débris. On pourrait ! mais on est charitable..... » Je vous dis qu'ils craignaient le sort pour leur troupeau, ces campagnards ignorants, et c'est le vrai mot de l'affaire.

Au printemps, quand le merle siffle dans la feuillée, le grand Tâle sortait ses engins de pêche, ses traînes, ses lignes de remonte et s'en allait de Chandoleine pour suivre les bords fleuris de la rivière. Durant la bonne saison il dormait la nuit sur la rive, on le savait, et les gens de la contrebande, le rencontrant couché dans leurs sentiers, passaient sans rien dire auprès du pauvre homme endormi.

« Tout cela, ce n'est pas une vie, disait Jean Marin qui était frileux de naissance, aimait son lit autant qu'un autre et redoutait l'eau comme un chat ! Il prend de belles pièces, je ne dis pas non, mais c'est rare.... » Cependant l'idée de joindre la vente du poisson à son commerce habituel vint occuper peu à peu la grosse tête du marchand de poulets. « Tâle, dit-il un matin, comme le pêcheur passait devant sa remise : Combien as-tu vendu ta dernière ? »

L'autre leva six doigts et s'arrêta court, comme s'il venait de s'entendre appeler de sous terre.

« Six pièces de huit sous, s'écria Jean Marin, du poisson superbe !.... en temps de carême ! Quand la ville est pleine de richards qui ne veulent faire maigre qu'en mangeant de la truite !..... » Et frappant des deux mains sur son tablier de plumeur dont toutes les plumes s'envolèrent : « Six pièces !

malheureux.... ça révolte la nature les ventes que tu fais, tu brigandes la marchandise.... J'en aurais donné un petit écu la livre, moi qui te parle.»

Mais l'homme s'était remis en route sans écouter davantage. «C'est égal, continua le marchand, ça me décide. Je veux lui faire un sort à ce pauvre Tâle. On dit bien qu'il a des secrets de l'autre monde.... Bah! c'est de la physique, qu'est-ce que ça me fait!

— Un tas de bêtises, dit la petite Jeanne; est-ce que tu crois cela!

— Mon Dieu, c'est de la physique je te dis! ça le regarde.»

« Tu me vendras ton poisson toute l'année, lui dit-il le jour suivant. Je te le retiens, et pour ce qui est de la saison morte, laisse-moi tes bois de sabots, je t'apprendrai à plumer sous la remise. Je t'ai remarqué, je veux te faire un sort.»

Cette fois, comme la première, le grand Tâle ne parut pas touché davantage; cependant Jean Marin sut si bien faire que l'homme prit l'habitude de lui porter sa pêche dans la saison, puis de plumer certaines fois lorsqu'on lui montrait l'ouvrage, et finalement de s'employer à dépêcher la marchandise, mais sans paraître y prendre garde.

«Il a ses lubies, disait Jean Marin, il va coucher dans sa masure quoi qu'on fasse, et cueille des plantes au clair de lune, assurent les voisins. Puis il remue les lèvres sans parler quand les poules sont à la dernière. C'est de la physique! tout cela, mais c'est égal, il n'y en a point comme lui pour la pêche.»

Voilà comment l'ancien berger de Chandoleine devint avec le temps pêcheur et plumeur du Chien-vert.

Ce nom singulier du cabaret de la petite Jeanne était loin de la divertir. «Ça nous porte préjudice,» disait-elle, mécontente, lorsqu'on en parlait en sa présence. Il faut savoir que leur Chien-vert c'est un nom de la contrebande, dont les hommes

venaient le soir sans qu'on osât leur fermer la porte, crainte des vengeances.

Aujourd'hui la contrebande est bien diminuée dans nos Etats, l'on a baissé les droits sur toute chose, et c'était le vrai remède. Ces rôdeurs de nuit n'existent plus guère. Sur terre suisse — terre libre, disent les gens — ils ont fait tout le contraire. Dieu bénisse ces gouvernements! ils verront un jour ce que leurs douanes et leurs péages fédéraux entretiennent de gens de galère sur la frontière.

Quoi qu'il en soit, les contrebandiers d'Etrembières avaient alors un chien mâtin dont les yeux verts luisaient dans l'ombre, disaient-ils. C'était la terreur des douaniers, cette méchante bête, plus d'un croyait que les balles ne pouvaient l'atteindre. — Des sottises! qu'inventent les peureux. — Comme tout ce pays de Salève est terre franche, les hommes attendaient, en buvant et jouant au cabaret de la petite Jeanne, que la nuit fût assez avancée pour remonter le Viaizon et risquer le passage. Voilà l'origine de ce nom mal famé, le véritable c'est « la Maison-blanche. »

Il est vrai que la petite Jeanne voulut faire placer une enseigne peinte, auparavant il n'y avait là qu'un bouquet de sapin sur la porte; «bon vin n'a pas besoin d'enseigne,» observa sagement Jean Marin, qui tenait ce mot de son père.

« Pour vous autres, marchands de poulets, dissolus qui avez toujours la pépie! répondit vivement sa femme; mais pour nos messieurs de la ville qui viennent promener leurs dames les dimanches, voulez-vous qu'ils les conduisent au Chien-vert! et tant d'autres...., des savants, des herboristes, des curieux de minerai, ceux qui sont pour voir lever le soleil et s'arrêtent ici pour se rafraîchir au retour de la montagne... va, Jean Marin, va gouverner ton poulaillier, j'ai idée d'une enseigne à ma fantaisie.» C'est ainsi que la peinture fut décidée.

Un peintre piémontais travaillait de son état dans l'église du prochain village, ce fut lui, Rostagnol, qui se chargea de

l'affaire, et Dieu sait ce qu'il se fit payer. La cabaretière ne marchandait pas, puis ils gagnent tout ce qu'ils veulent ces peintres en couleurs. C'est un métier à manger de l'or.

Quand celui-ci eut terminé son œuvre, — on le nourrissait des volailles du Chien-vert et cela passa bien la quinzaine — il mit son tableau dans la salle à boire et chacun put venir s'en donner le plaisir. La petite Jeanne était enchantée, et c'est vrai que c'était une belle peinture.

« Mais qu'est-ce que ça représente! hasarda Jean Marin, qui regardait l'image de ses deux yeux, et tout désireux de s'y reconnaître.

— Les couatre nations! dit le Piémontais, à voix haute comme s'il montrait sa peinture à la foire.

— Je vois bien qu'ils sont quatre!....

— Et puis, c'est écrit en lettres moulées, fit la petite Jeanne en levant les épaules. — Vous eussiez dit qu'elle savait lire.

— Mais celui qui a les bottes jaunes?....

— Un comédien! dit la servante en se récriant de plaisir : j'en ai vu l'an passé à la foire.

— L'Asie! dit le Piémontais.

— Et ce postillon?..... qui parle d'affaires avec un nègre, qui va se baigner?

— L'Europe! L'Afrique!... continua l'autre.

— Et celui qui les écoute et n'a que son tablier.

— L'Amérique! Pays de sauvazes!....

— Un diable! si l'on a jamais vu tous ces gens de nos côtés, Piémontais, et cependant il en vient assez le dimanche. Quoique ça, c'est encore une belle chose votre peinture.»

Ainsi jugée, l'enseigne fut suspendue sous la toiture, et dès ce jour la petite Jeanne ne voulut plus entendre parler de l'ancien nom.

Ce que femme veut, Dieu le veut, dit une sentence qui ne saurait mentir; cependant l'habitude est malgré cela bien sou-

vent la plus forte, et la cabaretière en fit cette fois la rude épreuve. Malgré sa volonté, sa dépense, et malgré l'enseigne bien travaillée, le Chien-vert demeura le Chien-vert pour les gens du pays.—«Que voulez-vous, disait Jean Marin, on ne peut pas forcer la nature, ça la révolte! Les noms sont des noms, et comme on les a, il faut les garder.»

Une nuit d'hiver les gens d'Etrembières furent réveillés par des cris d'alarme. Châtillon était en flamme, et ses habitants épouvantés s'efforçaient de sauver les meubles et les hardes dispersées, enfonçant les portes, abattant les cloisons et rassemblant leurs ménages en débris dans les cours éclairées.

Ce manoir de Châtillon est, au pied du coteau de Chandoleine, une seigneurie des la Fléchère, depuis longtemps abandonnée. Quelques familles misérables, comme il s'en trouve toujours sur les frontières, étaient venues peu à peu se mettre à couvert dans ses murailles. Chacun par droit de bonne prise et pas davantage. Personne, du reste, ne s'était beaucoup soucié d'aller les déranger dans leur taudis.—«La confrérie de la misère, disaient les voisins, avec ces loqueteux il n'y a jamais rien à gagner.»

Qui avait mis le feu ?.... C'était une folle, une vagabonde qu'on laissait vivre seule et dont le mari était mort en galère. Les garnements de Châtillon en frappant son garçonnet l'avaient mise en furie ce jour-là. — C'est moi, c'est moi !...— criait la Marse en battant des mains pour insulter ces gens en détresse. La colère aveugle dans la misère, ces hommes demi-nus se ruèrent sur cette abandonnée; ce fut une chose horrible. Ils la rejetèrent dans son taudis que la flamme venait d'atteindre. Peu après, la chute des poutrelles embrasées empêcha d'entendre ses derniers cris de fureur.

Comme l'incendie ravageait les toitures, on vit paraître sur la place le grand Tâle. Les gens du pays assurent encore aujour-

d'hui que lui seul coupa le feu dans cette nuit de misère. Mais sans doute le vent avait tourné ou tout autre cause naturelle arrêta la flamme, car il n'est signe de cabale, oraison ni sortilége qui donne à personne ce pouvoir, quoique bien des gens dans nos campagnes de la Borne aient encore cette ferme croyance. Toujours est-il que, dès ce jour, chacun se fût gardé de faire le moindre tort au pêcheur.

« Il coupe le feu ! et bien quoi !.... avec un peloton de fil qu'il jette à travers les flammes, n'est-ce pas !... C'est de la physique ! répétait Jean Marin, faisant le dégagé dans la salle à boire, bien qu'il ne fût pas sans trouble au sujet de son plumeur. Je l'ai remarqué, je vous dis, c'est un bon homme.

— Ils ont brûlé la Marse ! ces païens.... ils l'ont brûlée....

— Que veux-tu ! notre femme.... C'est le premier moment.... la surprise. Ça me fâche autant que toi, cependant.

— Brûler une pauvresse ! Il n'y a donc plus de justice, aujourd'hui !

— Oui, c'est mal ! dirent les gens tout d'une voix. » Malheureusement on était alors en temps de guerre, le pays conquis par les Français venait d'être repris par les alliés. Le Chablais et le Faucigny étaient envahis, toutes les villes occupées militairement ; l'affaire de Châtillon dut passer inaperçue. D'ailleurs les plus compromis de ces vagabonds disparurent prudemment peu à peu, et quand le gouvernement du roi fut rétabli dans ces provinces la fin lamentable de la Marse était depuis longtemps oubliée.

« Mais l'enfant ?..... demanda la petite Jeanne dès le lendemain de ce malheur.

— Il faut croire qu'il s'est échappé, répondirent les campagnards. On l'a vu sauter d'une fenêtre pendant le désastre, et, sans doute, il court la montagne à présent.

— Nous l'hébergerons chez nous s'il revient, dit charitablement la cabaretière.

— C'est cela, femme !.... Nous l'hébergerons .... sous la remise. Je lui ferai un sort ! moi ! »

Plusieurs jours se passèrent toutefois sans que l'orphelin parut au village.

Ce fut le pêcheur, en rentrant un soir dans sa masure, qui trouva cet enfant couché devant sa porte et l'éveilla doucement comme il eût fait d'un oisillon tombé du nid. Tandis que le petit garçon affublé d'un misérable mantelet de femme dévorait son pain noir auprès d'un feu de broussailles, vous eussiez vu le grand Tâle qui le fixait à travers la fumée. L'enfant de la Marse! disait-il, parlant comme un homme endormi... Romain!.... son petit Romain! Enfin, quand l'autre, faute d'avoir plus à manger, se fut roulé près de la cendre chaude, l'homme, dont l'ombre chancelait sur les murs, resta longtemps accroupi devant la flamme vacillante, le regardant toujours et remuant les lèvres sans plus parler.

Dès ce jour tous deux semblèrent s'être accordés sans se rien dire. Comme ces chevreaux égarés dans les bois qui vont se donner à celui qu'ils rencontrent, on vit l'orphelin suivre chaque matin le grand Tâle au travail, le regardant pêcher, plumer, travailler ses bois de sabot, ou raccommoder ses engins pour la pêche; mangeant ce qu'il recevait de lui et dormant à ses côtés. «Un sortilége! disaient les vieilles femmes d'alentour. Les a-t-on jamais vus ensemble ces deux-là! Même qu'il s'enfuit de nous autres, ce petit païen, et lance des pierres à tous ceux qui l'approchent!» Un sortilége de charité! aurait pu répondre Tâle. Ai-je jamais violenté la mère ni l'orphelin! méchante race?.... Mais savait-il seulement ce qu'on disait de lui ce bonhomme! Le plus souvent l'enfant le suivait comme son ombre, sans qu'il parût y faire attention.

La petite Jeanne seule avait pris parti pour ce délaissé, bien qu'il s'effarouchât d'elle les premiers jours. Elle lui fit poser promptement son mantelet de misère, sa casaque jaune qui faisait tant courir les enfants du village, et l'abrita d'une chaude carmagnole taillée tout exprès d'un vieux vêtement de revendeur. «Laisse faire, dit-elle au plumeur, tu as bon cœur et

petits moyens, montagnard, mais je t'aiderai de mon mieux puisque ce pauvret te veut suivre. » Voilà comment sont les bonnes femmes, mais il en faut un peu de toutes sortes, me direz-vous ! Dès ce jour les vêtements du garçon furent taillés par la Jeanne dans les vastes culottes hors d'usage du bonhomme Jean Marin.

C'est une chose étrange que ces violentes haines des enfants campagnards ! — Ceux de Châtillon qui, semblait-il, auraient dû faire accueil à l'orphelin de la Marse, cette pauvre folle mise à mort dans leur tanière, — ils se prirent de colère et de crainte pour lui comme ils eussent fait trouvant le petit d'une vipère.

Romain Faifeu ! Romain Faifeu ! lui criaient-ils sitôt qu'ils le voyaient paraître — ce nom lui resta — mais la crainte des cailloux du petit garçon, et plus encore la peur qu'ils avaient du plumeur, les empêchèrent de lui faire aucun méchant tour. « Pourtant on se mettrait assez tous contre lui !.... » disait un des garnements de cette engeance, et c'est bien là un mot de village. Les premières années du pauvre Romain se passèrent ainsi à se défendre.

« Jamais celui-là ne fera grand'chose, dit un jour le marchand de poulets.

— Pourquoi? notre homme, demanda la petite Jeanne qui l'avait pris sous sa protection.

— Parce que! je te dis. — Et c'était souvent la grande raison de Jean Marin, toujours surpris quand on lui en demandait une autre.

— Mais encore !....

— Ne vois-tu pas qu'il se refuse à la marchandise ! j'ai tout fait pour le tenter cependant ; je lui ai montré des canards en convulsion, de gros coqs demi-plumés, des poules mortes.... avec tout ce que nous avons d'ouvrage sur les bras! ça me désespère. »

Et c'est vrai que le commerce des volailles augmentait au Chien-vert d'année en année.

« C'est fini ! continua l'homme, ça ne vaut rien pour la marchandise.

— Hé bien ! il fait la maille de filet, il s'est appris à travailler les sabots rien qu'en regardant faire le vieux Tâle. — Même que le pauvre enfant m'en rapporta l'autre jour une jolie paire.

— Petit métier ! Petit métier ?... reprit le marchand, comme s'il avait toujours brassé des centaines d'écus dans son commerce. Enfin, notre femme, ça manque par l'intelligence !... »

Hélas ! cette fois il y avait bien quelque chose à dire. La petite Jeanne le sentait, et le pauvre Romain ne venait pas comme les autres.

« Pense, notre maître, que c'est la misère, dit-elle, après une pause. La mère était folle, souviens-toi, quel soin a-t-elle pris de son premier âge ! Puis notre grand Tâle, qui l'a recueilli, mais ne parle non plus qu'une tombe, bien qu'il se privât de son pain pour le nourrir, comment l'aurait-il sorti d'enfance ?....

— Deux sauvages ! s'écria le commerçant.

— Puis cette engeance de Châtillon, ces va-nu-pieds toujours ligués à le poursuivre, n'est-ce pas une honte !... On deviendrait pis qu'un loup enragé à cette vie.

— C'est pourtant vrai, ce que tu dis là ! ces brigands d'enfants, ça révolte la nature...

— Crois-moi, Jean Marin, il y a bien à faire en ce pauvre monde pour les faibles, les délaissés, les mal venus, aussi faut-il leur tendre les deux mains nous autres qui avons été plus chanceux. D'ailleurs celui-ci connaît toujours ceux qui l'obligent, et si ce n'est pas de l'intelligence, c'est pourtant bien quelque chose d'avoir grand cœur. Va négociant ! tu verras, s'il plaît à Dieu, Romain de la Marse se développer. Pourvu que ses colères et frénésies, quand les enfants le harcellent, ne tournent pas en maladie ! c'est cela seulement qu'il faut craindre.

— Il faut tout voir!... comme dit l'aveugle, répondit Jean Marin, touché à part lui du sort de ce petit misérable.» Puis sa femme l'avait appelé « négociant» pour finir, et c'était un sobriquet plaisant autrefois, puis sérieux depuis qu'il se faisait riche et qu'il aimait particulièrement à s'entendre donner, surtout devant le monde. Le revendeur devenait alors un vrai mouton, et plus d'un rusé compère en savait tirer son avantage en traitant ses marchés «pour le commerce de la marchandise.» Il faut croire que la cabaretière n'était pas femme à l'oublier mieux qu'une autre.

Pour Romain de la Marse, il continua sa vie sans maître, ainsi que Dieu l'avait tracée. Dès sa quinzaine il pêchait au grand filet avec le vieux Tâle, pour lequel il se fût laissé tuer, mieux que le chien pour son maître. Quelquefois il rendait de petits services à la cabaretière, encore n'osait-on lui confier une commission ordinaire tant sa mémoire était pauvre. Du reste, adroit de ses mains à toutes choses, bon sabotier, bon chapuiseur et déterminé lanceur de pierres; sa seule défense contre les enfants de Châtillon. «Romain Faifeu! Romain Faifeu, lui criaient-ils toujours. Enfant de galère! enfant de la Marse! enfant de rôdeuse....»

Vous eussiez vu alors, au nom de sa mère injuriée, le garçon grincer les dents de furie et courir seul contre ces vagabonds loqueteux qui se gardaient bien de l'attendre. Quelquefois il tombait ainsi de colère nerveuse, et se roulait épuisé dans la poussière, jusqu'à ce qu'une âme charitable le prît en pitié et qu'il fût ramené au vieux Tâle.

« Le mal de Saint-Jean! » répétait le plumeur désolé en le soulevant dans ses bras tremblants, puis il montrait le poing aux quatre vents du ciel, et l'emportait en agitant ses lèvres.

Que de fois, dans ce temps-là, tous deux rentraient ainsi à Chandoleine!

Plusieurs années passèrent, toutes semblables. La vie des

gens de campagne change si peu qu'on les retrouve souvent, après une longue absence, toujours les mêmes. Les vieux, un peu plus courbés vers le tombeau ; les jeunes plus avancés dans la vie. Quelques anciens sont partis, il est vrai ceux-là se reposent de leurs travaux, et dans la nuit de la Toussaint les cloches leur portent encore nos prières, puis quelques enfants sont venus au berceau de la famille, et l'été se roulent au soleil sur le seuil des vieilles portes. Mêmes labeurs, toutefois, mêmes liens, mêmes existences.... Rien ne survient que peu à peu dans nos villages, tandis que dans les villes leurs grands-pères ne s'y reconnaîtraient plus, s'ils revenaient, tant ils remuent toutes choses, se pressent de vivre et changent eux-mêmes à chaque lune. — Mais c'est seulement du Chien-vert que je veux maintenant suivre l'histoire.

Un soir de printemps deux jeunes garçons étaient assis au bord de l'eau, à la combe de Viaizon, un peu au-dessous du bois des Fouges. C'est un bon endroit pour la ligne au vergillon, ce passage de la rivière au fond du ravin. L'Arve court là-bas à travers les rocailles, puis forme des retours et se creuse dans le sable fin sa route capricieuse. La truite recherche ces places tranquilles, et l'œil exercé du pêcheur la distingue souvent, immobile au fond des eaux bleues, guettant patiemment tout ce qui passe.

L'un des compagnons était alors précisément occupé à diriger doucement une ligne dans les remous du rivage. C'était Romain de la Marse, celui-là, et, malgré le changement des années, ceux qui l'avaient autrefois connu auraient facilement trouvé sur son pâle visage, toujours maigre, entouré de ses longs cheveux châtains trop fins pour un garçon de village, puis surtout dans ses grands yeux fiévreux la figure maladive de l'enfant de la folle. Le corps s'était développé, il est vrai, mais sans beaucoup de force en apparence comme ces arbres grandis à l'ombre dans nos forêts et qui s'élèvent promptement, mais languissent et meurent jeunes faute d'air, faute de soleil.

Romain Faifeu comptait alors ses dix-neuf ou vingt années, et le temps n'était plus où ceux de Châtillon le poursuivaient d'injures et de huées. A force d'en recevoir des cailloux pour récompense, ces garnements s'étaient dégoûté de ce plaisir, laissant vivre à sa mode ce garçon sauvage et colère, faible de corps, pauvre d'esprit, propre à rien, qu'à son petit métier de rôdeur de rivière, et qui pour sûr ne vivrait pas, disaient-ils pour se consoler. « On l'a vu tomber assez souvent du mal de Saint-Jean, nous autres, quand on lui donnait la chasse pour se divertir. Jamais cela ne pardonne : cette maladie, quoique son vieux Tâle ait fait pour lui tant de remèdes et tant de cabales. Pensez que cela va lui reprendre, ses rages nerveuses. » Cest ainsi que les derniers de la paroisse parlaient encore avec mépris de ce garçon de pauvre espérance.

Un seul pourtant, parmi ceux de son âge, s'était donné d'amitié pour ce délaissé, et le suivait de compagnie ; mais comme il n'était pas beaucoup mieux que lui le bienvenu dans la paroisse, et non moins dénué de toutes choses, peut-être la vie chétive pour tous deux les avait-elle surtout rapprochés l'un de l'autre. Celui-ci c'était Quinçon de Chandoleine. « Mon joli Quinçon, » comme disaient les filles pour se divertir. — Il faut toujours qu'elles se divertissent, nos filles de village. — Mais Quinçon laissait dire et n'était pas homme à se maigrir pour si peu. Vous l'eussiez vu ce soir-là regardant pêcher son camarade et demeurant assis près lui, les deux mains dans ses poches : son habitude des jours de fête et même des jours d'œuvre lorsqu'il avait le temps. Quinçon écoutait le merle qui sifflait alors ses amours dans les bois, en homme qui trouve son plaisir dans peu de chose, tantôt les yeux fixés sur le bouchon tremblant sur l'eau, et tantôt le nez en l'air suivant les nuages qui s'enflammaient de lueurs d'incendie comme ils font souvent dans les beaux soirs. — Celui qui aurait voulu trouver ce jour-là un garçon en sainte paix, et ne demandant rien à personne, il aurait fallu qu'il descendît près de Viaizon au fond de la combe.

Et cependant combien de gens se fussent trouvés mal partagés à la place du pauvre Quinçon. — Son histoire est si courte qu'on peut la dire sans grand'peine.

La mère, une ouvrière peut-être, qui l'avait laissé pour son jour de naissance devant la grande porte fermée de Chandoleine, avait bien montré cette fois qu'elle était peu de chose. Ce fut l'idée du fermier Mathieu Capet quand il ouvrit au point du jour pour aller surveiller l'étable. Ce fut aussi celle Jean Marin, son beau-frère, dès ce temps-là syndic de commune; mais que faire?... il fallait bien héberger ce marmot qui criait autant que douze et regardait chacun d'un air de connaissance. On le porta donc aux sœurs grises qui tenaient l'école du village et qui se montrèrent scandalisées, puis chez le curé, lequel s'emporta de colère, puis s'enquit d'une femme nourrice et finalement le fit présenter à l'Eglise. C'était le 12 mai ce jour-là, et faute de mieux on choisit le patron saint Epiphane; un nom mal commode, direz-vous! mais les enfants de l'amour!... il faut bien que ça se contente. La vieille servante du curé le présenta de mauvaise grâce pour le baptême suivant l'habitude, et c'était bien le treizième qu'elle portait ainsi depuis vingt ans.... encore les cloches ne sonnèrent-elles pas pour ne point scandaliser la paroisse. Voilà comment ce nouveau venu fut reçu dans le monde. Pour le nom de famille, il fut marqué « Désir » et couché comme tel en grosses lettres dans les registres de paroisse; ce furent les sœurs qui eurent cette idée. — « Désir Epiphane, soit Epiphane Désir. » — « Encore un de plus! pour la commune, dit Jean Marin, aussi contrarié que les autres. Ça révolte la nature, ces enfants de l'amour! et qu'est-ce qui en souffre finalement..... c'est le syndic..... voilà ce que les gens devraient se dire! » Pourtant celui-ci ne lui donna jamais beaucoup de peine, la commune s'étant pressée d'en charger l'hospice de la province, aux termes de la donation. Le conseil de cette maison pourvut à cet enfant quelques années, et le laissa

grandir chez le fermier du château, puisqu'aussi bien c'était lui qui l'avait trouvé devant sa porte. Mathieu Capet, n'osant refuser le cadeau, lui fit garder ses vaches aussitôt qu'il fut d'âge, puis le mit à piquer les bœufs de labour. — Il faut toujours occuper l'enfance, et ce n'est pas pour six écus qu'on lui décomptait par année que le censier avait pensé le nourrir. — Ainsi l'enfant attrapa sa quinzaine, c'était l'âge d'apprendre un métier, d'entrer au séminaire, de se faire un état, mais comme le receveur qui venait après vendange le vit un jour de si bon courage au travail, le conseil de charité ne voulut pas l'en détourner, et le petit bouvier resta bouvier sur cette terre de Chandoleine qui l'avait reçu le premier jour, puis devint, avec le temps, valet de ferme; mais ce fut tout, on n'en parla plus et chacun fut content : la commune, qui s'en était libérée; le fermier qui en avait eu le profit; l'hospice pour qui les frais d'apprentissage furent bientôt payés; même le pauvre garçon trouvé. Pourquoi pas? Heureux tout comme un autre, celui-là? Dodu, pansu, et jamais qu'un seul bouton de culotte, puis toujours beau siffleur, beau mangeur de soupe, grosse tête blonde, petits yeux contents, le nez gros et court, et dès quinze ans regardant les filles. Seulement son nom d'Epiphane le gênait un peu, d'autant qu'on n'en avait jamais entendu parler avant lui dans la paroisse, et que les gens l'appelait «Piphane» pour le faire plus court. Heureusement son joyeux sifflet lui valut des rieuses le nom de Quinçon, car un pinson de montagne eût été jaloux de l'entendre. Quant aux méchants mots qu'on lui jetait parfois sur son baptême sans sonnerie, «joli Quinçon» laissait dire et surtout oubliait.... ce qui est souvent le grand secret des plus heureux dans ce monde.

C'est ainsi que nous trouvons cette fois Quinçon de Chandoleine couché sur le dos auprès de Romain, son camarade.

Ceux qui parlent le plus volontiers ne sont pas les pêcheurs à la ligne, comme on sait, ni ceux qui se plaisent à les regarder faire. Epiphane Désir fut le premier qui eut son mot à dire:

« Ils content à Chandoleine qu'on va bientôt tirer au sort nous autres. Ça serait curieux d'être faits soldats tous les deux.

— Autant soldat qu'autre chose, répondit Romain, sans lever la tête.

— C'est ce que je dis!... Six ans, ce n'est guère pour avoir son congé absolu, comme ils disent. Pourtant j'aimerais autant l'avoir tout de suite, si je pouvais, parce que ce serait fini .... On n'en parlerait plus.»

Joli Quinçon ne se montrait pas ce jour-là bien passionné pour le militaire.

« Si ce n'était notre Capet qui m'a promis dix écus l'an passé, qu'il me retient toujours, même qu'il m'appelle « dénaturé » quand le vin l'échauffe et que je lui en parle.... parce qu'il me nourrit dès l'enfance à ce qu'il raconte. Comme si c'était une raison! il faut bien nourrir ceux qui travaillent dans ce monde..... Et puis, toujours de la vache salée, de la pressure! ça ne vaut rien, je me connais! ça me fait dépérir. Pourtant on n'est pas encore pour se plaindre, n'est-ce pas Romain!

— Non, dit l'autre, mais si bas qu'à peine Quinçon put l'entendre.

— Pour toi, si le sort t'en veut, tu as encore grande chance qu'ils disent, à cause de ton mal d'enfance qui est admis pour cas de réforme, c'est dommage qu'on ne t'en voit plus de ces misères... ça veut te porter perte, je te dis.»

Le pêcheur avait tressailli de souvenir cette fois, mais le pauvre garçon parlait sans malice et il n'y prit garde.

« Moi, c'est autre chose.... je suis sûr que je serai très-recherché.

Puis continuant après cette parole avantageuse :

— On sera vite pleuré, si l'on s'en va. Tant l'un que l'autre. Premièrement je n'ai personne, et toi... ?

— Il y a le vieux Tâle, crois-tu qu'on l'oublie?

— Je sais bien! ça le fâchera, notre ancien, et toi aussi qui as bon cœur, d'autant qu'il a ses douleurs dans les jambes

ce printemps, et qu'il faudra laisser tout à fait le grand filet si tu pars. C'est encore du bonheur que tu peux le soutenir maintenant qu'ils n'ont plus la petite Jeanne au Chien-vert ; c'est cela qui est une perte pour vous, une perte !

— Que veux-tu ! Dieu l'a retirée.

— Grand dommage aussi pour Jean Marin qui ne veut pas s'en consoler. Je sais bien qu'il a sa filleule à présent, une bonne fille cette Sydonie Pelvaz ! une fille plaisante à voir.

— Oui... n'est-ce pas?»

Cette fois Romain de la Marse venait de poser sa ligne sur le sable et regardait son camarade, semblant heureux de l'entendre.

« Une fille qui aura de quoi, vu que son parrain veut tout lui donner avec le temps. Quand même notre Adèle du château, qui est jalouse de sa cousine comme une chatte au temps des amours, assure qu'elle n'a rien à s'attendre. Mais c'est pour en dégoûter le beau Landeron qu'elle disait cela l'autre soir. Voilà ce que c'est les filles sur l'âge. »

Un mouvement violent du pêcheur fut remarqué cette fois d'Epiphane.

« Tu en vois une !.... dit-il, se penchant pour mieux voir au fond de l'eau.

— Bah ! c'est tout fini pour aujourd'hui, reprit Romain, empelotonnant sa ligne avec impatience. La lune se lève. Qu'est-ce qu'on peut faire à la mouche ! l'eau est trop froide.

—C'est donc bien sûr qu'il prend Sydonie, ce garde moulin.

—Est-ce qu'on sait? dit Romain, frappant du pied de colère. »

En ce moment des voix joyeuses vinrent détourner vers la feuillée le regard étonné de son camarade, et trois nouveaux venus se montrèrent sur la rive hors du sentier du bois des Fouges.

Ch. DuBois.

(*La fin au prochain numéro.*)

ÉPISODES DES GUERRES DE BOURGOGNE

PAR

Le baron FRÉDÉRIC DE GINGINS LA SARRA[1],

Parmi les caractères que l'histoire a traités avec la sévérité la plus soutenue et la moins mitigée, se trouve assurément le dernier des ducs souverains de Bourgogne, celui que ses sujets appelaient Charles *le Travaillant*[2], que ses voisins nommèrent Charles *le Hardi*, et pour qui sa mauvaise fortune n'a laissé subsister dans la postérité que le surnom de *Téméraire*. Quand il disparut, âgé de quarante-deux ans, au milieu d'un orage de guerre qu'il avait suscité, mais dont il était loin d'avoir justifié la violence, la monarchie française sembla bien voisine de toucher aux limites que l'on commençait à considérer comme lui étant naturelles, et dont Henri IV exprimait l'idée avec sa vivacité accoutumée quand il disait : «Il convient que toute la langue française soit à moi.» Il s'en fallut beaucoup pourtant, il s'en faut beaucoup aujourd'hui même, que l'héritage entier du dernier des Valois de Bourgogne ait fait retour à la couronne française ; bien loin de là, il faut reconnaître qu'en préparant par ses manœuvres, en précipitant par ses violences, l'union de l'héritier de la maison d'Autriche avec l'héritière de la maison de Bourgogne, Louis XI ne fit que léguer à ses propres successeurs une rivalité plus redoutable que celle dont la journée sanglante de Nancy l'affranchissait lui-même, au terme d'une lutte qui, suspendue fréquemment par des trêves infidèles, durait en réalité sans relâche depuis la mort de Charles V.

[1] Lausanne, 1850; 1 vol. in-8°.
[2] Olivier de la Marche, cité par M. de Gingins.

Le fils de Philippe le Bon, durant son règne turbulent et assez court, poursuivit avec ténacité, mais avec beaucoup moins d'adresse que de courage, la tâche que ses prédécesseurs s'étaient donnée, à savoir de consolider par des acquisitions de territoire, au moyen d'alliances, de conquêtes ou d'échanges, dans les régions du nord et du nord-est de l'ancienne Gaule, une monarchie intermédiaire entre la France proprement dite et l'empire ; cette monarchie tendait à s'affranchir, par ses propres ressources, des liens du vasselage qui, par suite d'anciens droits, partiellement tombés en désuétude, la soumettaient aux deux couronnes, dont Louis XI portait l'une, et dont l'autre chargeait le front débile de Frédéric IV.

Les Etats qui, depuis la constitution faite par Jean, roi de France, d'un apanage pour Philippe le Hardi, s'étaient accumulés, avec une rapidité surprenante, sous le sceptre des ducs de Bourgogne, formèrent en 1470 deux masses complétement séparées, l'une au midi, composée des contrées bourguignonnes proprement dites, l'autre au nord, contenant les provinces des Pays-Bas, avec les «villes engagées» de Picardie. L'une de ces agglomérations confinait aux terres de l'empire, en Westphalie et dans les cercles du Rhin, ainsi qu'aux domaines immédiats de la couronne de France ; l'autre, limitrophe de ce même voisin, le plus redoutable de tous, touchait, d'une autre part, aux possessions de la maison de Savoie et aux territoires encore mal définis et mal réglés du corps helvétique ; les deux agglomérations s'approchaient et serraient de trois côtés la Lorraine qui seule les empêchait de s'unir en un seul corps de pays.

Pour acquérir cette communication, que les besoins de son administration non moins que les calculs de son ambition lui faisaient envisager comme nécessaire, Charles de Bourgogne mit autant d'audace à envahir l'héritage du jeune comte de Vaudemont que d'obstination passionnée à le retenir. Ce fut l'acte le plus inexcusable qu'il commit dans sa carrière politique ;

car l'entreprise sur l'électorat de Cologne avait un prétexte spécieux, et l'usurpation même des Etats de Gueldres s'appuyait du moins sur un acte de cession que l'indignation vindicative du vieil Arnold et la perfidie sanguinaire du duc Adolphe rendaient acceptable pour bien des esprits.

Si la ruine du duc de Bourgogne fut consommée dans la lutte suprême qu'il engagea au cœur de l'hiver de 1476 à 1477, sous les murailles de Nancy, tous les historiens s'accordent à proclamer que cette catastrophe avait été préparée pendant les deux années précédentes, et qu'elle fut déterminée par les campagnes de Charles le Hardi contre les ligues suisses et leurs alliés. Ce point de l'histoire de la fin du moyen âge, point également essentiel dans les annales de la France, dans celles de l'Allemagne, celles de la Suisse et celles de la monarchie-de Savoie, ce point, éclairci par une abondance singulière de documents contemporains, n'en avait pas moins été dès le principe obscurci et défiguré à l'aide de représentations partiales et mensongères. L'opinion de douze générations successives a été faussée par des récits brillants, mais inexacts, des campagnes de 1475 et 1476, par des griefs imaginaires, imputés aux vaincus, par des traits d'invention prêtés aux motifs, aux caractères, à la physionomie des vainqueurs. Lorsqu'après tant d'écrivains, dont quelques-uns jouissent de la réputation la plus haute et généralement la mieux méritée [1], M. de Gingins osa remettre dans leur véritable jour, en s'appuyant scrupuleusement sur des témoignages irrécusables, les faits qui composèrent ces *Episodes des guerres de Bourgogne*, la vérité historique, rétablie par sa plume avec modération et sang-froid, offrit toutes les apparences d'un paradoxe. Charles le Hardi ne trouva guère que des juges prévenus quand, au bout de trois cent soixante et treize années, il sembla se soulever dans sa tombe pour en appeler des rigueurs injustes des chroniqueurs ses contemporains.

[1] Comme Jean de Muller.

Les Suisses, antagonistes principaux et fortunés du duc de Bourgogne, profitent encore, dans l'histoire de cette lutte, d'un prestige bien légitimement acquis à leurs ancêtres, mais dont les confédérés du quinzième siècle devront se dépouiller, quand on soumettra leur caractère à un examen impartial. En effet, ce n'était plus la cause, ce n'était plus l'esprit, qui avait vaincu à Morgarten, à Sempach, à Wolfhalden, que Charles le Hardi trouva sur sa route à Grandson et à Morat. Les Suisses, dans la seconde moitié du quinzième siècle, ne combattaient plus pour leurs libertés héréditaires, pour leurs foyers. Au lieu de défendre ce droit chez eux-mêmes, ils l'attaquaient chez autrui, ou plutôt l'idée du droit leur était devenue à peu près étrangère. Ils aspiraient à s'agrandir par la conquête, ou plutôt à s'enrichir par le combat et le pillage. Ils traitaient les pays ennemis avec une épouvantable barbarie; c'était, chez eux, une règle invariable que le bourreau de chaque commune souveraine accompagnât la bannière quand elle faisait campagne, pour décapiter les prisonniers; tel était uniformément le sort des captifs, quelle que fut la cause de la guerre, de quelque manière qu'ils eussent perdu la liberté, à moins toutefois qu'ils ne pussent fournir une rançon considérable. Les pays conquis perdaient leur législation particulière (leurs *privilèges*), et des baillifs, institués par les conquérants, gouvernaient avec une autorité arbitraire ces districts dont on ne songeait guère à faire passer les habitants au rang de citoyens; seulement, l'extrême simplicité des notions entretenues par les vainqueurs en matière d'administration, ou, pour mieux dire, leur inexpérience totale en fait de gouvernement, dès qu'il fallait sortir du régime élémentaire de la peuplade ou du municipe, obligeait les maîtres à laisser des franchises municipales debout chez les sujets, afin d'empêcher ceux-ci de tomber dans l'anarchie; cette circonstance fut le salut des territoires qui, dans le partage du butin, eurent la bonne

fortune d'écheoir aux grandes associations communales [1]. Le goût des armes mercenaires était, dès le milieu du quinzième siècle, très-général et très-vif dans les cantons et chez leurs alliés. L'argent de France, celui de Milan, celui de Bourgogne, circulait en abondance dans tout ce qui formait alors le corps helvétique, et si la maison de Habsbourg avait eu des finances, elle y aurait fait des levées aussi bien que les autres. Les corps enrôlés d'une façon régulière, c'est-à-dire avec l'assentiment des magistrats, s'obligeaient à servir pour un temps déterminé sous la bannière de tel ou tel prince, sans qu'il vînt à l'esprit d'aucun de ces mercenaires d'envisager la valeur morale de la cause pour laquelle il louait son épée, ou de se croire obligé à défendre son maître temporaire au delà du terme écrit de son engagement. Encore ces bandes régulières faisaient-elle, non-seulement le nerf, mais encore l'honneur de la milice suisse au quinzième siècle. Il y aurait un jugement bien plus sévère à porter sur les aventuriers qui, sous les prétextes les plus légers, tumultuairement formés autour de l'étendard de quelque chef de rencontre, ou de quelque seigneur ambitieux, envahissaient les contrées qu'ils trouvaient dégarnies d'hommes d'armes, brûlaient bourgs et villages, démentelaient les châteaux, et se retiraient chargés de butin, sans qu'il fût jamais possible aux populations ainsi maltraitées d'obtenir aucune justice sérieuse des gouvernements confédérés dont les aventuriers, dispersés après leur campagne, se disaient les ressortissants.

Une autre méthode d'agrandissement mise en usage par les cantons suisses et leurs alliés, avec un singulier mélange de ruse et de violence, préparait, dans toutes les directions, ces accroissements territoriaux dont ils étaient si avides; je veux parler des prêts d'argent, toujours faits à des conditions mons-

[1] Berne gouvernait avec plus de sens et de dignité que Zurich, Zurich que Lucerne, Lucerne que Fribourg.

trueusement usuraires, et dont les châtellenies, les domaines de toute nature, les sujets et les vassaux des princes et seigneurs débiteurs répondaient aux communautés créancières. La confiscation du gage suivait la déclaration d'insolvabilité. Il serait trop long et hors de propos de décrire ici les causes pour lesquelles, au quinzième siècle, les seigneurs terriens, chefs de la féodalité déclinante, se trouvaient perpétuellement hors d'état de couvrir, avec ce qui leur restait de revenus réguliers, les dépenses usuelles de leur maison, et surtout les charges inévitables de leur état militaire; l'argent qui leur manquait toujours affluait, au contraire, dans les caisses de la bourgeoisie laborieuse, et spécialement des villes de commerce et de fabrication, comme Bâle, Berne, Zurich, Fribourg, Lucerne et Soleure; bientôt la plupart des seigneurs féodaux qui, dans le voisinage de ces communes redoutables, possédaient encore leurs principautés, leurs comtés, leurs baronnies, se trouvèrent endettés envers elles pour des sommes qu'ils étaient hors d'espérance d'acquitter. Graduellement, les plus faibles payaient de leurs biens, c'est-à-dire de toute leur existence, l'imprudence ou la fatalité de leurs engagements. Les milices des cantons et des villes alliées entraient en campagne à la suite des huissiers envoyés par les corps de ville prêteurs; un mélange de procédure et de force ouverte consommait la ruine des seigneurs et faisait changer de maîtres aux bailliages qui, presque sans exception, accueillaient, par les signes d'un véritable désespoir, cette révolution opérée dans les conditions essentielles de leur existence [1].

La Ligue suisse était, dans son principe, un corps exclusivement teutonique; ses premiers accroissements territoriaux mirent les Etats belliqueux, dont se composait cette confé-

[1] Voir, dans les *Mélanges historiques* de Charles-Victor de Bonstetten, le récit pathétique fait par un bourgeois de Fribourg de la douleur manifestée par les gens du comté de Gruyères à la mort de leur dernier comte.

dération [1], en contact avec les populations romanes, ou, pour suivre ici le dialecte local, *romandes*, de l'Helvétie occidentale. Ce contact amena des collisions, celles-ci firent entrer dans la lice Charles le Hardi et ses milices bourguignonnes, comme défenseurs d'Etats alliés, de populations unies étroitement à la Bourgogne par l'identité du langage, la communauté des origines, la longue solidarité des intérêts. L'ouvrage de M. de Gingins met en pleine lumière ce point capital, que les versions populaires du fait historique dont nous abordons l'examen représentent de la manière la plus systématiquement fausse.

Quel était, au milieu du quinzième siècle, l'état politique de l'Helvétie romande? M. de Gingins nous l'enseigne dans le plus minutieux détail, à l'aide de documents authentiques rassemblés par lui dans toutes les archives publiques et privées des contrées situées des deux côtés du Jura, des Alpes pennines et du Léman. Le nord de la région que nous venons de désigner, mais qui, comme beaucoup d'autres, n'avait pas alors de nom géographique collectif, se trouvait partagé entre l'évêque de Bâle, prince de l'empire romain germanique, et le comte de Neuchâtel, arrière-vassal de ce même empire, car personne ne contestait que, dans la rigueur du droit public, ce seigneur ne *tînt* son fief du palatinat de Bourgogne. Le comté de Neuchâtel appartenait à la maison de Hochberg qui, de l'autre côté du Rhin, possédait en Souabe des domaines considérables, mais dispersés [2]. Valengin à l'ouest, Arberg à l'orient du lac de Neuchâtel, formaient l'apanage d'un membre de cette famille martiale. Les cantons suisses

[1] Les rois de France, depuis Charles VII jusqu'à Louis XIII, adressaient officiellement leurs lettres « aux bourgmestres, avoyers, amans, conseil et communauté des cantons des ligues de Suisse des haultes Allemaignes. »

[2] Lahr, Malberg, Hochberg, Badenweiler, Sausenburg et Röteln (le *Rothelin* des écrivains français de cette époque).

et leurs alliés pesaient lourdement sur la condition intérieure et les relations politiques des évêques de Bâle [1] et des comtes de Neuchâtel. Les premiers avaient été détachés virtuellement de la dépendance de l'empire, et rangés sous la protection des *Ligues*. Les seconds s'étaient vu contraints d'ouvrir aux milices de leurs formidables *alliés* les passages de leurs montagnes, les portes mêmes de leurs châteaux ; de refuser, pour leur obéir, bien à contre-cœur, au duc de Bourgogne l'hommage féodal dont ils étaient redevables envers lui ; enfin, d'agir comme auxiliaires des Suisses dans les occasions où leurs affections et leurs intérêts les auraient portés le plus décidément du côté opposé.

La portion méridionale, bien plus vaste et plus peuplée, de l'Helvétie romande touchait aux terres de Berne et de Fribourg, au Valais supérieur, au comté de Neuchâtel, à celui de la haute Bourgogne, et pour tout le reste confinait aux possessions de la maison de Savoie, aussi bien le long du Rhône qu'entre les Alpes et le Léman. Aux titres divers de seigneurs directs, de suzerains et de vicaires de l'empire, les princes de Savoie dominaient toute cette zone du pays romand. Les comtes de Gruyères étaient leurs vassaux ; mais, par les instigations de Berne et de Fribourg, leur refusaient depuis quelque temps l'hommage. A Lausanne, ville impériale, ils exerçaient, avec une autorité presque héréditaire, le *vicariat de l'empire*. De fait ou de droit, ils agissaient comme *avoués* ou défenseurs séculiers des évêques de Lausanne et du chapitre de Notre-Dame qui, séparément, et à titre souverain, possédaient dans le pays de Vaud dix-huit grandes seigneuries, dont Avanches, Bulle, Lucens et Crans étaient les principales. L'ensemble de la *patrie* de Vaud, dont le comté de Romont n'était qu'un membre, obéissait tantôt directement au chef de la maison de Savoie,

[1] Ces princes n'avaient aucune autorité dans leur ville épiscopale, et résidaient d'ordinaire à Porentruy. Leur Etat faisait légalement partie du cercle de Souabe.

tantôt à l'un des princes apanagés de cette dynastie. Enfin, le Chablais vaudois et valaisan, qui embrassait les bords orientaux du lac Léman et les deux rives du Rhône, depuis la Vevaise jusqu'à Saint-Gingolph, appartenait d'une manière fixe au domaine ducal de Savoie. L'autorité de ces princes était populaire; il régnait dans le pays romand plus d'ordre, de prospérité et de bonne intelligence entre les classes de la nation que dans la plupart des Etats limitrophes. L'inconvénient le plus sérieux, quant à la répartition du sol, consistait dans le grand nombre des domaines dont les seigneurs faisaient habituellement leur résidence hors de la contrée [1]. Mais un danger redoutable provenait de la forme du territoire, laquelle, étroite et allongée vers le nord, s'étendant à l'orient du lac de Neuchâtel presque jusqu'à la pointe septentrionale de celui de Bienne, offrait le long des cantons suisses et de leurs confédérés une frontière d'une extension démesurée, sans protection naturelle, ouverte à toutes les agressions et provoquant toutes les convoitises.

Le corps helvétique se composait alors des huit anciens cantons [2] et d'Etats alliés, entre lesquels quatre devaient, avant la fin du siècle, passer dans la Ligue cantonale, à savoir: d'abord, Soleure et Fribourg, ensuite, Bâle et Schaffhouse. Parmi les alliés, qui ne grossirent à aucune époque la liste des confédérés proprement dits, le haut Valais joua dans les guerres de Bourgogne un rôle considérable comme démocratie turbulente et avide, conduite par un prélat patricien et guerrier [3]. Les comtes de Neuchâtel et de Gruyères avaient été réduits par les cantons à la condition de vassaux et au service d'auxiliaires. Le caractère encore strictement teutonique de la Ligue déterminait en sa faveur les sympathies de Strasbourg et des

[1] Ces domaines appartenaient aux maisons de Gruyères, de Châlons, de la Baume, de Vergy et à quelques autres familles moins puissantes.

[2] Zurich, Berne, Uri, Schwytz, Unterwald, Lucerne, Zug et Glaris.

[3] Walter de Supersax, évêque de Sion.

autres villes impériales de l'Alsace ; Saint-Gall lui prêtait également secours, tandis que les cités impériales de langue romane, Lausanne et Genève, firent en cette occasion cause commune, d'une manière empressée et franche, avec les maisons de Savoie et de Bourgogne.

Vis-à-vis de l'empereur et de l'empire, la position des Suisses et de leurs alliés était équivoque et complexe. La maison de Habsbourg avait souffert plus directement et plus considérablement qu'aucune autre de l'émancipation et de l'agrandissement progressif des cantons. Un prince de cette maison[1] occupait le trône impérial, et les Suisses refusaient de remplir aucun des devoirs imposés aux membres du corps germanique, dont pourtant ils protestaient en tout lieu qu'ils entendaient continuer à faire partie. D'un autre côté, l'archiduc Sigismond, souverain de l'Autriche antérieure[2], incapable de soutenir l'état militaire qu'il lui fallait avoir pour repousser les agressions des cantons, avait *engagé* au duc de Bourgogne les domaines qu'il désespérait de pouvoir conserver ; en acceptant cette proposition, Charles avait commis l'acte le plus impolitique, bien que, d'après les règles du droit public alors établi, cet acte fût parfaitement irréprochable. L'acquisition, même à titre précaire, de la haute Alsace et des villes frontières du Rhin rendit l'Etat bourguignon suspect d'abord, et bientôt odieux aux Suisses, dont il devenait ainsi limitrophe, et dont les accroissements ultérieurs semblaient dès lors à jamais impossibles de ce côté. L'archiduc ne tarda pas non plus à se repentir d'une aliénation dont il avait promptement dissipé le prix ; il prêta l'oreille aux suggestions du roi de France, se laissa décider par les cantons à entrer dans leurs

[1] Frédéric III, ou IV suivant l'opinion des annalistes autrichiens qui reconnaissent pour empereur légitime le compétiteur de Louis de Bavière.

[2] *Vorderœsterreich*, dénomination singulière donnée aux possessions de la maison archiducale en Tyrol, en Souabe et en Alsace.

vues, et s'il n'entraîna pas le reste de sa maison dans ses hostilités injustifiables contre le duc de Bourgogne, il n'en réussit pas moins à faire prendre les armes à toute la noblesse héréditairement attachée *à la plume de paon*[1] dans l'Argovie, la Thurgovie et la Souabe rhénane.

La condition de l'Etat de Fribourg, à la veille de la guerre où Sigismond devait figurer par ses lieutenants, était plus singulière encore et plus fausse que tout ce que nous avons noté jusqu'à présent. Bâtie sur la frontière des deux races, et la limite des deux langages, à demi romande, à demi teutonique, dans son enceinte et dans sa banlieue[2], la ville de Fribourg ne possédait encore, vers 1450, que vingt-quatre paroisses réparties sur les deux bords de la Sarine. Depuis qu'elle s'était étroitement unie aux cantons suisses, par l'intermédiaire de Berne, cette commune marchande et guerrière avait de fait rompu les liens avec l'empire, et mis au néant les droits féodaux que la maison de Habsbourg invoquait sur elle ; mais, en 1452, se trouvant déchirée par les discordes civiles, chargée de dettes, et abandonnée momentanément par ses protecteurs habituels, elle avait eu recours au duc de Savoie, Louis. Ce prince, en acceptant la soumission des bourgeois de Fribourg, confirma leurs franchises, leur fit remise des créances de son trésor sur leur hôtel de ville, leur avança même des sommes assez fortes, et les tira par là d'une position très-critique, sans recueillir ensuite, soit par lui-même, soit pour ses successeurs, aucun avantage de cette onéreuse transaction. Fribourg rentra bientôt après dans ses vieilles alliances, et reprit avec plus d'énergie et de bonheur que précédemment le cours de ses entreprises directement ou indirectement opposées aux intérêts de la maison souveraine, dont elle demeura également vassale

[1] Emblème bien connu de la maison archiducale et de sa chevalerie.

[2] Dans le principe, la ville avait été bâtie sur terre teutonique, mais l'élément roman n'avait pas tardé à y prévaloir. Quant à la banlieue de Fribourg, c'est la Sarine qui fait la séparation des langages.

pendant vingt-cinq ans. Elle l'était encore d'une manière formelle quand les Ligues, auxquelles elle fournit son contingent, rompirent, en 1475, leur traité de paix et d'amitié avec la Bourgogne, et engagèrent la lutte dont les phases diverses sont racontées par M. de Gingins avec autant d'exactitude que de vivacité.

Louis XI fut l'âme de cette guerre, à laquelle pourtant il ne voulut prendre aucune part découverte. Il l'excita par ses conseils, la soutint par ses encouragements, l'échauffa par ses promesses ; il y contribua par des subsides distribués avec ménagement, et dont la meilleure partie allait tant au duc de Lorraine qu'à l'archiduc Sigismond, ainsi qu'au comte de Bresse, oncle du jeune duc de Savoie, prince dont la politique cruellement astucieuse de Louis était parvenue à faire un antagoniste incommode à la régente de Savoie, belle-sœur du comte et sœur du roi.

Quant aux Suisses, en agissant comme ils le firent, depuis la surprise de Ferrette et le meurtre juridique de Hagenbach, jusqu'à la ruine finale de Charles, ils s'éloignèrent de toutes leurs traditions, et firent violence aux sympathies naturelles et héréditaires, de leurs populations. C'était, en outre, aller contre les règles les plus élémentaires de la politique, que de contribuer à détruire cette monarchie intermédiaire, qui seule les séparait et pouvait les défendre du contact formidable de la puissance française.

Mais en cette circonstance, outre l'or de Louis XI et l'appât d'un riche butin à recueillir en Bourgogne, motifs très-suffisants pour décider la multitude à défier Charles le Hardi, les hommes d'Etat, dont Berne nourrissait dès lors une école véritablement distinguée, cédèrent à des considérations d'un ordre plus élevé, quoique d'une nature immorale et fallacieuse : l'occasion leur semblait favorable pour enlever l'Helvétie romande à la Maison de Savoie, alors étroitement unie avec la Bourgogne, et pour annexer aux domaines de leur république ce

fertile et beau pays, en faisant à leurs alliés de Fribourg une part proportionnée à l'importance plutôt qu'à l'avidité de ceux-ci, dont le rôle, dans toutes ces transactions, fut subalterne, perfide et violent.

Sous les prétextes les plus frivoles, les Suisses envahirent donc la *patrie* de Vaud, que le feu duc de Savoie avait donnée en apanage à son jeune frère Jacques, comte de Romont. Dans les premiers chapitres de son ouvrage, M. de Gingins démontre en détail l'inanité des griefs allégués par Berne et Fribourg contre la Maison de Savoie, que Charles de Bourgogne ne pouvait se dispenser de secourir. L'auteur fait également ressortir de la manière la plus claire la nature véritable des ambitions et des convoitises que les agresseurs n'osaient dévoiler, même à leurs Confédérés des cantons orientaux. Ceux-ci, trompés par des prétextes vains et des invectives furieuses, entraînés d'ailleurs par une habitude de solidarité politique avec Berne et les alliés particuliers de celle-ci, enfin pervertis par les habitudes et les passions que la milice mercenaire entraîne à sa suite, n'en mirent pas moins beaucoup de mauvaise grâce à donner leur assentiment. Leurs contingents arrivèrent fort tard, et menacèrent de partir presque aussitôt, si l'on ne livrait un combat dont l'issue, quelle qu'elle fût, passerait pour le « jugement de Dieu. » Après l'action, qui fut en effet décisive, les Suisses orientaux voulurent s'en retourner dans leurs foyers, refusant nettement de servir plus longtemps d'instruments pour procurer à Berne des acquisitions dont celle-ci ne songeait point à leur faire part.

Cette circonstance, sur laquelle nous aurons à revenir, contribua beaucoup à faire ajourner pour le corps helvétique, les résultats que la guerre de Bourgogne produisit en définitif. Mais avant d'en venir à cette conclusion, arrêtons-nous un instant pour jeter, à l'aide des recherches accumulées par M. de Gingins, un coup d'œil véritablement éclairé sur la physionomie des campagnes de 1475 et 1476. Les pâtres hé-

roïques de Morgarten et de Stoss, les hommes d'armes, simples autant qu'intrépides de Sempach et de Laupen, n'y auraient guère reconnu leurs compatriotes. *Che fan qui tante pellegrine spade?* Les bannières d'Autriche, levées par des seigneurs d'Argovie (le comte de Thierstein et le sire de Hallwyl), flottaient à côté de l'ours de Berne; près du taureau d'Uri se déployaient les alérions de Lorraine, et les bandes *welches* du comte de Gruyères formaient l'avant-garde des milices de Fribourg. Au reste, ce fut bien moins aux paysans, héros des guerres précédentes, qu'à la chevalerie helvétique que revint le succès des journées de Grandson et de Morat. Bubenberg, Erlach, Wuippens, Scharnachthal, Wabern, Diessbach, Hallwyl, Supersax, Hochberg même, Gruyères et Thierstein, tels sont les noms sur qui demeura l'auréole de la victoire; *cum fracta virtus, et minaces turpe solum contigêre mentô.* On était déjà bien loin de l'âge des Reding et des Winkelried.

Le butin fait par les Confédérés fut énorme; mais ceux-ci l'enlevèrent beaucoup moins dans les camps du duc de Bourgogne, comme on l'a dit à la légère et répété sans examen, que dans les châteaux du pays romand, dans ses villages enrichis par une agriculture fort avancée, dans ses villes commerçantes et ses bourgades industrieuses. Lausanne paya d'abord neuf mille florins de rançon, et bientôt après fut, pendant cinq jours, mise au pillage; cette fois, les lieux consacrés (sans en excepter l'église de Notre-Dame, vers qui des milliers de pèlerins continuaient à se diriger tous les ans avec une dévotion ardente) furent dépouillés de tout ce qu'ils renfermaient de précieux. La cité de Genève composa pour soixante mille florins, « somme, dit M. de Gingins, équivalente au douzième de la valeur totale des biens meubles et immeubles de la ville[1]. » C'était payer chèrement l'union qui subsistait alors entre les intérêts de la cité et ceux de son évêque, Jean-Louis de Savoie; encore fallut-il, pour décider les Suisses à se retirer sans

[1] Page 90.

brûler Genève, comme ils en avaient formé le dessein, « leur remontrer que la ruine de cette ville entraînerait celle des marchands de Nuremberg, de Saint-Gall et de Lucerne, lesquels avaient à Genève des entrepôts de marchandises, et nuirait même aux Bernois, à qui les péages de cette route commerciale rapportaient beaucoup[1]. »

A cette bataille de Morat, qui eut immédiatement des conséquences si graves, et dont on peut dire, sans exagération, que la constitution politique de l'Europe, pendant le seizième siècle, fut en partie le résultat, les destinées du corps helvétique et de la monarchie de Bourgogne se trouvèrent décidées par des forces, après tout, assez médiocres. M. de Gingins établit, sur des documents dignes de toute confiance, que Charles le Hardi n'avait, à la fin de mars 1476, pu rassembler sous sa bannière, dans le camp de Lausanne, plus de vingt-cinq mille combattants, dont huit mille à cheval. De ces forces, vingt-trois mille combattants étaient sous la main du duc, à la journée décisive du 22 juin[2]. Les Confédérés avaient, à Morat, vingt-quatre mille hommes présents sous les armes. Ils en perdirent trois mille ; les Bourguignons eurent huit mille morts, en comprenant dans ce total les hommes pris les armes à la main, et qui furent livrés aux Fribourgeois, lesquels les firent noyer dans la Sarine[3]. La supériorité numérique des Suisses consistait dans leur infanterie (22,200 combattants contre 19,000) ; la cavalerie bourguignonne était forte de 4000 combattants contre 1800, et ce fut uniquement à cet avantage que Charles dut son salut personnel.

Après la catastrophe de Nancy, le pays romand demeurait absolument à la merci des Suisses, et la Savoie tombait en même temps sous l'influence exclusive de Louis XI, et cet événement, que les Confédérés avaient tout fait pour amener, fut

[1] Page 90.
[2] Page 206.
[3] Pages 222 et suivantes.

précisément ce qui les priva d'abord du fruit principal de la victoire. En effet, il n'y avait plus de Bourgogne, et la Savoie devenait vassale; dès lors, le cauteleux et prévoyant Louis XI n'avait plus envers les Suisses que de la méfiance et de la mauvaise volonté: ceux-ci devenaient obstacle à leur tour. Le roi de France intervint donc comme arbitre dans le différend entre la régente de Savoie et les Confédérés. Les Bernois et leurs voisins occidentaux demeuraient seuls en campagne; Zurich, Lucerne et les petits cantons, rassasiés de butin, et ne voyant dans ce qui allait suivre que des innovations fâcheuses pour l'avenir de la Ligue, dont elles pouvaient changer l'essence et détruire l'équilibre, refusaient de prendre aucune part ultérieure aux hostilités. Il fallut composer et rendre, par les traités des 12 août 1476 et 25 mai 1477, à la Maison de Savoie, la portion principale de la *patrie* de Vaud, du Chablais vaudois, et même du bas Valais. Les terres de l'évêché de Lausanne furent en même temps remises au mandataire du prélat étranger qui gouvernait ce grand siége, Jules della Rovere, alors au début de sa carrière, destiné à faire tant de mal à l'Italie sous le titre de cardinal de *Saint-Pierre ès Liens*, et à lui donner tant de vaines espérances sous le nom de Jules II, qu'il porta dans sa laborieuse vieillesse.

Toutefois, les acquisitions territoriales faites par les républiques de Berne et de Fribourg (celle-ci venait d'être solennellement émancipée de sa dépendance envers la maison ducale de Savoie), dans l'Helvétie romande dès les années 1476 et 1477, furent très-considérables, et comprenaient au moins un tiers du pays de Vaud, à savoir les châtellenies et bailliages de Cerlier, sur le lac de Bienne, Morat, La Roche du Vannel, Averdes, Echallens, Orbe, Grandson et Montagny le Corboz, c'est-à-dire plus de quatre-vingts villages; en même temps, Monthey, Martigny et Saint-Maurice passaient des mains du duc de Savoie dans celles des Valaisans, et la république de Berne s'adjugeait à elle seule, dans le Chablais vau-

dois, les quatre bailliages d'Aigle, Bex, Ollon et les Ormonts[1].

La portée de ces changements, introduits dans la répartition territoriale de l'Helvétie méridionale, ne doit pas être jugée d'après l'importance matérielle qu'ils avaient dès le premier jour. M. de Gingins fait clairement reconnaître que l'introduction de garnisons bernoises et fribourgeoises au cœur du pays de Vaud rendu à ses souverains naturels ; l'habitude prise par les châtelains et les baillis suisses d'intervenir avec une familiarité impérieuse dans les contestations de toute nature qui s'élevaient auprès d'eux sur terres de Savoie ; la profonde et terrible impression qu'avaient laissé sur les populations romandes la ruine de l'illustre et brillant Charles de Bourgogne ; la supériorité militaire des Suisses et leur cruauté ; que toutes ces causes réunies produisirent, dans le pays de Vaud, le discrédit de l'autorité ducale, abattirent les courages des vassaux, ébranlèrent leur loyauté, et préparèrent enfin la révolution qu'en deux seules campagnes (celle de 1536 et celle de 1555) les républiques de Berne et de Fribourg purent accomplir dans le pays romand, en l'annexant tout entier, et cette fois sans retour, à leurs domaines[2] anciens. L'exactitude minutieuse des recherches dont M. de Gingins donne au public les résultats, l'a mis à portée de rétablir, sur un des épisodes les plus tristement curieux de cette guerre, la vérité des faits, si étrangement défigurée par des auteurs dignes d'estime, qu'on éprouve quelque peine à le croire possible. Sur la foi de Philippe de Comines, qui n'était pas témoin oculaire, on a répété que la cause première des guerres de Bourgogne était la capture de quelques chariots chargés de *peaux de moutons*, que le comte de Romont aurait enlevés à des marchands suisses traversant son Etat ; les faits qui précèdent ont démontré suffisamment

[1] Pages 266 et suivantes.

[2] A savoir, la baronnie de Vaud, les terres de l'évêché de Lausanne, et ce qui restait du Chablais vaudois, l'an 1536 ; le comté de Gruyères en 1555.

que les conseils de l'ambitieuse et patiente république de Berne et de ses alliés cherchaient dans l'opulente baronnie de Vaud tout autre chose que des peaux de moutons à restituer aux pâtres de l'Oberland. Mais il se trouva réellement que deux marchands, l'un de Nuremberg, l'autre de Saint-Gall, dont par conséquent ni l'un ni l'autre n'étaient Suisses, se plaignirent, *après la conclusion de la paix de Fribourg*, que deux années auparavant les gens du sire de Belmont, capitaine général du Chablais et du pays de Gex, avaient confisqué sur eux, au profit du trésor ducal, un ballot de *teinture d'écarlate* et de *fourrures de zibelines*, par eux introduit frauduleusement en violation des règlements faits par le pouvoir local pour l'avantage des foires de Genève. Un bourgeois de Lucerne, Erard Schüdenberg, se fit céder les créances des marchands allemands, et pour gage, disait-il, de leur acquittement, séquestra la baronnie du Châtelard, dont il avait surpris le château. Tels étaient, en 1480, date de cette transaction étrange, l'abattement d'esprit de la cour de Savoie, et son désir passionné d'en finir avec les Confédérés, qu'elle consentit à faire payer à Schüdenberg la somme exorbitante de cinq mille florins, contre laquelle ce bizarre châtelain convint enfin de remettre à la Maison de Gingins les ruines de son patrimoine; or, celui-ci comprenait dix-sept villages, parmi lesquels celui de Montreux.

M. de Gingins n'a rien négligé pour réhabiliter le caractère de l'un des personnages les plus injustement décriés de son siècle, l'un des héros et des victimes des guerres de Bourgogne, Jacques de Savoie, comte de Romont. Les Confédérés, qui haïssaient en lui par instinct un des derniers représentants des doctrines chevaleresques, et des plus énergiques défenseurs des intérêts monarchiques dans la région alpestre où pâlissaient à la fois les astres des maisons souveraines d'Autriche, de Bourgogne et de Savoie, les Confédérés le frappèrent jusqu'au bout d'une proscription honorable; ils exigèrent au congrès de Fribourg que jamais il ne fût rétabli dans la posses-

sion de ses apanages au pays de Vaud. Le comte de Romont suivit dans les Pays-Bas la cause, alors presque désespérée, de l'héritière de Bourgogne ; il contribua plus que personne à lui conserver contre tant d'ennemis, et malgré tant de défections, la meilleure partie de son héritage; il recueillit de sa bouche mourante ces paroles simples et touchantes, qui furent son unique récompense : « Adieu, noble porte-étendard de Bourgogne, qui défendîtes si vaillamment mon pays et mon honneur[1] ! » Jacques de Savoie vécut assez pour essuyer de nouvelles disgrâces : usé par le chagrin et les fatigues, il mourut en 1486, avant d'avoir achevé sa quarantième année ; à Morat, où seul il n'avait manqué à aucun des devoirs du soldat et du capitaine, Jacques de Savoie ne comptait guère plus de vingt-cinq ans. Sa femme était héritière du connétable de Saint-Pol, autre exemple éclatant, dans ce siècle, de la fragilité du pouvoir et de la malignité de la fortune. La fille unique du comte de Romont se maria dans la maison de Nassau ; quant à sa veuve, elle se remaria, en 1487, avec l'aïeul paternel de Henri IV, auquel, entre bien d'autres domaines, elle apporta les fiefs d'*Enghien* et de *Condé*, noms destinés, sous leurs nouveaux maîtres, à l'immortalité de la gloire.

A. de C.

[1] Page 349.

BULLETIN LITTÉRAIRE.

LITTÉRATURE.

Les Tragiques, par Théodore-Agrippa D'Aubigné; nouvelle édition, revue et annotée par Lud. Lalanne. Paris, 1857 ; 1 vol. in-18 : 5 fr.

Ce nouveau volume de la bibliothèque elzévirienne sera certainement bien accueilli, car il reproduit une œuvre très-remarquable qui, grâce à l'extrême rareté de ses anciennes éditions, n'est guère connue que de quelques amateurs privilégiés. C'est un poëme écrit sur le champ de bataille, au plus fort de la lutte religieuse, et dans lequel règne une verve satirique de la plus grande énergie. Il ne faut pas sans doute y chercher la perfection littéraire: le plan est défectueux, les vers sont parfois barbares ou grossiers, mais l'inspiration du poëte éclate en maints endroits par des traits vigoureux, par de nobles sentiments, par des pensées hardies exprimées avec bonheur, qui décèlent un talent plein de sève et d'originalité. Agrippa d'Aubigné a divisé ses *Tragiques* en sept livres, dont le but principal est de donner cours à l'iudignation du soldat huguenot contre la détestable tyrannie sous le joug de laquelle gémissaient ses coreligionnaires. « Du milieu des extrémités de la France et même de plus loin, dit-il dans sa préface, notamment d'un vieil pasteur d'Angrogne, plusieurs écrits secondaient les remontrances de vive voix par lesquelles les serviteurs de Dieu lui reprochaient le talent caché, et quelqu'un en ces termes: « Nous sommes ennuyés de livres qui enseignent, donnez-nous-en pour émouvoir, en un siècle où tout zèle chrétien est péri, où la différence du vrai et du mensonge est comme abolie, où les mains des ennemis de l'Eglise cachent le sang dont elles sont tachées sous les présents et leurs inhumanités sous la libéralité. » Pour répondre à cet appel, d'Aubigné publia son poëme, quoique, ajoute-t-il, « je gagnerai une place au rôle des fous, et, de plus, le nom de turbulent, de républicain ; on confondra ce que je dis des tyrans pour être dit des rois, et l'amour loyal et

la fidélité que j'ai montrées par mon épée à mon grand roi jusque à la fin, les distinctions que j'apporte partout seront examinées par ceux que j'offense, surtout par l'inique Justice, pour me faire déclarer criminel de lèze-majesté. » En effet, il y avait bien de quoi. D'Aubigné n'épargne ni les princes, ni les rois, et manie l'arme de la satire avec une incroyable audace. Dans son premier livre, intitulé *Misères*, il retrace les calamités et les guerres civiles qui ont désolé la France, durant la dernière moitié du seizième siècle, et qu'il attribue soit aux vices des rois et des grands, contre lesquels est dirigé son second livre, *les Princes ;* soit à la corruption des gens de justice, qui forme le sujet du troisième livre, *la Chambre dorée*. Dans le quatrième, *les Feux*, il peint les persécutions exercées contre les réformés, dont les combats et les victoires sont chantées dans le cinquième, *les Fers*. Le sixième, *Vengeances*, offre le tableau des châtiments dont Dieu a frappé sur cette terre les impies et les persécuteurs, en attendant l'expiation suprême à laquelle le poëte nous fait assister dans son septième livre, *Jugement*, qui décrit la fin du monde et le jugement dernier.

Cette courte analyse, que nous empruntons à la notice de M. Lalanne, résume fort bien la donnée du poëme, dans lequel, à défaut d'une action suivie, les épisodes abondent et présentent une image fidèle de cette terrible époque, où, s'écrie le poëte :

Les bélistres armez ont le gouvernement
Le sac de nos cités ; comme anciennement
Une croix bourguignonne espouvantoit nos pères,
Le blanc les fait trembler ; les pitoiables mères
Pressent à l'estomac leurs enfans esperdus,
Quand les tambours françois sont de loin entendus.
Les places de repos sont places étrangères,
Les villes du milieu sont les villes frontières ;
Le village se garde, et nos propres maisons
Nous sont le plus souvent garnisons et prisons.

La France, déchirée par les factions, voit ses enfants se livrer sur son sein même des combats acharnés. Chez ceux qui devraient avoir le plus à cœur son bien et sa renommée, elle ne trouve que félonie.

Les rois, qui sont du peuple et les rois et les pères,
Du troupeau domesticq sont les loups sanguinaires ;
Ils sont l'ire allumée et les verges de Dieu,
La crainte des vivans . . . .

C'est chez les villageois qu'il faut aller chercher la vertu, et pour eux elle est une cause de persécution, en sorte que la terre qui les aime,

La terre semble donc, pleurante de souci,
Consoler les petits en leur disant ainsi :
« Enfans de ma douleur, du haut ciel l'ire esmeuë
« Pour me vouloir tuer, premièrement vous tuë ;
« Vous languissez, et lors le plus doux de mon bien
« Va saoûlant de plaisir ceux qui ne valent rien.
« Or, attendant le temps que le ciel se retire,
« Ou que le Dieu du ciel destourne ailleurs son ire
« Pour vous faire goûter de ces douceurs après,
« Cachez-vous sous ma robbe en mes noires forests. »

En effet, il n'y a plus de sécurité que dans les solitudes sauvages ; partout ailleurs règnent l'injustice et la tyrannie.

Jadis nos rois anciens, vrais pères et vrais rois,
Nourrissons de la France, en faisant quelquefois
Le tour de leur pays en diverses contrées,
Faisaient par les citez de superbes entrées.
Chacun s'esjouissoit, on savoit bien pourquoi ;
Les enfants de quatre ans crioient : Vive le roi !
. . . .
Nos tyrans aujourd'hui entrent d'une autre sorte,
La ville qui les void a visage de morte :
Quand son prince la foulle, il la void de tels yeux
Que Neron voioit Romm' en l'esclat de ses feux.
Quand le tyran s'esgaie en la ville où il entre,
La ville est un corps mort, il passe sur son ventre.

Aussi n'entend-on sur leur passage ni des bénédictions ni des actions de grâces ; les cœurs ulcérés respirent la vengeance et n'adressent plus à Dieu qu'une seule prière :

Que ceux qui ont fermé les yeux à nos misères,
Que ceux qui n'ont point eu d'oreille à nos prières,
De cœur pour secourir, mais bien pour tourmenter,
Point de mains pour donner, mais bien pour nous oster,
Trouvent tes yeux fermés à juger leurs misères ;
Ton oreille soit sourde en oyant leurs prières ;
Ton sein ferré soit clos aux pitiez, aux pardons ;
Ta main sèche stérile aux bienfaits et aux dons.
Soient tes yeux clair-voyans à leurs péchés extrêmes ;

Soit ton oreille ouverte à leurs cris de blasphèmes,
Ton sein déboutonné pour s'enfler de courroux
Et ta main diligente à redoubler tes coups.
. . . . Les voustes célestes
N'ont-elles plus de foudre et de feux et de pestes ?
Ne partiront jamais du trône où tu te sieds,
Et la mort et l'enfer qui dorment à tes pieds ?

La verve du poëte se soutient avec la même énergie dans le second livre, où sont dévoilées toutes les turpitudes de la cour de Henri III. Il flagelle impitoyablement roi, princes, courtisans, ministres, flatteurs, ne ménage pas davantage les femmes, et pousse la satire jusqu'au dernier degré de violence. Mais le tableau d'une semblable époque ne saurait être exagéré. La corruption avait atteint son apogée. On voyait les plus hauts emplois distribués à de vils complaisants ; le vice et la débauche étaient des titres aux faveurs du monarque. D'Aubigné représente un jeûne homme qui, visitant la cour pour la première fois, accoste un vieillard et lui demande les noms des éminents personnages autour desquels s'empresse la foule. Ce courtisan grison, fort étonné que quelqu'un puisse ne pas connaître les mignons du roi,

Raconte leurs grandeurs, comment la France entière,
Escabeau de leurs pieds, leur estoit tributaire.
A l'enfant qui disoit : « Sont-ils grands terriens
Que leur nom est sans nom par les historiens ? »
Il respond : « Rien du tout ; ils sont mignons de prince.
— Ont-ils sur l'Espagnol conquis quelque province ?
Ont-ils par leurs conseils relevé un mal-heur ?
Délivré leur pays par extrême valeur ?
Ont-ils sauvé le roi, commandé quelque armée,
Et par elle gagné quelque heureuse journée ? »
A tout fut respondu : « Mon jeune homme, je croy
Que vous estes bien neuf ; ce sont mignons du roy. »

Dans un tel repaire, il est dangereux de séjourner. On échappe difficilement à la contagion, et mieux vaut s'en tenir aussi loin que possible. Ceux mêmes qui se font gloire d'y demeurer purs, sont obligés de transiger plus ou moins avec leurs principes, car, sans cela, comment pourraient-ils soutenir la vue de si monstrueuses iniquités. L'habitude émousse leur sens moral et l'exemple risque de les pervertir peu à peu. Aussi le poëte leur crie :

Fuyez, Lots, de Sodome et Gomorre bruslantes ;
N'ensevelissez pas vos ames innocentes
Avec ces reprouvez : car combien que vos yeux
Ne froncent le sourcil encontre les hauts cieux,
Combien qu'avec les rois vous ne hochiez la teste
Contre le ciel esmu, armé de la tempeste,
Pource que des tyrans le support vous tirez,
Pource qu'ils sont de vous comme dieux adorez,
Lorsqu'ils veullent au pauvre et au juste mesfaire,
Vous estes compagnons du mesfaict pour vous taire.
Lorsque le fils de Dieu, vengeur de son mespris,
Viendra pour vendanger de ces rois les esprits,
De sa verge de fer brisant, espouvantable,
Ces petits dieux enflés en la terre habitable,
Vous y serez compris. Comme, lorsque l'esclat
D'un foudre exterminant vient renverser à plat
Les chesnes resistans et les cèdres superbes,
Vous verrez là dessous les plus petites herbes,
La fleur qui craint le vent, le naissant arbrisseau,
En son nid l'escurieu, en son aire l'oiseau,
Sous ce daix qui changeait les gresles en rosée,
La bauge du sanglier, du cerf la reposée,
La ruche de l'abeille et la loge au berger,
Avoir eu part à l'ombre, avoir part au danger.

Cette première partie du poëme est la meilleure. Dans les cinq autres chants on trouve moins de passages à citer, quoique le talent de l'auteur jette encore çà et là de brillants éclairs. C'est un génie fort inégal sans doute, qui s'abandonne à sa fougue et ne suit aucune règle. Son langage est souvent incorect, grossier, brutal ; mais il a bien l'inspiration du poëte, et s'élève parfois à des beautés de premier ordre. Les *Tragiques* méritent, comme le dit M. Lalanne, d'être appelés l'*Epopée du calvinisme*. On lui saura gré de leur avoir rendu, dans la littérature, la place à laquelle le cachet profondément original dont elles portent l'empreinte leur donne un droit incontestable.

THÉATRE ET SOUVENIRS, par E.-U. Bouzique. Paris, Chamerot, 1857 ; 1 vol. in-12.

Ce volume renferme deux tragédies qui n'ont pas été représentées. L'auteur les écrivait à l'époque où s'engagea la lutte entre l'ancienne et

la nouvelle école. Disciple de la première, il ne voulut sans doute pas affronter la chance d'un échec que les passions alors surexcitées rendaient presque inévitable. D'ailleurs ses pièces offrent une tendance soit politique, soit surtout religieuse, à laquelle on eût difficilement permis de se manifester sur le théâtre. Dans l'une, intitulée *Servius Tullius*, M. Bouzique se montre fidèle observateur des traditions classiques. C'est un passage de Tite-Live qui lui fournit le sujet. Il se borne à mettre en scènes le récit de l'historien sans y rien changer. L'imagination ne joue pas un grand rôle dans son œuvre, le développement des caractères semble être le seul mérite auquel il aspire. Tarquin, poussé par l'ambition de sa femme Tullie, entreprend de détrôner Servius Tullius. Il profite pour cela du mécontentement de la noblesse qui ne supporte qu'avec peine la popularité du vieux roi. Servius, en effet, ne cherchait pas son appui dans l'aristocratie, M. Bouzique lui attribue même des vues fort démocratiques.

Je veux m'ouvrir à toi, comme je l'ai promis,
Tarquin, lis en mon cœur, apprends pourquoi jadis
Les dieux ont sur mon front déposé la couronne.
Je suis né dans les fers, le sort m'offrit un trône,
J'y montai : les Romains, dociles à ma voix,
Ont pendant quarante ans exécuté mes lois.
Aujourd'hui sous le temps ma vieillesse succombe ;
J'ai vécu, mais je puis, en entr'ouvrant la tombe,
Me dire : « J'ai voulu le bonheur des humains ;
Mes jours n'ont point passé stériles pour les Romains ;
Leurs fils reconnaissants béniront ma mémoire. »
Mais j'aurais trop peu fait pour Rome et pour la gloire,
Si, du peuple à mes jours mesurant l'avenir,
Et complice des maux qui viendraient l'assaillir,
Mon trépas le laissait sans force et sans défense
Contre les ennemis de son indépendance.
Rendre tous les Romains égaux devant les lois ;
Préparer leur grandeur en assurant leurs droits,
Loin de ces murs sacrés bannir la servitude,
Tel fut l'objet constant de ma sollicitude.
Dans ce but généreux, j'ai longtemps médité
Pour accorder les rois avec la liberté.
Tous mes calculs sont vains, et plus je l'envisage,
Plus je vois dans les cours se traîner l'esclavage.
L'intérêt de l'Etat a commandé mon choix :

La crainte des tyrans doit proscrire les rois.
De Rome pour toujours leur nom va disparaître;
Et ses remparts verront, sous la loi pour seul maître,
D'âge en âge grandir de fiers républicains.

Ces vers sont assez remarquables, mais les idées qu'ils expriment nous paraissent un peu trop républicaines pour sortir de la bouche d'un roi. En admettant même que telles furent les intentions de Tullius, ce n'est pas à Tarquin qu'il les aurait confiées, à moins qu'il ne voulût se faire le complice des trames ourdies contre sa propre personne. Que la royauté, menacée par la noblesse, cherche un appui dans le peuple, cela se comprend, mais elle n'abandonne pas ainsi le pouvoir au moment où ses ennemis conspirent pour s'en emparer. Se montrer prêt à déposer la couronne était le moyen d'assurer le triomphe de Tarquin, qui n'hésite plus et se fait proclamer roi par le sénat. Le tort de l'auteur est d'avoir vu dans Tullius un héros démocrate selon les idées modernes, une espèce de Washington se dévouant pour le bien public sans aucun égard à ses intérêts personnels. On ne retrouve pas non plus toujours le cachet romain dans les sentiments qu'il attribue à ses autres personnages. Ce sont les défauts du genre classique, la vérité des détails est sacrifiée à l'harmonie de l'ensemble ; l'action doit être avant tout majestueuse, digne et conforme aux règles. Du reste, cette tragédie ne manque pas d'un certain mérite, le style en est noble et pur, l'action bien conduite quoique trop froide pour qu'elle pût subir l'épreuve de la scène. Les mêmes remarques s'appliquent davantage encore aux *Dragonnades*. Ici l'absence de ce qu'on appelle couleur locale se fait sentir plus vivement, parce que l'époque du drame est assez rapprochée de nous pour qu'on en connaisse bien les traits caractéristiques. Le pompeux alexandrin ne rend d'une manière convenable ni le langage des martyrs protestants, ni l'ardeur fanatique de leurs bourreaux. Jetée dans le moule classique, cette lutte si féconde en péripéties émouvantes perd toute vie et tout intérêt. On se souvient de l'*Honnête criminel*; eh bien les *Dragonnades* lui ressemblent beaucoup, quoique des incidents plus nombreux donnent à l'action un mouvement qui manque tout à fait au larmoyant mélodrame de Falbaire de Quingey.

M. Bouzique réussit mieux dans les poésies diverses qui terminent son volume. On peut dire qu'il est de l'école de Béranger. Son talent suit les traces de cet habile maître, de loin sans doute, mais souvent avec assez de bonheur. Nous citerons comme exemple la pièce intitulée *Le vieux chemin :*

Tout le pays de routes se sillonne,
Au nord, au sud, par le haut, par le bas.
Vieux grand chemin, la foule t'abandonne
Lorsqu'à la ville elle porte ses pas.
Sur l'autre voie, où la vitesse appelle,
Qu'on roule donc du matin jusqu'au soir ;
Moi, quand je puis, je te reste fidèle ;
O vieux chemin, que j'aime à te revoir !

Seul, autrefois, tu conduisais nos pères ;
D'un bout à l'autre ils te savaient par cœur.
Tes mauvais pas, tes profondes ornières
Aiguillonnaient et ne faisaient pas peur.
Là s'embourbait la lourde cariole !
Deux bons chevaux peinaient à l'émouvoir ;
On criait fort, on poussait de l'épaule :
O vieux chemin, que j'aime à te revoir !

Et lorsqu'en nuit, au sein de la famille,
On arrivait, bien las et bien crotté,
Au coin de l'âtre, à la femme, à la fille,
De point en point le cas était conté.
On exaltait l'adresse et le courage ;
En longs récits on se faisait valoir :
Comme on enflait les dangers du voyage !
O vieux chemin, que j'aime à te revoir !

Qui me rendra les beaux faits historiques
Qu'on redisait aux passagers nouveaux,
Et le parfum des légendes antiques
Qui s'exhalait et par monts et par vaux ?
Des humbles croix on notait l'origine ;
On saluait les esprits du manoir ;
On frissonnait au bas de la colline :
O vieux chemin, que j'aime à te revoir !

Pour une route où la poussière aride
Et le sol nu vous fatiguent les yeux,
Ils ont quitté tes sources d'eau limpide,
Tes verts gazons, tes prés délicieux,
Et tes buissons bordés de violettes,
Et ta cascade où l'on allait s'asseoir,
Et tes taillis où pendait la noisette :
O vieux chemin que j'aime à te revoir :

Quand du retour, aux bannis du collége,
Septembre enfin redonnait le signal,
Quel charme, à pied, devançant le cortége,
De s'élancer vers le pays natal !
D'un pas rapide on brûlait la distance ;
Tout souriait, chemin, passant, espoir,
Oui, c'est pour moi, c'est un ami d'enfance :
O vieux chemin, que j'aime à te revoir !

Revue des principaux écrivains littéraires de la Suisse française, par A. Daguet. Fribourg, 1857, in-8.

La Suisse française a fourni, vers la fin du siècle dernier et au commencement de celui-ci, un nombre assez considérable d'écrivains plus ou moins distingués. Neuchâtel, Lausanne et Genève, trois petites villes, dont la plus importante ne comptait guère que 25,000 âmes, devinrent des centres littéraires, dont la renommée s'est maintenue jusqu'à nos jours. Les circonstances qui avaient favorisé cet essor n'existent plus. Des révolutions successives ont transformé les institutions et nui, sans aucun doute, à la culture des lettres qui, d'ailleurs, se ressent là comme autre part de la prédominance des intérêts matériels. Cependant, grâce aux semences fécondes que le sol renfermait dans son sein, le mouvement n'a point cessé. Depuis quelques années, même, il semble prendre une activité nouvelle, et si la littérature suisse ne présente pas aujourd'hui, comme jadis, des talents de premier ordre, elle peut du moins prétendre encore à tenir son rang avec honneur dans l'histoire de notre époque. Ses œuvres se sont beaucoup multipliées, et portent un cachet plus national. On peut dire que la Suisse française possède maintenant une école littéraire, autour de laquelle se groupent de nombreux disciples dont les tendances très-diverses n'excluent point une communauté de principes et de sentiments bien caractérisée. M. Daguet les passe en revue d'une manière fort intéressante, en les rangeant sous quatre chefs principaux : 1° sciences philosophiques, droit, éducation, théologie ; 2° histoire ; 3° poésie, romans, critique ; 4° philologie et linguistique. C'est une esquisse rapide, mais faite avec soin, et d'un bout à l'autre empreinte de la plus grande bienveillance. On regrette seulement que l'auteur n'ait pas donné plus d'étendue à son travail. Mais nous espérons qu'il le complétera dans une nouvelle édition, et profitera des excellents

matériaux qu'il a rassemblés, afin de retracer un tableau historique du mouvement intellectuel de la Suisse française. M. Daguet nous semble très-bien qualifié pour remplir dignement cette tâche. Il joint à des connaissances solides, un esprit libéral, du goût, de l'indépendance et beaucoup d'impartialité.

TRADUCTION NOUVELLE DE L'ECCLÉSIASTE, d'après l'hébreu, par A. Janin. Genève, J. Cherbuliez, 1857; in-18 : 50 c.

Cet essai de traduction nouvelle nous paraît assez remarquable. Le style en est ferme, sobre et d'une élégante concision. M. Janin a su très-heureusement concilier le respect du cachet original, avec les exigences de la langue française. Nous ne sommes pas à même d'apprécier jusqu'à quel point il est resté fidèle au texte hébreu, mais, comme travail littéraire, sa traduction nous semble avoir une supériorité bien décidée. On y trouve le ton simple et grave qui convient aux leçons de l'éternelle sagesse. Les pensées de l'Ecclésiaste, rendues avec énergie et noblesse, produisent une impression beaucoup plus profonde, et leur éloquence est beaucoup mieux sentie. Nos lecteurs en pourront juger d'après la citation suivante: « Réjouis-toi, jeune homme, en ta jeunesse, et contente-toi dans ces jours de ta jeunesse, et marche comme ton cœur te mène, et selon les regards de tes yeux, mais sache que Dieu t'appellera en jugement sur toutes ces choses. — Eloigne l'irritation de ton cœur et bannis loin de toi les soucis rongeurs, car l'enfance et l'adolescence passent comme une vapeur. — Souviens-toi de ton Créateur dès le jour de ta jeunesse, avant que les jours mauvais viennent, et que s'approchent les années auxquelles tu dises: Je n'y prends plus de plaisir; — avant que le soleil et la lumière, la lune et les étoiles s'obscurcissent, et que les nuages reviennent après la pluie; — avant qu'arrive le temps où les gardiens de la maison tremblent, où les hommes forts fléchissent, où celles qui étaient occupées à moudre se relâchent parce que leur nombre a diminué, où celles qui regardaient par les fenêtres n'ont plus d'éclat, — où les deux battants de la porte sont fermés sur la rue; où il y a abaissement du bruit de la meule, où l'on se lève au chant du passereau, où les filles de l'harmonie sont muettes, — où l'on s'effraie de ce qui est élevé, où l'on marche en tremblant, où l'amandier a cessé de plaire, où la sauterelle est indigeste, où les capres n'excitent plus l'appétit, parce que l'homme s'en va à sa demeure éternelle, et que les pleureurs font déjà le tour des rues; —

avant le temps où la corde d'argent devient lâche, où le vaisseau d'or se rompt, où la cruche se casse sur la fontaine, et où la roue se brise au puits ; — avant enfin que la poudre retourne à la poudre d'où elle a été tirée, mais que l'esprit retourne à Dieu qui l'avait donné. »

Choix d'études sur la littérature contemporaine, par M. Villemain. Paris, Didier et Cie, 1857 ; 1 vol. in-8 : 7 fr.

M. Villemain a réuni dans ce volume ses rapports annuels sur les concours de l'Académie française, de 1846 à 1856, et sept articles de critique littéraire sur des œuvres contemporaines, savoir : la traduction du Paradis perdu et l'essai sur la littérature anglaise par Chateaubriand ; l'Histoire de la littérature française sous la Restauration, par M. Nettement ; l'Histoire de Théodoric le Grand, roi d'Italie, par M. Du Roure ; Florence et ses vicissitudes, par M. Delecluze ; les écrits de lord Brougham ; l'Angleterre au dix-huitième siècle, par M. de Rémusat ; l'Eglise et l'Empire romain au quatrième siècle, par M. Albert de Broglie. Tous ces fragments avaient déjà paru dans différents recueils, mais on ne se plaindra pas de les voir reproduire ainsi, car ils sont du nombre de ceux qu'on aime à lire plus d'une fois. D'ailleurs M. Villemain leur donne un nouvel attrait par la pensée qui les rassemble en faisceau, et concentre leurs rayons épars pour en former une vive lumière dont l'éclat soit plus intense et l'influence plus féconde. Son but est de chercher à ramener l'attention publique vers les études littéraires, et de combattre sur ce point la tendance fâcheuse de notre époque. Cette tendance est en effet assez menaçante ; elle le devient surtout à mesure que le mouvement industriel prend une plus grande extension. Les études classiques sont regardées comme un luxe inutile. On nie leur importance, on méconnaît leurs services. Tout ce qui n'offre pas des applications directes, promptes, et dont les avantages soient évidents, semble à peine digne d'occuper les loisirs de l'esprit. La poésie, l'érudition, la littérature se trouvent aujourd'hui dans ce cas, et leur action sur l'essor des intelligences ne saurait être facilement comprise par le plus grand nombre. Les adversaires des études classiques refusent d'admettre la nécessité de cette gymnastique intellectuelle. Ils prétendent y substituer l'enseignement scientifique dont les résultats ont, à leurs yeux, une tout autre portée. L'instruction qu'ils préconisent est celle qui peut fournir le plus vite un certain nombre de

données pratiques. Peu leur importe de réduire l'homme au rôle d'un simple rouage dans la machine sociale, pourvu que celle-ci fonctionne avec précision, et que la somme de ses produits aille toujours croissant. Ils dédaignent les lettres, oubliant que, sans l'éducation littéraire, la science ne serait jamais sortie d'un petit cercle d'adeptes, et n'aurait point porté les fruits qui sont l'objet de leur enthousiasme. Cette étrange aberration a fait de tels progrès, que les études en souffrent d'une manière évidente. Sous le prétexte d'allier les lettres et les sciences plus intimement, le programme des études est compliqué outre mesure. « On enseigne mal, à la fois, des choses disparates ; on intervertit l'ordre naturel des esprits et la vocation des âges, en chargeant de mathématiques les années de l'enfance propres à l'étude des langues, et en exerçant l'attention technique, avant l'intelligence morale. C'est là une contradiction, que le choix arbitraire déféré à l'enfant ne saurait corriger, et qui suffit à fausser tout un plan d'études. »

C'est contre un tel abus que M. Villemain s'élève avec raison. Sa sollicitude pour les lettres nous paraît inspirée par une appréciation très-juste des véritables besoins de la société. « Quelle que soit, dit-il, l'ardeur de notre époque pour le progrès matériel de la richesse, et quel que soit même le degré d'imagination qui se mêle, de nos jours, à cet intérêt positif, tout le monde convient que l'existence d'un peuple se compose encore d'autre chose ; on y comprend aussi les hautes vérités sociales, le perfectionnement des lois, la tendance élevée des lettres, l'admiration du beau dans les arts, la science enfin, et toutes les sciences, non pas dans quelques applications vulgairement pratiques, mais dans la grandeur des méthodes et des résultats. »

On ne saurait mieux caractériser les bienfaits de la culture littéraire, et M. Villemain, joignant l'exemple au précepte, nous offre, surtout dans ses rapports académiques, une admirable richesse d'aperçus. La littérature peut, à bon droit, être fière de cette haute intelligence ouverte à toutes les idées, et dont le jugement, non moins éclairé que ferme, s'exerce avec le même succès dans les branches les plus diverses du savoir humain. Là, même, où manque peut-être la profondeur, on trouve toujours des réflexions ingénieuses, des traits spirituels, des pensées fécondes qui sont éminemment propres à réveiller chez les lecteurs le goût de l'étude en la leur présentant sous la forme la plus attrayante. Le style de M. Villemain a de brillantes qualités, dès longtemps reconnues et dignement appréciées, mais ce qui nous plaît davantage encore, c'est l'aimable bien-

veillance qui l'anime jusque dans les sévérités de la critique, sans que pour cela le censeur faiblisse, ou transige avec les principes du beau et du vrai. Ainsi, dans son étude sur Chateaubriand, il sait conserver le ton respectueux auquel a droit un nom pareil, tout en signalant, avec non moins de délicatesse que de tact, les écarts, les fautes de goût, les lacunes regrettables qu'on rencontre soit dans sa traduction de Milton, soit dans son essai sur la littérature anglaise. L'article sur le livre de M. Nettement est un modèle de polémique parfaitement convenable, quoique les sentiments et les opinions du critique soient en général diamétralement opposés à ceux de l'écrivain qu'il analyse. Mais le morceau capital de cet intéressant recueil est celui consacré à lord Brougham. Dans l'appréciation d'un talent si multiple, dont les travaux ont exploré avec un égal succès le domaine de la science et celui des lettres, M. Villemain déploie toutes les ressources de son esprit. Il le juge comme publiciste, comme historien, comme littérateur, avec une impartialité noble et courtoise, et rend la plus entière justice aux qualités éminentes du grand orateur anglais.

Les autres articles que renferme ce volume, quoique moins remarquables, répondent cependant assez bien au but de l'auteur, qui voulait « rassembler surtout des essais d'analyse critique, des études de goût et d'art, pour ceux qui s'y plaisent encore, et que l'amour des lettres rend indulgents à tout travail indépendant inspiré par elles. »

HISTOIRE DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE, depuis sa fondation jusqu'en 1830, par Paul Mesnard. Paris, 1857 ; 1 vol. in-12 : 3 fr. 50 c.

Malgré les critiques et les sarcasmes lancés contre l'Académie par ceux qui n'en sont pas, cette institution tient une place importante dans l'histoire des lettres. Tout en la dénigrant, on accepte plus ou moins son autorité, parce que le besoin s'en fait sentir. Les services qu'elle a rendus à la littérature ne peuvent être niés. Elle était un frein nécessaire pour arrêter le développement fâcheux des tendances anarchiques dans la langue et peut-être aussi dans les idées. Si quelquefois son joug paraît lourd, l'esprit français se venge par un bon mot, mais il ne saurait sans péril être affranchi de cette espèce de tutelle qui, d'ailleurs, s'exerce d'une manière peu redoutable. En définitive, c'est un tribunal du goût, dont les arrêts n'obligent personne et n'entraînent aucune conséquence

pénale. Quand l'Académie prononce, il faut encore que le public confirme, autrement la sentence est comme non avenue. Aujourd'hui surtout la plus grande liberté règne à cet égard ; les jugements académiques ne sont que des préavis d'experts que chacun peut admettre ou rejeter selon sa fantaisie. Jadis ils avaient, soit à la cour, soit dans les salons, un appui qui rendait plus difficile de s'y soustraire. Cependant, dès l'origine, l'Académie usa de ce pouvoir avec modération. Il est juste de reconnaître qu'en général elle sut se tenir en garde contre les entraînements de l'esprit de corps. Fidèle à la mission que Richelieu lui avait confiée de régler la langue et de la rendre plus éloquente, on ne peut lui reprocher de s'être souvent écartée de ce rôle. C'est d'autant plus remarquable qu'en France les prétentions politiques sont très-promptes à se manifester chez les hommes qui se trouvent réunis pour quelque objet que ce soit. Aussi le parlement s'opposa-t-il d'abord à la création de cette compagnie dans laquelle il redoutait une magistrature rivale. Pour vaincre sa résistance, il fallut recourir aux lettres de cachet. Richelieu ne recula pas devant ce moyen. Mais une protection si marquée n'enorgueillit point l'Académie, qui parut au contraire vouloir se renfermer strictement dans le domaine des lettres. Elle se mit à l'œuvre avec beaucoup de zèle et même avec plus d'indépendance qu'on ne devait en attendre de ses membres vis-à-vis de la volonté puissante du fondateur. Le dessein du cardinal était-il de fonder une institution forte et glorieuse, ou bien simplement de se donner à lui-même plus d'éclat en s'entourant des illustrations littéraires de l'époque? M. Mesnard hésite entre ces deux explications qui, du reste, ne se contredisent pas absolument. Il est probable en effet que Richelieu ne prévit point toute la portée de sa création, mais il voulut pourtant la rendre vivace, en lui donnant la faculté de se recruter elle-même, et de choisir son secrétaire perpétuel. Le directeur et le chancelier furent désignés par le sort. C'est grâce à cette existence assez indépendante que l'Académie a pu se maintenir jusqu'à nos jours, tandis que l'édifice monarchique dont elle semblait faire partie s'est écroulé. Sa sauvegarde fut de pouvoir se renfermer dans des fonctions bien déterminées et tout à fait étrangères à la politique. A peine venait-elle d'être constituée, que déjà ses premiers membres essayèrent de résister à Richelieu, qui leur demandait la condamnation du Cid de Corneille. Pour les faire céder, il fallut obtenir le consentement de l'auteur, et la modération de leur critique ne satisfit guère le cardinal. Les tentatives dirigées contre la liberté de leurs élections eurent souvent un résultat semblable. L'esprit de corps s'y ma-

nifesta presque toujours par une opposition plus ou moins prononcée. M. Mesnard en cite de nombreux exemples ; il montre l'Académie obligée quelquefois d'obéir aux ordres du maître, mais reprenant bientôt son initiative, et n'écoutant que l'intérêt des lettres, malgré les intrigues ou les menaces de ses ennemis. Sous Louis XIV même, les académiciens sauvèrent la dignité de leur compagnie par une conduite à la fois prudente et courageuse. « L'Académie vous a choisi, dit Racine en recevant l'abbé Colbert, oui, Monsieur, elle vous a choisi ; car, nous voulons bien qu'on le sache, ce ne sont pas les sollicitations qui ouvrent les portes de l'Académie. » Ce langage contrastait sans doute avec les flatteries adressées au roi et le servile empressement qu'on apportait à l'exécution de ses volontés. Mais quand la liberté de l'Académie avait ainsi reçu quelque atteinte, un de ses membres se chargeait d'amortir le coup, comme fit, par exemple, l'abbé Caumartin, à la réception de M. de Clermont-Tonnerre, en écrasant le récipiendaire sous ses impitoyables sarcasmes. Pendant le dix-huitième siècle, l'esprit d'indépendance parut s'affaiblir à mesure que diminuaient ses dangers. En 1718, déjà, l'exclusion de l'abbé de Saint-Pierre, pour s'être permis d'attaquer la mémoire de Louis XIV, mit en évidence les progrès de la courtisanerie. L'invasion philosophique n'eut pas une influence beaucoup meilleure. Elle divisa l'Académie en deux camps ennemis, et fit éclater de fâcheuses querelles peu propres à la relever dans l'estime publique. Aussi ne trouva-t-elle guère de défenseurs lorsque la révolution vint l'entraîner dans la ruine commune de l'ancien régime. Cependant, c'était moins la faute de l'institution elle-même que de ses membres, car elle fut l'une des premières que l'on s'empressa de relever aussitôt après la chute de la Terreur. L'Institut national lui redonna vie, quoique sous une forme différente, qui n'était plus aussi favorable à son essor, et qui doit lui servir d'excuse pour le rôle qu'elle joua durant le régime impérial. Restaurée, en 1816, avec ses anciens statuts, elle s'est dès lors librement développée, montrant en toute occasion un soin jaloux de son indépendance, ainsi que de la gloire et de la dignité des lettres. Jamais, à nulle autre époque, elle ne réalisa si bien l'idéal d'un corps d'élite composé des principales illustrations littéraires du pays. « C'est par l'Académie française que les lettres ont commencé à prendre place dans notre état social et, dès les temps même du privilége, se sont trouvées portées au niveau de toutes les supériorités que la France reconnaissait. C'est l'Académie qui les a mises en contact direct et immédiat avec la vie publique, et qui les a retranchées dans une position, menacée

quelquefois, mais assez forte en définitive, et assez respectée, où elles peuvent défendre leurs droits, leur indépendance, leur dignité. »

On voit que M. Mesnard loue hautement les services rendus par l'Académie française. Nous l'approuvons d'autant plus qu'il le fait avec beaucoup de tact et d'esprit. Mais peut-être le trouvera-t-on trop indulgent pour les faiblesses, trop facile à pardonner les fautes commises. Il aurait pu, sans inconvénient, critiquer davantage le personnel de la compagnie, qui n'a pas été toujours à la hauteur de sa mission. Son travail n'en eût été que plus piquant, et d'ailleurs c'était un excellent moyen de mettre en évidence le progrès très-remarquable qui s'est accompli à cet égard dans la composition du corps académique.

L'OURS ET L'ANGE, légende suisse, tirée du portefeuille de Valentin, par J. Porchat. Paris, 1857 ; 1 vol. in-12 : 2 fr.

L'ours et l'ange sont deux enseignes d'auberges rivales dans un village du canton de Vaud. Les propriétaires de ces établissements se disputent les voyageurs ; l'un y met beaucoup d'acharnement, tandis que l'autre voudrait lutter sans porter préjudice à son voisin. L'ours rêve la ruine complète de l'ange, et peu s'en faut qu'il n'y réussisse. L'aubergiste honnête et pacifique se voit bien près d'être réduit à fermer sa maison. Heureusement il trouve un ami dont les conseils suppléent à l'énergie qui lui manque ; puis il possède une fille, et son antagoniste un fils, et ces deux enfants, loin de partager la jalousie de leurs pères, s'aiment tendrement. L'amour se charge donc de rétablir le bon accord entre l'ours et l'ange. Après des péripéties diverses, il triomphe de tous les obstacles, et la paix se conclut par un mariage. Telle est la donnée de cette nouvelle, qui ne mérite assurément guère le nom de légende, et n'offre qu'un très-médiocre intérêt. Pour captiver le lecteur avec un sujet si vulgaire, il faudrait de jolis détails, des sentiments nobles et vrais, des caractères bien esquissés. Mais M. Porchat paraît avoir compté sur l'unique attrait que peut offrir la concurrence des deux auberges. Il ne nous fait pas grâce du moindre incident de cette lutte, et sa peinture porte le cachet du réalisme le plus prosaïque, sauf pourtant l'intrigue amoureuse, qui pèche plutôt par invraisemblance. Nous ne reconnaissons pas là le charmant écrivain de *Trois mois sous la neige* et des *Colons du rivage*, ni le spirituel auteur des *Glanures d'Esope*. Evidemment il s'est fourvoyé, mais

son imagination lui fournira bientôt le moyen de prendre une revanche, pourvu qu'il reste simple et vrai, sans tomber dans le genre trivial, si contraire aux tendances de son esprit, dont les qualités distinctives sont précisément la grâce et la finesse.

VOYAGES ET HISTOIRE.

HISTOIRE DE L'EGLISE RÉFORMÉE DE NIMES, depuis son origine en 1533, jusqu'à la loi organique du 18 Germinal, an X, par A. Borrel, pasteur, 2e édition. Toulouse, 1856; 1 vol. in-12.

Pendant que MM. Haag poursuivent avec autant d'abnégation que de savoir leur œuvre encyclopédique, on aime à voir se multiplier les ouvrages consacrés à la monographie des Eglises réformées. Ce sont là autant de fragments précieux pour l'histoire du protestantisme français, dont M. de Félice nous a donné l'élégant résumé; ce sont autant de sources nouvelles que la science et la piété interrogent avec un égal profit. A ce double titre, l'*Histoire de l'Eglise réformée de Nîmes* nous paraît digne d'une attention particulière, et ne se recommande pas moins à nos yeux par l'importance du sujet que par l'exactitude de son historien. Pasteur de l'Eglise dont il retrace les destinées, M. Borrel a su trouver au milieu des labeurs d'un ministère fidèlement exercé durant plus d'un quart de siècle, les loisirs nécessaires pour réunir les matériaux d'un ouvrage concis, sans aridité, instructif en même temps que populaire. Les registres du consistoire de Nîmes et les collections épistolaires de Genève lui ont fourni de précieuses pages, qui ont agrandi son travail. Aussi, n'est-on pas étonné d'apprendre que la seconde édition qu'il nous offre aujourd'hui n'est pas la reproduction de la première, mais une nouvelle étude refaite sur des documents puisés aux meilleures sources. C'est là un bon ensemble, qui mérite de trouver des imitateurs en nos temps d'œuvres improvisées et d'études superficielles. Le récit de M. le pasteur Borrel, semé de faits intéressants, et d'une lecture attachante par sa simplicité, nous paraît répondre au but que se propose la société des livres religieux de Toulouse, qui a bien mérité du public, en lui offrant un bon livre de plus. L'Eglise de Nîmes a contracté une nouvelle dette de reconnaissance envers celui de ses ministres qui, par un rare privilége, est aussi devenu son historien.

*

Le Prince de Ligne, ou un écrivain grand seigneur à la fin du dix-huitième siècle, par N. Peetermans. Liége, F. Renard, 1857; 1 vol. in-12 : 3 fr. 50 c.

On a déjà beaucoup parlé du prince de Ligne; sa renommée littéraire repose, en quelque sorte, moins sur ses écrits, qui ne sont plus guère lus, que sur les appréciations nombreuses dont ils ont été l'objet. L'esprit, quand il s'allie aux avantages d'une position élevée, jette un plus vif éclat; ses saillies frappent davantage, et le public est enclin à les accueillir avec une faveur toute particulière. Les bons mots d'un prince ne manquent jamais de prôneurs enthousiastes, qui les transforment volontiers en traits de génie. Charles-Joseph de Ligne devait, à cet égard, être d'autant plus privilégié, que sa brillante carrière l'avait mis en scène dans les principales cours de l'Europe. Mais s'il se distingua comme militaire, s'il possédait toutes les qualités d'un homme du monde instruit et parfaitement aimable, ce ne fut pourtant ni un écrivain supérieur, ni un moraliste profond. Aussi M. Peetermans nous paraît-il avoir bien mieux compris le genre d'intérêt que peut présenter une semblable vie. Sa notice biographique est pleine de charmants détails, qui peignent d'une manière fort piquante le caractère de son héros et l'aspect de la société du dix-huitième siècle. La figure du prince de Ligne a besoin de cet entourage; elle ne saurait sans inconvénient être détachée du milieu dans lequel il a vécu. C'est un produit du dix-huitième siècle; pour en bien juger le mérite, il ne faut pas l'isoler des influences qu'il a subies et de celles qu'il exerçait. Son éducation fut celle de l'époque : on lui donna pour instituteurs des jésuites, à dix-huit ans on lui fit épouser une jeune princesse qu'il n'avait pas même vue, et lorsque, quatre années plus tard, il fut nommé colonel d'un régiment, son père, auquel il avait annoncé cette bonne nouvelle, lui répondit : « Il était déjà assez malheureux pour moi, Monsieur, de vous avoir pour mon fils, sans avoir le malheur encore de vous avoir pour mon colonel ! » Ne trouvant pas de sympathie du côté de sa famille, il s'abandonna d'autant plus aux séductions mondaines. La philosophie, qui devenait fort à la mode, lui donna une certaine hardiesse de pensée, tempérée cependant par sa légèreté naturelle et par ses habitudes aristocratiques. Ses écrits portent bien le cachet du grand seigneur qui daigne jeter sur le papier des aperçus ingénieux, de spirituelles boutades, mais regarde l'étude comme un travail dont sa noblesse le dispense. Quoique bon observateur, il reste toujours superficiel, parce que pour lui le charme d'une

saillie a beaucoup plus de prix que la recherche de la vérité. Ce qui le caractérise surtout, c'est l'esprit de la conversation. La finesse, l'élégance, le tact sont ses qualités principales. A la profondeur des idées qui lui manque, il supplée en général par le tour gracieux et quelquefois assez original de l'expression. En littérature comme en politique, il incline volontiers vers les anciennes traditions, sans pour cela se montrer trop sévère pour les tendances nouvelles. « Je n'aime pas, dit-il en 1812, la mélancolie à la mode, ou le trop d'imagination pour le peu d'esprit qu'on a souvent. C'est faute d'en avoir qu'on se donne l'air de penser, et on est pensif ou lieu d'être penseur. Les Grecs, les Français, les Italiens en ont trop pour être mélancoliques. Cela ne va ni à leur physionomie, ni à leur langue. L'une et l'autre des Anglais sont propres à mieux et à pis que cela : c'est-à-dire, au sombre que respirent leur poésie et leurs ouvrages intéressants. Ovide était triste lorsqu'il écrivait ses *Tristes,* et était plus ou moins mélancolique. Horace, Virgile, Boileau et Voltaire n'auraient jamais pu l'être. Jean-Jacques était sombre comme vingt Anglais à la fois, et c'est pour ne pas savoir prendre un vol si haut qu'on voit tous ces petits poëtes mélancoliques et champêtres. Un petit gentilhomme, qui a son petit château et son verger dans un fond entouré de petites montagnes de mauvaise végétation, dit que son site est mélancolique. Un auteur, quitté par sa maîtresse, qui l'a trouvé ennuyeux, fait, dit-il, des vers mélancoliques. » Le prince de Ligne conserva jusqu'à la fin de sa vie cet enjouement qui le fit briller dans les salons de Paris, comme dans ceux de Vienne et de Saint-Pétersbourg. Il était l'âme de toutes les fêtes, et put encore présider à celles du congrès de 1814. Cette existence un peu futile ne manque pourtant pas d'intérêt, parce qu'elle se rattache aux événements de l'histoire durant une période riche en péripéties remarquables. Dans son récit, M. Peetermans a su profiter habilement de tous les détails qui pouvaient le mieux captiver l'attention du lecteur. Il rend justice aux mérites du prince de Ligne, sans chercher à dissimuler ses travers, et nous paraît se maintenir d'un bout à l'autre dans la sage mesure qui convient au biographe.

TROIS ANS AUX ETATS-UNIS, étude des mœurs et coutumes américaines, par Oscar Comettant. Paris, 1857 ; 1 vol. in-12 : 3 fr. 50 c.

M. Oscar Comettant est un observateur éminemment français, spirituel, ingénieux, un peu léger, mais fort amusant. S'il n'approfondit pas

beaucoup les questions, du moins ses aperçus en donnent le plus souvent une idée assez juste. Il n'y a chez lui ni vues systématiques, ni prétentions outrecuidantes. Le seul reproche qu'on puisse lui faire, c'est de prendre les choses par le côté plaisant et de s'arrêter un peu trop à leur superficie. Son livre a les allures du feuilleton parisien. Il esquisse avec beaucoup de verve la physionomie de la société américaine, et laisse à d'autres le soin d'en tirer des inductions sur son état moral et politique, ainsi que sur son avenir probable. Sans vouloir exagérer la portée de ses croquis, nous croyons pourtant qu'ils ont le mérite d'être vrais, quoique parfois chargés. En Amérique, l'essor de la démocratie imprime aux mœurs et coutumes un cachet particulier. D'une part, le respect de la liberté individuelle poussé jusqu'à l'excès, de l'autre le despotisme de l'opinion publique érigée en souveraine absolue produisent des résultats fort étranges, bien propres à choquer nos habitudes européennes. Aux Etats-Unis, chacun se livre à ses goûts, à ses penchants, à ses fantaisies les plus excentriques, sans craindre jamais de paraître ridicule. Dans les plaisirs comme dans les affaires, on ne se soucie nullement du qu'en-dira-t-on, sauf toutefois en ce qui touche deux ou trois points, sur lesquels la souveraineté populaire a mis son veto. L'observation du dimanche, la tempérance, l'esclavage figurent en tête de ces restrictions, qui ne sont pas les mêmes dans tous les Etats de l'Union. Mais en revanche les scrupules de délicatesse et de probité semblent être abandonnés au libre arbitre de la conscience individuelle. L'Américain se montre toujours prêt à se lancer dans les entreprises les plus hasardeuses, sans s'inquiéter des échecs ; une activité fébrile et l'art de jeter la poudre aux yeux lui fournissent des ressources inépuisables. Aussi le charlatanisme atteint-il, aux Etats-Unis, des proportions inconnues ailleurs. M. Comettant raconte à ce sujet maintes anecdotes fort piquantes. Il rappelle les hauts faits du célèbre Barnum, et montre que ce n'est pas un exemple unique ; la *blague* américaine fait partie, suivant lui, du caractère national. On en use dans les plaisirs, comme dans les affaires, dans la religion, dans l'éducation, dans la médecine, dans la littérature, et jusque dans l'amour. Il est vrai que le peuple s'y prête avec beaucoup de complaisance. Sa curiosité ne se lasse pas plus que le zèle de ceux qui l'exploitent. Cette tendance produit de singuliers contrastes à côté des merveilles d'une civilisation qui marche à pas de géant. L'Amérique, après avoir poussé le progrès matériel aussi loin que possible, dirige aujourd'hui ses efforts vers le développement de l'intelligence. L'instruction généralement répandue commence à porter des fruits

remarquables. C'est un pays plein de sève et de vigueur. Mais il renferme aussi des germes pernicieux, qui semblent menacer son avenir. Tous ces éléments fermentent encore, et nul ne saurait dire ce qu'il en sortira. En attendant, les Etats-Unis présentent un sujet d'étude digne d'exciter l'attention publique, et le livre de M. Comettant, s'il n'a pas sans doute une haute portée, renferme du moins des détails propres à faire bien connaître les habitudes de la vie américaine.

SCIENCES MORALES ET POLITIQUES.

DU PRINCIPE DE POPULATION, par Joseph Garnier. Paris, 1857 ; 1 vol. in-12 : 3 fr. 50.

L'ouvrage de Malthus sur la population a rençontré des adversaires nombreux dont la plupart l'ont mal compris ou l'ont attaqué sans se donner la peine de le lire. De là des jugements absurdes et des préventions fort injustes qui se sont répandus en France d'autant plus facilement que les principes de l'économie politique n'y jouissent pas encore d'une bien grande popularité. Le titre de Malthusien est devenu synonyme d'aristocrate de la pire espèce, d'homme sans cœur et sans entrailles, qui regarde froidement les souffrances de la classe pauvre, et n'y voit d'autre remède que de la laisser décimer par la misère et la mort. C'est pour combattre cette étrange aberration que M. Garnier entreprend d'exposer les idées de l'économiste anglais d'une manière plus exacte et plus propre à faire bien comprendre leur portée réelle. Son but est de rectifier l'opinion publique, en lui présentant un résumé clair et logique de l'*Essai sur le principe de population* avec quelques développements nouveaux à l'appui des doctrines qu'il renferme. On trouvera peut-être que, dans l'intérêt de la cause, il eût mieux fait de ne pas donner à son livre la forme d'un plaidoyer en faveur de Malthus. Une argumentation toute française n'aurait du moins pas éveillé certaines susceptibilités nationales qui sont toujours l'obstacle le plus difficile à vaincre. Quoi qu'il en soit, M. Garnier a pris ouvertement la défense des Malthusiens et s'attache à démontrer que leurs principes, loin d'être, comme on le prétend, entachés d'égoïsme et d'inhumanité, portent le cachet d'une véritable philanthropie. Frappé des maux qu'entraîne l'excès de population, Malthus voulut d'abord constater d'une manière positive ce fait qui se trouvait en contradiction avec

les idées reçues de son temps. Les recherches auxquelles il se livra le conduisirent à reconnaître que l'accroissement de la population, lorsque rien n'entrave sa marche, suit une progression géométrique, tandis que l'accroissement des subsistances, beaucoup moins rapide, a pour formule une progression arithmétique. « La race humaine, dit-il, croîtrait comme les nombres 1, 2, 4, 8, 16, 32, 64, 128, 256 ; tandis que les subsistances croîtraient comme ceux-ci : 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9. Au bout de deux siècles, la population serait aux moyens de subsistance comme 256 est à 9. » Cette assertion ne doit sans doute pas être prise à la lettre : elle exprime seulement une tendance dont l'essor est plus ou moins contenu par des causes sans cesse agissantes. Mais la différence des deux marches progressives est un fait incontestable, et les causes qui contribuent à l'atténuer sont, en général, presque aussi désastreuses que les résultats de cette différence elle-même. La surabondance de population produit la misère, et la misère engendre des fléaux qui se chargent de rétablir en partie l'équilibre. Tel est le cours naturel des choses. Après l'avoir constaté, Malthus se demande si l'on ne pourrait pas le modifier dans un sens plus favorable au bien-être social. Il cherche donc un remède efficace, et n'en trouve pas de meilleur que ce qu'il appelle la contrainte morale, c'est-à-dire l'obligation pour l'homme de maintenir la multiplication de son espèce dans les limites que lui assignent les moyens de subsistance dont il dispose. En effet, si les mariages ne se contractaient qu'avec la parfaite certitude d'en pouvoir supporter les charges, si le nombre des enfants était toujours en rapport avec les ressources de la famille, le paupérisme perdrait bientôt son caractère menaçant et ne serait plus qu'accidentel. Malthus ne se livre pas à des déclamations sentimentales, c'est vrai, il procède par voie d'enquête afin de faire toucher au doigt les plaies de la société, le vice et la misère, qui proviennent d'un fâcheux conflit entre la civilisation et les lois de la nature. Pour atténuer les résultats de ce conflit, il conseille la prudence, que depuis longtemps la sagesse des nations a regardée comme la mère de toutes les vertus, et le travail, que la religion place au rang des premiers devoirs de l'homme. Son système, en butte à tant d'accusations violentes, est empreint de la plus vive sollicitude pour les souffrances de la classe pauvre, et n'a d'autre but que de les soulager ou même d'en tarir la source. L'expédient qu'il propose offre d'ailleurs l'avantage d'être simplement préventif, ce qui le rend très-supérieur aux tentatives de répression essayées avec si peu de succès jusqu'ici. M. Garnier insiste avec raison sur ce

point. Il fait voir le danger de la plupart des mesures par lesquelles on a voulu remédier au mal. L'action de l'Etat, l'association, la charité même se sont montrées impuissantes, et quelquefois nuisibles. Leurs fréquents échecs ont donné naissance aux utopies du socialisme, encore plus désastreuses parce qu'elles attaquent les bases de l'organisation sociale. On trouve à ce sujet dans le livre de M. Garnier plusieurs chapitres fort intéressants, pleins de détails curieux et d'arguments propres à faire une vive impression sur le lecteur. C'est dommage qu'il manque un peu d'ordre et de méthode. Les idées ne s'enchaînent pas très-logiquement d'un bout à l'autre. Ce sont plutôt des fragments juxtaposés, mais auxquels l'auteur a donné beaucoup d'attrait, soit par les aperçus ingénieux qu'ils renferment, soit par l'allure spirituelle et piquante du style.

DIZIONARIO DELLA ECONOMIA POLITICA E DEL COMMERCIO cosi teorico come pratico, opera originale italiana del professore G. Boccardo. Torino, Seb. Franco e figli, 1857. Livraisons I à IV. L'ouvrage complet formera 4 volumes grand in-8 de 600 à 800 pages chacun : Prix de la livraison, de 40 pages, 1 fr. 25.

M. Boccardo veut doter l'Italie d'un ouvrage semblable à ceux du même genre que possèdent déjà l'Angleterre et la France. Il tient à faire une œuvre essentiellement italienne, qui mette en relief les services rendus par ses compatriotes à la science économique. C'est un sentiment fort légitime d'orgueil national, et d'ailleurs on ne peut nier qu'il y ait de l'avantage à ce que certaines questions d'histoire ou de doctrine soient traitées plus spécialement au point de vue des conditions politiques et sociales de l'Italie. L'utilité de l'économie politique comme science qui étudie les lois régulatrices de la production, de la distribution et de la consommation des richesses est aujourd'hui généralement reconnue. Elle ne rencontre plus que de rares adversaires, encore leurs attaques portent-elles moins sur le fond que sur la forme ou l'étendue de ses recherches. On lui reproche de n'avoir point encore exactement déterminé les limites de son domaine, d'empiéter sur le champ du voisin, et d'aborder souvent des questions qui ne sont point de sa compétence. Mais, comme le remarque M. Boccardo, c'est le cas de toutes les sciences; un lien commun les enchaîne et crée entre elles une foule de rapports inévitables.

La chimie et la physique, la physiologie et l'anatomie, la géologie et la minéralogie en fournissent des preuves assez frappantes. Il est vrai que l'économie politique étend davantage ses relations, et se trouve plus ou moins en contact avec toutes les branches du savoir humain. Cela vient de ce qu'elle est le résultat final, et pour ainsi dire l'expression synthétique d'un grand nombre de vérités dérivées des différentes sciences. Elle touche à la morale, à la politique, à la législation, à l'histoire, à la statistique, à la géographie. Elle ne saurait même sans inconvénient rester étrangère aux sciences exactes, physiques et naturelles. En effet, l'économiste qui veut traiter de la production, de la division du travail, de l'agriculture, des fabriques, des machines, des chemins de fer, des télégraphes, ne peut se passer de connaissances technologiques, mécaniques, agronomiques, etc., de même qu'il a besoin de savoir les mathématiques pour approfondir les questions d'amortissement, d'annuités, d'assurances, les lois de la population, etc. A cet égard les opinions de M. Boccardo nous paraissent très-justes, et ce qu'il dit en particulier de la morale fait bien comprendre la nécessité de ces rapports multiples : « La morale, dans sa partie pratique et la plus utile, se propose d'enseigner les préceptes de la vertu, et, plaçant l'homme en regard de lui-même et de ses semblables, cherche à la diriger sur la bonne route. Or, là où la morale finit, commence et continue l'économie politique, qui reçoit l'un après l'autre les problèmes dont sa sœur lui fournit la solution au point de vue du *bien*, et à son tour elle les résout au point de vue de l'*utile*, démontrant comment la richesse découle de l'ordre et du travail ; comment l'épargne, inspirée par la prévoyance et par l'amour de la famille, est la base du capital sur lequel reposent l'industrie et le bien-être commun ; comment, enfin, la bienfaisance, que la morale et la religion recommandent, doit être entendue pour tourner au profit de celui qui l'exerce et de celui qui la reçoit. »

Le rôle de l'économie politique est d'intervenir ainsi dans les applications sociales de toutes les sciences. On ne peut donc l'isoler tout à fait de ce nombreux cortége; c'est incontestable. Mais il ne faut pas oublier non plus qu'elle a sa mission particulière et bien distincte, qui est d'étudier les faits de l'ordre social, de rechercher quels sont les résultats produits dans la pratique par les données que lui fournissent les autres sciences, et comment il est possible de parvenir à les modifier d'une manière avantageuse. Dans ce but un dictionnaire de l'économie politique peut être fort utile, soit pour éclairer le public sur ses véritables intérêts, soit pour

éveiller le goût de l'investigation, et signaler les points vers lesquels doivent surtout se diriger ses efforts. Mais cette forme a bien aussi quelques inconvénients : elle ne permet pas l'ordre logique des idées, elle morcelle l'enseignement, elle donne essor aux divagations.

Nous remarquons déjà dans les premières livraisons de M. Boccardo une certaine tendance à sortir du cercle dans lequel il devrait se renfermer. Deux au trois questions de droit civil s'y trouvent traitées. Cependant il se montre, en général, beaucoup plus circonspect que ses devanciers, et, dans ses notices biographiques, par exemple, on ne trouve que les indications strictement nécessaires, savoir la nationalité, la date de la naissance et de la mort, et les titres des ouvrages avec une très-briève appréciation de leur contenu. Quant aux sujets importants, il estime que tout corps de doctrine spéciale doit avoir dans un article son développement complet, en renvoyant à des articles secondaires les matières qui, tout en se rattachant à l'argument principal, peuvent fournir l'objet d'un examen particulier. L'article *Agriculture* présente un exemple très-remarquable de cette méthode, appliquée avec non moins de talent que de savoir. Si, d'après ce spécimen, il est permis de formuler un jugement, nous dirons que le travail de M. Boccardo nous paraît digne des plus grands éloges. Etant l'œuvre d'un seul écrivain il promet d'ailleurs d'offrir deux mérites qui ne se rencontrent pas d'ordinaire dans les compilations de cette nature : l'originalité des vues et l'unité de tendance.

L'ABBÉ DE SAINT-PIERRE, membre exclu de l'Académie française, sa vie et ses œuvres, avec des notes et des éclaircissements, par G. de Molinari. Paris, 1857; 1 vol. in-12 : 3 fr. 50.

L'abbé de Saint-Pierre était un excellent homme, qui rêvait la paix perpétuelle, et qui prêcha la bienfaisance aussi bien par sa conduite que par ses écrits. La loyauté de son caractère ne lui permit pas de se ranger au nombre des admirateurs enthousiastes de Louis XIV, il osa juger sévèrement le grand roi, et l'Académie indignée d'une telle audace l'expulsa de son sein. Grâce à cette persécution, l'abbé de Saint-Pierre obtint plus tard une certaine renommée parmi les libres penseurs du dix-huitième siècle. Cependant, malgré les efforts de J.-J. Rousseau, ses œuvres ne rencontrant qu'indifférence chez le public tombèrent bientôt dans l'oubli.

La nouvelle réhabilitation que tente M. de Molinari sera-t-elle plus heureuse? Cela nous paraît douteux. L'abbé de Saint-Pierre n'a pas cette originalité vigoureuse qui seule peut donner de l'attrait à de semblables utopies. Il manque de profondeur, d'élégance et de clarté. Le sentiment le domine plus que la raison. C'est un philanthrope, animé d'intentions fort bonnes sans doute, mais qui ne connaît les questions sociales que d'une manière superficielle. Ses idées sont ternes et son imagination peu féconde, en sorte que même lorsqu'il rêve, ce qui lui arrive souvent, son style conserve toujours la même allure froide et monotone. On aurait bien de la peine à lire un chapitre entier de ses élucubrations, et les fragments, cités par l'éditeur du volume dont le titre figure en tête de cet article, paraîtront, en général, très-médiocres. Nous ne comprenons pas pourquoi M. de Molinari s'est donné la tâche ingrate de faire revivre un écrivain si pâle. Il est vrai, qu'à ses yeux, le projet de paix perpétuelle mérite cet honneur, mais on partagera difficilement sa confiance en la possibilité d'atteindre un pareil but. Le véritable titre de l'abbé de Saint-Pierre à l'estime publique gît plutôt dans l'indépendance avec laquelle il attaqua l'idole de son temps et ne craignît point d'opposer le langage d'un honnête homme aux viles flatteries dont Louis XIV était l'objet. Quant à la valeur de ses vues sur les réformes sociales, le livre de M. de Molinari n'a fait que confirmer ce que nous pensions déjà.

ETUDES HISTORIQUES ET CRITIQUES sur le principe et les conséquences de la liberté du commerce international, par E. de Laveleye. Bruxelles, Ch. Mucquard, 1857; in-8.

La cause du libre échange paraît être à peu près gagnée. Le nombre des protectionnistes a sensiblement diminué, on n'en rencontre plus guère parmi les hommes qui ont fait une étude approfondie de l'économie politique. Cependant si le principe triomphe en théorie, son application soulève encore bien des résistances. Les intérêts créés par le régime antérieur, les préjugés, la routine sont autant d'obstacles difficiles à vaincre. Pour y réussir, la discussion doit peut-être changer de terrain et porter davantage sur les questions de détail. C'est du moins l'opinion de M. de Laveleye qui, dans ce but, esquisse rapidement l'histoire de la liberté du commerce et passe en revue les principaux arguments en sa faveur. Il croit que les partisans du libre échange ont pu contribuer eux-

mêmes à retarder son établissement par leurs propositions trop absolues, et leurs formules abstraites qui ne tiennent pas toujours compte de la réalité des faits. Suivant lui, la plupart des axiomes de l'économie politique sont des vérités boîteuses, vraies dans un sens, fausses dans un autre. Les résultats diffèrent selon la manière dont la richesse se trouve distribuée, et ce qui serait rigoureusement applicable quand tous les peuples n'en formeraient qu'un seul, ne saurait l'être de même dans l'état actuel de la société. Il admet bien avec les économistes que la liberté du commerce est un bienfait parce que, dit-il :

« 1° Elle fait jouir toutes les nations des avantages du sol et du climat de chaque pays;

« 2° Elle applique à l'univers entier le principe fécond de la division du travail, qui fait qu'on tire le meilleur parti de toutes les aptitudes;

« 3° Elle prépare l'union de tous les peuples, en faisant de la prospérité des uns la condition de la prospérité des autres, et en donnant à la charité universelle l'incitement de l'intérêt bien entendu. »

Mais il ne veut pas qu'on brusque la réforme, sans égard pour les faits existants, ni que l'on en exagère la portée. La conséquence du libre échange sera de stimuler la production de la richesse et non d'en modifier la répartition. Les écrivains qui prétendent y voir le remède infaillible à toutes les misères sociales sont les charlatans de la science économique; ils détournent les esprits de la bonne route et leur préparent de fâcheuses déceptions.

M. de Laveleye expose d'une manière fort intéressante la marche du principe de la liberté commerciale depuis le dix-septième siècle jusqu'à nos jours. Il montre ses luttes, ses progrès, sa victoire définitive qu'il regarde comme assurée, et critique en passant les assertions hasardées auxquelles se sont laissé plus d'une fois entraîner ses défenseurs. Ses efforts tendent surtout à faire comprendre aux industriels les avantages qu'aura pour eux le libre échange, dont l'action ne peut qu'être bienfaisante si l'on procède avec les ménagements rendus nécessaires par les droits acquis. Il insiste sur ce dernier point, car toute mesure imprudente lui paraît risquer de compromettre le succès, et sa confiance dans la théorie n'est pas assez robuste pour le rendre indifférent aux résultats d'un échec même partiel.

A ses yeux « les économistes ont eu plus raison en fait qu'en théorie, et mieux vaut suivre leurs avis, que s'en rapporter de tout point à leurs raisonnements. » Mais cela ne l'empêche pas d'arriver aux mêmes con-

clusions. « Le régime protecteur, dit-il, s'en va pièce à pièce. L'hostilité tacite de peuple à peuple, et le système des armées permanentes ne tiendront point davantage devant le progrès des échanges internationaux, des moyens de communication et de la raison publique.

« L'union de tous les membres de la famille humaine tend à s'accomplir. Elle est manifestement dans les dessins de la Providence. Tous les faits la préparent. Le régime protecteur y est un obstacle. Comme il doit disparaître, il disparaîtra. »

SCIENCES ET ARTS.

DES BEAUX-ARTS EN ITALIE au point de vue religieux, avec un appendice sur l'iconographie de l'immaculée conception, par Ath. Coquerel fils. Paris et Genève, J. Cherbuliez, 1857; 1 v. in-12 : 3 fr. 50.

L'influence exercée par le catholicisme sur les beaux-arts forme le sujet de ce petit volume, dans lequel on trouvera des vues assez nouvelles exposées avec beaucoup d'esprit et d'indépendance. M. Coquerel ne craint pas de fronder à cet égard des idées reçues en fait de peinture. Il conteste les bienfaits attribués à la protection de l'Eglise romaine. Elle lui paraît au contraire avoir exploité et corrompu le goût de la manière la plus désastreuse. Cette thèse hardie étonnera peut-être, mais c'est le sort de toute opinion qui s'écarte de la routine. On est convenu d'admettre comme un fait incontestable l'accord du catholicisme avec le développement des beaux-arts, et cela se répète depuis des siècles sans que personne ait pris la peine d'en vérifier l'exactitude. La question mérite pourtant bien d'être examinée de plus près. Sans doute les grandes écoles de la peinture appartiennent à des pays catholiques et leurs chefs-d'œuvre en portent le cachet, on ne peut pas le nier; seulement il faut aussi reconnaître, d'abord qu'à l'époque où ces écoles fleurirent le catholicisme dominait partout en Europe, puis que l'intervention de l'Eglise s'y manifeste d'ordinaire, soit par des anachronismes, soit par des exigences ridicules. C'est là le signal réel de la présence du catholicisme dans les tableaux des maîtres, tandis que leurs inspirations étaient puisées à la source plus élevée et plus spiritualiste du sentiment chrétien. Chez les artistes d'un ordre inférieur il se manifeste en donnant plein essor au mauvais goût, comme nous en trouvons d'abondantes preuves dans les

peintures du moyen âge et dans celles de nos temps modernes. L'Eglise aime surtout les couleurs éclatantes, criardes, les proportions colossales, les formes gigantesques et tourmentées, en un mot tout ce qui semble propre à frapper la foule. « Lorsqu'une procession a lieu, soit à Naples, soit dans les villes et les villages des alentours, on élève de somptueux reposoirs, qui sont presque toujours des variations sur ce thème monotone : une chapelle en coton ou en soie écarlate, avec un fronton et quatre colonnes couverts de la même étoffe, largement chamarrée d'or ; puis sur l'autel, comme au reste dans toutes les églises, six énormes bouquets de fleurs en argent, bien roides, parfaitement symétriques, en forme d'œuf; au milieu de ces ornements disgracieux, le tabernacle, et au fond un tableau qui représente un saint quelconque. »

Les jésuites s'y distinguent entre tous par leur étalage de luxe et de clinquant. « Voyez leur église principale, le *Giesù Nuovo* : elle n'est pas très-grande; mais les pilastres qui portent les voûtes sont démesurés; les peintures et les statues sont plus gigantesques et plus tourmentées que partout ailleurs, et une sainte Philomène en bois et en cire, vêtue d'étoffes éclatantes, parée de broderies et de joyaux splendides, est assise sur l'autel dans un tombeau de verre.»

A Rome, quoique les cérémonies présentent, en général, un aspect plus solennel, il règne la même tendance à produire de l'effet aux dépens du goût. C'est en Toscane que se rencontrent les véritables productions sérieuses de l'école catholique. M. Coquerel apprécie dignement leur mérite, mais il fait remarquer avec raison qu'elles sont antérieures à Raphaël, c'est-à-dire à la brillante période de l'art dont les illustres peintres lui semblent s'être plutôt inspirés de l'Evangile seul. L'architecture italienne lui fournit encore des arguments à l'appui de son opinion. C'est un fait étrange, en effet, que le siége du catholicisme soit précisément la contrée où l'art gothique ait le moins pénétré. Ne peut-on pas en inférer que, pour donner naissance à ce genre d'architecture, l'idée chrétienne avait besoin d'être dégagée de l'influence trop immédiate du formalisme, et qu'il fut l'expression du sentiment religieux des peuples du Nord plutôt que celle de la ferveur catholique dont l'empreinte ne s'y retrouve guère que dans des ornements de détails.

Quoi qu'il en soit, l'auteur a recueilli une foule d'observations ingénieuses qui donnent à son livre un vif attrait. En particulier l'*Iconographie de l'immaculée conception* offre un curieux spécimen de ce qu'est devenu l'art catholique. C'est l'instruction publiée par Mgr Malou, évêque de

Bruges, sur la meilleure manière de représenter ce mystère. «Nous avouons, dit M. Coquerel, que ce programme nous rappelle malgré nous une prescription de pharmacie ou une recette de ménage : tous les éléments de l'œuvre, et, quand il y a lieu, le nombre et la quantité des ingrédients y sont rigoureusement déterminés. Souvent même l'auteur indique, comme le *Codex*, quelques changements permis, quelques équivalents admissibles, quelques *succédanés*, classés dans l'ordre de leur convenance relative, renchérissant sur tous les recueils de prescriptions médicales ou autres, l'évêque pousse la précision jusqu'à donner deux programmes opposés, l'un mauvais et l'autre bon. Il montre d'abord comment on ne doit pas figurer l'Immaculée; puis comment il faut la représenter.» Le minutieux évêque réduit l'artiste au rôle d'un manœuvre qui doit suivre exactement le plan convenu, étendre à leur place les couleurs indiquées, et ne pas se permettre le moindre élan d'imagination. Avec de pareilles conditions la peinture religieuse est évidemment condamnée à n'avoir plus d'autres ateliers que ceux de ces maisons de gros qui, dans leurs annonces, «garantissent une exécution parfaite et artistique aux prix les plus modérés.»

Le petit Lavater et le petit docteur Gall, ou l'art de connaître les hommes par la physiognomonie et la phrénologie. Paris, L. Passard. 1857; 1 vol. in-18, fig. : 2 fr.

La physiognomonie et la phrénologie ont été tour à tour l'objet d'un engouement général. Dans la ferveur de l'enthousiasme, ces deux systèmes semblaient devoir amener une réforme complète de l'éducation, soit physique, soit intellectuelle. Le docteur Gall surtout, avec sa classification des bosses du crâne, eut un succès prodigieux, Quelques-uns de ses adeptes allèrent même jusqu'à vouloir mouler la tête des enfants d'après les données de la théorie. Puis à cette tendance exagérée succéda, comme il arrive toujours, une réaction en sens contraire. La crânologie fut ridiculisée et perdit la place que son inventeur lui avait faite dans la science. Lavater, moins ambitieux dans ses vues, n'éprouva pas tout à fait le même sort. Quoique sujette à l'erreur, la physiognomonie repose sur une foule d'observations ingénieuses qui peuvent être facilement vérifiées, et l'art de lire le caractère sur les traits du visage obtint une popularité plus durable que celui d'interpréter des bosses douteuses, impercepti-

bles ou contradictoires. Mais Gall et Lavater ont également perdu l'auréole scientifique dont leurs noms avaient été d'abord entourés. Après eux leurs systèmes sont tombés dans le domaine de l'empirisme; on a reconnu l'impossibilité d'une théorie dont les principes se trouvaient sans cesse démentis par les faits. Il en résulte qu'aujourd'hui c'est plutôt un amusement qu'une étude, et le volume que nous annonçons a pour but de fournir toutes les données nécessaires à ceux qui voudront s'y livrer. On y trouve l'exposé clair et succint des deux systèmes avec des applications nombreuses. De petites gravures sur bois, insérées dans le texte, en facilitent beaucoup l'intelligence. Ainsi réduites à des proportions modestes, la physiognomonie et la phrénologie présentent un certain attrait qui pourra leur assurer encore beaucoup d'amateurs.

LA PÊCHE A LA LIGNE ET AU FILET dans les eaux douces de la France, par N. Guillemard. Paris, 1857; 1 vol. in-16, fig. : 2 fr.

M. Guillemard, qui paraît être un grand amateur de la pêche, se plaint de ce que cette distraction est trop dédaignée en France. On l'abandonne, dit-il, aux gens de peu, ou bien aux artisans spéciaux qui en font métier. Cependant elle offre, tout comme la chasse, des jouissances nombreuses et donne beaucoup moins de fatigues. Les Anglais qui s'y connaissent l'estiment fort, chez eux les hommes les plus distingués se font honneur d'y exceller. C'est donc dans le but de répandre davantage ce goût parmi ses compatriotes, que M. Guillemard a pris la plume pour exposer d'une manière attrayante les procédés et les connaissances diverses nécessaires au pêcheur. Il conduit son néophyte au bord d'un cours d'eau, le fait successivement assister à la prise des différents poissons que produisent nos rivières, en commençant par les plus communs et les plus faciles, l'initie aux pratiques nécessitées par l'espèce particulière ou les instincts spéciaux de chacune des proies qu'il s'agit de poursuivre, et lui présente d'une façon en quelque sorte épisodique les préceptes de l'art, qui se graveront ainsi plus sûrement dans sa mémoire. Son travail se divise en deux parties : la pêche à la ligne et la pêche au filet. C'est la première qui occupe la principale place, comme étant la plus commode et la plus simple, en même temps que celle où le succès dépend davantage de l'adresse et du sang-froid déployés par le pêcheur. L'auteur sait

rendre son enseignement non moins agréable qu'utile. Ses instructions claires et précises sont assaisonnées de piquantes anecdotes, et les accessoires pittoresques de la pêche leur servent de cadre. Des gravures fort bien exécutées ajoutent au mérite de ce livre qui trouvera certainement de nombreux acheteurs.

Du plomb, de son état dans la nature, de son exploitation, de sa métallurgie et de son emploi dans les arts, par M. H. Landrin. Paris, 1857; 1 vol. in-12, fig. : 5 fr.

Cet ouvrage n'est pas seulement un traité complet des propriétés, des gîtes et des usages divers du plomb; il renferme de plus l'histoire de ce métal connu dès les temps les plus anciens. On y remarque une érudition qui ne se rencontre pas d'ordinaire dans de semblables livres. M. H. Landrin cite de l'hébreu, du grec, discute les étymologies, donne à l'appui de sa manière de voir des passages de la Bible, d'Hésiode et d'Homère. Cet accord de la littérature avec la science nous paraît digne d'être signalé comme un moyen d'exciter davantage l'intérêt et d'exercer une action féconde sur le développement de l'intelligence. Du reste, l'auteur a surtout en vue l'utilité pratique, son livre est fait pour les industriels. On y trouve tous les détails relatifs soit à l'exploitation des mines, soit à l'affinage du métal, soit aux différentes formes sous lesquelles il est employé dans les arts. M. Landrin n'omet pas non plus les précautions hygiéniques nécessaires aux ouvriers et le traitement propre à les garantir des funestes résultats d'un travail malsain. Il se distingue également par l'étendue de ses connaissances et par la clarté de ses explications, deux qualités précieuses pour une monographie de ce genre, dont le principal but est de suppléer à l'instruction que les industriels n'ont eu ni le temps ni les moyens d'acquérir.

Misprint in paging here.

TABLE

DES MATIÈRES CONTENUES DANS LE TOME XXXIV.

(1857 — Nos 133 à 136.)

Sciences et Arts.

